VOYAGE

AU

GOLFE DE CALIFORNIE.

NUITS

DE

LA ZONE TORRIDE.

Paris.—Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

VOYAGE

AU

GOLFE DE CALIFORNIE

GRANDS COURANTS DE LA MER.
COURANTS GÉNÉRAUX ATMOSPHÉRIQUES. — USAGES DE LA VIE MARITIME. — TEMPÊTES VERS LE PÔLE AUSTRAL.
POISSONS ET OISEAUX DE LA MER.
DESCRIPTION DE LA SONORA ET DE SES RICHESSES MINÉRALES.
DE LA BASSE CALIFORNIE, SES VOLCANS, SES PRODUITS.
PÊCHE DES PERLES.
LA CHAÎNE DES CORDILLÈRES, SES FORÊTS.

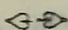
NUITS

DE

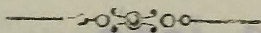
LA ZONE TORRIDE

PAR

C. COMBIER.



Accompagné d'une carte de la Sonora,
dressée par
M. V. A. MALTE-BRUN,
Secrétaire général de la Société de géographie.



PARIS
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
21, rue Hautefeuille.

PRÉFACE.

Forcé par l'état de ma santé, de quitter les affaires actives à un âge encore peu avancé, je me suis proposé d'écrire la relation d'un voyage de commerce que, dans ma première jeunesse, je fis aux côtes Nord-Ouest de l'Amérique, encore alors peu connues.

Commencé en partant du Mexique, que j'habitais alors, pour l'Europe, en mai 1828, ce voyage se termina à Paris en janvier 1831, après une durée de plus de deux années.

Écrits au point de vue purement personnel, les mémoires d'un voyageur sont sans intérêt ou n'en ont qu'un seul, restreint à l'individu et à sa famille. Qu'importe, en effet, aux indifférents d'apprendre, jour par jour, les faits et gestes d'un inconnu, le secret de ses affaires ; d'être initiés aux mystères de ses petites vanités ou aux causes de ses plaisirs et de ses souffrances ? Trop souvent encore ils ne sont que la relation de faits plus ou moins vrais, plus ou moins exagérés, au moyen desquels l'écrivain s'efforce de créer un intérêt factice de curiosité qui ne laisse

rien dans l'esprit du lecteur et ne saurait émouvoir son cœur ni fixer sa pensée.

L'objet que je me suis proposé a été de développer les pensées diverses, les impressions nouvelles qui se produisent dans le cœur et l'esprit d'un jeune homme à mesure qu'il avance dans la vie et qu'il peut appliquer l'expérience qu'il acquiert, chaque jour, à la comparaison de ce qui lui a été enseigné et de ce qu'il voit. Ces impressions, ces modifications des sentiments et des croyances, sont celles qui se sont produites en moi, il est vrai, mais le cœur humain étant partout et toujours le même, on peut dire que ce qui se passe dans le cœur d'un homme se passe également dans celui de tous avec des modifications nombreuses, sans doute, mais qui n'infirment pas la proposition.

Pour exécuter mon travail, je n'ai eu qu'à consulter mes notes écrites presque jour par jour et à recueillir les souvenirs d'un passé dont les événements se sont gravés profondément dans ma mémoire. En effet, c'était l'époque de la vie où le cœur est ouvert à toutes les nobles aspirations, celle où il sent le plus vivement parce qu'il n'est point encore endurci par une longue pratique des hommes ; c'était l'époque où l'esprit s'émeut jusqu'à l'enthousiasme, au spectacle des grandeurs de l'Univers et où, néanmoins, l'approche de la virilité permet de voir les choses sous un jour nouveau, sans céder à l'influence des illusions qui entourent la première jeunesse.

Le voyage que j'écris n'est donc, en ce qui me touche, qu'un cadre dans lequel je me suis efforcé de décrire les

lieux éloignés, les mœurs des peuples divers que j'ai visités, les phénomènes de la nature si nombreux et si attrayants dont j'ai été le témoin et qu'il m'a été donné de comprendre, et les impressions diverses que ces événements ont produites sur ma jeune intelligence.

La lecture des Études de la nature, de Bernardin de Saint-Pierre, avait fait sur mon esprit l'impression la plus profonde et éveillé en moi un goût pour l'observation qui ne s'est jamais affaibli. Cette disposition trouva ici un aliment inépuisable dans les merveilles qui s'offrent successivement aux regards observateurs, dans un long voyage autour de notre globe.

Sur les lieux mêmes où ils se produisent, j'ai pu observer les grands phénomènes des courants généraux de la mer et de l'Océan aérien ; j'ai recherché leur cause, étudié leurs effets. De cette étude prolongée est née en moi une admiration passionnée pour les œuvres de Dieu et l'inébranlable conviction que dans l'Univers il ne se produit pas un seul fait accidentel, pas un seul phénomène isolé ; que tous les phénomènes s'enchaînent et sont à la fois et tour à tour cause et effet, effet et cause ; que l'Univers est soumis à des lois dont la profonde sagesse est inflexible ; que rien ne peut se produire que conformément à ces lois, et comme conséquence absolue, que tout fait annoncé qui en serait la violation, est nécessairement mensonger parce qu'il est impossible.

Un long séjour sous le ciel si magnifique de la zone torride et l'étude prolongée des causes secondaires, dans l'ordre de la nature, m'ont conduit insensiblement et de

degré en degré, à remonter jusqu'à la cause première de l'Univers. J'ai éprouvé que si l'esprit humain est absolument incapable de la comprendre, il trouve néanmoins un charme infini dans des efforts qui ont pour résultat heureux de le faire avancer dans le champ sans limites de la pensée.

En effet, on ne peut s'appliquer à la contemplation de la Divinité, par l'étude des merveilles de l'Univers, sans éprouver bientôt l'irrésistible besoin d'élucider les grandes questions d'ordre moral qui en découlent. C'est ainsi que, sous le titre de RÉVÉLATIONS DES NUITS DE LA ZONE TORRIDE, j'ai été conduit à consacrer un long chapitre à ces matières si élevées, si attrayantes et si utiles, et à formuler la foi profonde née en moi de la contemplation des œuvres de Dieu.

A mesure que j'ai avancé dans ce travail, j'ai senti de plus en plus vivement ma faiblesse comme écrivain, mon insuffisance à décrire les phénomènes produits sous mes yeux et leur effet sur mon intelligence. Je me suis efforcé d'élever ma pensée, et après lui avoir donné une forme matérielle, je me suis appliqué à polir sa surface, à adoucir ses aspérités, afin de la rendre attrayante à l'esprit, harmonieuse à l'oreille ; mais, hélas ! mes efforts ont été impuissants à satisfaire mes désirs ; car jamais cette forme ne répond à la beauté de l'objet qu'a conçu mon esprit, et la peinture de ma pensée reste toujours au-dessous de la cause qui l'a inspirée.

Le défaut capital de l'éducation donnée à l'humanité par notre civilisation, est de semer au cœur de l'enfance

une foule de notions qui offensent sa virginale simplicité parce qu'elles sont en opposition avec l'instinct de droiture et de vérité que Dieu y sema le premier. Aussi, éclatent-elles en doutes terribles, au cœur de tous les hommes, quand le temps et l'expérience ont développé leur raison. Ces doutes ne sont autre chose que la révolte de la raison, elle-même, contre des croyances imposées qui la blessent. Ils se résolvent en un scepticisme stérile et désolant, ou en l'abdication des droits de la conscience, ou enfin en une victoire de celle-ci, à la suite de longs et laborieux efforts de l'esprit, luttant contre la puissance des premières impressions sur le cerveau et sur le cœur.

Le résultat de mes longues méditations, au spectacle sublime des merveilles de l'Univers, fut une victoire complète. Mes doutes furent dissipés sans qu'il en restât aucun vestige. Ils furent remplacés par un bienfaisant sentiment religieux de certitude profonde, inébranlable, qui, toujours depuis lors, fut la base assurée sur laquelle ont reposé mes opinions en toute matière.

Tel est le sujet de ce chapitre qui, placé au milieu du livre, dans l'ordre des événements qui l'ont inspiré, en résume toute la pensée. J'ai voulu mettre la gravité des matières qui y sont traitées, sous la protection d'un récit de voyage qui, si peu de mérite qu'il puisse avoir, intéresse toujours le plus grand nombre des lecteurs. Si un seul se trouve à qui la lecture de ce livre fasse éprouver les émotions si douces que j'ai éprouvées moi-même à la vue de ces merveilles que je décris si faiblement ; si un seul peut se dire qu'il a trouvé une consolation, un espoir

ou cause suffisante pour fixer ses incertitudes en matière de foi religieuse, je n'aurai point à regretter ma peine, car mon ambition aura été dépassée.

N. B. — Le lecteur qui, sur un planisphère ou un atlas géographique, suivra ce récit dans les diverses parties du monde où il va le conduire, le comprendra mieux et y trouvera un intérêt beaucoup plus vif.

TABLE DES MATIÈRES.



Pages.

RÉVÉLATIONS

DES

NUITS DE LA ZONE TORRIDE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

EXPLICATION

DES MOTS ÉTRANGERS EMPLOYÉS DANS LE COURS DE CET OUVRAGE, DONNÉE POUR ÉVITER LES RENVOIS AU BAS DES PAGES.

ALCALDE, magistrat civil de la commune. Il cumule les fonctions qui, en France, sont exercées par le maire et le juge de paix.

ARRIEROS, muletiers qui, au Mexique, opèrent tous les transports de marchandises à dos de mulet.

COOK, cuisinier. Ce mot anglais est employé surtout à bord des navires.

JORONGOS, manteaux à l'usage des classes moyenne et inférieure chez les Mexicains. C'est une couverture de laine, ayant, au milieu, une fente dans laquelle on passe la tête. Au pourtour de la fente sont des enjolivements de couleurs variées.

HACIENDA, nom qu'au Mexique on donne aux grandes propriétés territoriales.

LAZO, longue corde terminant par un grand anneau coulant, que les vachers, les paysans et les voleurs de grand chemin mexicains portent toujours et qu'ils lancent en courant. Dans leurs mains, c'est une arme fort dangereuse.

MACHETE, coutelas, espèce de sabre dans un fourreau en cuir, que portent tous les paysans, au Mexique.

MESON, auberge mexicaine. C'est un bâtiment à un seul rez-de-chaussée, disposé en carré dont le centre sert de refuge aux chevaux et bêtes de somme des voyageurs. Au pourtour sont des chambres pour ces derniers, mais sans aucune espèce d'ameublement.

RANCHO, hameau dépendant d'une hacienda.

RANCHEROS, habitants des ranchos, paysans.

REAL, nom d'une contrée où sont exploitées des mines d'argent ou d'or; on dit

real de minas. On donne aussi le nom de *real,* à une pièce d'argent qui est le huitième de la piastre forte et vaut 67 centimes.

REBOSO, écharpe mexicaine que les femmes mettent sur leur tête et dont elles se couvrent la poitrine.

SARAPE, c'est le *jorongo* des gens riches.

VAQUEROS, vachers. Paysans mexicains dont l'état est de garder les troupeaux de bœufs et de chevaux sur les terres des *haciendas*.

ERRATA.

Pages.	Lignes.	Au lieu de :	Lisez :
14,	8,	plus dense et plus pesant,	plus dense et pesant.
23,	13,	se marient-il?	se marient-*ils?*
23,	16,	il y a des établissements,	il y a de ces établissements.
25,	29,	de la journée sur le navire américain,	sur *tout* navire américain.
29,	17,	et quelquefois,	et *chaque fois.*
66,	20,	fait par aucun navire,	SUPPRIMEZ le mot *navire.*
77,	30,	jusqu'au point où l'abassement,	l'*abaissement.*
238,	31,	était suspendu une clef,	était *suspendue.*
274,	5,	la moitié du fert,	la moitié du *fret.*
389,	22,	au delà de ce passage nommé *las barzancas,*	*las barrancas.*



VOYAGE

AU

GOLFE DE CALIFORNIE.

CHAPITRE PREMIER.

Origine du projet de ce voyage. — Association commerciale. — Départ pour France. — Arrivée à Tampico. — Départ pour New-York.

Je me trouvais à *San Luis Potosi*, capitale de l'État du même nom, l'un des plus importants de la Confédération mexicaine. Arrivé en cette ville depuis trois mois, j'y terminais la vente d'un chargement assorti de marchandises que j'étais allé, l'année précédente, acheter en France, de société avec don Pedro Capera.

Deux ans auparavant, mon associé avait été celui d'un jeune homme nommé J. C. Chargé par eux d'opérer à San Luis la vente d'un chargement apporté de France par ce dernier, j'avais pu apprécier ses bonnes qualités et ses connaissances du marché mexicain. Après la dissolution de leur société, il avait, comme moi, fait un voyage en France, d'où il était revenu avec un nouveau chargement dont, comme moi encore, il terminait alors la réalisation. Nous voyant tous les jours, prenant ensemble nos repas, je ne tardai pas à remarquer que M. C. me

recherchait et paraissait désireux de se lier d'affaires avec moi, dans un genre qui nous était familier à l'un et à l'autre. Enfin, un jour il me le déclara formellement et s'ouvrit d'un projet dont je n'hésite pas à lui attribuer la première idée. Plusieurs voyages qu'il avait antérieurement faits vers les côtes de l'océan Pacifique, lui avaient inspiré le désir de faire une opération de commerce en allant directement d'un port de France à un port mexicain du golfe de Californie. Ce fut ce projet qu'il me soumit en me proposant de m'associer à lui pour l'exécuter. Mon association avec M. Capera, faite seulement pour une opération qui touchait à sa fin, ne pouvait m'empêcher d'écouter de nouvelles propositions. Je ne rejetai donc pas ses ouvertures et demandai seulement quelques jours de réflexion.

J'avais alors à peine vingt-deux ans. Depuis la liquidation de la maison W. Watson et comp. de Liverpool, dans laquelle j'avais fait mon apprentissage commercial, c'est-à-dire depuis deux ans et demi, j'étais indépendant ; mes affaires avaient prospéré et je jouissais d'un crédit considérable. Quitter cette position excellente et des amis anciens pour aller dans une contrée éloignée faire de nouvelles études et des connaissances nouvelles, ne serait-ce pas compromettre mon avenir? De plus, M. C. n'avait point reçu une éducation commerciale régulière, et je sentais que tout le poids de la direction d'une opération importante retomberait sur moi. Ces graves considérations me firent hésiter ; car, même à vingt-deux ans, alors que l'expérience ne nous a pas encore appris à douter de nos forces, alors que l'avenir semble si éloigné et si vaste, on ne le joue pas sans éprouver un certain effroi et une terreur secrète qui a son origine dans le sentiment instinctif de la faiblesse dont est frappé l'individu isolé dans le monde.

D'un autre côté, repassant dans mon esprit le chemin que j'avais fait depuis que, seul, j'avais osé commencer les affaires ; considérant que tout m'avait réussi ; que j'avais rapidement

acquis un capital, je me demandais pourquoi je ne réussirais pas encore. Aller dans un pays peu connu et de la richesse duquel on disait des merveilles, n'était-ce pas le moyen de faire une fortune plus rapide? Enfin, le prestige qui, chez un jeune homme peu expérimenté et enthousiaste, s'attache à l'inconnu; l'idée d'accomplir un grand voyage, de courir des dangers, de faire, en un mot, ce que tout le monde ne fait pas, tout cela me séduisit et entraîna ma détermination. J'acceptai l'offre de M. C.

Mais il restait encore une condition, la plus importante, à examiner et de laquelle dépendait mon acceptation définive: c'était celle de la réunion des capitaux nécessaires à l'exécution d'un projet aussi vaste. L'addition de mon apport à celui de M. C. et au chiffre probable du crédit que nos relations déjà établies nous permettaient d'espérer obtenir en France, ne présentait, selon moi, qu'une somme insuffisante. M. C., au contraire, n'y regardait pas de si près et voulait à tout prix m'entraîner en donnant beaucoup au hasard; mais je résistai. Cependant ses propos séduisants m'avaient graduellement conduit à un vif désir de faire cette entreprise et j'en cherchais les moyens dans mon esprit, lorsqu'il s'en présenta un que je tentai aussitôt et qui réussit.

Il y avait à San Luis, un négociant étranger ayant la réputation d'être fort riche, qui m'avait toujours témoigné une grande amitié et manifesté souvent son désir de m'être agréable. Si j'avais momentanément besoin d'argent, il s'empressait de m'ouvrir sa caisse; de ses magasins pour loger des marchandises, il les mettait à ma disposition. M. Louis D., c'était son nom, avait trente-quatre ans. Né à Paris, il avait été, dès son enfance, envoyé à Philadelphie, où il avait été élevé aux affaires dans les meilleures maisons de commerce de cette grande cité. C'était un homme laborieux, bien élevé, parlant les langues avec perfection, connaissant bien les affaires, plein de tact et de finesse et d'un commerce agréable. Mais toutes

ces qualités étaient ternies par une avarice sordide qui lui avait attiré la haine ou l'éloignement de tous les étrangers de la ville. Son avarice était telle, en effet, que, par des motifs d'économie, il ne vivait pas à la modeste pension commune à tous les résidents étrangers dans les affaires, même aux moins riches et aux simples employés. Il allait prendre ses repas au marché public, presque pour rien, parmi les gens de la plus basse classe. Se refusant tous les plaisirs, il s'enfermait dans ses magasins pendant les jours fériés et passait son temps à compter ses piastres, à les trier, à les peser et les classer, à essayer des morceaux d'or sur la pierre de touche, se livrant, en un mot, aux pratiques des Juifs de la vieille roche. Souvent je l'avais surpris dans ces opérations, car ne blessant pas son infirmité morale, il me recevait toujours avec plaisir, même au milieu de ses occupations les plus secrètes et les plus importantes pour un homme livré à la passion d'une insatiable cupidité.

J'allai le trouver et lui ayant exposé notre projet, je lui demandai s'il lui conviendrait de me prêter, pour l'exécuter, une forte somme moyennant intérêt. Il m'écouta avec attention, et lorsque j'eus fini de parler, il me dit aussitôt : « Combien vous faudrait-il ? » Je fixai le chiffre. « Eh bien ! mon « cher, dit-il sans hésiter et sans prendre le temps de réfléchir, « vous savez que j'ai confiance en vous ; si donc vous voulez « m'intéresser pour un tiers à votre opération, vous n'avez « qu'à rédiger un acte de société entre nous, et vous pourrez, « dès aujourd'hui, disposer de la somme que vous demandez. »

De la part d'un homme aussi cauteleux, aussi défiant, une résolution si franche, si prompte, me causa la plus grande surprise et en même temps un vif sentiment de satisfaction, car elle était une preuve de la confiance sans bornes qu'il avait en moi et aussi de la sincérité de son amitié.

J'ai remarqué depuis lors, que par une bizarrerie singulière du cœur humain, on trouve souvent, chez les avares, de ces

prédilections marquées, en opposition absolue avec leur passion dominante. Quant à M. D., jusqu'à sa mort, qui arriva vingt ans plus tard, il ne cessa jamais d'avoir en moi la confiance la plus absolue. Plusieurs fois il déposa en mes mains des sommes très-importantes sans jamais en demander même un simple reçu; et pourtant son avarice, au lieu de diminuer, n'avait fait que grandir, au point qu'il se refusait presque le nécessaire.

Après avoir communiqué cette proposition à M. C. qui l'accepta, rien ne s'opposait plus à la réalisation de nos projets. Un acte de société fut signé pour la durée de l'opération, sous la raison C., C. et D.; puis, sans perdre de temps, nos fonds furent expédiés sur Tampico, par une *conducta* qui se préparait en ce moment même à partir. M. C. et moi laissant notre associé chargé de la liquidation de nos affaires antérieures, nous partîmes avec le convoi pour ce port de mer, où nous devions nous embarquer pour la France.

Après sept jours de route à cheval, car on ne voyageait pas autrement alors, les routes carrossables étant encore inconnues en ce pays, nous arrivâmes heureusement à Tampico, où j'avais débuté dans les affaires et où j'avais de nombreux amis.

Tampico est une jolie petite ville de trois mille habitants, dont j'ai vu construire les premières maisons. Elle est située au bord et sur la rive gauche du fleuve qui lui a donné son nom. Bâtie sur une éminence, en un site délicieux d'où l'on domine le cours du fleuve, le lac au delà et les forêts qui l'entourent, elle serait un séjour des plus agréables, n'était la visite annuelle de la fièvre jaune qui parfois y exerce de terribles ravages. Mais son port n'est accessible qu'à des navires d'un faible tonnage, parce que sa barre dangereuse n'a qu'une profondeur moyenne de 8 à 9 pieds.

Nous aurions désiré nous rendre directement à notre destination, mais il n'y avait alors qu'un seul petit navire français

du port du Havre, *le Vigilant*, trop mal emménagé pour prendre des passagers. Nous nous bornâmes donc à charger nos fonds à son bord. Ensuite, munis de nos connaissements, nous prîmes passage pour New-York sur la goëlette américaine *Altamira*, capitaine Moore, qui mit en mer le 28 mai vers le soir, avec une jolie brise de terre et par le temps délicieux qui règne dans ces parages à cette époque de l'année.

CHAPITRE II.

Sous le vent de Cuba. — Les animaux de terre à bord des navires. — Attraction des corps flottants. — Coup de vent au cap Hatteras. — Poissons de la rivière de Tampico. — Raisins du Tropique. — Grand courant de la mer ou gulf-stream. — Sa cause, ses effets. — Arrivée à New-York.

Sous le rapport météorologique, le vaste espace occupé par le golfe du Mexique, traversé presqu'à son milieu par le tropique du Cancer, éprouve dans le cours d'une année trois états bien marqués.

Depuis la fin de janvier jusqu'à la fin de mai : temps parfaitement serein, chaleur forte pendant le jour, mais rendue supportable par le souffle régulier de l'alizé ou vent d'Est. De juin à octobre : chaleurs brûlantes, pluies diluviennes accompagnées de violentes mais passagères bourrasques qui dégagent une immense quantité d'électricité. Enfin, de novembre à fin janvier : ouragans et tourbillons formidables et dévastateurs qui semblent parfois menacer de dissolution le globe que nous habitons.

Nous étions précisément à la fin de la première et plus heureuse de ces trois périodes ; aussi la transition commençait-elle déjà à se faire pressentir par l'apparition, vers le milieu du jour, de nuages blancs et isolés que les marins nomment *balles de coton*. Ils sortaient de l'horizon les uns à la suite des autres et s'élevaient dans l'espace qu'ils traversaient rapidement, sans laisser d'autres traces de leur passage que quelques rares et lointains coups de tonnerre. Premiers grognements du monstre qui commence à se réveiller, ces explosions électriques

ressemblaient pourtant encore plutôt à un avertissement salutaire qu'à une menace au navigateur.

Les nuits étaient rendues délicieuses par la fraîcheur d'un zéphir plutôt que d'une brise, et merveilleuses par la sérénité d'un ciel qui nous montrait à découvert ses millions d'étincelantes étoiles. Seuls passagers sur le navire, mon associé et moi, le plus souvent en compagnie du capitaine Moore, nous restions sur le pont jusqu'à une heure très-avancée de la nuit, fumant et devisant, promenant ou couchés sur les bancs, le visage tourné vers le firmament. Nous jouissions largement de la beauté, de la douceur de cet heureux climat, non toutefois sans porter notre pensée vers un avenir prochain et des scènes d'une nature qui nous était encore inconnue.

Vers le milieu de la septième nuit, nous entrâmes tout à coup dans une atmosphère embaumée de tous les parfums que produit l'Amérique vers la zone torride. Aussitôt nos regards se portèrent instinctivement vers le point d'où le vent les apportait, comme pour y découvrir la terre bienfaisante qui nous envoyait ce présent ; mais ils s'arrêtèrent à l'horizon, sans y rien découvrir. Vieux praticien de ces parages, le capitaine Moore rit un moment des efforts que nous faisions ; puis, prenant sa carte marine, il nous montra que nous étions encore à plus de quinze lieues de Cuba et nous expliqua que c'était au moment où nous arrivions sous le vent de cette île, que nous respirions ce parfum si pénétrant et si suave dont l'air s'était imprégné en passant sur les végétaux qui l'exhalent. Ce phénomène me frappa d'admiration ; je ne pouvais comprendre que la terre produisît des parfums en quantité assez grande pour saturer un espace aussi vaste de l'atmosphère, ni que les molécules de ces parfums fussent assez légères pour se soutenir dans l'air pendant un temps aussi prolongé.

Au moment même où nous étions frappés du changement subit dans l'air que nous respirions, un mouvement se manifesta parmi les volailles renfermées dans les cages et destinées

à l'approvisionnement de notre table. Les coqs chantèrent, les poules se mirent à glousser et tous ensemble s'agitèrent comme saisis d'une subite impression de plaisir. Un chien qui se trouvait à bord, allait et venait avec agitation, se dressait contre les lisses, cherchant comme nous à découvrir la cause de ce changement, et les naseaux dilatés, il respirait bruyamment l'air de terre en poussant de petits cris de satisfaction.

Les animaux que la nature a formés pour habiter la terre ferme, mais particulièrement les gallinacés, manifestent une grande tristesse, un morne abattement lorsqu'ils sont transportés en mer. Jamais les mâles ne font entendre ces chants éclatants et joyeux qui marquent, pour le paysan, les heures de la journée et réjouissent les alentours de la ferme solitaire, ni les femelles ces fredonnements, ces caquetages qui sont chez elles l'indice de la santé, de la satisfaction et du bonheur. L'état de gêne et de malaise qu'ils éprouvent développe chez eux, d'une manière extraordinaire, le sens de l'odorat; aussi est-il remarquable qu'ils donnent les premiers indices de l'approche de terre, alors que l'odorat de l'homme ne peut rien percevoir.

Le lendemain, à dix heures du matin, nous étions, par un calme plat, en vue du port de la Havane dans lequel nous pouvions découvrir les mâts des vaisseaux nombreux qu'il renferme toujours.

Trois jours après, nous entrions dans le canal des Florides dont le courant impétueux nous portait rapidement au Nord-Est, le long mais hors de vue de la côte des États-Unis.

Dans un jour de calme, je pus reconnaître la puissance d'attraction qui existe entre les corps flottants sur la mer. Bien des fois auparavant, j'avais remarqué ce fait singulier que lorsqu'un navire se trouve, par un calme en apparence complet, dans des parages très-fréquentés, il ne tarde pas à découvrir d'autres navires qui étaient hors de vue au moment où le vent, tombant tout à fait, cessait de le faire mouvoir. Un brick

gouvernant à contre-bord se trouvait à deux lieues environ de distance, comme nous en calme et comme nous aussi roulant sur la houle du *gulf-stream*. Les deux navires se rapprochèrent insensiblement au point qu'après quatre heures de calme, un abordage devint imminent. Leurs équipages, armés de barres d'anspect et de longues perches, se tenaient prêts à parer les chocs; mais au moment où ils allaient se toucher et où d'un bord à l'autre on pouvait presque se donner la main, un souffle de folle brise les sépara et leur permit de s'éloigner à une distance qui ne laissait plus de craintes.

Il existe, sur la côte des États-Unis, un promontoire faisant une saillie considérable vers l'Est dans la mer. Ce point de la côte américaine, qui porte le nom de *cap Hatteras*, est situé par 35 degrés et quelques minutes nord. Il est célèbre par les luttes terribles et fréquentes de puissants courants d'air opposés qui ont pour résultats des tempêtes et des naufrages innombrables. Aussi les marins américains, dans un de leurs chants, ont-ils rappelé cette circonstance par ces vers :

If Bermudas let you pass
You must beware of Hatteras,

que je traduis ainsi :

Si Bermudes laissent passer
Au cap Hatteras il faut songer.

J'ai souvent doublé ce cap et je ne crois pas y avoir, une seule fois, trouvé un temps modéré. Cette fois je devais y voir se produire un phénomène extraordinaire dont toutes les circonstances sont demeurées profondément gravées dans ma mémoire.

Jusque-là notre traversée avait été des plus douces, contrariée seulement par des calmes trop fréquents. Arrivés en vue, quoique à grande distance du cap *Hatteras*, le vent tomba entièrement; cependant le ciel était couvert de nuages qui

allaient s'amoncelant dans ses environs et qui bientôt nous cachèrent entièrement l'horizon. A la tombée de la nuit, l'apparence du temps était des plus sinistres; bientôt l'obscurité devint si profonde qu'on croyait la toucher comme on touche un liquide noir; l'air était si lourd qu'on respirait avec peine et la mer clapotant contre les flancs du navire, produisait des étincelles brillantes comme celles qui s'échappent d'un foyer embrasé. A ces signes, infaillibles précurseurs de la tempête, tout fut préparé à bord pour soutenir son assaut. Tout le monde était sur le pont et dans une attente pleine d'anxiété, chacun gardait le silence. Malgré soi on trouvait le moment d'autant plus solennel que le ciel paraissait préparer avec calme et lenteur les moyens puissants dont il voulait se servir. Cette attente pénible durait depuis plusieurs heures et déjà nous espérions que l'orage se dissiperait sans bruit, lorsque tout à coup l'horizon tout entier fut soudainement illuminé pendant plusieurs secondes par un immense dégagement d'électricité qui, produisant l'effet du plus brillant soleil, nous montra les objets comme en plein midi. Aussitôt après, cent coups de tonnerre éclatant en même temps, produisirent un effet tel que la détonation de mille canons de gros calibre partant à la fois, ne saurait en donner une idée. Ce fut là, l'ouverture du grand spectacle auquel nous allions assister.

Ensuite tout rentra dans le silence et l'obscurité. Quelques instants après, le ciel fut de nouveau illuminé d'une lumière si vive que les yeux ne pouvaient la soutenir, lumière vibrante qui produisait sur les sens l'effet du battement des ailes d'un oiseau passant près de notre tête; mais aucune détonation ne la suivit. Quelques secondes s'étaient à peine écoulées que mille éclairs jaillirent à la fois de tous les points de l'horizon, suivis d'autant de coups de tonnerre profonds, retentissants qui portaient au cœur un sentiment d'invincible terreur. A partir de ce moment, il devint impossible de compter les éclairs et les coups de tonnerre; ce fut un roulement général effrayant

qui faisait instinctivement penser à la dissolution du globe. Le ciel parut tout en feu ; il semblait que la foudre se fût transformée en pluie, car on la voyait de toutes parts se précipiter dans la mer, lorsque le temps lui manquait pour éclater dans les airs. L'extrémité des mâts de notre navire qui, par un calme profond et sinistre, se balançait au gré de la houle, était garnie de longues oriflammes d'électricité de couleur rouge et bleue qui s'agitaient comme des pavillons au souffle du vent ; c'était ce que les marins nomment le *feu Saint-Elme.*

Il me sembla que ce spectacle à la fois sublime et terrible devant lequel l'homme sent si bien sa petitesse et sa nullité, avait duré plusieurs heures lorsqu'un changement se manifesta. Les coups de tonnerre devinrent moins nombreux et semblèrent se régulariser ; mais alors les cataractes du ciel s'ouvrirent pour laisser tomber, non pas une pluie, mais des torrents d'eau qui semblaient menacer de défoncer le pont du navire.

Enfin et comme pour le troisième et dernier acte, le vent se mit à souffler en tempête, changeant de rumb à chaque instant et faisant le tour du compas en cinq minutes. Nous nous trouvâmes alors au centre même du champ de bataille où les géants de l'espace se livraient un combat terrible. A certains moments, naissaient du choc puissant des courants contraires, des sons éclatants pareils à ceux que produisent des corps métalliques heurtés violemment. Puis des tourbillons effrayants leur succédaient qui faisaient tournoyer comme un jouet d'enfant, notre navire sans voiles. Ensuite des secousses de haut en bas et de bas en haut, pareilles à celles de lutteurs qui cherchent à se terrasser, semblaient, tantôt devoir refouler notre navire dans le sein de la mer, tantôt vouloir l'enlever dans l'espace.

Cependant après une lutte longue et désespérée, le vent du Sud-Est l'emporta ; il chassa tout devant lui, se régularisa, et bien que conservant encore une grande violence, nous pûmes faire de la toile et continuer notre route.

Le lendemain le soleil se leva brillant et majestueux dans un ciel pur et tranquille. Toutes traces des désordres de la nuit précédente étaient si bien effacées, qu'on se prenait à douter s'ils n'étaient pas le fruit d'un mauvais rêve. Au spectacle de cette inaltérable sérénité et sous l'impression profonde du drame terrible de la nuit, drame qui m'avait paru menacer l'existence même de notre terre, je demeurai frappé d'étonnement. Il me semblait, en effet, que les rouages de l'Univers s'étaient brisés, et la superbe indifférence du soleil, en présence de dangers qui m'avaient paru si grands, me laissait confondu. Encore soumis à l'influence de l'éducation première qui nous montre la terre comme le centre de l'Univers et l'homme comme le but de la création, je ne comprenais pas, pauvre fourmi humaine, que dans l'ordre de cet Univers notre terre n'est qu'un atome dont les agitations sont imperceptibles et que l'homme, vivant sur cet atome, n'a pas d'autre importance que celle qu'il tire de son extravagante vanité.

J'ai vu bien des tempêtes dans le cours de ma vie ; mais aucune ne m'a laissé des souvenirs aussi présents, aussi profonds que celle-ci, et je ne crois pas qu'il soit donné à l'homme d'assister deux fois à un spectacle aussi merveilleux, aussi sublime dans son effrayante grandeur.

Bien des fois j'ai interrogé les marins américains sur la cause des phénomènes météorologiques si fréquents dont le cap *Hatteras* est le théâtre. Ils m'ont généralement répondu qu'on l'attribuait à la présence, sur ce point, de grands amas de minéraux divers qui dégagent incessamment des quantités prodigieuses d'électricité. Je suis incapable d'apprécier le mérite de cette supposition ; mais il me semble qu'il doit y avoir d'autres causes physiques plus déterminantes. Voici l'explication que je me suis donnée à moi-même et qui m'a paru plus satisfaisante.

D'une part, le cap *Hatteras* est situé au point qui sépare la zone torride, où l'air est plus dilaté, de la zone tempérée, où il

est plus dense. D'une autre part, sa projection considérable vers l'Est arrête et force à dévier vers la même direction, l'immense cours du *gulf-stream* qui, comme tous les grands courants d'eau, détermine un mouvement atmosphérique correspondant à sa surface. Il est donc le point où se choquent sans cesse les forces contraires du courant d'air chaud venant de la zone torride et de celui d'air froid du Nord plus dense et plus pesant vers le Sud. Ce serait donc du choc de ces deux puissances, secondé par d'autres circonstances de moindre importance, que naîtrait cette prodigieuse quantité d'électricité qui détermine et seconde si bien les grandes luttes atmosphériques si fréquentes en cet endroit.

En sortant du fleuve de Tampico, l'*Altamira* avait été suivie en mer par une multitude de petits poissons qui nous accompagnèrent fidèlement jusqu'au cap *Hatteras.* Le lendemain de la tempête que je viens de décrire, nous les cherchâmes vainement du regard; ils avaient disparu subitement et nous avaient quittés à plus de six cents lieues de leur rivière natale. Il est probable qu'effrayés par le bruit si grand et si prolongé du tonnerre, ils s'étaient réfugiés dans les profondeurs de la mer et qu'au retour du calme et de la lumière du jour, ils n'avaient pu retrouver le navire qui s'était éloigné. Quoi qu'il en soit, je ne puis résister au désir de rappeler le plaisir que je leur dois, je devrais même dire la reconnaissance, car ils furent la cause par laquelle j'arrivai à comprendre un phénomène remarquable qui avait souvent fixé mon attention, mais dont le but avait toujours échappé à mes recherches.

Le jour même de notre départ, nous avions remarqué la présence de ces poissons. Ils se tenaient sous la poupe du navire et dans son sillage qu'ils ne quittaient un instant que pour aller recueillir les miettes et les restes de la table qu'on jette par-dessus le bord; ensuite ils venaient reprendre leur poste, où ils nous amusaient souvent par leurs jeux ou en se disputant une proie.

Bientôt l'idée étant venue à M. C. de les pêcher, il jeta à la mer une ligne dont l'hameçon fut aussitôt saisi par l'un d'eux qu'il tira sur le pont. Ce succès nous démontra le parti que nous pouvions tirer de leur société. Nous nous mîmes donc à l'œuvre et chaque jour nous en prîmes assez pour faire une copieuse friture, quelquefois même deux; néanmoins nous n'en prenions jamais que le nombre suffisant, car nous voulions ménager des provisions vivantes qui étaient pour nous une source de jouissances tout à fait inespérées.

Dans toute l'étendue du golfe, on voit çà et là des touffes de plantes marines flottant sur la mer; mais en approchant du canal des Florides où le courant les porte, l'espace devenant tout à coup plus étroit, elles se rassemblent et forment des masses considérables. Les Français nomment ces plantes *raisins du Tropique* et les Anglais *sea weeds*. Mille fois auparavant elles avaient attiré mon attention, mais mon esprit avait inutilement cherché leur but d'utilité. Cependant j'étais dès lors intimement convaincu que lorsque, dans l'ordre de la nature, un fait se reproduit toujours de la même manière, il a une importance considérable et remplit une mission nécessaire à l'harmonie de l'Univers. Les manœuvres du poisson qui nous accompagnait, fixèrent de nouveau mon attention sur ce phénomène. Je remarquai que lorsque le navire passait à une petite distance de touffes de ces herbes, tous nos petits compagnons s'élançaient vers elles, les visitaient, les agitaient, puis revenaient à leur poste, où ils se tenaient toujours du côté qui les abritait contre les rayons du soleil. Ce manége, qui se renouvelait cent fois en une heure, me persuada qu'il avait une cause qui se liait au mystère que je voulais pénétrer. Je reconnus bientôt la justesse de cette pensée; je vis, en effet, qu'au moment où nos poissons arrivaient près des touffes d'herbes, une multitude d'autres poissons à peine éclos, pas plus gros que des épingles, s'élançant hors de l'eau, retombaient sur la partie supérieure de la plante qui surnageait et y

restaient sans mouvement aussi longtemps que durait l'apparition de leurs ennemis au-dessous d'eux. Dès que ceux-ci s'éloignaient, les autres s'agitant avec vivacité retombaient dans l'eau et reprenaient leur place habituelle. Ce fait, si simple en apparence, me révéla tout à coup la cause et l'objet du phénomène des herbes flottantes, et cette révélation me pénétra d'admiration pour la sagesse infinie qui préside à la conservation des espèces diverses, et la simplicité des moyens qu'elle met en œuvre pour l'accomplissement de ses vues.

Craignant cependant d'avoir été trompé par une illusion d'optique, je continuai mes observations ; mais après avoir vu les mêmes manœuvres se répéter mille fois, il ne resta plus aucun doute dans mon esprit. Il devint évident pour moi que la mission des herbes flottantes avait pour objet la conservation de jeunes êtres encore trop faibles pour se suffire à eux-mêmes. Une multitude de faits étonnants m'apparurent alors. D'abord le poisson qui nous accompagnait paraissait bien savoir que sous ces herbes une proie se cachait; ensuite, chose plus merveilleuse encore, d'autres petits poissons à peine nés, presque imperceptibles, savaient déjà se soustraire au danger, et pour atteindre ce but il ne fallait rien moins qu'une série considérable de raisonnements, de calculs compliqués et une grande force de volonté. En effet, il y avait à s'assurer que la partie supérieure des plantes se trouvait hors de l'eau ; qu'en se plaçant, par un effort, sur cette partie, ils seraient à l'abri du danger et que celui-ci passé, ils retourneraient, au moyen d'un effort nouveau, à la sécurité de leur gîte. Enfin, une fois couchés sur la plante protectrice, exposés aux rayons du soleil, il fallait, sous peine de mort, endurer stoïquement la douleur; de là nécessité d'une grande force de volonté.

Ému jusqu'au fond du cœur au spectacle de la touchante sollicitude de Dieu pour les plus petits êtres qu'il a créés, je remontai de ces faits qui m'étaient dès lors connus, à l'enchaî-

nement des phénomènes composant le merveilleux ensemble qui venait de se dévoiler à mon esprit.

Pour développer mes impressions à cet égard, j'ai besoin, m'écartant un moment de mon sujet, de dire quelque chose d'un puissant agent de la nature qu'on peut à peine comprendre sans l'avoir vu fonctionner. Je veux parler de ce grand courant de la mer qui traverse le golfe du Mexique, du *Gulf-Stream*, imparfaitement dénommé en français par ces mots : « le courant du golfe. »

Les gens du monde, en général, regardent la mer qui de toutes parts enceint notre globe, comme une immense flaque d'eau dormante et immobile. C'est là une erreur grossière. En effet, si tout dans l'univers se meut et se modifie incessamment à ce point qu'on peut dire avec une exacte vérité que rien ne demeure un seul instant dans le même état, la mer ne saurait faire une exception à cette loi universelle. Elle est au contraire, après l'atmosphère, l'élément le plus mobile de notre planète.

La mer est à la fois la source et le récipient de toutes les eaux qui circulent sur notre globe. Elle est, ainsi que l'océan aérien, soumise à l'action incessante de mouvements contraires tantôt calmes et réguliers, tantôt violents, impétueux, irrésistibles mais passagers. Le grand phénomène des marées qui agitent sa surface ; celui non moins grand de la vaporisation de ses eaux destinées à l'alimentation des sources et à l'entretien de la vie sur toute la terre ; les tempêtes qui incessamment la tourmentent et la forcent à battre ses rivages ; l'action des grands fleuves qui reportent en longues colonnes leurs eaux dans son sein, sont autant d'agents de ce mouvement sans trêve et sans répit. Mais le plus puissant de tous est celui qui ne fut dévoilé à la science qu'à la suite de la découverte de l'Amérique ; c'est celui des grands courants généraux de la mer. Par un mécanisme aussi simple qu'il est irrésistible, ces courants gigantesques portent vers les pôles les eaux chaudes de l'équateur

et ramènent à l'équateur les eaux glacées des pôles. Le concours de tous ces agents a pour résultat d'opérer le mélange des eaux de la mer, en portant successivement celles du fond à la surface et ces dernières vers le fond.

Quel est, dans les intentions de la nature, l'objet de ces grands mouvements? Les phénomènes qui en sont la conséquence sont en nombre presque infini; mais deux grands buts principaux frappent surtout mon esprit. En premier lieu c'est de conserver, au moyen d'un mélange incessant, la pureté des eaux de la mer, nécessaire à l'action de l'immense puissance de vie dont elle est douée; en second lieu, d'entretenir sur tout notre globe, une certaine moyenne de température nécessaire aussi aux espèces diverses dont il est peuplé.

Les causes physiques du *Gulf-Stream* sont, d'une part, le vent alisé qui, soufflant perpétuellement dans la même direction, détermine le mouvement des eaux dans le même sens, c'est-à-dire de l'Est vers l'Ouest; en second lieu, le mouvement de rotation de la terre de l'Ouest à l'Est, lequel par sa rapidité et la pression atmosphérique qu'il développe, doit favoriser encore l'effet de l'alisé.

Ce courant prend son origine à la côte d'Afrique, au parallèle du cap Vert. Il semblerait même que c'est au refoulement des eaux qui le produit, que serait due cette grande protubérance du continent africain vers l'Ouest, s'étendant du 5ᵉ au 30ᵉ degré de latitude Nord. Quoi qu'il en soit, en naviguant sous le parallèle du cap Vert et dans la direction du golfe du Mexique, on reconnaît parfaitement ses effets. Augmentant de force et de rapidité à mesure qu'il s'éloigne de son origine, il va frapper la côte d'Amérique qui le fait incliner vers le Nord et les divers groupes des Antilles. Il traverse la mer de ce nom, celle de *Honduras* et vient s'engouffrer dans le golfe du Mexique par la grande ouverture formée par le cap *Catoche*, point extrême Nord du Yucatan et le cap *San Antonio*, point extrême Sud de l'île de Cuba. Il parcourt tout ce

golfe aux eaux duquel il imprime un mouvement circulaire et en sort ensuite par le grand canal des Florides formé, à l'Ouest, par la côte de la presqu'île de ce nom et l'archipel des *Lucayes* ou de *Bahama*, à l'Est. Là, il a pris sa direction au Nord-Est et il la conserve en décrivant une immense courbe légèrement inclinée vers l'Est à son extrémité. Sa puissance est telle qu'il se fraye un passage à travers les eaux de l'Océan, jusques vers le 50e degré de latitude, à l'Est du banc de Terre-Neuve, où son action cesse d'être sensible, quoique ses effets se manifestent encore beaucoup plus loin vers le Nord.

Dès son entrée dans le canal des Florides où, par l'effet du resserrement de l'espace, le courant acquiert son maximum de rapidité, il s'est creusé un lit beaucoup plus profond que celui des eaux qui l'environnent. Sur la sonde et presque sur ses bords, au parallèle du cap Hatteras, on trouve fond de quinze brasses (1), et dès qu'on est entré dans le courant, on perd les sondes ou bien elles deviennent extrêmement longues.

Dans ce parcours immense, ce courant gigantesque d'eau chaude, encaissé dans la masse des eaux froides du Nord, conserve sa température élevée, mais qui va s'abaissant à mesure qu'il s'éloigne de la zone torride.

On attribue au célèbre navigateur anglais, Sir Francis Drake, la première observation de ce phénomène, vers 1586; on prétend même qu'il en devina la cause. Mais la différence si marquée de température ne fut découverte qu'en 1776 par le docteur Blagden et constatée par le célèbre Franklin, dont le neveu, M. Williams, qui l'accompagnait, donne les termes suivants :

Sur la sonde des États-Unis.	47° Fahrenheit.
Dans le courant.	70°
Différence.	23°

Pendant les chaleurs de l'été, elle est un peu moindre, mais toujours très-sensible.

(1) La brasse est égale à 1m,83.

La navigation a su tirer profit de cette différence entre les eaux du courant et celles de l'Océan. En venant des États-Unis en Europe, les marins font de fréquentes observations en plongeant un thermomètre dans l'eau de la mer. D'abord, ils constatent, par sa température, qu'ils se trouvent dans le *Gulf-Stream*; puis, gouvernant dans le sens de son cours qui favorise leur marche, ils reconnaissent, à son abaissement progressif, la latitude à laquelle ils se trouvent. J'ai entendu plusieurs marins américains de grande réputation, déclarer qu'ils pourraient, par ce seul moyen, faire la traversée avec sécurité, sans avoir recours aux observations astronomiques ordinaires.

Lorsque, venant de la haute mer, on entre dans le grand courant, on distingue parfaitement à la lutte, au clapotement des eaux, la ligne qui les sépare. Celles du *Gulf-Stream* sont houleuses, dures et fatiguent énormément les navires; car leur course rapide détermine un courant d'air violent qui contribue à leur extrême agitation. Presque toujours, lorsqu'on y arrive du large avec temps clair et brise légère, toutes voiles dehors, on trouve un ciel chargé de nuages et un vent impétueux qui force à prendre des ris dans les huniers. Puis, après l'avoir traversé, c'est-à-dire après un intervalle de douze ou quatorze heures, on rentre tout à coup sous un ciel pur, et on retrouve avec une belle brise, une mer ordinaire. Ces effets sont plus sensibles encore si le vent souffle du Nord-Est, c'est-à-dire à l'opposé du courant. Dans ce cas, la mer est affreuse au point de rendre malades les plus vieux matelots.

Ce grand phénomène que je ne fais qu'indiquer ici, est la source d'une infinité d'autres phénomènes encore inexpliqués. Parmi ceux que nous connaissons, est celui très-multiple dont je m'occupe ici, lequel en apparence si humble, a néanmoins une grande importance, s'il est vrai, comme j'en suis convaincu, que dans l'ordre de l'Univers tous les êtres sont également précieux, également nécessaires à la perpétuation de l'harmonie de la nature entière.

Je reviens aux herbes flottantes et à la mission qu'elles remplissent. Ces plantes croissent sur les rochers qui se trouvent dans le parcours du *Gulf-Stream*. Après avoir accompli les diverses phases de la vie et transmis l'existence à une génération nouvelle, alors seulement elles sont détachées de leurs pieds par les vagues de la mer qui les livrent à l'action des courants, et dès lors commence leur période d'utilité générale. C'est l'époque où vont se produire les terribles tempêtes contre lesquelles la nature doit protéger des êtres trop faibles pour y résister; c'est alors que dans leur course régulière et paisible, elles vont réunissant sur leur passage, le petit poisson qui vient d'éclore.

Ces plantes, d'un vert foncé mais agréable à la vue, ne ressemblent aucunement au varec ou aux algues marines que produisent les côtes d'Europe. Leurs tiges droites et bien dessinées sont chargées de petites feuilles tendres et dentelées, que l'eau de la mer maintient dans un état de fraîcheur parfaite. Pour les faire flotter et les maintenir en partie au-dessus de l'eau, la nature les a munies d'un grand nombre de grains ronds et vides, qui produisent sur elles l'effet des barriques attachées aux radeaux de bois lourds qui descendent le cours de nos rivières. Dans cet état, elles remplissent le triple objet que j'ai observé, de nourrir le jeune poisson, de l'abriter contre l'ardeur excessive des rayons du soleil et enfin, de fournir à sa faiblesse une protection assurée contre ses ennemis, tout en le conduisant aux abris qui doivent le soustraire au danger des tempêtes. Suivant une propriété invariable, le courant qui les entraîne, les porte graduellement vers ses bords où il les livre aux grands remous déterminés par les obstacles qu'il rencontre sur sa route. Ici, ces obstacles sont les innombrables îles où bas-fonds de l'archipel de *Bahama*. C'est dans les vastes espaces qui les entourent et loin des orages du golfe, que se forment des masses immenses de ces plantes. C'est là aussi, que le jeune poisson est élevé et nourri jusqu'au temps où

pouvant se suffire, la nature l'abandonne à lui-même. Il quitte alors ce berceau de son enfance, pour aller au loin, parcourir la carrière ordinaire aux adultes de son espèce et suivant la loi commune, rechercher les plaisirs, affronter les dangers de la vie.

C'est dans ces parages que Colomb, au moment de découvrir les premières terres de l'Amérique, fut si fort effrayé à la vue de ces prairies flottantes qui entravaient la marche de ses navires et lui faisaient craindre de les voir échouer. Il ignorait se trouver au milieu du vaste bercail où naissent et sont élevées une multitude d'espèces diverses et des millions de millions d'êtres destinés à peupler les mers environnantes.

Une partie comparativement minime de ces masses végétales est entraînée au loin sur l'Océan. C'est un secours envoyé aux êtres qui se sont égarés dans les solitudes de la mer; c'est comme le complément des mesures conservatrices mises en pratique par la sollicitude maternelle de la nature.

L'Altamira arriva heureusement à New-York, le 23 juin, après une traversée de vingt-six jours.

CHAPITRE III.

Boarding-Houses. — Séjour à New-York. — Henriette.

Le capitaine Moore était marié dans une famille irlandaise qui tenait ce qu'on nomme à New-York *a boarding-house.* Ce n'est pas un hôtel, ce n'est pas non plus ce qu'en France on nomme *une pension bourgeoise*; c'est un établissement mixte où l'on vit presque comme en famille. Aux États-Unis, mais surtout à New-York, un très-grand nombre de familles honorables tiennent de ces établissements au moyen desquels elles se procurent l'aisance et même des profits quelquefois importants. Cet usage est tellement passé dans les mœurs, qu'on peut estimer aux six dixièmes de la population, le nombre des personnes vivant ainsi, exemptes des embarras et des frais d'un ménage particulier. Des jeunes gens se marient-il? Au lieu de louer une maison, de la meubler, de prendre des domestiques et d'encourir ainsi de grandes dépenses, ils prennent une chambre dans un *boarding-house* et commencent sans frais, la vie de ménage. Il y a des établissements pour toutes les fortunes, depuis douze jusqu'à soixante-quinze francs par semaine et par tête, et conséquemment aussi, pour toutes les positions sociales. Chacun reçoit ses visites dans les salons communs dont il fait librement les honneurs. Ces salons sont chauffés et éclairés à l'usage commun, et la société qui se renouvelle sans cesse est toujours nombreuse, toujours animée, toujours affairée. Le soir, ceux qui ne sortent pas après le thé, se réunissent dans des salons séparés pour les dames et pour les hommes; les uns lisent,

les autres font la conversation qui souvent devient générale, chacun pouvant y prendre part. Cette vie en commun, inconnue en France, offre le grand avantage de l'économie et le charme de la bonne société, car généralement on y trouve une tenue et des formes très-convenables.

Mais un des grands avantages des *boarding-houses* pour les familles qui les tiennent, se trouve dans la facilité de procurer des maris à leurs filles généralement nombreuses. Un jeune marin qui, tous les quatre ou six mois vient passer quinze jours à terre, n'ayant ni famille, ni parents dans la ville, éprouve le besoin naturel de l'intimité et se laisse aisément fasciner par une des jeunes filles de la maison. Il l'épouse et devient à perpétuité pensionnaire pour lui, sa femme et les enfants qui surviennent. De plus, il ne manque pas, à l'occasion, d'amener à la maison tous ses amis et connaissances. C'était exactement le cas dans lequel se trouvait le capitaine Moore, et ce fut à son invitation que nous descendîmes chez sa famille adoptive dont nous eûmes fort à nous louer.

La femme du capitaine avait de nombreuses sœurs mariées aussi et non mariées encore. Parmi ces dernières, l'une était d'une merveilleuse beauté et cherchait naturellement un mari. Elle se montra angéliquement charmante à notre égard, dans l'espoir peut-être, que dans l'un de nous, se trouverait le mari que le ciel lui destinait.

Connaissant la grande liberté laissée aux jeunes filles dans ce pays, on pourrait supposer que ce genre de vie doit entraîner le désordre; mais il n'en est rien. Les mœurs publiques s'y opposent, en notant d'infamie l'homme qui abuserait de la confiance qu'on lui accorde. Les lois aussi, mais surtout les juges, sont d'une extrême sévérité à cet égard, et il ne pourrait attendre que châtiment et mépris. Aussi, la classe si méprisable et si odieuse des séducteurs de profession y est-elle encore heureusement inconnue.

Mon correspondant à New-York était M. C. S.; j'avais

quelques affaires à régler avec lui, par suite de mon précédent voyage. Mon premier soin fut de le voir et de terminer aussitôt le règlement de nos comptes.

En dehors de la ligne des affaires qui doit dominer la conduite d'un jeune homme débutant avec l'ambition de parvenir; en dehors de la tyrannie des considérations d'intérêt, j'avais une autre affaire qui me préoccupait incessamment. C'était une affaire de cœur, la première de ma vie, qui occupait mes pensées depuis une année entière.

A mon précédent voyage en France, j'avais pris passage à New-York pour le Havre, sur le paquebot *Queen-Mab.* Sur ce navire se trouvaient, passagères comme moi, madame M. et sa fille, jeune personne de dix-huit ans. Bientôt je liai connaissance avec ces dames, dont les manières à la fois simples et réservées, mais toujours pleines d'aménité, donnaient à leur société un charme qui manque rarement son effet sur un jeune homme de vingt-deux ans. De leur société presque continuelle, dans l'espace restreint d'un navire, je tirai même un avantage réel et immédiat, celui de me perfectionner dans la langue anglaise. De cette époque, j'ai parlé cette langue beaucoup mieux que je n'avais pu le faire jusqu'alors et acquis la conviction que pour apprendre rapidement et bien une langue étrangère, le meilleur moyen est de prendre pour maître et pour modèle une jeune fille instruite, douce et bien élevée.

Henriette M. se distinguait surtout par ces qualités. De plus, elle était grande, bien faite et sinon fort jolie, du moins d'une figure extrêmement agréable. Outre les conversations pendant les nombreux repas de la journée sur le navire américain; outre celles résultant des soins ordinaires qu'un passager rend aux dames, sur le pont, en leur offrant son bras pour la promenade, je leur faisais des lectures pendant qu'elles brodaient ou faisaient de la tapisserie. J'avais obtenu d'Henriette l'engagement de me reprendre lorsque je m'ex-

primerais contrairement aux règles de la langue, ou que je prononcerais les mots d'une manière défectueuse.

Dans une position semblable, des sentiments d'une tendre amitié ne tardent pas à naître, lorsqu'il existe une cause commune de sympathie.

Madame M. était une personne grave, calme, parlant peu; dont les traits exprimaient tout à la fois, une grande bonté et une affection passionnée. Observateur par nature, je ne tardai pas à pouvoir lire, sur sa figure résignée, des chagrins intimes tracés en rides prématurées, produits par des causes qui m'étaient inconnnes. Les soins incessants qu'elle donnait à sa fille; des regards profonds qu'elle attachait sur elle et que je surprenais quelquefois, me faisaient soupçonner un mystère de souffrance morale que j'éprouvais le désir de pénétrer. Ma sensibilité pour le malheur, jointe au charme que je trouvais dans la société d'Henriette, me firent rechercher et me valurent bientôt les confidences qu'arrache si facilement à ceux qui souffrent, le témoignage de l'affection et du dévouement. Je fus, peu à peu, initié à l'intimité et aux secrets de famille, et ces confidences eurent pour effet de m'attacher sincèrement à ces dames.

Madame M. avait épousé un Français établi à New-York. Elle avait eu deux enfants; un fils et sa fille Henriette. Heureuse jusque-là, le malheur vint un jour frapper à sa porte; elle devint veuve. Peu de temps après, son fils, jeune homme de vingt ans et d'avenir, suivit son père au tombeau. Il ne restait plus alors à la pauvre femme, que sa fille à aimer, et cette fille chérie, elle-même, était atteinte des premiers symptômes de la terrible maladie qui met en coupe réglée la jeunesse de son pays, la consomption ou phthisie pulmonaire.

Cette dernière circonstance ne me fut pas confiée par madame M.; car une mère ne s'avoue jamais que son enfant soit atteint d'un mal incurable. Je l'appris d'une autre dame de leurs amies, femme du capitaine du *Queen-Mab*.

Dès lors me furent expliqués et les souffrances d'âme de la pauvre veuve et les regards pleins d'anxiété et d'amour que la mère attachait incessamment sur sa fille. Dans l'espérance de faire diversion à ses craintes et de rétablir la santé de son enfant, elle la conduisait en France comme à une promenade ou comme on conduit aux eaux, ceux que la Faculté abandonne. Je ne connaissais pas alors comme je l'ai connue depuis, la gravité de ce mal qui tue ses victimes doucement, mais sans rémission. Henriette était d'une douceur mélancolique pleine de charmes et d'une angélique égalité d'humeur. Elle me paraissait d'une santé délicate comme celle de la plupart des jeunes filles, mais je ne voulais pas croire aux pressentiments sinistres de ses amis.

Durant leur séjour en France j'avais pu rendre quelques soins à ces dames et leur être utile. Enfin, en nous quittant, elles pour voyager et moi pour des affaires loin de Paris, je leur demandai la permission, qui me fut gracieusement accordée, de me présenter chez elles à mon retour à New-York.

Quelques mois après, en effet, j'étais accueilli en ami par ces dames, et pendant quinze jours que je demeurai dans leur ville pas une seule de mes heures de loisir ne s'écoulait ailleurs que chez elles. C'était au commencement de l'hiver ; la santé d'Henriette me paraissait très-bonne ; je m'en réjouissais avec elle, et nous nous laissions aller ensemble à des rêves d'avenir. Je promis d'écrire dès mon arrivée au Mexique, où j'allais, et de revenir dans quelques mois.

Tout cela s'était accompli et, suivant ma promesse, je revenais le cœur plein d'un espoir indéfini, de ce bonheur inexprimable qu'on ne connaît que de vingt à vingt-cinq ans. Dévoré d'une impatience fébrile, le soir même je me présentais chez ces dames. Je frappe à la porte qui s'ouvre bientôt ; dès que j'eus décliné mon nom, la domestique qui ne m'avait pas reconnu d'abord, poussa un cri et se mit à pleurer en disant : « Ah ! monsieur, mademoiselle Henriette est morte ! » Ensuite,

elle me pressa d'entrer pour voir sa mère. Foudroyé par cette affreuse nouvelle, je restai quelques instants immobile et tremblant sur mes jambes; puis, je sortis sans prononcer un mot et m'éloignai rapidement, ayant à peine conscience de ce que je faisais. Je me rendis au bord de la mer; là, je m'assis, et restai longtemps plongé dans les plus douloureuses réflexions. Lorsque je rentrai à mon logis il était si avant dans la nuit que M. Camon, très-inquiet de mon absence, me gronda; puis voyant combien mes traits étaient altérés, il m'accabla de questions empreintes du plus vif intérêt. Je lui racontai ce qui m'était arrivé et cela me soulagea.

C'était la première épreuve cruelle que je faisais de l'instabilité des choses humaines et des déceptions qui attendent l'homme dans le cours de sa vie. Cette épreuve n'a pas été sans fruit, car jamais depuis, je ne me suis laissé aller sans réserve, à un espoir flatteur quelque fût son objet. De plus, j'ai pu observer avec calme, que presque toujours un bien nous échappe alors que nous éprouvons le moins de crainte de le perdre.

Deux jours après, ayant conquis sur moi-même assez de calme, et me trouvant assez fort pour soutenir le spectacle de la désolation de la pauvre mère, je me présentai chez elle. En me voyant, cette femme excellente qui m'avait compris, se jeta dans mes bras en sanglotant et fut longtemps sans pouvoir proférer une parole. Lorsqu'elle put dominer son émotion, elle me parla d'Henriette, et me raconta toutes les circonstances de ses derniers jours. Avec les rigueurs de l'hiver, sa santé délicate avait décliné rapidement. Comprenant bientôt qu'elle touchait à sa fin, elle avait épuisé ce qui lui restait de forces à préparer sa mère à la séparatiou cruelle. Ma lettre lui était parvenue et, me dit sa mère, avait paru lui faire regretter sa destinée. Elle avait voulu me laisser un souvenir dans une bague et un petit écrin que j'ai toujours depuis précieusement conservés. Elle avait reçu ses amies jusqu'au dernier moment, et s'était éteinte doucement dans les bras de sa mère, sans

souffrir, et le sourire sur les lèvres. Car toujours la nature offre une compensation aux sacrifices qu'elle impose, et ceux que la consomption enlève à la fleur de l'âge, alors qu'ils n'ont encore pu connaître les bienfaits de la vie, sont exemptés des souffrances et des terreurs qui environnent les approches de la mort.

Pendant que la pauvre mère soulageait son cœur en me parlant de sa fille, j'avais pu remarquer l'altération profonde qui s'était opérée sur ses traits. Elle avait vieilli de vingt ans; ses cheveux avaient blanchi et elle paraissait déjà toucher à l'extrême vieillesse.

La connaissance qu'elle avait de la nature de mes sentiments pour Henriette, paraissait me rendre plus cher à son cœur désolé! « Ah! disait-elle en pleurant, je n'ai plus d'enfants à « aimer; plus personne sur qui reposer mon amour et une « main étrangère fermera mes yeux! » Cette idée déchirait son cœur qui laissait alors déborder le désespoir.

Les jours suivants elle sortit en voiture avec moi, et quelquefois elle me conduisit au lieu où reposait sa fille. A la vue de sa tombe à peine encore fermée, elle s'agenouillait, sanglotait longtemps sans parler: puis elle reprenait peu à peu son calme habituel et paraissait plus résignée en voyant que je partageais sa douleur. Rien, en effet, ne soulage plus efficacement ceux qui souffrent du cœur que de voir leur douleur partagée par un ami sincère.

Madame M. me proposa de quitter les voyages pour me fixer auprès d'elle à New-York. « Je serai votre mère, me di- « sait-elle, car vous êtes bien jeune encore et vous remplacerez « les enfants que j'ai perdus. »

Les obligations contractées envers mes associés ne me permettaient pas d'accepter ses offres; mais je lui promis de lui écrire souvent et de revenir auprès d'elle lorsque serait terminé le grand voyage que j'avais entrepris.

Enfin, je lui annonçai mon départ. Cette séparation parut vivement l'affecter; elle m'embrassa en pleurant, et me fit ré-

péter de nouveau la promesse de revenir bientôt. Je revins en effet; mais la pauvre désolée avait cessé de souffrir; elle avait rejoint les objets de son amour, là où toute souffrance a cessé, là où tout chagrin est inconnu.

Pauvre Henriette! voilà plus de trente ans que vous nous avez quittés; depuis lors, bien des événements ont agité ma vie; mes cheveux ont blanchi et je touche à la vieillesse. Et pourtant j'éprouve encore, en traçant ces lignes, une émotion qui me rappelle et les moments heureux passés près de vous, et aussi la douleur que me causa votre perte.

CHAPITRE IV.

Départ de New-York. — Paquebots. — Icebergs. — Terre-Neuve. — Une sonde. — Arrivée en France.

Lorsque la révolution éclata à Saint-Domingue en 1791, cette île, ou du moins la partie appartenant à la France, avait atteint un si haut degré de prospérité, les produits de son sol étaient si considérables, qu'elle avait justement acquis le titre de « reine des Antilles. » A la suite de la guerre d'extermination qui en fut la conséquence, la plupart des colons obligés de l'abandonner, se dispersèrent sur les îles environnantes et sur le continent de l'Amérique. L'île de Cuba, voisine de Haïti, reçut le plus grand nombre, et c'est de cette époque mémorable que datent les premiers progrès de sa culture dont le développement rapide l'a conduite à la grande prospérité dont elle jouit aujourd'hui. D'autres préférèrent aller aux États-Unis où ils furent accueillis avec un bienveillant empressement et se fixèrent dans les villes maritimes de ce pays. Philadelphie surtout, plut à ces fugitifs qui s'y établirent en grand nombre et contribuèrent puissamment au développement de la cité fondée par William Penn. D'autres enfin, se fixèrent à New-York dont on ne soupçonnait point encore la prochaine grandeur.

Parmi ces enfants de la France, tous morts aujourd'hui, le plus grand nombre se livra aux affaires maritimes que favorisaient leurs anciens rapports avec la métropole; beaucoup réussirent, mais quelques-uns acquirent des fortunes colossales. Le plus célèbre parmi ces derniers, fut un gascon nommé

Étienne Girard qui, de simple matelot lorsqu'il était arrivé à Haïti, devint le premir armateur de Philadelphie. Puis, ayant obtenu de la législature, l'autorisation d'établir une banque sous son nom, il émit du papier-monnaie qui circula dans toute l'étendue des États-Unis comme espèces sonnantes. Enfin, lorsqu'il mourut en 1834, il laissa une fortune qui dépassait 100 millions de francs dont la plus grande partie léguée à la ville de Philadelphie, fut employée suivant la volonté du donateur, à la fondation et à la dotation d'un collége et d'un hôpital qui portent son nom.

A New-York, plusieurs de ces Français devenus riches, se réunirent pour fonder une ligne de paquebots entre ce port et celui du Havre et contribuèrent également à développer chez les Américains, le goût de ces belles constructions navales pour lesquelles ils sont, depuis lors devenus si célèbres. A la tête de cette entreprise qui obtint bientôt un grand succès, étaient deux hommes qui jouirent d'une grande considération ; ils se nommaient de Grasse et Francis Depau.

C'est sur un de leurs navires, *le Henri IV*, que nous quittâmes New-York le 1er juillet 1828.

La saison d'été est la plus favorable pour cette traversée, parce que les vents d'Ouest au Nord-Ouest, si terribles pendant l'hiver, ont alors perdu leur puisssance et sont remplacés par des vents variables et modérés du Sud-Ouest au Sud et au Sud-Est. Notre traversée fut donc des plus douces et des plus agréables. Cependant nous rencontrâmes, sur le grand banc de Terre-Neuve, de vastes *icebergs* ou bancs de glace dont le voisinage est quelquefois inquiétant pendant la nuit et surtout par les temps brumeux que le vent du Sud produit dans ces parages inhospitaliers. Bien des navires ont péri dans ces banquises et c'est à elles qu'on attribue la perte de celui qui, parti d'un port d'Europe ou d'Amérique, n'arrive jamais à sa destination et ne laisse aucune trace de son naufrage.

Deux années auparavant, un événement de cette nature avait

produit sur l'esprit public une impression profonde qui n'était pas encore effacée. Un grand paquebot, *le Président*, parti de New-York avec plus de deux cents passagers des classes riches, avait disparu et, depuis lors, on n'avait jamais obtenu le moindre indice sur sa fatale destinée. Par une coïncidence non moins fatale, un autre navire portant le même nom et parti à la même époque, de Liverpool pour New-York avec trois cents émigrants, périssait aussi dans la traversée, sans laisser plus de traces que son homonyme.

Les bancs de glace qu'on rencontre dans ces parages ont quelquefois les dimensions incroyables de plusieurs lieues en longueur et de plusieurs centaines de mètres en élévation hors de l'eau. Leurs formes sont très-curieuses à observer en ce qu'elles présentent la configuration d'une terre très-accidentée, coupée de hautes montagnes et de vallées profondes. Leur effet est de produire, dans leur voisinage, un abaissement considérable de la température. Lorsque, surtout, on se trouve sous leur vent, l'air devient d'un froid glacial qui, pendant l'obscurité de la nuit trahit aussitôt leur présence. L'esprit s'étonne à la vue de ces masses imposantes de rochers flottants et se demande comment ils peuvent se produire; car la mer ne saurait, si ce n'est au pôle, se cristalliser à une profondeur aussi considérable que celle indiquée par leur épaisseur. Voici, à cet égard, l'opinion que je me suis formée, sur les dires de marins intelligents qui fréquentent habituellement ces parages.

Quelles qu'en soient les causes, car les géographes et les physiciens ne sont pas d'accord sur ce point, le climat de l'Amérique du Nord est incomparablement plus froid que celui de l'Europe. Ainsi, toute la Méditerranée qui porte le nom de golfe Saint-Laurent; le grand fleuve Saint-Laurent qui, traversant le Canada, apporte au golfe les eaux des immenses lacs de ce pays et celles de cette vaste contrée; toutes ces eaux gèlent en hiver et la navigation y cesse depuis la fin de novembre jusqu'à la fin d'avril. Pendant tout ce temps aussi, le Canada

est couvert d'une épaisse couche de neige qui ne permet de communications qu'au moyen de traîneaux. Et pourtant, tout cet espace est compris entre les 47e et 50e degrés de latitude Nord, tandis qu'en Europe on ne trouve un froid aussi rigoureux que vers Saint-Pétersbourg et au delà du 60e degré.

Toute cette immense surface d'eau est donc solide à une grande profondeur, lorsque le mois d'avril arrive, amenant avec lui les grandes marées de printemps et les vents chauds du Sud. Les marées soulèvent et rompent les glaces du golfe; les vents chauds mettent en fusion les neiges du continent; le fleuve Saint-Laurent, grossi par elle, opère sa débâcle et entraîne, dans un parcours de plus de trois cents lieues, des monceaux de glace vers le golfe. Là, ces glaces arrêtées par celles de la mer, s'amoncèlent sur elles ou sont entraînées au-dessous et contribuent ainsi, par voie d'agrégation, à la formation des montagnes flottantes dont il est ici question. Alors toutes ces masses, cédant aux courants qui les poussent, viennent successivement déboucher sur le grand banc de Terre-Neuve et continuent leur course vers le Sud, perdant insensiblement de leur volume par l'effet de la fusion, jusqu'à ce qu'elles disparaissent entièrement sous l'action de la chaleur ascendante de l'air et des eaux.

Ensuite, la côte de Labrador et la baie de Baffin qui s'étend vers le nord, au delà du cercle polaire, éprouvant les mêmes effets que le golfe Saint-Laurent, envoient successivement leurs contingents et contribuent à entretenir ce mouvement des glaces pendant le cours de l'été. Plusieurs fois j'en ai vu encore à la fin d'août. Mais à cette époque de l'année, ces mouvements cessent; bientôt les gelées renaissent dans le Nord, s'étendent graduellement vers le Sud et recommencent à parcourir le cercle des opérations que leur a tracées la nature.

Le grand banc de Terre-Neuve est un immense atterrissement dont le centre fait face à l'ouverture du golfe Saint-Laurent. Sa superficie est renfermée entre les 40e et 50e degrés latitude

Nord et les 51e et 56e degrés longitude Ouest. Il semblerait avoir été formé de terres apportées du Canada par les courants du fleuve et du golfe Saint-Laurent.

Ces parages, effroyablement tempêtueux pendant huit mois de l'année, sont célèbres par les innombrables naufrages dont ils ont été le théâtre depuis l'époque de leur découverte par John Cabot en 1498. On cite encore aujourd'hui ce mémorable sinistre; en 1814, pendant la guerre entre l'Angleterre et les État-Unis, une flotte marchande anglaise allant au Canada, convoyée par des vaisseaux de guerre, fut assaillie par une de ces tempêtes furieuses que les plus intrépides marins ne voient pas éclater sans un sentiment de crainte. Dans une *saute de vent*, vingt-six de ces navires ayant masqué, sombrèrent sous voile, en vue de la flotte impuissante à les secourir.

Les vents qui règnent pendant cette période sont ceux de l'Ouest au Nord-Ouest. Malgré leur violence, les navires bien commandés, soit qu'ils fuient, soit qu'ils fassent tête, leur résistent avec succès lorsqu'ils soufflent dans la même direction; mais il arrive souvent que la pression exercée de l'Est vers l'Ouest par les vents accumulés dans les régions élevées de l'atmosphère, balance leur puissance. Alors un calme momentané succède à un vent impétueux; les navires sans appui roulent profondément sur une mer déchaînée et reçoivent, sans pouvoir les éviter, des coups de mer qui les ébranlent depuis la quille jusqu'à l'extrémité de leur mâture. Les nuages amoncelés courent dans les directions opposées de l'Est à l'Ouest et de l'Ouest à l'Est. On sent dans l'atmosphère une pression horizontale comme si l'on était comprimé entre deux corps élastiques. C'est l'effet du choc des vents opposés, géants adversaires qui se préparent au combat en essayant leurs forces, ainsi que deux lutteurs se *tâtent* avant d'en venir aux efforts décisifs qui doivent décider le triomphe de l'un deux.

Bientôt la lutte commence par des secousses formidables de haut en bas et de bas en haut. A celles-ci succèdent des tour-

billonnements effrayants; ensuite le vent d'Est prenant le dessus, repousse vigoureusement son adversaire qui cède le terrain. Mais bientôt ce dernier, rassemblant ses forces, reprend le dessus à son tour pour être repoussé de nouveau. Ce sont ces changements subits d'un point du compas à celui qui lui est opposé, qu'on nomme *sautes de vent* et qui sont les plus dangereux pour les navires.

Enfin, après des heures terribles d'une lutte acharnée, le vent du Nord-Ouest prend le dessus, terrasse son adversaire et, s'emparant de l'espace, exhale sa fureur en soufflant à faire croire qu'il emporte le monde à sa destruction.

Plusieurs fois j'ai assisté à ce spectacle sublime et terrible. La mer alors n'offre plus qu'une surface bouleversée et blanche d'écume comme une terre couverte de neige. Au milieu de ce chaos de vagues immenses qui se brisent les unes sur les autres, le plus grand navire apparaît comme un bouchon de liége flottant sur un fleuve débordé, et les hommes qui le montent ressemblent à d'imperceptibles insectes s'attachant à lui pour se soustraire à la mort.

Il me semble que l'état habituellement tempêtueux de ces parages est déterminé par la position de Terre-Neuve à l'extrémité orientale du continent américain et sur les bords de l'Océan boréal. Les divers courants généraux de la mer qui s'y rencontrent et s'y croisent, doivent avoir une grande part aux mouvements des courants atmosphériques dont les luttes fréquentes font courir de si terribles dangers aux navigateurs.

Mais Terre-Neuve n'est pas moins célèbre par la morue qui s'y plaît et s'y reproduit avec une merveilleuse rapidité. Chaque année, plus de mille navires s'y rendent des côtes de France, d'Angleterre et des États-Unis pour faire la pêche de ce poisson. Cette pêche est, pour les peuples, une source de richesses alimentaires dont on se fait à peine une idée. Pour cette opération, on emploie de petits navires de 100 à 250 tonneaux de jauge. En supposant mille navires et pour chacun d'eux un

chargement moyen de 150,000 kilogrammes, on trouve un total effrayant de 150 millions de kilogrammes de chair de poisson, tiré de ce seul point de la mer et livré à l'alimentation des peuples.

Un autre avantage non moins important de la pêche de la morue, c'est d'être la grande école de navigation où se forment presque tous les matelots d'Europe et de l'Amérique du Nord.

Quelquefois, en passant sur le banc de Terre-Neuve par un temps facile, les capitaines prennent des sondes afin de s'assurer si leurs observations astronomiques sont correctes. C'est ce que fit celui de notre navire; mais je n'en fais ici mention que pour rapporter une espièglerie des matelots, toujours heureux de se moquer, à leur manière, des habitants inexpérimentés de la terre.

Le plomb de sonde est un cône à huit pans, long de 30 à 60 centimètres et du poids de 5 à 20 kilogrammes, suivant les profondeurs qu'il doit atteindre. Son extrémité supérieure est terminée par un anneau auquel on attache la ligne marquée, de distance en distance, de petits morceaux d'étoffe rouge indiquant les profondeurs. A son extrémité inférieure, destinée à toucher le fond, est pratiquée une cavité de 5 à 6 centimètres. Cette cavité est remplie de suif destiné à prendre l'empreinte des corps qu'il touchera et à rapporter ceux d'un assez petit volume pour s'y fixer. C'est ainsi qu'on parvient à connaître la nature des fonds et qu'on peut les fixer sur les cartes marines.

On jeta donc la sonde, puis on la retira au milieu du concours empressé des passagers, toujours avides de ce qui est pour eux une nouveauté. Un matelot prit le plomb dès qu'il arriva le long du bord et, suivant l'usage marin, le présenta par le gros bout à l'examen du capitaine. Parmi les graviers et les débris de coquillages incrustés dans le suif se trouvait aussi une petite pièce d'argent de la valeur de 35 centimes. A sa vue, un cri général de surprise s'éleva parmi les passagers. Chacun se pres-

sait pour examiner la pièce et déclarait ensuite le fait bien étonnant. Le matelot lui-même, à qui de droit appartenait la trouvaille, paraissait ahuri d'étonnement. Enfin, un amateur de choses rares s'élance et vient lui offrir dix francs de la petite pièce ainsi miraculeusement rapportée du fond de la mer. Mais le marin a l'air de tenir à la chose ; il se fait prier un moment ; puis, comme par un mouvement d'obligeance, il cède et accepte le prix qu'on lui offre.

Le capitaine, témoin de cette scène, s'éloigna alors avec un imperceptible sourire sur les lèvres ; les matelots clignèrent de l'œil à leur camarade et le tour fut fait. Inutile de dire que cet homme avait, lui-même, placé la petite pièce de monnaie dans le suif avant de jeter la sonde à la mer.

Le *Henry IV* entra au Havre le 23 juillet après une heureuse et douce traversée de vingt-deux jours.



CHAPITRE V.

Le Vigilant. — Arrangements au Havre et à Paris, Mon frère Urbain. — Départ.

Depuis peu, la santé de M. C., mon associé, était fort altérée. Mon premier soin fut donc, en débarquant, de le conduire à l'hôtel et d'appeler un médecin. Celui-ci me rassura sur son état, me fit espérer que quelques jours de repos suffiraient à son rétablissement et sa promesse se réalisa heureusement.

Je m'occupai ensuite d'une affaire de la plus haute importance pour nous.

Avant de quitter Tampico, nous avions, ainsi que je l'ai déjà dit, chargé nos capitaux sur *le Vigilant*, prêt à faire voile pour le Havre. Nous avions calculé que ce navire ne faisant aucune escale, pouvait arriver avant nous à sa destination. Dans ce cas, nous aurions gagné la prime d'assurance et dans le cas contraire, nous assurerions nous-mêmes nos valeurs. Notre premier soin fut donc de nous renseigner à cet égard. Nous apprîmes que non-seulement le *Vigilant* n'était pas arrivé, mais qu'on n'avait aucune nouvelle de lui, depuis son départ de Tampico. La prudence nous commandait de réaliser sans retard l'assurance des fonds sociaux, sur lesquels reposait toute notre opération. Je me hâtai de le faire et nous eûmes bientôt des motifs de nous en féliciter. En effet, trois semaines après, on apprit que *le Vigilant* avait fait naufrage à Key-West, à l'entrée du canal des Florides. On espérait toutefois que les métaux précieux qu'il portait, auraient été sauvés. Mais bientôt un rapport officiel fit connaître que ce navire, commandé par

son second, à la suite du décès du capitaine, avait été jeté à la côte avec préméditation ; que les espèces qu'il portait avaient été clandestinement débarquées par son patron qui avait disparu, commettant ainsi un acte de baraterie devenu bien rare aujourd'hui, par suite de la juste rigueur des lois de tous les pays maritimes.

A cette nouvelle, je ne pus réprimer un frisson en pensant aux conséquences funestes qu'aurait pu avoir notre désir d'économie et aux risques que nous avions courus. Aussi, cette leçon se grava-t-elle si profondément dans ma mémoire, que jamais depuis cette époque, je ne me suis arrêté à la pensée de tenter une économie du même genre. J'ai payé des sommes considérables pour assurances maritimes, sans éprouver jamais des sinistres importants ; mais j'ai voulu avoir l'esprit en repos. Les assureurs nous remboursèrent intégralement, non toutefois sans élever des difficultés qui entraînèrent quelques délais.

Dans notre assurance se trouvait, confondue avec les nôtres, une petite somme de 2,000 francs qui m'avait été confiée par Madame R. de Tampico, avec prière de la faire parvenir à Narbonne. C'était le prix d'une année de la pension de son fils élevé sous les yeux de la famille de son père. Madame R., excellente créole de la Martinique, avait perdu son mari, emporté par la fièvre jaune l'année précédente, après plus de vingt ans de séjour aux colonies. La bonne veuve n'était pas riche ; aussi fut-elle très-peinée en apprenant la perte du navire qui portait son argent.

Cependant, dès que nous eûmes été remboursés par les assureurs, je m'empressai de remettre la somme à sa destination. J'avais entièrement oublié cette petite affaire, lorsque, six ans après, me trouvant à Tampico, Madame R. m'en fit les plus chaleureux remercîments dont je ne comprenais pas la cause effacée de mon souvenir. Elle dut me la rappeler et me montra une reconnaissanse si vive que j'en demeurai profondément touché.

Monsieur C. avait pour correspondant au Havre, la maison F. P. et Ce; il fut décidé qu'elle demeurerait notre unique agent dans ce port et nous arrêtâmes les conditions qui devaient régir nos rapports avec elle dans nos opérations futures. Cet arrangement terminé, nous nous rendîmes à Paris.

Ici nous avions à traiter la négociation la plus importante. Il s'agissait, en effet, de nous lier avec une maison bien posée et d'arrêter avec elle, en premier lieu, les conditions auxquelles seraient exécutées nos commissions et en second lieu, l'étendue du crédit qu'elle nous accorderait en vue de l'importance de notre opération.

Il y avait à Paris, une maison bien connue et déjà ancienne qui se livrait, sur une grande échelle, aux opérations de commission pour les pays d'Amérique. Sa raison sociale était L. C. et Ce. Mon associé avait déjà traité deux opérations avec elle. M. L. qui en était le fondateur, venait de mourir à un âge avancé, laissant sa suite à M. C., jeune homme de vingt-six ans. Celui-ci, désireux de conserver notre clientèle et séduit d'ailleurs par l'appât d'une opération importante qui devait lui donner des bénéfices considérables, nous fit dès l'abord, des propositions sérieuses. Après les avoir examinées avec toute l'attention que comportait la gravité de la chose et y avoir apporté diverses modifications qui furent acceptées, il fut convenu que cette maison serait notre agent pour l'exécution de tous nos ordres. Cela arrêté, les opérations d'achat furent réparties entre mon associé et moi de la manière suivante :

La note, préparée par avance, des marchandises qui devaient composer notre chargement, comprenait une grande variété d'articles divisés en trois catégories. La première comprenait les étoffes en tous genres, laine, coton, lin et soieries ; c'était la plus importante. La deuxième comprenait les gros articles de chargement tels que vins, eaux-de-vie, armes diverses, etc. Enfin, la troisième comprenait l'infinie variété d'articles connus sous le nom « d'articles de Paris. » Plus versé dans la con-

naissance de la dernière catégorie qui était sa spécialité, mon associé se la réserva et les deux premières furent mon lot. M. C. n'avait donc pas à quitter Paris, tandis que pour exécuter la part qui m'était échue, je devais aller au loin, visiter les diverses fabriques produisant les articles qui la composaient. L'un des plus importants était celui des toiles de fil qu'on fabrique en Silésie sous le nom de « Platilles royales, » et dont le dépôt principal se trouve à Hambourg. Je préparai donc mon itinéraire et après avoir pris toutes mes dispositions et m'être muni de lettres de crédit, je quittai Paris le 19 août 1828.

Mais avant de partir, je voulus réaliser un projet conçu depuis longtemps. J'avais trois frères plus jeunes que moi qui, dans une province éloignée, vivaient au sein de la maison paternelle. La recommandation que mon vertueux père à son lit de mort, avait adressée à ses enfants réunis autour de lui, de rester unis et de s'aider les uns les autres, était toujours présente à ma mémoire, comme elle l'est encore aujourd'hui. Je regardais le désir qu'il avait exprimé, comme un ordre auquel je ne pouvais manquer d'obéir sans me rendre coupable d'un acte d'impiété filiale. Ma position actuelle me permettait de venir au secours de mes jeunes frères, de les aider à se frayer une voie dans le monde ; je devais le faire ; cela me paraissait un devoir sacré. Pénétré de cette pensée, dès que la fortune avait commencé à me sourire, j'avais entrevu la possibilité et formé le projet de conduire mes jeunes frères en Amérique, de les former aux affaires commerciales et plus tard les associer aux miennes. L'idée que, dès lors, j'avais de la puissance de quatre hommes bien unis marchant au même but, et la pensée d'élever une maison qui honorât le nom de notre père, enflammaient mon imagination.

L'aîné de ces jeunes frères se nommait Urbain ; il avait alors dix-huit ans. Je lui écrivis de venir me rejoindre à Paris et en même temps, j'écrivis à ma mère pour l'assurer qu'elle

pouvait être tranquille sur son sort. Je lui promettais encore de prendre plus tard les deux autres, si la fortune continuait à m'être propice. Cette promesse fut réalisée dans la suite; je pris aussi à ma charge les deux plus jeunes et leur donnai l'état qu'ils choisirent. Mais, hélas! je n'ai pas obtenu le résultat espéré de m'en faire des collaborateurs et des appuis. Tous mes projets à cet égard se sont évanouis comme de vaines illusions ne laissant après elles que des regrets. De ces trois frères, un seul eut des aptitudes commerciales, et, par les heureuses dispositions de son esprit, me promit un concours efficace; mais une mort prématurée devait l'enlever à mon affection, au moment même où commençait la réalisation de projets d'avenir qui furent le rêve de toute la première partie de ma jeunesse. Telle est l'inanité de la prévision humaine!



CHAPITRE VI.

Saint-Quentin. — Cambrai. — Lille, Roubaix. — Anvers. — La Hollande. — Traversée d'Amsterdam à Hambourg.

Je me rendis d'abord à Saint-Quentin dont je visitai les manufactures de toiles de coton ; mais je n'y fis que des achats peu considérables. Continuant ensuite mon voyage, je traversai Cambrai dont j'allai, pendant le court séjour de la diligence, voir la cathédrale où repose l'illustre auteur de *Télémaque*. Pénétré d'admiration pour le génie de cet homme de bien, je m'approchai, avec le sentiment du respect le plus profond, du tombeau qui renferme ses restes. « C'est là, me disais-je, que » repose l'un des sages dont les vertus ont le plus honoré » l'humanité. » Et mon émotion fut portée à son comble en voyant gravés sur son tombeau quelques-uns des traits de sa bienfaisance, celui surtout où il rend à une pauvre famillé désolée la vache égarée, son unique ressource.

A cette époque, Fénelon, dont le livre avait excité l'enthousiasme de ma première jeunesse, m'apparaissait entouré de l'auréole d'un demi-dieu, car les critiques de l'histoire moderne n'avaient point encore modifié l'opinion publique et réformé son jugement sur le compte du célèbre précepteur du duc de Bourgogne.

Le lendemain j'étais à Lille. Après avoir vu ses manufactures, je visitai aussi celles de Tourcoing et de Roubaix, villes situées dans son voisinage. Je demeurai plusieurs jours dans cette dernière où je fis de nombreux achats. L'industrie de Roubaix, dont l'importance a si fort augmenté depuis, se rédui-

sait alors à la fabrication de tissus de coton pour pantalons et gilets.

Dans mes visites aux divers fabricants, la plupart d'assez mince importance, je remarquais souvent des signes de ces rivalités locales et de profession qui semblent tenir à une disposition universelle du cœur humain. A cette époque, on était encore peu éloigné du temps où des missionnaires, instruments politiques de la Restauration, avaient semé partout le désordre et irrité les passions religieuses. Un jour, après avoir acheté d'un fabricant tout ce qu'il avait à ma convenance, je parlais d'autres articles qui manquaient à mon assortiment. Satisfait de la vente qu'il venait de me faire, cet homme m'indiquait les diverses maisons produisant les articles désirés, accompagnant ses indications, de réflexions sur les mérites de leurs produits. Il s'arrêta tout à coup et me dit : « Il y a bien encore M. X... ; il est riche, mais prenez garde à lui, il est de la congrégation ! » Frappé de cette manière singulière de me prémunir contre un danger, je m'informai à divers autres fabricants de M. X... et trouvai que partout il avait la même réputation. J'ai souvent, depuis lors, éprouvé que les hommes les plus dangereux sont en effet ceux qui couvrent la mauvaise foi du manteau de la religion.

Ces opérations terminées, je me remis en route pour Hambourg où je devais faire les achats les plus considérables. Traversant, sans m'y arrêter, Courtray et Gand, j'arrivai à Anvers où je dus rester une journée entière à attendre le départ de la diligence pour Amsterdam. J'en profitai pour visiter cette ville et son port.

L'Escaut, large et profond en cet endroit, forme une rade vaste et sûre pour les navires marchands du plus fort tonnage ; mais, contrairement à mon attente, il était presque désert et offrait l'aspect d'un lieu sans commerce. La politique de la Hollande était de favoriser Amsterdam, centre du commerce des anciennes provinces bataves, au détriment d'Anvers, pre-

mier port de la Belgique, dont la fidélité était douteuse et la possession peu assurée. La révolution de 1830 prouva bientôt, en effet, que ces craintes étaient fondées. Depuis cette époque, Anvers, devenu port principal d'un État indépendant, a gagné en importance tout ce qu'a perdu celui d'Amsterdam, par suite de la séparation des deux pays.

La cathédrale d'Anvers est l'un des monuments d'architecture gothique les plus remarquables et les mieux conservés de la vieille Europe. Du haut de son merveilleux clocher, couvert de sculptures curieuses et de dentelles de pierre; de ce point élevé au-dessus de tout ce qui l'entoure et où l'on arrive par un escalier de six cents marches, la vue embrasse une vaste étendue de pays. D'un côté, la mer au loin, borde l'horizon d'où, la vue remontant le fleuve et le suivant dans ses sinuosités à travers un sol plat et marécageux, découvre dans le lointain les clochers de la grande ville de Gand et de six autres villes de moindre importance. Comme tous ceux de la Belgique et de la Flandre, le clocher de la cathédrale d'Anvers possède une horloge à carillon qui, pour appeler l'attention du passant, joue un air avant de sonner les heures. Celle-ci est remarquable par la puissance de ses sons et la précision de son jeu.

Le lendemain, à cinq heures du matin, la diligence m'emporta vers Amsterdam à travers une contrée, théâtre de grands et récents événements historiques. Elle s'arrêta un instant à Bréda, ville grande et forte, puis à Gorcum sur la rive droite du Wahal, l'une des branches du Rhin, puis encore à Utrecht, célèbre par le traité de 1713 qui porte son nom, et enfin elle me déposa à Amsterdam dans la matinée du jour suivant.

En entrant sur le territoire batave, aujourd'hui la Hollande, pays qui depuis le xve siècle a joué un rôle si important dans l'histoire, on est tellement frappé par l'étrangeté de tout ce qu'on voit, qu'on se croirait transporté à trois cents ans en arrière ou dans un monde nouvellement découvert. Les villes, mais Gorcum surtout que j'eus le loisir d'examiner pendant le jour,

conservent encore, dans toute sa pureté, l'architecture du moyen âge. Les maisons ont toutes un pignon s'élevant en marches d'escalier, terminé en angle obtus et tellement en surplomb sur la rue, que celui qui les voit pour la première fois, éprouve instinctivement la crainte de les voir crouler et hésite à s'en approcher.

L'aspect général du pays rappelle tout d'abord à l'esprit de l'homme qui a navigué, l'idée de la haute mer. De tous côtés, en effet, la vue s'étend jusqu'à l'horizon sur des plaines immenses, sans être arrêtée par la plus légère ondulation du sol ou par un seul arbre. De même qu'en pleine mer où, par l'effet de la rotondité de la terre, on aperçoit d'abord à l'horizon quelque chose comme un bâton sortant à peine hors de l'eau, qui ensuite, à mesure qu'il approche, grandit, grandit jusqu'à montrer le grément d'un navire, puis enfin le navire lui-même qui le porte; de même ici, on aperçoit d'abord devant soi, une petite croix, puis l'extrémité d'une flèche, ensuite sa toiture luisante, enfin toutes les maisons d'un village. Tout autour de soi on contemple ce spectacle singulier qui ferait croire qu'on se trouve au milieu d'une mer couverte de navires à l'ancre.

Ces plaines immenses sont de gras pâturages dans lesquels paissent d'innombrables bestiaux, mais surtout de magnifiques vaches dont le lait produit un fromage renommé et connu dans le monde entier. Elles sont traversées, dans tous les sens, par des canaux à fleur de terre et sans maçonnerie, au moyen desquels tous les transports sont opérés par bateaux.

Ce paysage nu et uniforme est vivifié par de nombreux villages si propres, si luisants, si fraîchement peints qu'on les dirait sortis, depuis huit jours, des mains d'un architecte décorateur. L'intérieur des maisons est d'une propreté que je qualifierais d'excessive, si l'excès était possible dans cette qualité. Le sol carrelé d'un rez-de-chaussée, après avoir été, chaque matin, lavé et essuyé, est semé d'une couche légère de sable fin et jaune comme de l'or. Tout y respire l'aisance et le bien-

être. Nulle part la vue ne s'arrête sur ces masures délabrées, asiles de la misère, qu'on voit trop souvent en France et ailleurs, et dont le spectacle navrant donne le frisson au cœur.

Sur le toit de chaque maison un peu isolée, on voit un nid de cigogne, construit dans l'angle formé par le corps de la cheminée et le faîte. Les paysans hollandais ont une sorte de vénération pour ces oiseaux qu'ils regardent comme un préservatif contre la foudre et certaines épidémies. Mais je pense que ce sentiment a son origine dans l'utilité réelle de ces échassiers qui détruisent, pour s'en nourrir, les grenouilles, les crapauds et une multitude d'autres reptiles dont le sol humide et fangeux favorise la multiplication.

Pendant l'été, les villages communiquent entre eux et avec les grandes chaussées, au moyen de petits canaux, et pendant l'hiver, au moyen de traîneaux.

A voir ce pays, partout au niveau des eaux, on le croirait malsain et livré aux ravages de la fièvre. Cependant on ne voit partout qu'une population forte, aux joues colorées par une santé superbe, ayant même une tendance à l'embonpoint.

Les grandes voies de communication sont des chaussées élevées de deux mètres au-dessus du niveau de la plaine. De chaque côté de la voie, les revers de la chaussée forment un canal sur lequel les paysans voyagent avec rapidité dans de petits bateaux plats et légers comme ceux des Caraïbes.

Ce fut sous l'impression agréable des riantes idées qu'inspire la présence de l'ordre, du bien-être et du bonheur d'un peuple industrieux et libre, que j'arrivai au milieu de la grande ville d'Amsterdam. Ici j'appris que pour se rendre à Hambourg, il y avait deux voies différentes; l'une par terre, à travers un pays de sable et par des routes en mauvais état sur lesquelles on voyageait très-lentement; l'autre, par mer au moyen d'un bateau à vapeur qui devait partir dans trois jours. Je me décidai pour cette dernière voie, malgré le regret que me faisait éprouver ce retard imprévu. Mais pour utiliser ce temps en

m'instruisant et satisfaire mon désir de voir des choses nouvelles, j'engageai un cicérone et commençai aussitôt à reconnaître le pays.

Je parcourus d'abord la ville afin d'avoir une idée de son ensemble. Elle est très-grande et fort propre mais peu régulière. Elle est sillonnée, dans toutes les directions, par des canaux communiquant avec la rade et remplis par l'eau de la mer. Ces canaux servent aux transports, mais ils répandent une odeur fétide, insupportable aux étrangers qui n'y sont pas habitués.

Pour la première fois, je remarquai ici, deux pratiques singulières qui sont générales en Hollande. Aux deux côtés extérieurs des croisées de toutes les maisons, généralement élevées de deux étages, on voit de petites glaces rondes disposées sur un angle qui reproduit sur d'autres glaces à l'intérieur, tous les objets et tous les mouvements de la rue. Par ce moyen fort simple, les habitants n'ont pas besoin de se mettre aux croisées pour satisfaire leur curiosité.

Divers signes appendus à l'extérieur des portes d'entrée, indiquent que les habitants sont malades ou sortis, que les dames sont en couche, etc. Cela évite aux visiteurs les questions ordinaires et la perte d'un temps précieux.

Je visitai ensuite les établissements publics, le port, les navires et enfin l'hôtel de ville que j'avais réservé pour le dernier, comme le monument le plus remarquable. Il est remarquable, en effet, par ses dimensions, par la beauté de son architecture et la richesse de ses décorations. Habité autrefois par Louis Bonaparte, ce palais servait encore alors à l'habitation de la famille régnante. Il renferme une salle de réception magnifique que mon cicérone me dit être l'une des plus grandes du monde. « Elle peut, me dit-il, contenir deux mille personnes. » Il est surmonté d'une tour du haut de laquelle on domine au loin sur le Zuiderzée et les campagnes environnantes. De là, pénétrant à travers des milliers de moulins à

vent, la vue découvre douze villes dans un rayon de trois à quatre lieues.

Je visitai ensuite les environs. Harlem est une petite ville ancienne possédant de belles promenades et de superbes édifices. Si on est surpris du grand nombre de palais qu'on voit en ce pays, on l'est encore davantage de leur magnificence. Les marbres les plus beaux et des couleurs les plus variées y sont partout prodigués, et pourtant ils ont dû y être apportés à grands frais de contrées étrangères et éloignées.

Harlem est célèbre par la culture des fleurs rares et recherchées dont elle fait un commerce important. C'est ici que l'engouement pour les tulipes fut autrefois porté aux plus étranges excès. On citait encore alors, à ce sujet, des faits incroyables tels que 20, 50, 100,000 francs et plus payés par des amateurs fanatiques pour un seul oignon. On me montra l'échoppe d'un cordonnier amateur qui eut le bonheur d'obtenir une variété qu'il croyait nouvelle et unique. Cependant un autre exemplaire existait déjà aux mains d'un riche horticulteur qui le cachait à tous les regards comme un avare cache son trésor. Après avoir constaté la parfaite identité, ce dernier ne pouvant souffrir qu'un autre partageât son bonheur, offrit au cordonnier 100,000 francs en échange de sa tulipe. Le cordonnier, ajoute-t-on, résista d'abord, mais enfin il accepta une offre qui faisait sa fortune et consentit, en soupirant, à se séparer de la plante qui faisait son orgueil. Aussitôt le riche amateur s'empara de la fleur, l'arracha doucement du pot qui la contenait, contempla quelques instants le précieux oignon, puis, le laissant tomber à terre, il l'écrasa du bout de son pied jusqu'à ce qu'il n'en restât aucune trace. Son exemplaire était unique !

Harlem est bâtie auprès d'un lac vaste et profond qu'on nomme mer de Harlem. On prétend qu'à une époque reculée ce grand bassin était occupé par une ville opulente qui fut soudainement engloutie par l'irruption des eaux de la mer qui

avait rompu ses digues dans une tempête. On croit quelquefois distinguer, au fond des eaux, la cime des flèches des églises encore debout. De là une multitude de légendes et de contes plus ou moins absurdes dont le peuple, dans son avidité pour le merveilleux, aime partout à nourrir son esprit.

Un étranger qui quitterait Amsterdam sans avoir visité Brook, passerait pour un sauvage aux yeux des Hollandais. Cette ville, renommée en Hollande comme un modèle inimitable d'ordre et de propreté, est située en face d'Amsterdam et au delà de sa vaste baie. On y conserve inaltérablement les mœurs et les coutumes antiques et un rigorisme qui rappelle celui des premiers puritains. Ses rues à angles droits sont pavées de dalles ou de briques et sont, en effet, aussi propres que l'intérieur d'un rez-de-chaussée confié aux soins d'une bonne ménagère. Les maisons sont à l'avenant; mais toutes les portes, toutes les croisées sont soigneusement closes; aucun bruit, aucun mouvement ne se manifeste ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Aussi se figure-t-on, en parcourant ces rues désertes et silencieuses, qu'on est dans un cimetière antique, dont les tombeaux en forme de maison auraient pour objet de conserver aux morts l'illusion de la vie. Je ne rencontrai qu'un seul être vivant : c'était le bourgmestre, homme de grande taille, à la figure grave et composée, qui me salua d'un signe de tête, en passant près de moi. Chaussé de sabots et portant à la main un long bâton sur lequel il s'appuyait, il paraissait inspecter la ville silencieuse confiée à sa garde.

En sortant de la ville, on me fit visiter une vacherie qui me parut un miracle de propreté. Là, je vis, dans les divers états de préparation, des monceaux de fromages destinés à l'exportation aux pays étrangers.

Enfin, on me fit parcourir le jardin public, aussi solitaire, aussi silencieux que tout le reste. Il est orné de plusieurs chaumières dont les portes étaient ouverte. Portant mes regards à l'intérieur, je fus frappé de surprise en y voyant des paysans

vêtus à la manière du moyen âge, qui se livraient à divers travaux. Les femmes filaient, et les hommes exécutaient divers autres ouvrages. Mon cicérone jouit un instant de ma surprise, puis il m'apprit que tous ces paysans étaient des automates, merveilles mécaniques enfantées par des artistes du pays. Il me parut étrange qu'un peuple mettant sa gloire dans l'immobilité, voulut cependant simuler le mouvement et la vie en faisant agir la matière qui en est privée.

Les environs de la ville sont bas et marécageux. Il y avait alors une quinzaine d'années que la mer ayant rompu les digues destinées à la contenir dans son lit, avait envahi la contrée. Dans cette catastrophe, dont on ne parlait encore qu'avec un sentiment de terreur, un grand nombre d'habitants avaient péri et d'innombrables bestiaux avaient été noyés.

De Brook, je me rendis à Saardam en suivant la chaussée qui contourne la baie. Cette petite ville est devenue célèbre par le séjour qu'y fit Pierre le Grand au commencement du XVIIIe siècle. Sous les habits d'un simple ouvrier, cet homme célèbre vint là apprendre l'état de charpentier et l'art de construire les vaisseaux. Dans la cabine qu'il habita, on voit encore son lit, sa table et quelques autres meubles grossiers qui servirent à son usage.

Entre Brook et Saardam est un canal large et profond qui fait communiquer le port d'Amsterdam aux eaux du Texel. Il est accessible aux plus grands navires du commerce et de la Compagnie des Indes.

Les femmes de la Hollande m'ont paru généralement belles. Elles ont une fraîcheur qu'on ne peut se lasser d'admirer ; mais elles ont peut-être un peu trop d'embonpoint, et on reconnaît en elles les modèles du célèbre Rubens. Leur mise est des plus recherchées; mais ce qui dans leur toilette attira le plus mon attention, ce fut leur coiffure. Elle se compose d'un bonnet en riches dentelles, de forme originale et pleine de coquetterie posé un peu en arrière et retenu par un bandeau en or ou cuivre

doré, qui, contournant le derrière de la tête, vient terminer sur les tempes par des agrafes larges et brillantes. C'est coquet, élégant, mais surtout d'une originalité séduisante.

Parmi les coutumes nationales qui frappent la vue d'un voyageur qui ne fait que passer, je remarquai celles-ci : dans les cafés et cabarets, aussitôt qu'un consommateur vient s'asseoir à une table, on lui apporte, sur une assiette, des pipes neuves en terre et un paquet de tabac. Pour la moindre consommation, un verre de bière, par exemple, qui vaut trois sous, il peut fumer à discrétion et lorsqu'il a fini, il jette sa pipe dans la rue. Si un client demande du café ou du thé, on vient déposer à terre, près de lui, un réchaud sur lequel est une bouilloire; sur la table on met les pipes, le tabac, les tasses, du sucre en abondance, et il reste là à boire et à fumer aussi longtemps que bon lui semble.

Le moment du départ étant venu, je me rendis à bord du navire, le 30 août à la nuit, après avoir payé environ 128 francs pour mon passage. On leva l'ancre à minuit, et au point du jour nous étions au milieu du Zuiderzée, qui, aux approches d'Amsterdam, est toujours couvert d'une nuée de navires venant de la haute mer, de caboteurs et de bateaux de pêche.

Nous trouvâmes, au large, un vent contraire du Nord-Ouest violent et très-froid, un ciel couvert de sombres nuages et une mer extrêmement dure. L'action des vents tempêtueux sur des eaux peu profondes et resserrées entre des terres peu éloignées, est invariablement de les rendre très-pénibles à la navigation. Le navire, quoique d'un grand tonnage, commença à tanguer et à rouler avec une telle violence, qu'en peu de temps tous les passagers, au nombre d'une cinquantaine, avaient quitté le pont pour se réfugier dans leurs cabines. Bientôt on entendit les gémissements et les hoquets que leur arrachait le mal de mer le plus intense. Plusieurs, parmi eux, qui avaient fait le voyage de l'Inde en furent aussi atteints, et je vis même des matelots se pencher par-dessus le bord pour y lancer, à la dé-

robée, les aliments qu'ils venaient de prendre. Lorsque la cloche annonça le déjeuner, je me trouvai seul, avec le capitaine, à une table de cinquante couverts richement servie.

Cette traversée qui est ordinairement de trente heures, dura trois jours entiers. Le navire toucha à Cuxhaven où il prit quelques passagers; puis il entra dans l'Elbe où il trouva des eaux tranquilles et une température plus douce. Aussitôt tous les malades quittèrent leurs cabines et montèrent sur le pont. Leurs figures pâles et défaites, leurs habits souillés et en désordre, racontaient clairement les souffrances qu'ils avaient endurées. Le capitaine ayant fait une sorte de recensement de ses passagers, reconnut l'absence d'un monsieur jeune et à la figure juive que sa petite taille m'avait fait remarquer le matin du départ. Après l'avoir vainement cherché dans la chambre, on visita toutes les parties du navire, et on commençait à craindre qu'il n'eût roulé par-dessus le bord, lorsqu'on découvrit le malheureux, blotti dans le creux formé par un grand câble roulé sur l'avant. Il était sans connaissance, et un moment on le crut mort. Cependant, les soins qu'on lui prodigua le rappelèrent à la vie, et bientôt il put se promener sur le pont; car tel est le mal de mer; il cesse avec la cause qui le produisait. Je le questionnai sur la cause de son voyage maritime, et il m'apprit que son seul objet avait été de contempler le lever du soleil en mer. A cette confidence inattendue et au souvenir de l'emploi qu'il avait fait de son temps, je ne pus retenir un éclat de rire auquel prirent part tous ceux qui nous écoutaient.

Les deux rives de l'Elbe sont basses et marécageuses; mais, à l'approche du port, le sol s'élève en colline et présente à la vue un riche tableau animé par un grand nombre de maisons de campagne entourées de jardins et de parcs bien boisés.

Avant d'arriver à Hambourg, on passe devant Altona, port du Danemark qui fut incendié et détruit par les Suédois en 1714. Ces deux villes sont si rapprochées que, sur les bords

du fleuve, leurs faubourgs semblent se confondre; cependant, en allant de l'une à l'autre par terre, on trouve une distance d'un kilomètre environ. Cet espace est disposé en avenues bordées de grands arbres et soigneusement entretenues, formant de magniques promenades communes aux deux nationalités dont aucun signe apparent n'indique la différence.

CHAPITRE VII.

Hambourg. — Souvenirs de la révocation de l'édit de Nantes. — Friedland. — La belle Marianne. — Brême. — Le caveau mortuaire. — Souvenirs carlovingiens. — Aix-la-Chapelle. — Retour à Paris.

On sait que Hambourg sur l'Elbe, ainsi que Brême sur le Weser et plusieurs autres villes de la confédération germanique, connues sous le nom de villes anséatiques, ont conservé leur indépendance au milieu des États despotiques qui les environnent. Ce phénomène singulier me paraît n'avoir d'autre cause que la jalousie réciproque de ces divers empires et le besoin qu'ils ont de communiquer librement, dans l'intérêt de leur industrie, avec le grand chemin de l'Océan. Ces villes libres me font donc l'effet de brebis paissant dans une prairie sous la garde de loups qui les laissent vivre, parce que chacun d'eux désirant les dévorer à lui seul, n'ose pourtant le faire par la crainte qu'il a de devenir lui-même la victime des autres loups qu'il aurait trompés.

Grâce à la liberté dont il jouit et grâce aussi à son heureuse position géographique, Hambourg a atteint depuis longtemps un si haut degré de prospérité, qu'aucun autre port de la mer du Nord ne peut lui être comparé. Il est l'entrepôt principal des produits naturels et de ceux de l'industrie des contrées du nord de l'Europe, et aussi celui des denrées coloniales et autres produits du monde entier, que ses vaisseaux vont chercher au loin et qu'il leur fournit en échange. Dès mon arrivée, je m'occupai activivement de l'objet de mon voyage. Avec le concours de la maison J. C. G. et comp., l'une des plus notables de la

ville, je terminai, à mon entière satisfaction et en peu de jours, mes achats dont la partie la plus importante consistait en toiles de fil, très-recherchées aux colonies espagnoles de l'Amérique où j'allais les porter.

La fabrication de ces toiles, dont la Silésie a conservé le monopole, est assurément la plus belle et la plus riche industrie du royaume de Prusse. Elles portent le nom français de «*platilles royales*» écrit en lettres d'or ou d'argent sur les bandes de papier qui entourent les pièces. Ce nom rappelle tristement à notre cœur, leur origine toute française et la perte d'une industrie dont un despotisme non moins imbécile que fanatique priva la France pour jamais. C'est notre pays, en effet, qui le premier fabriqua ces toiles, qui en perfectionna la fabrication, sa propriété exclusive, jusqu'au moment où la révocation de l'édit de Nantes, du 18 octobre 1685, jeta dans l'exil les protestants qui, presque seuls alors, se livraient aux travaux de l'industrie manufacturière. Forcés, par mille outrages, de quitter leur pays où la barbarie du clergé catholique, après les avoir inhumainement dépouillés, menaçait encore leurs jours, ils portèrent à regret leur travail et leur amour à une patrie nouvelle. L'Angleterre, la Suisse, la Hollande et la Prusse accueillirent avec empressement ces infortunés qui, en retour de leur généreuse hospitalité, les dotèrent des industries diverses qu'ils possédaient et que la France n'a jamais pu reconquérir. Exemple mémorable de la funeste influence du sacerdoce sur les sociétés régies par le despotisme !

La Prusse établit dans la Silésie les Français qui possédaient l'art de fabriquer la toile et dans lequel leurs descendants ont toujours conservé une supériorité qu'aucun pays n'a pu leur disputer jusqu'à ce jour.

Je veux rappeler ici, comme une autre preuve de l'origine française de ces toiles, qu'en Espagne et dans toutes ses colonies d'Amérique, on leur donne indifféremment le nom de «*platilla*» ou de «*Pontivy*». Ce dernier nom est celui d'une

ville du Morbihan, où s'est conservée jusqu'à nos jours, mais dans un état d'incurable infériorité, cette industrie si précieuse et où vraisemblablement se trouvaient autrefois les fabriques les plus renommées de ce produit.

La ville de Hambourg est ou était alors fort mal bâtie et dans un état de malpropreté choquante. Des canaux, qui servent aux transports intérieurs pour l'emmagasinage des marchandises, y répandent une odeur infecte dont un étranger est fort incommodé. Cependant les constructions nouvelles possèdent tous les perfectionnements modernes, et plusieurs hôtels, offrent tout le confortable qu'on peut désirer. La table y est excellente, et j'ai surtout remarqué que les vins de Bordeaux, qu'on y consomme de préférence, y acquièrent une qualité supérieure, quoique, grâce, sans doute, à la modération des droits d'importation, les prix en soient inférieurs à ceux qu'on paye en France, dans les hôtels.

Les femmes m'ont paru généralement laides, et j'ai été frappé du nombre considérable d'individus contrefaits qu'on rencontre partout.

Encore un souvenir du despotisme et de la fatale influence du sacerdoce sur les destinées des peuples !

A une petite distance de Hambourg, se trouve le village de Friedland dont les habitants se livrent à la culture des légumes et des fruits pour l'approvisionnement de la ville. Ce village fut fondé en 1568 par des habitants de la province hollandaise de Zéelande, qui, pour conserver leur foi, fuyaient la hache du fameux duc d'Albe, bourreau des Pays-Bas, et les bûchers de la sainte inquisition d'Espagne. Les descendants de ces premiers colons ont conservé, dans toute leur pureté, les mœurs et les costumes du moyen âge, et on remarque dans les rues un grand nombre de leurs jeunes filles à la taille élégante, généralement fraîches et jolies, dont le costume singulier attire tout d'abord l'attention. Elles vendent des fruits et pénètrent dans les hôtels pour en offrir aux étrangers. Leur habillement consiste en un corsage

bien ajusté, une jupe serrée à la taille mais rendue très-ample par de grands plis, laquelle se termine à la naissance supérieure du mollet, et des bas rouges attachés au-dessus du genou. Leur tête est couverte d'un énorme chapeau de paille grossière ressemblant à une corbeille renversée, de laquelle s'échappent deux riches tresses de cheveux qui se balancent sur leurs épaules et jusqu'au-dessous de leur taille.

J'avais, plusieurs fois, acheté des fruits à une de ces jeunes filles, très-belle et très-élégante personne dont je ne comprenais pas le langage, mais avec qui, néanmoins, je m'entendais à merveille. Un jour mon hôte se trouvant dans ma chambre au moment où elle y entrait, crut m'être agréable en se retirant et referma la porte avec affectation. Aussitôt une altération marquée se manifesta sur la figure honnête de la jeune fille; comprenant le sentiment qui l'agitait, je m'élançai et ouvris la porte toute grande. L'hôte, alors, voulut faire le plaisant; mais la jeune fille l'arrêta subitement en jetant sur lui un regard de dédain magnifique qui lui donna, pour un instant, l'apparence d'une impératrice indignée. Puis se tournant vers moi, elle me remercia par un sourire angélique dont je demeurai tout ému et dont je garde encore le charmant souvenir.

J'ai souvent remarqué que dans les grandes villes animées par un vaste mouvement de commerce, il existe toujours un objet futile pour lequel les hommes se prennent d'une passion incroyable; tantôt c'est un chien savant ou un cheval extraordinaire, tantôt c'est une actrice, quelquefois un singe ou un oiseau. Il y a toujours dans l'homme fait quelque chose de l'enfant qui, après le travail de l'école, se livre sans mesure aux jeux les plus puérils.

L'objet en vogue était alors, la belle Marianne. Si on ne peut quitter Amsterdam sans avoir vu Brook, encore moins aurait-on pu quitter Hambourg sans avoir vu cette femme qui régnait sur l'esprit public depuis plusieurs années déjà, ce qui prouvait en faveur de la constance des Hambourgeois. Je me laissai

donc conduire chez la belle Marianne. Elle tenait un café dans une villa bâtie sur un site élevé et délicieux à une demi-lieue de la ville. Je la trouvai qui trônait dans un riche comptoir, entourée d'une foule de lions, princes allemands et commerçants de haut parage. Je lui fus présenté comme étranger attiré par le bruit de sa renommée, ce qui me valut un gracieux sourire après lequel je m'éloignai discrètement pour l'examiner à distance. Elle était grande, bien faite et gracieuse dans ses manières; mais elle avait un embonpoint qui rappelait trop les femmes grasses de Rubens, ses compatriotes, et sa beauté me parut sur le déclin. Il me parut aussi, que ce qui lui conservait la faveur enthousiaste de ses admirateurs, c'était surtout sa réputation de sagesse immaculée et les brillantes offres qu'elle avait, disait-on, refusées de prétendants soit à sa main soit à ses faveurs. Une autre considération contribuait peut-être encore à soutenir son éclat; c'était l'attrait d'une grande fortune que, disait-on aussi, elle avait faite dans l'établissement qu'elle dirigeait avec une habileté consommée.

Je quittai Hambourg le 7 septembre. En opérant mon retour en France, je devais visiter plusieurs villes manufacturières de la Prusse, pour y faire des achats. Je pris donc le bateau pour Haarbourg, où, en l'absence de voitures publiques, je dus louer un voiturin pour me conduire à Brême. La route en mauvais état et sur laquelle on voyage lentement, traverse une partie du Hanovre, stérile, désolée et presque déserte. Mais en approchant du Weser, le sol s'abaisse et forme des marécages d'où l'on tire d'immenses quantités de tourbe qui paraît être le principal combustible des habitants d'une contrée généralement dépourvue de bois.

Le lendemain à huit heures du matin, j'arrivai à Brême dont j'admirai les environs semés de maisons de campagne, de beaux jardins et de tous les objets qui annoncent le voisinage d'une ville commerçante, industrieuse et riche.

Le Weser ne répondit point à l'idée que j'en avais conçue.

En comparaison de l'Elbe majestueuse que je venais de quitter, il m'apparut comme un modeste ruisseau. En effet, il ne porte que des navires dont les plus forts me parurent jauger à peine 50 tonneaux. Le point où mouillent les navires de la grande navigation se trouve à six ou sept lieues au-dessous de la ville. Cette circonstance défavorable au commerce en ce qu'elle oblige à des transbordements coûteux, me fait croire que l'impossibilité provenant de la nature du sol a, seule, déterminé le choix des judicieux Allemands pour l'emplacement actuel de leur importante cité.

Brême est une ville moins considérable que celle de Hambourg, mais plus agréable, mieux disposée et plus propre. Quoique son origine se perde dans la nuit des temps, ses constructions sont modernes et ce qui reste de l'antiquité consiste en quelques monuments remarquables par la richesse et la beauté de leur architecture. Sa cathédrale surtout, est l'un des monuments gothiques les plus beaux, du travail le plus fini et des mieux conservés de l'Europe. Elle possède une chaire à prêcher que l'on montre, avec juste raison, comme une merveille du travail, de la patience et de l'habileté des ouvriers qui la construisirent.

Dans la visite que je fis de cette église luthérienne, mon cicérone qui était la femme du gardien, m'introduisit dans un caveau mortuaire où l'on montre à la curiosité des voyageurs, une vingtaine de cadavres nus étendus sur des claies et parfaitement conservés. Leur peau, devenue parchemin, conserve assez bien les formes et résonne comme la peau tendue d'un tambour. Parmi ces cadavres, remontant tous à des époques assez éloignées, je remarquai celui d'une femme extrêmement corpulente qui conservait encore de beaux cheveux et des dents d'une blancheur éclatante. Je demandai son nom et son origine. C'est, me répondit mon cicérone féminin qui parlait fort bien français, « c'est une milady anglaise de la religion réformée, réfugiée ici en 1557, pour échapper à la reine Marie qui, digne

fille de Henri VIII et non moins digne épouse du féroce Philippe II, voulait, pour le bien de son âme, la faire brûler vive sur un bûcher. » Encore un souvenir de la tyrannie, pensai-je, et du funeste pouvoir des prêtres!

En même temps que mon cicérone me donnait ces détails, elle avait pris, de sa main gauche, l'une des jambes du cadavre qu'elle tourna dans tous les sens pour me faire admirer sa conservation parfaite. La dessication l'avait rendu si léger, qu'elle le maniait, à ma grande stupéfaction, avec la même facilité qu'elle aurait pu le faire d'un pantin de deux sous. Cette vue m'inspira les deux réflexions suivantes aussi tristes l'une que l'autre;

1° Si ces cadavres si bien conservés, mais objets d'horreur et de pitié, eussent été dans les mains des prêtres catholiques, ils en auraient certainement fait des saints. Dans cet état, ils auraient fait des miracles, attiré la foule crédule et enrichi leurs possesseurs.

2° Voilà, me disais-je, le résultat de la vanité humaine! Les riches et les puissants voulant se soustraire aux lois de la nature, font conserver à grands frais leurs corps quand la vie les a quittés. Puis, quand leur nom est oublié, il leur arrive ce qui arrive aujourd'hui aux anciens rois et princes de l'Égypte, tirés des pyramides leurs somptueux tombeaux; on les montre pour de l'argent, ou bien ils sont vendus pour servir d'enseigne à des marchands de drogueries. Juste châtiment d'un orgueil insensé et de la violation des lois de la nature!

A Brême, comme dans beaucoup d'autres villes d'Allemagne, on trouve de nombreux vestiges des conquêtes des premiers temps de la monarchie française. Au milieu de la place principale et en face de l'hôtel de ville, on remarque une fontaine monumentale surmontée de la statue colossale de Roland et qui porte le nom de ce héros quasi-fabuleux. Dans l'hôtel de ville, monument du moyen âge, on voit, dans

l'une des salles du sénat, un grand tableau représentant Charlemagne couvert du manteau royal et le sceptre à la main, s'entretenant avec un évêque en habits pontificaux. Dans les caves, on conserve précieusement une immense futaille toujours pleine de vin depuis l'époque dont le tableau a voulu conserver le souvenir. Chaque année on en retire une certaine quantité qu'on remplace aussitôt. Cette substitution s'opère à certaines époques de solennité nationale, et le vin que l'on boit alors est donné comme étant vieux de mille ans.

Continuant mon voyage à travers un pays d'une stérilité désolante, je traversai Oznabruck, petite et dernière ville du Hanovre où l'on fabrique des toiles grossières et j'arrivai à Munster, grande et antique ville appartenant à la Prusse. Le lendemain j'étais à Barmen et à Elberfeld, deux villes contiguës situées dans une magnifique vallée et le long d'une rivière dont les eaux servent de moteur à leurs nombreuses manufactures.

Le jour suivant je me rendis à Solingen où je m'arrêtai pour acheter des armes blanches telles que sabres de cavalerie et longues lattes espagnoles et aussi des articles de quincaillerie. Les fabriques célèbres de cette ville, fournissent, à un prix très-modéré, ces articles à l'exportation pour tous les pays du monde.

Le 15 septembre je quittai Solingen. Après avoir passé le Rhin à Dusseldorf et traversé la ville forte de Juliers, j'arrivai le soir du même jour à Aix-la-Chapelle. Cette ville possède des eaux thermales et des sources très-abondantes d'eaux chaudes à une température élevée ; aussi est-elle le rendez-vous de l'aristocratie pendant la belle saison. Elle possède aussi d'importantes manufactures de drap. Mais ce qui frappe le plus l'attention du voyageur, c'est la multitude de monuments qui rappellent le règne de Charlemagne. Cet homme célèbre avait une prédilection marquée pour cette ville où il voulut être en-

terré. Dans le palais qu'il habita et qui sert aujourd'hui d'hôtel-de-ville, on le voit peint en pied couvert de son armure, et plusieurs tableaux rappellent des traits mémorables de sa vie.

Dans la cathédrale qu'il bâtit et où reposent ses restes, on montre le fauteuil sur lequel il reposa dans son caveau pendant trois cents ans. Au milieu de l'église se trouve l'entrée de ce caveau au-dessus de laquelle on lit ces mots « Carolo Magno. »

D'Aix, je me rendis à Liège où je m'arrêtai pour acheter des armes à feu dont la fabrication est sa principale industrie. Cette ville possède une fonderie de canons que je visitai.

Ici se terminait la série des achats que je devais faire dans le Nord. Je me hâtai donc de me rendre à Bruxelles où je passai une journée entière à attendre le départ de la diligence pour Paris. J'employai ce temps à visiter la ville et ses environs également remarquables et dignes d'être étudiés.

Enfin, je rentrai à Paris le 19 septembre, un mois juste après avoir quitté cette ville.



CHAPITRE VIII.

Achat d'un navire. — Décision sur le voyage. — Chargement. — Départ.

En descendant à mon logement, la première personne qui se présenta à ma vue, fut mon frère Urbain qui, arrivé à Paris depuis plusieurs jours, attendait mon retour avec une impatience inexprimable. Mon associé avait été d'une extrême bonté pour lui ; cependant, éloigné pour la première fois du toit paternel, ayant passé tout à coup de la vie du village au milieu du tumulte de la capitale, l'absence du protecteur fraternel sur lequel il avait compté, l'affectait, malgré lui, profondément. Ce sentiment, contenu depuis son arrivée, fit tout à coup explosion en me voyant, et il pleura longtemps à chaudes larmes. Je le laissai pleurer, sachant par ma propre expérience combien ces larmes soulagent le cœur d'un enfant qui, entrant dans le monde, éprouve pour la première fois la privation des objets qui lui sont chers et familiers. Lorsque cette explosion de sensibilité se fut calmée, il me parla longuement de notre famille et m'apprit les détails de la mort récente d'une sœur chérie. Ces détails renouvelèrent la douleur que j'avais éprouvée en apprenant la perte de cette sœur que j'avais toujours préférée à cause de sa douceur et de l'extrême bonté de son cœur. Mais bientôt il eut repris sa gaieté et se mit avec ardeur à suivre des cours de comptabilité et de langue espagnole nécessaires à la carrière dans laquelle il allait entrer.

Mon associé m'attendait aussi avec non moins d'impatience.

Il me mit au courant de ses opérations et me prouva qu'il n'avait pas mis moins de zèle que moi-même à remplir la tâche qui lui était échue. Ici nos achats se composaient, pour la majeure partie, de marchandises non encore fabriquées et dont il fallait attendre l'exécution pendant un certain temps. Mais tous nos ordres avaient été donnés tant à Paris qu'à l'étranger, de manière à réunir au Havre la totalité de notre cargaison vers le 15 novembre.

Pendant la quinzaine qui suivit mon retour, nous nous occupâmes ensemble du complément de nos achats et de tous les menus détails de notre opération. Bientôt nos commissions commencèrent à rentrer, et il nous fut possible d'apprécier d'une manière suffisamment exacte le volume que produirait leur ensemble. Cette appréciation était nécessaire pour déterminer la dimension du navire à affréter pour le transport de notre cargaison. Le moment était donc venu pour cette opération délicate, et je me rendis au Havre pour la traiter.

Il y avait dans ce port plusieurs navires disponibles; mais le voyage que nous allions entreprendre étant de très-longue durée et n'ayant jamais été fait par aucun navire, j'éprouvai des difficultés considérables à opérer un affrétement. On me demandait des prix tellement élevés que je reculais effrayé devant des prétentions extrêmement onéreuses. Cette circonstance, qui me préoccupait vivement, me conduisit à penser que l'achat d'un navire dont je disposerais à mon gré, serait avantageux à notre opération. En effet, il était impossible de prévoir les mille éventualités qui pouvaient se produire dans le cours d'un voyage aussi lointain et aussi peu connu à cette époque. Je tournai donc mes vues de ce côté. Nos correspondants me proposèrent alors de nous vendre la moitié du brick *la Félicie*, qui se trouvait désarmé dans le port. J'acceptai leur offre; ce navire fut soumis à l'évalution d'un constructeur et j'acquis régulièrement, au nom de ma maison, la moitié de sa propriété. Aussitôt après, *la Félicie* entra en armement; ses

fonds furent soigneusement visités et son gréement remis à neuf avec l'attention la plus minutieuse, dans la prévision des luttes que ce navire allait avoir à soutenir sur des mers orageuses et pendant un voyage si long. En même temps il se disposa à recevoir notre chargement qui déjà commençait à arriver au port.

Cette affaire étant terminée, je retournai à Paris que je ne quittai plus jusqu'à l'entière conclusion de nos opérations et du règlement de nos comptes nombreux. Parvenus alors au terme de nos travaux, il nous restait une dernière décision à prendre.

A notre départ du Mexique, il avait été arrêté, de concert avec notre troisième associé, que l'un de nous deux s'embarquerait sur le navire chargé de notre opération, tandis que l'autre se rendrait à la côte orientale d'Amérique, et de là, par terre, à notre destination. Cet arrangement avait deux objets : en premier lieu, dans le cas possible d'une relâche forcée pour cause d'avaries majeures, soigner les intérêts de la cargaison et même la réaliser au besoin sur un point intermédiaire ; en second lieu, arriver au port de notre destination avant le navire afin de reconnaître le terrain et d'y préparer par avance la vente la plus prompte et la plus avantageuse. Ce dernier point étant très-important, il avait été, dès l'origine, à peu près arrêté que je m'en chargerais moi-même.

D'une part, il fallait visiter les trois ports du golfe de Californie, afin de reconnaître celui auquel nous devions donner la préférence pour le débarquement de notre cargaison, et, ce point arrêté, préparer les voies auprès de l'administration des douanes. En effet, dans ces pays encore nouveaux et depuis peu affranchis, les employés de l'État avaient conservé, de l'ancien gouvernement corrompu de la vieille Espagne, la pratique de la fraude dans l'administration des finances. Les importateurs de cargaisons de l'étranger, traitaient avec les administrateurs des douanes et s'entendaient avec eux pour frauder

le fisc, moyennant un partage convenu des profits. Si par une cause quelconque on ne pouvait traiter sur ce pied, on se trouvait dans une position fâcheuse en présence d'autres marchandises qui avaient joui du bénéfice de la transaction.

Mais d'un autre côté, la possibilité d'avaries majeures dans le cours de la traversée et aussi certaines clauses de la police d'assurance de notre cargaison, me faisaient entrevoir un cas ou ma présence serait bien plus nécessaire sur le navire ; cette dernière considération l'emporta.

D'autres motifs de moindre importance contribuèrent encore à cette décision. M. C. avait quitté le toit paternel depuis dix ans et il éprouvait un vif désir de le revoir avant de quitter de nouveau la France pour longtemps. De mon côté, en suivant le navire sur lequel mon jeune frère devait passer, dans tous les cas, je trouvais l'avantage de lui faire continuer ses études sous mes yeux et de lui enseigner moi-même la langue espagnole qu'il pourrait parler correctement en arrivant aux lieux où elle serait indispensable.

Il fut donc décidé que je partirais sur *la Félicie;* que M. C. se rendrait à Vera-Cruz et de là, par terre, à la côté du golfe de Californie ; qu'il visiterait San Blas, Mazatlan et Guaymas pour s'y renseigner ; puis enfin, qu'il attendrait le navire à l'embouchure de la rivière *Sinaloa* qui était le point central entre ces diverses localités. Après notre réunion, nous irions au port que M. C. aurait jugé le plus favorable au débarquement de la cargaison. Nos rôles ainsi distribués, nous nous séparâmes. Mon associé se rendit dans sa famille pour aller, quelques jours après, s'embarquer à Bordeaux, et moi, je retournai au Havre le 22 novembre.

La presque totalité de notre cargaison étant alors arrivée, je fis commencer à charger. J'avais conçu quelques craintes que le navire ne pût recevoir la totalité de nos achats ; aussi j'apportai un soin extrême à l'opération du chargement. Pour utiliser toute sa capacité, son lest en galets fut retiré et rem-

placé par du fer en barres de divers échantillons. Par-dessus le fer, furent arrimés les vins et eaux-de-vie en barils, puis les marchandises les plus lourdes, réservant les plus légères pour le haut du chargement. Enfin des vins en caisses servirent à remplir les vides.

Le 3 décembre, le navire était absolument plein et ne pouvait plus recevoir un seul colis. Afin d'utiliser tout l'espace intérieur, son pont avait été encombré de la plus grande partie de ses pièces à eau ; aussi son tirant excédait-il ce que la prudence autorisait en cette saison de l'année ; il est vrai que nous avions compté sur son allégissement graduel par l'effet de la consommation des vivres. Cependant il me restait encore à terre quarante-six grosses caisses jaugeant ensemble plus de vingt tonneaux ; mais dans la prévision de cet excédant, j'avais toujours laissé en dehors, les articles dont l'absence pouvait le moins nuire à nos assortiments.

Dans cette position, je pris la résolution d'expédier ces marchandises à *Buenos-Ayres* où elles furent, dans la suite, avantageusement vendues. Leur produit fut converti en cuirs de bœufs ; ces derniers, à défaut de navire allant directement en France, furent expédiés à Anvers où ils se trouvaient à l'entrepôt, lors du siége de la citadelle de cette ville en 1830. Une partie fut brûlée ; l'autre, très-endommagée, ne produisit presque rien. Enfin, en 1846, il nous fut payé par le gouvernement du roi Léopold, une indemnité qui, après dix-huit ans d'attente, n'équivalait pas au coût d'origine.

Dès le 10 décembre j'étais entièrement prêt ; tous nos comptes avec nos divers correspondants étaient réglés et arrêtés ; le navire avait embarqué ses vivres frais et payé les avances à son équipage ; rien ne manquait. Mais depuis longtemps il régnait de grands vents de Nord-Ouest qui retenaient dans le port des centaines de navires qui l'encombraient. Obligé, comme les autres, d'attendre un vent favorable, j'éprouvais une si violente impatience de partir que je passais

les jours et les nuits à consulter le ciel du regard et à écouter les conjectures des marins sur le temps.

Un soir, à la tombée de la nuit, je quittais le navire pour rentrer à mon hôtel. Le ciel était sombre et menaçant, le temps froid, et le vent soufflait avec une extrême violence. Vers l'extrémité du bassin du commerce que je longeais pour rentrer en ville, j'aperçus un groupe d'hommes et en même temps j'entendis des cris qui me firent croire à une rixe. Arrivé près du groupe, je vis trois ouvriers qui paraissaient retenir de force un jeune homme de dix-huit à vingt ans, vêtu d'un habit en assez mauvais état, qui faisait de violents efforts pour leur échapper. Je demandai le motif de la querelle; il me fut répondu que le jeune homme qu'on retenait, ayant bu plus que de raison et à la suite d'une réprimande, voulait absolument se jeter dans le bassin pour se noyer. Pendant que j'écoutais ce récit, je me souvins avoir entendu dire que ceux qui menacent sans cesse de se suicider, n'exécutent jamais ce projet et je résolus aussitôt de vérifier l'exactitude de cette assertion. Je dis donc aux braves ouvriers : « Si ce jeune homme « a le désir de se noyer, pourquoi voulez-vous l'en empêcher ? « Laissez-le faire ; il en a le droit. » A cette proposition inattendue, ils se regardèrent, étonnés, puis ils se dirent : « Il a « raison, ce monsieur ; » et ils lâchèrent le jeune homme. Pendant ce colloque qui n'avait pas duré plus de deux minutes, ce dernier était demeuré tranquille et paraissait avoir subitement changé d'avis. Cependant la liberté qu'on venait de lui rendre lui paraissant un défi à son courage et la vanité le sollicitant à ne pas faire preuve de lâcheté, il s'élança vers le bassin dans lequel il piqua une tête. Nous l'avions suivi avec anxiété; mais je fus bientôt rassuré, car je remarquai qu'en plongeant, il avait évité une pièce de bois qui flottait sur l'eau en cet endroit. Il avait craint de se blesser, donc il ne voulait pas mourir. Ces pensées rapides avaient à peine traversé mon cerveau, que notre homme, remonté à la surface, nageait vi-

goureusement vers l'échelle en fer fixée dans le mur du bassin. Il la saisit, remonta lestement sur le quai et reprit tranquillement son chemin au milieu de ses camarades. Je remarquai alors avec satisfaction qu'aucun de ces derniers, quoique riant sous cape, ne fit une seule remarque blessante pour le jeune écervelé qui venait de manquer du courage nécessaire pour quitter volontairement la vie.

En réfléchissant à cette scène, j'ai souvent pensé, depuis lors, que le suicide est l'acte d'un insensé ou celui d'un homme à l'âme énergique et grande que des peines morales ont dégoûté de la vie. Le premier ignore ce qu'il fait; le second, conduit par le raisonnement, donne la preuve d'un grand courage; car c'est une grave détermination que celle de quitter la vie pour se jeter dans les bras de la mort, malgré l'horreur que la nature en a mise au fond du cœur humain. Néanmoins, si ce dernier a ma sympathie, je ne puis toutefois approuver une action qui doit être mauvaise puisqu'elle viole la loi naturelle.

Enfin, le 12 décembre au soir, un changement favorable se manifesta; le vent se modéra et passa graduellement du Nord-Ouest au Nord et au Nord-Est avec temps clair et froid. J'étais si impatient de prendre la mer, si agité par mon impatience, que je ne pus dormir de la nuit. A chaque instant je me levais pour consulter le ciel, comme si ma surveillance attentive avait eu le pouvoir d'empêcher le vent de changer de nouveau. Dès le point du jour j'étais sur pied et je faisais transporter nos malles à bord; mais il fallait attendre la marée qui ne serait pleine qu'à midi. Cette heure arriva enfin; les portes du bassin furent ouvertes et *la Félicie* en sortit la première, en tête d'une flotte nombreuse de navires marchands qui partaient pour tous les points du globe.

La jetée du port qui s'avance dans la mer, était couverte de gens qui venaient, les uns pour jouir de ce spectacle magnifique, les autres pour dire un dernier adieu à leurs amis qui

s'éloignaient. Les nôtres étaient là aussi. Au moment où le navire dépassait l'extrémité de la jetée, nous échangeâmes avec eux un dernier salut et alors commença pour nous, une des plus longues traversées que permet la navigation autour de notre planète.



CHAPITRE IX.

Correspondance marine. — Les Canaries. — Ténériffe. — Ile de Fer. — Vent alizé. — Courant général. — Poissons qu'il nourrit. — Sables du désert.

Le 31 décembre, à minuit, par un temps noir et froid, par un ciel sombre et menaçant et une mer très-grosse, le navire ayant le vent du quartier, courait au Sud-Sud-Ouest, sous la pression d'autant de toile que sa mâture pouvait en soutenir. A la violence de ses mouvements, aux craquements de ses membrures et de son gréement, causés par la force du vent qui frappait sa voilure, on aurait cru que, chassé par un pirate, il courait, dans une question de vie ou de mort, le risque de démâter ou de chavirer. Il fuyait, en effet, devant uue longue tempête et faisait les plus énergiques efforts pour s'éloigner des régions orageuses du Nord livrées à l'empire de l'hiver. Nos calculs nous mettaient alors au parallèle de Lisbonne, à cent lieues environ au large de la côte du Portugal.

A minuit donc, à ce moment suprême où une année expire, où une année commence, je montai sur le pont, tenant à la main une bouteille soigneusement cachetée, que je lançai au loin parmi les vagues de la mer furieuse. Cette bouteille contenait la lettre suivante adressée à mes correspondants du Havre :

« A bord de *la Félicie,* en mer, lat. N. 39°, long. O. 22°,
le 31 décembre 1828.

« Messieurs,

« Le lendemain de notre départ, à la tombée de la nuit, le « vent du Nord au Nord-Est, qui nous avait favorisés jusque-

« là, passa subitement à l'Ouest, variant entre ce point du « compas et le Nord-Ouest. Bientôt il souffla en tempête et nous « força à prendre la cape. Heureusement nous avions alors « atteint le sud de l'Angleterre à une petite distance des Sor- « lingues dont nous aperçûmes les feux.

« Pendant quatorze jours nous avons tenu la cape en face « d'un temps déchaîné et d'une mer affreuse. Beaucoup de « navires venant du large et donnant vent arrière, en Manche « ou dans le canal Saint-Georges, passaient près de nous pres- « que tous avec des avaries, les uns démâtés de leurs mâts de « perroquet, les autres ayant tous leurs pavois enlevés. Dès « qu'ils nous apercevaient, tous ces navires, depuis plusieurs « jours privés d'observations, laissaient porter sur nous pour « nous demander la latitude et la longitude. Ces demandes « se renouvelaient si fréquemment que nous prîmes le parti « d'écrire ces indications en grosses lettres sur une planche « qui fut attachée sur les haubans du grand mât. Nous avons « prié plusieurs d'entre eux de nous mentionner sur leur rap- « port, dans l'espoir de vous faire parvenir de nos nouvelles par « la voie des journaux.

« Vous savez qu'à notre départ, le brick *la Félicie* était trop « chargé eu égard à la saison. Aussi, quoiqu'il se soit très-bien « comporté pendant la tempête, il a pourtant essuyé plusieurs « terribles coups de mer qui, sans produire d'avaries dans sa « coque ni dans son gréement, nous ont néanmoins causé des « pertes bien regrettables. Ainsi notre canot de porte-manteau, « qui contenait nos légumes frais, a été brisé contre le couron- « nement, arraché de ses potences et ses débris ont été dis- « persés sur les vagues. La mer, en balayant son pont, a noyé « presque toutes nos volailles qui, à la vérité, étaient à moitié « mortes de froid. Nos moutons et nos cochons, parqués dans « la chaloupe, ont également beaucoup souffert.

« Nos pavois de proue portant le nom du navire, ont été en- « levés, et cette circonstance me donnant lieu de craindre que

« les épaves jetées sur les côtes fassent croire à sa perte et à la « nôtre, j'ai cherché le moyen de vous rassurer. Je n'en ai pas « trouvé d'autre que celui de charger les vagues de l'Océan « lui-même d'une lettre pour vous. Puisse Neptune se montrer « favorable à ma prière! J'écris donc la présente que je vais « renfermer dans une bouteille pour la jeter ensuite à la mer. « Dans les parages où nous nous trouvons, les courants portant « à l'Est, il me semble qu'il y a quelque chance pour qu'elle « arrive à la côte, vers le cap Saint-Vincent, ou vers Cadix, ou « enfin qu'elle entre dans le détroit de Gibraltar et qu'elle soit « trouvée par un bateau de pêche. Ma lettre ne sera pas cachetée afin que celui qui la trouvera puisse satisfaire sa curiosité « sans avoir intérêt à la supprimer pour cacher une indiscrétion. De plus, elle est enveloppée d'une bande de papier portant en français, en anglais et en espagnol, la prière à celui « qui la trouvera, de la jeter dans la boîte du bureau de poste « le plus voisin. Puisse-t-elle vous parvenir pour vous rassurer « sur notre sort et rassurer aussi les familles et les amis de tous « ceux qui sont à bord du navire! »

Huit mois après, je recevais à Guaymas, en Sonora, l'agréable nouvelle que ma lettre était parvenue à son adresse dans l'espace de soixante jours. L'une de mes hypothèses s'était réalisée; la bouteille qui la contenait avait été trouvée dans le port de Cadix où ce phénomène de correspondance par la voie des vagues de la mer produisit sensation, car il intéressait la science et la navigation. Après avoir été publiée dans les journaux, elle fut acheminée à sa destination où, publiée de nouveau, elle produisit le résultat désiré. En effet, la tempête, me disait-on, avait été si violente que plusieurs des navires partis en même temps que nous avaient péri corps et biens, et presque tous les autres avaient relâché. Trouvées à la côte, ainsi que je l'avais prévu, les épaves de *la Félicie* avaient fait croire à notre perte; on nous comptait donc au nombre

des victimes, et l'on avait perdu tout espoir de nous revoir jamais.

Le vent qui nous était favorable continua à souffler, mais en diminuant graduellement de violence jusqu'à devenir une jolie brise. La mer aussi devint chaque jour plus belle à mesure que nous avancions vers le Sud. Les jours grandissaient rapidement; le soleil que, dans la Manche, nous avions observé à 15° au-dessus de l'horizon à midi, était déjà à 30°, et chaque jour il s'élevait plus haut dans le ciel.

Bientôt nous atteignîmes l'archipel des Canaries et son printemps éternel. Nous passâmes au milieu de ses îles, et laissant à quelque distance les plus célèbres, Madère, Porto-Santo, Palme et Gomère dont la verdure nous réjouit le cœur, nous rangeâmes de très-près une suite d'écueils déserts et dépourvus de toute végétation. Chacun d'eux est formé d'un seul bloc noir et d'aspect sinistre qui, s'élançant de la mer, atteint une élévation considérable au-dessus de sa surface. Ces rochers sauvages, placés en vue d'îles charmantes, produisent un contraste saisissant qui laisse dans l'esprit une sensation profonde, augmentée encore par la solitude de ces parages. A ma grande surprise, en effet, nous n'aperçûmes aucun oiseau voltigeant ni aucune embarcation de passage indiquant entre elles des rapports de voisinage. Mais bientôt celle de Ténériffe, montrant à l'horizon son pic célèbre, vint faire diversion à ces pensées. Nous la rangeâmes à courte distance, et je pus contempler à loisir le colosse qui la domine.

Par une loi bien connue et que j'ai observée dans plusieurs parties du monde, les hautes montagnes ont la propriété d'attirer autour de leurs sommets, les vapeurs répandues dans l'espace. Celui du pic de Ténériffe, élevé de 3,710 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, est presque toujours enveloppé d'épais nuages qui le dérobent aux regards curieux. Ce n'est que rarement et pour de courts intervalles que, dégagé du voile qui le couvre, il se présente, dans toute sa grandeur, à la vue

du voyageur étonné. J'eus le bonheur de jouir d'un de ces moments. Vers dix heures du matin, sous l'influence, sans doute, de l'action des rayons du soleil, un mouvement se manifesta parmi les masses blanchâtres qui entouraient son piton. Une colonne se forma d'abord et s'allongea dans l'espace en perdant sensiblement de sa densité. Bientôt elle devint diaphane, et les rayons du soleil la traversant, produisirent mille arcs-en-ciel dont l'effet merveilleux ne saurait se décrire; peu après, la partie la plus épaisse, restée jusqu'alors stationnaire, s'ébranla lentement suivant un mouvement rotatoire ascensionnel; puis elle se déchira et laissant entre ses bords un espace assez considérable, il me fut permis de jouir pendant quelques secondes d'un spectacle imposant, devant lequel on demeure confondu, anéanti, sans parole et sans voix. Un seul cri, cri d'admiration, s'échappa de ma poitrine au moment où le nuage refermant ses plis, cacha de nouveau à mes regards la tête vénérable du vieux géant.

Revenu de mon étonnement, je pus contempler à loisir la configuration et les proportions de ce monument de la nature. Sa base paraît occuper l'île tout entière. De toutes parts, en effet, le sol s'élève à partir du rivage de la mer, d'abord en pente douce, puis par une inclinaison dont la roideur non interrompue augmente sans cesse jusqu'au point caché par les nuages. Là s'élance perpendiculairement un piton blanc très-élevé qui couronne le gigantesque édifice et au centre duquel est le cratère de cet antique volcan. Les pieds de la montagne, ses vastes croupes et ses contre-forts sont plantés de vignes qui produisent un vin célèbre et d'arbres à fruits. Les cultures, qui paraissent très-soignées, s'élèvent jusqu'au point où l'abassement de la température rend le sol stérile.

Pendant que notre navire, couvert de toile depuis son pont jusqu'à la tête de sa mâture, traçait, sous l'action d'une fraiche brise alizée son rapide sillon sur une mer tranquille, mes regards quittant la terre que nous longions, s'arrêtèrent sur

lui. Pour la centième fois je convenais que rien ne peut donner une plus haute idée du génie de l'homme. Des milliers d'années d'efforts et d'essais ont été nécessaires pour arriver à sa perfection actuelle. Puis reportant ma vue de cette œuvre de la patience humaine sur la grande œuvre de Dieu, je me trouvai écrasé par la comparaison ; ce beau navire qui faisait mon orgueil, m'apparut comme une éphémère voltigeant à la surface de l'étang où le colosse baigne ses pieds. Et comme pour ajouter à cette impression, au même instant mon regard frappé d'un autre contraste non moins saisissant, s'arrêta sur une galère (1) dont la blanche voile se détachait sur l'azur foncé de la mer. Le sillage du navire qui passait l'agita avec violence, sans lui faire perdre ni sa route ni son aplomb. Voilà, me dis-je, un simple insecte placé au dernier échelon de l'intelligence dont néanmoins l'habileté défie celle de l'homme, puisque seul et sans efforts, il parcourt l'Océan sans jamais s'égarer et sans craindre les naufrages. Qu'est-ce donc que la science humaine, et pourquoi l'homme si faible est-il si vain d'un pouvoir si petit ?

L'archipel des Canaries est situé entre 27° 39′ et 29° 26′ lat. N. et 15° 40′ et 20° 30′ long. O., à cent lieues environ de la côte d'Afrique ; il n'est donc point exposé aux rigueurs des hivers et jouit d'un printemps perpétuel. On prétend qu'il fut connu de l'antiquité sous le nom des « îles Fortunées ; » quelques-uns ont supposé qu'il n'est autre chose que les débris de la fameuse Atlantide dont l'antiquité nous a transmis des souvenirs incertains et qui a tant occupé les savants. Quoi qu'il en soit, depuis un temps éloigné que l'on suppose être celui de la chute de Carthage, il demeura ignoré. Sa découverte par les modernes est diversement rapportée par les auteurs, qui ne s'accordent même pas sur l'époque. Les uns l'attribuent à un Anglais du nom de Macham qui ayant enlevé la femme d'un

(1) Nom donné par les marins au nautile.

gentilhomme, se serait embarqué avec elle à Bristol pour passer en France et qui, surpris par une longue tempête, aurait été jeté sur l'île de Madère. Ils placent cet événement en 1344. D'autres l'attribuent à Jean de Bétancourt, gentilhomme normand, qui en aurait fait la découverte en 1402, pour le compte d'Alphonse IV, roi d'Aragon.

Parmi les îles qui composent cet archipel, la plus renommée est l'île de Fer. Ce n'est ni à son étendue ni à une supériorité quelconque qu'elle doit sa célébrité, mais uniquement à cette circonstance qu'après la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance, toutes les nations maritimes adoptèrent son méridien pour point de départ du calcul des longitudes. Cet état de choses a duré jusqu'à la révolution française dont le gouvernement réformateur ordonna que le méridien de Paris serait le point de départ à l'égard de ses nationaux. Les Anglais ont imité cet exemple et adopté celui de Greenwich.

C'est aux abords de ce groupe d'îles, quand on vient du nord, que cessent les vents variables et que les navigateurs rencontrent l'alizé. Incertain d'abord et peu fixe, ce dernier prend bientôt, à mesure qu'on avance vers le sud, une régularité et une fixité merveilleuses.

L'alizé dont le nom est aussi doux que sa présence est bienfaisante et son origine céleste, l'alizé que les Grecs de l'antiquité auraient divinisé s'ils l'avaient connu, est un courant général atmosphérique soufflant toujours de l'Est à l'Ouest. Son action est renfermée entre les 30es parallèles nord et sud, et s'étend conséquemment, sur un espace de soixante degrés de latitude ou 1,200 lieues marines de 5,556 mètres chacune, ou enfin 6,667 kilomètres. Cependant elle varie suivant les diverses positions du soleil. Lorsque cet astre est au tropique du Cancer, c'est-à-dire au mois de juin, l'alizé se fait sentir jusques vers le 33e degré latitude nord; on ne le trouve au contraire que vers le 25e ou 26e, lorsqu'il est au tropique du Capricorne, c'est-à-dire au mois de décembre. Cette même

variation se produit aussi dans l'hémisphre Sud. De cette circonstance que son action varie suivant les mouvements du soleil dans l'écliptique, je conclus, malgré les incertitudes de la science, que ce phénomène merveilleux et si considérable a pour cause la puissance des rayons solaires et qu'il est le résultat de la dilatation violente et presque instantanée qu'ils produisent sur la masse atmosphérique. Peut-être aussi en a-t-il une deuxième dans le mouvement rotatoire de la terre.

En allant du Nord au Sud, un navire parcourt donc, sous l'action de ce courant, une distance de 1,000 à 1,200 lieues marines sans virer de bord et sans changer d'amures.

Au Nord de l'Équateur, l'alizé varie de l'Est à l'Est-Nord-Est et jusqu'au Nord-Est; il joue entre ces points extrêmes. Au Sud de cette ligne il varie de même de l'Est à l'Est-Sud-Est, et au Sud-Est. Ainsi que je l'ai observé au chapitre II, c'est à son action continue qu'est naturellement attribué le phénomène, non moins considérable, du grand courant de l'Océan, qui porte incessamment vers l'Amérique les eaux qui baignent les côtes d'Afrique.

La mer toujours chaude de ces régions nourrit une multitude de poissons dont quelques espèces se montrent à la surface des eaux et amusent la curiosité des voyageurs. Je mentionnerai ici les suivantes :

La galère, tantôt isolée, tantôt naviguant en flottes nombreuses. C'est un petit poisson informe, glutineux et diaphane qui laisse pendre au-dessous de lui des filaments de diverses longueurs, blancs, rouges ou bleus. Il paraît n'avoir aucun mouvement propre et céder, pour changer de place, à l'impulsion de la voile extrêmement délicate qui surmonte son corps, dépasse la surface des eaux et produit le même effet que celles d'un navire. Cette voile est une sorte de cartilage d'une extrême ténuité; elle est blanche, quelquefois légèrement teintée de bleu et toujours très-brillante. Son orientation le fait toujours naviguer au plus près du vent, qu'il doit approcher à un

angle très-aigu soit 10 ou 12 degrés. Cependant j'en ai vu qui se maintenaient vent-arrière, exécutant ainsi une manœuvre dont l'objet m'échappait. Il m'a paru que le but de la nature, en donnant ce moyen de locomotion à un animal inerte par lui-même, a été de le faire résister à l'action du courant qui, sans lui, l'entraînerait loin des parages où il est destiné à vivre.

Le poisson volant, qui est de la grosseur d'un hareng et navigue par bandes immenses. Sa chair est excellente ; c'est probablement pour ce motif que les autres poissons lui font une guerre acharnée. C'est aussi, sans doute, pour le soustraire à leurs poursuites, que Dieu lui a donné des ailes. Souvent on en voit au loin des milliers à la fois s'élever en l'air ; on est alors assuré qu'ils sont chassés par leurs ennemis. Ils volent toujours en ligne droite et leur vol ne peut se soutenir au delà de quelques minutes, car lorsque leurs ailes se dessèchent ils sont obligés de retourner à leur élément. Quelquefois, voulant passer par-dessus un navire, ils vont donner contre une voile et tombent sur le pont.

Au sujet de ce poisson, l'anecdote américaine suivante me revient à la mémoire ; un matelot *yankee* de retour dans son village après une longue absence, racontait ses voyages lointains à un auditoire ébahi. « Oui, s'écriait-il, j'ai parcouru la « terre et les mers et vu les choses les plus extraordinaires ! « sur la terre, j'ai vu des montagnes de sucre et des rivières de « brandy (1) et sur la mer, des poissons qui volent ! » A cette affirmation inattendue, un de ses auditeurs secoua la tête et interrompit l'orateur. « L'ami, lui dit-il, je crois volontiers à « vos montagnes de sucre et à vos rivières de brandy ; mais « l'histoire des poissons qui volent est un affreux mensonge ! »

Cela prouve une fois de plus, que partout les hommes se montrent empressés d'ajouter foi aux assertions les plus extravagantes, alors qu'ils refusent de croire à la simple vérité.

(1) Eau-de-vie.

La dorade, de 40 à 60 centimètres de longueur, d'une conformation admirable, qui nage avec une extrême rapidité et s'élance comme un trait. Les mœurs de cette espèce que j'ai souvent observée, m'ont paru remarquables. Elle se montre toujours par petites compagnies de dix à douze individus, parmi lesquels est un seul mâle. Celui-ci est le plus grand et il est d'ailleurs très-reconnaissable à la beauté de sa robe, brillante d'argent, d'or et d'azur. Quand les rayons du soleil le frappent de manière à être réflétés dans la direction des yeux de l'observateur, celui-ci ne peut en soutenir l'éclat. Les femelles sont de couleur grise et unie sans ornements. Elles se tiennent toujours réunies dans un petit espace et paraissent obéir, humbles et soumises, au mâle qui rôdant sans cesse autour d'elles, semble veiller à leur sécurité. Souvent ces compagnies s'approchent du navire qui passe et le suivent comme mues par un sentiment de curiosité. En temps de calme, elles rôdent autour de lui et quelquefois on peut les harponner. La chair de ce poisson est fort délicate, aussi surveille-t-on attentivement son arrivée.

Le requin, de tous les poissons de la mer, le plus dangereux pour les matelots qui, pour ce motif, l'ont en exécration et lui font tout le mal qu'ils peuvent lui faire. C'est un animal lourd et paresseux, mais d'une extrême voracité. Lorsqu'il est excité à la poursuite d'une proie, il peut aller assez vite; mais ordinairement il nage lentement et entre deux eaux, sa nageoire dorsale dépassant la surface de la mer. Il aime à se mettre à l'abri des rayons du soleil sous les navires d'où, aussitôt qu'un objet tombe, il s'élance pour le saisir. Je l'ai vu avaler des couteaux et des morceaux de fer. Pour saisir sa proie, il est obligé de se mettre sur le dos. Sa chair est blanche et délicate, mais il est très-rare que les marins la mangent à cause de l'horreur qu'ils ont pour lui. Cependant ils sont heureux d'en prendre pour avoir le plaisir de les tuer; ils paraissent alors satisfaire une

vengeance légitime. Le requin ne peut pas être harponné à cause de l'extrême dureté de sa peau. Pour le prendre, on se sert d'un gros hameçon en fer, dit émérillon, lequel est fixé à une chaîne. Le bout de celle-ci est attaché à une drisse de bonnette retenue à bord à un cabillot. L'émérillon est caché dans un gros morceau de lard salé, afin qu'il puisse le saisir sans se blesser. Quand on le voit suivre l'appât, on veille attentivement, et dès qu'il l'a avalé, on donne à la ligne une secousse qui fait pénétrer le fer en-dessous de la mâchoire; alors il est pris et on le hisse à bord. Ce poisson étant vivipare, plusieurs fois j'ai vu retirer vivants, du ventre des femelles, des petits qui, jetés dans un seau d'eau, nageaient très-vigoureusement.

Le requin présente une particularité singulière. Il est toujours accompagné d'un certain nombre de petits poissons de la taille d'un goujon et qu'on nomme *pilotes*. On les reconnaît aisément aux bandes noires qui les entourent et se détachent sur le fond blanc de leur peau. L'un d'eux se tient toujours au-dessus et à une très-petite distance de sa tête et dirige ses mouvements. Les autres rôdent aux environs se tenant prêts à relever celui qui est de service lorsqu'il est fatigué. En examinant la configuration de la tête du requin, j'ai compris le but de la nature en lui donnant un guide dont il ne saurait se passer, puisque ses yeux sont placés de telle manière qu'il ne peut voir en avant; mais quel est l'intérêt du pilote à cette association? Cet intérêt, qui doit être bien puissant, puisque sa fidélité ne se dément jamais, me paraît être dans la protection qu'il reçoit de son terrible associé. La dépendance est donc réciproque et se résume en un échange de services entre la force brutale qui combat et protége et la faiblesse intelligente qui combine et dirige.

En outre de son guide qui le conduit ainsi qu'un enfant conduit un aveugle, le requin a un parasite qui ne le quitte jamais et qui semble ne rien lui donner en échange de la protection

qu'il exige. C'est un poisson de la taille du pilote et qu'on nomme *le suceur.* Le derrière de sa tête est aplati et muni d'orifices de succion, au moyen desquels il s'attache fortement à son corps. Dans cette position, il se laisse entraîner sur le flanc et le ventre tourné vers l'horizon. Ce qui m'a paru remarquable, c'est que lorsque son protecteur est pris, au lieu de l'abandonner dans le malheur, il préfère partager son sort et se laisse enlever avec lui hors de son élément. Arraché du cadavre et jeté dans un baquet d'eau, il se hâte de se coller contre ses parois. Je n'ai pu découvrir la nature des services par lui apportés à l'association ; cependant mon esprit a conçu, à titre d'hypothèse, qu'ils sont de l'ordre hygiénique, et que, ventouse vivante, le suceur est attaché en qualité de médecin à la personne du monstre.

Le marsouin n'est pas un habitant spécial de ces parages, car on le rencontre dans toutes les mers et jusque sous les glaces des pôles ; mais ici il est plus nombreux, plus gras et plus beau. Parmi tous les habitants de la mer, il m'a inspiré une prédilection particulière, à la suite d'une longue observation de ses mœurs. Ce poisson a une longueur moyenne de deux mètres et pèse de 100 à 200 kilogrammes. Son dos, arrondi en arc de cercle, est noir et son ventre blanc. Sa queue est en travers comme celle de la baleine, et sa tête est terminée en bec de canard long d'environ 25 centimètres. Ses mâchoires sont garnies de dents très-blanches en forme de clou, espacées entre elles d'un quart de centimètre environ. Il a, avec la baleine, plusieurs autres points de ressemblance : deux évents sur le derrière de la tête ; la mère nourrit son petit qui ne la quitte pas, même dans ses évolutions les plus rapides, et enfin sa graisse se trouve immédiatement au-dessous de sa peau, également répartie en une couche épaisse sur toute la surface de son corps.

Doux, inoffensif, gai, intelligent, le marsouin se plaît à respirer à la surface de la mer, en faisant la roue. Souvent on en

voit en grand nombre, nageant lentement et montrant par intervalles, leur dos noir au-dessus des flots. Souvent aussi, lorsqu'ils aperçoivent un navire qui passe, ils accourent vers lui en bondissant et comme attirés par la curiosité. Bientôt ils l'entourent et le suivent dans sa marche. Puis ils se précipitent vers la proue au point où elle fend la mer avec un grand bruit et en l'agitant violemment. Là, ils se livrent aux jeux les plus singuliers. Ils s'élancent comme un trait en travers de la route qu'il suit, comme pour l'arrêter dans sa marche; le précèdent comme s'ils le défiaient à la course, sautent hors de l'eau comme pour voir ce qu'il porte sur dos. Ce spectacle est d'autant plus amusant, qu'il paraît causer un grand plaisir à ceux qui le donnent. Mais ce plaisir n'est pas sans danger; car un homme, généralement le capitaine ou un de ses officiers, placé sur la poulaine, suit d'un œil avide leurs rapides évolutions. Au moment où l'un d'eux passe à sa portée, il lance le harpon, et s'il le perce, la pauvre bête est halée sur le pont où bientôt elle expire. Quand on retire le fer de son corps, il rend une quantité énorme de sang très-rouge et chaud. On l'écorche; la graisse attachée à sa peau est fondue, et comme elle a la propriété de rester liquide, on l'emploie à l'alimentation des lampes du bord. Plus rouge que celle du bœuf, sa chair est substantielle, nourrissante et d'une digestion facile.

J'ai dit que nous avions, au début du voyage, perdu une partie de nos provisions vivantes; la chair du marsouin nous fut donc très-utile pendant tout le cours de la traversée. Nous nous occupions sérieusement de cette pêche, et presque toujours un de ces poissons était, en cours de consommation, suspendu au mât de misaine. Notre cuisinier convertissait sa chair en beefsteaks, en filets piqués et en presque tous les autres mets qu'on prépare avec la viande de bœuf. De son côté, l'équipage n'était point rationné et en consommait à son entière discrétion.

Au delà des Canaries, je fus frappé d'un phénomène bien

singulier. Nous longions la côte occidentale de l'Afrique à cent lieues de distance environ, et pourtant chaque matin le pont du navire était couvert d'une couche de poussière impalpable. Les plis des voiles, mouillées par la rosée de la nuit très-abondante en ces parages, en étaient également remplis. C'était le sable du désert réduit en atomes qui, apportés par le vent, maintenus dans l'espace par la chaleur acquise pendant le jour, se précipitaient lorsqu'ils avaient été imprégnés de la fraîche humidité de la nuit.

J'admirais ce moyen de transport employé par la nature dans ses combinaisons incessantes, lorsque mon esprit fut frappé par la considération suivante; si le pont d'un navire, qui sur la surface de l'Océan est un point imperceptible, reçoit dans l'espace d'un jour, un seul kilogramme de sable; en admettant pour l'espace occupé par l'alizé, douze cents lieues du Nord au Sud, et en supposant que ce courant atmosphérique peut transporter le sable jusqu'à deux cents lieues au large, la quantité déplacée ne présente-t-elle pas un volume prodigieux! Quel est le but de ce déplacement de matière? Mon esprit borné ne saurait le comprendre; mais il lui suppose une grande importance, car les lois de l'Univers ont toujours un objet aussi sérieux qu'il est certain et nécessaire. Cependant en examinant avec attention l'énorme protubérance du continent africain entre les parallèles qui forment les limites de l'alizé, je me suis pris à croire qu'elle était due à l'action séculaire de ce phénomène; que par son effet continu, l'Afrique marchait vers le continent américain qui lui fait face, et que dans un avenir lointain, les deux continents se joindraient, alors qu'une mer nouvelle prendrait la place de l'océan de sable qui fournit aujourd'hui les matériaux pour former insensiblement cette gigantesque chaussée.

Nous passâmes, sans les voir, entre le cap Vert situé à l'extrême occident de la côte d'Afrique et les îles du même nom qui l'avoisinent. Alors nous gouvernâme sur le cap Horn, n'ayant

plus devant nous que la vaste mer, sans espoir de revoir la terre avant de longs jours écoulés.

Mon temps était réglé de telle manière qu'aucune partie n'était inoccupée. Sous ma direction, mon jeune frère travaillait aux écritures, et je lui faisais un cours de langue espagnole. A midi, je prenais avec le capitaine, la hauteur du soleil pour déterminer la latitude, et vers trois heures nous faisions des calculs de longitude au moyen d'un chronomètre que j'avais acheté de Berthoud à Paris, pour la somme de quatorze cents francs. Ensuite, des lectures, des entretiens et les notes que je prenais, occupaient le reste du temps.

Ainsi s'écoulaient assez rapidement, les journées de mer si longues et si fastidieuses lorsqu'elles ne sont pas remplies par des occupations sérieuses.



CHAPITRE X.

Usages de la vie maritime. — Officiers. — Matelots. — Travaux et discipline du bord. — Prétentions des marins. — Journée de mer. — Passagers. — Mal de mer. — — Baptême du tropique. — Ignorance des gens du monde.

Lancé à présent, sur le vaste Océan qui, s'étendant sans interruption d'un pôle à l'autre, sépare le continent d'Afrique de celui d'Amérique, de longs jours vont s'écouler sans qu'aucun objet vienne fixer mon attention. Je veux profiter de ce répit, pour retracer les usages de la vie maritime et consigner ici quelques faits généralement ignorés des hommes qui n'ont jamais quitté la terre. Les nombreux et longs voyages que j'ai déjà faits depuis six ans que, pour la première fois, je quittai la maison paternelle ; l'étude de la navigation et des observations astronomiques sous la direction d'un capitaine américain, m'ont initié à tous les détails de cette vie à la fois si monotone, si variée et si dramatique.

Et d'abord, les hommes de terre qui visitent les bords de la mer pour la première fois, donnent indistinctement le nom de *vaisseau* à toute embarcation ayant un ou plusieurs mâts, depuis le simple canot jusqu'au plus grand vaisseau de guerre. Souvent il m'est arrivé d'entendre des parisiens, sur les quais du Havre, dire, à la vue d'un bateau de pêche qui sortait ; *voilà un petit vaisseau qui va à la mer ;* et les naturels du pays de rire du propos.

Le nom de *vaisseau* s'applique exclusivement aux embarcations de la plus grande dimension destinées au service de la guerre ; on dit, *un vaisseau de ligne de premier, deuxième ou*

troisième rang. Ensuite, et par extension, on dit: *les vaisseaux de l'État*, pour comprendre tous les navires de la flotte, armés soit pour la guerre, soit pour la protection à donner à leurs nationaux sur les côtes étrangères.

Toutes les grandes embarcations au service marchand, sont désignées sous le nom de *navires*. La même erreur existe à l'égard des commandants. Les hommes de terre donnent le nom de *capitaine de vaisseau* à tout homme qui commande même une simple barque.

Le capitaine de vaisseau est un officier de l'État ayant rang de général de brigade, et ce nom ne s'applique qu'à lui seul.

Ceux qui commandent les navires du commerce, prenaient autrefois le nom de *patron* ou *maître de navire*. Dans ce siècle, ils ont pris celui de capitaine; mais ce titre ne comporte aucun grade militaire. Un capitaine de navire est simplement un marin choisi par un armateur, comme lui offrant les garanties suffisantes pour la gestion de sa propriété maritime.

Ces observations s'appliquent également aux marines française, anglaise et américaine.

Lorsqu'un navire, dans son port d'armement commence à recevoir et arrimer sa cargaison, les matelots qui désirent faire le voyage auquel il se prépare, vont se présenter au capitaine qui, seul, est chargé du choix des hommes qui doivent composer son équipage. Il les examine, les interroge, et au bout de quelques minutes les admet ou les rejette. Ceux qu'il admet sont, à l'instant même, inscrits sur le rôle déposé au bureau de l'administration de la marine et reçoivent, à titre d'avance, un ou deux mois de leurs gages, suivant la longueur présumée du voyage. Cette avance est destinée à l'acquisition des effets d'habillement à l'usage de la mer. Elle est nécessaire, attendu que le matelot qui reprend la mer a, auparavant, dépensé et le plus souvent dissipé en orgies, tout le prix de ses voyages précédents. Lorsqu'il est arrivé à ce point, son logeur cesse de

le presser de se rafraîchir ; les dames, auparavant si agaçantes, cessent de lui sourire ; alors la terre lui devient odieuse ; il affirme hautement que l'homme n'a pas été fait pour l'habiter et passe son temps à la maudire.

Plus les voyages sont longs, plus ils sont recherchés par les bons matelots ; conséquemment, les capitaines qui les font peuvent composer d'excellents équipages.

Au-dessous du capitaine, il y a deux officiers, dont l'un est désigné sous le nom de *second*, et l'autre, sous celui de *lieutenant*. Le premier prend rang immédiatement après le capitaine ; le lieutenant vient ensuite. On les nomme *officiers du bord*. Les vieux capitaines ont des officiers à eux, qui sont généralement leurs élèves. Ceux qui n'en ont pas, les prennent le plus souvent à la recommandation de leur armateur.

Le second a la responsabilité du chargement ; le lieutenant est spécialement chargé des vivres et des provisions de toutes sortes.

Dès que le navire commence à prendre charge, ces deux officiers sont à bord. Le premier prend le cubage de chaque colis et l'inscrit avec ses marques, numéros et dimensions sur un registre spécial, appelé *livre de sus-bord*.

Lorque le chargement est terminé, les chargeurs déposent chez l'armateur, les connaissements des colis chargés par eux, à l'effet de les faire signer par le capitaine. Les connaissements sont, au commerce maritime, ce que les lettres de voiture sont au commerce du continent, c'est-à-dire, la reconnaissance d'avoir reçu une chose, avec engagement de la transporter à un endroit désigné, et la remettre au destinataire, moyennant un prix de transport qui s'y trouve énoncé. Le capitaine les signe après avoir vérifié leur concordance avec le livre de sus-bord.

Alors le corps du navire et l'armateur sont responsables à l'égard des chargeurs ; le capitaine est responsable à l'égard de son armateur et prend sa propre garantie sur son second,

garantie morale, il est vrai, mais solide cependant, car c'est de son exactitude que dépend l'avenir de cet officier.

Les travaux relatifs au chargement ainsi qu'au grément complet du navire, sont faits par des ouvriers spéciaux du port et sans le concours d'un seul homme de l'équipage, à l'exception des deux officiers et du capitaine. Mais à partir du jour de la sortie du port d'armement, tous les travaux, sans exception, sont faits par l'équipage qui, au retour dans le port, abandonne le navire aussitôt qu'il est amarré au quai ; car à cet instant-là, tous ses devoirs sont accomplis. Puis, le jour même ou le lendemain au plus tard, il se rend au bureau de l'inscription maritime où a été déposé le rôle d'équipage et y reçoit des mains d'un agent de l'État le solde des gages qui lui sont dus. Cette sage mesure de l'administration publique, garantit cette classe d'hommes dont le plus grand nombre est illettré, des piéges et des tromperies dont pourrait les rendre victimes la rapacité de ceux qu'ils ont servi.

C'est ici le lieu de citer un autre bienfait de ce système tutélaire. Au moment du payement de ses gages, l'agent maritime demande à chaque matelot s'il veut envoyer une partie de son gain à « sa vieille mère, » ou au « bon homme. » Il accompagne sa question de quelques bonnes paroles qui déterminent, le plus souvent, une réponse affirmative. Alors, la somme ainsi destinée, est déduite du montant dû et envoyée, sans frais, à sa destination.

Parmi les matelots il est une classe fort estimable et assez nombreuse. Elle se compose d'hommes qui ayant passé la première jeunesse, sont mariés, économes et rangés. Dès qu'ils ont touché le montant de leurs gages, ils retournent au sein de leur famille où ils portent la totalité de leur gain. Là ils passent, pour la plupart, une partie de la belle saison à cultiver leur champ et retournent ensuite à la mer dès le commencement de l'automne. Cette classe est surtout composée des habitants de la Basse-Bretagne, qui se font remarquer par leur

docilité, leur habileté pratique, leur persévérance dans le travail et un courage qui ne se dément jamais.

Lorsque le chargement est complet et le navire prêt à partir, alors les fournisseurs de provisions fraîches telles que pain, viande, légumes, accourent et encombrent son pont de leurs fournitures destinées à la table du capitaine, afin d'habituer, pendant les premiers jours, les passagers à la vie de la mer. Jamais un navire n'est aussi encombré, ne se montre sous un jour aussi défavorable qu'au moment de quitter le port.

Enfin, son pavillon est hissé à la corne; il se hale dans l'avant-port où il largue ses huniers. C'est à ce moment que des canots amènent le long de son bord, son équipage escorté par les logeurs. On se donne une poignée de mains; on se dit au revoir et les matelots sautent sur le pont où ils laissent provisoirement leurs coffres, pour courir à la manœuvre qui presse. C'est à ce moment même que commence, pour toute la durée du voyage, le rigoureux devoir de travail et d'obéissance passive qu'ils doivent au capitaine au service duquel ils se sont volontairement engagés.

Quand le navire a gagné le large et qu'il fait bonne route, l'équipage est employé à désencombrer le pont et à mettre chaque chose à sa place. Puis, le soir, il est appelé à l'arrière où le capitaine le divise en deux parties égales en nombre et autant que possible en force et en capacités. Ces divisions prennent alors le nom de *quarts*. Celui de bâbord appartient au second; celui de tribord au lieutenant. Le service est également réparti entre eux. A cet effet, la journée est divisée en fractions de quatre heures chacune nommées aussi *quarts*. Ainsi, par exemple, si le second prend le premier quart de nuit, de huit heures à minuit, le quart de tribord est alors appelé et prend, sous le commandement du lieutenant, celui de minuit à quatre heures du matin pendant que l'autre va se reposer à son tour. Ce dernier reprend le service de quatre heures à huit, et va ensuite se coucher de nouveau, de huit heures à midi. A partir

de midi, tout le monde travaille sur le pont jusqu'à la nuit, excepté dans les mauvais temps où l'équipage se fatiguant beaucoup, on lui donne, sans interruption, quatre heures de travail et autant de repos.

Cette division du temps donnerait, pour la journée, six quarts ; mais alors les mêmes hommes seraient toujours de service aux mêmes heures de jour et de nuit. Pour obvier à cet inconvénient, on a subdivisé celui de quatre à huit heures du soir, en deux parties égales de deux heures chacune et qu'on nomme « le quart du chien, » *dog's watch.* Par ce moyen, la journée se compose de sept quarts, et chaque moitié de l'équipage se trouve avoir alternativement celui du matin. Comme le quart du chien arrive à la fin de la journée, au moment où le travail est fini et avant que celui de nuit soit installé, c'est le temps où tout le monde est sur le pont. Le capitaine se promène en fumant son cigare, au vent sur l'arrière du navire ; le second se promène ou se repose sur les passavants et le lieutenant en fait autant du côté opposé, c'est-à-dire sous le vent. Le maître d'hôtel, s'il y en a un, ou le mousse ayant fini son ouvrage dans la chambre, vient s'asseoir à la cuisine auprès du cuisinier qui fume sa pipe. Les hommes de l'équipage, assis sur le cabestan ou couchés sur l'avant, fument, chantent ou content des histoires. A huit heures on *pique* huit sur la cloche, on jette le loch, l'homme de barre est relevé, la cuisine fermée, le quart de nuit prend le service et l'autre va se coucher.

Dans l'habitacle, placée devant la barre ou la roue du gouvernail, se trouve, immédiatement sous les yeux du timonier, la boussole, qu'en langage de mer on désigne sous le nom de compas. Il y a aussi une montre que le même homme doit consulter pour faire sonner l'heure sur la cloche placée à l'avant du navire. Lorsque la première demi heure du quart est écoulée, l'homme de barre crie « pique un ; » à la deuxième il crie « pique deux, » et ainsi de suite jusqu'à *huit* qui est la fin du

quart. A cet appel, le matelot le plus rapproché de la cloche fait entendre le nombre de coups demandés et de cette manière tous les habitants du navire savent toujours l'heure de la journée.

Au moment où on pique deux, quatre, six et huit, c'est-à-dire à chaque heure de la journée, l'officier de quart crie : au loch ! c'est l'ordre donné à deux hommes de venir à l'arrière pour la manœuvre de l'instrument qui sert à mesurer la rapidité de la marche du navire. Cet instrument est nommé « le loch ; » on dit « jeter le loch. » Aussitôt que la marche du navire a été constatée, l'officier l'écrit sur l'ardoise ainsi que le rumb du vent, la route gouvernée, l'état du temps et de la mer, et tous ces détails sont, chaque jour reportés, sur le livre du bord.

Dès que le jour paraît, le quart de service se met à tirer de l'eau de la mer et à laver le pont, à le frotter et ensuite à le fauberter avec le soin le plus minutieux, sous la surveillance de l'officier qui prend, lui-même, part à ce travail. Ensuite, il tire de la cambuse de l'eau douce dont il remplit la *fontaine ;* il franchit la pompe, lave les cordages et met tout en ordre sur le pont. Ce travail conduit jusqu'à sept heures et demie ; alors on pique sept sur la cloche ; le quart qui repose est appelé et tout l'équipage déjeune. A huit heures le travail de la journée commence et dure jusqu'au coucher du soleil à l'exception d'une heure à midi pour dîner. Quand je dis, le travail commence, il faut entendre celui qui est en dehors de la manœuvre, car ce dernier n'a ni trêve ni répit ; il ne chôme jamais un seul instant, ni jour ni nuit, par beau temps ou orage. Dans les mauvais temps, lorsqu'il s'agit de manœuvres pressantes telles que virer de bord, *prendre des ris* ou rentrer de la toile, le quart qui repose est appelé instantanément sur le pont. La manœuvre terminée, il redescend dans le poste pour être encore rappelé deux ou trois fois dans le cours de son quart de repos, si l'état du temps et le service l'exigent.

Une erreur très-commune parmi les hommes de terre est de croire que les matelots, à la mer, doivent être fort désœuvrés. Ils se demandent naïvement : « Que peuvent-ils donc faire de leur temps ? »

En premier lieu, la discipline exige que tout homme de l'équipage soit occupé à un ouvrage quelconque, excepté pendant la nuit ou le dimanche. A l'exception de ces moments, on n'en voit jamais, sur un navire bien commandé, aucun oisif sur le pont, ou assis ou s'appuyant sur la lisse. C'est un devoir pour les officiers d'occuper tout le monde alors même qu'il n'y aurait rien autre chose à faire qu'à gratter la rouille sur les ancres ou sur les chaînes-câbles. On peut donc dire que dans aucun bagne, les condamnés ne sont plus régulièrement mis à l'œuvre et plus strictement surveillés. Il n'est pas permis de faire la conversation, et quoique les matelots parlent ensemble quelquefois, lorsqu'ils sont à travailler dans la mâture ou près l'un de l'autre sur le pont, dès qu'un officier approche, ils gardent le silence.

D'abord, en quittant le port, toutes les manœuvres courantes doivent être examinées attentivement; celles qui sont hors de service sont changées. Les poulies et les drisses de bonnettes sont parées; les dormants examinés avec soin et garnis de mille manières diverses. Ensuite les détails sans nombre de cordages à tenir en bon état, de bitord à confectionner, de voiles à déverguer pour les réparer, tous travaux exécutés à bord, ne laissent jamais un seul instant l'équipage dépourvu de travail. Les armateurs achètent de vieux câbles hors de service, que les matelots détordent pour en retirer le filin. Ils nouent les brins les uns au bout des autres et ils en forment de grosses pelotes. Ce filin sert à plusieurs fins ; mais la plus grande partie est employée à fabriquer du bitord, c'est-à-dire une grosse ficelle à deux brins employée à mille usages divers. A cet effet, tout navire est muni d'un rouet de la confection la plus simple puisqu'il consiste seulement en

une roue au centre de laquelle est passée une longue broche en bois. Un homme le met en mouvement au moyen d'un bout de corde plate, tandis qu'un autre, tenant dans sa main les deux brins qui doivent être tordus ensemble, les frotte à mesure que le retordage s'opère, d'un morceau de toile mouillée de goudron. Dans les beaux temps, ce rouet ne cesse presque jamais de marcher et on l'entend de tous les points du bord. Enfin, les dormants prenant du mou par l'effet incessant du travail du navire et aussi par celui des alternatives de pluie et de sécheresse, ils doivent être roidis. Pour cette opération, il faut les dégarnir, puis les regarnir, ôter, remettre, goudronner, graisser, etc.; il existe une telle connexion entre toutes les parties du grément, qu'il est presque impossible de toucher à un cordage dormant, sans en affecter un autre qui doit aussi être remis dans son état normal.

Si à tout cela on ajoute qu'il faut encore peindre, vernir, gratter et poncer le pont, fourbir les cuivres; si on réfléchit que tout cela est à faire en sus des quarts de nuit, de gouverner, de prendre des ris, carguer, brasser, faire de la toile, grimper dans toutes les directions de la mâture, on comprendra que les matelots n'ont pas le temps de se livrer à l'oisiveté. Alors on conviendra qu'ils gagnent rudement les 50 ou 60 francs par mois de gages qui leur sont payés, ainsi que le biscuit et la viande salée dont on les nourrit.

Tous ces travaux, ainsi que celui de Pénélope, sont interminables, et lorsqu'un navire rentre à son port d'armement, après un voyage de deux ans, il y a encore autant à faire à son bord que le premier jour.

En ce qui concerne la hiérarchie maritime : le capitaine, *maître après Dieu*, ainsi que le porte le texte imprimé des connaissements qu'il a signés, est le seigneur par excellence. C'est lui qui donne la route et dont la seule volonté décide souverainement de toutes choses à bord. Il ne fait pas de quart; il va et vient quand et comme il lui plaît, et ne doit compte

de ses actions à personne. Il doit être obéi sans une observation, même de la part de son second. Il a le pouvoir de consigner ses officiers et même de les casser et de les envoyer devant travailler parmi les matelots. Il surveille l'exécution de ses ordres et souvent pendant la nuit, il monte à pas de loup sur le pont, pour s'assurer si chacun est à son poste et si l'officier de quart ne néglige aucun de ses devoirs dont l'un est de le prévenir aussitôt qu'un changement de temps se manifeste. Cet officier, surtout pendant la nuit, doit toujours marcher en veillant sur toutes les parties de la voilure, sur le compas pour s'assurer que le timonier gouverne bien, sur l'apparence du temps. Pour lui, céder au sommeil est un crime qui ne lui serait pas pardonné deux fois. Cette condition rigoureuse est pourtant de la plus stricte justice, car la sûreté du navire est commise à sa garde, et un seul instant de négligence peut entraîner les plus graves conséquences, quelquefois même sa perte et celle de tous ceux qui sont à bord. Il a le droit de faire de la toile à discrétion; mais les capitaines grands voiliers, que les Américains nomment *drivers*, ne lui donnent pas celui d'en diminuer sans leur autorisation spéciale, et alors ils montent eux-mêmes pour s'assurer de l'état du temps et juger la question d'opportunité. Il n'a pas celui de virer de bord; ce droit appartient au capitaine seul qui est toujours sur le pont pour cette manœuvre que, toujours aussi, il commande lui-même. Pour cette opération, sur les navires de deuxième ordre et faibles d'équipage, surtout dans les gros temps et afin d'avoir un homme de plus à la manœuvre, souvent il prend la barre du gouvernail et la garde tout en donnant rapidement ses ordres, jusqu'à ce que le navire ayant viré, soit complétement orienté sur l'autre bord. Dans ces circonstances, un capitaine vigilant passe les nuits presque entières à veiller; s'il se jette sur son lit, c'est sans quitter ses habits, afin d'être prêt à tout instant, au premier avis de l'officier de quart.

Lorsqu'il n'y a ni passagers ni subrécargue, le second seul

est admis à la table du capitaine. Hors des repas, il reste seul avec lui-même dans la contemplation de sa propre grandeur, savourant la satisfaction que peut faire goûter la possession du pouvoir suprême. Outre cette omnipotence, il exerce encore, en cas de naissance ou de décès, les fonctions de magistrat municipal, aux termes des art. 59 et 86 du Code civil.

Le second, est le premier ministre, l'organe officiel, l'officier en qui se résume toute l'activité et la surintendance. Le capitaine lui donne des ordres, lui laisse tous les soins de la distribution du travail et la responsabilité de sa bonne exécution. Il tient le livre de loch sur lequel sont inscrits, heure par heure, tous les détails de la navigation, tels que la route gouvernée, le taux de la marche, l'aire de vent avec désignation des conditions atmosphériques et de la mer. Pour ce registre important, il est responsable à l'égard des armateurs et des assureurs.

Il est, d'office en quelque sorte, le génie de l'équipage; car le capitaine ne condescend pas à plaisanter avec les matelots, qui, de leur côté, font peu de cas du lieutenant. Aussi, lorsqu'il est de bonne humeur, s'il lui plaît de régaler ses hommes de quelque bonne grosse plaisanterie à l'usage des marins, chacun se croit obligé de rire de la saillie.

L'emploi de lieutenant est proverbialement, un emploi de chien. Il n'est, en quelque sorte, ni officier ni matelot. Il n'est pas respecté comme un officier par l'équipage, et il est obligé d'aller en haut prendre des ris et serrer les huniers. Quand on prend des ris, ce qui a lieu le plus souvent par de gros temps, le poste d'honneur lui appartient comme le plus difficile et le plus périlleux. Ce poste est celui de l'empointure du vent. Mais il doit, pour le conserver, déployer la plus grande surveillance et la plus extrême agilité; car une seconde de retard seulement, le lui fait perdre au profit du premier bon matelot qui s'élance à sa place et s'en empare comme d'une proie. Ses subordonnés saisissent avec avidité toutes les occasions de lui

jouer ce mauvais tour, qui, plusieurs fois répété, le perd moralement aux yeux de l'équipage. Il doit mettre la main au goudron et à la graisse comme les matelots, qui lui donnent entre eux le nom de *leur domestique*, parce qu'il leur fournit tous les objets nécessaires aux travaux, tels que filin, bitord, fil de carré, *épiçoires*, etc., et leur distribue aussi, chaque jour, les vivres et le vin.

Le capitaine exige de lui qu'il maintienne sa dignité et se fasse obéir, et pourtant, il est tenu à distance, même du second. Ses gages sont ordinairement le double de ceux des matelots ; il mange et couche dans la chambre ; mais il doit être sur le pont presque toute la journée et il prend ses repas à la seconde table, c'est-à-dire des restes du capitaine et du second.

Tel est le rude poste qu'il faut occuper avant de parvenir à celui de second.

Tous les navires américains ont un *steward* ou maître d'hôtel qui est toujours mulâtre, tandis que le *cook* ou cuisinier est un nègre pur sang. Sur les navires français de deuxième ordre et naviguant avec parcimonie comme *la Félicie*, le maître d'hôtel est remplacé par un simple mousse, jeune garcon de douze à quatorze ans, qui est toujours aux ordres du capitaine pour son service particulier et celui de la chambre.

Le cuisinier est le patron de l'équipage. Ceux qui savent gagner sa faveur en obtiennent de petits services, tels que sécher leurs bas et leurs mitaines dans les parages froids et par les mauvais temps ou allumer leur pipe à la cuisine pendant les quarts de nuit.

Ces deux derniers, ainsi que le charpentier et le voilier, s'il y en a, travaillant toute la journée, ne font pas de quart et passent la nuit dans leur lit, excepté dans le cas où tout le monde est appelé sur le pont pour des manœuvres pressantes.

Les matelots, eux, n'ont qu'à obéir aux ordres qui leur sont donnés, et cela sans observations, sans hésitation, alors même

que leur vie devrait être le prix de leur obéissance immédiate. Le moindre signe d'hésitation vaut à un marin des paroles outrageantes de la part de l'officier, et quelquefois aussi, une grêle de coups de poing ou de garcette qu'il doit recevoir, non-seulement sans chercher à les parer, mais encore sans laisser paraître sur sa figure l'irritation d'un homme offensé, sous peine de se voir *mater* par des mauvais traitements à tout propos et en toute occasion. Des coups de poing donnés par un marin, équivalent à des coups de massue. Quelques capitaines d'un naturel féroce abusent d'une autorité despotique; mais dès qu'ils sont connus, ils deviennent les bêtes noires des bons matelots qui refusent de s'embarquer avec eux.

Résister ou rendre les coups qu'il reçoit du capitaine, serait, de la part d'un matelot, un acte de rébellion pouvant entraîner un meurtre légal sur sa personne. Mais la gravité même d'un pareil acte, est un motif pour qu'il ne se produise que dans des cas d'une extrême rareté. Un homme indiscipliné et pour cela maltraité sans cesse, profite souvent de la première escale du navire pour déserter. Cependant sa désertion est un fait grave, car il ne peut plus rentrer en France sans y subir une peine qui consiste généralement en un embarquement pour trois ans sur les vaisseaux de l'État. Souvent encore, le capitaine saisit l'occasion du premier croiseur national qu'il rencontre, pour l'y faire passer à titre disciplinaire, car la loi l'oblige à le ramener en France, représentée alors par le vaisseau de guerre sur lequel flotte son pavillon.

Je n'ai jamais pu voir, sans éprouver un profond sentiment de douleur, battre cruellement un homme qui ne pouvait se défendre. Mais je dois dire que le plus souvent ces actes de brutalité sont exercés sur des jeunes gens à la tête ardente, et qu'il est très-rare qu'un bon matelot, laborieux et rompu au service en soit l'objet. Vingt-quatre heures après le départ, un capitaine expérimenté connaît tous ses hommes et sait les traiter suivant leur valeur individuelle. Mais en leur donnant un

ordre, c'est toujours d'un ton dur et hautain. Cependant, si le *vieux*, ainsi que les matelots nomment entre eux le capitaine, quelque jeune qu'il soit, si le vieux est ce qu'ils appellent un *crâne* ou un *loup de mer*, courageux, attentif à la navigation, déterminé dans toutes les circonstances, habile à manœuvrer son navire et juste à l'égard de son équipage, il en est chéri et trouve partout le dévouement. Les matelots préfèrent mille fois un officier de cette trempe à un homme mou qui se laisse manquer, négligent dans la tenue de son navire, indécis dans ses manœuvres et qui craint de porter de la toile.

Si le capitaine a jugé les hommes de son équipage dans la première journée de navigation, de leur côté, ceux-ci l'ont jugé lui-même avec la même sûreté de coup d'œil. On peut dire que sur un navire tout le monde se connaît au bout de ce court espace de temps.

Tout ennemi que je suis de la violence et du despotisme, je suis forcé de convenir qu'il me paraît à peu près impossible de rien améliorer, à cet égard, en ce qui concerne le service maritime. Renfermés dans l'étroit espace d'un navire, exposés à toutes les vicissitudes des éléments et souvent aussi à des dangers pressants, des hommes ne peuvent jouir des avantages de la délibération ; une autorité absolue est nécessaire, dont les ordres ne puissent être éludés. Mais le correctif à ce mal d'ailleurs si grave, se trouve dans cette considération, qu'une fois de retour au port d'armement, les matelots libérés redeviennent les égaux de leur capitaine à qui ils peuvent demander compte, devant la justice, de mauvais traitements immérités ou même se venger directement sur lui par des attaques d'homme à homme.

Quand un matelot tombe malade, le capitaine faisant fonction de médecin, lui administre des médicameuts. A cet effet, les règlements exigent que tout navire soit pourvu d'une pharmacie dont la composition est indiquée. Dans cette pharmacie, se trouve un livret indiquant les remèdes qu'il faut

appliquer aux cas qui se présentent le plus souvent chez les hommes en cours de voyage maritime. On n'a pas à redouter que la paresse ou la mauvaise volonté sollicitent les marins à se dire malades; car rien n'est plus triste que la position de ces derniers. En effet, couchés dans le poste humide et privé d'air où personne ne s'occupe d'eux, car personne n'embarque pour servir de garde-malade, ils ne reçoivent, de loin en loin, qu'une moque de tisane des mains du cuisinier. Aussi faut-il qu'un homme soit réellement souffrant pour endurer une semblable position.

Après avoir travaillé toute la semaine, les matelots se reposent le dimanche, c'est-à-dire qu'ils ne font d'autres travaux que ceux de la manœuvre. Dès le matin après le déjeuner, ils se mettent à leur toilette; ils se rasent, se lavent et, s'il fait chaud, se jettent réciproquement de l'eau sur le dos qu'ils se ratissent à tour de rôle. Ensuite, ils font la lessive de leur linge, qu'ils attachent dans le grément pour le faire sécher. Enfin, ils font les travaux d'aiguille nécessaires à l'entretien de leurs vêtements. Cela fait, ils mettent leurs habits du dimanche et passent le reste de la journée à causer, à jouer aux cartes, à lire ou à se promener.

Comme tous les hommes exerçant un état difficile et d'incontestable utilité, les matelots ont une haute idée de leur profession et se montrent très-chatouilleux sur ce point. Ils professent du dédain pour les hommes que leur état oblige à vivre à terre, mais surtout un mépris souverain pour les soldats. Ce sentiment non déguisé à l'égard de ces derniers, donne lieu à des rixes fréquentes lorsqu'ils se rencontrent. De là vient qu'un capitaine mécontent de son équipage, à l'occasion d'une manœuvre d'ensemble mal exécutée ou qui ne l'est pas à son gré, s'écrie quelquefois en frappant du pied sur le pont avec violence : *tas de soldats que vous êtes!* ou encore; *qui m'a f.... des soldats comme vous!* C'est la plus grosse injure qu'il puisse lui adresser pour l'humilier;

elle va droit au cœur de ses hommes dont les traits révèlent la honte ou le chagrin qu'ils en éprouvent.

Cette prétention des matelots à la supériorité, me paraît grandement justifiée, quand je pense aux difficultés qu'il faut vaincre pour devenir habile dans leur profession, à la rudesse de leur existence, aux dangers incessants qui les entourent et qu'ils doivent dédaigner. Il faut dix ans de service à un homme laborieux et très-intelligent, pour devenir parfait matelot, tandis qu'en deux ou trois ans on forme un soldat. Le premier doit connaître à peu près tous les états qui sont exercés dans la vie sociale; il a de plus la difficile spécialité du sien qui s'applique à tout ce qui flotte sur l'eau et exige l'adresse, l'agilité, la présence d'esprit et un courage inébranlable. Aussi n'est-il jamais embarrassé pour gagner sa vie, dans quelque pays où il se trouve, sur quelque rivage où le sort le jette.

La journée du marin en mer, commence à midi, c'est-à-dire au moment du passage du soleil au méridien du lieu où il se trouve. Ce fait est constaté par l'observation du capitaine et de ses officiers. Une demi-heure avant qu'il se produise, chacun apporte sur le pont, ses instruments d'observation, et fixant l'image du soleil dans la glace de son sextant, la suit dans sa marche ascendante, jusqu'à ce que, parvenue à son point le plus élevé, elle paraît s'arrêter un instant, puis décline. A ce moment, le capitaine crie, *Pique-huit!* il est midi ; la montre de l'habitacle est mise à l'heure, le loch jeté, l'homme de barre relevé, et l'équipage va prendre son repas.

Au moyen de cette observation méridienne, le capitaine calcule la latitude et la longitude, c'est-à-dire détermine le point du globe où se trouve le navire et le fixe sur sa carte. C'est ce qu'on nomme *faire le point*.

C'est ici le lieu de dire combien l'invention récente du chronomètre ou montre marine a été heureuse pour la navigation, en donnant un moyen simple et facile de déterminer la

longitude toujours auparavant si incertaine. En effet, avant cette découverte on calculait la longitude par l'estime, c'est-à-dire, en relevant la route du navire, le taux de sa marche et en compensant les directions diverses qu'il avait suivies pendant les vingt-quatre heures écoulées. Mais il était impossible d'apprécier avec exactitude la dérive, l'action des courants, d'où résultaient souvent des erreurs énormes, des différences quelquefois de cent lieues entre le lieu supposé et le point réel. De là, résultaient de fréquents naufrages, car dans l'obscurité de la nuit, on se jetait sur une côte qu'on croyait fort éloignée encore.

On avait, il est vrai, un moyen plus sûr de déterminer la longitude, dans les calculs de distance entre le soleil et la lune; mais outre que par la position respective de ces astres, on ne peut le faire que trois au quatre fois par mois; que souvent un ciel nuageux rend l'observation impossible, cette opération présente de grandes difficultés. Il faut, en effet, amener en contact, avec une extrême précision, les bords des deux astres dans la glace de l'instrument, sous peine de faire de longs calculs pour arriver à un résultat absurde. Or cette condition est très-difficile à remplir à cause de la mobilité incessante du navire sur lequel est placé l'observateur. Aussi peut-on dire que sur vingt observations de ce genre, moins d'un quart, peut-être, donne un résultat sur lequel on puisse se reposer avec confiance. Avec le chronomètre, au contraire, on peut renouveler ses calculs vingt fois dans la même journée, pourvu que le soleil soit visible et corroborer ainsi ses observations. Ces calculs, faits à l'aide des tables de logarithmes, ont encore l'avantage d'être d'une extrême facilité. Aussi peut-on dire aujourd'hui, qu'un homme intelligent, quoique d'une instruction très-médiocre, peut apprendre en huit jours, tous les calculs nécessaires à conduire un navire sur tous les points du globe. Toute la difficulté de la navigation a donc été réduite, par l'invention de cet instrument, à

la seule pratique de la mer et de la manœuvre qui exigera toujours un long apprentissage.

Je veux, à ce sujet, consigner ici une remarque relative aux habitudes routinières léguées au peuple français par les quatorze siècles de la monarchie. Ces habitudes que n'ont encore pu détruire soixante années d'un régime plus ou moins démocratique, tendent toutes à tenir l'humanité en tutelle. Ainsi on exige encore qu'un marin, pour commander un navire, soit pourvu d'un diplôme délivré à la suite de plusieurs examens, au lieu de laisser aux armateurs le soin de choisir, eux-mêmes, les hommes qui leur inspirent confiance pour la gestion de leurs intérêts. Il résulte de là, que des marins de la plus haute capacité qui, par un motif quelconque n'ont pu obtenir un diplôme, n'ont pas le droit de commander. Alors, les armateurs qui veulent employer leurs talents, sont obligés, pour éluder la loi, de leur donner un capitaine postiche dont le nom sert aux expéditions, mais qui est réellement le second à bord du navire. C'est ce qu'on nomme un *porteur*. Celui-ci est généralement un jeune homme nouvellement reçu et qui a besoin d'emploi, ou bien une vieille ganache sans autorité, qu'on nourrit à bord et qu'on paye sans en attendre aucun service. Cette position équivoque entraîne souvent des inconvénients graves.

En Angleterre et aux États-Unis, pays essentiellement maritimes, il n'en est pas ainsi. Commande un navire qui veut et prend qui veut aussi le titre de capitaine. Le législateur a pensé qu'en cette matière, comme en toute autre, il fallait laisser agir l'intérêt privé. Il n'a pas admis qu'un armateur soit incapable d'apprécier le mérite d'un marin, ni la possibilité qu'un homme ignorant l'art de diriger un navire, soit assez fou pour vouloir, en le faisant, aller se noyer. Dans ces pays, les hommes sont traités en êtres raisonnables, tandis que chez nous, ils le sont sous beaucoup de rapports, ainsi que des enfants mineurs.

En France encore, les cartes marines servant à la navigation, sont exécutées et vendues par l'État. Elles sont bien exécutées, sans doute, mais sur une échelle extrêmement réduite et sans indications utiles. Dans les pays déjà cités, ces cartes sont faites par l'industrie privée ; elles sont de très-grandes dimensions, présentent des milliers de parallèles, des routes tracées par une longue pratique des marins célèbres et les variations du compas sur les divers points du parcours. Elles sont, à mon avis, incomparablement supérieures, car elles abrégent beaucoup les travaux, les calculs et le pointage.

Je veux aussi dire quelque chose des passagers qui naviguent pour la première fois. Sur cent, on peut affirmer que quatre-vingt-quinze subissent le mal de mer. Plus leur tempérament est sanguin et plus vite ils en sont atteints. Les uns éprouvent ses effets dès que, sortant du port, le navire commence à se balancer aux ondulations des vagues ; les autres en sont pris successivement, suivant leur tempérament et aussi suivant l'état de la mer. Les petits enfants ne l'éprouvent presque jamais. Des charlatans ont annoncé mille moyens préservatifs de ce mal ; mais il ne peut, en réalité, en exister aucun ; car il est produit par des causes physiques que l'habitude seule peut vaincre. Ces causes sont, en premier lieu, la mobilité incessante, l'agitation saccadée du navire remplaçant tout à coup la solidité fixe de la terre sur laquelle on est habitué à marcher ; en second lieu, le balancement des mâts, des cordages et de tous les objets qui frappent la vue. Obligé de chercher incessamment la perpendiculaire afin de ne pas tomber, le corps se meut toujours en sens inverse des parties élevées du navire ; ces mouvements opposés produisent une sorte d'éblouissement d'où naît le mal de tête, suivi bientôt d'affreuses pesanteurs dans l'estomac et de nausées. En troisième lieu, l'odeur infecte que répand l'eau corrompue qui se trouve à fond de cale, dès qu'elle est agitée par le roulis du navire sortant du port. Enfin, l'odeur de goudron, de peinture,

de cordages et de tous les autres objets, odeur composée dont le méphitisme n'a rien sur la terre qui puisse lui être comparé. De plus, l'eau douce renfermée dans les futailles se corrompt dès les premiers jours et ajoute encore à toutes ces causes de malaise. L'habitude seule peut donc vaincre le mal de mer qui dure de trois à dix jours pendant lesquels on éprouve physiquement et moralement, des souffrances indescriptibles, car elles n'ont pas un instant de répit. Dans la nuit, même, jeté d'un côté et d'autre dans son lit par l'action du roulis, ou balancé dans le sens de la longueur par l'effet du tangage, ayant souvent les pieds plus élevés que la tête, on ne trouve aucun repos dans un sommeil agité et fiévreux. Si dès le matin on se traîne, brisé de fatigue, sur le pont pour y chercher de l'air et de la fraîcheur, la vue des vagues agitées, du balancement des mâts et de tout ce qui tient au navire, produit aussitôt un malaise horrible et des efforts convulsifs qui font vomir d'un estomac vide de nourriture, la pure bile et les glaires produites par ses contractions violentes. On éprouve un état de prostration absolue; on désire la terre, et la mort même apparaît comme un bienfait. Une tasse de thé ou de bouillon apporte un soulagement momentané bientôt suivi de vomissements nouveaux.

Je ne connais rien de plus horrible que le mal de mer, mal sans compensation, car n'offrant aucun danger, non-seulement il n'excite aucune sympathie, mais encore il provoque les rires de ceux qui n'en souffrent pas. Personne ne l'a éprouvé plus cruellement que moi-même. Il me souvient parfaitement que pendant les huit premiers jours de ma première traversée, souvent couché sur le pont, exposé à la pluie et recevant les éclaboussures des vagues qui battaient le navire, j'aurais regardé comme un bienfait qu'on me jetât à la mer.

Mais, graduellement le corps s'habitue à cette nouvelle existence; on prend un peu de nourriture que l'estomac conserve; on peut marcher sur le navire sans l'appui des cordages et des

lisses et bientôt, par suite d'une longue vacuité de l'estomac et par l'effet de l'air de la mer, on éprouve un appétit insatiable. Dès lors tout est fini; on n'a plus qu'à combattre la constipation presque toujours d'une extrême ténacité. A la tristesse a succédé la joie; au dégoût de la vie, l'avidité de voir et de se distraire. La première impulsion d'un passager bien revenu à la santé, le premier usage qu'il fait de ses forces retrouvées et des jambes marines qu'il a acquises, est de grimper dans les haubans. C'est là que l'attendent les matelots vigilants; à peine est-il arrivé au tiers de la hauteur du grand mât que l'un d'eux s'élance et va l'amarrer aux dormants où il l'abandonne jusqu'à ce qu'il demande grâce en donnant une petite gratification au bénéfice de l'équipage. C'est une plaisanterie que les capitaines tolèrent.

Bientôt chacun se livre à un travail ou à un amusement quelconque; des groupes se forment, des amitiés se lient; on joue, on lit, on s'amuse de mille manières, mais les repas, heureusement nombreux, aident plus que tout le reste, à supporter la monotonie de cette existence vide et passagère.

Pour un homme sérieux, rien n'est plus désagréable que la présence de femmes parmi les passagers, surtout sur les navires français. Le plus souvent ces femmes sont des aventurières intrigantes de mœurs douteuses. Les Français naturellement lovelaces, c'est un travers national, s'empressent autour d'elles; des intrigues se nouent qui souvent dégénèrent en grossières orgies et produisent des jalousies d'où naissent des commérages ridicules ou odieux, des querelles qui quelquefois aboutissent au duel au moment de débarquer au lieu de destination.

En arrivant sous la ligne du tropique ou sous celle de l'équateur, on procède généralement au baptême de ceux qui ne l'ont jamais passée. Les capitaines autorisent presque toujours cette plaisanterie qui procure quelques gratifications à l'équipage et une journée de bruyante distraction à leurs passagers. Je ne

donnerai pas les détails de cette cérémonie burlesque, car elle a été racontée mille fois par les auteurs de romans maritimes. Je me bornerai à dire sur quoi elle repose et à indiquer les moyens par lesquels on y procède.

Le dieu Tropique, jaloux de son empire, veille attentivement à ce qu'aucun profane n'y pénètre sans avoir, auparavant, été initié à ses mystères et payé le tribut d'initiation. Du haut du grand mât se fait entendre ce cri : « *Oh! d'en bas, oh!* » c'est le dieu qui appelle. Le dieu est presque toujours l'un des officiers accoutré d'une façon plus ou moins mythologique et armé du traditionnel trident de Neptune.

A ce cri, tout le monde se réunit sur le pont. Après une foule de questions, le dieu annonce qu'ayant aperçu parmi les passagers des personnes qui lui sont inconnues, il vient leur donner son baptême et percevoir le tribut qu'elles lui doivent. Puis il descend et procède à la cérémonie, dans une tente préparée au pied du grand mât. On introduit, l'un après l'autre, ceux qui doivent être initiés. Là, assis devant le dieu, celui-ci, après une courte instruction, leur fait prêter serment de ne jamais faire la cour à la femme d'un marin en cours de voyage; de ne jamais manger du biscuit ni de la viande salée, quand il peut se procurer de la viande et du pain frais. Enfin il perçoit le tribut fixé à la discrétion de l'initié, soit cinq ou dix francs. A ce moment même, le siége sur lequel ce dernier est assis, se dérobe sous lui et il tombe dans une pièce d'eau. Au même instant aussi, des matelots cachés par une toile, versent sur sa tête, deux baquets d'eau salée et l'initiation est terminée. Le néophyte est conduit vers l'avant du navire où on le cache, pour que sa vue n'arrête pas la bonne volonté de ceux qui ne le sont pas encore et la chose continue ainsi jusqu'au dernier.

A la suite de cette farce, qui excite les éclats de rire les plus bruyants, commence une aspersion générale d'eau salée que les initiés se donnent entre eux jusqu'à ce que, exténués de

fatigue, ils aillent changer de linge pour se mettre à table.

A l'occasion des lignes des tropiques et de l'équateur, je ne puis résister au désir d'exprimer l'étonnement que m'a souvent causé l'ignorance des gens du monde à cet égard. Cette ignorance n'est pas moindre relativement à la configuration du globe, aux divers grands phénomènes dont il est le théâtre et à la simple géographie.

Le plus grand nombre, même parmi ceux qui ont une certaine instruction, croient que ces lignes idéales représentées sur les cartes géographiques afin de pouvoir fixer la position d'un point sur notre globe, existent réellement dans l'espace et sont visibles au moyen d'instruments particuliers. A la suite de la cérémonie du baptême, on demande donc à voir celle sous laquelle on se trouve et on presse le capitaine de la montrer. Pour continuer la plaisanterie, ce dernier y consent quelquefois. Il a, auparavant, tendu un cheveu sur le grand verre de sa longue vue ; chacun y regarde un instant et demeure convaincu qu'il a bien réellement vu la ligne.

Les habitants du Nord, sachant que la chaleur du climat augmente à mesure qu'on avance vers le Sud, n'imaginent pas qu'il y ait un terme à cette élévation progressive de la température. Ils ignorent que l'équateur est le point où est concentrée la chaleur la plus forte des rayons solaires qui va, lorsqu'on s'avance au delà, décroissant plus rapidement encore qu'en avançant vers le pôle Nord. Cette ignorance assez naturelle chez la multitude qui n'a pas fait des études spéciales, est choquante chez des hommes instruits, surtout lorsqu'ils se livrent à l'instruction de la jeunesse. Aussi ai-je éprouvé, à cette occasion, un véritable chagrin en lisant une histoire de la découverte de l'Amérique par M. Lamé Fleury. Auteur de plusieurs abrégés d'histoire à l'usage de la jeunesse, remarquables par la pureté du style, par un jugement sain et la modération générale de ses appréciations, M. Fleury, a néanmoins écrit ce qui suit, en parlant du détroit de Ma-

gellan : « Il est formé, d'un côté..... et de l'autre, par un « groupe d'îles auxquelles on donne le nom d'archipel pata- « gonien ou de *Terre de feu*, parce qu'elles *sont situées sous le « climat le plus chaud du monde entier.* » Or la Terre de Feu est située vers le 55e degré de latitude Sud, sous un climat glacé, au milieu d'éternelles tempêtes.

Les variations du compas sont encore un fait qui n'est pas moins ignoré. Aussi, les passagers sont-ils toujours étonnés en voyant faire les observations nécessaires pour déterminer leur importance. L'aiguille aimantée montre le Nord et pour eux tout est dit par cela. Mais par des causes physiques dont la science n'a pas encore pénétré le secret, l'aiguille aimantée ne pointe au Nord vrai, que sur un très-petit nombre de points du globe ; partout ailleurs elle éprouve, soit vers l'Ouest, soit vers l'Est, des déviations qu'il est de la plus haute importance de connaître pour la sûreté de la navigation. Dans la Manche, cette déviation est de 27 degrés vers l'Ouest et va décroissant, en suivant cette direction, jusqu'au banc de Terre Neuve. Là, l'aiguille pointe au Nord vrai ; au delà, elle incline progressivement vers l'Est, pour varier de nouveau, vers le point opposé, à partir d'une autre méridienne éloignée.

Tels sont, à quelques modifications près, les usages et coutumes qui régissent la navigation chez tous les peuples maritimes du monde ; telles sont les croyances et les erreurs que partagent presque toutes les personnes étrangères à la navigation.

CHAPITRE XI.

La Croix du Sud. — Grains à l'équateur. — Pamperos. — Cap Horn. — Juan Fernandez.

Conduits par l'alizé fidèle sur une mer bleue et tranquille, nous avancions rapidement vers l'équateur. Chaque jour la chaleur augmentait d'intensité, mais la tente qui couvrait l'arrière du navire, nous abritait contre les rayons trop ardents du soleil. Ensuite, la douce fraîcheur des nuits venait nous faire oublier la monotonie des jours que ne rompait plus aucun objet extérieur. La nuit dans ces parages est, si j'osais m'exprimer ainsi, la plus belle partie de la journée. Je lui dois ce témoignage; car c'est elle qui m'a fait éprouver les plus pures, les plus douces jouissances de ma vie, dans la contemplation du merveilleux firmament dont je ne pouvais détacher mes regards. Je restais de longues heures couché sur le beaupré du navire, la face tournée vers le ciel étincelant d'innombrables étoiles. Absorbé dans une muette admiration, oubliant la terre et le navire qui me portait, je promenais ma pensée parmi ces astres merveilleux qui exécutent éternellement devant Dieu, leurs harmonieux mouvements.

De temps à autre, le navire s'inclinant légèrement sous l'effort d'une *rizée* (1) passagère, augmentait, de son taille-mer qui fend l'onde, le bruit d'une marche plus rapide et m'arrachait pour quelques instants au ciel où vivait mon esprit. Alors portant mes regards au-dessous de moi, je le voyais qui glissait

(1) Terme de mer, brise qui augmente de force.

doucement sur un lit de feu, de perles et de diamants. Qui pourrait peindre les merveilles de ces nuits! Qui pourrait rendre la douceur ineffable dont se trouve inondée l'âme qui les contemple! Pour moi, qui ne saurais le faire, je demeurais saisi d'admiration; mon cœur débordait d'un saint enthousiasme et mes yeux se mouillaient de larmes de reconnaissance envers Dieu qui me permettait de sentir leur magnificence.

Pendant les nuits privées de la présence de la lune et par l'effet d'une cause inexpliquée, on remarque, dans ces parages et par un ciel d'une parfaite pureté, des différences sensibles dans la clarté répandue par les étoiles. Ainsi, tantôt ces astres paraissent petits et scintillent avec force dans un sombre azur; tantôt ils paraissent plus grands et répandent une lumière blanche et douce dans un ciel d'un bleu tendre,

Dans le dernier cas, de même que lorsque la lune est sur l'horizon, l'eau de la mer, agitée par le passage du navire, ressemble à un lit de perles sur lequel il se balance doucement et celle que le choc de sa proue projette au loin, se divise en gouttes qui roulent isolément à la surface des vagues, semblables à des diamants. Une lueur argentine se dégage tout autour du navire, y répand une douce clarté qui l'éclaire et dont rien ne saurait rendre l'harmonieuse beauté, le merveilleux effet sur la surface des eaux.

Dans le premier cas, le navire semble se rouler sur un lit de feu d'où s'échappent incessamment d'innombrables et brillantes étincelles qui l'illuminent tout entier. Alors les gouttes produites par le choc de sa proue, ressemblent à des millions de rubis que jetterait sur son passage, la main libérale d'une fée bienfaisante.

Déjà Vénus avait cessé de se lever pour nous à l'horizon du Nord: la grande Ourse ne nous montrait plus que sa dernière étoile; la voie lactée nous laissait à peine voir son extrémité méridionale, et les autres constellations de l'hémisphère boréal disparaissaient les unes après les autres pour ne

plus se montrer à nos regards. Elles étaient remplacées par des constellations nouvelles qui nous étaient inconnues, et déjà se montrait chaque soir à l'horizon, la première étoile de la Croix du Sud ainsi nommée parce qu'elle est formée de quatre étoiles disposées en forme de croix. Cette belle constellation qu'on dit la plus brillante du ciel et que j'ai si longtemps contemplée, placée au pôle Sud, de même que Vénus l'est au pôle Nord, semble supporter avec elle, les deux extrémités du prolongement invisible de l'axe sur lequel se meut notre monde. Elle est entourée de nébuleuses nombreuses dont trois présentent une si grande densité que les Anglais les ont nommées *les nuages imaginaires* (*imaginary clouds*).

Il m'a paru que le ciel de l'hémisphère austral est beaucoup plus peuplé d'étoiles que ne l'est celui du Nord; il m'a semblé aussi, que ces astres s'y montrent plus gros et resplendissent d'un plus vif éclat. On y voit un grand nombre de blancheurs nuageuses semblables à notre voie lactée, et là, même, où le ciel reste bleu, on peut à peine fixer un point de l'espace sans qu'au bout de quelques instants, l'œil n'y découvre le scintillement d'une étoile.

Aux environs de l'équateur l'uniformité de notre course fut rompue par des grains nombreux et quelquefois très-violents. Il en est toujours ainsi dans ces parages, et on s'y attend. A ce sujet j'observerai que les équipages ne sont pas fâchés de ces incidents, car ils font diversion à la monotonie d'une vie, pour eux trop douce et trop calme. L'esprit humain est ainsi fait, qu'il se lasse plutôt d'un état qui ne laisse rien à désirer, que de l'existence agitée par la crainte et mêlée d'espérance.

Les grains ou orages passagers sont de deux sortes. La première est formée de l'agglomération de nuages isolés, arrêtés dans leur course par des causes atmosphériques qui me sont inconnues. Au moment de sa formation, la brise cesse de souffler et laisse les voiles du navire battre ses mâts. Bientôt de grosses gouttes de pluie commencent à tomber; le tonnerre

gronde et la pluie augmente; ensuite, le vent se met tout à coup à souffler avec violence; le navire bondit sur la mer; puis, au bout d'une demi-heure tout rentre dans le calme; la brise reprend son cours; le navire déploie de nouveau ses voiles, et tout est fini. La seconde est plus sérieuse; aussi est-elle l'objet d'une surveillance active et incessante de la part des marins. Un point noir, à peine perceptible, se montre à l'horizon; il grossit rapidement, et attirant à lui les vapeurs répandues dans l'atmosphère, il couvre en peu de temps le ciel tout entier d'un voile sombre et menaçant. Le tonnerre commence à gronder et bientôt ses coups retentissants laissent à peine entre eux l'intervalle de quelques secondes. Ensuite, la pluie tombe par torrents en même temps que le vent se met à souffler avec fureur, faisant quelquefois le tour du compas en quelques minutes. La pluie cesse alors, et le vent seul continue à tourmenter l'espace. Il dure ainsi, une heure ou plus, puis il cesse tout à coup, laissant la place à la pluie qui recommence à tomber avec une extrême violence. Enfin, le ciel s'éclaircit, le soleil se montre radieux, la brise a repris son cours, et il ne reste aucun vestige de la tempête en miniature qui vient de passer. C'est comme un mauvais rêve qu'on aurait fait au milieu d'un sommeil agité; mais ce rêve se renouvelle souvent dix fois en vingt-quatre heures.

Les marins veillent attentivement à l'approche de ces derniers; dès qu'ils se manifestent, tout se prépare rapidement à bord pour les recevoir. Le capitaine, couvert de son *nord-ouest* (1), est toujours sur le pont et prend le commandement. Le quart qui est au repos est appelé sur le pont, d'un ton qui lui apprend de quoi il s'agit, et il saute hors du logement en un clin d'œil. Les basses voiles, les royaux et les perroquets sont cargués et des hommes veillent aux drisses des huniers prêts à les larguer au premier commandement. Le grain passé,

(1) Gros vêtement réservé pour les mauvais temps.

toute la voilure est larguée, bordée et amurée de nouveau. Les ordres se sont succédé rapidement ; les matelots ont couru dans la mâture et sur le pont ; ils ont cargué, largué, brassé, hissé, amuré ; ils sont trempés d'eau et de sueur, mais ils ont eu du nouveau et paraissent plus satisfaits. Il est vrai qu'à la suite de ces grains, le capitaine fait ordinairement verser un verre d'eau-de-vie à chaque homme, ce qui est une compensation souvent désirée.

Lorsque nous eûmes le soleil au zénith, au point où les corps ne projettent plus d'ombre, nous éprouvâmes, pendant le jour, des calmes suivis de brises légères pendant la nuit. La chaleur était si intense que le goudron mêlé à la filasse qui remplit les coutures du pont, se liquéfiait et coulait sur les planches. Le sel résultant du lavage du pont, brillait de toutes parts en petits cristaux et recouvrait tous les objets d'une couche très-mince. Pendant la nuit, la mer était extrêmement phosphorescente ; lorsqu'on agitait la main dans un baquet de son eau, il en jaillissait une multitude d'étincelles dont quelques-unes s'y attachant, continuaient à briller, même lorsqu'elles étaient exposées à l'air. On prétend, et ce dernier fait me porte à y croire, que ces lueurs sont produites par un insecte microscopique, qui a la propriété de devenir lumineux sous l'action soit de la crainte soit de l'amour.

Vers le milieu du jour, en ces brûlants parages, lorsque fermant à demi les yeux on regarde sur une ligne horizontale, on aperçoit, dans l'atmosphère, un mouvement ascensionnel, semblable à celui que l'on remarque dans un verre où l'on a versé de l'eau sur une liqueur sucrée. Ce n'est autre chose que l'eau de la mer vaporisée par la puissante chaleur des rayons solaires, s'élevant dans l'espace et conservant encore assez de densité pour être perceptible à la vue.

Après avoir dépassé le tropique du Capricorne, et atteint les vents variables de l'hémisphère austral, nous nous attendions, vers le parallèle du Rio de la Plata, aux attaques des redouta-

bles *pamperos*. On veillait attentivement sur eux ; mais ils nous laissèrent passer sans réclamer le tribut que doivent ordinairement leur payer les navigateurs.

Le *pampero*, est un courant d'air qui, descendant des hauteurs du versant oriental de la chaîne des Andes, traverse, en les désolant, les vastes plaines nommées *pampas*, situées entre ces montagnes et l'Atlantique. Il souffle avec une extrême violence et produit des tempêtes désastreuses pour les navires en mer et souvent même, pour ceux qui sont mouillés dans les ports et fleuves de la côte. Aussi est-il très-redouté des marins. Au large, en mer, il s'annonce par une accumulation, au Sud-Ouest, de nuages d'où s'échappent des éclairs sans tonnerre. Alors le vent qui soufflait, tombe tout à coup ; un calme profond lui succède, suivi, au bout de quelques minutes, d'un ouragan furieux, arrivant comme une trombe, qui dure un jour entier et quelquefois plus. Aussi, dès le signal donné par le premier dégagement d'électricité, on se hâte de réduire la voilure et de mettre le navire en état de soutenir les assauts de la tempête.

Cependant l'équateur était déjà bien loin derrière nous ; aux chaleurs accablantes de la zone torride, avait succédé la température fraîche et vivifiante d'un bel automne ; nous nous hâtions d'en jouir, car nous savions qu'elle ne devait durer que quelques jours. Notre monde est en effet s petit, que l'on y passe alternativement et en un temps bien court, du froid excessif à la chaleur la plus intense pour arriver bientôt encore à l'extrême opposé. A mesure que nous avancions vers le Sud, longeant à grande distance, la côte de Patagonie, l'air devint de jour en jour plus froid ; bientôt chacun reprit ses vêtements chauds et se prépara aux rigueurs très-prochaines d'un nouvel hiver.

Nous observâmes alors, pendant plusieurs jours de suite, un phénomène singulier. Chaque soir, au coucher du soleil, des bancs de nuages se formaient à l'horizon dans la direction de

la terre. Ils affectaient les formes les plus bizarres, les plus fantastiques, se coloraient de toutes les teintes du faisceau lumineux et présentaient les plus riches combinaisons de tons et de nuances. Les tableaux qu'ils formaient, changeaient à chaque instant de coloris, à mesure qu'allait s'affaiblissant la lumière des rayons que le soleil, déjà sous l'horizon, projette encore dans l'espace; enfin ils s'effaçaient entièrement dans l'ombre du crépuscule. Mais alors, apparaissaient des lignes régulières, nettes et fermes qui affectaient les formes variées d'une terre, au point de nous faire croire à la réalité de son voisinage. Nous consultions, avec anxiété, la carte et nos calculs qui nous la montraient à une distance assez considérable. Cependant des erreurs étant toujours possibles dans les calculs nautiques, nous éprouvions une certaine inquiétude qui nous détermina à veiller, toutes les nuits, aussi longtemps que le phénomène se produisit.

Nous avions eu le projet d'entrer dans l'Océan Pacifique par le détroit de Magellan. Ce trajet avait l'avantage de raccourcir notre route et nous dispensait de doubler le cap Horn. Cependant, après mûre réflexion, après avoir relu les rapports des marins sur les difficultés et les dangers que présente ce détroit, nous y renonçâmes. En effet, ses courants, très-rapides portant à l'Est, nous étaient contraires; son peu de largeur et de profondeur et les brouillards épais qui le couvrent souvent, font courir aux navires des risques très-grands, aggravés encore par la solitude de ces parages où on ne peut, en cas de naufrage, espérer aucun secours. Ces motifs en éloignent le plus grand nombre des marins qui préfèrent affronter les rudes temps du cap Horn; car là, du moins, on a la grande mer devant soi.

Le détroit de Magellan, situé à l'extrémité du continent américain austral, sépare la Patagonie de la Terre de Feu. Il fut découvert en 1520, par l'illustre navigateur portugais dont il porte le nom, et qui, le premier, pénétra par cette voie dans l'Océan Pacifique. Il mit trente-cinq jours dans ce trajet et y

perdit deux navires de son escadre. Magellan, naviguant pour le compte de Charles-Quint, cherchait à atteindre les Moluques en allant à l'Ouest. Il périt dans ce voyage, mais l'expédition qu'il commandait revint en Europe par le cap de Bonne-Espérance exécutant ainsi, pour la première fois, le tour du monde. Magellan cherchant, pour se rendre dans l'archipel indien qu'il avait déjà visité, un passage à travers l'obstacle alors insurmontable du continent américain, rappelle un fait historique trop singulier pour ne pas le rapporter ici. L'esprit sceptique du XIXe siècle peut à peine ajouter foi à l'importance que la crédulité publique attribuait alors à un prêtre résidant à Rome, se prétendant lieutenant de Dieu sur la terre, et, à ce titre imaginaire, disposant au gré de son caprice et de ses intérêts, des royaumes et des peuples.

Dès les premières découvertes des Portugais en Afrique, le roi Jean II avait demandé et obtenu du pape, une bulle qui le déclara maître et légitime possesseur de toutes les découvertes faites et à faire au sud des Canaries.

Aussitôt que la nouvelle des succès de Christophe Colomb était parvenue en Espagne, Ferdinand et Isabelle se hâtèrent, de leur côté, de demander un pareil envoi en possession de toutes les découvertes faites et à faire par leurs sujets. Par une bulle promulguée le 2 mars 1493, le pape Alexandre VI leur accorda l'objet de leur demande. Mais pour prévenir toute contestation entre le Portugal et l'Espagne, une autre bulle, publiée le lendemain, traça une ligne de démarcation qui fixait les bornes des territoires des deux puissances. Cette ligne idéale, tirée d'un pôle à l'autre, passait à 100 lieues à l'Ouest des Açores et des îles du cap Vert. Tous les pays découverts ou à découvrir par les Espagnols à l'Ouest de cette ligne, devaient appartenir à l'Espagne et tous ceux qui étaient ou seraient découverts à l'Est, devaient appartenir au Portugal.

Ce fut donc pour se renfermer dans les limites tracées par la lettre de la bulle du pape, que le roi d'Espagne fit rechercher

un passage à l'Ouest, vers l'Inde, afin de pouvoir disputer cette riche contrée aux Portugais qui s'y étaient déjà établis. Telle fut la cause qui conduisit à la découverte des limites du continent américain vers le pôle austral.

Laissant donc les îles Malouines à gauche, nous gouvernâmes sur le détroit de Lemaire formé par l'île des États et la Terre de Feu. Le vent nous était favorable et nous nous élevâmes rapidement jusqu'au parallèle du cap Horn avec l'espoir de le doubler en peu de temps, espoir qui allait être cruellement déçu.

Le cap Horn, situé par 56° latitude Sud, est le point extrême de l'Amérique vers le pôle antarctique. Il fut découvert en 1616 par le Hollandais Schouten, en même temps que Lemaire son compatriote et son associé à cette expédition, découvrait le détroit auquel il donna son nom.

Le 29 février 1829, nous étions à la hauteur de ce cap redouté. Dès que nous eûmes dépassé son parallèle et l'abri que nous donnait cette terre élevée, au lieu des vents favorables du Nord au Nord-Est qui nous avaient conduits jusque-là, nous trouvâmes en face de nous, des vents très-violents du Sud-Ouest et une mer affreuse. Nous passâmes donc tout à coup et par une transition soudaine, d'un temps relativement beau, au centre même de la tempête. Vers le soir du même jour, un grand nuage noir qui s'avançait rapidement, couvrit bientôt le ciel tout entier et fut accompagné d'un véritable ouragan qui dura toute la nuit. A son approche, l'équipage énergiquement commandé et manœuvrant avec la plus grande ardeur, avoit sauté en haut pour serrer les perroquets et prendre tous les ris dans les huniers. Les basses voiles furent carguées; tout fut saisi, amarré sur le pont, et les écoutilles condamnées, le navire prit la cape. Le lendemain au lever du soleil, le vent mollit un peu et nous fîmes de la toile; mais vers le soir et à la même heure, la scène de la veille se reproduisit avec les mêmes circonstances et le temps fut plus dur encore, s'il est possible.

Il n'y avait pas à s'y méprendre; nous n'avions pas affaire à un coup de vent passager, mais bien à une de ces tempêtes de longue durée si fréquentes en ces affreux parages. Le navire fatiguait beaucoup, car à chaque instant il plongeait au travers de vagues monstrueuses qui, embarquant par-dessus la proue, balayaient son pont de l'avant à l'arrière. Quelquefois s'élevant à la crête d'une haute lame qui se dérobait subitement sous sa carène, il se précipitait de cette hauteur, dans les flancs de la vague suivante au milieu de laquelle il disparaissait pour quelques instants. Alors il éprouvait et nous ressentions des tressaillements dans toutes ses membrures, et ses mâts fouettant comme des joncs flexibles nous faisaient craindre de les voir se casser et tomber par-dessus le bord. L'hésitation n'était donc plus de saison, et il n'y en eut aucune; les vergues et les mâts de cacatois furent envoyés en bas sur le pont de même que les vergues de perroquet dont les mâts furent calés, et tout fut disposé à bord en conformité de nos tristes prévisions. Ainsi allégé dans ses hauts, le navire fatigua moins et se trouva prêt à tout événement.

Ce temps véritablement terrible dura ainsi vingt-huit jours consécutifs, sans trêve et sans répit. La neige, le verglas, la grêle ou une pluie glacée, ne cessaient de tomber, et le froid était des plus intenses. Chaque jour voyait la répétition de la scène de la veille; ouragan effrayant de trois heures du soir à sept heures du matin, et tempête simple pendant le jour. La nuit se passait sous cape, et le jour on faisait de la toile autant que la mâture pouvait en soutenir. Alors le noble navire, paraissant partager notre impatience, s'élançait avec fureur à travers les vagues qui ne cessaient de l'inonder, et luttait contre les éléments déchaînés, avec une énergie qu'on aurait cru le résultat du raisonnement.

Ainsi louvoyant contre des vents contraires, nous atteignîmes jusqu'au 60e degré de latitude. Dès les premiers jours de cette lutte contre les vents et la mer, le navire ébranlé par des se-

cousses incessantes, avait fait beaucoup d'eau. Au lieu de franchir la pompe une fois par quart, il fallut pomper d'heure en heure et enfin presque incessamment. Cette nécessité alarmante, vint encore ajouter à la fatigue de l'équipage déjà surchargé de service.

Le 13 mars nous aperçûmes au loin, un navire faisant la même route que nous et comme nous aussi luttant contre la tempête. Le lendemain au point du jour, il se trouvait à quelques milles de distance seulement et nous fîmes route de conserve jusqu'à la nuit pendant laquelle nous fûmes séparés par la violence de la tempête.

Il serait difficile d'exprimer la sensation de plaisir qu'on éprouve, lorsque sur des mers aussi éloignées et aussi solitaires, on rencontre des hommes qui partagent nos fatigues et nos dangers. Il semble alors que nos peines sont d'autant moindres qu'elles sont partagées par d'autres. Dans ces circonstances il est d'usage que les navires se saluent de leurs pavillons en signe de fraternité. Cependant il n'en fut pas ainsi cette fois, parce que le capitaine ayant cru reconnaître que notre voisin était anglais, ne voulut pas saluer le premier. Celui-ci, sans doute pour un motif semblable, ne nous montra pas ses couleurs. Cette preuve de perpétuité dans la rivalité des nations, me fit éprouver un sentiment de profonde tristesse. N'est-il pas désolant, me disais-je, de voir les hommes que l'adversité devrait rapprocher, porter en tous lieux leurs passions, leur orgueil et une haine qu'on ne trouve pas même chez les bêtes sauvages!

Le 19 mars fut pour nous, un de ces jours qui font époque dans la vie et qu'on n'oublie jamais. Vers les trois heures du soir, par un temps comparativement modéré, nous approchâmes si près du cap Horn que nous pûmes le voir distinctement quoique le temps fût très-sombre. Aussitôt après, nous virâmes au large. Nous n'avions donc, en vingt jours, fait que bien peu de progrès, malgré notre lutte acharnée contre le

vent et les courants contraires. A la tombée de la nuit et comme à l'ordinaire, l'ouragan reprit sa violence accoutumée, et le navire mit à la cape. A onze heures du soir, sans être précédé d'aucun signe précurseur, un tourbillon tomba à bord et frappa le navire comme un coup de tonnerre. Saisi par le côté et n'ayant pas eu le temps de venir au vent, il fut jeté sur bâbord et demeura engagé pendant plusieurs minutes, l'eau de la mer battant contre le pied de ses mâts.

Couché tout habillé dans ma cabine, je fus violemment lancé hors de mon lit. Quoique étourdi par le coup, le sentiment instinctif du danger me donna l'énergie suffisante pour grimper à l'instant sur le pont. Nous étions sur le point de chavirer ou bien il fallait couper la mâture si nous le pouvions. Cependant le capitaine et le contre-maître avaient sauté à la barre du gouvernail et réuni leurs efforts pour faire loffer le navire qui bientôt, en effet, vint au vent et se releva peu à peu. Dès qu'il eut repris son aplomb et que l'eau qui submergeait son pont se fut écoulée, l'équipage fut appelé à l'arrière où l'on reconnut avec joie que personne n'avait été emporté par la mer. Je ne pourrais décrire le mouvement d'ineffable satisfaction qui suivit pour nous tous, le péril extrême auquel nous venions d'échapper. Nous sortions des bras de la mort et nous sentions encore sous nos pieds la planche qui nous avait sauvés. Un moment de silence solennel suivit, pendant lequel chaque cœur ému d'un sentiment de reconnaissance, s'éleva vers Dieu. Puis, par un mouvement spontané, tout le monde se serra la main sans proférer une parole. Ensuite le capitaine fit verser un verre d'eau-de-vie à chaque homme de l'équipage et tout fut fini. C'est le plus grand péril que j'aie couru dans ma vie.

Le lendemain de ce jour néfaste, le navire étant à la cape, notre grand hunier qui était pourtant tout neuf, creva sous l'effort de la tourmente, avec un bruit semblable à celui d'un coup de canon. Pour réparer cette avarie, un jeune et vigoureux matelot était occupé à passer une écoute dans la poulie du bout de grand'vergue

sous le vent. Le verglas qui roidissait les cordages et rendait glissants les marchepieds et les vergues, le vent qui soufflait avec fureur, lui commandaient une extrême prudence. L'officier de quart lui criait de faire attention à lui, lorsque à ce moment même, un fort coup de roulis le précipitait à la mer. Ses mains et ses pieds avaient glissé à la fois, et il était tombé serrant instinctivement la corde qu'il venait de passer dans la poulie. Mais au lieu de lui être utile, cette corde cédant au mouvement du roulis, le lança parmi les vagues à une demi-encâblure du navire. Aussitôt se fit entendre le cri funèbre : un homme à la mer! On se précipite; on jette par-dessus le bord une cage à poules et tous les objets susceptibles de flotter qu'on trouve sous la main, afin de lui fournir le moyen de se soutenir sur l'eau. Cependant, nous le regardions avec désespoir, ne pouvant lui porter aucun secours et croyant assister aux derniers moments d'un homme plein de vie et de jeunesse. Mettre la chaloupe à la mer, demandait beaucoup de temps, et par la mer affreuse qui roulait, c'était la livrer à une perte certaine ainsi que les hommes qui l'auraient montée. Tous les yeux étaient donc fixés avec une anxiété douloureuse sur le marin, qui, revenu sur l'eau, nageait vigoureusement vers le navire, malgré le poids accablant de ses vêtements d'hiver. La mort dans le cœur, nous suivions le mouvement de ses efforts que nous croyions inutiles, lorsque tout à coup une grosse lame frappant le navire sur le côté, vers l'arrière, le fait venir au vent et culer jusque sur lui. Saisissant aussitôt les chaînes de porte-haubans, il grimpa sur la lisse et sauta sur le pont sans avoir besoin d'aucun secours. C'était un bonheur bien inespéré; car il y avait mille à parier contre un que cette circonstance heureuse ne se produirait pas. Cependant telle est la puissance de l'éducation sur le caractère des hommes, que celui qui venait d'échapper à une mort certaine, ne manifesta aucune crainte ni aucune joie. On lui donna un verre d'eau-de-vie et on n'en parla plus.

Les matelots se piquent de stoïcisme, et, en vérité, cette vertu est bien nécessaire à leur profession. Un homme échappe-t-il par un hasard imprévu à une mort instantanée, il ne demande et ne reçoit aucune condoléance. Le danger qu'il a couru est tourné en plaisanterie, et il se perdrait dans l'esprit de ses camarades, s'il paraissait y attacher la moindre importance.

Le même jour, un autre matelot se laissa tomber de la vergue de misaine sur le pont d'où il fut transporté évanoui dans son lit. Ce dernier accident jeta un voile de tristesse sur tous les esprits, car il affaiblissait encore un équipage déjà épuisé par un travail excessif et les souffrances causées par la rigueur du temps. Nos hommes n'avaient plus un seul vêtement sec; après le quart de service, ils descendaient dans le poste humide, tordaient leurs vêtements mouillés, les suspendaient pour les échanger contre d'autres qui s'étaient un peu égouttés. Puis ils se jetaient sur leurs grabats où ils tâchaient de dormir jusqu'à un nouvel appel. Notre équipage était composé d'excellents matelots qui toujours se montrèrent disciplinés et courageux; mais il était visible que l'excès de souffrances trop prolongées diminuait les forces physiques et l'énergie morale.

Un fait presque ridicule en apparence contribua encore à assombrir les esprits. Il y avait à bord, depuis plusieurs années, une petite chèvre toute mignonne et remplie de gentillesses, qui, ayant le droit d'aller partout, assistait ordinairement aux repas de l'équipage dont elle était l'idole. L'un lui donnait un morceau de biscuit, un autre la faisait boire dans sa moque, un troisième lui donnait un peu de sucre dont il se privait ou une poignée de foin bien choisi; elle vivait ainsi de friandises qu'elle payait en caresses. La pauvre bête mourut de froid et son cadavre fut jeté à la mer. C'était un de nos compagnons que la misère nous enlevait; c'était un mauvais présage!

Il faut connaître l'attachement presque superstitieux des

matelots pour les animaux adoptés quelquefois par un navire, pour comprendre l'effet d'un pareil événement. Pour moi, je le comprends d'autant mieux que je l'ai éprouvé dans les mêmes circonstances. Nous avions, à la chambre, une belle chatte noire à la poitrine blanche, qui avait aussi vieilli sur le navire. Lorsque venait la nuit, pendant que l'ouragan mugissait au dehors, et que, assis autour de la table nous essayions de lire à la lueur de la lampe suspendue au plafond ou causions tristement, elle venait s'asseoir au milieu de nous, et là, prenant cet air de béatitude particulière à son espèce, se mettait à faire entendre ce bruit de rouet qui endort ou fait rêver. Sa présence adoucissait nos ennuis et apportait à nos peines une distraction salutaire. Aussi, je sentais que sa perte m'aurait causé un vif chagrin et je n'aurais pas, même au prix d'une forte somme, consenti à m'en séparer.

Dans une de ces nuits si longues et si cruelles, nous étions assis autour de la table, lorsque nous ressentîmes un violent coup au-dessous de la carène. Ce n'était point un choc sec semblable à celui d'un échouement, mais bien quelque chose comme un coup de fouet donné par la main d'un géant. Nous tressaillîmes et demeurâmes dans l'attente; mais les coups ne se renouvelant pas, nous pensâmes que celui que nous avions ressenti avait été donné par une baleine surprise au passage du navire. Ensuite, nous entendîmes des plaintes et des gémissements venant de la cale. Nous écoutâmes; les plaintes continuèrent longues et déchirantes, semblables à celles d'un homme luttant contre la mort et dont les forces vont s'affaiblissant. Provenaient-elles d'un matelot tombé à la mer et qui, s'étant accroché aux flancs du navire, demandait du secours? Ému à cette pensée, le capitaine s'élança sur le pont et s'assura que personne ne manquait à bord. Ces bruits sinistres n'étaient donc que les craquements du navire qui semblait se plaindre d'un travail excessif et trop prolongé. Souvent je me surprenais à le regarder comme un être animé ; c'était surtout,

lorsque pressé par sa voilure et luttant contre la tempête, je le sentais se tordre sous mes pieds ainsi qu'un cheval courageux stimulé par son cavalier, lorsqu'il déploie toutes les ressources de son énergie pour échapper à un pressant danger.

Enfin le 28 mars, après vingt-huit jours d'efforts et de lutte, nous avions doublé l'Amérique et nous flottions sur les eaux du grand Océan si improprement nommé le Pacifique. Le vent qui jusqu'alors nous avait été contraire, nous devenait favorable; notre brave navire put enfin mettre le cap au Nord, et chargé de voilure à outrance, il s'élança bondissant sur les vagues de la mer comme s'il eût partagé notre joie.

Il était temps, car nous étions accablés de fatigue et notre équipage presque hors d'état de faire la manœuvre, ne conservait plus qu'une bonne volonté impuissante. Tous nos hommes avaient des clous et des tumeurs aux bras et aux jambes, et plusieurs étaient perclus dans leur lit.

Huit jours après tout était bien changé! Nous avions atteint un climat tempéré; le soleil brillait sur nos têtes, et chacun ayant séché ses hardes, remis ses effets en état, la gaieté commençait à renaître. Au quinzième jour, toute la misère du Cap était oubliée; on n'y pensait quelquefois, que parce que son souvenir rendait plus vif encore le plaisir causé par une situation plus heureuse.

A la suite de cette longue série de mauvais temps, ma pensée s'arrêtait souvent à considérer combien est petit le globe que nous habitons. En effet, nous avions, dans le court espace de soixante-quinze jours, passé du rigoureux hiver du Nord à l'extrême chaleur de la zone torride, atteint ensuite l'hiver plus rigoureux encore de l'hémisphère austral, et nous entrions de nouveau sous le climat brûlant des tropiques. Pour la première fois, mon esprit fut frappé de la régularité du grand phénomène relatif à la direction des vents dans les latitudes élevées. J'avais souvent observé que dans l'hémisphère Nord, au delà du 40e degré de latitude, les vents tempêtueux d'hiver

soufflent du Nord-Ouest vers le Sud-Est. Ici, je reconnaissais que dans l'hémisphère Sud, au contraire, ils soufflent du Sud-Ouest vers le Nord-Est. Il m'apparut alors que ces courants atmosphériques soufflent alternativement pendant une période de six mois qui est celle d'hiver. De cette observation, je conclus que les brises continues qui règnent entre les tropiques, arrêtées par les Cordillères au Nord et les Andes au Sud, sont en partie déviées par ces barrières dans la direction des pôles; que là, l'air se concentrant en masses énormes fait ensuite explosion, revient au point de départ, sa source primitive, remplit le vide qui s'y était produit et entretient ainsi, les mouvements et l'équilibre de l'océan atmosphérique. Et du spectacle de leur constante régularité, je demeurai convaincu que ces agents si puissants et qui sont si redoutables à notre faiblesse, remplissent une mission nécessaire à l'ordre général de notre Univers.

Je ne veux pas quitter ces parages inhospitaliers sans dire quelque chose de ses habitants.

Le long des côtes orientales de la Patagonie, nous avions vu beaucoup d'oiseaux; d'abord des fous, puis des damiers, ainsi nommés parce que leur plumage de couleur gris-jaune est divisé, sur le dos, en carrés réguliers blancs et noirs comme ceux d'un échiquier. Ces derniers nous quittèrent aux environs du détroit de Magellan où apparurent, pour la première fois, les albatros, qui sont les plus grands oiseaux de la mer. Ceux-ci furent nos compagnons fidèles pendant toute la longue durée de la tempête. Lorsqu'elle soufflait avec le plus de violence, ils volaient doucement autour de nous, se jouant de l'ouragan qui nous effrayait, ou bien, reposant sur les vagues déchaînées, la tête sous leur aile, ils dormaient du sommeil le plus tranquille; ou bien encore, réunis par couples, nous les voyions se béqueter et se faire de tendres caresses, ainsi que sur la terre s'en font les colombes au retour du printemps.

Tous ces oiseaux se laissent aisément prendre. On attache à

une petite planche, une ligne dont l'hameçon est garni de lard. Ils s'en approchent, avalent l'hameçon, et alors on les hale à bord ainsi qu'on le fait du poisson.

Mais si dans ces parages tempêtueux, l'air est peuplé, la mer l'est bien davantage encore. Tous les jours, de nombreuses bandes de marsouins se montraient à nous et venaient jouer autour du navire. Nous en prîmes plusieurs; ils différaient de ceux de la zone torride en ce que leur peau, au lieu d'être noire sur le dos, était variée de plaques blanches et noires. Leur chair nous parut fort délicate.

Je m'étonnais que ces êtres, libres d'aller vivre dans un climat plus doux, préférassent les tempêtes éternelles du pôle à la tranquillité des mers de la zone torride. Mais bientôt je pensai que Dieu les avait faits ainsi, afin qu'aucune partie de la terre ne demeurât privée d'habitants, et que, de même que l'homme peut-être, ils cédaient à l'amour du pays toujours d'autant plus profond que son objet donne une existence plus rude.

En nous élevant vers le Nord, nous trouvâmes la mer peuplée d'innombrables oiseaux. Deux espèces, la frégate et le paille-en-queue, qu'on ne trouve pas dans l'Atlantique, attirèrent mon attention.

La frégate que je n'ai jamais vue de près, me parut d'une grosseur assez considérable, de couleur noire, à la queue longue et en forme de fourche. Ainsi que l'aigle, cet oiseau se plaît à planer dans l'espace à une grande élévation. Lorsque le ciel est semé de nuages blancs, on l'aperçoit de temps en temps, dans les intervalles qui les séparent. Par un temps pur, on l'aperçoit encore, mais plus rarement, comme un point dans l'espace, sa couleur noire se détachant à peine sur l'azur du ciel.

Gros comme un pigeon ordinaire, le paille-en-queue est le plus joli, le plus vif, le plus agile de tous les oiseaux de la mer. Son plumage est d'une blancheur éclatante et sans la moindre tache. Sa queue est courte, mais du milieu, se détache une

seule plume longue et forte, circonstance qui lui a valu le nom qu'il porte. Cette plume m'a souvent rappelé la longue rame qui sert de gouvernail aux bateaux qui descendent le cours des fleuves sans autre moteur que le courant. Cet oiseau exécute, avec une grâce charmante, les évolutions les plus rapides, les plus capricieuses. Lorsqu'il se livre à pêche, il plane à la hauteur d'une centaine de mètres au-dessus de la surface des eaux. Sa jolie tête abaissée vers la mer, s'agite sans cesse; tout à coup il se précipite, rapide comme la pensée, et disparaît dans les eaux. Une seconde après il revient à la surface et s'élève à l'instant dans les airs, tenant dans son bec, un petit poisson qui s'agite avec violence. Alors, semblable au jeune chat qui se plaît à laisser échapper la souris qu'il tient, pour se donner le plaisir de la rattraper encore, il laisse tomber sa proie et se précipitant après elle, la ressaisit dans le vide et s'élève encore pour recommencer de nouveau. Ce jeu paraît lui plaire beaucoup, car mille fois je l'ai vu s'y livrer avec toutes sortes de démonstrations d'une joie enfantine. C'est ainsi qu'on trouve chez tous les animaux, même les plus doux en apparence, cet instinct cruel qui leur fait trouver un plaisir dans les douleurs qu'ils causent.

Au delà du parallèle de l'île Chiloé, les vents passèrent au Sud-Est, grande brise, temps magnifique, et nous poussèrent rapidement vers le Nord jusqu'au delà de l'équateur. Nous rangeâmes de très-près l'île *Juan-Fernandez*, dont l'aspect riant et la belle verdure réjouirent, un instant, nos regards fatigués de l'éternel bleu de la mer. Cette île, située par 33° 30′ Sud, fut découverte en 1572, par Juan Fernandez, qui lui donna son nom. Elle appartient à la république du Chili dont elle est séparée par une distance de 120 lieues environ. Elle sert de lieu de déportation aux malfaiteurs de sa métropole et n'a pas d'autres habitants. Son sol s'élève par une inclinaison très-abrupte et termine par une élévation considérable vers le centre. Quoiqu'elle soit de peu d'étendue, sa belle position

dans un climat tempéré et dans le voisinage de riches contrées, mériterait une population plus honorable. Cette circonstance me faisait éprouver un sentiment de regret. A considérer cette île du large, on croirait qu'elle n'est que le débris d'une terre autrefois beaucoup plus étendue. En effet, tout autour d'elle s'élèvent des rochers en forme de flèches dont quelques-uns ont une grande hauteur.

Ce jour-là je fus témoin d'un spectacle nouveau qui me frappa d'étonnement. Une masse innombrable d'énormes poissons de l'espèce des souffleurs, se montra autour de nous. Bientôt toute la mer en fut couverte jusqu'à l'horizon, et même du haut de la mâture, la vue ne pouvait atteindre la limite de leurs colonnes. Ils nageaient lentement et suivaient tous la même route vers le Nord. Il nous parut que c'était un mouvement de migration périodique. A des intervalles égaux de deux ou trois minutes, ils montraient tous à la fois leur énorme dos au-dessus de la mer qu'ils blanchissaient d'écume. Ce spectacle étonnant dura toute la journée et ne cessa qu'à la nuit.

Lorsque les baleiniers, se rendant sur les lieux de pêche, rencontrent des compagnies de ces cétacés, ils mettent leurs embarcations à la mer et leur donnent la chasse pour exercer leurs équipages. Chacun de ces poissons fournit plusieurs barils (1) d'huile ; mais l'objet des baleiniers n'est autre que d'habituer leurs hommes à la manœuvre et les préparer à aborder le géant de la mer.

Après avoir dépassé *Juan-Fernandez*, nous atteignîmes bientôt, de nouveau, la zone torride. N'ayant plus alors devant nous que le vaste Pacifique, nous recommençâmes la vie calme et monotone que nous connaissions déjà. Mais avec la monotonie des jours brûlants et uniformes, je retrouvai aussi mon magnifique ciel des nuits et recommençai avec un bonheur nouveau, mes longues contemplations du firmament. Ce temps fait

(1) Le baril représente en poids net, 100 kilogrammes.

époque dans ma vie; car dans le cours de cette occupation passionnée, mon esprit fut tout à coup éclairé d'un rayon de lumière. Une sorte de révélation lui montra la raison des causes écrites dans le ciel où il put la lire distinctement à l'éclat des astres radieux qui l'habitent. Une révolution subite s'opéra en moi. Tous mes doutes furent dissipés; mes opinions sur toutes choses furent changées ou profondément modifiées, mais fixées sans retour. La vérité m'apparut évidente dans l'ordre de l'Univers; je compris que c'est dans l'étude de ses lois qu'il faut la chercher; que c'est là, seulement, qu'elle réside, accessible à l'intelligence des plus humbles, au cœur des plus simples, dépouillée qu'elle est de tous les artifices de la terre.

D'accord avec les sentiments de mon cœur, ma raison dès lors fixée sur l'incertitude des croyances en matière de religion et sur l'origine des choses, adopta un système complet qui a subi victorieusement l'épreuve d'une étude constante pendant le cours des nombreuses années qui se sont écoulées depuis cette époque et que rien n'a pu ébranler. Mettant à profit les loisirs de la longue traversée qui reste encore et le recueillement que favorise la solitude de la mer, je vais l'exposer dans le chapitre suivant afin de fixer le résultat de mes longues méditations en présence des grandes œuvres de Dieu, sur un sujet à la fois si grave et si attrayant.

AVIS AU LECTEUR.

Au moment de mettre sous presse, il a été décidé de reporter à la fin du volume, le traité philosophique qui, sous le titre de *Révélations des nuits de la zone torride*, devait composer le chapitre suivant. Cette mesure a été adoptée dans la vue de ne pas interrompre le récit par une longue digression.

CHAPITRE XII.

Calmes. — Acapulco. — Pêche des tortues. — Rencontre d'un navire. — Premier mouillage. — Première exploration. — Nuit merveilleuse. — Théorie de l'élévation des montagnes.

Un longue série de beau temps et de vents favorables nous conduisit jusqu'au 16e degré de latitude Nord, vers le parallèle et non loin d'*Acapulco*. Là, nous fûmes pris par un calme profond interrompu, seulement pendant la nuit, par de folles brises qui nous permettaient à peine de nous maintenir contre l'influence des courants qui portent au Sud-Est, le long des côtes d'Amérique.

Dans ces parages, des calmes très-fréquents rendent la navigation lente et par suite fort ennuyeuse. Je pense que la cause de cet état particulier, est dans l'élévation de la chaîne des Cordillères qui fait dévier le courant atmosphérique de l'alizé, ou le force à s'élever dans les régions supérieures d'où il descend ensuite graduellement en s'éloignant du continent. Mon opinion est basée sur cette circonstance, qui plus tard me fut connue, qu'à 50 lieues de la côte, on trouve des vents légers mais constants. Au lieu donc d'aborder vers cette latitude, nous aurions dû garder le large et gouverner directement sur le cap *San Lucar* qui forme l'extrémité Sud de la presqu'île de Californie. Mais le régime des vents et des courants de cette partie du monde était alors peu connu des nations maritimes de l'Europe. L'Espagne seule le connaissait, mais comme elle défendait rigoureusement aux étrangers l'abord de ses possessions américaines, elle leur dérobait soigneusement des con-

naissances dont la divulgation aurait porté atteinte à ses règlements exclusifs. Ce n'était que depuis 1821, époque où ces contrées secouèrent son joug de fer, que les navires de toutes les nations étaient librement admis ; mais ils fréquentaient peu encore ces mers éloignées.

Acapulco dont le port est le plus sûr de toutes les côtes du Mexique était, sous la domination de l'Espagne, un point militaire important. C'était aussi, celui du départ et de l'arrivée de ses galions qui entretenaient des communications annuelles entre ce pays, les Philippines et ses autres possessions dans les mers de la Chine. Aujourd'hui, malgré sa proximité de la capitale, cette ville est peu florissante à cause des difficultés que des calmes fréquents et prolongés apportent à la navigation de la mer qui l'environne (1).

Pendant dix-sept jours nous demeurâmes dans un calme absolu, exposés à l'action d'une température dévorante. On ne saurait se faire une idée des souffrances qui résultent d'une position semblable. Accablés par la chaleur, respirant avec peine un air raréfié, guettant sans cesse une brise qui ne venait pas ou dont quelques folles risées ridaient à peine, pour un instant, la surface de la mer endormie, il nous semblait que cet état ne devait pas avoir de terme. C'était si désespérant que nous nous surprenions quelquefois à regretter les tempêtes du cap Horn ; car, à la mer, la tempête c'est la vie, tandis que le calme prolongé est l'image de la mort.

Notre seule distraction pendant tout ce temps, fut la pêche des tortues. Après la ponte qui a lieu sur la côte en mars et avril, ces animaux s'éloignent de la terre et vont au large sur la mer qui en était parsemée tout autour de nous. Elles flottaient immobiles sur l'eau ; seulement lorsque le navire les approchait de très-près, elles agitaient un moment leurs nageoires

(1) La navigation à vapeur a changé ces conditions ; Acapulco est aujourd'hui l'une des escales de la ligne de steamers américains du Nord, entre San Francisco et Panama.

et s'éloignaient à une petite distance. Nous désirions vivement en prendre, car non-seulement leur chair est excellente, mais elle est encore regardée par les marins, comme un préservatif du scorbut qui attaque souvent les équipages dans les longues navigations. Mais nous n'avions aucun moyen de leur donner la chasse et cette circonstance renouvela le regret, déjà plusieurs fois senti, de la perte de notre canot dans la tempête de la Manche. Plusieurs jours se passèrent à combiner un moyen pour arriver à nos fins. Pendant ce temps on put en harponner deux ou trois qu'il fallut manger aussitôt pour soustraire leur chair à une prompte corruption. Notre but n'était pas rempli, car nous voulions en faire provision pour le reste du voyage.

Le maître d'équipage de *la Félicie* était un vieux Corse qui avait passé la moitié de sa vie à faire la pêche dans la Méditerranée. Maître François était un des plus habiles, et des plus courageux matelots qui aient jamais fait le quart à bord d'un navire; il était, de plus, dévoué, laborieux, généreux et docile quoique d'une extrême irascibilité qu'il cachait sous une apparence taciturne. Il connaissait toutes les ruses, tous les moyens employés par les pêcheurs les plus consommés, et il avait pour son premier état une passion que je n'ai jamais vue au même degré chez aucun homme. Lorsque du poisson se montrait le long du bord, il ne mangeait, ne buvait, ne dormait plus et s'épuisait en tentatives, presque toujours heureuses, pour l'attraper. Il était donc, en toute occasion, notre pourvoyeur ; mais ici son expérience lui faisait défaut et il se désolait comme un chasseur désarmé qui voit passer le gibier près de lui. Enfin, il sembla tout à coup, comme frappé d'une idée lumineuse, et la joie reparut sur son visage basané. Toutefois il ne laissa point pénétrer son secret, mais on remarqua qu'il veillait, vers la proue du navire, avec plus d'assiduité que jamais.

Un jour, au plus fort de la chaleur, le bruit d'un corps tom-

bant à la mer attira notre attention ; nous accourûmes et nous vîmes François qui nageait vers une grosse tortue, tenant dans sa main le bout d'une drisse de bonette formant un nœud coulant tout préparé. Il arrive au reptile qui, profondément endormi, agita à peine ses nageoires, tandis qu'il passait la corde autour de sa carapace. Cette opération terminée, il cria de haler sur la drisse et revint à bord où il eut la gloire de hisser sa prise qu'il examina ensuite longuement, à sa manière silencieuse qui accusait une satisfaction des plus intimes.

Le moyen étant trouvé, nous en usâmes largement et en peu de temps, une abondante provision de chair vivante fut étalée dans tous les recoins du pont du navire. Chacune de ces tortues pesait de 50 à 100 kilogrammes. Leur carapace était couverte d'une multitude innombrable d'insectes marins ayant quelque ressemblance avec les poux. Cet amphibie vit longtemps sans manger ; on se borne à l'arroser de temps à autre de quelques baquets d'eau de mer. Je constatai un fait qui me parut singulier. Lorsqu'une tortue était poursuivie, elle plongeait aussitôt ; mais à peine avait-elle atteint quelques mètres de profondeur, qu'elle remontait à la surface, comme saisie d'effroi ou pressée d'une vive souffrance. J'en recherchai la cause et la trouvai dans la présence d'un très-petit crabe qui, placé sous sa queue où il se nourrit de ses excréments, la mord cruellement lorsqu'elle plonge. Il paraîtrait que la pression de l'eau est désagréable à ce parasite qui se soustrait ainsi à son effet. Pour m'assurer de l'exactitude de cette observation, je délivrai de son crabe, une tortue que j'avais vue plusieurs fois tenter inutilement de plonger et je la fis jeter à la mer. Elle plongea alors et disparut à l'instant.

Sur toutes les mers du monde on voit de longues bandes huileuses qui se détachent à la surface des eaux, semblables à des routes tracées à travers une plaine ; mais sur les mers chaudes, ce phénomène se présente bien plus souvent. Ici nous en voyions de toutes parts et quelquefois même, nous nous

trouvions au milieu de vastes espaces qui présentaient le même aspect. J'ai entendu dire à des baleiniers que cette apparence d'huile flottante est due à la réunion d'innombrables insectes marins dont se nourrissent les baleines et les autres poissons de cette famille. Quant à moi, j'inclinais à croire qu'elle avait pour cause, la graisse des poissons morts et tombés en décomposition et j'attribuais à l'action des vents et des vagues, la forme régulière de longues colonnes que présentent les parcelles réunies de cette graisse dégagée sur toute la surface de la mer.

Cependant de faibles brises vinrent enfin nous permettre de doubler le cap *Corientes* au delà du quel nous trouvâmes des vents frais et soutenus. Ce fut pendant la nuit que nous doublâmes ce cap. Des flammes brillantes qui s'élevaient d'une haute montagne, nous firent d'abord croire à la présence d'un volcan en éruption ; mais bientôt des feux semblables se montrèrent sur un grand nombre de points. Leur cause me fut alors révélée ; car je me rappelai que c'était l'époque où, dans ces contrées, on met le feu aux herbes desséchées par les chaleurs excessives, afin de faciliter leur prompte reproduction sous l'action des pluies dont la saison va commencer.

Poursuivant notre voyage et laissant à droite les ports de *San Blas* et *Mazatlan*, nous entrâmes enfin dans le golfe de Californie. Un jour nous aperçûmes un navire venant sur nous, vent arrière, toutes ses bonnettes dehors. Désireux d'avoir des nouvelles du pays où nous allions enfin aborder, nous hissâmes nos couleurs et *la Félicie* mit en travers pour attendre l'étranger au passage. Mais à peine cette manœuvre était-elle exécutée que ce dernier, amenant tout à coup ses bonnettes, se mit à serrer le vent pour nous éviter. Ensuite il hissa à sa corne, le pavillon ami des États-Unis du Nord. Nous ne savions que penser de cette manœuvre qui nous paraissait l'indice de la défiance, lorsque peu de temps après, il laissa de nouveau porter sur nous, en conservant toutefois l'avantage

du vent. Enfin, après nous avoir soigneusement examinés, il parut prendre une résolution décidée; il amena le pavillon des États-Unis et nous montra les couleurs mexicaines. Puis il vint ranger notre poupe et mettre en travers à une portée de pistolet de notre bord. Aussitôt je le hélai en espagnol, et je ne fus pas médiocrement surpris de recevoir une réponse en excellent français. Après l'échange de quelques questions, j'invitai le capitaine à venir à bord. Il fit aussitôt mettre son canot à la mer et se rendit à mon invitation, accompagné d'un de ses passagers. Il m'apprit alors que son navire était la *Manuela* capitaine Morgado du port de San Blas et s'y rendant, venant de *Guaymas*. Lui ayant témoigné mon étonnement de la pureté avec laquelle il parlait notre langue, il me dit que, né à Manille, son père l'avait, dès son enfance, envoyé à Pondichéry, colonie française dans l'Inde, où il avait été élevé.

M. Morgado m'apprit des choses qu'il m'importait beaucoup de savoir. Au mois de mars précédent, l'Espagne avait déclaré la guerre au Mexique et envahi le territoire de la république en jetant un corps d'armée à Tampico, sous les ordres du général Barradas. Cette expédition avait échoué; mais l'état de guerre durant encore, on craignait les corsaires espagnols et cette crainte avait été la cause des manœuvres qui nous avaient étonnés. Le Mexique avait éprouvé des commotions violentes; Mexico avait été pillé; une foule d'habitants étrangers avaient été ruinés et expulsés du territoire. Les affaires commerciales étaient dans un état très-fâcheux et tous les ports encombrés de marchandises européennes, n'offraient aucune chance de succès à des importations nouvelles.

M. Morgado que j'avais retenu à dîner, retourna à son bord à la tombée de la nuit et nous poursuivîmes notre route.

Les nouvelles que je venais d'apprendre m'avaient vivement impressionné. Après un voyage si long et si pénible, j'arrivais dans un moment défavorable et j'allais peut-être perdre tous

les fruits de nos travaux. Cependant, habitué dès longtemps à prendre mon parti de toutes les vicissitudes de la vie, je surmontai bientôt ces pénibles impressions, pour ne plus songer qu'à l'exécution du programme arrêté avec mon associé et la pensée que j'allais bientôt me réunir à lui et mettre de nouveau les pieds sur la terre ferme, ramena la tranquillité et la gaieté dans mon esprit.

Le lendemain à huit heures du matin, nous mouillâmes à une lieue environ d'une petite île d'une blancheur éclatante et en face, croyions-nous, de l'embouchure de la rivière *Sinaloa*. C'était bien, en effet, sa position indiquée sur nos cartes. Cependant la configuration des terres ne répondait aucunement au dessin que nous en avions, et nous reconnûmes, quelques jours plus tard, que nos plans, copiés des cartes espagnoles, étaient très-imparfaits. La côte présentait bien une ouverture semblable à l'embouchure d'un fleuve, mais nulle apparence du voisinage d'habitations ni aucun signal qui nous apprît que nous étions attendus, et tout le long du rivage s'étendait jusqu'à l'horizon, une ligne de brisants qui paraissait s'avancer assez loin dans la mer.

Sans perdre un moment, la chaloupe dégagée pour la première fois, fut mise à la mer, complétement gréée et reçut des armes et des provisions pour deux jours. Je m'embarquai avec le lieutenant du navire et quatre matelots et gouvernai vers l'entrée de la baie. Le temps était beau et une petite brise favorisait notre marche. Au bout d'une heure, nous entrions dans ce cercle formé d'écume, d'herbes et de débris flottants qui entourent toujours l'embouchure d'un fleuve, à une distance dans la mer, correspondante à la puissance de son volume et de son courant. Puis, notre vue put suivre au loin, les détours d'un grand cours d'eau s'avançant dans les terres. Laissant la ligne des brisants sur notre droite, nous rangeâmes la côte opposée. La mer était basse alors et nous entrâmes dans la rivière sans rencontrer d'autres obstacles que quelques

violentes secousses produites par ces lames sourdes que l'on trouve toujours à l'entrée des fleuves. Ensuite nous trouvâmes une longue ligne de plantes flottantes que je crus être de l'herbe coupée dans les prairies et entraînée par le courant. Tous ces signes me faisaient espérer que j'étais bien arrivé au lieu que je cherchais, lorsqu'une circonstance nouvelle vint changer mon espoir en certitude.

Au détour d'une pointe de sable qui formait le côté occidental de la baie, nous aperçûmes, sur le rivage, des hommes à cheval qui paraissaient venir vers nous. Je fis préparer les armes pour le cas où on nous traiterait en ennemis. Bientôt nous découvrîmes, un peu plus loin, un grand nombre d'autres hommes à pied et rangés en bataille le long du rivage. Il nous sembla alors que toute la population de la contrée s'était réunie en ce lieu, en armes, comme pour repousser une invasion. Ce que j'avais appris depuis peu de la guerre avec les Espagnols, donnait de la vraisemblance à cette supposition qui me faisait déplorer la fatalité qui semblait devoir m'accueillir en tous lieux. Cependant ne voyant aucune embarcation qui pût nous donner la chasse, nous continuâmes à avancer, en gardant toutefois une distance qui nous mettait à l'abri d'une première décharge de mousqueterie. Nous étions dans une attente pleine d'anxiété. L'atmosphère quoique pure et sans nuages, avait été jusque-là, comme tendue d'un voile très-léger de vapeurs transparentes. Il était alors onze heures du matin ; à ce moment la chaleur du soleil ayant atteint un degré fort élevé, un mouvement rapide se produisit sur la masse de ces vapeurs qui disparurent tout à coup comme par enchantement. Au sentiment de pénible attente qui concentrait toute notre attention, succéda alors une exclamation d'indicible surprise bientôt suivie d'un éclat de rire universel et prolongé. L'armée rangée en bataille avait disparu laissant à sa place une innombrable compagnie de pélicans immobiles qui, à notre approche, s'élevèrent dans les airs. Nous avions été dupes d'un effet de mirage si complet,

si parfait, que personne parmi nous, n'avait élevé un seul doute sur la réalité des faits qui nous apparaissaient.

J'explique ainsi ce curieux phénomène : les vapeurs qui, par l'effet de la chaleur atmosphérique, s'élèvent de la mer pendant la nuit, conservent une densité encore considérable qui les empêche de monter dans les hautes régions de l'espace et les rend visibles sous forme d'un brouillard plus ou moins épais, suivant le degré de chaleur de l'air. Lorsque le soleil paraît au-dessus de l'horizon, ce brouillard perd insensiblement de son intensité à mesure que la chaleur augmente ; puis il disparaît tout à coup, par une vaporisation complète, lorsque cet astre ayant atteint une certaine élévation dans le ciel, produit le degré de chaleur nécessaire à cet effet qui a quelque chose de véritablement magique. Quant au mirage, il est uniquement le produit bien connu du grossissement des objets vus à travers une atmosphère surchargée de vapeurs.

Nous gouvernâmes alors vers un morne élevé ayant la forme d'un pain de sucre, en avant duquel nous trouvâmes une plage de sable sur laquelle nous prîmes terre pour la première fois depuis notre départ de France. Il y avait cinq mois et demi que nos pieds n'avaient foulé la terre ferme ; aussi j'éprouvai en ce moment, une des sensations les plus agréables qu'il soit donné à l'homme d'éprouver.

Ici la baie se divisait en deux bras qui se dirigeaient, l'un à l'Ouest, l'autre au Nord-Ouest. Ce dernier s'avançant directement dans les terres, je résolus de l'explorer le premier, car il me semblait probable que des habitations humaines devaient se trouver non loin de là, sur ses bords. Nous partîmes donc, favorisés par une fraîche brise et un courant rapide produit par la marée montante. Après avoir parcouru environ deux lieues, le canal s'engagea parmi des mornes et nous présenta successivement plusieurs passages étroits et profonds. Puis, au détour d'une pointe élevée, nous nous trouvâmes à l'entrée d'une baie immense comme une mer et parsemée d'îles. Je n'hésitai

pas à y lancer la chaloupe; mais alors, dans la crainte de nous égarer au retour, je relevai soigneusement au compas, la route que nous faisions. Passant entre une ligne d'îles et la côte qui en était la plus rapprochée, j'examinais attentivement tous les objets qui s'offraient à ma vue, cherchant partout des indices de la présence d'habitations. Mais rien n'annonçait leur proximité; aucun vestige d'industrie ne me donnait un rayon d'espoir. La solitude la plus profonde régnait partout; la nature paraissait endormie, et le silence de ces lieux n'était pas même interrompu par le chant des oiseaux. Le pays ne présentait qu'une suite de mornes et de rochers brûlés par un soleil dévorant, au-dessus desquels dominait, dans le lointain, une chaîne de montagnes élevées. Le sol était partout couvert de plantes appartenant à l'innombrable famille des cactus; aucune verdure, aucun ombrage, aucun ruisseau ne faisait diversion à l'âpreté et à la désolation de ces lieux.

Cependant une colonne de fumée nous apparut tout à coup dans le lointain et vint ranimer notre espoir. Nous nous dirigeâmes de ce côté et bientôt nous descendîmes à terre. J'examinai avec soin le rivage pour y découvrir des traces; puis m'éloignant un peu, je découvris sur une petite éminence, plusieurs foyers éteints et entourés d'un grand nombre de carapaces de tortues. Cette circonstance me fit penser que les habitants des environs venaient en ce lieu pour y faire la pèche, et je cherchai le chemin par lequel ils y venaient. Je découvris un petit sentier que je suivis aussitôt, accompagné d'un seul matelot. Partout je voyais, sur le sol brûlé, des traces de chevaux; mais après une demi-heure de marche, le sentier se divisant en un grand nombre de branches, se perdait dans les broussailles. Il m'apparut alors, que le pays n'était habité ou plutôt parcouru que par de rares sauvages, et découragé, je rejoignis la chaloupe. Persistant néanmoins dans mes recherches, je pris le large et continuai à naviguer dans la même direction. Toujours favorisés de la brise, nous arrivâmes vers

le soir à l'extrémité de la baie sans avoir rien découvert. Devant nous, plusieurs bras se détachant du grand bassin, s'enfonçaient dans les terres vers des directions différentes.

Convaincu de l'inutilité de plus longues recherches, je résolus de revenir sur mes pas. La brise du soir qui continuait à fraîchir nous étant contraire, je fis jeter l'ancre pour prendre le temps de souper et donner quelques instants de repos à mes hommes à qui toutes leurs forces étaient nécessaires pour vaincre, à coups d'aviron, celles du vent et du courant.

Le trajet que nous avions à faire était long et la nuit d'une obscurité si profonde, que sans le secours des relèvements faits dans la journée, nous n'aurions osé l'entreprendre. Toute la nuit se passa à nager rudement et en silence parmi des îles et des rochers sans nombre. Vers trois heures du matin, nous distinguions à travers l'obscurité, la ligne de hauteurs qui formaient l'extrémité de la baie et nous croyions donner dans le canal, lorsque tout à coup, la chaloupe s'échoua sur un haut-fond. Nous sautâmes à la mer pour la mettre à flot, et nous reconnûmes que le vent contraire nous avait fait dériver un peu; mais rectifiant notre route, nous entrâmes peu de temps après dans le détroit. Le vent cessa alors de souffler; le courant nous était favorable et nous avancions rapidement, délivrés de toute crainte de nous égarer. Cependant nous étions exténués de fatigue et un peu de repos nous étant nécessaire, je fis jeter l'ancre dans un lieu que nous reconnûmes tous et là nous attendîmes le jour.

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, la surface des eaux était, à chaque instant, agitée par les lutttes ou les jeux des habitants de la mer. De temps à autre, de gros poissons s'élançant hors de son sein, produisaient en y retombant, un bruit éclatant qui interrompait le silence profond de ces solitudes. On ne saurait se faire une idée de sa fécondité en ces parages voisins du tropique. Elle est littéralement pleine d'une variété infinie d'espèces diverses qui se reproduisent, qui s'entre-dé-

vorent avec une puissance d'énergie qui effraye l'imagination.

Aux premières clartés de l'aurore, j'appelai tous mes hommes et continuant notre route, nous arrivâmes bientôt à notre point de départ du jour précédent. Là, l'idée me vint de gravir le morne élevé aux pieds duquel nous étions, à l'effet de voir au loin autour de nous et aussi de faire au navire, un signal qui devait être impatiemment attendu. Prenant mon fusil je me mis aussitôt en route, accompagné de deux matelots. Nous éprouvâmes les plus grandes difficultés dans l'exécution de mon projet. Le morne, de formation volcanique, était couvert de roches détachées, de pierres tranchantes et encombré de broussailles épineuses et de cactus cylindriques. Cependant nous parvînmes à son sommet. Là, mon espoir fut déçu ; car, entouré de toutes parts de cactus, je ne pus découvrir *la Félicie*; je pus toutefois m'assurer que le pays environnant était coupé d'un grand nombre de canaux et ne présentait aucun vestige de la présence d'habitants. Je retournai vers la chaloupe où je trouvai un copieux déjeuner composé de coquillages que mes hommes avaient pêchés parmi les rochers du rivage.

J'étais résolu à retourner au navire; cependant je voulus encore visiter le bras de mer qui courait presque parallèlement au golfe dont il était séparé par une longue colline de sable. Nous nous avançâmes donc dans ce bras bordé, de chaque côté, d'une ligne non interrompue de mangliers. Sa largeur, régulière comme celle d'une œuvre de l'art, était d'un kilomètre environ et sa profondeur uniforme de huit brasses, offrait la plus belle ligne de navigation ; mais partout la même solitude se présentait à nos regards. Enfin, le matelot de vigie au haut du mât de la chaloupe, nous dit qu'il voyait un homme. Nous prîmes terre aussitôt et je me dirigeai vers lui. A notre approche, l'être que nous avions aperçu et qui de loin ressemblait à un homme debout en observation, fit un demi-tour et alors nous reconnûmes en lui, un cheval sauvage qui, effrayé, s'enfuit au galop et alla rejoindre une troupe de son

espèce errant parmi les dunes voisines. Découragés et convaincus désormais de l'inutilité de nos recherches, nous revînmes à la pointe de sable aux pieds du morne.

Le soleil touchait presque à l'horizon, la nuit approchait et nous ne pouvions songer à retourner à bord avant le jour suivant; nous nous disposâmes donc à passer la nuit en ce lieu. Nos provisions étant épuisées, nous fîmes une ample pêche d'escargots de mer dont les roches du rivage étaient couvertes et un matelot fut commis au soin de les préparer pour notre souper. Tout autour de nous, la plage était couverte de troncs et de grosses branches d'arbres apportés par les courants. Cette vue me rappela que le combustible de *la Félicie* était presque épuisé et me suggéra l'idée de profiter de la circonstance pour renouveler sa provision. Aussitôt j'employai mes hommes à cette besogne et la chaloupe fut chargée d'autant de bois qu'elle pouvait en contenir sans gêner la manœuvre; puis, je fis mettre à cheval sur son avant, un énorme tronc formant une fourche. Cette opération terminée, je mis tout le monde à arracher des herbes sèches dont nous fîmes un grand tas sur un monticule d'où l'on apercevait au loin, les mâts du navire mouillé au large. Après le souper, dès que la nuit eut atteint sa plus grande obscurité, je mis le feu à ce combustible qui s'enflamma et produisit pendant quelques minutes une très-vive clarté. J'eus bientôt la satisfaction de voir que mon but avait été atteint; un coup de canon nous apprit que nos amis avaient les yeux sur nous et qu'ils avaient attendu avec anxiété le signal que nous venions de faire.

Ensuite, on mit de grosses branches d'arbre dans le feu afin de le faire durer toute la nuit et d'éloigner par ses lueurs, les bêtes féroces du désert; puis, chacun se coucha sur le sable autour du foyer.

Accablé de fatigue, je m'endormis profondément. Lorsque je me réveillai, la nuit était déjà fort avancée. Je m'assis sur mon lit de sable où le sentiment du retard que mes recherches

sans résultat apportaient à l'exécution de mon entreprise, vint assombrir mes pensées. Cependant cette inquiétude pénible ne fut pas de longue durée. Elle céda, peu à peu, la place à des impressions d'un ordre bien différent. Mes regards se portèrent sur l'ensemble de la scène qui m'entourait, et bientôt mon esprit fut absorbé dans la contemplation de sa magnificence.

La mer alors dans son plein venait presque toucher à mes pieds, et sur son sein uni comme une glace les étoiles du ciel qui scintillaient avec force dans un sombre azur, se réflétaient avec une netteté éblouissante. Tout dormait; les poissons de la mer n'agitaient plus les eaux par leurs luttes ou leurs jeux; l'oiseau de la nuit avait cessé son champ lugubre; aucun bruit ne venait du désert; rien ne se mouvait sur la terre et dans les eaux; les vents eux-mêmes et la mer semblaient dormir profondément.

Seul éveillé, au milieu de ce repos solennel de la nature, de ce silence majestueux des éléments, je n'éprouvais pas cette impression de secret effroi que porte au cœur le sentiment de la solitude absolue; celui de l'admiration m'occupait tout entier. Car ce n'était point le silence morne et navrant qui environne la mort; on y sentait la vie universelle au repos, réparant, dans les bras du sommeil, ses fatigues de la veille et préparant des forces nouvelles au labeur du lendemain. Et comme pour affirmer la réalité de cette pensée, le bruit cadencé des brisants lointains qui venait jusqu'à moi, apparaissait comme la respiration puissante du grand être si profondément endormi.

C'est la puissance mystérieuse de cette torpeur invincible qui domine la nature entière au moment où le jour va paraître, que l'antiquité déifia, et dont elle nous a transmis le symbole sous le nom de Morphée. Son action est tellement irrésistible que les Dieux de l'Olympe, eux-mêmes, devaient la subir. Rien, en effet, n'est plus étonnant que ce pouvoir absolu qui s'impose à l'Univers; rien n'est plus merveilleux que les effets

qu'il produit, plus magnifique que le spectacle de sa sublime grandeur.

Tourné vers l'orient, du côté de la haute mer où mon navire, sur ses ancres, attendait mon retour, je vis se dessiner à l'horizon un filet lumineux d'un blanc mat et très-pur. Produit par les rayons que le soleil projette dans l'espace et qui glissent sur les bords de notre planète en se rapprochant de nous, il allait augmentant de volume et de blancheur. Il ne produisait aucune lumière sur les régions élevées de l'atmosphère, mais il s'en échappait une douce clarté qui glissait à la surface des eaux et y répandait une lueur argentine qui rendait distincts les plus petits objets.

J'ai dit que tout dormait; un seul être faisait exception; c'était le moustique. Sorti du sein des eaux pendant les ténèbres de la nuit, il se hâtait de prendre possession de la vie et de jouir d'une existence si éphémère qu'elle ne devait pas atteindre la fin de la journée qui la voyait commencer. Il dansait au-dessus de la mer, et telle est la transparence des premières lueurs de l'aube qui commence de naître, que lorsque du bout de son aile, il touchait la surface des eaux, de ce choc si léger naissait un cercle qui grandissait rapidement et dont l'œil pouvait suivre les ondulations, jusqu'aux points éloignés où elles se perdaient dans l'ombre des rivages.

Du concours de toutes ces circonstances réunies: repos profond de la nature interrompu seulement par les agitations d'un insecte, respiration de la mer manifestée par le bruit éloigné des brisants, lueur argentée de l'aube naissante glissant à la surface des eaux, splendeur du ciel pur dont les étoiles semblaient contempler cette scène magique, naissait un ensemble harmonieux, admirable, dans lequel se révélait, saisissante, la présence de Dieu, et qu'il n'est point donné à un faible mortel d'exprimer dignement.

Aux premières clartés du jour naissant, nous quittions ce rivage et traversant le bras de mer, nous longeâmes la pres-

qu'île qui nous séparait du golfe. Immobiles sur notre passage, les pélicans qui garnissaient la rive ne faisaient entendre aucun cri et le bruit cadencé de nos avirons interrompait seul le silence majestueux qui nous entourait. Bientôt cependant, un fracas étourdissant qui croissait toujours, vint nous rappeler que nous approchions des brisants formidables qui ne cessent de battre cette côte inhospitalière.

Il était grand jour lorsque nous parvînmes à l'extrémité de la presqu'île de sable et à l'entrée de la mer. Ses eaux étaient très-agitées et au large se formait une ligne de brisants qui venaient se joindre, par un angle très-prolongé, à ceux beaucoup plus redoutables de la côte que nous laissions derrière nous. Sans hésiter, nous avançâmes vers eux et bientôt la chaloupe commença à être rudement secouée. Il se passa alors une scène dramatique que je n'oublierai jamais. Le lieutenant du navire qui se trouvait avec nous étant un homme sans énergie et pour cela méprisé de l'équipage, j'avais pris le commandement. Je tenais la barre du gouvernail, concentrant toute mon attention à bien gouverner. La chaloupe trop chargée avançait lentement malgré les vigoureux efforts de mes quatre avirons. Arrivés au point où les deux lignes de brisants venaient se joindre, je vois tout à coup, une lame terrible se former et se précipiter vers nous. Sa rapidité fut si grande que j'avais eu à peine le temps de lui présenter la proue, lorsqu'elle brisa sur nous avec un horrible fracas. Lancée avec la rapidité de l'éclair, sur la cime du brisant, la chaloupe retomba ensuite si perpendiculairement que je crus la voir plonger au fond de la mer. La secousse fut telle que les matelots furent jetés à la renverse et que perdant moi-même l'équilibre et lâchant la barre du gouvernail, je fus précipité au fond de la chaloupe. Je me relevai aussitôt et remarquant que le poids du bois à brûler empilé à l'avant et surtout celui de l'arbre à cheval sur la proue, avait causé ce violent coup de tangage, je criai aux hommes de jeter ce dernier à la mer ce qui fut exé-

cuté à l'instant. Mais alors, le matelot qui nageait en tête, celui-là même qui était tombé à la mer au cap Horn, abandonnant son aviron, refusa le service et cria qu'il fallait retourner à terre. C'était un acte de révolte ! un acte de rébellion au milieu du danger ! Frappé de la gravité de la circonstance, je remets la barre au lieutenant et prenant mon fusil que j'armai des deux coups, je couchai en joue le rebelle en lui criant : obéis ou tu es mort ! Il obéit. Il y allait de notre vie à tous. Nous reçumes encore plusieurs chocs terribles, mais la chaloupe allégée les soutint facilement. Puis, parvenus après de longs efforts, au delà de la ligne des brisants, nous trouvâmes la mer belle, et la brise s'étant levée, nous poussa rapidement vers le navire à bord duquel nous arrivâmes à deux heures du soir.

En réfléchissant sur l'acte d'autorité que ma présence d'esprit et une détermination subite avaient fait réussir, je fus frappé de la gravité de la position que j'avais assumée. En effet, si le rebelle eût persisté dans sa rébellion, je l'aurais tué ; mais n'ayant pas qualité d'officier et conséquemment de son supérieur, ce fait au lieu d'être légal, aurait sans doute été jugé comme un crime. Les matelots connaissent bien les lois qui les concernent et les droits qu'elles leur donnent ; ils ne se méprirent donc pas sur la portée de mon intervention. Cependant ma position de propriétaire du navire et du chargement, ma qualité de subrécargue et, par-dessus tout, l'horreur de la rébellion en mer en présence du danger, arrêtèrent tout murmure, tout signe improbatif de leur part et jamais il n'en fut question excepté peut-être parmi eux sur le gaillard d'avant. J'eus même, dans la suite, sujet de croire qu'ils avaient approuvé ma conduite ; car le matelot révolté, déserta le navire sans aucune cause connue. Cette cause me parut être le mépris de ses camarades, par suite de la lâcheté qu'il avait montrée en cette circonstance.

La chaleur avait été excessive depuis le matin, et dès la veille

nous avions épuisé toutes nos provisions y compris notre eau. Brûlés par le soleil, nous étions encore tourmentés par la soif que nous n'avions aucun moyen de satisfaire. Je m'avisai alors d'un moyen qui réussit. Je me fis jeter sur tout le corps, de l'eau de mer et en remplissant ensuite mon chapeau, je le mis ainsi sur ma tête. Les matelots imitèrent mon exemple et quelques instants après nous éprouvâmes un grand soulagement à nos souffrances. Néanmoins en arrivant à bord, nous courûmes à l'eau, avant de répondre à aucune des questions qui nous étaient adressées.

Pendant mon séjour à terre, j'observai un fait qui me combla de satisfaction en me dévoilant la cause d'un phénomène qui m'avait souvent occupé. Né au milieu d'un pays de montagnes, j'avais, dès mon enfance, été frappé d'étonnement à la vue de rochers qui se détachant de leurs sommets, roulent dans les vallées ou sont entraînés par les torrents. Je voyais des champs entiers glisser des hauteurs dans la plaine avec les arbres qui les couvraient; des torrents débordés et des rivières toujours bourbeuses, entraîner incessamment des masses de terre, de sable et de limon; les fleuves eux-mêmes, porter à la mer d'incalculables quantités de matières mêlées à leurs eaux. En présence de ces déplacements qui durent depuis des milliers d'années, je me demandais pourquoi la terre n'avait pas perdu toutes ses aspérités et comment il se faisait que la totalité de sa partie solide n'eût pas été entraînée dans les mers. Quelquefois je me prenais à penser que par l'effet d'une force expansive, les montagnes se renouvellent incessamment. Mais dans cette hypothèse, où se trouvait le foyer de cette force? où se trouvait la cause puissante qui renouvelle ainsi la terre en portant graduellement les parties qui la composent du centre à la circonférence et de la circonférence au centre?

Ce secret de la nature me fut révélé ici et voici comment : au point où la baie pénétrait dans les terres, elle décrivait avec

la mer un angle très-aigu et laissait entre elle et le golfe une presqu'île dont le milieu était occupé par une longue colline de sable mouvant. Me promenant le long de cette colline, mon attention fut attirée par la régularité de sa forme et le lisse parfait de ses côtés. Son élévation me parut être de trente à quarante mètres sur un angle de 45 degrés, et son sommet présentait une ligne continue d'une régularité mathématique. Cette conformation si régulière, si symétrique me frappa, et cherchant à l'expliquer, je l'attribuai d'abord à l'action des vents et des flots de la mer. Mais bientôt je pensai que les vents, au lieu de maintenir cette régularité, devraient au contraire la détruire et le mystère restait encore inexpliqué. Pendant que, dans cet état de perplexité, j'avais les yeux fixés sur la rampe unie de la colline, il me sembla tout à coup, saisir un imperceptible mouvement de déplacement à sa surface. Éveillée par cette circonstance, mon attention se concentra alors sur ce point, et bientôt je pus constater que ce mouvement était régulier, continu et correspondait aux chocs des brisants sur la plage. Ce fut un trait de lumière qui me dévoila à l'instant, la cause du phénomène. Cette cause toute simple et naturelle n'est autre que la puissante pression de la mer elle-même, dont les brisants, battant les deux côtés de la presqu'île, forcent le sable à s'amonceler. La pression s'exerçant sur la base de la colline, par des coups réguliers et égaux en puissance sur chacune de ses faces, force le sable à s'élever à la perpendiculaire de son centre jusqu'au sommet, d'où il descend extérieurement sur les rampes de ses côtés. Ainsi, la colline, perdant sans cesse les parties qui forment son point culminant, se renouvelle toujours sans rien perdre de son élévation.

Depuis ce moment j'ai été convaincu que le battement des mers sur leurs rivages est la cause principale, sinon unique, du maintien des montagnes à leur élévation et du renouvellement progressif et incessant de leurs masses. Toutes mes observations ultérieures m'ont confirmé dans cette conviction.

Ainsi, toutes les îles de l'Océan présentent des aspérités très-considérables. Lorsqu'elles sont de forme ronde, leur point culminant est au centre, un seul piton, parce que l'action des vagues est concentrique ; lorsqu'elles sont de forme allongée, il présente une crête sur toute leur longueur, et si elles sont placées de telle manière que l'action de la mer ait sur chacun de leurs côtés un effet semblable, le point culminant est à égale distance des deux rivages ; dans le cas contraire, il se rapproche de celui où l'action de la mer est plus forte, en raison mathématique de cette supériorité de puissance. L'Amérique du Sud offre un exemple frappant de la vérité de ce système. En effet, placée entre les deux Océans, elle présente sur toute sa longueur qui est de plus de seize cents lieues, cette chaîne des Andes, l'une des plus considérables du monde entier. Et comme dernière preuve, cette chaîne est beaucoup plus rapprochée du Pacifique qu'elle ne l'est de l'Atlantique, parce que l'étendue et conséquemment la puissance du premier est infiniment supérieure à celle de l'autre.

Aux hommes qui n'ont pas la pratique de la mer, cette proposition pourrait paraître absurde ; mais à ceux qui connaissent la puissance de ses flots lancés par la tempête sur ses rivages, elle paraîtra naturelle et évidente. Bien des fois pendant des nuits tempêtueuses, couché sur la terre à une grande distance de ses bords, j'ai ressenti comme un tressaillement souterrain du sol, presque insensible mais continu. Ce n'était autre chose que l'effet de cette opération lente, mais irrésistible de déplacement.

De ce qui précède, découle cette conclusion absolue, que tous les phénomènes de la nature ont une cause physique et une conséquence forcée. Dès lors, les tempêtes ne sont point des accidents, mais bien des effets prévus dans l'ordre universel, et la cause d'autres phénomènes nombreux et nécessaires à l'équilibre général de notre planète. Du concours perpétuel de ces éléments, toujours en lutte apparente mais en

réalité remplissant des fonctions diverses qui concourent au même but, naissent les innombrables merveilles qui frappent nos regards. Le soleil élève, sous forme de vapeurs, les eaux des mers dans l'espace; il met en mouvement l'air qui les transporte vers les terres où elles se condensent et tombent en pluie qui les fertilise. Lorsque par l'effet naturel de ce concours, les vents acquièrent une grande puissance, c'est pour opérer des combinaisons de gaz divers qui, nuisibles isolément, deviennent salutaires par leur mélange; c'est encore pour renouveler par le déplacement, les eaux des mers au moyen d'une agitation violente qui leur permet aussi d'expulser de leur sein les matières solides que la terre y précipite sans cesse et maintenir leur place en forçant les terres à garder la leur.

De là résulte jusqu'à l'évidence, que tous les grands événements qui se produisent sur notre globe: tempêtes qui engloutissent les vaisseaux, ouragans qui dévastent les forêts et les champs cultivés, tremblements de terre qui renversent les villes, éruptions volcaniques qui brûlent tout ce qui les entoure, phénomènes qui épouvantent notre faiblesse et lui font croire à la colère céleste, ne sont en réalité que des effets nécessaires au maintien de l'harmonie générale de l'Univers.

CHAPITRE XIII.

Deuxième mouillage. — Deuxième exploration. — La Sinaloa. — Mœurs des Indiens. — Accueil cordial que je reçus d'eux. — Iles à guano. — Arrivée à Guaymas.

Après avoir entendu le récit de mes courses inutiles, le capitaine et mon frère m'apprirent qu'ils avaient découvert, pendant mon absence et dans la direction de l'Est, une autre ouverture qui paraissait être l'embouchure d'une rivière. Au moyen de la longue vue, je reconnus moi-même le point désigné et résolus de le visiter. A cet effet, l'ancre fut levée et le navire alla mouiller en face de cette embouchure, aussi près de terre que la prudence le permettait. Aussitôt après, la chaloupe fut de nouveau approvisionnée pour deux jours et reçut un équipage frais, commandé par le second du navire. Malgré mon vif désir de conduire moi-même cette expédition nouvelle, cela me fut impossible; car j'étais excédé de fatigue et mes pieds étaient tellement enflés, après deux jours et deux nuits passés alternativement dans l'eau et dans le sable, que je pouvais à peine me tenir debout. J'envoyai donc, à ma place, mon frère Urbain qui, seul avec moi, parlait la langue espagnole.

La chaloupe ne revint à bord que le lendemain vers le soir, ne ramenant ni mon frère, ni maître François. Dès qu'il fut sur le pont, l'officier me rendit compte de sa mission en ces termes :

« Après avoir franchi la ligne des brisants, nous entrâmes dans un chenal étroit dont le courant rapide nous portait vers une grande baie que nous apercevions déjà. Nous longions, sur

la gauche, une langue de sable si étroite que nous voyions les eaux sur son côté opposé. Tout à coup deux hommes nous apparurent à son extrémité encore éloignée vers laquelle nous courions. Ils nous regardèrent un moment; puis, saisis de frayeur, ils se mirent à fuir. J'accostai aussitôt et donnai ordre à mes hommes de leur couper la retraite en occupant la largeur de la pointe. Alors les deux pauvres indiens, dans l'impossibilité de nous échapper, et nous voyant armés, crurent que nous en voulions à leur vie ou à leur liberté. Ils s'arrêtèrent en faisant acte de soumission. Nous les abordâmes et leur tendîmes la main en signe d'amitié, ce qui parut les rassurer; ensuite votre frère leur adressa la parole en espagnol. Le père, car c'était le père et le fils, qui entendait cette langue, après avoir écouté les questions qui lui étaient adressées, répondit: qu'il tenait, d'autres indiens, pêcheurs comme lui, que deux étrangers attendant un navire d'Europe, avaient paru sur cette côte depuis quelques jours. Il ajouta que ces étrangers se trouvaient actuellement à un village à quelque distance de la mer. Sur ces indications satisfaisantes, votre frère demanda à l'indien de le conduire au village indiqué. Celui-ci consentit aussitôt, et après avoir échangé quelques paroles avec son fils, il nous indiqua un point éloigné de la baie où il désirait être transporté. Il s'embarqua avec nous et je me rendis au lieu indiqué. Là, je le mis à terre avec votre frère à qui j'adjoignis maître François pour l'accompagner en qualité de protecteur et de Mentor. Il fut alors convenu que la chaloupe reviendrait le surlendemain à midi les prendre au même endroit; ensuite ils s'éloignèrent et disparurent bientôt parmi les broussailles. »

Après avoir entendu ce récit, le capitaine parut convaincu que nous avions atteint l'objet de nos recherches et que nous allions recevoir à bord, mon associé. J'étais loin de partager sa confiance; cependant, remis de mes fatigues, je me rendis au-devant de mon frère; c'était le premier juin.

En arrivant à terre, je me mis à la recherche de la case de

l'Indien, guide de mon frère, que je supposais située dans le voisinage. Nous la découvrîmes bientôt, en effet, mais elle était abandonnée ; toute la famille avait fui à notre approche. Cette circonstance m'inspira une vive inquiétude; car ayant des otages, ces gens là ne devaient avoir aucune crainte de nous. Leur fuite donc, ne cachait-elle pas une perfidie? Cette pensée que mon jeune frère, enfant sans défiance, avait peut-être péri dans un guet-apens, me donna le frisson. Cependant j'examinai attentivement les lieux pour y chercher des indices rassurants.

Placée à une petite distance de la mer, la case était formée de quelques perches appuyées sur deux arbres voisins et recouverte de broussailles. Son objet paraissait n'être que de garantir ses habitants des ardeurs du soleil; car elle n'offrait aucun abri contre les vents quelquefois pénétrants de la nuit. La présence des ustensiles de ménage, épars autour de la case, apporta un soulagement à mes craintes. Tout misérables qu'ils me paraissaient, ces objets si précieux pour des Indiens, n'ayant pas été emportés, la fuite de la famille n'avait pas été préméditée, mais seulement causée par une crainte subite et irréfléchie. Cette circonstance écartait l'idée d'une trahison. Ils consistaient en deux grands pots de terre, quelques calebasses, les unes entières servant de bouteilles, les autres coupées de différentes manières pour servir d'assiettes et de cuillers. Une corne de bœuf suspendue à une branche, représentait la coupe dans laquelle la famille se désaltérait probablement depuis plusieurs générations et enfin, un assez grand nombre de carapaces de tortues, dépouillées de leur écaille, semblaient destinées à servir de coffres et complétaient cet ameublement sauvage.

Après avoir terminé cet examen et défendu qu'on touchât à aucun de ces objets, nous remontâmes sur la chaloupe qui, deux heures après, nous déposait au lieu du rendez-vous. Bientôt après, les broussailles s'agitèrent et nos trois hommes,

non moins exacts que nous-mêmes, arrivèrent près de nous. Dès que j'aperçus mon frère, je lus sur sa figure fatiguée, ce qu'il allait m'apprendre. Mais avant de l'interroger, je fis partager à lui et à ses compagnons, notre dîner qui les attendait. Ensuite il me fit le récit suivant :

« En quittant la chaloupe, je m'enfonçai, à la suite de mon guide, dans ce pays partout couvert de broussailles et d'épines pareilles à celles qui nous entourent et après une marche précipitée d'environ six lieues, j'arrivai à un village d'Indiens où personne n'entendait l'espagnol. Là, au moyen du guide qui me servait aussi d'interprète, étant parvenu à me procurer un cheval, je continuai ma route, bien que le soleil fût à son coucher. Vers le milieu de la nuit j'arrivai à un autre village appelé *Muchicagui* où l'on m'avait assuré que je trouverais les étrangers signalés.

« Dès le point du jour suivant, la nouvelle de mon arrivée qui s'était répandue pendant la nuit, attira autour de moi, tous les habitants du village qui me considéraient avec une expression d'étonnement impossible à décrire. La plupart de ces habitants sont blancs ou métis et parlent la langue espagnole. Tous se pressaient autour de moi, me questionnaient à l'envi et paraissaient admirer surtout, l'incarnat de mon teint. Puis, mon fusil à deux coups et à piston devint pour eux un nouveau sujet d'admiration. Mais comme ils me serraient de trop près, j'eus un moment la crainte de me voir désarmer. Voyant alors une tourterelle qui passait au-dessus de ma tête, je la tirai et elle tomba morte à mes pieds. Ce stratagème réussit; la foule, comme par un mouvement d'effroi, s'écarta et me laissa seul avec François au milieu d'un grand cercle. Cependant mon guide ne me disait rien de satisfaisant sur l'objet de ma venue et personne ne savait ce que je voulais dire en demandant des étrangers. Je commençais à m'impatienter, lorsqu'un homme blanc qui paraissait le principal du village, s'approchant de moi, m'invita à entrer dans sa case où il

m'offrit des rafraîchissements que j'acceptai avec empressement. Je pus alors lier avec lui, une conversation suivie et lui exposai le motif de mes recherches. Après m'avoir écouté avec attention, il me dit n'avoir rien appris, ni d'un navire attendu à la côte, ni d'aucun étranger attendant l'arrivée de ce navire. Il ajouta qu'il ne fallait accorder aucune foi aux vagues rumeurs répandues par les Indiens qui, sous une apparence de simplicité, cachaient presque toujours une fin particulière.

« Après avoir remercié mon hôte dont les sages paroles venaient de détruire tout espoir et me prémunir contre de nouvelles illusions, je reçus la visite de plusieurs habitants notables de l'endroit qui manifestèrent le désir de faire l'achat de diverses marchandises composant la cargaison. Ils voulaient m'accompagner, sur mon assurance que leur désir serait satisfait et offraient de l'écaille de tortue en échange. Après les avoir dissuadés, par ce motif que le navire était trop loin en mer, je repris le chemin qui m'avait conduit chez eux et me voici, heureusement de retour, après avoir laissé la moitié de mes vêtements aux épines de ces déserts. »

Je consultai alors mon guide qui m'engagea encore à visiter une tribu indienne établie vers un point éloigné de la baie qu'il me désignait de la main. Comme cette course m'éloignait peu de ma route pour retourner au navire, j'y consentis. Il fit accoster sur un point qui ne présentait aucune apparence d'habitations; puis il marcha devant nous parmi les cactus épineux. Sa présence était, pour moi, un garant que les indigènes ne fuiraient pas à notre approche.

Bientôt nous arrivâmes auprès d'une mare où croupissait une eau verdâtre autour de laquelle étaient assises quelques vieilles femmes que notre présence parut alarmer. Cependant à la vue du guide indien elles se rassurèrent bientôt. Alors tirant de mes poches, des anneaux et des boucles d'oreilles dorées, je les leur distribuai. Ma libéralité parut déterminer leur confiance,

car bientôt je vis de tous côtés, sortir des broussailles et accourir, d'autres femmes et des jeunes filles dont quelques-unes me parurent fort jolies. Ces dernières avaient des traits réguliers qui exprimaient à la fois la douceur et la fierté; leur maintien était modeste et timide et les longues nattes soigneusement peignées qui pendaient sur leurs épaules, leur prêtaient, à mes yeux, un charme inexprimable. Elles recevaient mes cadeaux avec un plaisir modeste, mais sans empressement et sans manifester une joie trop vive. Ces objets avaient néanmoins à leurs yeux une valeur considérable.

Si l'habitation de mon guide m'avait paru misérable, elle offrait cependant un germe grossier d'industrie primitive; mais ici rien de semblable ne s'offrait à mes yeux. Nulle apparence de case ou de quoi que ce soit qui annonçât le goût ou le désir du bien-être; nul abri contre les vents de la nuit ni contre les rayons du soleil. Il me parut que chaque famille prenait sa résidence au pied d'un cactus entouré de touffes de broussailles dépourvues de toute verdure et brûlées par la chaleur. Ils ne cultivent aucune plante et vivent uniquement d'une pêche toujours facile et abondante, et des fruits que la terre produit spontanément. Ces fruits sont ici, uniquement ceux du cactus qui, à la vérité, sont délicieux. Cet arbre qui couvre toute la contrée est le seul qui puisse vaincre la stérilité de ce sol brûlé et résister à l'action d'une sécheresse dévorante. Parmi ses variétés, il en est une remarquable qu'on nomme *pitayo*. Il s'élève en forme de cylindre, présentant à sa circonférence, une multitude d'arêtes longitudinales garnies d'épines longues, fortes et très-aiguës. Quelquefois, à une certaine hauteur, il se divise en trois ou quatre branches pareilles au tronc, lesquelles s'élèvent parallèlement et à une très-petite distance de ce dernier. Son fruit nommé *pitaya*, offre une nourriture excellente; il dure pendant plusieurs mois, et c'est pour le cueillir et le consommer que les indigènes quittent l'intérieur des terres pendant une partie de l'année.

Pendant que je me livrais aux tristes pensées que m'inspirait un état social en apparence si misérable, je remarquais avec étonnement, l'air de placide contentement qui régnait sur toutes les figures. Cette remarque me ramena à une appréciation plus vraie, et je compris que ma pitié portait dans le vide; que je sentais au point de vue de mon éducation et de mes habitudes européennes, tandis que la vérité se trouvait dans la réalité des choses. Le bonheur, me disais-je, doit être cet état du cœur et de l'esprit où, ne désirant autre chose que ce qu'on possède, on se trouve satisfait de ce qu'on a. Et allant plus loin dans cet ordre d'idées, il me sembla que ces femmes nous considéraient aussi avec un sentiment de pitié; elles me paraissaient se dire, dans leur langue inintelligible pour moi : « Ils sont bien malheureux dans leur pays, ces hommes, puisqu'ils viennent si loin chercher ce qui leur manque chez eux! » Et, alors, je passai presque, de la pitié que j'éprouvais auparavant, à l'envie de leur existence dépourvue d'ambition et de besoins.

Mon guide qui s'était longuement entretenu avec les vieilles Indiennes, vint enfin me trouver. Il me dit que tous les hommes de la tribu étaient à la pêche et ne reviendraient qu'à la nuit; mais que, d'accord avec plusieurs des femmes, il avait pensé que *la Sinaloa* que je cherchais, était probablement une rivière qu'il connaissait à une assez grande distance dans la direction de l'Est et qui, dans leur langue, avait un autre nom. Puis, réfléchissant quelques instants, il m'assura être certain que c'était bien le lieu que je cherchais et s'offrit encore à m'y conduire. Il ajouta que là, je trouverais un grand village et des hommes éclairés qu'il nommait *gente de razon*, ce qui voulait dire de race blanche. J'acceptai sa proposition et quittant la tribu, nous retournâmes à bord de la chaloupe qui fit voile à l'instant. Au détour d'une pointe où venait terminer une longue chaîne de mornes perpendiculaires à la mer, nous eûmes devant nous, une immense baie sur laquelle nous

nous élançâmes à la faveur d'une brise très-fraîche et d'un courant favorable. Nous avions à peine parcouru la distance d'une lieue, lorsque nous aperçûmes, côtoyant les mornes, plusieurs pirogues remplies d'Indiens. Ces derniers en nous voyant, levèrent un moment leurs pagaies et nous contemplèrent avec étonnement; puis ils parurent faire force de rames et s'éloignèrent avec précipitation. Le guide me dit que c'étaient les hommes de la tribu que nous venions de quitter, se livrant à la pêche de la tortue à écaille nommée Caret, abondante dans ces parages. A notre droite, du côté de la mer, était une île très-basse et paraissant avoir quelque verdure; à notre gauche s'étendait au loin, vers l'intérieur du continent, une longue suite de mornes de formation volcanique dont la stérilité et la désolation attristaient nos regards.

A l'extrémité orientale de la baie, nous longeâmes une île dont la vue nous réjouit le cœur; car elle offrait de la verdure, de l'ombrage et toutes les apparences de la fertilité. C'était la première fois que nous jouissions d'un spectacle si doux. Parmi des arbres assez touffus qui ressemblaient à des saules, nous vîmes près du rivage, plusieurs vaches dont la présence prêtait à cette terre, un charme inexprimable pour nos yeux fatigués par six mois de mer. En face de cette île se trouvait une large passe vers la mer et au delà, encore une vaste baie s'ouvrit devant nous. En la parcourant, nous voyions de temps en temps, un sillon ondulé comme une suite de petites cascades, qui s'éloignait de nous. Le guide m'apprit que c'étaient des tortues de Caret dont les écailles superposées comme les tuiles d'un toit, produisent cette ondulation qui attirait notre attention.

Au coucher du soleil, nous entrâmes dans un bras de mer étroit mais profond, bordé sur les deux rives, d'une épaisse lisière de mangliers impénétrables. Nous le suivîmes jusqu'au moment où l'Indien montrant une percée dans cette haie, me dit que c'était là le terme de notre navigation. Aussitôt que nous

eûmes pris terre, il s'éloigna un peu, parut chercher quelque chose parmi les mangliers, puis revint m'offrir une corne de bœuf remplie d'eau fraîche puisée à une source voisine. La corne passa à la ronde et quand chacun se fut désaltéré, il l'a reporta religieusement à la place où il l'avait prise. Cette circonstance toute simple, fortifia la confiance modérée que j'avais en mon guide, en me prouvant qu'il connaissait bien ces lieux. Puis on alluma un grand feu autour duquel nous passâmes la nuit, laissant seulement un homme de garde auprès de la chaloupe.

Dans les régions intertropicales, lorsque la nature veut préserver des invasions de la mer, une contrée menacée par ses flots, elle plante sur ses bords une haie de mangliers. Souvent je me suis arrêté à admirer cet agent si humble en apparence et pourtant si efficace en réalité. Le manglier est un arbre au feuillage épais, luisant et d'un vert sombre, qui s'élève à la hauteur de cinq ou six mètres et dont les racines se plaisent dans l'eau salée où bientôt elles se couvrent de coquillages et surtout d'une espèce d'huitres fort petites mais d'une extrême délicatesse. Pour former une haie, quelle que doive être son étendue, un seul pied d'arbre suffit. Sur chacun de ses côtés, suivant la ligne du rivage, les branches supérieures laissent échapper des pousses dépourvues de feuilles et descendant tout droit jusqu'au sol vaseux et humide où elles s'implantent et prennent racine. Appuyées sur ces nouveaux supports qui forment tronc, les branches cheminent produisant toujours des troncs nouveaux, jusqu'à ce que la haie soit entièrement formée suivant le but proposé. Ainsi composée d'un seul arbre continu de plusieurs lieues de longueur, elle atteint une épaisseur de quinze à vingt mètres d'une extrême densité de troncs et de branches et présente un obstacle insurmontable aux attaques des flots de la mer. Telle est la simplicité des moyens employés par Dieu à la conservation de son œuvre.

Il était à peine deux heures du matin, lorsque je réveillai

mon guide. Mon frère étant trop fatigué pour m'accompagner, je choisis un matelot et, précédé de l'Indien, je me mis en marche vers le village que ce dernier me disait se trouver à une lieue de distance. Je reconnus bientôt que les indigènes ne savent pas mesurer la distance à notre manière; car malgré une marche rapide et soutenue, nous ne l'atteignîmes qu'à huit heures du matin. Nous étions couverts de sueur et accablés de fatigue. Mais ici, du moins, nous trouvâmes bien réellement, un vrai village formé de cases propres et offrant quelque confort. Dès que nous fûmes aperçus, les Indiens, hommes et femmes, s'empressant autour de nous, donnèrent tous, une sorte d'accolade à mon guide d'abord et ensuite à chacun de nous. Cette accolade me frappa par sa singularité; en effet, on ne se touchait pas; on se bornait à s'approcher de très-près en arrondissant le bras droit et en prononçant des paroles amicales, sans doute, mais que je ne comprenais pas. Cet accueil tout fraternel me causa une véritable satisfaction. Ensuite je me fis conduire à la case du *cacique* faisant fonction d'*alcalde*. Il parlait espagnol et m'apprit que peu de jours auparavant, un étranger attendant un navire d'Europe, était venu chez lui et qu'il se trouvait actuellement à la *Brecha*, petit village sur le bord de la mer et à l'embouchure de la rivière Sinaloa, chez señor Heredia.

Ces détails précis ne me laissèrent plus de doutes; j'avais enfin trouvé *la Sinaloa;* mon associé était près de moi; j'allais le revoir. Je demandai un cheval au cacique qui me le fournit aussitôt, et un homme allant *à la Brecha* étant survenu, je partis seul avec lui, laissant mes gens se reposer pendant mon absence. Bientôt nous traversâmes la fameuse rivière; mais hélas! elle était à sec, excepté dans quelques creux où croupissait une eau verdâtre dans laquelle s'ébattaient des caïmans. Cependant son lit large et profond annonçait qu'à l'époque des pluies elle doit porter à la mer un volume d'eau très-considérable.

Cette partie de la contrée présentait un aspect moins désolé que celles que j'avais précédemment visitées. Des cases semées çà et là, quelques jardins cultivés, des arbres à fruits et enfin des sentiers battus, présentaient l'image d'une sorte de civilisation.

Arrivés à *la Brecha*, deux heures après, mon guide me conduisit chez señor Heredia qui était son parent. Là, j'appris que l'étranger en question, était M. Castagnet, que j'avais connu à Mexico, envoyé par mon associé pour me dire qu'il m'attendait à *Guaymas*. Un billet qu'on me remit, m'informa de ces faits si importants pour moi; malheureusement, M. Castagnet fatigué de m'attendre, avait, depuis deux jours seulement, quitté le village pour se rendre par terre en cette ville.

Mon but était rempli et dans mon empressement, je voulais remonter à cheval et repartir à l'instant même; mais j'avais compté sans la bienveillante hospitalité de mon hôte qui voulut absolument me retenir à dîner. Señor Heredia, était un homme comparativement bien élevé et de bonnes manières; il était de race blanche et tenait à prouver sa qualité à un européen. Ensuite, il me témoigna le désir de m'accompagner et de visiter le navire. Cette demande me contrariait parce qu'elle me faisait entrevoir une perte de temps; je ne pouvais néanmoins reconnaître par un refus, l'hospitalité si cordiale que j'avais reçue. Je consentis donc et mettant à profit les quelques heures d'un retard inévitable, je fis préparer une quantité de *tortillas*, pain de maïs à la manière indienne, pour ravitailler la chaloupe dont les provisions touchaient à leur fin. Au moment du départ, survint un parent de mon hôte, señor Don Francisco Castro, qui voulut se joindre à nous et nous accompagner.

En arrivant au village où j'avais, le matin, laissé mes compagnons, je devins l'objet d'une sorte d'ovation qui me toucha beaucoup. Je l'attribuai à mon guide qui avait, sans doute, exalté ma libéralité et ma bienveillance. Les Indiennes

m'entourèrent et m'offrirent des melons d'eau, des fruits de toute espèce, des légumes et jusqu'à des cochons de lait. J'acceptai tout ce que mes hommes purent porter et j'en témoignai ma reconnaissance par une distribution de bijoux. A la femme du cacique, un cadeau plus considérable témoigna de ma reconnaissance pour les bons offices de son mari.

De retour auprès de la chaloupe, à une heure assez avancée de la nuit, nous nous installâmes, comme la veille, autour d'un grand feu. Pendant toute la nuit, mon ouïe fut frappée à des intervalles rapprochés, de cris plaintifs poussés par un animal en détresse. J'en demandai la cause à mon guide qui me répondit avec un calme parfait, que c'était un lièvre ou un lapin retenu dans les anneaux d'un serpent à sonnettes qui le réservait pour le dévorer le jour suivant.

Au petit jour nous nous embarquâmes et dès que nous eûmes gagné le large, mes hôtes insistèrent auprès de moi, pour me faire visiter un *rancho* (c'est le nom qu'au Mexique on donne à une ferme), situé sur une île peu éloignée, dont señor Castro était propriétaire. Je cédai encore à ce désir, dans l'espoir que mes hôtes finiraient par renoncer au projet de visiter le navire. Nous arrivâmes bientôt au *rancho* sur l'île de *Macapul*, l'une de celles que nous avions côtoyées la veille. Ici j'éprouvai la plus agréable surprise en me voyant accueilli par deux jeunes et fort agréables femmes blanches qui vinrent m'embrasser à la manière du pays. Ensuite, elles nous servirent un ample déjeuner composé de bouillie de maïs au lait et de viande séchée au soleil. Après le repas, je donnai ordre de remplir, pour la porter au navire, une barrique d'eau; puis, toujours pressé du désir de faire renoncer mes hôtes à leur dessein, je les engageai à gravir avec moi la dune élevée de sable au centre de l'île. De là, je leur montrai dans l'éloignement, la *Félicie* dont on n'apercevait que les mâts de perroquet. Suivant sur leur figure, les traces de l'impression que leur causait la vue de la distance, je compris à l'instant que mon but était atteint. En

effet, de retour au *rancho*, ils m'annoncèrent, en s'excusant, qu'ils renonçaient à visiter le navire à cause de son éloignement et du mal de mer qu'ils redoutaient. Survint alors un autre parent de señor Heredia, accouru tout exprès pour me voir. Dans la joie qu'il éprouvait, le nouvel arrivé fit amener deux jeunes taureaux ; il fit abattre l'un pour servir au souper qu'il voulait m'offrir et me força à accepter l'autre que je fis embarquer, vivant, dans la chaloupe.

La journée s'était écoulée rapidement parmi ces amis improvisés qui paraissaient si heureux de me plaire. Dès qu'il fut nuit, on alluma un grand feu qui produisit un immense brasier sur lequel le taureau, découpé en énormes morceaux, fut étalé. Puis, assis à terre autour du foyer, nous festoyâmes à la manière des héros d'Homère, aussi longtemps qu'il resta quelque chose de la victime. Il est vrai qu'en y comprenant les indiens qui nous avaient suivis et les domestiques de mes hôtes, il y avait bien une centaine de personnes au festin.

Il était dix heures du soir lorsque je donnai l'ordre du départ. Alors eut lieu une nouvelle explosion de démonstrations amicales. Je passai successivement des bras de l'un dans ceux de l'autre, recevant des protestations d'amitié et de dévouement, au point que je ne savais comment témoigner ma reconnaissance. Dans l'exaltation de leurs sentiments, mes hôtes embrassèrent jusqu'à mes matelots qui se prêtèrent, de la meilleure grâce du monde, à des démonstrations d'amitié auxquelles ils étaient pourtant peu habitués. Enfin la chaloupe prit le large au milieu d'universelles acclamations de : « *Vaya Vmd con Dios ! Que Dios guarde á Vmd y que le vaya bien !* »

La nuit était obscure et la mer baissait. Assis auprès de moi, le guide, pratique de ces lieux, nous servait de pilote et dirigeait notre route. Il m'expliqua alors que les diverses tribus d'Indiens que j'avais vues, appartenaient, ainsi que lui-même, à la nation des *Mayos*. Je crus aussi comprendre que ce nom était emprunté d'une grande rivière sur les bords de laquelle

ils habitaient, et que cette rivière n'était autre que la *Sinaloa*. Lorsque nous eûmes atteint la pointe de l'île Macapul, une brise légère nous permit de larguer les voiles et la chaloupe glissa rapidement sur la surface unie de la baie. Sur notre gauche, les mugissements furieux des brisants qui battaient les rivages du golfe, produisaient un contraste saisissant, avec le calme qui nous entourait. A travers leur bruit sourd et profond parvenaient jusqu'à nous, les hurlements perçants et prolongés des sentinelles qui veillaient à la sûreté des veaux marins endormis sur la plage de l'île Lobos que nous ne pouvions distinguer encore à travers les ténèbres de la nuit.

Après avoir dépassé la grande embouchure séparant ces deux îles et donnant à la mer, le guide insista pour faire gouverner plus sur la droite, désignant de la main la direction du chenal. Mais ne comprenant qu'imparfaitement les raisons qu'il donnait et le compas indiquant une déviation considérable de notre route, ses ordres ne furent pas strictement exécutés. J'eus bientôt lieu de regretter cette défiance. Peu de temps après, en effet, la chaloupe après avoir glissé quelques instants sur un fond de sable, s'arrêta immobile. Aussitôt nos hommes, sautant dans l'eau, cherchèrent, aux environs, un chenal où elle pût flotter, mais ce fut sans succès; il fallut se résoudre à attendre le retour de la marée, et tout le monde se coucha dans le fond pour y prendre un peu de repos. Il était alors deux heures du matin. D'heure en heure, le bruit d'un coup de canon tiré du navire, venait frapper nos oreilles. Il nous apprenait qu'on y était fort inquiet de notre longue absence, et que, dans la pensée que nous pouvions nous être égarés, il servirait à nous indiquer la position de *la Félicie* et guider notre retour. Je n'avais aucun moyen de répondre à ces signaux, et cette impuissance augmentait l'impatience fiévreuse que j'éprouvais. La lumière du jour vint encore augmenter cet état pénible en nous montrant la position réelle dans laquelle nous étions. Couchée sur le côté, la chaloupe se trouvait au milieu d'une plaine immense

de sable jaune. A deux lieues dans le Nord, on apercevait un chenal étroit qui serpentait comme une rivière au milieu de ce désert, et vers le Sud, l'île *Lobos*, dont aucune eau ne nous séparait plus. Cette vue me fit éprouver un moment d'angoisse terrible. Je ne pouvais douter que le retour de la marée ne vint bientôt nous délivrer, et pourtant je ne pouvais me défendre d'un sentiment de profonde tristesse augmentée encore par la pensée de l'inquiétude qu'on éprouvait à notre sujet à bord du navire.

Après avoir donné quelques instants à ces tristes réflexions, je cherchai des yeux mon guide parmi les matelots qui s'amusaient à ramasser des coquillages; mais j'appris qu'il avait disparu avant le jour, dans la direction de l'île *Lobos*. Je pensai un moment qu'il avait pris la fuite, dans la crainte d'être conduit par force à bord du navire. Ce doute ne dura qu'un instant, car nous l'aperçûmes à la tête d'une colonne d'Indiens qui, de l'île, se dirigeait vers nous. Bientôt elle arriva et entoura la chaloupe. Les femmes portaient des enfants dans leurs bras, et sur leur tête des vases remplis de lait et de confiture de *pitaya*. Les hommes portaient des melons d'eau et d'autres fruits. Tout cela, accompagné de paroles que je ne pouvais comprendre, me fut offert avec une apparence de joie et de cordialité qui me toucha profondément. C'était encore à mon brave guide que je devais ces marques d'attention de la part de ses compatriotes. En retour de leurs présents, je donnai aux indiennes tout ce qui me restait de bijoux et jusqu'à mon foulard et celui de mon frère. En ce moment, je remarquai maître François qui considérait silencieusement et de l'air le plus triste, ces échanges de bons procédés. Je cherchais un motif à son air si contrarié, lorsque je le vis se détourner, puis accourir tenant à la main le devant de sa chemise de coton à raies rouges qu'il venait de couper avec son couteau, et qu'il fit accepter à une indienne. Désolé ne n'avoir rien à offrir à des gens dont la bonté l'avait touché au cœur, le brave François voulait ainsi

témoigner l'admiration qu'il éprouvait. N'était-ce pas là, le denier de la veuve? Ayant remarqué que ces indigènes acceptaient mes cadeaux sans empressement, je pensai qu'offerts en retour de leurs présents, ils choquaient peut-être leurs idées sur les droits et les devoirs de l'hospitalité.

Dès que la chaloupe fut à flot, nous poursuivîmes notre route avec la plus grande énergie. Uu peu avant midi, une forme se dessina, au loin devant nous, sur la langue de sable où mon guide avait été pris et que nous n'apercevions pas encore. Le regard pénétrant de l'indien s'attacha un instant sur elle ; un imperceptible mouvement se manifesta sur ses traits ; mais il reprit aussitôt son impassibilité ordinaire. « Qu'est-ce? » lui demandai-je. — « C'est mon fils qui m'attend, » répondit-il simplement. Il ne s'était pas trompé; c'était bien son fils, grand et beau jeune homme qui suivait nos mouvements d'un œil inquiet. A la joie que, contre les lois du décorum indien, il laissa paraître, au moment où son père sauta sur le rivage, je compris que l'absence prolongée de ce dernier, avait causé de vives alarmes à sa famille. Pour reconnaître les services de ce bon indigène, je lui donnai les ustensiles de cuisine, assiettes de faïence, moques en fer-blanc, bouteillés, et aussi tout ce qui restait de provisions dans la chaloupe. Il parut touché de mes procédés et m'assura que si je revenais sur cette côte, il serait à mes ordres au premier signal qui fut convenu devoir être un coup de canon.

Nos bons traitements avaient paru provoquer chez tous les indigènes, un profond étonnement qui me sembla avoir pour cause leur impuissance à distinguer la différence entre les diverses races des hommes blancs. En effet, jusque-là, l'apparition d'un navire espagnol sur ces côtes avait été le signal de cruautés barbares, et ils ne s'expliquaient pas que les blancs fussent tout à coup devenus pour eux des amis, au lieu de tyrans qu'ils étaient auparavant.

A deux heures du soir nous étions de retour à bord et un

quart d'heure après, le navire, couvert de sa voilure, gouvernait vers Guaymas. Nous avions ainsi, perdu huit jours entiers en pénibles recherches.

En remontant le golfe, nous aperçûmes plusieurs îlots élevés et tous d'une blancheur éclatante que j'attribuais à la nature du sol. Mais je reconnus dans la suite, que cette blancheur était due aux excréments des innombrables oiseaux de mer dont ces îles sont le rendez-vous. La plus grande partie de leur élévation au-dessus de la mer, est formée d'une couche profonde de ces matières; c'est du *Guano* dont les propriétés fertilisantes n'avaient pas encore été reconnues.

Pendant une nuit obscure, le second du navire qui était de quart, se trouvant auprès de l'homme à la barre, fut tout à coup frappé violemment au visage. En y portant subitement les mains, il saisit un objet qui se débattait. Au même instant, un autre objet pareil effleura sa tête avec un sifflement aigu. Il s'approcha de la lampe qui éclairait l'habitacle, pour reconnaître ce qu'il avait saisi. C'était une belle et grosse tourterelle cendrée à collier noir, qu'il renferma dans une cage à poulets où nous pûmes l'admirer dès que le jour fut venu et avant de lui rendre la liberté. Ces oiseaux profitaient-ils de la fraîcheur de la nuit pour traverser le Golfe et se rendre à la côte opposée ? ou bien, s'étaient-ils égarés dans l'obscurité de la nuit ? C'est ce que je n'ai pu vérifier.

Le 6 juin, au point du jour, nous étions à l'entrée du port de Guaymas. Nous ne pouvions en douter, car nous avions en vue une montagne remarquable par sa configuration et parfaitement dessinée sur nos cartes. Son sommet, divisé en deux pitons, a l'apparence des mamelles renversées d'une chèvre, singularité qui lui a fait donner le nom de *Tetas de Cabra*. Mais, ici encore, rien n'annonçait le voisinage d'un port habité.

Chez les nations maritimes, l'entrée des ports est indiquée par des phares et des mâts de pavillon dont la vue ne laisse aucun doute au navigateur. Ensuite, des pilotes vont au large,

au-devant des navires pour les y conduire. Mais ici rien de pareil n'existait et nous étions réduits à nos seules ressources. Nous allions donc lancer la chaloupe à la mer, lorsque nous apparut un canot à la voile qui sortait du port. On lui fit aussitôt le signal de venir à bord; mais au lieu d'obéir, il se dirigea vers la côte avec toute la vitesse possible. On tira un coup de canon à poudre et le navire laissa porter sur lui. Craignant alors d'être atteint par un boulet et voyant d'ailleurs qu'il ne pouvait échapper, il vira de bord et vint nous accoster. Deux hommes le montaient; l'un d'eux prenant les fonctions de pilote, nous conduisit dans les passes qui sont très-faciles et une demi-heure après, nous laissions enfin tomber nos ancres dans une rade vaste, profonde et parfaitement sûre, après une traversée de cinq mois et vingt trois jours.

Pendant que le navire manœuvrait pour venir au mouillage, je scrutais soigneusement, au moyen de la longue vue, le point de la vaste rade où on me signalait la présence de la ville de *Guaymas* que je ne distinguais pas encore. Bientôt je découvris une pirogue qui venait vers nous, vigoureusement pagayée par deux Indiens. Au milieu, était assis un homme dans lequel je reconnus aussitôt M. Camou mon associé. Moins d'une heure après, nous nous jetions dans les bras l'un de l'autre avec des transports de joie qu'on ne peut comprendre sans les avoir éprouvés dans une circonstance semblable. Ce fut, certainement, l'un des plus heureux moments de ma vie.

CHAPITRE XIV.

Désappointement. — Démarches préliminaires. — Le Français alcalde. — Déchargement de la cargaison. — Règlements. — La Sapphire. — Stations navales.

Après avoir donné les premiers moments au plaisir que nous éprouvions de nous revoir, à la suite d'une si longue séparation, mon associé me remit des lettres de plusieurs de mes amis des différentes villes du Mexique où j'avais résidé. Toutes ces lettres exprimant les vœux les plus ardents pour ma réussite, ajoutèrent encore à la satisfaction que j'éprouvais. Ensuite, M. Camou m'apprit que, contrairement à sa promesse, M. D., notre troisième associé, retenu à *San Luis Potosi* par ses affaires personnelles, ne viendrait pas donner son concours à la réalisation de notre opération. Enfin, il me fit connaître les motifs qui l'avaient déterminé dans son choix du port de Guaymas pour y opérer le déchargement de notre navire. Il confirma les renseignements que m'avait donnés le capitaine Morgado sur l'état général du pays; me fit connaître les difficultés contre lesquelles nous allions avoir à lutter, et termina en exprimant sa conviction d'un succès assuré.

Bientôt le commandant de la place, accompagné d'un des principaux officiers de la douane, arriva à bord pour passer la visite ordinaire et légale, à la suite de laquelle on servit des rafraîchissements. Ayant remarqué que le vin de Champagne qu'ils buvaient avec un grand plaisir, était pour eux une boisson inconnue, je leur demandai s'il venait souvent à Guaymas, des navires français. Ils répondirent qu'avant le nôtre, il n'en était venu qu'un seul, de Bordeaux, l'année précédente.

Dans l'après midi, je descendis à terre pour visiter la ville dont le navire était si éloigné qu'on l'apercevait à peine. Le débarcadère était situé au pied d'un petit morne couronné par une ruine qu'on me dit être le fort. Après l'avoir contourné, nous nous trouvâmes à l'un des angles d'une vaste place carrée, entourée de misérables masures construites en briques de terre cuites au soleil. Sur le derrière, un immense roc aride et pelé, surplombant cet affreux amas de bicoques, semblait le menacer d'une destruction imminente et prochaine. Tout autour et aussi loin que la vue pouvait atteindre, elle ne distinguait que des rochers, des cactus et des broussailles desséchées. C'était comme la continuation du paysage désolé qui avait attristé mes regards lors de ma première exploration de la côte.

Sur la place, une centaine de sauvages tout nus, à l'exception d'un morceau de linge large comme la main qui remplaçait la feuille de vigne historique, étaient couchés au grand soleil ou rôdaient nonchalamment de côté et d'autre. Nul indice de l'activité qui caractérise une ville commerçante ; aucun mouvement qui signale la présence d'une société qui vit et qui pense ; il me sembla être tombé au milieu d'une réunion d'idiots, et je dus m'avouer que dans tous mes voyages je n'avais rien vu d'aussi désolant. Il me serait impossible d'exprimer les sentiments qui oppressèrent mon esprit à la vue de ce qu'on appelait la ville de Guaymas.

De retour à bord du navire, je me trouvai tellement accablé sous le poids des tristes réflexions que me suggéraient les objets que j'avais vus, que je pouvais à peine parler. Jamais je n'avais éprouvé un sentiment d'aussi profonde désolation et des angoisses aussi déchirantes. Je souffrais d'une peine morale qu'il m'était impossible de combattre par le raisonnement. J'étais comme anéanti sous l'impression des plus affligeantes pensées qui se pressaient en foule, sans que ma raison pût la dominer par l'analyse. Je passai une partie de la nuit dans cet

état de prostration pendant lequel j'éprouvais de vagues alarmes pour ma raison. Quand toutes les lumières furent éteintes, quant tout bruit eut cessé, je montai sur le pont. Là, assis au milieu du silence et d'une fraîcheur délicieuse, en présence d'un ciel majestueusement tranquille dont les brillantes étoiles se réflétaient dans les eaux de la baie endormie, je sentis mon esprit se rasséréner peu à peu; je pus fixer mes pensées et débrouiller le chaos qui enveloppait mon intelligence. Mais en commençant à raisonner, je commençai aussi à souffrir. Quelle perspective affreuse! me disais-je; quelle apparence de vendre ma cargaison dans un port si misérable! Que peuvent être les villes de l'intérieur, à en juger par celle-ci! Comment vendre mes toiles et mes étoffes dans un pays dont les habitants, au moins le plus grand nombre, n'usent d'aucun vêtement! Voilà donc, après de longs travaux perdus, mon avenir, ma réputation, mon honneur compromis! Cette pensée était affreuse.

Peu à peu cependant, avec le raisonnement, le calme revint à mon esprit; je me dis que j'avais cédé trop facilement à une première impression: que sans doute, je me trompais sur la réalité des choses; et enfin que, quelle que fût cette réalité, un homme digne de ce nom devait la prendre avec calme, l'examiner avec courage afin d'en tirer le meilleur parti possible; que céder à cette influence, impliquait une faiblesse d'esprit indigne de moi. Cédant alors au courant de ces bienfaisantes pensées, le calme et la sérénité succédèrent enfin à l'abattement qui les avait précédées, et quand le jour parut, j'avais retrouvé l'énergie de ma nature et mon courage ordinaire. Toutes les circonstances de cette nuit cruelle, pendant laquelle je sentais avec effroi la raison m'échapper, sont demeurées gravées dans ma mémoire, et leur souvenir n'a pas été sans influence sur la suite de ma vie. Elles m'apprirent que dans les grandes douleurs, le calme de la solitude, la réflexion qui accompagne le calme, et les pensées de philosophie religieuse que fait naître la contemplation des œuvres de Dieu, sont un

refuge assuré où l'âme retrouve la force qui l'abandonnait. Et quand, après de longs succès, le malheur m'a frappé cruellement, je me suis souvenu, je me suis retiré en moi-même, j'ai contemplé le ciel des belles nuits et j'ai été consolé.

Sous l'impression de ces pensées salutaires, j'étais, le lendemain, de retour à la ville au moment où le soleil se levait. Elle me parut moins laide que la veille et je trouvai même pittoresque, le rocher qui m'avait semblé la menacer d'une ruine prochaine. Mon associé me montra la plus vaste case de l'endroit qu'il avait, pour y loger notre cargaison, louée avant mon arrivée. Elle était, comme toutes les autres, construite en briques de terre cuites au soleil, à un rez-de-chaussée avec toiture en terrasse. Deux corps de bâtiment en aile, réunis par un mur de clôture, laissaient entre eux une vaste cour intérieure qui nous offrait de grandes facilités pour les mouvements de notre volumineux chargement. Puis, en attendant l'heure convenable pour faire nos visites, il me fit parcourir l'amas de cases éparses dont la réunion formait la ville de Guaymas.

La question des visites était fort importante. Dans ces contrées éloignées du siége du gouvernement général, son pouvoir est très-faible et chaque employé supérieur, commandant militaire, directeur des douanes, chef politique, sont autant de petits despotes qui font à peu près ce qu'ils veulent, sans autre contrôle que celui de leur rivalité réciproque. Il faut donc les ménager et gagner leurs bonnes grâces, surtout par des attentions polies auxquelles ils sont très-sensibles. Il faut surtout savoir inspirer assez de confiance pour qu'ils ne craignent pas de se compromettre en trahissant les devoirs de leur charge. C'est là un point assez délicat dont voici la cause : au Mexique, les droits à payer au fisc, à l'importation des marchandises étrangères, sont très-élevés. Il y arrive donc, comme partout, que cette élévation des droits est un appât à la fraude et fait la fortune des employés au lieu d'enrichir l'État. En effet, les

importateurs traitent, au détriment de ce dernier, avec les directeurs des douanes. On dispose, d'accord, les manifestes des navires dans des proportions diverses; mais ordinairement, on divise la totalité de la somme à payer en trois parts égales dont une est attribuée au fisc, l'autre aux directeurs du lieu, et la dernière demeure au profit de l'importateur. Le profit qui, dans ces conditions, devait résulter pour nous, était d'une quarantaine de mille francs, car les droits à payer sur notre chargement entier dépassaient cent mille.

Élève de la rétrograde Espagne, le Mexique obéissant aux croyances économiques des siècles passés, prétendait protéger les intérêts de sa faible industrie et de ses finances, par des droits très-élevés sur les denrées importées des pays étrangers. On ne saurait lui en faire un reproche; car cette erreur était alors générale dans le monde, et ce n'est qu'à une époque toute récente que l'école moderne, à la suite de longs efforts, a fait triompher l'opinion contraire qui pourtant est la vérité.

Guidés par ces connaissances locales que mon associé avait déjà acquises, nous commençâmes par le commandant militaire qui, la veille, avait passé la visite du navire. Don Ygnacio Ybarra était un homme encore jeune, bon et honnête; mais sa pauvreté ne lui laissait d'autre influence que celle de son titre appuyé de la force armée sous ses ordres. Cette force se composait d'une vingtaine de pauvres soldats en guenilles, habitant avec leur commandant, la ruine située sur le morne dont les pieds servent de débarcadère. Autour et à l'intérieur de ce fort, étaient une demi-douzaine de coulevrines en bronze de gros calibre aux armes d'Espagne, la plupart sans affûts. Après avoir jeté un coup d'œil sur tout cela, je demeurai convaincu qu'en cas de collision, je pouvais avec l'équipage de *la Félicie*, prendre d'assaut la forteresse en moins d'un quart d'heure et embarquer ses coulevrines qui ne pouvaient la défendre. Le commandant se montra touché de notre empressement et nous

assura d'un bon vouloir qui ne se démentit jamais dans la suite. Il fut très-réservé au sujet des autorités administratives qui le voyaient de mauvais œil; mais il en dit assez cependant, pour nous permettre, au moyen de ce que nous savions déjà, de régler nos démarches ultérieures.

Notre seconde visite, la plus importante, fut au directeur de la douane. C'était un métis d'une quarantaine d'années, dissimulé et fripon qui avait, en peu de temps, fait une fortune considérable en volant son gouvernement. Soutenu de la plupart des hommes dans une position supérieure qui participaient à ses concussions, il exerçait une influence presque sans bornes, un pouvoir presque dictatorial. Cependant il se trouvait alors dans une position critique. Des fraudes multipliées dénoncées par ses ennemis, avaient attiré l'attention de l'administration qui le menaçait de destitution. Il cherchait donc à conjurer l'orage et crut que l'arrivée de notre navire lui en fournirait les moyens. Il avait pensé qu'en refusant de traiter avec nous comme il l'avait déjà fait jusque-là avec d'autres, il nous forcerait de quitter le port de Guaymas et qu'il pourrait présenter ce départ comme une preuve de vertueuse sévérité. Son accueil fut donc froid et réservé. Il nous parla de l'état politique du pays, alors en grand émoi; il nous représenta qu'il n'y avait aucune chance favorable pour vendre notre cargaison et enfin, il finit en nous conseillant d'aller opérer notre débarquement à *Mazatlan* où, disait-il, nous réussirions certainement mieux. Il va sans dire que, dans cette disposition, il refusa d'écouter nos propositions d'accommodement et montra une sévérité de principes qui ne lui était pas habituelle.

En quittant le directeur, nous visitâmes dans l'ordre hiérarrarchique, les autres employés supérieurs. La plupart soutinrent ouvertement les dires de leur chef, tandis que d'autres, sans leur donner un démenti positif, nous laissèrent voir un désir contraire à ses conclusions. Il me fut par là, aisé de juger des divers degrés auxquels chacun d'eux était compromis e

aussi, de leurs dispositions particulières à l'égard les uns des autres.

Nous nous rendîmes ensuite chez l'*alcalde* représentant de l'autorité civile. Cet officier cumule les diverses fonctions attribuées, en France, au maire et au juge de paix. Par une circonstance heureuse, ce magistrat était un Français jeune encore, matelot des environs de Bordeaux, qui, ayant quitté son navire pour épouser une Indienne, avait été élu à ce poste important. André Desse, c'était son nom, était taillé en Hercule et d'une force physique extraordinaire; mais comme il arrive le plus souvent aux hommes ainsi constitués, il était doué d'une extrême douceur de caractère, d'une bonté et d'une bonhomie sans égales. A la vue des couleurs de sa patrie flottant sur les eaux de la rade, Desse s'était senti ému; des larmes étaient venues à ses yeux, ainsi qu'il nous l'avoua, et il attendait avec anxiété notre visite que sa position officielle lui faisait un devoir de ne pas prévenir. Il nous laissa encore, mais timidement, pénétrer un autre motif; c'était un doute, une crainte sur l'accueil que lui, pauvre ancien matelot, recevrait de compatriotes riches et peut-être fiers de leur position. Touché par l'expression si simple et si naïve de ces nobles sentiments, je saisis, de mes deux mains, l'une de ses mains de géant et la serrai avec effusion en l'assurant du plaisir que j'avais de trouver en lui un aussi digne compatriote.

Maintes fois auparavant, j'avais trouvé chez des hommes appartenant aux classes inférieures de la société, la même chaleur, la même vérité d'attachement aux souvenirs de la patrie. Cette nouvelle circonstance confirmait l'opinion qui dès lors se formait dans mon esprit, qu'il y a plus de patriotisme chez les pauvres que chez les riches; qu'il y a plus d'amour désintéressé de la patrie chez les premiers qu'il n'y en a chez les autres. Pensée aussi triste qu'inexplicable! Il semble que les hommes rendent à leur pays natal, un attachement qui est en sens inverse des bienfaits qu'ils en ont reçus! La fortune et

le bien-être tendraient-ils donc à la dégradation de l'humanité, en affaiblissant la première de toutes les vertus du citoyen, le patriotisme?

A la suite d'un long entretien dans lequel nous exposâmes les difficultés de notre position à l'égard des agents de la douane, notre ami Desse nous encouragea à rester et nous rassura de tous ses efforts. Son esprit simple et peu étendu ne lui permettait pas d'embrasser les ressources de ces habiles roués; mais il sentait que sa position personnelle nous offrait une garantie positive contre leur mauvais vouloir.

Résumant donc l'état des choses, nous voyions, d'une part, le chef de la douane et un ou deux autres de ses officiers les plus compromis, ligués contre nous. D'autre part, nous avions en notre faveur le commandant de place, l'*alcalde*, un haut employé, ennemi caché de son directeur, et enfin tous les employés inférieurs dont Desse nous assurait le concours au moyen de quelques gratifications. Dans ces conditions, nous pouvions raisonnablement espérer retrouver les avantages qui nous échappaient par le fait de la mauvaise disposition des premiers à notre égard. Il nous parut donc, tout bien considéré, que les chances étaient en notre faveur. En conséquence, notre résolution fut déclarée; le déchargement du navire commença aussitôt et fut poussé avec la plus grande vigueur.

Dans ce travail considérable, l'équipage du navire amenait dans la chaloupe les caisses et les balles jusqu'au débarcadère, où il les déposait. Là, en l'absence de tout autre moyen de transport, elles étaient enlevées par des Indiens peu experts mais forts et de bonne volonté, qui les portaient au comptoir où elles étaient arrimées dans les règles, par les soins habiles d'un matelot du bord. Quelques-unes étaient si lourdes qu'il était impossible de les élever sur les piles; alors le brave Desse, toujours aussi amical et empressé, venait prêter ses épaules de Titan, et elles semblaient se ranger d'elles-mêmes.

Dès le commencement de cette opération, j'avais fait savoir

dans les diverses villes de l'intérieur, que notre cargaison allait être mise en vente. Ces villes étant toutes fort éloignées, il fallait du temps pour que la nouvelle y parvint et aussi pour que les marchands fissent leurs préparatifs en conséquence.

Bientôt arriva Castagnet qui, chargé par mon associé de m'attendre à Sinaloa, avait quitté ce lieu avant mon arrivée. Ancien maréchal des logis au 4e hussards, sous l'empire, il était cuisinier de son état et n'avait aucune autre capacité. Il fut donc installé en cette qualité, aux appointements de 30 piastres, 150 francs par mois et comme compatriote et homme de confiance il vivait à notre table. Dès lors notre comptoir se trouvant organisé complétement, nous nous livrâmes sérieusement à nos opérations, et nous eûmes un intérieur aussi confortable que le comportaient les ressources limitées du pays.

Lorsque le navire, allégé du poids énorme de son chargement, se fut élevé de beaucoup sur l'eau, il nous montra ses flancs et ses fonds entièrement couverts de mollusques et de plantes marines qui y avaient pris racines. Les premiers sont une espèce que les marins nomment *bernicles*. Ils présentent à la vue, une substance de teinte rosée, cartilagineuse, flexible mais très-consistante et ressemblent autant à une plante qu'à un animal. En effet, fixés sur un corps solide, ils s'y développent immobiles, présentant à la mer leur plus grande longueur et sans autre mouvement que celui qu'ils reçoivent de l'agitation des eaux. Ils atteignent à peine de 3 à 5 centimètres de longueur; mais leur nombre est si grand qu'il entrave la marche; celle de la *Félicie* en avait été sensiblement affectée dans les derniers temps de sa traversée. Ces mollusques se développent rapidement sous l'action des mers chaudes. Je ne puis comprendre où et comment ils peuvent s'attacher à un vaisseau en marche, ni comment après s'y être fixés, ils peuvent résister à l'action violente des eaux pendant une course

rapide. Quand on songe, en effet, à l'énorme pression des eaux contre les parois du navire qui passe, on ne peut comprendre cette puissance de vie résidant en la mer qui produit et fait fleurir des êtres dans un milieu qui nous paraît absolument impossible. Mais la nature est si riche, si féconde en ressources, que le plus souvent ses moyens et son but nous échappent également.

Pendant une quinzaine de jours, l'équipage tout entier fut occupé à gratter, nettoyer le brick et à lui donner une peinture générale qui lui rendit la coquette apparence qu'il avait perdue durant un travail de six mois sans répit et sans trêve. Alors nous donnâmes, à son bord, un bal suivi d'un souper auquel assistèrent les premières familles et tous les employés de la ville. La chaloupe décorée de pavillons, reçut la plus grande partie des invités et principalement les dames. Les autres s'y rendirent dans des embarcations particulières.

Les navires du commerce n'ayant pour recevoir les visiteurs, qu'un escalier mobile et perpendiculaire d'accès très-difficile, même pour les hommes lorsqu'ils n'ont pas le pied marin, il fallut trouver une autre voie pour embarquer les femmes. Les marins ont l'esprit très-fertile en expédients appropriés à l'élément sur lequel ils passent leur vie. Un fauteuil bien décoré et solidement fixé à une série de cordages qui le maintenaient d'aplomb, était abaissé dans la chaloupe au moyen d'un palan frappé au bout de grand'vergue. Une dame s'y plaçait; on l'entourait d'un pavillon; puis, en une seconde elle était élevée à une hauteur de cinquante pieds dans l'espace, d'où elle était attirée sur le pont au moyen d'un halebas. La première qui parcourut ce chemin aérien, manifesta une grande terreur dont elle rit ensuite. Les autres voyant la facilité et la sûreté de cette manœuvre, ne firent aucune difficulté de s'y confier et en firent même le sujet de plaisanteries. La plupart des hommes suivirent la même voie, n'osant prendre celle de l'escalier. La plus grande gaieté ne cessa de régner

et fut portée à son comble par le champagne jusqu'alors inconnu dans le pays et que les dames buvaient avec un plaisir qu'elles ne cherchaient pas à dissimuler. Le retour à terre s'opéra de la même manière ; mais alors le vin produisant son effet, toute notre société chantait et se livrait à la joie la plus folle.

Dès l'arrivée du navire, j'avais établi le règlement suivant : deux fois par semaine, la moitié de l'équipage partait à minuit pour la pêche à la senne et revenait au lever du soleil avec un chargement de poisson. On en gardait pour le bord, autant qu'il pouvait en être consommé et toutes les plus belles pièces m'étaient envoyées à terre où je les faisais distribuer aux principaux et jusqu'aux plus humbles employés de l'administration. Cette attention nous fit des amis et fut très-utile à nos intérêts.

Tous les dimanches la moitié de l'équipage venait alternativement passer la journée à terre. A l'arrivée et le soir avant de retourner à bord, les hommes entraient au comptoir où on leur servait un verre de cognac. Lorsqu'ils étaient fatigués de rôder parmi les cases de l'endroit, ils venaient se reposer à la cuisine ou dans les magasins. Ils paraissaient heureux, car ils trouvaient là, l'image de la patrie absente et ils me prouvèrent toujours leur reconnaissance, par un dévouement sans bornes à tout ce qui concernait les intérêts de la maison. Constamment employés pendant les nuits sombres, soit pour débarquer des marchandises, soit pour embarquer des lingots, ils se montrèrent toujours ardents à me servir sans jamais laisser entendre un murmure. Lorsque, quelque temps après, le navire fut expédié pour Lima, je les fis tous venir au comptoir où il fut remis à chacun d'eux, un mois de paye, à titre de gratification qui fut encore accordée de nouveau, au moment où le navire partit pour Valparaiso. Au moyen de ces attentions et de ces légers sacrifices, notre opération marcha suivant nos désirs, malgré quelques mauvais vouloirs qui se trouvèrent trop faibles pour l'entraver.

A la fin de juillet, ayant trouvé un affrétement pour notre navire, il fut expédié pour Lima et je profitai de son départ, pour envoyer en France une partie des fonds déjà réalisés. Ces fonds furent transbordés *au Callao*, sur une frégate anglaise qui les apporta en Europe.

Trois mois après notre arrivée, j'avais réalisé à de très-beaux profits, la majeure partie de notre chargement. Ce qui en restait, se composait des articles les moins demandés et les plus difficiles à vendre. Dans la vue d'en procurer un plus prompt écoulement, il fut décidé que mon associé irait s'établir à *Pitic* aussi appelée *Hermosillo*, ville située à quarante lieues de Guaymas. Il partit donc, accompagné d'un convoi de mulets portant un assortiment des marchandises qui nous restaient encore, et je restai seul à la direction de notre établissement principal au port de mer. Dès lors nos inquiétudes avaient disparu, car nous connaissions le pays ; rien n'entravait plus la marche régulière de nos opérations, et nous voyions clairement le résultat de notre entreprise, à une époque qui n'était plus fort éloignée.

Peu de temps après le départ de mon associé, arriva dans le port, la *Sapphire*, grande corvette anglaise commandée par le capitaine Dundas. Détachée de la station anglaise du Pérou qui a son centre au port de *Callao*, elle venait, pour protéger ses nationaux et recueillir des métaux précieux à fret, montrer ses couleurs dans tous les ports de la côte du Pacifique au Nord de l'équateur.

Les deux grandes puissances maritimes, la France et l'Angleterre, entretiennent, dans le même but, des stations navales dans toutes les mers du monde où un commerce important attire leurs navires marchands. Mais il y a, dans leur manière de procéder, une différence fort sensible que je veux exposer ici, parce qu'elle paraît en opposition avec le caractère général de ces peuples.

Ces stations, en général de force à peu près égale, se com-

posent dans le Pacifique, de deux frégates de premier rang, quatre corvettes et autant de bricks sous les ordres d'un contre-amiral. Les frégates sont quelquefois réunies à *Callao*, quelquefois sur la rade de *Valparaiso;* mais le plus souvent elles sont, l'une dans le premier et l'autre dans le second de ces points importants. Les navires de rang inférieur sont ou doivent être incessamment sous voiles pour visiter tous les ports secondaires de la côte.

Il existe, entre ces forces, une rivalité nationale qui, très-vive à la suite des grandes guerres terminées en 1815, a graduellement perdu de son aigreur. Aujourd'hui les officiers des escadres se fréquentent et se traitent réciproquement à leurs bords, et les équipages même ont cessé les rixes très-fréquentes dans les premiers temps, lorsqu'ils se rencontraient à terre.

Ainsi que leurs rivaux, les vaisseaux français donnent à leurs nationaux une protection efficace soit pour le maintien de la discipline, soit pour le cas de réparations urgentes, soit dans les dangers de mer, soit enfin dans leurs rapports avec les autorités indigènes. Ils reçoivent les métaux précieux appartenant aux nationaux, pour les porter en France, lorsqu'ils y sont rappelés à l'expiration de leur temps de service. Dans ce cas, les commandants signent des connaissements ainsi que de simples marchands; mais ils ne perçoivent aucun prix pour ce transport; la loi s'y oppose non moins qu'un orgueil d'aristocratie antique qui n'est plus de mise dans notre siècle de mercantilisme et de démocratie. Il serait plus juste et plus démocratique à la fois, de faire jouir les équipages d'un bénéfice justement acquis comme prix de fret. Un autre avantage important, serait de déterminer une importation considérable en France, d'or et d'argent étrangers qui procureraient aux négociants de nos ports, des commissions qui leur échappent.

Tous ces services rendus à nos nationaux ont certainement une haute importance; mais on peut reprocher à notre escadre

une infériorité sensible sous le rapport de l'activité dans ses mouvements. A nombre égal, les navires qui la composent, produisent en résultats, un quart peut-être de moins que ceux de l'escadre anglaise. Bien accueillis par les populations dont ils ont la sympathie, soit à cause de la facilité de leurs mœurs, soit à cause de leur gaieté, nos officiers perdent, dans les ports qu'ils visitent, beaucoup de temps à recevoir et à donner des fêtes, à discourir politique ou à suivre des liaisons amoureuses. Il y a, dans notre caractère national, une grande pétulance qu'on prend trop souvent pour de l'activité et qui s'épuise en vaines démonstrations; une vanité qui dominant toujours le calme du bon sens et de la froide raison, aboutit trop souvent à des fautes qu'on refuse d'avouer.

L'escadre anglaise rend à ses nationaux, tous les services que sa rivale rend aux siens; mais de plus, les navires qui la composent sont tenus en mouvement incessant. Ils visitent les moindres ports dont ils lèvent les plans; ils prennent des informations exactes tant sous les rapports politiques que sous ceux concernant le commerce. Autorisés par la loi à recevoir à leur bord des capitaux dont le prix de transport est attribué en grande partie aux équipages, ceux-ci sont ardents à les rechercher. Il en résulte que l'Angleterre reçoit de ces contrées, dix fois plus de métaux précieux que n'en reçoit la France. Ainsi, conservant les traditions de l'ancienne aristocratie, la marine de la France, pays essentiellement démocratique, dédaigne de s'assimiler aux marchands en faisant un profit, tandis que celle de l'Angleterre, pays aristocratique par excellence, recherche avec ardeur ces profits si utiles à ses intérêts et à son influence.

Les officiers anglais, froids et hautains sont moins sympathiques à ces populations qui néanmoins leur accordent une haute considération à cause de la régularité de leur service et du sérieux qu'ils apportent à l'exécution de leur mandat.

En résumé, les français, aimés, sont regardés comme de

bons enfants ; les anglais, détestés, sont respectés comme des hommes sérieux.

C'est dans l'accomplissement d'une de ces missions que la *Sapphire* vint à Guaymas, où jamais aucun navire français de guerre n'avait encore paru. Cette corvette avait à peine mouillé ses ancres qu'une yole se détachait de son bord pour apporter à terre le commandant Dundas. Comme ce dernier ne parlait pas la langue du pays et que personne, au débarcadère, ne comprenait ses questions, un homme lui fit signe de le suivre et le conduisit à mon comptoir. Heureux de trouver à qui parler, il me fit une longue visite à la suite de laquelle il me pria à dîner, à son bord, pour le lendemain. Je m'y rendis. Le commandant recevait ce jour-là tous ses officiers à sa table, à l'exclusion des aspirants dont un seul était, dans ces occasions, admis à tour de rôle. Je fus introduit, comme on dit en anglais, à chacun de ces messieurs personnellement. Si M. Dundas qui appartenait à l'une des grandes familles aristocratiques de l'Angleterre, était le modèle du parfait gentleman, tous ses officiers étaient aussi des hommes bien élevés et de la tenue la plus rigoureusement irréprochable. Pendant le repas qui fut somptueux, la conversation fut générale quoique réservée de la part des inférieurs en présence de leur chef; mais au dessert on apporta les vins qui circulèrent rapidement et changèrent bientôt cette réserve en un laisser-aller assez expansif. Habitué à la manière de vivre des Anglais et parlant bien leur langue, je n'éprouvais aucun embarras parmi eux.

Sachant par expérience combien on est heureux, en arrivant de la mer, d'aller fouler la terre ferme et d'y trouver des amis, je cherchais dans mon esprit le moyen d'être agréable aux nouveaux venus. Croyant l'avoir trouvé, j'engageai M. Dundas à y venir passer la soirée avec tous les officiers qui avaient dîné à sa table. Je prévins ces messieurs que, dans ce pays, les moyens confortables de recevoir ses amis étaient inconnus et qu'ils devraient se contenter de la fortune du pot, ce qui fut

accepté d'enthousiasme. Nous nous rendîmes donc à terre après avoir largement dégusté le madère, le porto, le xérès et autres vins du commandant. La traversée et la fraîcheur de la soirée, calmèrent l'excitation produite par nos libations et une promenade dans la ville, finit par faire désirer à la société, du repos et des rafraîchissements. Je les conduisis alors au comptoir où chacun s'assit, qui sur une chaise, qui sur un ballot, autour d'une vaste table, unique meuble un peu apparent de tout mon ménage. Alors je quittai pour un moment mes hôtes, à l'effet de prendre mes dispositions.

Il y avait, dans ma cargaison, un lot considérable de caves à liqueur pleines d'excellent genièvre acheté à Hambourg. Ce liquide aimé des Anglais ne l'était pas des gens du pays qui, l'estimant à rien, payaient les caves vides au même prix que celles qui étaient pleines. Frappé de l'idée qu'il y avait là un moyen de faire à mes hôtes largement, et à peu de frais, les honneurs de ma maison, j'avais résolu de leur offrir un punch monstre. Mais il manquait un vase d'assez vaste capacité pour abreuver convenablement des gosiers pour qui la quantité était chose de première importance. Castagnet, consulté à cet égard, manifestait le même embarras qui me préoccupait, lorsque j'avisai dans un coin de la cour, une grande marmite en fer dans laquelle on faisait ordinairement la lessive. « Voilà mon affaire ! » m'écriai-je ; et Castagnet enchanté de mon idée, appelant un ouvrier pour l'aider dans l'opération, nettoya la marmite, puis vint la poser sur la table au milieu d'un fou rire que sa vue excita.

Lorsque se fut calmée l'hilarité à laquelle j'avais, moi-même, pris une bonne part, je dis à mes hôtes : « Messieurs, pour vous offrir un punch, voilà le seul vase que la ville met à ma disposition ; il n'est pas beau, c'est vrai ; mais vous savez que le sage donne moins d'attention à la qualité du contenant qu'à celle du contenu. » Bravo, bravo, s'écria-t-on de toutes parts ; faisons du punch ! faisons du punch !

On mit d'abord, dans la marmite, dix livres de sucre et douze bouteilles de genièvre auquel on mit le feu. Puis, sans laisser à la flamme le temps d'absorber trop d'alcool, Castagnet vint l'éteindre en y versant lentement vingt bouteilles de thé très-fort et bouillant. Alors commencèrent les rasades; le punch fut trouvé délicieux, et la gaieté ne tarda pas à devenir des plus bruyantes. Bientôt le commandant invita l'un de ses officiers à chanter une chanson à boire dont la langue anglaise est très-riche. Elle fut suivie d'un *hip! hip! three times three, hourrah! hourrah for old England! hourrah for old France!* Puis chacun à son tour, dut chanter aussi et fut accueilli par les mêmes acclamations.

Dans cet exercice prolongé et alimenté de fréquentes rasades, la raison de mes convives ne tarda pas à déménager. Cependant vers deux heures du matin, le commandant trouva assez de force pour sortir, et ses canotiers qui l'attendaient à la porte, le transportèrent dans son canot et de là dans son lit. Une heure après, la marmite étant à sec, tous les autre partirent à leur tour; mais dès le point du jour, la plupart d'entre eux revinrent au comptoir. En sortant pour se rendre à l'embarcadère, l'impression de la fraîcheur de la nuit, avait déterminé chez eux, un état d'ivresse instantanée qui leur avait fait perdre connaissance; ils avaient, l'un après l'autre, roulé à terre où ils avaient dormi du sommeil le plus profond.

A partir de ce moment et pendant tout le séjour de la *Sapphire* dans le port, je dînai presque chaque jour à son bord, tantôt à la table du commandant, tantôt à celle de ses officiers, et une fois même à celle des aspirants qui voulurent aussi me traiter. Chaque soir aussi, la marmite remplit ses fonctions nouvelles et répandit la joie parmi mes nouveaux amis.

Après un long séjour à la mer, les Anglais accordent à leurs équipages une liberté singulière. Chaque jour, vers le soir, une partie est envoyée à terre pour y passer la nuit et y chercher

des bonnes fortunes. Dès le matin du jour suivant, des embarcations viennent les reprendre et les porter à bord où la discipline ne perd jamais son rigoureux empire.

M. Dundas voulut, avant de quitter Guaymas, donner un bal auquel furent invités sans distinction, toutes les dames et tous les hommes un peu convenables du pays. Les chaloupes commandées par des aspirants, vinrent prendre à terre tous les invités, qui furent reçus à bord au moyen d'un escalier d'accès facile et commode. La comparaison de cette grandeur, écrasait le souvenir de la pauvre *Félicie.* On ne peut se figurer, lorsqu'on ne l'a pas vu, tout ce qu'il y a de féerique dans un bal donné sur un vaisseau de guerre. L'arrière du vaisseau, jusqu'au grand mât, fut converti, au moyen de toiles et de pavillons, en une vaste salle de bal dont le haut bout présentait, mariées ensemble, les couleurs nationales anglaises, françaises et mexicaines. Des lustres nombreux formés de baïonnettes rangées autour d'un cercle, reflétaient la lumière de leurs bougies sur l'acier poli et répandaient une éblouissante clarté. Tamisée par l'étamine légère des pavillons, la lumière se répandait à la surface des eaux autour du vaisseau qui paraissait reposer sur une mer de feu.

La musique du bord joua des airs de danse anglaise qui est à peu près la même que celle du Mexique, puis des valses et des gigues. On dansa beaucoup jusqu'à minuit. A ce moment le commandant offrant son bras à une dame, chacun imita son exemple, et on descendit dans la batterie, où les canons retirés avaient laissé la place à une table immense splendidement éclairée et servie. Les officiers furent, à l'égard des dames, d'une galanterie charmante qui, pour la plupart d'entre eux, ne demeura pas sans récompense. Après le souper les danses recommencèrent, et ce ne fut qu'à cinq heures du matin que les embarcations reportèrent à terre, toute la société remplie d'enthousiasme et d'admiration.

Je profitai du départ de la *Sapphire*, pour expédier en Eu-

rope une somme importante que l'amitié de ses officiers m'aida à soustraire aux droits de sortie, que le fisc perçoit à l'exportation, sur les métaux précieux. C'était le deuxième envoi que je faisais des produits de notre opération dont le découvert allait ainsi décroissant d'une manière sensible et satisfaisante.



CHAPITRE XV.

Rio Colorado. — Port et environs de Guaymas. — Pluie de pélicans. — Oiseaux et Poissons. — Chasse au cerf. — Rio Yaqui. — Tribu de ce nom.

Guaymas est situé par 27° 56′ latitude Nord et 113° 10′ longitude occidentale.

Au delà de ce port, il n'en existe aucun autre sur le golfe qui va se rétrécissant jusqu'à son extrémité, formée par l'embouchure du *Rio Colorado*. Ce fleuve considérable prend sa source au centre du continent parmi les rameaux des montagnes neigeuses (*Sierra Nevada*) et reçoit dans son parcours, tous les affluents des nombreuses vallées de ce pays encore presque inconnu.

En considérant la nature et la disposition des rives opposées du golfe, je me suis laissé aller à penser que son existence n'est pas bien ancienne. Tout me porte à croire qu'autrefois le *Rio Colorado* portait ses eaux au Pacifique, à la hauteur du cap *San Lucar* alors uni au continent et que le golfe dut son origine à l'époque volcanique qui a évidemment changé la face de cette contrée. Quoi qu'il en soit de cette supposition, le *Rio Colorado* me paraît destiné à devenir, à une époque prochaine, l'artère puissante d'un commerce considérable. Ses bords boisés et fertiles peuvent nourrir une population immense et devenir le centre d'une nouvelle république aussi florissante que celle des États-Unis qui lui servira de modèle (1).

(1) Cette prophétie, faite il y a trente-quatre ans, est en pleine voie de réalisation, par suite de l'annexion de la haute Californie à la république des États-Unis du Nord.

Le port de Guaymas est une vaste et magnifique baie intérieure, éloignée d'une lieue environ de la mer à laquelle elle communique par une belle et facile passe dont la moindre profondeur est de huit brasses. Deux lignes de défense la protègent contre les empiètements du golfe. C'est d'abord, à l'extérieur, une rangée d'îles basses composées de roches solides; ensuite une enceinte intérieure formée de mornes élevés qui la protégent contre la violence des vents d'équinoxe et en font la rade la plus sûre qu'un marin puisse désirer. Ces mornes nombreux et la plupart isolés, tous de formation volcanique, ne sont que des monceaux de lave spongieuse et sonore dont l'action des éléments a brisé la surface. Rangés en un vaste demi-cercle, ils présentent un aspect sévère, sauvage même, tempéré toutefois par le maigre feuillage d'arbustes rabougris qui les couvrent jusqu'à leur sommet. C'est à leurs pieds que les navires viennent au mouillage, sur un fond de dix à douze brasses d'une tenue excellente, en face de la ville située sur le bord opposé de la baie à la distance de plus d'une lieue. Cette distance considérable est un inconvénient grave, mais qui pourrait être vaincu par un peuple industrieux et commerçant.

De cette disposition des lieux, résulte un nombre infini de canaux et d'anses profondes où le poisson se reproduit avec une prodigieuse rapidité. Aussi, les oiseaux de mer qui vivent de pêche ne sont-ils nulle part plus nombreux. A l'époque de la ponte, les îles sont littéralement couvertes de leurs œufs qu'on va recueillir pour les manger, à défaut de ceux de basse-cour. Parmi les diverses espèces, celle des pélicans est la plus nombreuse et la plus redoutable au poisson, à cause de sa dimension considérable que dépasse encore sa voracité. Mille fois je me suis amusé à suivre les évolutions et les manœuvres de ces oiseaux lorsqu'ils se livrent à l'opération de la pêche. Je veux en dire ici quelques mots.

Ils se mettent à l'œuvre à des heures réglées. Quelquefois

ils vont isolément cherchant leur proie; mais généralement ils s'assemblent en grand nombre et s'élèvent dans les airs où ils forment comme une nuée. Alors ils se forment en colonne à une hauteur d'environ 100 mètres et planent lentement au-dessus des eaux sur lesquelles leurs regards sont fixés. Celui d'entre eux qui aperçoit une proie, se précipite perpendiculairement avec la rapidité d'une flèche et disparaît dans la mer. Moins d'une seconde après, il est à la surface où il reste un moment immobile comme pour assurer sa prise en la broyant dans son bec; puis élevant la tête à un angle de 45 degrés, il fait deux mouvements pour opérer la déglutition et le poisson tombe dans la vaste poche suspendue à son cou. Ensuite il s'élève de nouveau dans les airs et va reprendre sa place à la queue de la colonne qui a continué sa marche. Lorsque celle-ci rencontre au-dessous d'elle, un banc considérable de poissons nageant serrés ainsi qu'il arrive à plusieurs espèces, le spectacle devient extrêmement curieux à observer. Elle suit la direction du banc et alors se produit une véritable pluie de pélicans. Ceux qui sont en tête, se précipitent et sont remplacés par ceux qui les suivaient. Ceux-ci se précipitent successivement et sont remplacés par les premiers qui reviennen former la colonne. J'ai souvent vu ce spectacle singulier dure plus de trente minutes sans un seul instant de répit.

Je me suis quelquefois arrêté à supposer que le nombre de pélicans soit de cinq millions seulement sur toute l'étendue d cette côte. Admettant ensuite, que deux kilogrammes de nour riture par jour soient nécessaires à chaque individu, il e résulterait une pêche journalière de dix millions de kilo grammes de poisson par cette seule espèce d'oiseaux. A cett pensée, on n'est pas moins étonné de la prodigieuse destruc tion qu'elle présente, que de la fécondité inépuisable qui l répare incessamment.

La baie de Guaymas offre une chasse au cerf telle que je n l'ai jamais vu pratiquée ailleurs. Voici comment on procède

Lorsque plusieurs navires veulent y prendre part, leurs embarcations vont cerner un des mornes de la baie. Puis, des hommes montent au sommet où ils se mettent à battre du tambour en descendant dans diverses directions. Effrayés par ce bruit que les échos répètent en le multipliant, les cerfs et les biches fuient et se précipitent vers le bord de la mer. Comme le bruit approche toujours, ils se jettent à l'eau et nagent vers un autre morne. Alors les embarcations courent sur eux et les prennent au milieu des flots sans qu'ils puissent opposer aucune résistance.

Dans la baie, comme sur toute l'étendue de la côte du golfe, on trouve de petites huîtres excellentes, de forme irrégulière, mais presque ronde, semblables à celles qui s'attachent aux racines des mangliers. Elles ont ceci de particulier qu'elles ne vivent pas en couches superposées comme celles des mers d'Europe; dans aucune partie du golfe je n'ai vu ce qu'on nomme un banc d'huîtres. Elles sont isolément collées sur les rochers des rivages et sur les pierres mobiles du fond, dans les lieux alternativement couverts par la marée et laissés à sec par le reflux.

A six lieues à l'Est de Guaymas, se jette dans le golfe, un fleuve non navigable nommé le *Yaqui*. Ce cours d'eau prend sa source aux pieds des Cordillères, à une cinquantaine de lieues de la mer où il porte, dans la saison des pluies, en un volume très-considérable, les eaux de cette contrée. C'est de là, que les chaloupes et des pirogues apportent à Guaymas les légumes, les fruits et la plupart des autres objets nécessaires à la nourriture de ses habitants.

Comme la plupart des fleuves des régions tropicales, le *Yaqui* est soumis à des débordements périodiques annuels. Aux premiers jours de juillet, il commence à couvrir ses rives, et ses eaux s'élevant graduellement, elles atteignent leur plus grande hauteur vers la fin du même mois. Alors la vallée tout entière étant submergée, les habitants se retirent sur les

collines voisines d'où ils contemplent avec bonheur, l'inonda tion qui est le gage d'une riche et prochaine récolte. Plus le eaux s'élèvent et s'étendent au loin, plus leurs espérance sont grandes. Le commencement de la crue répand la joie parm eux. A la mi-août, la baisse des eaux permet déjà d'ensemen cer les terres les plus éloignées du fleuve. Ce travail suit le progrès de sa décroissance, de sorte qu'à la fin du même mois toute la vallée a reçu les semences jusqu'aux bords du fleuve au moment même où celui-ci rentre dans son lit.

C'est ici seulement que je compris la cause de ces inonda tions dont les retours réguliers et à époques fixes, ont si long temps occupé l'esprit des savants et donné lieu à tant d'hypo thèses. Cette cause est aussi admirablement simple dans so mécanisme que toutes celles établies par Dieu pour l'accom plissement des grandes opérations de la nature. En voici l'ex position : Lorsque le soleil arrive au tropique du cancer, la cha leur de ses rayons, alors perpendiculaires, est si élevée, qu toute végétation disparaîtrait de la surface de la terre, si nature n'avait établi un moyen de la préserver. Ce moyen e une vaporisation immense des eaux de l'Océan que les ven transportent vers les terres sous forme de nuages. Alors com mencent, avec le mois de juin, des pluies abondantes qui co tinuent pendant deux, trois ou quatre mois suivant le beso des lieux, c'est-à-dire suivant leur distance plus ou moi grande de l'équateur. Ces pluies font bientôt déborder les r vières et les fleuves qui, entraînant dans leur course rapid les terres légères des montagnes et les détritus de végétaux l'année précédente, vont les déposer dans les vallées qui a quièrent ainsi une merveilleuse fertilité. Telle est la simplici de cette cause dont les résultats sont si grands, si certains si dignes d'admiration. Elle n'est autre que le soleil lui-mêm qui, par l'action physique de ses rayons sur les éléments notre globe, produit cette succession étonnante de phénomèn si longtemps incompris par la faible intelligence de l'homm

Suivant l'habitude des sociétés primitives américaines, le nom du *Yaqui* a été emprunté par un peuple nombreux qui habite ses bords. Ce peuple antique, qui s'est conservé sans mélange, m'a paru, à plusieurs titres, l'une des plus remarquables variétés de l'espèce humaine. C'est un type particulier que j'observais ici pour la première fois et qui me rappela les Lacédémoniens de la Grèce antique. Le *Yaqui* lui-même, par sa ressemblance avec l'Eurotas, ajoutait encore à la vérité de la comparaison.

En prenant dans leur ensemble les diverses races indigènes qui habitent les vastes contrées situées entre le 10e et le 30e degré de latitude Nord, le 80e et le 125e degré longitude Ouest, je n'y voyais jusqu'alors, que deux variétés bien tranchées. C'est, d'une part, la population mexicaine proprement dite, qui descend directement du peuple conquis par les Espagnols. D'origine civilisée, elle a conservé, malgré trois cents ans d'oppression et de misère, la douceur de mœurs que donne une longue civilisation. Elle aime les travaux de l'agriculture, la musique et les arts pour lesquels elle a un remarquable talent d'imitation. Parmi elle, les hommes coupent leurs cheveux ras ainsi que les vieilles femmes; les jeunes filles seules, les portent longs et nattés avec soin. Ce sont ensuite, les populations guerrières indépendantes qui n'ont jamais subi le joug et qui sont répandues autour de l'ancien empire mexicain. Chez celles-ci, les travaux de la terre réputés indignes de l'homme, sont le partage des esclaves faits à la guerre et, à leur défaut, celui des femmes qui sont durement traitées. Ces dernières portent les cheveux nattés tandis que les hommes se rasent la tête à l'exception d'une seule mèche qu'ils laissent au sommet du crâne en signe de leur courage et comme un défi jeté à leurs ennemis. Cette mèche, en effet, doit servir de trophée au vainqueur qui l'enlève avec la peau à laquelle elle adhère. C'est ce qu'ils appellent *scalper*.

Les *Yaquis*, au contraire, ainsi que les anciens Germains,

regardent la longue chevelure comme une marque distinctive de noblesse. Ils la portent tressée en une seule natte qui descend sur le milieu du dos. Leurs femmes la divisent en deux tresses soigneusement entretenues qu'elles laissent tomber sur leurs épaules ou qu'elles roulent coquettement autour de leur tête. Ce peuple dont l'origine est certainement différente, me paraît doué de toutes les vertus des deux autres races, sans avoir aucun de leurs défauts. En effet, si les premiers sont doux, polis et industrieux, ils sont timides et ont perdu leur dignité dans l'oppression. Si les seconds sont courageux et libres; ils sont barbares et méconnaissent les jouissances qui dérivent des travaux de l'agriculture. Les *Yaquis*, au contraire, sont doux et bons; ils aiment les travaux de la terre et ceux de l'industrie, la garde des troupeaux, et pourtant ils sont d'une valeur indomptable. Poussés à bout par l'injustice des blancs qui les entourent et gouvernent le pays, ils ont, à plusieurs reprises et dernièrement encore, secoué le joug. Avec les seules armes primitives, l'arc et la pique, ils ont battu les troupes qu'on leur opposait et ravagé toute la *Sonora* occidentale. Les blancs, qui tremblaient devant eux, ne trouvaient un abri que dans les villes dont ils n'osaient franchir les retranchements. Puis enfin, las de vengeance et de carnage, ils ont consenti à des arrangements et sont rentrés chez eux. C'est à leur inébranlable fermeté et à la crainte qu'ils ont toujours inspirée, qu'ils ont dû la conservation de leurs terres dont l'Espagne n'osa jamais les dépouiller. C'est, je crois, le seul exemple d'un semblable privilége dans tout l'empire mexicain.

Je n'ai vu nulle part, une plus belle race d'hommes que celle des *Yaquis*. Leur taille moyenne m'a paru être de cinq pieds huit pouces environ. Ils sont beaux et parfaitement conformés. Leur couleur est foncée comme celle du cuivre vieux qui n'est pas fourbi. Ils sont graves, silencieux et sobres. Leur gravité rigoureuse donne à leur physionomie un caractère de dureté apparente qui n'a rien de réel. Leur port est majes-

tueux, et leur dignité ne se dément dans aucune circonstance. Ils n'offrent jamais leurs services; ils attendent qu'on les réclame. Ils acceptent les offres d'emploi, mais sans aucune manifestation de joie ou de regret, sans empressement et sans aucune marque de servilité. Ils travaillent pendant le temps convenu, mais noblement, sans bruit et sans jamais donner lieu à l'accusation de paresse ou d'infidélité.

C'étaient des hommes de cette nation que je trouvai à mon arrivée à Guaymas et que j'employai au déchargement du navire. Dès le matin ils arrivaient, gravement enveloppés dans leurs couvertures de laine drapées à l'antique. Ils les déposaient dans un coin des magasins et commençaient le travail. A la fin de la journée, ils les reprenaient en silence et attendaient leur salaire qu'ils recevaient sans proférer une parole, avec la haute gravité de sénateurs romains de la grande époque de la république. Puis ils s'éloignaient lentement et allaient avec leurs femmes passer la nuit sous les arbres ou parmi les broussailles des environs.

Souvent, au milieu de la journée, je leur faisais distribuer du pain et un peu de vin. Ils acceptaient ces rafraîchissements avec convenance, mais sans aucune manifestation qui pût compromettre le décorum le plus rigoureux. Dans la journée et pendant la durée du travail, ils sont entièrement nus à l'exception d'un morceau de linge à peine large comme la main, qui cache les parties honteuses. Ce linge est fixé, devant et derrière, à une corde attachée autour des reins au-dessus des hanches. Ils marchent nu-pieds et nu-tête. A cet égard, j'ai éprouvé que la nudité du corps humain dont la seule idée choque les préjugés de notre civilisation, n'a rien d'indécent en elle-même. Il me semble que la répulsion qu'elle nous inspire, a sa source dans la dépravation des mœurs qu'entraîne l'état social très-avancé et conséquemment très-corrompu. En effet, en peu de temps on s'y habitue et bientôt même, on trouve plus de réelle beauté dans l'homme à l'état absolu de

nature, que dans celui qui cache sous des vêtements hypocrites, la difformité de sa personne ou les suites de sa dépravation.

Les femmes de cette nation quittent en petit nombre les villages pour suivre leurs maris dans les villes. Elles sont généralement d'une stature avantageuse ; leurs traits sont réguliers et fins ; leur taille bien prise et des formes bien dessinées, donnent à toute leur personne un charme singulier. Leur vêtement consiste en une chemise arrêtée par une coulisse au-dessus de la gorge, une jupe qui prend au-dessus de la hanche et une écharpe de coton dont elles s'enveloppent le buste et la tête pendant la nuit.

Tels sont les hommes de cette tribu remarquable, et cependant je ne parle ici que de ceux qui consentent à aller au loin travailler pour d'autres. Les familles principales ne quittent jamais les bords de leur fleuve, où elle se livrent à la culture du maïs et des légumes et aux soins des bestiaux. Ils vivent en état de communauté quant aux biens; chacun habite la case qu'il a construite ou qu'il tient de son père et cultive le champ qui n'est pas déjà occupé. Ils se choisissent des chefs qui gouvernent la nation, dont les nombreux villages ouvrent les deux rives du fleuve. Sa population est si nombreuse qu'elle fournit tous les travailleurs des mines de *la Sonora* occidentale. Tous les travaux des villes sont exécutés par eux, ainsi que la pêche du poisson de mer et celle des perles.

En considérant ce peuple si remarquable par ses mœurs, j'éprouvais une profonde surprise qu'il eût conservé ses vertus primitives malgré l'influence délétère des exemples de dépravation et de bassesse, malgré les outrages des blancs qui l'entourent. Ses ancêtres durent être doués d'une nature bien supérieure pour que leurs vertus se soient perpétuées chez leurs descendants à travers trois siècles d'oppression et d'injustice.

Les *Yaquis* semblent dédaigner de parler espagnol ; car je

n'ai jamais entendu aucun d'eux parler cette langue, tandis que la plupart des blancs du pays, parlent la leur. Cette langue est douce et harmonieuse et n'a aucun des sons gutturaux des langues de l'Océanie. Du peu de mots que j'en ai retenus, elle me semble avoir des rapports avec la langue chinoise. Ainsi, ils expriment le mot *eau* par *vam* et celui de *puits* par *vam poa* qui signifie eau profonde. Ce dernier m'a frappé, car c'est le nom donné au point du *Tigre* qui, par sa profondeur, permet le mouillage aux grands navires qui vont commercer à Canton. *Vam ne mika*, donne-moi de l'eau; *va cuchi vam poa*, le puits auprès de la montagne.

Il m'a paru que les Yaquis travaillent seulement pour se procurer les objets nécessaires à l'existence et des vêtements pour leurs femmes. Ils paraissent n'attacher aucun prix à la possession des richesses et n'amassent jamais.

Comme tous les autres Indiens, ils ne connaissent pas l'usage des noms patronymiques. Ceux qu'ils portent, tirent leur origine soit d'un rapport apparent avec un animal, soit d'une circonstance particulière. Ainsi, un enfant qui vient au monde avec un teint plus foncé qu'il n'est d'ordinaire, recevra le nom de *corbeau;* un autre dont les traits rappellent une ressemblance avec un oiseau, celui de l'*aigle;* un serpent se montre-t-il autour de la case au moment de la naissance? celui de *serpent* avec sa qualification de gros ou petit, noir ou blanc; vient-il au monde au moment du lever du soleil? celui de *soleil levant;* au moment du coucher de la lune? celui de *lune qui se couche.*

Ils comptent le temps par les lunes, et soit qu'ils ne comprennent pas nos questions à cet égard, soit pour toute autre cause, ils ne paraissent pas connaître leur âge. Jamais aucun Indien d'aucune race, n'a pu me satisfaire sur ce point. A cette question souvent faite : « Quel âge avez-vous? » ils m'ont toujours et invariablement répondu : « Quien sabe? (Qui le sait?) »

Leur état politique, comme celui de tous les indigènes, est fixé par la nouvelle constitution mexicaine qui les a reconnus citoyens avec tous les droits attachés à ce titre. Mais c'est pour eux une lettre morte, car ils n'ont aucune instruction, aucune des connaissances nécessaires à l'exercice de leurs droits. Ils ne connaissent d'autre patrie que leur tribu, d'autre autorité que celle des chefs qu'ils ont élus. Il n'y a parmi eux, ni école où ils puissent recevoir les premiers éléments d'instruction, ni aucune institution qui ait pour but de les attacher à la grande patrie commune. Le gouvernement de l'Espagne leur imposa, avec le catholicisme, des prêtres immoraux chargés de les gouverner. Ceux-ci purent les forcer à aller à la messe, mais non gagner leur estime dont ils se montraient indignes par leur rapacité et leur vie débauchée. Ces pauvres gens croyant que le meilleur moyen d'honorer l'Être suprême est dans la pratique de la fraternité et des autres vertus qui rehaussent la dignité humaine, ont conservé leur foi primitive dans le Dieu de leurs pères. Ils l'adorent encore, mais en secret, afin d'éviter les troubles que ne manqueraient pas de susciter les prêtres farouches, mais heureusement en petit nombre, qui sont parmi eux.

Il me paraît profondément regrettable qu'une race si belle par la forme, si noble par les sentiments, qui montre tant d'aptitude pour la civilisation qu'elle honorerait, soit ainsi abandonnée à l'ignorance et délaissée. Elle subit, à cet égard, le sort commun à tous les indigènes de peau rouge qui forment les trois quarts de la population du Mexique. La race hispano-américaine qui a remplacé au pouvoir les Espagnols d'Europe, a malheureusement hérité des préventions de ces derniers au sujet des Indiens. Elle les hait, les tient à l'écart autant qu'elle le peut et les prive de toute instruction, en les livrant à l'action malfaisante de moines et de prêtres ignorants et dépravés. Je crois que par cette politique réprouvée par la justice, elle prive la patrie commune d'un élément de force

et de succès. Cette masse aujourd'hui inerte, toujours hostile, quelquefois menaçante, aurait, sous un gouvernement juste, une force productrice considérable. Elle contribuerait puissamment à élever le rang de la patrie parmi les nations et lui donnerait la puissance qui lui manque aujourd'hui, pour résister à l'envahissante énergie de ses voisins du Nord.

Mais il n'est pas à espérer qu'un changement si heureux et si juste vienne modifier la marche actuelle des choses. Son origine est dans l'iniquité de la conquête qui dépouilla de leurs biens et de leur liberté les possesseurs de la terre. C'est une loi du cœur humain que l'oppresseur méprise et craigne ceux qu'il opprime et que l'opprimé haïsse ses oppresseurs. Depuis plus de 300 ans, ces sentiments dénaturés se sont perpétués. La mêne haine existe aujourd'hui, aussi vive qu'au premier jour. Les blancs affectent le plus grand mépris pour les Indiens et les considèrent comme peu au-dessus de la brute. Une alliance avec eux leur paraîtrait infamante. Ils séduisent leurs filles mais ne les épousent pas. Une femme blanche préférerait la mort à devenir l'épouse d'un homme rouge.

Telle est la puissance d'un préjugé féroce qui me paraît avoir sa source dans le sentiment intime, quoique non avoué, d'une grande injustice originelle dont on ne peut plus espérer le pardon.

De leur côté, les Indiens n'ont pas oublié que leurs pères furent violemment dépouillés; ils haïssent, dignes fils d'opprimés, les injustes tyrans de leur pays et ne se lassent jamais d'attendre le jour promis d'une juste vengeance.

CHAPITRE XVI.

Voyage à Hermosillo. — Proposition. — Real de Subiate. — Traitement du minerai. — Les ouvriers mineurs. — Mina Prieta. — Retour à Guaymas.

Nos ventes avaient continué leur cours d'une manière satisfaisante; mais à mesure que nos assortiments se décomposaient et que le pays était plus saturé de nos marchandises, leur importance décroissait dans une proportion égale. Pour accélérer l'écoulement de ce qui restait de notre cargaison, j'avais envoyé plusieurs lots de marchandises à *Mazatlan*, à la consignation de don Juan Nepomuceno Machado. D'un autre côté, mon associé, établi à Hermosillo, ayant fait de bonnes réalisations, j'avais à diverses reprises, renouvelé ses assortiments, de sorte que ce qui nous restait encore, n'était plus, comparativement, qu'une minime proportion de notre chargement. Mon associé me pressait d'aller à *Hermosillo* afin, me disait-il, d'examiner avec lui, les ressources qu'offrait le pays et aussi pour une affaire spéciale qu'il mentionnait seulement, réservant tous les détails pour notre prochaine entrevue. Je résolus de me rendre à ses désirs. Mon jeune frère qui, par son application constante et une activité irréprochable, avait déjà acquis une certaine expérience des affaires, fut commis à la direction du comptoir, et je quittai Guaymas pour la première fois depuis mon arrivée d'Europe.

La distance qui sépare le port de Guaymas de la ville d'Hermosillo, est de 40 lieues, dans la direction du Nord-Ouest, c'est-à-dire celle suivie par le golfe. Tout ce pays, dépourvu

de cours d'eau, est fort stérile; c'est à peine si on trouve dans cet espace un ou deux misérables *ranchos*. Sur la gauche et formant les abords de la mer, la ligne noire et aride des mornes se perpétue sans interruption et présente à la vue, un sol volcanique extrêmement tourmenté. Sur la droite, le pays est ondulant et coupé cà et là, de montagnes isolées. Partout la terre est couverte de cactus, de pitayers, de broussailles desséchées, entremêlés de quelques arbres rabougris, au triste feuillage, que dans le pays on nomme *mesquites*. Voyageant à cheval et accompagné d'un seul domestique, je parcourus en deux jours cette distance sans rencontrer une seule personne.

La ville d'*Hermosillo* qu'on désigne indifféremment par ce nom ou celui de *Pitic* d'origine indienne, a une population de 6,000 habitants dont environ la moitié blancs et le reste métis ou indiens purs. Elle est située aux pieds d'un morne isolé, nu et presque perpendiculaire, composé de couches superposées d'une pierre lisse et grisâtre de six pouces d'épaisseur. Brisée par l'action des éléments, la superficie de la montagne présente des monceaux de dalles de toutes les dimensions, détachées, lisses et sonores comme un métal, circonstance qui lui a fait donner le nom de *serro de la campana*, montagne de la cloche.

A première vue, on comprend que ce site, à cause de la facilité qu'il offre pour sa défense, fut, dans l'origine, préféré à plusieurs autres dans le voisinage, où la ville serait mieux placée. Cette considération, en effet, était la première de toutes, pour de faibles colonies militaires que l'Espagne jetait ainsi au loin parmi des populations hostiles. Le morne, par son élévation, servait de vigie pour suivre les mouvements des ennemis, et quelques travaux à sa base rendaient une surprise impossible à des Indiens sans armes à feu et dépourvus d'expérience de la guerre à la manière européenne. On peut juger de la faiblesse de ces premiers établissements et du peu de soins qu'y donnaient les fondateurs, par l'absence de toute construction importante et de toute symétrie dans les dispositions de la

ville. L'espace étant donné, chaque colon construisait sa case où il voulait et l'orientait au gré de son caprice, de sorte que dans cette agglomération de maisons, il n'existait ni rues ni places publiques, mais seulement des vides inégaux et irréguliers abandonnés à la circulation. Malgré des progrès sensibles, réalisés depuis l'indépendance du Mexique, tel est encore aujourd'hui l'aspect général que présente cette ville. Mais elle a l'inappréciable avantage d'être située au bord d'une vallée que fertilise et rend d'un aspect charmant, une petite rivière qui porte ses eaux dans la direction de l'Ouest. On ne peut, quand on ne l'a pas vue, se figurer la puissance de production végétale que, dans les pays très-chauds, la présence d'un cours d'eau donne à la terre; on ne peut comprendre la masse de richesses qu'il produit, ni le charme inexprimable qu'éprouve à leur vue le voyageur fatigué, attristé par la désolation du désert qu'il vient de traverser.

Dans les environs d'*Hermosillo*, la vallée est couverte de jardins plantés d'arbres à fruits très-variés et de magnifiques vignobles dont le raisin est égal en qualité aux meilleurs d'Europe et bien supérieur en quantité. Les produits du sol consistent donc en vins dont la plus grande partie est convertie en alcool. Ces liqueurs sont consommées dans le pays, par la population qui les trouve de très-bonne qualité. Cependant je leur trouvai un goût détestable qu'il faut uniquement attribuer à l'inhabileté de ceux qui les préparent et aux moyens imparfaits qu'ils emploient. On le comprend sans peine, en considérant qu'ils font fermenter le raisin en plein air, dans des cuves faites avec des peaux de bœuf crues et que leurs alambics sont d'informes marmites en cuivre, sans serpentins, sans réfrigérants ni aucun des autres accessoires nécessaires à une bonne production. Ces moyens me parurent de beaucoup inférieurs à la méthode, informe pourtant, que j'avais vu employer à *Parras*, six ans auparavant.

Les autres produits de cette vallée, habitée depuis la source

de sa rivière jusqu'à son embouchure dans la mer, consistent principalement en maïs et en blé. Des habitants sérieux, de riches propriétaires agriculteurs m'ont assuré que le produit moyen du blé, dans ces terres soumises à l'irrigation, est de deux cents pour un et qu'une bonne récolte s'élève jusqu'à trois cents pour un. Je crois, à cet égard, ou qu'il y a une grande exagération dans leurs dires ou qu'ils ne se sont jamais rendu compte bien exactament de ces faits. Cependant lorsque je manifestais mon incrédulité, ils ne manquaient jamais de me demander la proportion moyenne qu'on obtient en Europe, et comme je la fixais entre huit et dix pour un, ils s'écriaient que c'était impossible, car ce produit, suivant eux si misérable, ne couvrirait pas les frais de culture.

Quoi qu'il en soit, le blé doit y produire une multiplication très-considérable, car la farine ne vaut pas au delà de 2 piastres (10 francs) le quintal ; il doit être d'excellente qualité, car malgré l'imperfection de leurs moulins tout à fait primitifs, la farine qui en provient produit du pain excellent. Elle est le seul produit du règne végétal qui alimente le commerce d'exportation vers les points éloignés du pays. On la transporte à dos de mulet à Guaymas où elle est embarquée pour la côte orientale de Californie, pour celle du continent jusqu'à *San Bias* et enfin pour l'approvisionnement des navires. Elle est mise dans des sacs en peau de bœuf non tannée, du poids de deux cents livres chacun. Dans cet état elle se conserve très-bien.

Le commerce d'*Hermosillo* ne se borne pas à la consommation de la ville. Celle-ci est l'entrepôt de toute la contrée et fournit à ses villages les objets de manufacture étrangère en retour desquels elle reçoit de la poudre d'or, de l'argent en lingots et du cuivre.

Je connaissais la plupart des principaux négociants de la ville. Venus à Guaymas à l'occasion de l'arrivée de notre navire, ils avaient acheté une partie de son chargement. Je fus

donc bien accueilli, et le jour même de mon arrivée, invité à un bal donné par M. Gaul, Anglais marié à une dame du pays. A ce bal se trouvait réunie l'élite de la population. Ma surprise fut grande et agréable, lorsque je vis une réunion nombreuse de jeunes filles blanches, la plupart fort jolies, mises avec un goût et une recherche de coquetterie qui me rappelèrent les salons de la vieille Europe. Madame Gaul qui faisait avec beaucoup de grâce les honneurs de sa maison, me présenta à toutes ces dames qui m'accueillirent avec la faveur marquée dont les Européens sont toujours l'objet parmi elles. J'étais heureux, car pour la première fois depuis mon arrivée en Sonora, je voyais enfin un état social élégant que jusqu'alors je n'avais même pu soupçonner. On dansa beaucoup; on chanta et la plus vive gaieté ne cessa de régner jusqu'au point du jour.

Le lendemain mon associé et M. Gaul me présentèrent dans les premières familles de la ville où je recus le plus gracieux accueil. Pendant toute la durée de mon séjour, les soirées se succédèrent sans interruption. C'était pour moi une compensation à la longue privation des plaisirs de la société que j'avais éprouvée. Il me sembla que j'étais comme une sorte de lion du moment, car lorsque j'allais par la ville dans la journée, les dames qui se trouvaient sur le seuil de leur porte m'invitaient à entrer et m'offraient des rafraîchissements. J'étais aussi comme une proie que les mères se disputaient pour leurs filles. Les Européens sont, en effet, très-recherchés par celles-ci, qui les préfèrent aux hommes du pays. La cause de cette préférence est due à ce que les premiers sont généralement laborieux, ont quelque instruction et peuvent maintenir leurs familles dans une position sociale respectable, tandis que les derniers sont généralement paresseux ou dépravés.

Ici, peut-être plus que partout ailleurs, on attache un grand prix à la blancheur de la peau. Dans la société on voit très-peu d'individus de sang mêlé; car une femme croirait se déshonorer en épousant un homme moins blanc qu'elle-même. De là

vient que la caste blanche se conserve presque sans mélange. Les jeunes filles sont généralement fort jolies et surtout fort gracieuses. Sans moyen de s'instruire, car il n'existe aucune école à cet usage, elles puisent dans la fréquentation de la société et surtout dans le désir de plaire, des manières très-agréables, un abandon plein de séduction et l'art de s'habiller avec une élégante simplicité. Passionnées pour la danse dans laquelle elles déploient beaucoup de grâce, elles chantent aussi fort agréablement en s'accompagnant de la guitare.

En résumé, je fus ravi de la gaieté, de la sociabilité des habitants d'*Hermosillo*. Cette disposition est caractérisée par l'entraînement si marqué des sexes l'un vers l'autre, qu'on trouve chez tous les habitants des pays chauds. Elle est la source d'une foule de petits commérages, de petites intrigues dont l'amour est l'unique objet. J'en dirai quelques mots, lorsque je jetterai un coup d'œil sur les mœurs de ce pays.

Mon associé, jeune homme d'humeur douce et amoureuse, prenait une part active à tous ces plaisirs. Sans négliger nos affaires, il avait lié de nombreuses relations avec les jolies femmes de l'endroit. Dès mon arrivée, j'avais remarqué une recherche particulière dans sa mise ordinairement fort soignée. La première fois qu'il se montra à moi, en grande toilette à la mode du pays, il portait une redingote de satin bleu de ciel dont la vue excita chez moi une prodigieuse explosion d'hilarité à laquelle il se joignit lui-même de la meilleure grâce du monde.

Après m'avoir mis au courant de ses opérations, M. Camou m'expliqua le motif qui lui avait fait désirer ma venue auprès de lui. Voici le résumé de ses explications : Un mineur entreprenant comme un joueur, avec qui il s'était lié, lui avait proposé d'associer notre maison à son entreprise. Il s'agissait de reprendre les travaux abandonnés, cinq ans auparavant, pendant la guerre des *Yaquis*, d'une mine d'or qu'il disait fort riche. Cette mine connue sous le nom de *Mina Prieta*, située à une vingtaine de lieues d'*Hermosillo*, s'était remplie d'eau pendant

la cessation des travaux; mais on pouvait, disait-il, la remettre à peu de frais en cours d'exploitation. Il demandait notre concours, par une mise de 10,000 piastres et l'achat d'une propriété voisine qui fournirait les bois, les bêtes de somme et de trait nécessaires et les bestiaux pour la nourriture des ouvriers. C'était, ensemble, une centaine de mille francs qu'il nous demandait. Cet homme, qu'il m'avait déjà fait connaître avant ces explications, m'avait entouré de soins et de prévenances dont le souvenir me mit dès lors en garde contre lui. Je remarquai, alors aussi, qu'il avait une fort jolie fille dont la vue n'avait pas été sans influence sur le désir décidé que mon associé montrait pour l'acceptation de ses propositions.

Dans ce pays, où pourtant la plupart des fortunes proviennent de l'exploitation des mines, il y a un proverbe qui dit : *Mineros tracaleros*, mineurs imposteurs. Rien ne ressemble plus aux joueurs de profession que les mineurs; aussi, en général, sont-ils regardés comme des hommes fort dangereux. En effet, lorsqu'ils réussissent, ils dissipent des richesses facilement acquises; s'il ne réussissent pas, ils ne se lassent jamais d'attendre une bonne veine. Ils sont très-habiles à exploiter le sentiment de la cupidité pour se procurer les moyens de continuer une entreprise, en offrant incessamment en perspective, des monceaux d'or ou d'argent. Celui-ci, surtout, me parut éminemment doué de tous les vices et de toutes les vertus caractéristiques de sa profession.

Dès la première ouverture qui me fut faite de ce projet, je m'y montrai opposé, déclarant que nous ne pouvions, sans le concours de notre troisième associé, disposer des capitaux de la société et la détourner ainsi de son but. Une raison non moins grave se présentait : dans cette circonstance, en effet, la loi mexicaine s'opposait à ce que des étrangers devinssent acquéreurs du sol. Pour lever cette dernière objection, M. Camou offrit de se faire naturaliser; mais il ne put vaincre mon opposition. Alors il m'avoua qu'il avait déjà fait quelques avance

de fonds qui demeureraient à sa charge, si je persistais dans mon refus.

Peiné de la nécessité de désavouer mon associé et de le voir ainsi imprudemment engagé, je ne voulus pas lui refuser encore la satisfaction qu'il réclamait, de visiter avec lui la mine en question. Son ami le mineur insistait de son côté vivement sur ce point, dans l'espoir de vaincre ma résistance, et comme cette visite m'éloignait peu de ma route pour le retour à Guaymas, je consentis à les accompagner. Je quittai donc avec eux *Hermosillo*, après un séjour de deux semaines. Prenant la direction vers l'Est, nous fîmes une station de quelques heures au *real de Subiate*, et le soir même nous arrivâmes à la *Mina Prieta*, ayant ainsi franchi à cheval une distance de vingt lieues dans le cours de la journée.

Au Mexique, on donne le nom de *real* à un centre d'exploitation de mines d'or ou d'argent; on le donne également à une pièce de monnaie qui est la huitième partie de la piastre et vaut 66 centimes. Les mines de *Subiate* étaient alors activement exploitées. Elles produisent de l'argent très-fin, sans autre alliage qu'une proportion de cinquante millièmes d'or environ. L'extraction en est faite au moyen du vif-argent; il n'y a pas de minerai qu'on puisse traiter par la fonte. Tous les ouvriers qu'on y emploie appartiennent à la nation des *Yaquis*. On ne saurait se faire une idée de l'habileté qu'une longue pratique, et peut-être un instinct particulier adapté à la nature des produits du sol, donne aux ouvriers de cette profession. A la simple inspection d'un filon, ils jugent de sa direction, des proportions qu'il doit atteindre et de sa richesse ascendante ou décroissante. A la vue d'un fragment de minerai, ils évaluent, d'une manière certaine, les produits pour une quantité donnée. A voir l'imperfection des moyens employés, on comprend aussitôt qu'il ne faut rien moins que cette supériorité l'intelligence de la matière, pour rendre ces travaux productifs.

L'argent se trouve mêlé, en parcelles impalpables, à un gra-

nit d'une extrême dureté. Celui-ci est d'abord concassé et réduit en parcelles de la grosseur d'une noix ; puis il est mis, avec de l'eau, dans une auge circulaire au centre de laquelle est un arbre vertical ayant deux bras horizontaux. A ces derniers sont attachées, au moyen de lanières de cuir, de grosses pierres que des mules ou des chevaux traînent sur le minerai jusqu'à ce qu'il soit réduit en une boue liquide. Dans cet état, il est retiré de l'auge et étendu sur une aire. Là, on l'arrose d'une pluie de vif-argent; puis on le piétine pour opérer le mélange, et enfin on le met en petits tas pour le laisser fermenter, comme ils disent, pendant un certain nombre de jours. Il est de nouveau, et à plusieurs reprises, traité de la même manière et enfin, lorsque le mercure a pu s'emparer de toutes les parcelles d'argent, il est soumis au lavage. Cette opération se fait en agitant fortement l'eau, à mesure qu'on y jette le minerai; le mercure uni aux parcelles d'argent est, par son poids, entraîné au fond du vase, tandis que le reste, réduit en boue, s'écoule avec l'eau qui déborde.

Lorsque l'opération est terminée, on recueille la totalité du métal qui se trouve au fond du vase. Il est alors à l'état de pâte molle. On le met dans une forme en fer que l'on expose à l'action progressive du feu et qu'on pousse graduellement jusqu'au rouge vif. Le mercure réduit en vapeur, se dégage peu à peu et, passant par des conduits, va se condenser dans une cuve d'eau, avec une perte de cinquante pour cent due, au moins pour les trois quarts, à l'imperfection des appareils. Cependant ce métal liquide coûte, sur les lieux, au moins 6 francs la livre.

Retiré du feu sans avoir été fondu, l'argent a alors acquis la dureté d'un métal spongieux, sonore et cassant. Dans cet état il est désigné sous le nom de *plata piña* et livré au marché. Les acheteurs le confient ensuite à l'essayeur public payé par le gouvernement, qui le fond, le met en lingots de 3 à 40 kilogrammes et le poinçonne à son titre. Alors

a cours en raison du titre dont il porte l'empreinte, à défaut des espèces en monnaie qui sont très-rares à cause de la distance énorme de tout établissement où on les fabrique.

La *mina prieta*, à l'inverse de la précédente, ne produit que de l'or de bas titre, soit environ sept cents millièmes, allié avec trois cents millièmes d'argent sans autre mélange. Elle était presque délaissée ; je n'y trouvai qu'une seule auge à broyer et encore ne marchait-elle que faiblement. Deux ou trois cases, de la plus misérable apparence, étaient tout ce qui restait de son ancienne splendeur. Elle n'avait pas, comme les autres mines, un puits perpendiculaire d'où l'on retire le minerai au moyen d'un treuil. Son entrée était pratiquée dans une fissure du rocher au pied de la montagne, et l'on y descendait par des plans inclinés suivant cette fissure qui se continuait à une grande profondeur. Quelques Indiens allaient et venaient par ce chemin et rapportaient les minerais sur leur dos, dans des sacs de cuir.

Ici notre mineur se livrant à des spéculations à perte de vue, nous faisait entrevoir des résultats mirobolants. Mon associé déjà convaincu insista plus que jamais pour obtenir mon approbation de son projet ; mais tout fut inutile. Je consentis seulement, par pure condescendance pour lui, à accepter les avances déjà faites, à l'effet de continuer les essais commencés, réservant mon concours sérieux pour le moment où les résultats seraient concluants.

Au milieu du jour suivant, nous nous séparâmes pour retourner, lui à *Hermosillo* et moi à *Guaymas*.

Je veux dire ici quelques mots sur la manière dont les Indiens mineurs sont traités. Leur salaire est généralement fixé à 6 piastres ou 30 francs par mois. En sus, on leur donne, chaque semaine, une mesure de maïs pesant environ 6 kilogrammes qui suffit à leur nourriture. Ce salaire bien modique pour un travail si pénible et si dangereux, ne leur est pas payé en espèces, mais bien en objets de consommation, tels que

sucre, viande, liqueurs, ou à l'usage corporel, tels que couvertures de laine, toile de gros coton et autres. Ce ne serait encore qu'un demi-mal, si ces fournitures leur étaient faites à des prix modérés ; mais c'est au triple de la valeur qu'ils sont imposés à leur confiante simplicité. On éprouve un sentiment pénible à voir la bassesse de ces procédés ; cependant ces hommes endurcis à la fatigue paraissent satisfaits, et la gravité, la douceur de leur caractère ne se démentent jamais. Après quelques mois de travail, ils retournent aux bords fortunés de leur fleuve où ils portent à leurs familles, les objets qu'ils se sont procurés au prix de leur labeur. Il ne faut rien moins que des actes qui blessent leur fierté naturelle, pour les porter à la révolte. Cela était arrivé en 1825. A cette époque, ils abandonnèrent les travaux, se formèrent en troupes commandées par des chefs et s'emparèrent de la contrée qu'ils ravagèrent impitoyablement. Depuis lors, l'autorité qui les craint, veille à leurs intérêts, et ils sont traités avec moins d'injustice.

Je mis deux jours entiers pour me rendre à Guaymas. Mon domestique ne connaissant pas le pays, j'avais pris un guide indien qui, courant devant nous, me conduisit à travers champs, jusqu'à une grande distance où nous trouvâmes un chemin tracé. Après être sortis du réseau de montagnes où se trouvent les mines, nous entrâmes dans une belle vallée couverte de magnifiques pâturages tels que je n'en avais pas encore vu dans le pays. Due à la présence de nombreuses sources, cette richesse du sol était perdue, car il n'existait, dans toute l'étendue de la vallée, ni *ranchos* ni bestiaux. Cette solitude profonde était le triste résultat de la dernière révolte des *Yaquis* qui avaient fait disparaître les cultures, les *ranchos* et les troupeaux que nul n'avait, depuis lors, osé rétablir. Mon domestique manifestait de vives alarmes en parcourant ces espaces solitaires. Il me parlait, avec terreur, des nombreux assassinats qui avaient été commis en ces lieux et, comme

pour relever son courage, il portait fréquemment ses regards sur mes armes, toujours prêtes pour un usage immédiat. Nous précipitions notre marche, tout en observant attentivement les précautions les plus minutieuses. Cependant rien ne vint justifier ses alarmes, et nous arrivâmes à notre destination sans avoir rencontré une seule créature humaine sur notre chemin.

CHAPITRE XVII.

Don Pedro Ynzunza. — Envoi de mon frère à Alamos. — Quinzaine de plaisir. — Voyage à Alamos. — El arriero. — Baroyeca. — Retour à Guaymas. — Préparatifs de départ.

A mon retour à Guaymas, j'eus la satisfaction de trouver dans le meilleur ordre les affaires du comptoir confié aux soins de mon jeune frère. Depuis plusieurs jours j'étais attendu par Don Pedro Ynzunza, arrivé des environs de Sinaloa avec un convoi de mulets alors campés au milieu de la place, en face de notre maison. Don Pedro me remit des lettres de Don Francisco Castro et de Don Juan Heredia, ses proches parents, par qui j'avais été si noblement traité lors de ma deuxième excursion sur la côte, à la recherche de mon associé. Il venait dans l'intention d'acheter une partie de notre chargement qu'il se proposait d'aller détailler parmi les populations de son pays. Ses propositions furent acceptées et je lui vendis des marchandises autant que son convoi en put transporter. Il paya comptant une partie de leur valeur, et il fut convenu que, pour le reste, il me livrerait, moyennant un prix dès lors arrêté, un chargement entier de bois de teinture qu'on nomme brésillet et de l'ébène qui abondent l'un et l'autre aux environs de Sinaloa. Il s'engageait à me livrer ces bois, sur le bord de la baie que j'avais visitée, dans un lieu où le navire pourrait venir les charger.

En souvenir des bons procédés de ses parents, Don Pedro fut hébergé au comptoir et traité en ami. Il s'en montra touché et, dans la suite, il remplit loyalement ses engagements, malgré des difficultés qui surgirent et que nous n'avions pas prévues. Après son départ, ce qui restait de notre cargaison était d'une

importance minime et d'une défaite extrêmement difficile, parce que tout le pays était saturé de nos marchandises. Pour ce motif, je me décidai à l'envoyer à Alamos, chargeant mon frère d'aller en opérer le placement. C'était le meilleur moyen de terminer notre opération ; c'était encore une occasion de développer les capacités naissantes de ce jeune homme et de lui faire acquérir rapidement une expérience nécessaire, que la vie sédentaire du comptoir ne pouvait lui donner. Je restai donc seul à Guaymas, entièrement occupé à faire nos rentrées et à préparer les voies, soit pour notre prochain retour en France, soit pour de nouvelles opérations sur les lieux, si des occasions favorables se présentaient.

Pendant la courte absence que j'avais faite, deux navires étaient arrivés dans le port ; l'un, français, venant de Bordeaux ; l'autre, américain, venant de Boston. La population était en grand émoi à cette occasion ; on ne parlait que bals, que fêtes, et le souvenir encore présent de la *Sapphire*, faisait espérer aux dames de l'endroit, des plaisirs prolongés dont elles sont très-avides. Un comité se forma et décida qu'une souscription serait faite à l'effet de pourvoir aux frais de ce qu'on nomma une quinzaine de plaisir. Un programme fut arrêté qui établissait, jour par jour, l'emploi du temps ; mais toujours la journée finissant par un bal, amusement dans lequel se résument toutes les joies du pays. Les hauts employés, les négociants et tous les jeunes gens ayant un peu d'aisance, souscrivirent d'une manière assez libérale. Comme négociant notable, je m'inscrivis pour 100 piastres (500 fr.).

Ces mesures prises et les moyens d'exécution étant ainsi assurés, il s'agissait d'attirer à Guaymas les dames des villes environnantes quoique toutes situées à de grandes distances. A cet effet, on écrivit partout, joignant à une invitation pressante le séduisant programme qui produisit un résultat tel qu'on ne saurait le comprendre, sans avoir vu la passion de ces populations pour ce qu'on nomme les plaisirs de la société. Peu de

jours après, arrivèrent de toutes parts les principales familles et les plus jolies femmes du pays, apportant leurs plus beaux atours et tout l'arsenal qui devait rendre leurs charmes irrésistibles.

Bientôt commença la quinzaine annoncée. Ce ne furent plus alors que visites aux navires, promenades dans la baie, goûters aux huîtres sur les îles, parties de pêche et de chasse et chaque nuit le bal inévitable.

Pour reconnaître la courtoisie du comité qui avait invité à ses fêtes, les capitaines des navires récemment arrivés, chacun de ces derniers donna, à son bord, une grande fête avec musique, bal et souper. Le *Yankee*, lui-même, ne voulut pas être en reste de galanterie et nous fit une réception splendide, relativement aux moyens dont peut disposer un simple navire de commerce.

Sans négliger mes affaires, qui alors me laissaient beaucoup de liberté, je prenais une grande part à ces plaisirs de mon âge, et j'étais un des membres les plus utiles du comité. Je m'efforçais de me rendre agréable aux dames qui, poussées par le désir d'enchaîner un étranger jeune et en bonne position de fortune, semblaient se disputer mes attentions. Parmi les plus jolies personnes venues d'*Hermosillo*, s'en trouvait une nommée Doña Teresita qui me plaisait particulièrement, et à qui je montrais une préférence marquée. Cette circonstance excita le ressentiment ou la jalousie d'une jeune fille de *Guaymas*, nommée Doña Tulita que depuis longtemps je fréquentais assidûment. Il arriva de ceci, qu'un jour la famille de la première me fit demander, par un ami commun, si mon intention était de l'épouser et que la même question me fut carrément posée par la mère de Doña Tulita. Dans cette conjoncture difficile, ne voulant ni épouser ni me brouiller, je remis ma réponse à l'époque où j'aurais eu le temps de réfléchir à une affaire aussi grave. Cependant je me sentais plus réellement épris de Doña Tulita que de sa rivale, et lorsque, après les fêtes, cette dernière eut

quitté la ville, je me laissai entraîner si loin dans ce sentiment, que j'entrevis, un moment, la possibilité de faire la folie de l'épouser. Mais m'arrêtant subitement sur cette pente glissante, je résolus de m'éloigner, afin de retrouver, dans une absence de courte durée, le calme et le sang-froid qui allaient m'échapper.

Au déclin de la vie, j'aime à reporter mes souvenirs vers ces temps heureux de ma jeunesse. Déjà j'éprouve les conséquences de cette loi de la nature, qui détourne nos regards d'un présent qui a perdu ses charmes, d'un avenir qui n'offre que tristesse et douleur, pour les fixer sur un passé couleur de rose qui a fui pour jamais. Mais j'aime surtout, à ce moment où l'inexorable remords des fautes passées vient mordre au cœur le coupable, j'aime à me rendre cette justice que, jamais, à cette époque d'illusions et de folies, je ne trompai une jeune fille par de mensongères promesses ni n'abusai de la confiance que des mères trop débonnaires m'accordèrent souvent.

Fuyant donc un danger d'autant plus à craindre qu'il se montrait sous des formes plus séduisantes et qu'il avait mon propre cœur pour complice, je partis pour *Alamos* où se trouvait mon frère; c'était à la mi-novembre. Suivant mon habitude, j'étais bien monté, bien armé et suivi d'un seul domestique, sans aucun bagage, je voyageais à grandes journées.

Alamos est situé à 80 lieues de Guaymas, dans la direction du Nord-Est, non loin de la grande chaîne des Cordillères. Dans la première moitié de cette distance, on ne trouve que de vastes plaines désertes, ondulées et couvertes de cactus. A en juger par ses produits spontanés, le sol de cette contrée sauvage est divisé en bandes bien distinctes, de qualités différentes. Égales en largeur d'un quart de lieue environ, ces bandes qui se prolongent au loin me parurent avoir une direction régulière et uniforme du Nord au Sud. Parmi les diverses espèces de cactus produites par ce sol que l'absence seule de l'eau rend stérile, il s'en trouve une très-

nombreuse qui attira mon attention par une circonstance qui, encore aujourd'hui, me paraît remarquable. Cet arbre ou arbuste qui n'atteint pas à plus de 3 mètres de hauteur, est formé de parties sphériques, semblables à de grosses noix superposées et garnies de longues et fortes épines redoutées des chevaux, car elles pénètrent leurs sabots ainsi que des aiguilles d'acier, et produisent des plaies difficiles à guérir. A la hauteur d'un mètre environ, quatre branches se détachent du tronc, formant avec ce dernier un angle de 90 degrés, et atteignent une longueur de 40 à 50 centimètres. Alors la noix qui est à l'extrémité de la branche, se dessèche et tombe pour être remplacée par celle qui la suivait et la terre est toute couverte de ces sortes de noix épineuses.

En ces lieux, je remarquais à chaque instant, sur le sol, de petits espaces qui semblaient avoir été soigneusement balayés et préparés par une main habile, dans une intention qui m'échappait. Ils étaient entourés d'un cercle parfait, formé de noix épineuses détachées du cactus. Un oiseau, dont l'espèce est particulière aux contrées peuplées de ces végétaux, se montrait souvent aussi, allant et venant d'un air très-affairé. Un peu plus gros qu'une grive, au plumage de couleur fauve, tacheté de points noirs et ronds, cet oiseau a de longues ailes dont il ne se sert presque jamais pour voler. Il les tient déployées, lorsque courant rapidement, il veut franchir les obstacles qu'il rencontre. Dans la pensée qu'il devait y avoir quelque chose de commun entre lui et les cercles d'épines parmi lesquels il ne cessait de circuler, je cherchais à le découvrir, lorsque mon guide qui avait remarqué l'attention que je donnais à ces objets, m'apprit ce qui suit et peu après m'en donna la preuve.

Cet oiseau, qu'on nomme *el arriero*, est l'ennemi des serpents à sonnettes très-nombreux en ces lieux et se nourrit de leur chair. Mais comme il ne peut attaquer de front ces ennemis redoutables, il doit leur tendre des piéges et lutter avec eux

d'adresse et de ruse. Il prépare donc, en les dégageant des épines et autres obstacles, les petites places que j'avais remarquées. Les serpents qui les recherchent, viennent s'y placer et s'endormir au soleil; mais avant de se livrer au repos, ils se roulent en un cercle dont leur tête forme le point de centre. Dans cet état, leurs anneaux représentent un ressort tendu au maximum de sa puissance, au moyen duquel ils peuvent, en cas de danger, s'élancer soit pour se défendre soit pour fuir. Aussitôt que l'un d'eux a pris place au milieu du piége et qu'il est profondément endormi, *el arriero* qui le guette, déploie toute son activité à transporter des noix épineuses, jusqu'à ce qu'il ait formé autour de lui, un cercle serré et infranchissable. Alors il en choisit une plus grosse, aux épines bien acérées, et sautant par-dessus le reptile, la laisse tomber au milieu du cercle formé par ses anneaux. Subitement réveillé par la douleur, celui-ci s'élance pour fuir et se perce lui-même de mille dards. Pendant quelques instants il s'agite dans les convulsions de l'agonie, puis il expire et devient la proie de son ennemi qui, le plus souvent, poursuit à la fois, plusieurs opérations semblables. *El arriero* semble donc remplir la mission, d'arrêter la multiplication trop grande d'une espèce dangereuse.

A la moitié de la distance qui sépare Guaymas d'Alamos, se trouve, sur le bord de la rivière *Yaqui*, le village de *Buena Vista* où je m'arrêtai quelques instants seulement. Ensuite, passant le fleuve à gué, je poussai jusqu'à *Baroyeca*, gros bourg à trois ou quatre lieues plus loin, où je descendis chez Don Tiburcio Toledo que je connaissais pour lui avoir vendu, quelques mois auparavant, des marchandises de notre cargaison.

Don Tiburcio, propriétaire de vastes terres alors de peu de valeur, était l'homme le plus considérable de l'endroit et tenait un certain état de maison. Fils d'Espagnol et d'une Indienne, mais réputé blanc, il attachait une haute importance

à cette qualité et aussi à la conservation des mœurs et usages de ses ancêtres européens. Pour me prouver qu'il n'avait pas dégénéré à cet égard, il m'accueillit avec la distinction la plus recherchée et donna à son hospitalité les formes de la plus rigoureuse étiquette. Père d'une nombreuse famille, il me fit remarquer que ses enfants ne l'approchaient qu'avec les démonstrations du plus profond respect. « Voyez, monsieur, me disait-il, comment mes enfants sont élevés ; jamais aucun d'eux n'a mangé à ma table et jamais, sans ma permission, aucun ne s'est assis en ma présence. »

Baroyeca était alors une petite ville presque abandonnée, parce que les mines d'argent qu'elle possède, riches autrefois, avaient cessé de l'être. Cependant Don Tiburcio me laissa connaître que la véritable cause de sa décadence, avait été la cruelle guerre des *Yaquis*, dont j'ai déjà parlé. A cette occasion, il laissa percer la haine héréditaire qu'il nourrissait contre les hommes de peau rouge. Et cependant il était honnête et généreux ; mais telle est la force de nos préjugés, qu'ils nous aveuglent et troublent notre raison, en faisant taire nos instincts de bonté et de justice.

Don Tiburcio me fit connaître un de ses amis qui se vantait d'être Espagnol d'Europe. Orgueilleusement drapé dans un manteau qui annonçait un état voisin de la pauvreté, cet homme, d'un âge déjà avancé, traitait avec un superbe dédain tout ce qui n'était pas de pur sang blanc. Il professait sur l'éducation des enfants de sa race, une opinion encore plus absolue que celle de son ami. « J'ai deux filles à marier, disait-il, elles « ont reçu l'éducation la plus distinguée et sont dignes de « princes ; oui, monsieur, elles le sont ; car jamais elles n'ont « travaillé de leurs mains ; elles ont passé leur vie assises sur « le canapé de ma salle, servies par des Indiennes. » Ce pauvre diable, pour qui j'éprouvais une profonde pitié, m'inspira la triste pensée que la folie humaine est infinie dans ses variétés.

Au delà de *Baroyeca*, le pays devient plus accidenté ; des

ruisseaux assez nombreux, annoncent le voisinage des grandes montagnes, et la campagne se couvre de beaux pâturages et de futaies. Aussi on rencontre assez fréquemment des *ranchos* ou des hameaux peuplés d'Indiens de la nation des *Mayos*. Les bords de la rivière, qui donne son nom à cette race indigène, offrirent à ma vue charmée de ce rare spectacle, des cultures assez étendues exclusivement en maïs que les *Mayos*, ainsi que tous les autres indigènes, préfèrent à tout autre nourriture.

En parcourant cette contrée sauvage, chaque jour je jouissais d'un spectacle singulier. Le matin, dès que la première lueur de l'aube se dessinait à l'horizon, les ruisseaux étaient envahis par des milliers de tourterelles de tous les plumages et de toutes les grosseurs, car leurs variétés sont très-nombreuses. Elles faisaient leurs ablutions, non pas seulement pour la forme ainsi que le font les hommes de quelques sectes religieuses, mais bien sérieusement et comme satisfaisant un besoin impérieux. Elles se posaient dans l'eau, y trempaient leur jolie tête, puis l'agitaient de leurs ailes comme pour la faire pénétrer à toutes les parties de leurs corps. Elles restaient au bain jusqu'au lever du soleil. Alors elles revenaient au bord du ruisseau où, de leur bec, elles lissaient leur plumage ; puis s'élançant sur les arbres voisins, elles faisaient entendre des sons au moyen desquels chaque individu retrouvait son partenaire. A la fin du jour, au moment où le disque du soleil touchait à l'horizon, la même scène se reproduisait de nouveau ; mais alors elle ne durait que cinq minutes. Je prenais un plaisir extrême à voir ces jolis êtres accomplir, avec une exactitude merveilleuse, ce qui me paraissait être un devoir que leur impose la nature ; ce qui est peut-être un culte qu'ils rendent à Dieu.

Le quatrième jour, un peu avant d'arriver à Alamos, je rencontrai plusieurs convois de mulets venant de l'État du Nouveau-Mexique, au centre du continent, chargés des produits de cette contrée. Ces convois étaient accompagnés de plusieurs

jeunes Indiens qui avaient la figure peinte au vermillon et la tête rasée, à l'exception de la mèche du *scalp*. Ils appartenaient aux nations sauvages et guerrières des *Apaches* et des *Comanches*, alors en paix avec le Mexique. Ils étaient armés d'arcs et de flèches à la manière de leur nation et affectaient un maintien grave et plein de hauteur.

Je descendis à la maison louée par mon frère, qui manifesta une grande joie de me revoir. Quelques jours auparavant, il avait été victime d'une tentative d'assassinat, dont il portait au cou, des traces encore très-marquées. Un jeune homme grand et vigoureux qu'il avait vu plusieurs fois au magasin, lui demanda un soir l'hospitalité qui lui fut accordée. Au milieu de la nuit, alors que mon frère était plongé dans un profond sommeil, son hôte le saisit à la gorge, avec l'intention de l'étouffer pour voler ensuite la caisse. Réveillé en sursaut par la douleur, et comprenant aussitôt la gravité de sa position, il s'agita violemment et se débattit avec cette force prodigieuse que donne l'instinct du danger et la conviction qu'il y va de la vie. S'étant dégagé de l'étreinte de son assassin, que l'obscurité empêcha de suivre ses mouvements, il saisit des deux mains sa latte espagnole suspendue hors du fourreau, dans un coin du magasin et se mit à frapper à droite et à gauche. Bientôt un cri de douleur lui annonça qu'il avait atteint son adversaire. Il redoubla la violence de ses coups jusqu'au moment où ce dernier demanda grâce. Ouvrant alors la porte qui donnait sur la rue, il appela les soldats d'un poste voisin qui accoururent avec de la lumière. On trouva l'assassin dangereusement blessé, qui perdait des flots de sang, et on le conduisit en prison. Tout danger étant alors passé, j'apprenais avec un secret plaisir cette épreuve cruelle qui hâtait de plusieurs années, pour mon frère, l'acquisition de ce précieux savoir qu'on nomme *expérience* et qui vient si lentement à la jeunesse. Chez l'homme, en effet, l'expérience ne se transmet pas; la nature lui a refusé cette faculté et l'a soumis à la dure né-

cessité de l'acquérir au prix des plus dures épreuves, dans lesquelles il perd souvent la vie, la raison ou sa dignité d'homme.

Alamos est située à l'extrémité d'une petite plaine fertile et assez bien cultivée, au pied de montagnes peu élevées qui forment les premiers contre-forts de la grande Cordillère. Avec une population de six mille habitants seulement, elle est néanmoins célèbre dans l'État de *Sonora*, par la richesse considérable des mines d'argent exploitées dans son voisinage. En général beaucoup mieux bâtie qu'Hermosillo, on y remarque un grand nombre de maisons en pierres, vastes et commodes, appartenant aux riches mineurs de l'endroit.

Le Mexique étant alors constitué en république fédérative, *Alamos* était le siége du gouvernement de Sonora; le séjour des membres du congrès et des hauts employés, lui donnait de l'importance politique et une activité assez remarquable sous le rapport commercial. Les notables commerçants de la ville m'étaient pour la plupart connus pour leur avoir vendu des parties de notre cargaison, peu de temps après l'arrivée du navire à Guaymas. Quelques-uns même étaient encore nos débiteurs, et je profitai de mon séjour parmi eux pour faire la rentrée de ces créances.

L'examen attentif du pays me prouva qu'il offrait des ressources considérables et qu'il méritait, sous ce rapport, d'influer sur la détermination à prendre, lorsque serait discutée la question de revenir dans la contrée avec un nouveau chargement. L'un des principaux avantages de la ville, est de se trouver dans le voisinage des États de *Durango* et de *Chihuahua* avec lesquels elle entretient un échange continuel de rapports. Pendant mon séjour, il y arriva plusieurs convois de l'État du Nouveau-Mexiqne situé à la distance de plus de 200 lieues. Ils apportaient, de ces contrées voisines des États-Unis du Nord, des produits du sol et de l'industrie consistant, les premiers, en vins, eaux-de-vie et fruits; les seconds, en cou-

vertures de laine et peaux de bison tannées. En retour, ils prenaient du fer, de l'acier et des étoffes importés d'Europe par le golfe de Californie.

Les colonies du Nouveau-Mexique ne remontent pas au delà d'un siècle, et pourtant elles se sont développées d'une manière remarquable. Un pays fertile mais froid, le voisinage des Américains du Nord, avec qui ils se sont mélangés, ont contribué à donner aux Nouveaux-Mexicains un caractère énergique et entreprenant qui les distingue essentiellement de leurs compatriotes indolents du Midi. Entourés de nations sauvages et guerrières, ils sont élevés au milieu des dangers; cette circonstance leur fait contracter, dès l'enfance, une hardiesse et une détermination qui me paraissent devoir en faire, dans l'avenir, un peuple dominateur. Il me semble impossible qu'ils ne secouent pas, dans un temps peu éloigné, la *prédominance* des Mexicains qu'ils méprisent pour leur mollesse et les intrigues politiques dans lesquelles ils ne cessent de s'agiter. Placés au centre d'un continent immense et peu connu, ils pourront s'étendre, malgré les sauvages, et fonder un vaste empire. S'ils s'unissent aux États-Unis, cet événement peut être très-prochain (1).

Si *Alamos* diffère d'*Hermosillo* sous le rapport de ses constructions, il n'en diffère pas moins sous celui des mœurs. Autant celle-ci est agréable par la sociabilité de ses habitants autant celle-là l'est peu par l'absence de cette qualité chez les siens. La principale cause de cette différence m'a paru être en ce que la plupart des familles riches d'*Alamos*, le sont depuis peu ou le sont devenues subitement par le hasard d'un riche filon trouvé dans une mine. Dépourvues d'éducation, le sentiment de leur infériorité, sous ce rapport, les éloigne de la société et les livre à la passion du jeu et des plaisirs de bas étage. Ici, pour la première fois, je vis au Mexique

(1) Cette hypothèse s'est réalisée en 1848, à la suite de l'annexion de la haute Californie.

le goût de la chasse aux bêtes fauves. Les environs d'*Alamos* et les abords des montagnes qui vont s'élevant vers l'intérieur du continent, c'est-à-dire dans la direction du Nord, sont peuplés de panthères et de léopards auxquels on y donne le nom de tigres, et de lions sans crinière dont l'espèce paraît être particulière à l'Amérique. Un certain nombre d'amateurs se livrent avec passion à cette chasse dont les dangers font supposer chez eux de l'énergie et du courage. Parmi eux, était un de nos clients, don Maximo Peiro, que je trouvai un jour rapportant dans ses bras et enveloppé de son manteau son chien favori, qu'un lion avait mis hors de combat et affreusement mutilé. Il paraissait désolé et s'écriait : « Encore si nous l'avions tué ! »

Outre mon frère, il y avait à Alamos deux jeunes Francais avec qui il s'était lié ; l'un, marié à la fille d'un riche mineur et l'autre exerçant la médecine. Je les vis souvent, et ils me fournirent de précieux renseignements sur les ressources de la contrée. Pendant mon séjour je fis de grands efforts pour vendre les marchandises qui nous restaient ; mais n'ayant pu y réussir, je quittai cette ville après un séjour de deux semaines et revins à Guaymas en moins de trois jours d'une marche des plus forcées et au moyen de chevaux de rechange conduits à la main.

Peu de jours après mon retour au port, vers la mi-décembre, *la Félicie* y arriva venant de *Lima*, apportant dans son chargement quelques marchandises pour le compte de notre société. Le déchargement du navire, le règlement de ses comptes et la vente des marchandises m'occupèrent alors entièrement. Bientôt après je traitai une affaire qui se présenta pour lui et dont voici l'origine :

La guerre déclarée, l'année précédente, par l'Espagne au Mexique, avait décidé le gouvernement de ce dernier pays, à chasser de son sein tous les sujets espagnols, encore nombreux, qui s'y trouvaient alors. Une loi d'expulsion avait été promulguée et de toutes parts on voyait, se dirigeant vers les

ports de mer, des hommes, la plupart âgés qui, venus d'Europe dans leur première jeunesse, ne conservaient de leur origine que l'orgueil et les préjugés. A mon retour d'*Alamos*, j'en trouvai un certain nombre campés sous des tentes au bord de la mer, car les autorités l'exigeaient ainsi. Ils avaient d'abord espéré qu'on ferait, en leur faveur, fléchir les rigueurs de la loi et qu'au moyen de leur influence ils pourraient se soustraire à son exécution. Mais bientôt ils reconnurent leur erreur et durent se résigner à quitter un pays qui était devenu le leur, car ils y avaient leurs familles et leurs propriétés. Aucun d'entre eux ne songeait à retourner en Espagne où la pauvreté de son origine ne lui offrait la moindre perspective de bien-être et dont, d'ailleurs, l'état politique déplorable ne donnait aucune sécurité. Ils me proposèrent de les transporter à *Valparaiso*, port du Chili, colonie qui avait aussi secoué le joug de leur patrie, mais dont les lois ne les excluaient pas. Ils voulaient y attendre la fin de l'orage qui les dispersait, pour revenir ensuite dans leurs foyers.

C'est un spectacle bien triste que celui des progrès de la décadence d'un grand peuple. On ne peut se soustraire à une pénible impression en contemplant les oscillations, les retours de fortune et les péripéties diverses qui le conduisent à la fin de sa carrière et à sa dissolution dernière. Ainsi que les individus, les nations obéissent à la loi générale qui régit l'Univers, depuis les êtres les plus infimes jusqu'aux plus grands corps qui se meuvent dans l'espace. Elles naissent, s'élèvent graduellement, se reproduisent dans des colonies envoyées au loin et atteignent l'apogée de leur puissance. A ce moment même, commence leur déclin, lent d'abord, puis plus rapide malgré leurs efforts pour résister au courant qui les entraîne, jusqu'à ce qu'elles tombent enfin dans le gouffre de l'éternité d'où l'on ne revient plus. Telle est la fin de toutes choses.

L'Espagne présentait alors ce spectacle affligeant. Devenue puissante à la fin du XVe siècle, elle se développa rapidement au

XVIe et atteignit son apogée au XVIIe. Avec le XVIIIe commença son déclin, alors que l'esprit humain secouait les ténèbres du moyen âge. Constituée sur la base de la plus affreuse tyrannie politique intimement liée aux plus féroces superstitions religieuses, son déclin fut précipité par le progrès des lumières. Il devint bientôt si rapide que, dès le commencement du XIXe siècle, tombée dans le mépris, elle ne put donner protection à ses sujets et qu'aujourd'hui à peine compte-t-elle parmi les nations d'Europe qu'elle tenait autrefois sous son joug de fer.

Enrichis par leur travail, ces exilés avaient dès longtemps renoncé à l'Espagne. Et pourtant l'impuissance manifeste de leur ancienne patrie leur causait une peine qu'ils ne cherchaient pas à dissimuler. Souvent ils me disaient : *Ay ! señor, España tiene viento por la proa !* Ah ! monsieur, un mauvais vent souffle pour l'Espagne. Je m'engageai à les transporter à Valparaiso et les autorisai, en attendant le départ, à loger à bord du navire. La plupart d'entre eux avaient à emporter des capitaux considérables et comme, nos rentrées étant fort avancées, j'avais aussi une forte somme à expédier, je résolus de faire moi-même ce voyage. Le prix du fret de toutes ces valeurs, réuni à celui du passage, formait donc un total des plus satisfaisants.

Cette affaire étant arrêtée, je rappelai mon associé à Guaymas afin d'établir la position de la société, remettre en ses mains les marchandises encore invendues du chargement reçu depuis peu et le soin des rentrées non encore opérées. A ce moment arriva d'Alamos, un marchand du *real de Jésus-Maria*, qui n'ayant pu s'entendre avec mon frère sur le prix de la totalité des marchandises qui nous restaient en cette ville, venait en traiter avec moi-même. Comme j'avais le plus grand désir de terminer cette réalisation, nous tombâmes aisément d'accord. Il me paya d'avance, en lingots d'argent, et repartit de suite pour aller prendre livraison et régler définitivement. Avec l'ordre qu'il portait à cet effet, je lui remis, pour mon

frère, une lettre contenant des instructions confidentielles. Aussitôt après avoir livré nos marchandises, il devait se rendre à *Hermosillo* avec la mission spéciale de surveiller les opérations d'essai que nous poursuivions à la *Mina prieta.* Il devait suivre attentivement cette affaire afin de m'en rendre, à mon retour, un compte exact et sûr.

Telles furent les mesures que je crus devoir prendre avant de quitter le pays, pour une absence qui devait durer plusieurs mois.



CHAPITRE XVIII.

État de Sonora. — Ses minéraux : argent, cuivre, oro de placer. — Contrebande. — Mœurs publiques. — Poésies. — Jeux. — État sanitaire.

Le pays considérable, par son étendue et ses richesses minérales, qui forme aujourd'hui l'État de *Sonora*, l'un de ceux qui composent la confédération Mexicaine, était, sous le gouvernement de l'Espagne, divisé en deux provinces ; celle de *Sinaloa* au Sud et celle de *Sonora* au Nord. Il comprend le port de *Mazatlan* à son extrémité méridionale et s'étend vers le Nord jusqu'aux environs du *Rio Gila*, affluent navigable du *Rio Colorado*. De ce côté, ses limites sont incertaines et mal assurées, parce que d'une part, les bords du *Gila* sont peuplés d'une race indigène antique de cultivateurs sédentaires qui n'ont jamais subi le joug, tandis que la ligne du Nord-Est, est occupée ou plutôt parcourue par les nations farouches et indépendantes des *Apaches* et des *Comanches*. Il est borné à l'Ouest, par les rivages du golfe de Californie ; à l'Est, par les États de *Durango* et de *Chihuahua ;* au Sud, par l'État de *Xalisco ;* et au Nord, par le *Gila* et le *Colorado*. Sa plus grande longueur, du Sud-Est au Nord-Ouest, renfermée entre les parallèles 22° 30′ et 33 degrés de latitude Nord, est d'environ 200 lieues marines de 20 au degré. Sa largeur est très-variable, car elle est déterminée par la direction et les sinuosités de la grande chaîne de montagnes qui, vers son extrémité orientale, se rapproche beaucoup de la mer.

Cet État est divisé en deux parties inégales, sous les noms de haute et basse *Sonora*, la dernière comprenant toute l'é-

tendue de l'ancienne province de *Sinaloa*. La fertilité merveilleuse et la stérilité désolante que son sol présente tour à tour, sont déterminées par la proximité des hautes montagnes qui fournissent de l'eau et leur éloignement qui les prive de cet élément nécessaire. Sa population n'est pas en rapport avec son étendue. On peut en juger par le petit nombre de ses villes dont les principales n'ont pas au delà de cinq à six mille habitants. Ce sont : Mazatlan, Sinaloa, Arispe, Alamos et Hermosillo. Il est vrai que les races indigènes répandues dans les villages, le long des cours d'eau, ou vivant éparses dans les déserts et sur les rivages de la mer, forment une masse assez importante; mais dans l'état actuel, elles ne comptent pour rien, au point de vue politique. Les produits superficiels du sol consistent : sur le penchant et le long de la Cordillère, en forêts de belles essences à l'état primitif; loin des montagnes, au centre du pays peu arrosé, en bois de Brésillet et d'ébène inexploités aussi; enfin, le long des cours d'eau, en blé, maïs et vins. Aucun de ces produits n'alimente le commerce avec les pays étrangers et tout, conséquemment, demeure à l'état inerte d'une richesse improductive. Les produits minéraux sont les seuls qui offrent aujourd'hui un moyen d'échange important. Sous ce rapport, l'État de Sonora est, sans contredit, l'un des plus riches de la confédération Mexicaine si riche pourtant, dans son ensemble, en métaux précieux.

Depuis son extrémité méridionale jusqu'aux environs d'Hermosillo, c'est-à-dire, dans les trois quarts de l'étendue de l'État, les mines nombreuses qu'on y exploite ne produisent que de l'argent. Les minerais sont de l'espèce qui doit être traitée par le mercure et leur produit est presque partout au titre fin, sans alliage, c'est-à-dire de mille millièmes. Ces mines sont en général très-riches; mais dans la basse *Sonora*, on en cite plusieurs dont la richesse est telle, que leurs propriétaires ne les exploitent qu'au moment même où ils ont besoin d'une somme importante, les laissant, en tout autre temps, fermées ainsi

qu'un coffre-fort inépuisable qui ne peut être forcé par les voleurs. En approchant d'*Hermosillo*, ces produits acquièrent une proportion d'or qui devient plus forte à mesure qu'on avance vers l'extrémité occidentale de l'État. Dans la région dont cette ville est le centre, il existe aussi des mines de cuivre extrêmement riches; mais on s'en occupe à peine à cause de l'infériorité de la valeur de ce métal, comparée à celle de l'or ou de l'argent. J'avais désiré en acheter une forte quantité et traité dès longtemps à cet effet, avec des propriétaires de mines; mais ce fut avec peine que je pus m'en faire livrer une douzaine de tonnes, environ 250 quintaux du pays.

Au delà d'*Hermosillo*, aux environs du *Colorado* et du *Gila*, frontières de la haute Californie, on n'a jamais exploité de mines; mais, il y a cent cinquante ans environ, on y découvrit, à la surface du sol, l'or à l'état natif. On donna aux terrains imprégnés de ce métal le nom de *placeres*, et à l'or qui en provenait, celui de *oro de placer*. Depuis cette époque, on n'a cessé de tirer de ces contrées des quantités d'or fort importantes. Cette matière précieuse se trouve généralement le long des cours d'eau, dans les terrains d'alluvion, quelquefois à la surface du sol, quelquefois à des profondeurs plus ou moins grandes. Souvent aussi, elle se montre sur le penchant des montagnes. On a trouvé des pépites pesant jusqu'à 10 kilogrammes sans aucune agrégation de terre ou de fragments de rochers. Une pépite de ce poids, se trouvait encore au musée de Madrid, du vivant de Ferdinand VII. La grosseur des parcelles varie à l'infini, depuis cette grosseur extrême jusqu'à celle du sable fin. J'en ai vu beaucoup du poids de 1 à 8 onces.

L'or de placer me paraît avoir deux origines différentes. Celui en poussière proviendrait de la décomposition graduelle des rochers qui le contiennent mêlé aux autres parcelles de matières diverses dont l'agrégation les a formés. Les blocs seraient le produit de cette poussière fondue par l'action volca-

nique avant la décomposition des rochers et réunie par la fusion en morceaux de grosseurs diverses. Dans l'un et l'autre cas, il est entraîné des hauteurs vers les bas-fonds par l'effet de la déclivité du sol et celui des eaux qui, en certaines saisons, tombent en si grande abondance dans ces contrées.

L'exploitation de ces terrains aurifères présente des difficultés considérables à cause de leur éloignement de tout centre colonisé, et des dangers plus grands encore, dans le voisinage des Indiens sauvages qui, sans en connaître le prix, se montrent jaloux de leur conservation. Aussi, n'a-t-elle jamais été entreprise d'une manière régulière comme celle des mines d'argent. Elle est abandonnée aux recherches isolées des Indiens soumis et de ces métis entreprenants qui ont acquis, dans ce travail, une expérience et une adresse qui peuvent défier la pratique des plus savants minéralogistes.

Cependant, je le répète, des quantités importantes d'or sont recueillies et incessamment offertes sur les marchés d'***Hermosillo*** et de ***Guaymas***. Ici, chaque jour, des Indiens venaient en offrir au comptoir où j'aurais pu en acheter pour des millions. Malheureusement ils voulaient être payés en argent monnayé qui, seul, répondait à leurs besoins. Or la somme importante des droits d'entrée sur l'importation de notre chargement, les gratifications nombreuses pour services reçus, les frais du navire et ceux de notre maison, ayant dû être payés en espèces, avaient absorbé une grande partie de nos recettes sous cette forme. Nous ne pûmes donc acheter de cette matière que pour la somme comparativement minime d'une soixantaine de mille francs. Ces achats étaient faits au prix de 13 piastres pour une once de 31 grammes. En calculant la piastre à raison de $5^{f}.35$, l'once coûtait $69^{f}.55$. En outre de ce prix très-bas, l'or de placer offrait encore cet avantage que, vu son petit volume, il pouvait être facilement embarqué sans payer de droits de sortie et offrait par là un profit de 3 1/2 pour 100 sur sa valeur.

Dans la prévision de cet état des choses, j'avais apporté de Paris, une balance très-sûre et tous les accessoires nécessaires à reconnaître le titre de l'or. Cette prévision nous fut très-utile; car dans le pays il n'y avait que des balances à fléau de bois, de la fabrication la plus imparfaite, et aucun moyen de s'assurer du titre de la matière. Je trouvai toujours ce titre de 21 à 22 carats soit environ 915 millièmes. Or, la valeur de ce titre étant, en France, de 3,142f.52 pour un kilogramme, soit 97f.41 pour 31 grammes, il en résultait l'énorme profit de 27f.86 sur un déboursé de 69f.55. Cette considération nous causa un vif regret de ne pouvoir convertir nos lingots d'argent en espèces; mais la difficulté était alors insurmontable.

La pénurie des espèces d'or et d'argent monnayées est produite par l'éloignement considérable de toute maison des monnaies et la difficulté des communications avec ces établissements. Les plus voisins, en effet, sont ceux de Durango et de Guadalaxara. Cette pénurie met le vendeur dans la nécessité d'accepter en payement, soit des lingots déjà poinçonnés par l'administration publique, soit de la *plata piña*, argent non poinçonné et dans l'état où il sort des mains du mineur, soit enfin de la poudre d'or. Aussi, la loi mexicaine qui prohibe l'exportation, par les ports de l'Atlantique, des métaux précieux en lingots, a-t-elle dû l'autoriser par ceux du Pacifique en la soumettant, comme celle des espèces, à un droit de sortie de 3 1/2 pour 100. Cette exportation est très-importante, en raison de la production considérable de la contrée; mais la majeure partie est faite en fraude des droits du fisc, de sorte qu'il serait impossible d'avoir à cet égard, par les registres de l'administration publique, une statistique qui eût la moindre valeur. Comme preuve de cette assertion, il suffira de dire que le produit de notre cargaison et les capitaux divers chargés par des tiers sur *la Félicie*, qui auraient dû payer plus de 100,000 fr. pour droit de sortie, ne payèrent rien ou presque rien. Nos lingots étaient successivement

embarqués par les hommes de l'équipage. Pour ces opérations, on combinait les époques favorables des nuits sans clair de lune, avec les facilités offertes par une côte étendue et déserte, par des anses masquées de rochers et des criques sans nombre. De plus, la connivence des employés était très-utile et coûtait relativement peu de chose. Pour donner une idée de la manière d'opérer dans ces circonstances, je vais raconter un fait qui caractérise les mœurs du pays sous ce rapport.

Peu de jours avant le départ du navire pour Valparaiso, nous avions à embarquer une forte somme en lingots. Notre fidèle compatriote Desse, fut prévenu et promit de nous aider. Des chevaux furent, en conséquence, tenus prêts dans la cour de la maison qu'il habitait et vers une heure du matin nous nous dirigeâmes lentement et sans bruit, vers une anse éloignée où j'avais donné rendez-vous à la chaloupe, parmi des rochers presque impraticables. Déjà nous avions dépassé les dernières cases répandues aux alentours de la ville et nous cheminions en silence parmi les cactus, lorsque tout à coup, un homme couché sur le sentier que nous suivions, se lève, tousse deux ou trois fois et nous crie : « qui vive ! » Aussitôt il fut rejoint par un autre qui vint lui prêter l'appui de sa présence. Notre intention avait été soupçonnée ; peut-être aussi cette surveillance insolite était-elle due à la circonstance du prochain départ d'un navire avec de nombreux passagers ayant tous de l'argent et de l'or à exporter. Quoi qu'il en soit, nous étions découverts et notre position était embarrassante et critique. Au cri de « qui vive ! » nous nous arrêtâmes un instant; puis Desse, plus imposant en sa double qualité d'*alcalde* et de géant, pousse son cheval vers ceux qui nous avaient ainsi interpellés et alors s'engagea le colloque suivant; « Eh bien! c'est moi; que voulez-vous? » Ses interlocuteurs, l'ayant reconnu aussitôt, se découvrirent respectueusement devant le magistrat municipal et répondirent : « Seigneur don André, vous nous connaissez bien ; nous sommes employés de la douane

et nous veillons pour empêcher la contrebande. — C'est bien ; vous remplissez votre devoir et vous en serez récompensés ; venez avec nous. » Puis se tournant vers moi, il me dit, en français : « Nous allons les emmener afin qu'ils n'aillent pas donner l'éveil à la ville. » Il les fit, en effet, monter en croupe derrière deux hommes de notre compagnie. Soit crainte, soit espoir d'une récompense, ils n'hésitèrent pas ; ils montèrent à cheval et nous accompagnèrent jusqu'au lieu où les matelots qui nous attendaient, se montrèrent à notre approche. L'embarquement fut opéré en un clin d'œil et la chaloupe s'éloigna. Nous reprîmes alors le chemin du comptoir où nos hommes, après avoir pris des rafraîchissements à discrétion, reçurent 25 piastres chacun et tout fut fini.

Une seule circonstance rendait ces opérations difficiles à *Guaymas*. C'était l'habitude de ses habitants de coucher dans les rues et au milieu de la place publique. Heureusement alors, en décembre, les nuits étant un peu fraîches, la plupart couchaient dans les maisons. C'est ici seulement que j'ai vu cette habitude qui a pour cause la chaleur du climat, la beauté des nuits et la parfaite salubrité du pays. C'était un spectacle curieux de voir, dès huit heures du soir, tout le monde apporter, chacun devant sa porte, les nattes et la literie ; puis se livrer à des conversations animées et enfin s'endormir. Les maisons restaient désertes et les portes ouvertes ; les chiens seuls veillaient et faisaient, au moindre bruit, un vacarme capable de réveiller un mort.

La *Sonora* a l'avantage de n'avoir aucun de ces repaires immondes qu'on nomme *couvents de moines*, dont l'influence sur les mœurs publiques est toujours si malfaisante. Le nombre des prêtres y est aussi moins considérable qu'il ne l'est dans les grandes villes de l'intérieur du Mexique. De cette circonstance heureuse, il résulte, à considérer les choses dans leur ensemble, que la moralité publique y est plus élevée ; qu'il y a plus de sécurité dans les relations de famille ; que les

jeunes gens se marient de bonne heure et qu'on y voit beaucoup de ménages qui ne donnent pas prise à la médisance.

Cependant l'influence du climat unie à celle des mœurs espagnoles, donne à ces populations un caractère général de galanterie un peu libre, inconnue dans la bonne société d'Europe. Le mariage, l'amour et toutes les circonstances qui s'ensuivent, font l'éternel sujet de la conversation. Cette diposition se manifeste dans toutes leurs réunions, dans tous les plaisirs sociaux; mais il semblerait que, passée à l'état d'habitude et de besoin, elle n'offre pas des dangers aussi grands qu'on pourrait le croire au premier abord, et n'a pas précisément l'intention que leur prête l'étranger qui en est témoin pour la première fois. Un peu rigoriste par nature, je n'avais pu m'habituer au laisser-aller un peu cynique de la société mexicaine; je ne pouvais, sans un sentiment pénible, surtout en présence des femmes, entendre des conversations érotiques ou voir certaines choses qui avaient cette apparence. Aussi fus-je plusieurs fois blessé de certains faits qui peut-être n'avaient pas l'intention que je leur prêtais. J'ai gardé souvenir d'un de ces faits qui se passa devant moi, chez madame Gaul, où se réunissait la meilleure société d'Hermosillo, parce qu'il blessa mes sentiments de modestie et mes idées sur la morale.

Dans les intervalles de chant, de danse et de conversation, on se livrait à ce qu'on nomme des jeux innocents, dans lesquels des peines sont imposées à ceux qui manquent à certaines conventions. L'une de ces peines consistait en ceci; au milieu du cercle formé par les dames, les demoiselles et les messieurs de la société, un jeune homme attachait un ruban autour de sa ceinture. A ce ruban, une dame en attachait deux autres, l'un au milieu du dos, l'autre sur le devant. A chacun de ces rubans était suspendu une clef qui s'arrêtait un peu au-dessus du genou. Les choses ainsi disposées, le patient, les jambes écartées, devait, au moyen de mouvements de son corps en avant et en arrière, mais sans changer de place, faire heurter

les clefs l'une contre l'autre. C'était chose difficile; aussi se livrait-il quelquefois pendant longtemps à des mouvements et des contorsions qui me paraissaient de la nature la plus indécente. Cet exercice provoquait chez les dames, des explosions d'hilarité qui me faisaient rougir jusqu'au blanc des yeux.

Leurs chants aussi, sont de la même nature et laissent toujours comprendre l'intention amoureuse souvent poussée jusqu'à l'érotisme. Peu versé dans la connaissance de la poésie lyrique espagnole, j'ai néanmoins lieu de la croire fort pauvre. En effet, pendant mon long séjour au Mexique, j'ai toujours et partout entendu chanter les mêmes paroles, pauvres de pensée, pauvres de poésie et non moins pauvres d'harmonie. On ne saurait attribuer cet état de choses à l'éloignement de la métropole; car les nombreux employés civils et militaires, depuis le vice-roi jusqu'au simple lieutenant, venaient d'Espagne et appartenaient tous à l'aristocratie nobiliaire, conséquemment à la classe la plus élevée. En quittant l'Espagne pour aller remplir des emplois dans ses colonies, ils y portaient nécessairement les mœurs, les usages et les nouveautés de leur pays et de leur caste. Or, comme chez tous les peuples les exemples et les pratiques descendent des classes supérieures pour se répandre parmi la classe intermédiaire d'où ils descendent enfin à la classe inférieure de la société, il semble rationnel de conclure que ce qui manque absolument au bas de l'échelle n'existe pas à sa partie la plus élevée.

Et pourtant, la population qui se livre avec passion à la danse, aime également la musique et le chant. Mais soit par le fait du caractère de la langue espagnole, qui néanmoins est fort riche, soit par l'absence de connaissances littéraires chez ceux qui la parlent, la poésie appliquée au chant n'est remarquable que par l'intention amoureuse qui la caractérise. A Hermosillo et à Guaymas, les dames chantaient beaucoup; mais c'était toujours ce que je connaissais déjà, à l'exception toutefois d'une

seule romance que j'entendais ici pour la première fois et dont voici les paroles :

El dulce bien por quien suspiro
Solo eres tú, solo eres tú;
El bien supremo a quien aspiro
Solo eres tú, solo eres tú;
Viene el placer á honrar la vida?
Lo causas tú, lo causas tú;
Miras mi llanto enternecido
Lo enjugas tu, lo enjugas tu.

Quoique d'un mérite fort médiocre, ces paroles ont néanmoins un cachet qui me parut si étranger au génie de la langue, que j'en manifestais mon étonnement et ma satisfaction, lorsque madame Gaul m'apprit que cette romance était traduite du français et témoigna même sa surprise de mon ignorance à cet égard.

Ensuite venait cette romance dépourvue de tout autre sens que son intention érotique, que depuis un demi-siècle peut-être on chante dans tout le Mexique :

La petenera, señores,
No hay quien la sepa cantar
Solos los marineritos
Que navegan por la mar.
Ay! soledad, soledad,
Soledad de la cañada,
Contigo lo tengo todo
Y sin ti no tengo nada.

Dos alcaldes te enamoran
Y tres cocheros te tratan,
No sé como te compongas
Con dos varas y tres cuartas.
Ay! soledad, soledad,
Soledad de la cañada,
Contigo lo tengo todo
Y sin ti no tengo nada.

Puis encore cette autre, dont les paroles ne couvrent plus

l'intention exposée dans tout le cynisme que comportent des mœurs relâchées :

La suerte del cabrito
Es la suerte de los hombres,
La suerte de los hombres,
Ay! ay! ay!
La suerte de los hombres.

O mueren chiquititos,
O son cabrones,
O son cabrones,
Ay! ay! ay!
O son cabrones.

On chantait encore plusieurs autres chansons dans le même genre, dont j'ai oublié les paroles ; mais le répertoire était peu étendu et peu varié.

A cet égard, j'ai remarqué parmi les populations métisses qui habitent les *ranchos* de l'intérieur du Mexique, plus de poésie dans la pensée et plus de finesse d'expression qu'il n'y en a dans les villes où autrefois on subissait exclusivement l'influence des nouveautés venant d'Espagne. Souvent j'ai assisté à leurs réunions de danses mêlées de chants et entendu des choses fort passables. J'ai retenu ce quatrain qui me causa un vrai plaisir lorsque, pour la première fois, je l'entendis chanter au milieu de la campagne, à une réunion de *rancheros* :

Vestido de azul celeste
Veniste a competir con el cielo?
Pues tambien hay en el suelo
Cielo que de azul se viste!

Si la poésie lyrique est peu développée chez les peuples d'origine espagnole, la poésie bachique doit y être inconnue ; car jamais je n'ai entendu aucune de ces chansons de table si nombreuses dans les langues française et anglaise et qui faisaient les délices de nos pères. Cela tient sans doute à cette

circonstance qu'ils ne se réunissent pas dans des festins où, sous l'influence du vin et de l'entraînement, on se livre sans contrainte à la joie qu'ils inspirent. Ces peuples, en effet, ne reçoivent guère leurs amis à leur table dont ils semblent ignorer les plaisirs. Aussi, ne trouve-t-on, sous ce rapport, aucun luxe chez eux. Cette disposition à l'isolement ne serait-elle pas le résultat de la terreur si longtemps inspirée par l'effroyable tribunal de l'Inquisition? Sous son empire, en effet, aucun sentiment n'était sacré, et un homme n'avait point d'amis par la crainte de trouver en eux des délateurs affiliés aux bourreaux religieux qui auraient pu le livrer à leurs tortures. De là, cet isolement, cette crainte de toute liaison. Chacun se tenait renfermé chez soi et ne laissait point pénétrer les mystères de son intérieur. Les prêtres seuls y étaient admis; seuls, ils avaient le privilége de porter la corruption au sein des familles et d'exercer la délation.

Il m'a paru que chez les diverses races indigènes sans aucun mélange de sang, le goût de la musique, du chant et de la danse n'existe pas. C'est chez la race métisse, c'est-à-dire croisée de blanc et de rouge que ce goût est le plus développé. Elle semble avoir plus d'énergie, plus de génie poétique et musical, plus de pénétration que les deux races qui l'ont produite. Cette observation tendrait à prouver que la loi des croisements est aussi utile à l'espèce humaine qu'elle l'est à toutes les autres espèces animales de la création.

Comme dans tous les pays qui produisent des métaux précieux, comme dans tout le Mexique en général, et je pourrai dire dans tous les pays habités par la race espagnole, le jeu est ici la passion dominante. On joue partout; on joue toujours. La première chose qu'apprennent les enfants, c'est à connaîtr[e] les cartes. Passé à l'état d'habitude, le jeu devenu nécessair[e] on s'y livre avec calme, avec sang-froid et une sorte de cour[-]toisie. On perd ou l'on gagne avec impassibilité et sans laisse[r] paraître aucune impression de joie ou de peine. Une remarqu[e]

souvent faite m'a surtout frappé, car elle semble prouver que le jeu est regardé comme le premier bien de la vie; c'est que ses dettes sont les seules regardées comme sacrées. Ainsi, il y a vingt à parier contre un qu'une somme prêtée en dehors des affaires et pour obliger ne sera jamais rendue, tandis qu'il y a mille à parier contre un qu'une somme perdue au jeu et sur parole sera religieusement payée. A cet égard, je ne connais aucune exception et je n'hésite pas à dire que l'on peut avoir toute confiance, même à un inconnu sous les dehors de la pauvreté; car il fera certainement honneur à son engagement, dût-il pour cela commettre un vol ou un assassinat. Un jour, j'assistais à une course de chevaux à San Luis Potosi. Au milieu de la foule qui entourait l'hippodrome improvisé au milieu de la plaine, un paysan s'adressant à moi me dit : « Pour lequel voulez-vous parier? pour le gris ou pour le rouge? » Comme je ne jouais jamais, je fus un peu surpris par cette interpellation inattendue; néanmoins je répondis sans hésiter : « Pour le gris. — Combien? — Cinq piastres. — Je les tiens pour le rouge. » Puis il s'éloigna.

Un certain temps s'écoula pendant lequel les amateurs complétèrent les enjeux; puis la course eut lieu et le cheval gris gagna. J'avais oublié mon pari et d'ailleurs je n'aurais pu reconnaître dans la foule, mon débiteur que j'avais à peine regardé. J'allais donc me retirer, lorsque je le vis accourir vers moi. « Voilà votre argent, me dit-il; j'ai eu bien de la peine à vous trouver. »

Sous le rapport sanitaire, la Sonora, à l'exception de Mazatlan où la fièvre jaune apparaît de temps à autre, est un pays dont le climat est parfaitement salubre. Cependant on y remarque des cas nombreux d'hydrophobie, surtout dans les contrées où les cours d'eau sont le plus rares. J'ai entendu dire à des hommes sérieux, vieillis dans le pays, que ce mal affreux est communiqué par des insectes ou de petits animaux du désert, pendant qu'on est endormi couché sur la terre. Divers moyens

curatifs sont employés; l'un d'eux consiste en un breuvage extrait du pitayer qu'on pile dans un mortier et qu'on exprime ensuite. Tous ces moyens sont donnés comme souverains; néanmoins je n'ai connu aucun cas qui n'ait été suivi de mort, ce qui prouve que si la médecine y est aussi impuissante qu'elle l'est en Europe, les prétentions de l'empirisme sonorien ne le cèdent pas à celles de nos rebouteurs d'Europe.

CHAPITRE XIX.

Départ pour Valparaiso. — Relâche à Mazatlan. — Fidélité indienne. — Pêche de bonites. — Baleines sur la sonde du Chili. — Arrivée à Valparaiso.

Le départ pour Valparaiso eut lieu le 20 janvier 1830. Ce ut une sorte d'événement; car les familles et les nombreux mis de mes passagers proscrits et autres, étant venus en foule Guaymas pour leur faire leurs adieux, donnaient à la ville u'ils encombraient, une animation inusitée.

Le voyage que j'entreprenais en personne, avait plusieurs bjets soumis à des éventualités. C'était, en premier lieu, l'esoir de trouver à Valparaiso, une occasion avantageuse d'acheer, au moyen des fonds considérables que j'emportais, un hargement à rapporter à la côte du Mexique ; en second lieu, et espoir ne se réalisant pas, de procurer au navire un fret e retour pour Guaymas ; enfin, d'expédier nos valeurs pour France, et dans tous les cas, étudier, en vue d'opérations tures, cette escale si importante du Pacifique.

Le pays n'offrant aucune matière encombrante susceptible 'être avantageusement échangée au Chili, le chargement du avire consistait uniquement en métaux précieux d'or et d'arent formant ensemble un poids d'environ dix mille kilorammes. Une partie de l'entrepont avait été convertie en gements pour les passagers, et sa cale restait complétement ide. Elle fut utilisée de la manière suivante : dans le but de onserver nos provisions salées, pour le long voyage de retour France, j'en achetai de vivantes consistant en bœufs, porcs un grand nombre de volailles qui y furent logés. On peut

dire que jamais leurs pareils n'avaient navigué d'une manière aussi commode, car ils étaient là, comme dans une ferme; aussi nos poules chantaient et pondaient comme si elles n'eussent pas quitté la terre.

Le navire étant mouillé très-loin de la plage, ce n'était pas chose facile que l'embarquement des bœufs, trop gros et trop lourds pour être transportés dans sa chaloupe. Mais les marins sont féconds en expédients devant lesquels reculeraient les hommes de terre. Voici comment fut exécutée cette opération: on attachait un bœuf par les cornes et on le forçait à entrer dans la mer jusqu'où la chaloupe était à flot. Là, on l'amarrait solidement et de court sur un bord; puis on en mettait un second à la suite du premier. On en faisait autant de l'autre côté, et alors elle gagnait le large paraissant comme attelée de quatre bœufs à la fois. Dès qu'ils avaient perdu pied, ces animaux cessaient toute résistance et nageaient vigoureusement jusque auprès du navire. Là, au moyen d'un palan frappé au bout de grand'vergue, ils étaient hissés par les cornes à la hauteur nécessaire et ensuite, affalés par le grand panneau jusqu'à fond de cale où se terminaient leurs angoisses.

Favorisé d'une belle brise du quartier et d'un temps magnifique, le navire vint, le matin du troisième jour, mettre en panne devant le port de Mazatlan. Alors, au doux roulis produit par la lame qui l'avait jusque-là pris en poupe, succéda un tangage vif et saccadé; nos passagers qui déjà se félicitaient d'avoir échappé aux atteintes du mal de mer, en furent subitement saisis et firent entendre des gémissements déchirants.

Ici, j'avais à voir notre agent, régler avec lui et embarquer les fonds qu'il avait à notre disposition. Je descendis donc à terre immédiatement, dans l'espoir de revenir à bord le même jour; mais j'appris qu'il avait sa résidence à la petite ville appelée *Presidio de Mazatlan* située à dix lieues dans l'intérieur du pays. Je louai des chevaux et partis immédiatement pour

cette ville où j'arrivai au milieu de la nuit. Dès le matin du jour suivant, je réglai avec M. Machado qui me paya en lingots d'argent, les sommes encaissées pour notre compte. Il fut convenu que pour les soustraire aux droits du fisc, il me les enverrait par un homme de confiance, à un point désigné de la côte où je viendrais les recevoir avec la chaloupe, opération qui devait avoir lieu le lendemain à dix heures du matin. Cette affaire étant ainsi arrêtée, je revins au port où je passai la nuit.

Situé par 23° 11′ lat. Nord et 108° 42′ long. occidentale, presque sous le parallèle du cap San Lucar et à l'entrée du golfe de Californie, le port de Mazatlan est abrité contre les vents et la houle de la grande mer, par une ligne de rochers isolés et nus; mais son peu de profondeur ne lui permet de recevoir que des chaloupes et les petits navires du cabotage. Ceux du long cours, doivent mouiller en dehors de cette ligne, sur une rade mauvaise et dangereuse sous tous les rapports.

La petite ville est située au point où le demi-cercle de son port est interrompu tout à coup, par un morne élevé qui s'avançant dans la mer y forme un promontoire taillé à pic et d'apparence sauvage, qu'on nomme *el Farallon.*

L'aspect du pays diffère absolument de celui de la haute *Sonora.* Autant l'un est rocailleux, brûlé et stérile, autant l'autre est couvert d'une végétation active et puissante. Entre Mazatlan et le *Presidio*, le sentier que je suivis est tracé au milieu de magnifiques forêts de haute futaie à l'état primitif, mêlées d'une grande variété de bois précieux tels que l'ébénier, l'acajou, le bois de brésillet servant à la teinture, le gayac et une multitude d'autres. Dans le voisinage de la mer, le sol présente des aspérités considérables entre lesquelles sont de profondes vallées marécageuses alternativement couvertes et délaissées par la marée. Des masses de matières animales déposées par la mer et de détritus de végétaux y fermentent sans cesse sous l'action d'un soleil brûlant et font de ces val-

lées autant de foyers pestilentiels, d'où s'échappent les miasmes qui rendent Mazatlan si dangereux pour la santé publique pendant six mois de l'année.

Le jour suivant, dès le matin, je renvoyai à bord du navire nos passagers qui, pour se soustraire au mal de mer dont ils étaient tourmentés, avaient obtenu du capitaine d'aller à terre attendre mon retour. Je ne voulais pas les rendre témoins de l'opération qui allait avoir lieu, ni les exposer aux chances des coups de mer que nous allions affronter. Un seul parmi eux, jeune négociant mexicain, nommé Don Manuel Gandara, qui naviguait pour la première fois, s'obstina à ne vouloir quitter la terre qu'au moment où je la quitterais moi-même. Horriblement affecté du mal de mer et comprenant que le navire ne continuerait sa route que lorsque je serais de retour à son bord, il ne voulait être malade que le plus tard possible. Malgré ma répugnance et ma certitude du regret qu'il allait éprouver de sa malencontreuse obstination, je ne pus me refuser à satisfaire son désir.

Le moment étant venu, je fis pousser au large en présence d'une foule d'amis de nos passagers et de flâneurs attirés par la circonstance. Je gouvernai d'abord droit sur l'entrée du port, au delà de laquelle on apercevait le navire sous voiles, courant de petites bordées. Mais dès que je fus en dehors de la passe, quittant la direction vers le navire, je laissai porter droit sur la côte, en longeant extérieurement la ligne des rochers qui nous dérobaient aux regards des habitants de la ville. A une demi-encablure sur notre gauche, la houle de la grande mer brisait avec un épouvantable fracas sur les rochers qu'elle couvrait d'écume. A ce spectacle effrayant pour un novice, mon passager obstiné, qui d'abord avait paru stupéfait de mon changement de route, laissa paraître une terreur profonde. Il portait ses regards effarés alternativement sur moi et sur les hommes de l'équipage qui, sachant par avance le but de notre manœuvre, nageaient avec toute la vigueur

dont ils étaient capables. Il semblait se demander à lui-même, si nous en voulions à sa vie. Cependant une épreuve plus cruelle encore lui était réservée. Lorsque nous fûmes à une petite distance de la côte, des hommes à cheval sortant du fourré, se montrèrent et nous firent un signal convenu. C'étaient ceux qui portaient nos lingots. Nous approchâmes autant qu'il nous fut possible, car une forte houle qui allait briser sur le rivage nous empêchait d'accoster. Alors virant de bord et mettant le cap au large, quatre hommes aux avirons, soutenaient la chaloupe contre les grosses lames qui la poussaient à la côte, tandis que deux autres se jetant à la mer allèrent au rivage d'où ils rapportèrent, en plusieurs voyages, ayant de l'eau jusqu'au cou, la totalité des lingots. Aussitôt l'opération terminée, la chaloupe reprit le large et gagna le navire qui, quelques minutes après, se couvrait de toile et courait vers la haute mer. Pendant tout ce temps, mon passager, pâle et défait, ressemblait à un condamné dans les angoisses de l'attente terrible du moment fatal. Il ne proférait aucune parole, s'accrochait avec désespoir au banc sur lequel il était assis et fermait les yeux à l'approche des lames qui secouaient la chaloupe avec une violence toujours croissante. Les matelots à qui son mortel effroi n'avait pas échappé, se regardaient en clignant de l'œil et riaient sous cape, car ce qui lui paraissait un danger effrayant, n'était pour eux qu'un simple jeu. Toutefois, il en fut quitte pour la peur et une bonne trempée d'eau de la mer ; mais il parut éprouver un soulagement considérable en mettant le pied sur le pont du navire qui, comparativement, était pour lui la terre ferme.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde, un lieu plus favorable à l'étude de l'homme, que l'espace restreint d'un navire pendant un long voyage. Au bout de quelque jours, un esprit observateur connaît à fond le caractère, les dispositions, les passions et les vertus de ceux qui l'entourent. Mais hélas ! cette étude est peu favorable à l'espèce humaine qui apparaît

là, pétrie de vanité, de cupidité et animée de petites passions qni s'entre-choquent sans cesse. Je commençais dès lors à le sentir et à comprendre la nécessité de se soumettre à cette triste réalité de notre nature; mais ce que je n'avais pas encore remarqué, c'est combien l'homme, pendant tout le cours de sa vie, conserve ce caractère distinctif de l'enfance qui est la puérilité dans ses amusements, la curiosité de l'inconnu et l'attention donnée aux choses les plus futiles. Nos passagers, tous arrivés à l'âge d'homme, quelques-uns même touchant à la vieillesse, avaient une salle spéciale où ils se livraient, en toute liberté, aux habitudes de leur vie ordinaire. Leur conduite comme passagers fut toujours irréprochable; mais souvent ils se livraient à des jeux, ils avaient entre eux de petites querelles ainsi que des enfants qui sortent de l'école. Quelquefois des dissentiments, ayant pour cause une vanité blessée, ou bien les motifs les plus puérils, assombrissaient pour un moment les visages; mais tout finissait par des rires et des bouffonneries.

J'ai eu, dans la suite, mainte fois l'occasion d'observer l'influence considérable qu'exerce sur une réunion d'hommes, la présence des femmes, même d'une seule, surtout si sa moralité est au-dessus du doute. Alors chacun s'observe, veut paraître à son avantage et semble redouter le ridicule. Est-ce l résultat d'un sentiment de vanité calculée? Ou bien est-ce tou simplement l'expression de cette déférence instinctive pou leurs femelles, que la nature a mise au cœur de tous les animaux? Je ne saurais le dire; mais je constate le fait.

Parmi nos passagers se trouvait un homme au déclin de l vie, qui, venu d'Espagne dans sa première jeunesse et mari de profession, avait toujours navigué sur le Pacifique et spé cialement sur la côte du Nord-Ouest jusqu'aux établissement russes séparés du Kamtchatka par le détroit de Behring. Do Torribio Mendoza, d'un caractère sérieux et observateur, con naissait parfaitement les colonies répandues sous le nom d

Missions dans la haute Californie, et il en parlait en homme de sens et de cœur. Je ne tardai pas à reconnaître en lui, un esprit éclairé et indépendant qui avait secoué les erreurs et les préjugés de sa race, et je recherchai sa société. Il m'apprit une foule de détails curieux et intéressants sur les mœurs des habitants et sur les produits de ces contrées encore alors peu connues. Il me parlait surtout de la race indigène, de sa douceur, de sa fidélité et de son aptitude à la civilisation. Il déplorait les traitements injustes et cruels par lesquels ses compatriotes avaient, dès l'origine, plutôt voulu la réduire à l'état de brutes dociles que l'élever en intelligence pour en faire des hommes utiles. Comme preuve de son opinion sur les Indiens, il me raconta, non sans émotion, l'anecdote suivante :

« Au commencement de 1824, me dit-il, un navire mexicain que je commandais, me fut enlevé à la hauteur de San Francisco par un corsaire armé à Londres, portant des lettres de marque et battant les couleurs d'Espagne. Faisant alors route au Sud-Est, il vint au cap San Lucar où il me jeta à terre avec tout mon équipage, après m'avoir dépouillé de tout ce que je possédais au monde. J'étais là depuis quatre mois, vivant de la charité des Indiens de la mission de *San Jose*, lorsqu'un caboteur, ayant relâché au cap, m'accorda un passage gratuit pour *San Blas* où il allait. Un peu avant de me rendre à son bord, je réunis mes compagnons d'infortune et après leur avoir rappelé la triste position qui me mettait dans l'impossibilité de rien faire pour eux, je leur fis mes adieux. Comme je me disposais à les quitter, deux jeunes Indiens de l'île *San Clemente* qui depuis deux ans me servaient en qualité de matelots, s'approchèrent de moi et l'un d'eux me parla ainsi : « Tu pars, me « dit-il, et tu veux nous laisser loin de toi ! N'es-tu donc pas « content de nous ? Qu'avons-nous fait pour te déplaire ? » Je répondis : Mes amis, je n'ai aucun motif de me plaindre ; mais vous le voyez ; je suis aussi pauvre que vous et ne puis même vous donner la nourriture. Ma réponse parut leur faire plaisir ;

ils échangèrent un regard d'intelligence, puis le même continua ainsi : « Puisque tu nous aimes encore, ta pauvreté ne « nous empêchera pas de te suivre ; nous travaillerons pour te « nourrir et ne te quitterons jamais. » Aussitôt les deux Indiens courent vers le navire qui allait mettre à la voile et obtiennent du capitaine, de passer à son bord pour le prix de leur travail.

« Quand nous fûmes à San Blas, ils continuèrent à me servir et à travailler pour moi jusqu'au moment où un nouveau commandement que j'obtins, me permit de reprendre la mer avec eux. Pendant tout ce temps, leur fidélité et leur dévouement à ma personne ne se démentirent jamais, bien qu'ils n'eussent d'autre intérêt à me servir que le plaisir d'être auprès de moi. Quelque temps après, l'un d'eux tomba malade en mer. Dès les premiers moments, son état m'inspira de l'inquiétude, et je voulus lui faire prendre des médicaments qu'il refusa absolument. Le second jour il me fit appeler par son ami et me dit : « Écoute ; tu crois peut-être que mon mal est un mal ordinaire « que tes remèdes pourraient guérir ; tu te trompes. Cesse « donc de t'alarmer sur mon sort, car je vais mourir. Il y a « quatre ans, je fus mordu par un animal qui avait la rage ; « jusqu'ici je n'avais éprouvé aucune atteinte de ce mal ; mais « je sens approcher un accès auquel je ne survivrai pas. Oui, « continua-t-il, à minuit, quand la lune sera là (montrant le « zénith), je mourrai sans autre chagrin que celui de te quit- « ter. Adieu, le bien que tu m'as fait est présent à ma mémoire « et remplit mon cœur de gratitude. » Sentant alors les premières atteintes de l'accès qu'il avait prévu, il dit à son ami de l'attacher fortement afin qu'il ne pût faire aucun mal lorsqu'il aurait perdu la raison. Celui-ci s'acquitta de ce triste devoir et bientôt le malade tomba dans un effroyable état de fureur. Ainsi qu'il l'avait annoncé, il expira à minuit précis. Son ami lui rendit les derniers devoirs et ne le quitta qu'au moment où il reçut, dans le sein de la mer, la sépulture des matelots.

« A partir de ce moment, le survivant demeura triste et silencieux ; indifférent à toute chose, il semblait ne plus exister. Tous mes efforts pour lui faire oublier la perte de son ami, n'avaient aucun effet sur son esprit autrefois si docile. Il me répondait avec sérénité qu'il le reverrait bientôt, car il ne tarderait pas à le suivre. Il ne tarda pas, en effet, car il mourut le vingtième jour après, en pleine connaissance et sans souffrir. Jusqu'à son dernier moment, il ne cessa de me rappeler le bien que je lui avais fait, et ses adieux firent couler mes larmes. »

Cette touchante histoire confirmait mon opinion dès longtemps formée, que les races indigènes du continent américain sont douées de nobles sentiments dont on aurait pu tirer un grand avantage au profit de la civilisation. Leurs instincts, leurs aptitudes diffèrent des nôtres en ce qu'elles ne comprennent pas le bonheur et le bien-être à notre manière et n'attachent aucun prix à la possession des richesses ; mais des traitements équitables les auraient fait entrer dans une voie nouvelle adaptée à nos mœurs. Malheureusement les premiers Européens qui les connurent étaient dépourvus de tout esprit de philanthropie et ne cédaient qu'aux suggestions barbares de la cupidité et de la violence. Ceux qui les suivirent les imitèrent ; aussi leurs injustices ont-elles créé l'affligeant spectacle de deux races ennemies dont le contact tend à faire disparaître du sol celle à qui Dieu le donna dans l'origine des temps.

Aux environs de l'équateur, nous éprouvâmes des calmes. Après l'avoir dépassé, l'alizé du Sud-Est persista longtemps, et comme, naviguant alors au plus près du vent, bâbord amures, nous courions au Sud-Sud-Ouest avec un quart de dérive, il résultait de notre marche beaucoup de longitude à l'opposé de notre destination. Aussi, lorsque nous atteignîmes la région des vents variables, étions-nous à une distance effrayante de la côte d'Amérique. Mais ces vents soufflèrent dès lors, constamment en belle brise carabinée du Sud-Sud-Ouest au Sud-Ouest,

c'est-à-dire du côté qui nous était le plus favorable. Alors, sous la pression d'autant de toile que la mâture pouvait en porter, le navire fit un sillage énorme; mais en même temps, il recommença à faire beaucoup d'eau, autant presque qu'il en avait fait au cap Horn. Pour cacher cette circonstance qui aurait effrayé nos passagers et nui à la réputation du navire, les pompes furent garnies de peau de mouton afin d'amortir le bruit des coups de piston. De plus, on pompait pendant la nuit, et lorsque les passagers étaient à table ou faisaient la sieste. Cependant nous étions inquiets de cette circonstance; car toutes nos recherches n'avaient pu amener la découverte de la voie d'eau. Ce ne fut qu'au retour du navire au Havre, longtemps après, qu'on en découvrit la cause. C'était, sous la poulaine, un trou de cheville qui, par oubli, n'avait pas été bouché. Par là fut expliquée cette particularité, qu'il ne faisait de l'eau que lorsque son avant plongeait, soit par l'effet d'une grosse mer lorsqu'il serrait le vent, soit lorsque, courant largue par une forte brise et sous une forte presse de toile, la lame s'amoncelait sous sa proue.

Au milieu de cette immense mer, nous prîmes souvent du poisson d'une espèce nommée *bonite*, qui appartient à la famille du thon. Ce poisson, gros et court, est très-vorace. Il vit par grandes bandes, et lorsque l'une d'elles rencontre un navire, elle l'environne et s'attache à sa poursuite pendant des heures entières. Heureux de cette circonstance, le vieux François pourvoyait en abondance notre table et même la gamelle de l'équipage, d'une nourriture excellente. Toujours prévoyant, il avait préparé un grand nombre de lignes propres à la pêche spéciale du thon qu'il avait longtemps pratiquée dans la Méditerranée. Ses lignes étaient garnies d'un fort hameçon dont le croc ressortait au milieu du corps d'un poisson volant simulé au moyen d'un morceau de linge et de deux plumes blanches représentant les ailes. Avide de cette proie et trompée par l'apparence, la bonite se jetait sur le mannequin sans qu'il fut

besoin d'autre appât et se prenait à l'hameçon. Mais ce n'était jamais que lorsque le navire filait de six à huit nœuds. Je remarquai avec surprise que, dès qu'il se sentait pris, au lieu de le suivre pour se soustraire à la douleur, il se laissait au contraire, entraîner par lui, et qu'en moins de dix secondes, noyé ou asphyxié, il demeurait immobile et roide comme s'il eût été mort depuis longtemps.

Un jour le navire fut subitement entouré par une bande immenes de bonites ; la mer était houleuse, et il courait rapidement sous la pression d'une forte brise du quartier. Aussitôt François distribua ses lignes à ses hommes et aux passagers empressés à s'offrir, et alors commença la pêche la plus miraculeuse que j'aie jamais vue. A peine les lignes étaient-elles à la mer, que le poisson était pris aux hameçons. Alors ceux qui les tenaient, appelaient à l'aide pour les retirer, car le poids des bonites qui variait de cinq à dix kilogrammes, joint à la marche rapide du navire, rendait cette opération très-laborieuse. On les retirait, puis on les jetait de nouveau à la mer où elles se garnissaient aussitôt. C'était, à bord, un tumulte, un fracas indescriptibles qui durèrent une heure entière. Alors, fatiguée de sa course rapide ou peut être effrayée de ses pertes, la colonne quitta le navire dont le pont était littéralement couvert de poisson. Tout le monde était en sueur par suite d'un travail aussi pénible, mais dans un transport de joie excité par la richesse de la prise. Après avoir donné un moment au bonheur de la contempler, François, toujours prévoyant, fit apporter des tonneaux sur le pont et se mit à diriger les hommes de l'équipage dans la délicate opération de la salaison. Ce fut une chose heureuse pour le navire que cette pêche ; car pendant le reste de la traversée, elle fut la base de la nourriture de tout le monde à bord, et je puis dire que ce fut à la satisfaction générale, car cette chair ainsi conservée est un mets vraiment exquis.

A l'occasion des bonites, je remarquai que ce poisson se tient

toujours dans les grands courants de la mer, contre lesquels il dirige sa course. Cela nous fut prouvé par les différences sensibles que nous trouvâmes, chaque fois qu'il parut près de nous, entre la marche du navire calculée par l'estime et son déplacement réel calculé par l'observation. Il résulte de là, que lorsqu'un navire est suivi par ce poisson, on peut être assuré qu'il se trouve dans un lit de courant contraire à sa route.

Sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud, la sonde s'étend très-loin en mer et se manifeste, même à une grande profondeur, par un changement de couleur à la surface des eaux. On y trouve, chaque matin, des calmes et un brouillard épais qui diminue au lever du soleil et se dissipe entièrement vers dix heures, sous l'action de la brise qui commence alors à souffler. Elle est le rendez-vous d'une multitude de baleines, telle que je n'en ai jamais vu ailleurs. Chaque matin le navire en était entouré de près et au loin; elles se livraient à toutes sortes d'évolutions et amusaient l'oisiveté des passagers par le spectacle d'innombrables jets d'eau s'élançant de leurs évents dans les airs. Un jour l'une d'elles s'approcha à une petite distance du navire et en fit plusieurs fois le tour. Tous les passagers accoudés sur la lisse, la suivaient du regard et s'amusaient de ses manœuvres, lorsque tout-à-coup et instinctivement, chacun portant la main à son nez, jeta sur son voisin un regard soupçonneux et indigné. Puis le colloque suivant s'engagea entre chaque paire de voisins :

« Hombre!

— Vaya, hombre, y que usted!

— Pues no señor, usted sera! »

Et on commençait déjà à s'aigrir, lorsqu'un immense éclat de rire, parti de l'avant, vint changer la disposition des esprits et fut bientôt répété par tout le monde. On venait de reconnaître que l'incongruité dont chacun avait soupçonné son voisin était l'œuvre de la baleine qui, par l'éjection de matières

jaunâtres troublant la surface de l'eau, avait empesté l'espace qui nous environnait.

La présence de baleines en si grand nombre, due sans doute à la facilité qu'elles y trouvent à se nourrir, doit naturellement attirer dans ces parages, les navires qui donnent la chasse à ces cétacés. Aussi, Valparaiso est-il pour eux, un lieu de relâche très-fréquenté. J'ai connu plusieurs marins baleiniers des États-Unis, les premiers dans cette industrie importante, de qui j'ai appris beaucoup de détails intéressants et curieux sur cette pêche. D'abord la famille des baleines offre une très-grande variété d'espèces que l'expérience a appris à distinguer soit à la couleur, soit à leurs évolutions, mais principalement à leur manière de lancer l'eau par leurs évents. Quelques-unes sont abandonnées par les pêcheurs, soit parce qu'elles produisent peu d'huile, soit parce qu'elles sont très-farouches. La plupart de celles qu'on trouve en si grand nombre sur la sonde de la côte du Chili, appartiennent à cette dernière classe et sont inabordables. Lorsqu'elles sont frappées, au lieu de fuir, elles s'agitent avec fureur, puis tournant sur elles-mêmes dans les convulsions de la douleur, elles enroulent autour de leur corps la ligne à laquelle est attaché le harpon et se laissent ensuite couler au fond de la mer. Les pêcheurs perdent ainsi, non-seulement leurs peines et leur proie, mais encore leurs engins de pêche. Plusieurs fois j'ai été témoin étonné de ces manœuvres singulières.

Celles qui sont le plus recherchées par les pêcheurs sont : la baleine franche, la baleine noire, la baleine à bosse, toutes à fanons, qui habitent depuis les tropiques jusqu'aux régions glacées voisines des pôles ; enfin, le cachalot, dont les machoires sont garnies de dents d'ivoire. Cette dernière variété qui habite aux environs de l'équateur et jusqu'aux tropiques, donne l'huile la plus précieuse, celle dont on fait la belle et excellente bougie nommée *blanc de baleine.* Elle atteint aussi une dimension plus grande. Ces qualités la font rechercher

avec ardeur. Cependant elle est beaucoup plus farouche que les autres; souvent elle se jette sur les embarcations qui la pourchassent et les détruit; il y a même des exemples de navires attaqués par plusieurs cachalots à la fois, et coulés par suite des voies d'eau que leurs coups avaient déterminées. Cette pêche est donc féconde en scènes du dramatique le plus terrible.

Les baleines, ainsi que la plupart des autres espèces de poissons, émigrent et changent de résidence à certaines époques de l'année. Après avoir passé une saison sur la côte occidentale d'Amérique, par exemple, elles vont à deux mille lieues de distance, sur les côtes de l'Australie et des îles innombrables de l'Océanie, passer la saison suivante. L'expérience a appris aux baleiniers toutes les circonstances qui accompagnent ces migrations; aussi savent-ils les suivre sur tous les points du globe qu'elles ont l'habitude de fréquenter.

Lorsque plusieurs navires baleiniers, même de nations différentes, sont réunis dans les mêmes parages, ils se soumettent à certains usages auxquels la pratique a donné force de loi. Ainsi, s'il arrive que des baleines en grand nombre apparaissent tout à coup parmi eux, chacun lance ses embarcations à leur poursuite; celles qui sont tuées et abandonnées flottant sur l'eau, pour courir après d'autres, sont ensuite reconnues au nom du navire frappé sur les harpons et inscrit sur des guidons.

On sait que les baleines allaitent leurs petits. C'est encore une loi que celui qui tue un de ces derniers devient, par ce seul fait, propriétaire de la mère. Aussi, les pêcheurs, dès qu'ils reconnaissent un baleineau, s'attachent-ils exclusivement à sa poursuite parce qu'il fuit moins vite et offre moins de résistance. Dès qu'il est tué, l'embarcation reste auprès de lui dans l'attente et sans faire aucun mouvement. Bientôt la mère, que l'effroi faisait fuir, s'apercevant de son absence, re-

vient en toute hâte sur son chemin pour le chercher. Son cœur la conduit auprès d'un corps qui flotte sans vie. A cette vue, le courage l'abandonne ; anéantie par la douleur, elle ne fuit plus ; elle s'offre au fer des assassins de son enfant et meurt près de lui, sans opposer aucune résistance, victime volontaire de l'amour maternel.

En entendant le récit de ce dernier trait, je n'ai jamais su me défendre d'un affreux serrement de cœur. Je comprends la lutte entre les espèces diverses, elle est une loi générale de la nature, et quoique cette loi soit en opposition avec l'horreur que m'inspire la violence, je sens qu'elle doit être sage puisque Dieu l'a établie ; mais faire servir le sentiment sacré de 'amour maternel à la destruction de l'être qui l'éprouve, me paraît le comble de la cruauté dont l'homme seul est capable.

Un baleinier américain me disait qu'un jour, ayant eu l'idée le boire du lait d'une baleine mère qui venait d'être amarrée le ong de son bord, il en fit tirer une grande tasse qu'il avala. Bientôt il éprouva des nausées suivies de vomissements très-violents. Il me paraît probable que cet effet fut le résultat de a décomposition du lait, causée par la mort violente quoique écente du cétacé.

Le 31 mars 1830, nous longions la côte, cherchant l'entrée lu port, lorsqu'un navire sous voiles, sortant de derrière les ochers et les hautes aspérités du sol, se montra à nos regards. omme il gouvernait sur nous, nous mîmes en travers pour attendre au passage, ayant nos couleurs hissées à la corne. uelques minutes après, il mettait aussi en travers à une pete distance. Après les questions d'usage, chacun éventa ses uniers et continua sa route. Ce navire allait à Bordeaux. Nous riâmes son capitaine de mentionner *la Félicie*, dans les jouraux, dès son arrivée en France, ce qu'il nous promit de ire.

Une heure après, nous mouillions nos ancres au milieu de

la vaste rade de Valparaiso, sur un fond de trente brasses, parmi un grand nombre de navires marchands et de vaisseaux de guerre appartenant aux stations des grandes nations maritimes du monde.

Notre traversée avait duré soixante-neuf jours.



CHAPITRE XX.

La Sapphire. — Tremblement de terre. — Transbordement de lingots. — Charles May. — Valparaiso et le Chili.

Le jour même de notre arrivée, tous les passagers furent mis à terre. Je m'y rendis moi-même, impatient que j'étais de voir la ville de Valparaiso et y prendre langue. Vers le soir, comme je revenais à la plage où m'attendait le canot du navire pour me transporter à bord, je m'entendis appeler par mon nom, par deux officiers de vaisseau portant l'uniforme anglais. Étonné d'abord, car je me croyais aussi inconnu en ce pays que j'y étais étranger, ma surprise cessa bientôt ; car je reconnus en eux, d'anciens amis de la *Sapphire*, dont j'ignorais encore la présence dans le port.

Après l'échange de fraternelles poignées de main et des questions d'usage, ils voulurent absolument me conduire à leur bord où, dirent-ils, le commandant Dundas et le reste des officiers seraient heureux de me revoir. Je renvoyai donc mon canot et les accompagnai à la *Sapphire* où je reçus l'accueil le plus cordial qu'on puisse attendre d'anciens amis. On soupa chez le commandant qui nous retint à boire jusqu'à une heure avancée de la nuit. Puis, l'un des officiers me céda sa chambre et son cadre pour y dormir jusqu'au lendemain.

Vers quatre heures du matin, je fus réveillé par le mouvement du vaisseau violemment agité sur ses ancres et par le bruit des embarcations qui se choquaient le long de son bord. Je me levai et mis la tête au sabord ; l'atmosphère était calme et d'une chaleur désagréable ; on respirait avec peine. Je ne sa-

vais à quoi attribuer l'extrême agitation des eaux de la rade mais elle me fut expliquée quelques heures après, en apprenant qu'un temblement de terre avait eu lieu pendant la nuit C'était la première fois que j'étais témoin des effets considérables de ce phénomène sur les eaux de la mer. Pendant mon séjour à Valparaiso, un autre tremblement aussi fort se fit sentir; mais presque journellement on y éprouva de légères oscillations du sol. C'est à cause de leur fréquence, que les maisons de la ville sont généralement à un seul rez-de-chaussée et que celles à un étage sont construite en pans de bois.

A partir de ce jour, je dînai souvent à bord de la *Sapphire* et plusieurs fois je fis des parties de plaisir avec ses officiers dont la société et la cordialité contribuèrent beaucoup à rendre agréable mon séjour de courte durée en ce pays.

Les jours suivants je m'occupai sérieusement de l'emploi de nos capitaux à l'achat d'un nouveau chargement; mais après avoir vu toutes les marchandises qui étaient sur la place, je reconnus que leur assortiment ne convenait pas au marché mexicain ou que les prix demandés ne laissaient aucune chance de réussite. Je pris alors le parti de me borner à quelques achats isolés et à expédier pour France, nos métaux précieux.

Parmi les vaisseaux de la station française, se trouvait la corvette *la Moselle* qui, ayant fini son temps de service, se disposait à partir pour Brest. L'occasion était des plus favorables et je ne voulus pas la laisser échapper. Mais le simple fait de transborder nos valeurs, entraînait l'obligation de payer au fisc du Chili, à titre de droit de transit, une somme assez importante. Habitué à me soustraire à ces exigences fiscales, je cherchai le meilleur moyen pour atteindre ce but. La chose était grave, car dans le cas où je serais surpris en défaut par l'administration des douanes, il n'y allait de rien moins que de la saisie et de la perte absolue de la totalité de nos capitaux. J'appris que le commandant de *la Moselle*, le capitaine de frégate Longueville, était un excellent homme toujours prêt à donner

aide et protection à ses nationaux. Je lui fis visite à son bord et lui ayant exposé l'état des choses, je lui demandai s'il pouvait envoyer une chaloupe prendre mes valeurs à bord de notre navire et dans le cas contraire, ce qu'il pouvait faire en ma faveur. « Je serais, me dit-il, heureux de vous être utile en cette « conjoncture ; mais nos ordres sont formels à cet égard ; il « nous est absolument interdit de prendre part à un acte ten« dant à frustrer un pays ami, de revenus régulièrement éta« blis par ses lois. Je ne puis donc envoyer mes chaloupes « prendre vos valeurs ; mais je vous offre de faire accompa« gner, par mon canot major, la vôtre qui les apportera. Il est « à présumer que sa présence seule vous sera une protection « suffisante ; mais dans le cas où vous seriez arrêté par les « croiseurs de la douane, il ne vous prêterait pas main-forte. »

C'était légal et loyal à la fois ; mais peu satisfaisant au point de vue de ma sécurité. J'étais donc dans une grande perplexité, et mon esprit préoccupé, imaginait et rejetait successivement une foule de moyens différents. Tout à coup il s'arrêta sur une circonstance particulière qui fut un trait de lumière d'où surgit, à l'instant même, une idée que je résolus de mettre à exécution dès le lendemain au point du jour. Aussitôt j'annonçai à bord, qu'on irait, le jour suivant de grand matin, faire de l'eau à terre et le capitaine informé de mon plan, donna l'ordre de préparer, à cet effet, les futailles. Le lendemain, le jour n'avait pas encore paru, que déjà toutes les caisses qui contenaient nos lingots, étaient embarquées au fond de la chaloupe et recouvertes d'une montagne de barriques vides dont la vue ne pouvait laisser aucun doute sur l'objet de sa mission. Comme chaque matin, la rade était couverte d'un voile de brouillards au moment où, commandée par le second du navire, elle poussa au large et gouverna vers *la Moselle* mouillée à une demi-lieue de là. Pour éloigner tout motif de suspicion, je ne voulus pas l'accompagner dans mon canot qui aurait pu l'éclairer, il est vrai, mais aussi la compromettre. Ce ne fut qu'un

quart d'heure après, que je m'embarquai avec deux matelots, compagnons ordinaires de mes expéditions et sur qui je pouvais compter. J'étais à la barre, assis sur une caisse contenant la poudre d'or. Connaissant bien la vitesse que pouvait produire l'énergie de mes hommes, combinée avec la légèreté de mon canot, je craignais peu la chasse des embarcations de la douane. D'ailleurs, j'avais calculé que si je me trouvais serré par elles de trop près, je pouvais accoster la *Sapphire* qui se trouvait sur mon chemin et que là, j'étais assuré d'une protection efficace.

Cependant le brouillard était si épais que je m'égarai dans la rade et n'atteignis *la Moselle* qu'après avoir fait un long détour. La chaloupe lourdement chargée, accostait ce vaisseau quelques moments avant moi. Dès que mon canot fut amarré le long du bord, tout danger avait disparu, car j'étais sur le sol français ; alors je me trouvai soulagé du poids d'une anxiété bien cruelle. Je montai à bord de la corvette où je trouvai le commandant Longueville qui ne dédaignait pas de présider, lui-même, au lavage de son pont. Dès qu'il me vit et qu'il fut informé du moyen que j'avais employé, il s'écria : « à la bonne heure ! voilà ce qui s'appelle travailler de la bonne façon ! » Puis je régularisai mes connaissements qu'il signa et mon opération se trouva heureusement terminée.

Un jour, venant du navire, comme je sautais sur le rivage, j'aperçus, à peu de distance, un gros monsieur à la tenue calme et réfléchie, portant l'uniforme des officiers de la marine américaine, qui paraissait me regarder avec une grande attention. Sans m'arrêter à cette circonstance, je lui tournais le dos pour donner quelques ordres aux matelots qui m'avaient mis à terre, lorsque je me sentis saisi par le bras. Je me retourne vivement et me trouve face à face avec mon homme qui m'adressant la parole en anglais : « N'êtes-vous pas monsieur C.? me dit-il. — C'est bien mon nom, répondis-je. — Et, vous ne me reconnaissez pas? » continua mon interlocuteur. Je fixai

alors sur lui un regard attentif, comme lorsqu'on cherche à réveiller un souvenir depuis longtemps endormi. A ce moment, il ôta avec intention sans doute, la casquette militaire qui couvrait sa tête presque chauve. Aussitôt je m'écriai, en proie à la plus profonde et la plus agréable surprise : « Mr. Charles May ? — C'est moi-même, mon jeune ami, » dit-il fort ému et en me serrant la main. Je n'en pouvais croire mes yeux ; il me semblait que je rêvais et je demeurais comme anéanti sous le poids de l'étonnement que me causait cette rencontre. Non moins ému que moi-même, M. Charles May prit mon bras et nous fîmes ensemble une longue promenade. Ensuite il me mena dîner à bord de la frégate américaine de premier rang, la *Delaware*, où il me présenta à la table des officiers, dont je reçus un accueil aussi amical qu'on puisse l'attendre des superbes *Yankees* de la marine militaire.

A dater de ce moment et jusqu'à mon départ, je ne fus pas un seul jour sans passer quelques heures avec mon ami May dont la présence me rappelait de doux et tristes souvenirs. Il avait, en même temps que moi, connu la bonne Henriette dont la pensée occupait toujours mon cœur. Nous en parlions ensemble, et je sentais que l'épanchement de mes regrets adoucissait leur amertume. Cet excellent homme, que j'avais connu à New-York, était un exemple vivant de ce que les vicissitudes de la fortune peuvent produire de plus affligeant. Né dans l'État de *New-Jersey*, d'une famille honorable, il avait reçu une éducation parfaite. Ayant embrassé la carrière de marin, il avait de bonne heure obtenu un commandement pour les Antilles et la Côte-Ferme. Deux naufrages, à l'un desquels il n'avait échappé que par une sorte de miracle, le dégoûtèrent de cette navigation. Privé de commandement et ayant tout perdu, il dut naviguer comme second. Quelque temps après, on lui confia un vieux navire pour les voyages d'Europe. Encore ici le malheur l'attendait ; il fit naufrage à l'embouchure de l'Escaut. Revenu à New-York pour rendre

compte à ses armateurs, il se trouva de nouveau sans emploi et à peu près sans ressources; ce fut alors que je le connus. Découragé par les revers, il résolut de quitter son pays et d'aller en France dans l'espoir d'y utiliser des connaissances étendues qu'il possédait sur la navigation et le commerce des mers de l'Inde et de la Chine. Le capitaine du paquebot *Queen Mab*, en partance pour le Havre, lui offrit généreusement un passage gratuit pour l'aller et même pour le retour, dans le cas où il ne réussirait pas dans ses projets. Je pris, moi-même, passage sur ce paquebot à bord duquel je connus Henriette M. Pendant la traversée, M. May me fit un cours de navigation; il m'apprit l'usage des instruments d'observation et celui des tables de logarithmes pour les calculs de latitude et de longitude, service dont je lui ai conservé une gratitude inaltérable.

Je savais son histoire jusque-là; il m'apprit lui-même la suite. Son espoir ne s'étant pas réalisé, parce qu'il ne parlait pas la langue française, il revint à New-York. Là, il tomba malade de désespoir; sa raison s'égara et il fut mis dans une maison d'aliénés. Cependant les soins qu'il y reçut des amis qui lui restaient encore, le ramenèrent peu à peu à la santé et à la vie intellectuelle. Bientôt on lui donna le commandement d'une goëlette qui devait faire les voyages de la Havane; mais arrivé dans ce port, ses armateurs lui déclarèrent que son navire etait destiné à la traite des noirs à la côte de Guinée et lui offrirent ce commandement qui aurait fait sa fortune. Ses sentiments d'honneur et de philanthropie lui firent repousser cette offre, et il se trouva de nouveau sans emploi. Enfin, pour terminer cette série d'infortunes qui avaient tourné son esprit vers la religion, ses amis lui firent obtenir l'emploi honorable de chapelain de la marine de guerre qu'il occupait à bord de la frégate la *Delaware*. Il paraissait heureux; du moins je lui trouvais cette placidité de caractère, cette égalité d'humeur qui m'avaient attaché à lui lorsque je le connus.

Malgré ses malheurs, M. Charles May avait l'esprit enjoué; sur le *Queen Mab* il était recherché des passagers à qui il racontait une foule d'histoires amusantes. Il me souvient de l'une d'elles qu'il me prend envie de retracer ici, en le laissant parler lui-même.

« Il y a quelque trente ans (c'était en 1827 que la narration avait lieu), les États-Unis n'avaient qu'une population très-minime relativement à leur étendue. Le commerce y était en rapport avec la population, et l'art de la navigation était encore, dans le monde entier, loin du degré de perfection qu'il a atteint depuis cette époque. Au lieu des millé voiles qui sillonnent incessamment les mers qui baignent les côtes immenses de ce pays ; au lieu des mille ports où ils peuvent se réfugier en cas de tempête et s'approvisionner si leurs vivres sont épuisés; quelques rares navires faisaient péniblement le cabotage entre des ports éloignés. Un de ceux-ci, partant de Boston pour Charleston, avait reçu à son bord le corps d'un juif, que les amis du défunt avaient mis en saumure dans une barrique pour le renvoyer à sa famille.

« Des vents contraires et des calmes prolongés retinrent le navire si longtemps en mer, que ses provisions étant épuisées et n'ayant aucun moyen de les renouveler, on pensa à tirer au sort celui qui serait mis à mort pour servir de nourriture au restant de l'équipage. Dans cette conjoncture suprême, le capitaine se souvint du juif en saumure qui se trouvait dans sa cale et il fut décidé qu'on le mangerait le premier. Bientôt après, le vent étant devenu favorable, on arriva enfin à destination, ayant par ce moyen, pu conserver tous les hommes.

« Les parents du défunt ne tardèrent pas à venir réclamer ses restes mortels. Le capitaine leur raconta alors ce qui était arrivé, mettant à son récit tout ce que la circonstance comportait de pathétique et de sentimental. Puis, l'esprit mercantile du *Yankee* reprenant son naturel et envisageant à l'égal d'une

barrique de salaison ordinaire, celle dont le contenu avait été consommé, il ajouta : « Voilà, messieurs, ce qui est arrivé; « notre malheur a été si grand, que nous avons été réduits à « la nécessité cruelle de manger le corps de votre parent; « hélas! oui, messieurs, nous l'avons mangé!..... mais j'es- « père que vous ne me le ferez pas payer cher, car il était « bien dur! »

Valparaiso, port principal de la République du Chili, est situé par 33° 00′ latitude Sud et 73° 57′ longitude occidentale. La ville est bâtie au fond d'une anse et aux pieds de la chaîne des Andes qui, dans cette partie du continent américain, longe le bord de la mer Pacifique. La montagne, s'élevant brusquement, n'a permis d'établir qu'une seule longue rue entre sa base et le rivage; encore cette rue, dans plusieurs endroits, n'a-t-elle que d'un seul côté des maisons adossées aux rochers. C'est là que se font toutes les affaires. Au-dessus de cette rue, on a pratiqué, sur le penchant et dans les sinuosités de la montagne, des chemins en zigzags au bord desquels on a bâti des maisons appuyées contre le roc. Cette disposition en amphithéâtre produit un effet fort agréable, surtout vue du milieu de la rade où sont mouillés les navires. Pendant la nuit qui suivit le jour de notre arrivée, les milliers de lumières répandues depuis le bord de la mer jusqu'au sommet me firent croire que la ville était illuminée à l'occasion d'une fête nationale ou d'un événement extraordinaire. Ce n'était pourtant que l'effet naturel produit par la disposition des lieux.

Depuis que le Chili a conquis son indépendance, le commerce de Valparaiso ayant pris un accroissement très-considérable, une ville nouvelle s'est élevée à l'extrémité orientale de l'ancienne. La chaîne des montagnes formant, en cet endroit, un angle rentrant, a laissé un vaste espace assez uni, sur lequel on a établi plusieurs rues larges et à angles droits avec des maisons de belle apparence. La plupart sont entourées de jardins et de vergers dont l'aspect contribue à rendre cette partie

très-agréable; aussi est-elle habitée par tous les négociants étrangers et les familles indigènes riches.

Le port n'est autre chose qu'une vaste rade, sûre pendant les six mois de l'été, mais très-dangereuse pendant les six mois d'automne et d'hiver qui commencent en avril. Ouverte aux vents du Nord au Nord-Est qui, pendant l'hiver, soufflent avec violence, les lames de la grande mer vont se briser sur ses rives et les rendent intenables. Une circonstance contribue encore à augmenter ses dangers; c'est sa grande profondeur. En effet, les navires sont mouillés sur un fond assez égal de trente brasses, ce qui ne permet pas de donner à leurs câbles une toue suffisante. Trois jours seulement avant mon départ, l'hiver inaugura son retour par une violente tempête qui fatigua horriblement les navires. Un seul pourtant, un navire anglais, fut jeté sur le rivage et démoli en quelques heures; l'équipage put être sauvé. Un grand nombre d'autres firent des avaries majeures. *La Félicie* soutint vaillamment la tourmente, ayant ses deux chaînes à bout; cependant le capitaine m'assura que si la tempête avait duré un jour de plus, ce navire n'aurait pu tenir et qu'avec un grand nombre d'autres il aurait été jeté à la côte. Une frégate anglaise courut les plus grands dangers. Ayant chassé sur ses ancres, elle dut mouiller, l'une après l'autre, toutes celles de réserve et caler sa mâture jusqu'aux bas mâts. Du rivage où j'étais pendant ce temps, je suivais avec anxiété, ainsi que la population tout entière, ses manœuvres et les efforts de son équipage à qui aucun secours ne pouvait être porté.

Le rivage est formé de sable jaune mêlé d'une grande quantité de petites parcelles métalliques plates et brillantes ressemblant à l'or. Je crois que c'est ce qu'on nomme *mica*.

La rade est peuplée d'une grande variété de poissons. Mais l'espèce la plus nombreuse est celle appelée autrefois *Peje rey*, aujourd'hui *Peje patria*, à cause sans doute de son excellente qualité qui le fait généralement rechercher. C'est un pois-

son mince et long de 10 à 15 centimètres, dont la tête se termine en une pointe très-aiguë. Il rôde généralement autour des navires pour recueillir les débris de la table qu'on jette. Quelquefois il s'élève du fond de la mer en bancs si serrés qu'on en prend à volonté, au moyen d'un panier ou d'un vase percé de trous.

Celui qui pour la première fois débarque à Valparaiso, s'il est habitué aux divers dialectes de la langue espagnole, reconnaît aussitôt, à l'accent des indigènes, qu'ils descendent de colons venus de l'Andalousie. Malgré les mélanges des races survenus pendant une occupation de trois siècles, cet accent s'est conservé dans toute sa pureté, je veux dire dans tout ce qu'il a de désagréable à une oreille inhabituée à l'entendre. La tournure des phrases, la manière de s'énoncer familièrement, ont un caractère tout particulier que je n'avais jamais connu au Mexique. Mais ce n'est pas en cela seulement qu'on trouve un contraste frappant entre ces deux peuples soumis autrefois à la même domination. Ici, il est mêlé de blanc et de noir, et noir et indien ; il est actif et énergique, quoique d'humeur facile. D'une taille généralement au-dessus de la moyenne, les hommes du peuple sont vigoureux et robustes ; leurs traits sont peu agréables, sans néanmoins avoir rien de repoussant. Les femmes sont de belle taille, fortes et bien prises et généralement d'une figure très-avantageuse. Tout le monde est vêtu, et on ne voit pas de foules oisives rôdant dans les rues ou sur les quais. On m'a assuré que l'intérieur du pays présente de belles cultures et que les habitants sont animés d'un remarquable esprit d'industrie. Il doit en être ainsi : car le blé, la farine et les bestiaux sont à des prix très-modiques et donnent lieu à un commerce d'exportation dont l'activité suit une marche rapidement croissante.

En résumé, de toutes les républiques qui se sont formées de la dislocation de l'empire espagnol des Indes occidentales, celle du Chili, malgré les nombreuses convulsions qui l'ont agitée,

est la plus stable et la plus avancée. Depuis sa naissance, elle a marché résolûment dans la voie du progrès et a, dans l'espace de quelques années, décuplé son importance tant sous le rapport politique que sous celui du commerce, de l'agriculture et de l'industrie. C'est là, sans doute, le résultat naturel et invariable de la liberté mise à la place du despotisme; mais il faut admettre que sa supériorité sur les autres, est due aux heureuses dispositions de sa population qui, suivant moi, ont leur cause dans le croisement des colons espagnols avec la race plus énergique des aborigènes. Ainsi, Valparaiso, comme les ports principaux d'Europe et des États-Unis, possède un entrepôt, d'où les marchandises étrangères peuvent être réexportées sans payer aucuns droits. Le Mexique n'a pu encore s'élever à la hauteur de cette nécessité commerciale. Le climat du pays doit aussi être pour beaucoup dans la supériorité de ses habitants; car il est sain et de température variée depuis la chaleur modérée des étés du midi de la France, jusqu'au froid excessif des hautes montagnes dont la contrée est hérissée.

A Valparaiso, la vie animale est bonne et à bas prix. Le pain seul, sans doute à cause de l'eau qu'on emploie, est lourd et peu agréable. Cependant on en fait avec de la bière dont il conserve la saveur, et qu'on trouve agréable quand on y est habitué. Les marchés sont largement approvisionnés en légumes, fruits, viandes et poissons. A cette époque de l'année, saison des vendanges, le raisin abondait et, quoique d'excellente qualité, se vendait à vil prix.

Dans tout le Chili, on consomme, au lieu de thé, un breuvage fait par l'infusion d'une plante aromatique qui croît au Paraguay et qu'on nomme *Maté.* Mais au lieu de le prendre simplement en portant la tasse à la bouche, on l'aspire d'un vase, au moyen d'un chalumeau en argent dont l'extrémité, plongée dans le liquide, est garnie d'une boule percée de petits trous. C'est ici que pour la première fois je goûtais à cette infusion et voyais la manière de la boire. L'usage de cette boisson

étant généralement répandu parmi toutes les classes de la société, le *maté*, qu'on apporte par terre à travers les Andes, est l'objet d'un commerce important.

Comme au Mexique et dans tous les pays espagnols, comme du reste, dans tous les pays où un clergé dominateur absolu met les pompes du culte à la place du sentiment religieux, il m'a paru qu'au Chili les mœurs sont assez relâchées. Cependant depuis l'émancipation de ce pays, il s'est manifesté, sous ce rapport, une amélioration dont le progrès correspond à celui des mœurs politiques, à l'accroissement de sa production, du bien-être général et au déclin assez rapide des couvents de moines, ces foyers de superstition et d'immoralité. Les préventions que les prêtres entretenaient dans le peuple contre les étrangers, représentés par eux comme incrédules ou hérétiques, vont décroissant en raison des mêmes circonstances. Aujourd'hui ils sont bien accueillis à cause de leur industrie et des connaissances utiles qu'ils apportent des pays les plus industrieux, les plus civilisés de l'Europe. Je n'hésite donc pas à dire que le Chili offre aux hommes actifs, honnêtes, industrieux de l'ancien monde, des avantages précieux dans le présent et qui le seront encore plus dans l'avenir. Je dis avec la même conviction, que ce pays est appelé à un développement rapide et aussi, à prendre prochainement un rang honorable parmi les nations, sous le double rapport de l'importance politique et commerciale.

CHAPITRE XXI.

·épart de Valparaiso. — Relâche à Mazatlan. — Les Kanakas. — Arrivée à Guaymas. — Liquidation et préparatifs de retour en France.

Le 25 avril, vers le soir, *la Félicie* fit voile de Valparaiso, ·ec un chargement à destination de Guaymas. Deux des pas-gers mexicains venus avec nous retournaient dans leur pays ·r le navire, accompagnant les marchandises qu'ils avaient ·nfiées à son bord.

Après une traversée des plus heureuses, qui avait duré ·ente-huit jours, le navire vint, le 3 juin, mettre en panne ·vant Mazatlan. Cette relâche avait pour objet la vente des ·archandises que j'avais achetées à Valparaiso, et que je vou-·s soustraire aux droits exigés par le fisc mexicain. En ou-· d'un bénéfice, je trouvais à cette opération l'avantage ·échapper, par une prompte réalisation, à une perte de temps ·sez considérable que devait entraîner leur vente, si elles ·ient débarquées à Guaymas suivant la voie régulière.

Je me rendis donc à terre où j'eus la bonne chance de trou-·r señor Machado. Avec l'aide de ce dernier, je vendis, en deux ·jrs, toutes nos marchandises que des chaloupes et des pi-·gues vinrent prendre à bord et débarquèrent aux risques et ·rils des acheteurs qui les avaient payées d'avance. Pour des ·aires de cette nature, la prudence ne permet pas de procé-·r autrement. De plus, je réussis à réaliser la vente de tout ·qui restait encore de notre ancienne cargaison aux mains de no-· agent. Tout alla donc au gré de mes désirs et comme j'étais · bonne veine, señor Machado me proposa une opération qui

convenait admirablement aux intérêts de ma société ainsi qu mes goûts aventureux personnels. Il m'offrait d'affréter not navire, moyennant le prix de 80,000 francs, pour le voya de Canton, à la condition que je ferais moi-même ce voyage son bord. La moitié du fert était payable d'avance; la moit de la commission d'achat du chargement à Canton m'était a cordée et enfin, il était réservé dix tonneaux de jauge au pr fit particulier de ma maison. Pour un voyage de six mo c'était assurément une fort belle affaire; aussi éprouvais-je plus vif désir de l'accepter. Cependant après m'être consu à ce sujet avec le capitaine de *la Félicie*, je la refusai. Ce décision eut pour cause la voie d'eau du navire qui nous do nait des inquiétudes sérieuses et la crainte d'une relâche fo cée dans les mers de la Chine où un radoub, probableme devenu nécessaire, serait long et très-dispendieux. Cette r solution fondée sur les motifs les plus sérieux, me lais néanmoins de longs regrets qui sont encore présents à m mémoire au moment où j'écris ces lignes.

Lorsque, pour continuer notre voyage, je me rendis à bo du navire qui s'était approché très-près de la côte pour recevoir, il fut pris d'un calme plat. Pendant la nuit suivan nous reconnûmes que le courant nous portait vers une roc à fleur d'eau dont la présence nous était révélée par la cla que produisaient les brisants qui s'y formaient à de cou intervalles. Aussitôt les embarcations furent mises à la m pour remorquer le navire; mais leurs efforts réunis ne pouv dominer la force du courant qui nous rapprochait incessa ment de l'écueil, on mouilla une ancre. Le navire étala. No attendions impatiemment la brise de terre, lorsque nous ap çûmes un canot venant vers nous. Nous le hélâmes; bien après, il était le long du bord et, un homme étant monté le pont, nous reconnûmes en lui le capitaine du navire am ricain, *The Volunteer*, mouillé sur rade et naviguant sous villon des îles *Sandwich*. Au moment où nous avions mou

notre ancre, le bruit de sa chaîne avait fait supposer au capitaine Kennedy que nous avions besoin de secours, et il était accouru avec une partie de son équipage. A cette occasion, je dois dire qu'un juste tribut d'éloges est dû aux marins des États-Unis pour l'empressement qu'ils mettent, dans toutes les circonstances, à secourir un navire en détresse. J'oserais presque dire que, sous ce rapport, ceux d'aucune autre nation ne méritent de leur être comparés.

Peu de temps après, une faible brise de terre se fit sentir. Sans attendre qu'elle augmentât de force, on se mit à virer sur l'ancre qui nous opposa une résistance inattendue. Mouillée sur un fond couvert de roches isolées, elle s'était engagée sous l'une d'elles et tous les efforts de l'équipage auquel s'était joint celui du *Volunteer* ne pouvaient la faire déraper. Par surcroît de malheur, sa chaîne avait sans doute pris un tour sur cette roche, car à chaque coup de tangage elle craquait avec une telle violence que nous croyions, à tout instant, la voir se casser. Nous commencions donc à croire perdues notre ancre et la moitié de sa chaîne, lorsque tout à coup, sous un puissant effort de tous nos hommes réunis, elle dérapa avec un grand bruit qui nous fit croire à la rupture de l'obstacle qui la retenait. Quelques minutes après, nous étions sous voiles faisant bonne route pour Guaymas.

J'ai dit que le *Volunteer* naviguait sous pavillon du jeune gouvernement de l'archipel de *Sandwich*. Il avait un équipage entièrement composé, à l'exception des officiers, de naturels de ces îles à qui on donne le nom de *Kanakas*. Ces hommes, dont j'ai vu un assez grand nombre sur les côtes du golfe de Californie, m'ont paru offrir un type humain particulier et avoir des instincts bien remarquables. Au physique, ils sont généralement de taille moyenne et bien prise ; leurs traits sont saillants et fortement accentués ; leur couleur est entre celle des indigènes du continent américain et celle des noirs d'Afrique, c'est-à-dire de l'acajou et de l'ébène ; leurs che-

veux très-touffus, sont gros et roides presque comme du cri de cheval et d'un noir luisant très-foncé. Au moral, ils son doux et faciles à conduire, mais d'une susceptibilité que ré volte l'injustice; bons matelots, mais surtout canotiers pa excellence quand il s'agit d'accoster dans les brisants, su des côtes dangereuses, et courageux partout et toujours. Re connaissants des services reçus, ils sont généreux comme le hommes qui ne savent pas accumuler, ignorant le prix de richesses. Ces qualités les font rechercher par les navire naviguant dans ces parages et je n'ai jamais entendu, de l part des capitaines qui les avaient employés, que des éloge pour leur fidélité, leur honnêteté et leurs capacités comm matelots.

Souvent j'ai vu plusieurs *Kanakas* se réunir, vers le soir, su le bord de la mer où, assis sur le sable du rivage, ils se li vraient à des conversations animées. Leur langage a des son gutturaux communs à tous les peuples de l'Océanie, qui son rudes et désagréables à l'oreille, et ils parlent sur un ton s élevé que souvent j'ai cru qu'ils se disputaient, alors que san doute, ils devisaient de la patrie absente et des objets chéri qui attendaient leur retour.

J'ai appris beaucoup de choses intéressantes sur l'État de *Sandwich*, né depuis peu à ce qu'il nous plaît de nomme « la civilisation. » Le capitaine Kennedy, qui s'y était fixé de puis plusieurs années, me donna une petite histoire de ce pay et aussi un journal imprimé à *Honolulu*, dont une colonne e anglais et l'autre, en regard, en langue *kanaka*. Organe du gou vernement, il contenait plusieurs décrets d'intérêt local don un frappa mon attention par sa simplicité primitive. Il avai été rendu à l'occasion d'une vache qui, après avoir brisé l haie d'un jardin, avait dévoré les choux d'un habitant du voi sinage.

Découvert en 1778 par le célèbre Cook qui y fut massacr l'année suivante, cet archipel était alors constitué en État féo

dal. La classe des prêtres était la première; celle des nobles guerriers venait ensuite. Réunies dans un intérêt commun, ces deux classes exerçaient sur les peuples une domination tyrannique. Les prêtres surtout étaient redoutés; leurs ordres étaient les lois auxquelles nul ne pouvait se soustraire sans s'exposer à être offert en victime expiatoire à leurs terribles dieux. L'histoire de l'humanité présente invariablement partout le même spectacle; le prêtre et le guerrier opprimant la masse des hommes et se partageant ses dépouilles. Le premier, menaçant de la colère de ses dieux, exploite par la supercherie le sentiment superstitieux de l'ignorance, dompte l'esprit d'indépendance donné par la nature et livre ensuite au glaive de son complice les hommes ainsi abrutis par ses soins.

Vers 1802, un homme remarquable par son génie, *Taméhaméha*, sorti des rangs du peuple, s'empara de toutes les îles, renversa le pouvoir des prêtres barbares et de la noblesse, et resta seul chef suprême de l'Archipel. Son fils lui succéda en 1819. Alors les missionnaires protestants américains vinrent s'y établir et y prêcher le christianisme. Ces peuples dociles embrassèrent avec empressement une religion nouvelle plus douce et plus humaine que celle de leurs prêtres. Ils sont aujourd'hui tous chrétiens; ils ont bâti des villes et sont entrés promptement dans les voies du progrès. Les missionnaires composèrent une grammaire de leur langue et leur apprirent à lire et à écrire. Éminemment aptes à la civilisation, ces peuples ont fait des progrès qui paraissent incroyables, quand on considère combien sont difficiles à déraciner la routine et les croyances séculaires. M. Kennedy me disait avoir été présent, un jour, lorsque le chef de *Wahou* reçut, par un exprès, une lettre de sa sœur qui habitait une île voisine. Il l'examina quelque temps en silence et d'un air ravi, puis il dit : « Comme il est étonnant cet art d'écrire! Autrefois, quand ma sœur avait une communication à me faire, elle en chargeait une personne de confiance qui en racontait la moitié sur sa route et ou-

« bliait l'autre. Aujourd'hui, elle m'écrit et c'est comme si elle « me parlait à l'oreille. »

Depuis peu, le gouvernement de *Sandwich* a été reconnu par ceux des grandes nations maritimes d'Europe et par celui des États-Unis d'Amérique. Tous ces États y entretiennent des agents consulaires. Le pays s'est peuplé d'un grand nombre d'étrangers, principalement de citoyens américains. Ses ports sont très-fréquentés par les baleiniers qui y trouvent des abris sûrs et de grandes facilités pour renouveler leurs approvisionnements. Tout y marche donc d'une manière satisfaisante. Cependant une circonstance particulière vient faire ombre à ce riant tableau; c'est le fait incontestable de la marche régulière de décroissance de la population indigène. Chose étrange! ici comme sur le continent américain, la présence de la race blanche est fatale aux autres races qu'elle semble destinée à faire disparaître de la surface du globe. Peut-être trouverait-on la cause de ce phénomène, dans la multitude de ses vices qu'elle enseigne, avant toute autre chose, aux peuples primitifs chez lesquels elle va s'établir.

Placé à une distance peu considérable du Continent, l'archipel des *Sandwich* me paraît destiné, dans un temps qui n'est pas très-éloigné, à devenir l'un des États de la grande République. En effet, tout annonce que le peuple américain du Nord, dont l'essence est l'expansion, s'annexera prochainement le Mexique tout entier et alors, les *Sandwich* qui se trouvent sur la route de la Chine, les *Sandwich* déjà préparées par des relations établies, seront nécessaires à l'Union et trouveront de nombreux avantages à se confondre dans sa puissante individualité.

J'arrivai à Guaymas le 10 juin, un an et quatre jours après y avoir débarqué pour la première fois. Mon associé espérant me voir revenir avec un nouveau chargement, m'y attendait depuis un mois et mon frère y était arrivé la veille.

La totalité des marchandises que j'avais laissées à mon départ

avaient été vendues; des cuivres depuis longtemps achetés, arrivaient chaque jour au port, de sorte qu'au premier abord, je reconnus avec joie que sous peu de jours nous pourrions quitter le pays pour revenir en France.

Bientôt il fut procédé à l'examen des affaires traitées pendant mon absence et à celui des résultats obtenus par l'exploitation de la *Mina Prieta.* Mais sur ce dernier point, M. Camou ayant expliqué qu'il avait, de son chef, fait diverses opérations en dehors de nos prévisions, demanda à demeurer seul chargé de ses éventualités. Je consentis à sa proposition. Dès lors cette entreprise resta en dehors des attributions de notre société et fut rayée de ses comptes.

Pendant que je m'occupais de la régularisation de cette affaire avec mon associé, le navire avait mis à terre son chargement; le prix de son fret avait été encaissé et tous ses comptes réglés. La rentrée de nos dernières créances était terminée; nos cuivres étaient embarqués et nos lingots allaient à bord par les mêmes moyens employés précédemment. Bientôt enfin, notre liquidation à Guaymas fut terminée et arriva le jour où nous devions, pour reprendre le chemin de la France, quitter ce port sans laisser derrière nous aucun reste de notre chargement ni aucun compte en souffrance. J'éprouvais un vif sentiment de bonheur en pensant que j'allais revoir des pays que j'avais longtemps habités, où j'avais de nombreux amis, et enfin que quelques mois seulement me séparaient encore du moment heureux où je reverrais, de nouveau, le sol aimé de la patrie.

CHAPITRE XXII.

Départ de Guaymas pour la France. — Loreto. — Puerto Escondido. — Ile Carmen. — Côtes de Sonora — Ile Macapul. — Brisants. — Baie de la Paz. — Une baleine. — Rencontre de nuit en mer. — Ile aux veaux marins. — Arrivée à la Paz.

Le 1er juillet 1830, *la Félicie* mit à la voile et quitta le port de Guaymas.

Mes dispositions étaient ainsi arrêtées; d'abord le navire allait relâcher à la côte de *Sonora et Sinaloa* pour y prendre un chargement de brésillet, d'ébène et de cuirs secs. Ensuite il me mettait à terre au port de *Mazatlan* et continuait sa route pour le Havre, ayant à bord M. Jean Camou mon associé. Notre retour s'opérait donc de la même manière que l'aller, à cette différence près, que mon associé et moi nous changions de rôles. Il était venu par terre et moi par mer; nous retournions, lui, par mer, et moi, par terre. Je devais être accompagné par mon jeune frère Urbain envoyé, à l'avance par terre à *Sinaloa*, sur les lieux où le chargement devait être livré. Rien ne semblait pouvoir retarder l'accomplissement de ces opérations; cependant des circonstances imprévues devaient modifier sensiblement mes projets ainsi que je le dirai dans la suite de ce récit.

Le surlendemain de notre départ, nous arrivâmes à *Loreto* où j'avais résolu de toucher, dans l'espoir de trouver à y acheter un lot important de cuirs secs. Dès le point du jour nous entrâmes dans la grande baie formée par l'île *Carmen* et la côte de Californie. Le navire resta sous voiles pendant que j'al-

lais à terre pour y traiter ; mais n'ayant trouvé aucun produit, je n'y restai que quelques heures et le même jour nous continuâmes notre voyage.

Située sur la côte Est de la presqu'île de Californie par environ 26° 25′ latitude Nord et 113° 30′ longitude Ouest, Loreto, qui n'est aujourd'hui qu'un misérable village en ruines, fut le premier établissement que les espagnols, maîtres du Mexique, fondèrent en ce pays vers l'an 1650. Le gouvernement Espagnol avait chargé les pères Jésuites de cette opération de colonisation, avec privilége de domination absolue sur toute cette contrée encore inconnue. Ce fut là qu'ils dirent la première messe et construisirent la première église qui existe encore aujourd'hui. Ici comme partout, les Jésuites employèrent les moyens puissants qui les ont rendus si célèbres, la superstition, le commerce et la violence. Aussitôt que par force ou persuasion ils eurent réuni quelques-uns du petit nombre d'indigènes aux nouveaux colons, ils se mirent à l'œuvre et commencèrent leurs opérations. Ils présentèrent à l'adoration publique, une statue en bois représentant la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus ; des anges l'avaient apportée du ciel sous le nom de *Notre-Dame de Lorette ;* Dieu avait donc désigné, lui-même, le nom que devait porter la nouvelle ville. Ils le dirent : les colons qui les avaient suivis le croyaient par habitude et les sauvages ignorants, amis du merveilleux, le crurent aussi. Ces prêtres habiles avaient prévu le double effet que devait produire cet établissement. C'était, la suite l'a prouvé, une bonne opération financière d'un genre qui leur est particulier, un moyen sûr d'attirer autour d'eux, les hommes qui habitaient ce pays stérile et de les employer à leur service, réduits à peu près à l'état d'esclaves. Comme on peut le croire, la statue de la Vierge ne manqua pas de faire des miracles ; on en raconte encore aujourd'hui quelques-uns. Le bruit de ces événements merveilleux, attira les Indiens curieux qui, trompés et séduits, se joignirent aux nouveaux ve-

nus. Cette fois au moins, la jonglerie produisit un heureux résultat, car les naturels se montrant dociles, l'humanité n'eut pas à gémir des violences qu'auraient, dans le cas contraire, commises ces prêtres avides et dominateurs.

La fondation de Loreto avait été déterminée par la connaissance qu'on avait acquise de l'existence des huîtres perlières abondantes sur cette côte. Les jésuites donnèrent tous leurs soins à l'exploitation de cette source de richesses, et les pêcheries prirent bientôt un développement important. Alors ils établirent le *derecho de quinto* ou impôt de la cinquième partie, que chaque pêcheur devait payer à la Vierge. Outre ce droit, les dons gratuits que chacun d'eux faisait, pour se rendre la divinité propice, s'élevèrent bientôt à une très-grande valeur. On lui fit et on fit à son fils, des couronnes et autres ornements en perles du plus grand prix et ces joyaux, de même que ceux perçus à titre d'impôt, devenaient naturellement la propriété des prêtres. Cet usage, devenu loi, se perpétua jusqu'en 1822, c'est-à-dire pendant 172 ans et dut produire, dans cette longue période, des richesses immenses. A cette époque, les colonies Espagnoles du continent de l'Amérique, étaient toutes soulevées contre la métropole dont elles secouèrent définitivement le joug peu de temps après. La guerre se poursuivait avec acharnement, entre l'Espagne et ses colonies révoltées. Les aventuriers de l'Europe, accueillis avec empressement, trouvaient de l'emploi chez les républiques qui naissaient de la dissolution du vaste empire espagnol américain. Un marin anglais nommé Cochrane qui commandait l'escadre nationale du Chili déja affranchi, vint soulever ces contrées qui restaient encore fidèles. Nouveau-né parmi les États, le Chili se hâtait d'affirmer son existence en promenant bravement sur les mers ses couleurs toutes neuves, offrant partout le combat à ses anciens oppresseurs. La Vierge se montra impuissante contre ces ennemis qui pillèrent son église et enlevèrent ses riches couronnes. Cependant la voix publique accusa de détourne-

ments considérables, les prêtres qui avaient pris la fuite à l'approche du danger.

Effet de l'instabilité des choses humaines ! depuis cette époque, Loreto n'a plus de curé, son église est abandonnée, les pêcheurs n'apportent plus de perles et la statue de la Vierge, après une existence séculaire dans des nuages d'encens, entourée d'hommages et d'adorations, rongée aujourd'hui par les vers et délaissée de ses prêtres, a perdu, dans leur absence, toute sa puissance miraculaire !

Loreto est la capitale de la Basse-Californie, mais il serait difficile de trouver un hameau plus misérable que celui-là. Son triste état est encore plus l'effet de l'indolence de ses habitants que de la stérilité de son sol, car deux ou trois jardins qu'on y cultive avec quelque soin produisent d'excellents légumes et de très-beaux fruits ; la vigne et l'olivier y sont parfaitement naturalisés. Le fruit du datier qui croît dans les lieux les plus arides et les plus brûlés du soleil, au milieu des déserts sablonneux de l'intérieur du pays, alimente seul le mince commerce de ce port. Quoiqu'il soit la résidence du commandant de la province et d'un grand nombre d'employés mal payés, qui n'ont rien à faire, sa pauvreté est telle que les pêcheurs de perles n'y viennent plus aujourd'hui, ni pour faire des provisions, ni pour vendre le produit de leur pêche. La crainte des vexations qu'ils ne manqueraient pas de souffrir de la part des autorités, est aussi une des causes qui les en éloignent.

Je dois ici cependant, rendre justice aux talents et à l'activité des Jésuites fondateurs de Loreto et agents de la soumission de tout ce pays. On voit encore des traces de leur industrie ; c'est à eux qu'on y doit l'importation des arbres et plantes d'Europe les plus utiles, lesquels attestent qu'une fois au moins, ils ont fait quelque chose pour l'humanité. C'est de leur expulsion que date la décadence de ce port qui n'a dû sa renommée qu'à sa madone et à leur adresse. Leur départ a produit un effet contraire dans tout le reste de la province ; on

comprend ce résultat en considérant que s'ils enseignaient aux habitants l'agriculture et quelques arts industriels, ils en exigeaient, en retour, cette obéissance servile et passive qui fait de l'homme une machine et détruit les ressorts de son intelligence. J'aurai, dans la suite, occasion de parler des progrès qu'a faits ce pays, depuis qu'il jouit de quelque liberté et qu'il n'est soumis qu'à l'autorité civile.

A trois lieues seulement de Loreto et à l'extrémité Sud de sa baie, est un excellent port inhabité. C'est ***Puerto Escondido*** dans lequel les plus grands vaisseaux peuvent entrer par un chenal étroit, naturellement tracé parmi des rochers taillés à pic. En face de ce port, sur l'île Carmen, se trouve une saline naturelle et inépuisable du plus beau sel marin qui ne coûte d'autre travail que celui de le détacher par morceaux pour en charger les navires.

Ce ne fut que trois jours après être sortis de la baie dont je viens de parler, que les vents nous permirent de venir reconnaître, sur la côte de *Sonora et Sinaloa*, le point où le navire devait prendre son chargement. C'était le même que j'avais visité l'année précédente ; je le reconnus sans peine, mais, au lieu d'entrer dans la baie intérieure par la même passe qui se trouvait trop éloignée du lieu où je devais aller prendre langue, nous longeâmes la côte vers le Sud, cherchant une autre entrée que j'avais reconnue à mon premier voyage. Nous ne fûmes pas longtemps à la trouver ; mais il nous paraissait, du large, que la mer y brisait avec violence. Cependant je ne perdis pas de temps à délibérer ; habitué à ces sortes de dangers, je m'embarquai immédiatement dans le canot avec deux matelots seulement et des vivres pour deux jours. Je mis environ une heure à me rendre, du navire à la côte, sur toute l'étendue de laquelle les brisants formaient une barrière en apparence infranchissable. Ayant cherché, du regard, l'endroit où ils semblaient être moins élevés, je gouvernai sur-le-champ vers la terre. C'était au moment de la marée montante. Je me

trouvais en face d'une passe que je ne pouvais voir ; le courant qui s'y portait avec violence, saisit mon canot, l'emporta à travers les brisants avec la rapidité d'une flèche et quelques instants après, il se trouvait dans un magnifique chenal formant l'une des entrées de l'immense baie que je connaissais déjà. Sortant du tourbillon des brisants dont la vue et le bruit effrayant faisaient dresser les cheveux sur la tête, je me trouvai tout à coup sur une mer dont la surface était tranquille et unie comme celle d'une glace.

Une jolie brise du large me permit de hisser ma voile et de poursuivre ainsi ma route vers le lieu du rendez-vous. En passant près d'une pointe de sable, je distinguai sur le rivage un objet qui me parut, d'abord, être un tronc d'arbre jeté là par les courants ; mais bientôt un reflet du soleil me fit supposer que c'était un veau marin endormi. Je dirigeai mon canot sur lui, espérant le surprendre ; mais arrivé à une petite distance, le bruit des avirons l'ayant réveillé, il se leva subitement et présenta à notre vue étonnée, un monstre de la grosseur d'un taureau. Il poussa aussitôt des cris perçants et courut se précipiter dans la mer. A son tour il me donna la chasse, suivant mon canot pendant un quart d'heure et venant à chaque instant, sourdre de l'eau presque à toucher son gouvernail, au point de me donner de l'inquiétude. Pressé, sans doute, d'un sentiment de curiosité, cet amphibie ordinairement timide et inoffensif nous suivait, la tête hors de l'eau, et me regardant de ses gros yeux pleins de douceur et d'intelligence. Aussitôt qu'il eut fait entendre ses hurlements, un grand nombre d'autres phoques que je n'avais pas aperçu jusqu'alors, soulevèrent leur tête et se roulèrent sur le sable, se préparant à fuir en cas d'attaque.

J'arrivai de bonne heure au lieu où je devais trouver Don Pedro Ynzunza mon vendeur du chargement pour le navire. C'était l'île de *Macapul* dont j'ai déjà parlé et où j'avais été, l'année précédente, accueilli par deux jeunes femmes assez

jolies qui m'avaient donné l'accolade de l'hospitalité. Je me faisais un plaisir de les revoir, mais mon espoir fut trompé. La case était détruite, l'île n'avait plus d'habitants et il ne restait, du hameau d'autrefois, qu'un vieux hangar couvert en paille. Je m'y établis tristement en attendant l'arrivée de quelqu'un à qui parler. Bientôt je vis paraître un individu qui, après m'avoir demandé mon nom, me remit deux lettres. L'une était de mon frère et l'autre de Don Pedro que j'attendais en personne. Ce dernier m'annonçait sa prochaine arrivée et me priait de l'attendre jusqu'au lendemain en ce lieu. Il m'annonçait en même temps, qu'il était dans l'impossibilité de me livrer la cargaison, vu que le gouvernement, s'y opposant, avait pris des mesures pour l'en empêcher et même pour me faire arrêter. Mon frère confirmait ces détails.

Ces circonstances fâcheuses arrêtaient, à son début, l'exécution de mon plan d'opérations. Je ne pouvais renvoyer mon navire à vide ; il fallait donc chercher ailleurs, un chargement bien difficile à trouver dans un pays fournissant si peu de produits à l'exportation. Je voulus néanmoins attendre Don Pedro. Je partageai avec mes matelots un souper composé de bécassines de mer que j'avais tuées ; ensuite je gravis, au centre de l'île, la dune la plus élevée où, la nuit venue, je fis, au moyen d'herbes sèches, un grand feu comme signal au navire, de notre heureuse arrivée. Revenu au hangar pour y passer la nuit, je m'emparai d'un lit formé d'un vieux cadre en bois recouvert de roseaux et pris pour oreiller, un crâne de cheval. Mes matelots s'étendirent sur le sol ayant des oreillers pareils au mien. Le lit était le seul meuble abandonné en ce lieu, car les crânes, siéges ordinaires des habitants du désert, ne pouvaient être considérés comme tels, attendu que la nature les donne et qu'on en trouve partout. Bien que cruellement persécuté et piqué par les moustiques, la fatigue de la journée me procura un profond repos et un sommeil qui ne fut dissipé que par le lever du soleil. Bientôt après je vis arriver, non pas l'homme

à qui j'avais affaire, mais un de ses parents, Don Juan Heredia, aussi de ma connaissance. Il me confirma les mauvaises nouvelles reçues la veille et me fit perdre tout espoir. Prenant aussitôt mon parti, dans cette conjoncture difficile, j'écrivis à mon frère de poursuivre sa route par terre et aller m'attendre à Mazatlan chez mon correspondant, M. Machado. J'écrivis aussi à Don Pedro pour lui exprimer mes regrets et lui faire mes adieux. Cela me retint jusqu'au soir et je dus encore remettre au lendemain mon retour à bord de *la Félicie.* Cependant nos vivres étant épuisés, et dans la crainte d'en manquer si nous étions retenus par quelque accident imprévu, je fis tuer un veau. Un quartier, rôti sur un grand brasier, servit à notre souper, et le reste fut embarqué dans le canot.

Je quittai *Macapul* à deux heures du matin, par un beau clair de lune, calculant que j'arriverais à l'embouchure de la baie au point du jour et dans l'espoir que les brisants seraient moins élevés après le calme profond de la nuit. Nous naviguions en silence; la clarté incertaine des astres de la nuit ne me permettait pas d'apercevoir la terre, mais ma sécurité était profonde; car la route m'était connue, et d'ailleurs, je gouvernais vers un point qui m'envoyait incessamment la formidable voix des brisants furieux. Cependant ma sécurité fut subitement interrompue; je sentis tout à coup mon canot courir sur la grève et aussitôt il fut jeté sur le côté, par la violence du courant qui portait vers la mer. Je commandai à mes hommes de sauter à l'eau; ils le saisirent, présentèrent son avant au courant et, après avoir sondé quelques instants, le remirent à flot, et je continuai ma route.

Déjà cependant, nous entendions, au loin, les hurlements répétés des loups vigilants sur la pointe de sable dont j'ai parlé. A mesure que nous approchions, les cris de leurs sentinelles devenaient plus fréquents, et lorsque nous longeâmes la rive qu'ils couvraient de leur nombre, ils étaient préparés à se jeter à la mer si leur sécurité était menacée. Arrivé auprès de la

passe, mais ne voulant pas approcher des brisants, aux incertaines clartés de la nuit, je relâchai à la pointe de l'île Lobos pour y attendre le lever du soleil. Je sautai à terre et me mis à promener au hasard le long du rivage; mais bientôt je fus assailli par une nuée de moustiques qui interrompirent ma rêverie. Souffrant cruellement de leurs piqûres venimeuses, je me réfugiai dans le canot où je me couvris de sa voile, espérant ainsi me dérober à leurs atteintes, mais ce fut inutilement; ils me poursuivirent, ainsi que mes matelots, avec la fureur la plus acharnée, jusqu'à ce que ne pouvant plus résister à la douleur qu'ils nous causaient, nous gagnâmes le large, nous dirigeant vers la mer à petits coups d'avirons. Bientôt le jour parut et nous trouvant tout près de l'embouchure de la baie, je sautai de nouveau à terre pour reconnaître dans quelle direction se trouvait le navire. Parcourant du regard l'horizon éclairé des premiers rayons du soleil, je le découvris bientôt à une grande distance; je ne voyais que ses mâts de perroquet; il gouvernait vers nous.

La matinée était magnifique; le calme le plus profond régnait dans le ciel; la surface de la baie était unie comme une glace, et pourtant la mer brisait avec fureur sur le rivage. Je la contemplais en silence, indécis si je tenterais le passage ou si j'attendrais l'heure de son plein. Sur d'autres côtes, en effet, j'avais reconnu qu'à ce moment, les brisants sont moins dangereux; mais sur celle-ci je n'avais jamais vu de répit à leur fureur. Ma pensée s'arrêta sur ce phénomène étrange dont souvent j'avais recherché les causes sans jamais en trouver une qui satisfît ma raison. J'avais remarqué que sur la côte opposée, la mer ne brise pas lorsque le temps est beau et que partout où le rivage est uni, on peut aborder sans danger. Pourquoi cette différence dans le régime des eaux du golfe? Pourquoi cette mansuétude de la mer d'un côté et cette fureur sans trêve de l'autre?

A ce moment, mon esprit fut frappé d'un éclair de vérité,

et je trouvai subitement la cause que je cherchais ou du moins j'en trouvai une qui me parut concluante. Contemplant, par la pensée, la configuration des terres, je reconnus que la côte du Nord-Est, celle de Sonora sur laquelle je me trouvais fait seule face à l'entrée du golfe dans la grande mer, dont les ondulations, se prolongeant sans obstacles, viennent expirer sur ces plages inhospitalières et dès lors, ces brisants furieux qui les battent sans cesse apparurent à mon esprit satisfait, comme les pulsations régulières et gigantesques de cet être immense qu'on nomme le Pacifique.

Mais si ma solution du problème était vraie, mon espoir était vain et le délai inutile. Pourquoi, dès lors, attendre un calme qui ne devait pas venir? De plus encore, je n'étais pas sans quelque crainte d'embûches de la part des sauvages de l'île. Il fallait donc forcer le passage. J'appelai Thomas, vaillant Breton, matelot expérimenté, qui fut de mon avis. Nous reconnûmes ensemble l'endroit où les brisants paraissaient moins élevés, et, après avoir déterminé la route à suivre, je remontai dans mon canot et gouvernai droit au large.

Le danger était grand et il était proche. Jusqu'à ce moment, le cœur m'avait battu avec violence; mais dès lors il reprit sa marche naturelle. A mesure que nous approchions du moment critique où il fallait vaincre ou mourir, gagner le large ou se noyer, je remarquais sur la figure du plus jeune de mes matelots, novice de seize ans à peine, des signes de frayeur que lui inspiraient le bruit et la vue des brisants. Comme apprenti matelot et le plus jeune, il nageait à la proue du canot et je le voyais se détourner, à la dérobée, comme s'il eût craint qu'une lame ne tombât sur sa tête. Cette hésitation était dangereuse.

Dans les moments d'un grand péril commun à plusieurs hommes, celui qui commande, s'il sait par son courage et son sang-froid inspirer la confiance, peut impunément s'arroger le pouvoir le plus étendu. Nous étions dans un de ces moments qui ne permettent pas de longues discussions. J'adressai donc

à mon novice ce peu de mots : « François, si tu te détourne
de nouveau pour regarder les brisants, je casserai la barre d
gouvernail sur ta tête. » Il me répondit : « Mais, monsieur, j
ne sais pas nager, moi ! — Tant mieux pour les requins qui t
mangeront ! » Ce fut tout. François ne s'occupa plus des lame
qui roulaient vers nous de plus en plus menaçantes. Silence e
attention au commandement ! furent les derniers mots que j
prononçai au moment d'entrer dans le chaos des vagues amon
celées et le tourbillon d'écume que nous allions traverser. C
ne furent plus ensuite, que ces exclamations, aux moment
opportuns : « En avant, garçons ! tiens bon les avirons ! » selo
que mon canot était lancé vers le ciel ou retombait dans l'abîme

Je fis nager vigoureusement, mettant toute mon attention
bien gouverner, car notre salut dépendait de là. Lorsqu'un bri
sant se déroulait sur nous avec un horrible fracas, j'arrêtais le
efforts de mes hommes ; alors ma légère embarcation s'élevai
au sommet de la vague avec la rapidité de l'éclair et aussitôt
sur le penchant opposé, un vigoureux coup des avirons l'e
éloignait. Trois lames plus terribles que les autres déferlèren
successivement sur nous avec un bruit épouvantable ; nou
fûmes couverts d'écume ; le canot fut à moitié rempli d'eau
mais nous les traversâmes toutes avec le même bonheur. A
delà, la mer quoique très-grosse encore ne brisait plus, et tou
danger avait disparu. Une demi-heure après, nous naviguion
sur une mer aussi tranquille que l'écluse d'un moulin.

Je me rappelle encore cette circonstance avec plaisir, parc
que j'avais vu le danger que j'allais courir et que je l'ava
bravé en pleine connaissance de cause. Je n'éprouve aucun
honte à l'avouer ; ma détermination avait été précédée d'un
cruelle hésitation ; mais du moment où elle fut arrêtée, l'an
goisse cessa et lorsque je me trouvai au milieu du dange
toute crainte avait disparu de mon cœur. Sur ma coquille d
noix, je me trouvais calme et impassible au milieu d'une m
déchaînée ; toutes mes facultés étaient libres et tendues vers

lutte que, chétive créature, j'osais soutenir contre le vieux Neptune irrité.

Sorti victorieux de cette lutte suprême, mon esprit s'arrêta avec complaisance sur cette pensée dont, mille fois dans le cours de ma vie aventureuse, la vérité m'a frappé; toutes les difficultés paraissent insurmontables quand on les considère de loin et d'un esprit irrésolu; mais elles semblent s'aplanir d'elles-mêmes si on les aborde avec résolution, et l'on demeure tout étonné de les avoir vaincues avec autant de facilité.

J'ai dit, ailleurs, que pour préserver, à l'intérieur des terres, les contrées menacées des envahissements des eaux de la mer, la nature plante sur ses bords, des haies de manglier. A l'occasion du phénomène si considérable de ses luttes incessantes et directes contre ses rivages extérieurs, je veux placer une remarque importante. Sur la vaste étendue des côtes de Sonora exposées à cette lutte redoutable, se trouve une rangée d'îles formées de relais de la mer. Par les intervalles étroits qui séparent ces îles, les eaux de l'Océan pénètrent doucement dans les terres, y forment de vastes lacs et des bras qui permettent une navigation intérieure et une autre parallèle à ses rives et à l'abri de ses dangers. Le même phénomène se produit invariablement sur tous les rivages du monde qui sont exposés à l'action des vagues. C'est ainsi que par une mesure générale proportionnée à la puissance des éléments ennemis, la nature préserve les continents des luttes directes avec le terrible Océan et des envahissements violents de ses eaux.

J'arrivai à bord à midi. Quelques minutes après, *la Félicie* gagnait le large, toutes voiles dehors. J'avais eu le temps de réfléchir sur la situation et résolu d'aller à *la Paz*, port situé sur la côte intérieure de la basse Californie, pour y chercher un chargement en produits du pays, en remplacement de celui qui m'avait échappé à la côte opposée. Dès le lendemain, de bonne heure, nous arrivâmes à l'entrée de l'immense baie au fond de laquelle il se trouve. Mais comme il n'en existe pas

de plan correct, et personne à bord ne la connaissant, nous craignîmes de nous jeter sur quelque écueil, et nous mouillâmes à son ouverture, entre l'île *Espiritu Santo* et la pointe *San Lorenzo.*

Je veux constater ici que, à l'opposé des îles basses de la côte de Sonora, toutes formées de relais de la mer, envahies à la longue par une végétation assez médiocre et habitées par quelques Indiens qui élèvent des bestiaux, celles de la côte intérieure de Californie, sont les résultats d'éruptions volcaniques soudaines et passagères. Elles sont toutes formées de blocs de roche dure et d'un seul jet, produit de soulèvements éruptifs qui les ont, tout à coup, fait surgir des profondeurs de la mer à la lumière du jour, et que le travail de milliers d'années n'a pu encore décomposer assez pour les rendre fertiles. Aussi, elles n'ont aucune espèce d'habitants et n'offrent à la vue que le triste spectacle de la plus invincible stérilité.

Je m'embarquai aussitôt dans mon canot avec les deux matelots qui m'avaient accompagné à la côte de Sonora, afin de me rendre à la peuplade que je croyais peu éloignée. Je voulais reconnaître les opérations de commerce que je pourrais y faire; m'assurer des dispositions du gouverneur et des employés de la douane; voir enfin, si le navire pouvait venir y mouiller en toute sûreté et en ramener un pilote pratique des passes.

Je rangeais, à distance, des mornes noirâtres de volcanisation récente, espérant à chaque instant découvrir le port que je cherchais. Poussé par des bras vigoureux, mon léger canot semblait voler sur la surface paisible de la baie. A chaque instant je découvrais de nouvelles anses sur une plage aride et tourmentée; mais rien n'annonçait encore le voisinage d'un lieu habité. Déjà le soleil touchait presque à l'horizon, lorsque j'aperçus, à quelque distance devant moi et sur la route que je suivais, une grande baleine noire qui chassait. Par intervalles de deux ou trois minutes, elle montrait son énorme dos au

dessus de la mer et lançait de l'eau dans les airs. Pour ma fragile embarcation, le voisinage de ce monstre avait quelque chose de fort inquiétant. Je déviai un peu de ma route afin de l'éviter; mais je le retrouvais toujours sur mon avant et se rapprochant de plus en plus. Il pouvait donc, d'un instant à l'autre, venir sourdre sous mon canot et, dans ce cas, tout était dit pour le canot et pour nous; mon histoire se terminait en cet endroit. Je fis cesser de nager, et je suivais des yeux ses mouvements avec anxiété, lorsque, tout à coup, il se montra presque tout entier au-dessus de l'eau et, replongeant aussitôt, il agita sa puissante queue dans l'air et disparut. A ce signal qui m'était familier, je reconnus qu'il avait terminé son repas du soir et qu'il allait, dans les profondeurs de l'Océan, se reposer des fatigues de la journée. Ainsi rassuré, je repris ma route sans aucune crainte et, en effet, il ne se montra plus.

Cependant le soleil se cacha derrière l'horizon, et bientôt une nuit des plus obscures vint nous envelopper de ses ombres. Vers les tropiques et plus encore à l'équateur, il n'y a pas de crépuscule. Quelques instants après l'apparition d'une blanche clarté à l'horizon oriental, le soleil apparaît dans l'espace, et la nuit commence aussitôt que le bord supérieur de son disque a cessé d'être visible. Ce phénomène est produit par la projection des ombres de la terre vers sa plus grande circonférence. Je continuai ma route, me dirigeant par les phosphorescentes lueurs que produisait la mer clapotant contre les rochers du rivage. Cependant la brise de terre fraîchissait de plus en plus, et la mer devenait houleuse; craignant d'être porté au large par les courants, j'allais me décider à relâcher pour attendre le jour. A ce moment, je crus apercevoir, à travers les ténèbres de la nuit, comme l'ombre d'un navire sous voiles, gouvernant à contre-bord vers le golfe. La vision ne dura pas une seconde; ma raison se refusait à croire à la présence d'un navire dans ces parages solitaires, et pourtant je demeurai, comme malgré moi, convaincu de sa réalité.

Cédant à cette impression étrange, je me décidai, sur-le-champ, à donner chasse au fantôme et à l'aborder s'il avait un corps. Je gouvernai vers le point où il m'était apparu. Impatients comme moi-même, mes hommes ne se ménageaient pas, et mon canot volait sur les flots, quoique rudement secoué par la houle. De temps en temps je hélais le navire de toute la force de mes poumons, employant, suivant l'usage des marins, ma main roulée en forme de porte-voix; mais ma voix se perdait dans l'espace; aucune voix humaine ne lui répondait. Je m'étais donc trompé; le navire que j'avais cru entrevoir n'était qu'un fantôme créé par mon imagination! Découragé, j'allais abandonner la chasse, lorsqu'à une étincelle tombant dans la mer, je reconnus le bout d'une cigarette enflammée qu'une main laissait échapper. Je hélai de nouveau, et aussitôt un fanal, posé sur le bastingage, me fit voir près de moi le navire que je cherchais. Je l'accostai; on me jeta une drosse que saisit un de mes matelots, et je sautai à son bord. C'était la goëlette de guerre mexicaine la *Mejicana*, entretenue par le gouvernement pour porter les correspondances et surveiller les contrebandiers dans le golfe.

J'étais à peine sur son pont, que je m'entendis appeler par mon nom et que je sentis une main amie qui serrait la mienne. Je reconnus aussitôt Don Nepomuceno Yañez, jeune officier mexicain que j'avais reçu chez moi, à Guaymas, et qui avait participé à nos parties de plaisir. J'ai rarement éprouvé, dans le cours de ma vie, un sentiment de plaisir aussi vif qu'à ce moment. Surpris par une nuit obscure, perdu au milieu d'une baie immense que je ne connaissais pas, je pouvais être entraîné au large ou donner contre un rocher et périr; une sorte de rêve me fait croire au voisinage d'un navire; je le cherche au hasard; je le trouve et avec lui un gîte assuré parmi des amis. C'était du bonheur!

Don Nepomuceno me conduisit aussitôt auprès du commandant Guirado également de mes amis. Celui-ci me reçut avec

des exclamations de surprise. — « Que diable faites-vous par « ici à pareille heure ? s'écria-t-il ; tombez-vous des nues ou « sortez-vous du fond de la mer ? Ah ! j'y suis ; vous venez « faire la contrebande ! Eh bien, mon gaillard, je vous tiens et « je vous garde ! »

Il y avait, par hasard, du vrai dans ce soupçon. En effet, il restait encore dans le navire quelques marchandises du chargement récemment apporté de Valparaiso et destinées à être troquées contre des produits de la contrée. Aussi, un novice, à ma place, aurait pu concevoir de la crainte ; mais j'étais trop pratique des hommeset des choses du pays pour m'en alarmer, et je pris la chose sur le même ton de plaisanterie.

Les premiers moments passés, je demandai au commandant la permission de faire monter à son bord, mes hommes exténués, comme moi, de fatigue et de faim. Laissant mon canot à la traîne le long du navire, ils vinrent prendre place parmi une quarantaine de médiocres marins mexicains couchés sur le pont et se mirent à souper sur les provisions que j'avais apportées. Parmi elles se trouvait une excellente bouteille de bordeaux que j'offris à señor Guirado ; elle fut consommée au souper qu'il me fit gracieusement servir et dont j'avais le plus grand besoin. Ayant alors exposé au commandant la cause de notre rencontre si fortuite, il me donna les renseignements les plus étendus sur la position de la Paz et sur la route à suivre pour m'y rendre. Nous parlâmes ensuite de choses plus sérieuses. — « Avez-vous, me demanda-t-il, des marchandises à vendre, à votre bord ? » La question touchait à un point délicat ; en effet, si, sortant d'un port mexicain, j'avais des marchandises à mon bord, j'étais en contravention formelle avec les lois du pays, et navire et marchandises pouvaient légalement être saisis. Mais, comme je l'ai déjà dit, je connaissais mon monde et, de plus, dès mon arrivée à bord, j'avais promené autour de moi, un regard rapide et scrutateur dont le résultat avait été rassurant. J'avais compris, à l'instant,

que les vingt hommes de *la Félicie* pouvaient en cinq minutes, amariner la goëlette de guerre, dans un cas de trahison. A sa question, je répondis donc sans hésiter que j'avais, en effet, des marchandises et lui offris de lui en vendre à prix d'amis. « Vous savez, me dit-il, que je suis ici pour empêcher la con- « trebande; mais que diable! il faut vivre et laisser vivre; on « ne peut pas manger ses amis! » Nous convînmes alors des sortes, des quantités et des prix, et aussitôt il fit gouverner sur le point où *la Félicie* se trouvait à l'ancre. La lune qui s'était levée, éclairait la baie et facilitait nos manœuvres. Vers deux heures du matin nous aperçûmes le navire que je hélai aussitôt, avec le porte-voix, afin que tout le monde à bord fût sur pied. J'avais, auparavant, recommandé à Thomas *de veiller au grain* et de voir si la *Mejicana* mettait des embarcations à la mer. Cependant la goëlette vint mouiller à une encablure de *la Félicie* sans que rien justifiât mes soupçons.

L'ancre avait à peine touché le fond que le commandant, un de ses officiers et son argent s'embarquèrent dans mon canot qui nous transporta à mon bord. Aussitôt je livrai les marchandises convenues, j'en touchai le prix et les envoyai sur la *Mejicana*. Ensuite nous passâmes le reste de la nuit à boire et à rire. Au moment où le jour allait paraître, je transportai mes hôtes à leur bord où je leur dis un adieu, sans doute éternel. Aussitôt après, la *Mejicana* leva l'ancre et gagna le large.

Sans prendre de repos ni en donner à mes hommes, je montai dans mon canot aux premières lueurs du jour. Muni des instructions du commandant Guirado, je n'avais plus à chercher, et j'allais droit à mon but, favorisé par la marée qui me portait rapidement vers le fond de la baie. Je naviguais donc sans crainte, un peu assoupi par les fatigues de la veille et la chaleur qui augmentait à chaque instant, lorsque vers neuf heures du matin, le soleil étant à environ 30 degrés au-dessus de l'horizon, j'aperçois tout à coup un vaste rocher à fleur d'eau, sur lequel mon canot, lancé à toute volée, allait se jeter.

Je crie à mes hommes d'embarder les avirons ; en même temps je mettais la barre dessous, afin de changer la route pour éviter l'écueil. En quelques secondes, mon canot arrêté, se balançait tranquillement au dessus du rocher même dont la vue m'avait effrayé, et alors la crainte fit place à l'étonnement. Ce rocher qui m'avait paru être à fleur d'eau, se trouvait à plus de vingt mètres de profondeur ; sa surface était blanche, unie et telle était la parfaite transparence des eaux, qu'on aurait pu compter les coquillages et les graviers qui reposaient sur lui. A diverses profondeurs, de nombreux poissons, de toutes formes et de toutes couleurs, allaient et venaient sans être effrayés par la présence de mon canot dont l'ombre se projetait sur le rocher. En suivant ce dernier du regard, je reconnus qu'il s'étendait jusqu'au rivage où il terminait à une hauteur considérable. Dès lors je m'expliquai cet effet d'optique si singulier, par ma position à l'égard des rayons du soleil et par l'effet connu d'un bâton qui paraît rompu lorsqu'on plonge dans l'eau l'une de ses extrémités, qui alors apparaît comme si elle était à la surface. Bientôt après j'aperçus enfin les cases qui formaient le village de *la Paz*, et à dix heures du matin j'abordai en face d'elles, sur une belle plage unie et couverte d'un sable fin, formé de débris de coquillages.

Aussitôt je me présentai chez Don Estevan Alatorre, collecteur de la douane. Je reçus de lui un accueil poli, amical et une invitation à déjeuner que j'acceptai. Don Estevan me pressa vivement de faire entrer mon navire, m'assurant que je trouverais à faire un chargement avantageux ; il m'indiqua même les personnes avec qui je pourrais traiter. Ensuite je visitai le village pour m'assurer, par moi-même, de l'état des choses et dès que ma revue fut terminée, je résolus de faire venir le navire au mouillage en rade. Mais j'avais besoin d'un pilote connaissant bien les passes de la baie, et je me disposais à me mettre à sa recherche, lorsque, à point nommé, il vint de lui-même se présenter à moi et m'offrir ses services. C'était Don

Juan Gomez, vieux Espagnol habitant ce pays depuis un demi-siècle. Je le pris dans mon canot et m'éloignai aussitôt pour retourner à bord de *la Félicie.*

Le jour précédent j'avais entendu, dans le lointain, les hurlements prolongés des veaux marins. Les cris de ces amphibies, un peu semblables au braire d'un âne, se font entendre à une grande distance; ils partaient d'un îlot isolé au milieu de la vaste baie. Cédant encore une fois à ce sentiment déréglé qui pousse l'homme à faire, sans nécessité, la guerre à tous les animaux de la création, je déviai de ma route dans l'intention d'aborder l'îlot en silence, avec l'espoir de tuer quelques-uns des phoques dont il semblait être le rendez-vous. La chaleur était si accablante, que tout semblait dormir dans la nature; les phoques eux-mêmes, si attentifs, si vigilants d'ordinaire, semblaient partager l'assoupissement général; leur sentinelle ne faisait entendre son signal qu'à de longs intervalles et d'une voix endormie. Le moment était donc propice. Je fis garnir les avirons de peau de mouton afin de supprimer le bruit cadencé qu'ils produisent, et je m'approchai du rocher dans le plus profond silence. Sa surface était entièrement couverte de phoques profondément endormis. Les plus gros qui étaient aussi les plus vieux, étaient couchés sur le bord de l'îlot, tandis que les plus jeunes occupaient les points les plus éloignés de l'eau. Des quartiers de rocher détachés, étaient couronnés de ces animaux; l'un d'eux surtout attira mon attention; il reposait sur un fragment élevé d'environ 2 mètres dont la surface était moins grande que son corps, de sorte que son centre seul avait un point d'appui, et que ses deux extrémités reposaient dans le vide. Je ne pouvais comprendre qu'il eût pu grimper en ce lieu et surtout qu'il trouvât du plaisir à y rester.

Nous touchions presque au rocher; j'avais mon sabre à la main; mes matelots avaient des fusils auprès d'eux; nous allions sauter à terre et commencer le carnage. La vigilance des phoques était en défaut; aucun d'eux n'avait fait un mouvement.

Mais au moment où le canot allait aborder, l'un d'entre eux qui, par son énorme grosseur, me parut être le patriarche de la tribu, et qui était couché tout au bord du rocher taillé à pic, souleva subitement sa tête. Effrayé du danger si pressant qui le menaçait lui et sa famille, il poussa un cri formidable et se précipita dans la mer où il continua à hurler jusqu'à ce que l'eau entrant dans sa gueule, éteignît sa voix. Cependant au premier cri qu'il avait fait entendre, tous les autres s'étaient réveillés en sursaut; effrayés à leur tour, ils s'étaient hâtés de fuir et de plonger dans les flots. Leur nombre était si grand que pendant quelques secondes il nous sembla que la surface tout entière du rocher était en mouvement. Tous nos efforts pour les atteindre furent vains; mais nous jouîmes d'un plaisir auquel j'étais loin de m'attendre. Aussitôt que nous nous fûmes ainsi emparés du rocher, les plus jeunes d'entre les phoques, charmés sans doute, d'avoir échappé au danger et curieux peut-être de voir leurs ennemis, commencèrent à se jouer en foule autour de nous en nous regardant de leurs grands yeux remplis d'intelligence. Ils sautaient hors de l'eau et s'élançaient quelquefois vers nous, comme s'ils eussent voulu reconquérir leur domaine. J'avais, avec moi, un gros chien caniche qui avait joint le navire à Valparaiso, et qui ne me quittait plus. Les matelots lui avaient donné le nom de *Hasard.* Poussé par un sentiment que je ne pus expliquer, il s'était élancé dans la mer parmi les jeunes phoques. Ceux-ci, sans lui faire aucun mal, se mirent aussitôt à jouer autour de lui et à sauter par-dessus sa tête, comme auraient pu le faire de vrais gamins de Paris. Mais honteux, sans doute, de son infériorité comme nageur et du triste rôle qu'il jouait là, il revint bientôt sur le rocher et se fourra dans mes jambes, donnant tous les signes de la plus grande terreur.

Je remarquai que les plus jeunes phoques, seuls, se montraient, s'exposant ainsi au danger de notre voisinage. Plus défiants, instruits qu'ils étaient, sans doute, par l'expérience, les

vieux se tinrent toujours cachés au fond de la mer et dans les cavernes du rocher. Cette circonstance m'apprit qu'il en est parmi les animaux comme parmi les hommes; que chez les uns et les autres, la jeunesse, toujours légère et présomptueuse, méprise les sages conseils de la prudence et se refuse à les suivre, au moment même où elle vient de leur devoir son salut.

Le rocher sur lequel nous étions, s'élevait perpendiculairement du fond de la mer. Sa surface, presque au niveau des eaux et bien plus considérable qu'elle ne le paraissait, vue de loin, était recouverte de débris épars, de roches brisées par l'action réunie des flots et de l'air. Dans ses flancs, éclairés par les rayons du soleil presqu'au zénith, on apercevait des antres et des crevasses servant d'abri à une multitude de coquillages et d'animaux, divers de forme, de grandeur et de couleur. Sur ses faces perpendiculaires et unies, qui, par l'effet des marées, sont alternativement recouvertes par l'eau et exposées à l'air, il y avait une multitude d'étoiles. Ces êtres marins qui tirent leur nom de leur forme à cinq pointes parfaitement régulières, sont collés contre le rocher et complétement immobiles. Si on les coupe en morceaux, on croit bien reconnaître la chair d'un animal, mais on ne remarque aucun mouvement, aucune contraction musculaire qui annonce la sensation. Cette espèce singulière, paraît tenir le milieu, être la transition entre l'animal et la plante.

Le lendemain, 13 juillet 1830, nous appareillâmes dès que la brise du large eut commencé à souffler, et à trois heures du soir nous vînmes mouiller en face du village, sans avoir éprouvé aucun accident. Nos ancres avaient à peine touché le fond, que nous saluâmes la place de nos deux pièces de quatre. C'était pour la première fois que le canon de la France retentissait parmi les mornes de la basse Californie, et que son pavillon flottait dans le port de la Paz.

CHAPITRE XXIII.

Accueil qui nous fut fait. — Visite aux autorités. — Opérations commerciales. — Départ et retour.

Le salut fait à la place, l'importance de l'arrivage d'un navire européen qui, quoique de médiocre dimension, faisait néanmoins l'effet d'un vaisseau à trois ponts comparativement aux trois ou quatre bateaux de cabotage qui se trouvaient mouillés près de lui; tout cela produisit un effet immédiat et des plus favorables pour nous. Le commandant de place et les habitants se trouvèrent singulièrement flattés, eux qui se croyaient ignorés du monde entier, d'une politesse maritime qu'ils n'avaient connue jusque-là que par ouï-dire. Aussi, le travail qui se fait à bord d'un navire, après son mouillage sur une rade où il doit séjourner, n'était pas encore terminé, qu'une députation nombreuse arriva sur la plage et fit signe qu'elle désirait être admise. Aussitôt, la grande chaloupe mise à l'eau, ornée de pavillons et montée d'un officier et quatre matelots, alla prendre les visiteurs et les amena. Dès que ceux-ci furent sur le pont, l'un d'eux qui portait une veste militaire à passe-poils rouges, s'avança vers moi, et portant la parole, me déclara que le commandant de place ne pouvant venir lui-même parce qu'il était malade, l'envoyait, lui, son aide de camp, accompagné de son fils, jeune homme qu'il me présenta aussitôt, pour me remercier de mes procédés distingués, m'offrir ses compliments de bienvenue et m'assurer de sa faveur. Il ajouta : « Le commandant m'a expressément recommandé de vous assurer qu'il « aurait été heureux de rendre votre salut, mais qu'il en a été

« empêché par l'état de nos canons qui manquent d'affûts. »

Je répondis de mon mieux à la courtoisie du commandant. Ensuite, des poignées de mains cordiales, des félicitations réciproques furent échangées et, après une visite générale du pont, mes hôtes furent invités à une collation dans la cabine. Ils se montrèrent émerveillés de notre attention, et quelques bouteilles de champagne, vin qu'ils ne connaissaient pas, ayant fait sauter leur bouchon, complétèrent leur ravissement. A la nuit tombante ils furent reconduits à terre, accompagnés par mon associé et par moi. Ils nous présentèrent, dès ce soir-là, dans les maisons principales de l'endroit où nous trouvâmes un accueil plein de cordialité.

Le lendemain, notre premier soin fut de rendre une visite en forme aux diverses autorités. Nous savions par expérience que c'était là une démarche importante pour le succès de nos opérations; elle était, du reste, dans les convenances les plus ordinaires. Nous débutâmes par le commandant de place qui habitait une case couverte en latanier, située sur une éminence à laquelle on donnait le nom ambitieux de *fort*. Nous le trouvâmes couché dans un hamac en filet. Dès que nous fûmes annoncés par son ordonnance, il se leva avec quelque difficulté et, venant à nous d'un air à la fois digne et empressé, il nous salua de la manière la plus gracieuse. Le commandant, dont j'ai oublié le nom, était un fort bel homme de peau blanche et d'une quarantaine d'années. A ses manières distinguées, à son langage plein d'élégance, je reconnus aussitôt en lui, une victime des nombreuses révolutions qui avaient agité le Mexique. Chef d'un parti vaincu, il avait été éloigné de la capitale et envoyé remplir un emploi secondaire dans un poste sans importance. Un exil se cachait donc sous le nom sonore de commandant de place. Je ne pus m'empêcher de lui faire connaître l'impression que j'éprouvais. Il sourit avec amertume, parut flatté de ma pénétration, mais il détourna la conversation de ce sujet pénible. Ensuite il s'excusa, comme l'avait fait la veille

son aide de camp, de n'avoir pas rendu le salut du navire et, en preuve de sa sincérité, il nous montra, non sans quelque confusion, deux ou trois vieilles pièces de canon rongées par la rouille et à moitié enfouies dans le sable.

Nous nous présentâmes successivement chez tous les principaux personnages, et partout nous trouvâmes un accueil des plus flatteurs.

Nos visites terminées et sans perdre une heure, je donnai tous mes soins aux affaires. Le principal article, presque le seul de chargement, consistait en cuirs de bœufs. Le navire pouvait en arrimer 8,000, mais je n'espérais pas trouver ce nombre. Il fallait, toutefois, mettre tout en œuvre afin de se procurer la totalité de ceux qui se trouvaient alors disponibles dans le pays. Plusieurs lots furent traités dès le même jour et des exprès, envoyés dans tous les *ranchos* ou fermes des environs, nous annoncèrent bientôt que de toutes parts on se disposait à profiter de l'occasion qui s'offrait aux habitants de vendre ce produit. Le prix fut fixé par nous à une demi-piastre forte ou 4 réaux, soit 2f.65 pour chaque cuir, quelle que fût sa dimension. Il fut reconnu que leur poids variait de 25 livres, pour les cuirs des vaches ou jeunes bœufs de ferme, à 80 pour ceux des taureaux sauvages très-nombreux dans les déserts de l'intérieur du pays et qu'on tue à coups de lance ou de fusil. Ils furent, dans la suite, vendus au Havre, à raison de 85 centimes la livre.

Le navire devait passer environ deux mois à la Paz, pour y faire peu à peu son chargement; mais j'étais trop pressé de revenir en France, pour attendre moi-même la fin de ses opérations. D'ailleurs ma présence n'était point nécessaire puisque mon associé pouvait continuer les achats et me remplacer. Dans cette position, je ne voulus pas laisser échapper une occasion qui se présentait de mettre mon projet à exécution.

La *Rosita*, vieille et méchante goëlette de cabotage d'une quinzaine de tonneaux, allait partir pour Mazatlan où devait

m'attendre mon frère. Peu habitué à naviguer sur un navire si petit et si mal équipé, j'hésitais à y prendre passage. Cependant le trajet était court; ce n'était que le golfe à traverser, et j'en serais quitte pour quelques jours de malaise. Je me décidai donc et, après avoir réglé les affaires de *la Félicie*, mis les achats au courant, je m'embarquai le 15 juillet. Ce ne fut pas sans peine que je me séparai, après deux ans d'habitude, des amis que je quittais à une si grande distance de notre patrie. De leur côté, ils ne me virent pas partir sans émotion, et quand la *Rosita* fut sous voiles, ils me saluèrent d'un coup de canon et amenèrent plusieurs fois le pavillon de *la Félicie* en signe d'adieu.

Cependant après une séparation pénible, un retour forcé et une réunion inattendue allaient bientôt m'être plus désagréables et plus sensibles encore. Le surlendemain de mon départ, un peu avant le jour, je dormais encore, lorsque le petit navire s'inclinant profondément, me fit réveiller en sursaut. Je sautai sur le pont et, voyant les approches d'un violent orage qui déjà commençait à se faire sentir, menaçant de nous engloutir avec lui, j'appelai les hommes de l'équipage qui tous dormaient profondément. Ils se levèrent aussitôt; tout le monde se mit à l'œuvre pour rentrer la voilure ou prendre des ris; mais comme le vent soufflait déjà avec force, nous fûmes une grande demi-heure pour terminer cette opération. Cependant après y avoir réussi, nous espérions que l'orage ne serait pas de longue durée et ne nous empêcherait pas de suivre notre route. Dans cet espoir, je m'étais couché de nouveau et je dormais profondément, lorsque le patron descendit auprès de moi et me réveilla pour me communiquer ses craintes. « C'est demain nouvelle lune, me dit-il, ce changement est à « redouter; la saison où nous sommes, l'apparence menaçante « du temps, tout démontre à mon expérience des éléments « dans ces parages, que ce n'est point un orage passager que « nous éprouvons, mais bien le commencement d'une violente

« tempête. D'un moment à l'autre le ciel prend un aspect plus « sinistre ; mon opinion est qu'il faut relâcher puisque nous le « pouvons encore ; donnez-moi la vôtre. »

L'embarcation que nous avions sous les pieds était tellement vieille et mauvaise que, malgré le chagrin que me causait ce nouveau retard, je ne voulus pas m'opposer à son avis. Aussitôt il remonta sur le pont, fit virer de bord et gouverna vers le port dont nous n'étions encore éloignés que d'une vingtaine de lieues. La mer était déjà très-grosse et faisait craquer notre misérable navire dans toutes ses membrures ; mais bientôt nous fûmes abrités par l'île *Cerralbo* que nous longeâmes, sous le vent, dans toute sa longueur et à la distance d'une encablure seulement. J'espérais y trouver une anse où nous pourrions mouiller en sûreté et attendre le retour du beau temps ; mais je fus déçu dans mon espoir, car la côte intérieure de cette île n'en possède aucune. Il fallut donc rentrer dans la baie et vers le soir nous fûmes assez heureux pour atteindre le port de *Pichilingue*, à 3 lieues environ de la Paz, où le navire mouilla et se trouva en parfaite sécurité.

Le voisinage de *la Félicie*, le malaise que j'éprouvais sur la *Rosita* et enfin la perspective d'une longue durée de la tempête, me déterminèrent à rentrer à la Paz. Je débarquai donc et suivant la côte, malgré la violence du vent et de la pluie qui tombait par torrents, j'y arrivai à dix heures du soir, après avoir traversé, tantôt à la nage, tantôt sans perdre pied, plusieurs bras de mer qui me barraient le passage.

Quelque désagréable que fût pour moi ce contre-temps, je dus reconnaître que c'était un grand bonheur que la tempête eût commencé pendant que, près encore du port, nous pouvions nous y réfugier ; car si nous avions été surpris au milieu du golfe, notre petit navire aurait infailliblement sombré et nous aurions tous péri, d'autant que cette tempête fut des plus violentes et dura plusieurs jours sans un moment de répit.

Dégoûté de la *Rosita*, je me décidai à attendre une occasion

plus favorable pour traverser le golfe en cette saison périlleuse. Je me remis activement aux affaires, et consacrai mes moments de loisir à étudier ce pays si peu connu et que je visitais pour la première fois. Mon retour et ma présence ne furent pas sans utilité pour les opérations du navire, et je trouvai dans l'étude un dédommagement aux contrariétés du retard, ainsi que je le dirai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIV.

La Paz et ses environs. — Température. — El coromuel. — Poissons et coquillages. — Pêche des perles. — Pichilingue. — Volcan de la Calavera. — Perles de jais. — Pêche du caret et des veaux marins.

La Paz est située par 24° 14′ lat. Nord et 112° 18′ long. Ouest, au point où la grande baie qui court du Nord-Est au Sud-Ouest se rétrécit beaucoup et, décrivant une courbe très-prononcée vers l'Ouest, forme une grande et belle rade parfaitement sûre de 6 à 12 brasses, sur un fond de gros sable dont la tenue est excellente.

Cette ville a la même origine que *Loreto* et portait autrefois, comme cette dernière, le nom de *Mission;* on disait, *la Mission de la Paz.* C'est, du reste, le nom que donnaient les Jésuites à toutes les colonies qu'ils fondaient parmi les indigènes américains. Ce n'étaient point, en effet, des établissements civils, mais bien des sortes de communautés à leur profit qu'ils constituaient ainsi, sous la protection des forces militaires que le gouvernement d'Espagne mettait à leur disposition. Le seul avantage que paraît en avoir espéré la métropole, consistait dans une possession nominale qui empêchait les autres nations maritimes de l'Europe, de s'emparer de ce pays et prendre pied dans le voisinage de ses possessions les plus productives. Elle est composée d'une centaine de cases dont le pourtour est formé de bambous ou branches d'arbres attachées ensemble avec des lanières de cuir et dont les interstices sont remplis avec de la terre pétrie et mêlée d'herbes sèches. Ces

maisons du genre primitif, sont couvertes avec les feuilles du palmier que Dieu semble avoir créé tout exprès pour cet usage, et dispersées çà et là, sans ordre ni symétrie, sur une belle plage unie et sur les dunes qui s'élèvent en arrière en forme d'amphithéâtre.

En y arrivant du côté de la mer, on voit à gauche et bordant la baie, une longue suite de mornes arides, brûlés du soleil et de volcanisation qui parait récente; à droite, la continuation de la rade qui, se rétrécissant de plus en plus, pénètre profondément dans les terres où elle se termine en angle aigu; et en face, une vaste plaine de sable qui s'élève graduellement jusqu'à l'horizon où elle parait bornée par de hautes collines. Tout autour de la rade et à une assez grande distance, on voit, çà et là, abrités par des bouquets d'arbres et entourés de broussailles verdoyantes, des *ranchos* ou petites fermes appartenant aux familles qui les habitent. L'aspect général n'est pas désagréable, car dans le voisinage de la mer, ce sable fertilisé par l'humidité, est couvert d'une végétation sinon luxuriante, du moins suffisante pour reposer agréablement la vue.

La température y est très-élevée, plus peut-être que dans la plupart des autres régions tropicales sous la même latitude, ce qu'il faut attribuer aux vastes amas de sable qui, échauffés par un soleil ardent, contribuent à augmenter la chaleur de l'air. Et pourtant, ce qui m'a frappé tout d'abord, c'est l'absence complète de tous les végétaux des régions tropicales, tels que le bananier, cet inépuisable producteur de pain végétal, l'oranger, le cocotier, l'ananas et cette foule d'arbres et de plantes qui font l'ornement de la terre sur le continent opposé.

Dès neuf heures du matin, la chaleur est accablante; mais vers dix heures, l'air est tellement raréfié par l'effet des rayons solaires, qu'on respire avec peine et qu'on est inondé de sueur. L'existence devient alors une souffrance pour l'homme; les animaux, les plantes elles-mêmes paraissent être en état de

léthargie et la nature tout entière semble affaissée et mourante. Mais à ce moment, à cette heure précise et chaque jour, une brise vive et froide s'élance tout à coup dans l'espace, non pas graduellement, mais soudainement, sans transition et vient rendre à tous les êtres, la vie qui semblait prête à les abandonner. C'est le vent alizé, le vent d'Est qu'on nomme ici *el Coromuel.* Il souffle sans intermittences jusqu'à trois heures du soir. Alors l'atmosphère est suffisamment rafraîchie et le soleil baissant vers l'horizon, ses rayons frappent la terre diagonalement et sont d'une chaleur très-supportable. Puis, après son coucher, commence une nouvelle brise de l'Ouest qui rend les soirées délicieuses et dure jusque vers dix heures du soir. C'est donc, dans l'atmosphère, un véritable flux et reflux périodique, régulier, pareil à celui de l'Océan.

Ce phénomène admirable dont j'ai déjà parlé et que si longtemps j'ai observé dans des contrées si diverses, n'avait jamais frappé mon imagination aussi vivement que dans ce pays. Chaque jour en voyant sa régularité parfaite et ses merveilleux effets, mon cœur saisi d'admiration et de reconnaissance, s'élevait en action de grâces, vers celui qui l'envoie, vers sa cause éternelle et céleste.

La baie de la Paz est très-riche en poissons d'une grande variété d'espèces. J'en ai surtout remarqué un de la grosseur d'un maquereau qui est d'un beau bleu foncé. Il ne s'éloigne guère du voisinage des rochers où l'eau est profonde et on l'aperçoit lorsque les rayons du soleil au zénith, éclairant les profondeurs de la mer, font ressortir sa belle couleur lapislazuli, sur la teinte légèrement verte des eaux.

Une autre espèce très-nombreuse est celle du *peje patria*, poisson-patrie, la même qui est si commune à Valparaiso et dont j'ai déjà parlé. Ce poisson est si facile à prendre que chaque jour, quelques instants seulement avant les repas, le cuisinier du navire, au moyen d'un hameçon, en pêchait un plat qu'il nous servait quelques minutes après. Avec ces es-

pèces inoffensives, il en existe d'autres de grande dimension et très-dangereuses. Parmi ces dernières est *la tintorera* qui paraît appartenir à la famille de la raie. Ce poisson, ainsi nommé à cause d'une liqueur noire qu'il lance au moment de se jeter sur sa proie, est la terreur des plongeurs qui font la pêche des perles.

J'ai aussi remarqué une espèce affreuse et dégoûtante; c'est l'araignée de mer, dont je n'ai vu que des individus de petite dimension, environ 40 centimètres de diamètre. Il me souvient qu'un de mes matelots ayant, un jour, son pantalon retroussé au-dessus des genoux et marchant dans l'eau pour fair accoster mon canot, fut attaqué par un de ces animaux qui s jeta sur sa jambe, l'entoura de ses cent bras et s'y colla de tell manière que deux hommes eurent beaucoup de peine à l'en arracher. Je pus alors l'examiner attentivement. Il ressemble d tous points à une araignée de terre. Son corps, de forme à pe près ronde, est entouré d'une multitude de longues patte rayonnant tout autour. Sa substance est molle et glutineuse mais douée pourtant d'une grande énergie. La couleur du do est d'un gris foncé parsemé de taches noires. Le ventre, ain que toute la surface intérieure des pattes, est garni d'un multitude de bouches ou orifices de succion dont le point d centre est rouge vif. La puissance de ces orifices est telle qu les pattes s'attachaient aux mains qui les avaient arrachées d la jambe, de telle sorte que nous fûmes obligés de coupe l'animal par lambeaux pour nous en débarrasser. Aussi, j n'hésite pas à dire que s'il existe, de cette famille, une espèc de grande dimension, elle doit certainement être l'une des plu redoutables parmi les habitants de la mer. Je n'ai pas vu de re quins, dont l'absence me surprit d'abord, parce que le gol en est rempli.

Je fus également surpris de l'absence des pélicans dont le légions innombrables couvrent la côte opposée. Depuis lors j'ai reconnu que ces deux espèces, également voraces, ne s

plaisent que sur les côtes tourmentées par la tempête ou battues sans cesse par les brisants.

Les coquillages y sont également très-nombreux et d'espèces si variées qu'un conchyliologiste pourrait en faire une collection précieuse. Une espèce y attira surtout mon attention par ce qui me parut être, chez elle, une intelligence que je ne soupçonnais guère chez les mollusques. C'est un coquillage en spirale, rond vers son centre et s'allongeant en pointe à ses deux extrémités; on le nomme vulgairement, *conque de triton*. A la marée montante, il se fait rouler doucement par la vague, sur le sable fin d'une plage légèrement inclinée. Là, il attend que le reflux le laisse à sec; il respire l'air pendant un certain temps et ensuite, allongeant son corps en dehors de sa coquille, il frappe la terre et fait rouler sa maison jusque dans la mer. J'ai souvent pris plaisir à observer ces manœuvres exécutées par des centaines d'individus à la fois.

Mais de tous les coquillages, le plus précieux est celui qui produit les perles; on le nomme dans le pays, *concha nacar*, et en français, coquille de nacre ou huître perlière. Il y en a de deux espèces nommées, dans le commerce, l'une, nacre franche et l'autre, nacre bâtarde. La première se trouve dans l'Inde, aux îles de la Sonde principalement. Plus grande, plus épaisse, et d'une blancheur beaucoup plus parfaite que l'autre, elle lui est préférée et obtient un prix beaucoup plus élevé. La dernière est celle qu'on trouve en Californie. Elle est plus petite et sa couleur blanche se termine, vers le bord, en une nuance bleuâtre. Cependant elle produit des perles d'un très-bel orient et d'un prix élevé; mais elle en produit aussi de bleues et même de noires qui sont peu recherchées et de peu de valeur.

Précisément alors, la pêche des perles qui attire tous les ans dans le pays un grand nombre de petits spéculateurs, était en pleine activité sur toute la côte dont *la Paz* est le centre. Cette opération commence vers la fin de mai et dure jusqu'à

la fin de septembre. C'est pendant cet intervalle que le soleil étant le plus rapproché du zénith, darde ses rayons jusqu'au fond de la mer; avant ou après ces époques, ses rayons frappant obliquement la surface des eaux, ne l'éclairent pas suffisamment pour y rendre les objets distincts aux yeux des plongeurs. Pour que la pêche réussisse, il faut que le temps soit clair, le ciel sans nuages et le soleil très-élevé au-dessus de l'horizon. Il faut encore que la surface de l'eau ne soit pas agitée ni même ridée par la moindre brise, car c'est une des causes qui empêchent les plongeurs de distinguer les objets. Ce n'est donc que dans des anses très-abritées contre les vents, qu'elle peut être faite avec succès.

Voici de quelle manière se pratique cette pêche : dès les premiers jours de mai, le spéculateur qui se dispose à la faire, réunit, pour les quatre mois qu'elle doit durer, des vivres en proportion du nombre de plongeurs qu'il se propose d'employer. Il se pourvoit aussi des marchandises qu'il espère donner à ces derniers, en échange des perles qui proviendront de leur part de pêche.

Aussitôt que ces préparatifs sont terminés, il se rend à l'embouchure du *Rio Yaqui* dont j'ai déjà parlé, et là, engage des Indiens qui passent pour les plus habiles plongeurs de la côte. Du moment que ceux-ci sont à son service, il leur doit la nourriture qui consiste en bouillie et pain de maïs et en viande séchée au soleil, qu'on nomme *tasajo*. Dès qu'il arrive sur les lieux où il veut opérer, ses plongeurs, pendant les quatre ou cinq premiers jours, ne visitent que des endroits peu profonds, afin de s'habituer par degrés, à la privation de l'air et à la pression de l'eau sur leurs poumons; c'est ce qu'ils appellent *remojarse*, se détremper. C'est par 15 et 20 pieds d'eau, qu'ils commencent ainsi leurs épreuves, et il n'est pas rare de les voir, d'abord, rendre le sang par la bouche et par les oreilles. Mais peu de jours leur suffisent pour se remettre au courant d'un travail qui leur est habituel, et bientôt ils vont

chercher les coquillages à 50, 60 et même 80 pieds de profondeur.

Au moment de commencer leur travail, les plongeurs, complétement nus, se ceignent les reins d'une corde et s'arment, en guise de poignard, d'une baguette de 2 pieds de longueur, d'un bois dur et pesant dont la pointe a été passée au feu pour la durcir encore. Cette arme leur sert à se défendre des dangereux poissons qui les attaquent et à tâter, dans le fond de la mer, les objets qui s'offrent à leur vue. Elle ne les embarrasse nullement, car lorsqu'ils trouvent beaucoup de coquillages et n'ont pas à craindre l'approche de l'ennemi, ils la passent, en guise d'épée, dans la corde qui les ceint et remontent à la surface de l'eau, chargés de leur proie.

Les plongeurs sont divisés par sections de six, huit ou dix, suivant que le permet la dimension de la pirogue qu'ils montent. Chacun d'eux fait, dans l'embarcation, un tas séparé des coquilles qu'il recueille, et lorsqu'elle est assez pleine ou lorsqu'ils sont fatigués, ils retournent à l'endroit de la côte où est plantée la tente de l'armateur. Là, ils divisent par parties égales et sans les choisir, les fruits de leur pêche, et donnent le choix à l'armateur. Celui-ci perçoit, en outre, un cinquième de toutes les coquilles qui forment leurs parts et dont il rend compte au gouvernement; c'est ce qu'on nomme *derecho de quinto*, droit du cinquième. Voilà tout ce que les plongeurs doivent à celui qui les emploie; car les perles qu'ils trouvent dans leurs parts des coquillages, leur appartiennent en toute propriété. Cependant, quoiqu'ils trouvent parfois des perles d'une valeur considérable, ils sont loin de jouir des avantages que devrait leur procurer leur bonne fortune. L'armateur les prive le plus souvent, des fruits de leur pénible labeur, d'une manière inique, mais à laquelle il serait difficile de remédier. Au commencement de la pêche, il a fourni à chacun d'eux, quelques effets à l'usage de sa famille et les a portés à son débit aux prix les plus élevés. Le plongeur ayant ainsi reçu des avances de son

armateur, doit rembourser ce dernier au moyen du produit de sa pêche et s'est obligé à lui vendre ses perles ou tout au moins à lui en donner la préférence au prix que d'autres pourront lui en offrir. Mais comme il ne se trouve que des gens intéressés à rabaisser ce prix, il se voit presque toujours forcé de les céder au-dessous de leur valeur.

L'état de plongeur n'est pas seulement très-pénible; il est encore fort périlleux. Il ne se passe pas d'année que quelque scène sanglante ne vienne marquer l'époque de la pêche. L'ennemi qui inspire le plus de crainte aux plongeurs, est la *tintorera.* Au moment de les attaquer, il lance une liqueur noirâtre, et aussitôt se précipitant sur eux, les enveloppe de son vaste corps souple et pliant comme une couverture de laine. Alors le sang qui rougit tout à coup la surface de l'eau, annonce qu'un plongeur est devenu sa victime.

Don Estevan Alatorre avait fait un armement, et il m'engagea à aller avec lui, visiter ses pêcheurs qui opéraient dans le port même de *Pichilingue.* Je consentis avec plaisir à l'accompagner, et il fut convenu que nous y passerions une journée entière. Je fis, en conséquence, embarquer dans mon canot des provisions pour la passer agréablement, et, de plus, j'emmenai avec nous le cuisinier du navire, afin qu'il nous préparât un bon déjeuner des produits de notre pêche.

Arrivés sur les lieux, juste au moment où les plongeurs allaient commencer leur travail, nous embarquâmes aussitôt, avec quatre d'entre eux, dans une de leurs pirogues qui se dirigea vers le côté opposé du port. A une petite distance, je demandai pourquoi ils ne plongeaient pas en cet endroit. « C'est, répon-« dit le chef, parce qu'il n'y a ici que peu de coquilles, qu'elles « sont petites et qu'il est rare d'y trouver des perles. » Cependant, aussitôt que j'eus témoigné le désir de les voir commencer leurs opérations, ils se disposèrent à plonger.

Après avoir jeté l'ancre formée d'une grosse pierre attachée au bout d'une corde; s'être ceint selon leur habitude et avoir

pris leurs poignards de bois, ils se levèrent debout sur le bord de la pirogue, aspirèrent, longuement et avec bruit, de l'air pour remplir leurs poumons et plongèrent tous en même temps. A l'exception d'un morceau d'étoffe blanche qui leur couvrait les parties sexuelles, ils étaient entièrement nus. Bientôt ils remontèrent à la surface presque au même instant. L'un d'eux rapportait douze belles coquilles attachées ensemble à un morceau de corail blanc, semblable à la pierre ponce; les autres furent moins heureux, mais aucun ne revint sans en rapporter quelques-unes. Ils se servaient de leur bras gauche pour les serrer et de leur bras droit, ils dirigeaient leurs mouvements.

La pêche dura ainsi deux heures sans interruption. Lorsque l'endroit où nous étions était épuisé, nous dirigions la pirogue vers celui que les plongeurs nous désignaient et ils nous suivaient en nageant. Chaque fois qu'ils plongeaient, ils restaient dans le fond, de deux à trois minutes, et en revenant à la surface, ils s'approchaient de la pirogue pour y déposer leurs coquilles en tas séparés. Pendant quelques secondes, ils s'appuyaient sur son bord pour reprendre haleine, puis ils disparaissaient de nouveau. J'en remarquai plusieurs qui restèrent dans l'eau plus d'une demi-heure, plongeant et remontant sans cesse et sans prendre le moindre repos si ce n'est pendant qu'ils respiraient l'air en nageant à la surface.

De retour à la tente, les plongeurs firent immédiatement la division d'usage et, sur ma proposition, consentirent à me vendre leurs parts. Nous commençâmes aussitôt à ouvrir nos coquilles avec la plus grande précaution, espérant, dans chacune d'elles, trouver une perle de valeur; mais nous reconnûmes bientôt la sagesse de la remarque que nous avait faite le chef de notre pirogue. En effet, dans le nombre considérable de coquilles que nous avions rapportées, une seule contenait une perle, petite mais de la plus grande beauté et de la forme la plus parfaite. Ce fut moi qui eus le bonheur de la

trouver. En ouvrant la coquille, le couteau ayant coupé l'huître par le milieu, la perle tomba d'elle-même.

Pour ouvrir les coquilles, on se sert d'un grand couteau, et on les attaque tout auprès de la charnière. Il paraît que c'est là l'endroit le plus sensible, car elles n'offrent qu'une médiocre résistance. Ensuite on détache le nœud de la coquille inférieure et l'on exprime l'animal tout entier entre les doigts, pour y rechercher les perles. Quelquefois, mais rarement, la même huître en contient plusieurs. Les naturels pensent que la présence des perles dans le corps des huîtres est le résultat d'une maladie particulière dont elles seraient atteintes.

Ce qui constitue la valeur des perles, c'est d'abord, la couleur qui doit être d'un beau blanc de nacre chatoyant, sans taches ni nuances, qu'on nomme un orient parfait; ensuite, la forme qui doit être celle d'une poire ou bien exactement sphérique; enfin, la grosseur. Il y a des perles de toutes les formes et de toutes les nuances, depuis le blanc parfait, passant graduellement à la teinte bleue, jusqu'au noir de jais. La valeur qu'on leur attribue est toujours en raison de leur plus ou moins de proximité du type qui constitue la perfection.

On comprend, que durant la saison de la pêche, il y ait sur le marché et sur les lieux d'exploitation, une multitude de petits lots de perles sur papier, qu'on présente incessamment à la vente. On m'en offrait, en effet, de toutes parts; mais n'ayant aucune connaissance de cette marchandise, je refusai d'en acheter, même à des prix qui me paraissaient peu élevés; mais j'ai la conviction qu'un joaillier, bon connaisseur, ferait d'excellentes affaires à *la Paz.*

L'huître perlière est beaucoup plus grande que l'huître commune; elle a une belle forme circulaire et régulière. On ne la trouve jamais par bancs ou collée sur les rochers; elle vit, au contraire, éparse sur un fond de sable mêlé de vase et se meut à volonté. Il n'est pas rare d'en trouver plusieurs attachées au

même morceau de corail, entourées de plantes marines; mais ce n'est jamais par la coquille qu'elles sont fixées; c'est par une espèce de racine noire presque semblable à du crin de cheval. Cette racine formant un pinceau de 1 à 2 pouces de longueur, sort de la coquille par une ouverture à peu près ronde placée tout auprès de la charnière, et c'est au moyen de cette espèce de main qu'elle s'attache à un objet quelconque. Cet organe, que je crus d'abord partant seulement de la coquille, a son origine dans le centre même de l'animal.

Ce fut sans doute la croyance erronée que l'huître à perles vivait par bancs superposés et immobiles comme l'huître commune, qui détermina l'armement, à Londres, d'un navire pour cette pêche. En 1826, le brick *le Globe* se présenta dans le golfe de Californie, muni d'un appareil semblable à ceux dont on se sert en Europe pour construire, sous l'eau, les piles des ponts ou pour sauver les marchandises d'un navire coulé bas. Pour la première fois, les plongeurs indiens virent avec étonnement, fonctionner une cloche dans laquelle plusieurs hommes descendaient au fond de la mer, pour ainsi dire, sans se mouiller. Mais ils n'augurèrent pas bien de cette méthode nouvelle, et la suite prouva qu'ils avaient raison. Les Anglais, en effet, ne tardèrent pas à reconnaître leur erreur; tout leur travail fut sans fruits et par un accident imprévu, la corde à laquelle la cloche était suspendue s'étant rompue, deux hommes restèrent, avec elle, ensevelis au fond de la mer. Ce malheur acheva de les décourager, et bientôt après, abandonnant leur entreprise, ils s'en retournèrent comme ils étaient venus.

Cependant notre mauvaise réussite ne nous avait pas fait perdre l'appétit; ce travail, nouveau pour nous, l'avait au contraire vivement excité. Aussi, dès que le cuisinier de *la Félicie* eut terminé l'assaisonnement d'un énorme plat des huîtres que nous avions pêchées, gaiement assis sur le sable nous fîmes un ample déjeuner. On ne mange de ce mollusque que le nœud, c'est-à-dire la partie solide qui est collée sur la coquille infé-

rieure; le reste, espèce de frange qui entoure le nœud, n'est pas bon et on le rejette. La partie conservée doit être bouillie longtemps et fortement épicée pour être tendre et agréable au goût, encore est-elle une nourriture très-indigeste.

A la suite du déjeuner, j'examinai attentivement les lieux et les objets qui nous entouraient.

Le port de *Pichilingue* prend son entrée dans la grande baie de *la Paz*, à l'Est, par un goulet étroit et profond. Son bassin, de forme circulaire, peut avoir 600 mètres de diamètre. Son fond, de gros sable mêlé de vase, est d'une tenue parfaite, et sa profondeur varie de quatre à douze brasses. Entouré de toutes parts de mornes s'élevant en amphithéâtre, il est tellement abrité des vents et de la houle de la mer, que les plus violentes tempêtes ne produisent aucun effet sur ses eaux. Aussi, dès qu'un navire y est mouillé, peut-il se considérer en parfaite sécurité.

Tout autour du port, de vastes amas de coquilles perlières amoncelées, attirèrent mon attention et furent pour moi, la preuve de l'ancienneté et de l'activité de la pêche en ce lieu. L'action du soleil décompose peu à peu ces coquillages, et l'on peut reconnaître le temps qu'ils ont passé hors de l'eau, à la facilité avec laquelle on les brise. Étonné à la vue de cette prodigieuse production, je me demandais s'il ne serâit pas possible d'en faire un objet de commerce; car j'ignorais entièrement alors son utilité. Tout à coup il me vint à l'esprit, qu'elle pourrait bien servir à la tabletterie; il me sembla, en effet, qu elle était de la même nature que celle avec laquelle on fabrique des boutons et une mulitude de petits ornements qu'on nomme *nacre.* Frappé de cette idée, j'examine plus attentivement, je tourne et retourne les coquilles dans mes mains, et peu à peu la conviction pénètre dans mon esprit. Dans le pays on n'avait aucune idée sur ce point; personne n'y avait jamais songé, et l'on ne croyait pas que ces coquillages délaissés pussent être bons à quelque chose. Je consulte mon associé qui, aussi

ignorant que moi sur ce point, n'hésite pourtant pas à partager mon opinion. Dès lors, ma détermination fut arrêtée de remplacer le lest du navire, consistant en 100,000 kilogrammes environ de pierres, par des coquilles choisies, les plus grandes, les plus épaisses et les plus blanches. Cette opération ne présentait, d'ailleurs, aucun risque, puisque, en admettant que les coquilles n'eussent aucune valeur en France, elles représenteraient toujours au moins celle des pierres qu'elles remplaceraient. De plus, elle n'entraînait à aucuns frais, puisque tout le travail serait fait par l'équipage du navire.

Dès le lendemain, la grande chaloupe de *la Félicie* fut occupée à ce travail qui se continua, sans désemparer, jusqu'à l'entière exécution de l'idée. Les habitants de *la Paz* nous regardaient faire avec étonnement, mais personne ne songea ni à nous empêcher ni à nous imposer un droit de chargement. Mon idée eut un heureux résultat, car ces coquilles furent très-bien vendues au Havre, dès le retour du navire en ce port. Dans la suite, d'autres, éclairés par mon expérience, ont voulu imiter mon exemple; mais le gouvernement mexicain, éclairé aussi sur la valeur de ce produit, l'a imposé d'un droit à la sortie.

A la suite du port de *Pichilingue*, toute la côte orientale de la baie est bordée d'une suite de mornes élevés, affreusement arides, qui paraissent de volcanisation récente. Cependant ces volcans étaient éteints longtemps avant la conquête; mais l'œil peut y suivre encore les traces des flammes et des matières embrasées sorties de leur sein et y compter de nombreux cratères. Le plus remarquable de ces mornes est celui qu'on nomme *la Calavera*, la tête de mort, à cause de sa ressemblance avec cet objet. Sa cime est couronnée par les bords d'un vaste cratère en forme d'entonnoir, dont les parois intérieures sont couvertes de sable dans lequel on enfonce profondément; et tout son pourtour, de la base au sommet, est crevassé de bouches latérales qui, à diverses époques, ont donné

passage aux flammes et aux matières en fusion, à mesure que le volcan perdait de son intensité. Toutes ces ouvertures sont encore si nettes, si bien conservées, qu'on croirait, à les voir, que c'est de la veille seulement que le volcan est éteint.

Dans le sable profond qui entoure sa base, on trouve une multitude de perles de jais parfaitement noir, de grosseurs très-diverses, depuis celle de la tête d'une épingle jusqu'à celle d'une petite noisette. Ces perles sont toutes exactement sphériques, taillées à facettes d'une régularité parfaite et d'une extrême dureté. On pourrait s'en procurer une quantité indéfinie. J'en recueillis plusieurs livres, autant par curiosité qu'à titre d'essai, et les apportai à Paris où on parut n'y attacher aucun prix et où enfin elles furent égarées.

Outre la pêche des perles, on fait encore, sur cette côte, celles du caret ou tortue à écaille et des veaux marins.

La pêche du caret y occupe un certain nombre d'hommes qui sont toujours assurés de vendre, à un bon prix, le produit de leur travail. Cette pêche est la plus difficile de toutes et demande une patience et une constance à toute épreuve dont, seuls, les Indiens sont doués. Armés de harpons, deux hommes dans une pirogue, suivent lentement le bord de la mer à peu de distance du rivage, ou rôdent autour des rochers que les tortues aiment à fréquenter. Ils épient le moment où une d'elles monte à la surface de l'eau pour respirer l'air et le saisissent pour lui lancer le harpon qui bien souvent frappe à côté du but ; mais lorsqu'ils sont assez heureux pour la percer, ils la halent dans leur pirogue, la dépouillent du riche habillement dont la nature l'a revêtue et se nourrissent de sa chair réputée excellente et salutaire.

La pêche des veaux marins s'y fait avec peu d'activité ; il y a deux causes au délaissement de cette industrie. La première est dans l'impossibilité de vendre l'huile abondante que produisent ces amphibies, et la seconde, dans cette circonstance que leurs cuirs ont peu de valeur parce que le poil en est rude

comme celui du bœuf. On les nomme, cuirs à un seul poil, par opposition à ceux provenant des latitudes très-froides, lesquels, au dessous du poil rude, en ont un autre extrêmement fin et serré. Ces derniers sont recherchés par l'industrie qui les convertit en fourrures, tandis que les autres ne peuvent être employés qu'à des objets beaucoup plus vulgaires.

Les américains du Nord, dont rien ne semble pouvoir épuiser l'énergie, sont le seul peuple maritime qui ait su tirer un parti considérable de cette pêche. Ils la font depuis quelques années, principalement sur les côtes de Patagonie, aux îles Malouines, aux environs du cap Horn et aux îles Shetland, c'est-à-dire, entre 48 et 60 degrés de latitude Sud, sans se laisser rebuter par le froid très-intense, ni par les affreuses tempêtes si fréquentes en ces rudes climats.

Un vieux pêcheur de Nantucket m'a raconté que cette pêche se fait ainsi : Arrivé sur les lieux, le navire cherche un abri sûr, puis il met son équipage à terre. Les hommes se font des abris ou cachettes sur le bord de la mer et y attendent que les veaux viennent prendre l'air et s'endormir. Alors ils s'élancent, armés de gros bâtons et les assomment. Un seul coup sur la tête d'un phoque, suffit pour le tuer. Puis ils les dépouillent, font fondre la graisse et sécher les cuirs et le tout est ensuite arrimé dans le navire jusqu'à complet chargement.

CHAPITRE XXV.

Arrivée de don Antonio Belloc. — Préparation des cuirs. — Vivres frais. — Moyens de colonisation. — Les jésuites. — Progrès. — Mines, industrie et commerce. — Richesse du pays. — Race actuelle. — Accroissement de la population. — Agriculture. — Le jardinier indien. — Départ.

Nous étions à la *Paz* depuis une semaine, lorsqu'un jour au moment où le Coromuel venait de commencer à souffler, un petit navire portant pavillon mexicain à tête de mât, apparut à l'horizon, se dirigeant vers la rade. Il est d'usage, en pareille occasion, que les navires au mouillage, hissent leurs couleurs à la corne en signe de salut amical à celui qui arrive. Les Français et les Américains du Nord ne manquent jamais à cette courtoisie maritime; les Anglais seuls y manquent quelquefois, soit par un orgueil mal entendu, soit par un sentiment de rudesse provenant du manque d'éducation. Dans ces occasions aussi, les longues-vues sont activement braquées, du navire qui arrive, sur ceux qui sont en rade et de ces derniers, sur celui qui manœuvre pour y venir. L'œil attentif du marin ne perd pas un de ses mouvements; à la tenue de son grément, à sa peinture extérieure, à sa manière de gouverner, de border ou carguer une voile et surtout de venir au mouillage, il a jugé le capitaine qui le commande et il y a cent à parier contre un, que le jugement qu'il a porté est juste.

La Félicie, donc, livra aussitôt aux ondulations de la brise son pavillon qui était encore blanc alors, et toutes nos longues-vues furent dirigées vers le nouvel arrivant. Le premier coup

d'œil nous suffit pour affirmer qu'il était commandé par un homme de mer habitué à nager dans la grande eau. Son gréement et sa voilure étaient, en effet, de la tenue la la plus coquette et la plus irréprochable tant sous le rapport du goût que sous celui de l'art du marin; ses manœuvres étaient exécutées avec ensemble, précision et rapidité. Mais ce qui nous surprit et attira notre attention, ce fut un grand mouvement qui se manifesta bientôt à son bord et que nous ne pouvions expliquer.

Notre pavillon flottait depuis quelques minutes à peine, lorsque le petit navire qui n'avait encore que les couleurs mexicaines, hissa le pavillon français à la tête de son mât de misaine et se pavoisa en quelques instants, de toute la série de ses pavillons de signaux comme aux jours des plus grandes fêtes. Étonnés, nous cherchions vainement une explication à ces démonstrations de joie, lorsqu'il vint enfin mouiller ses ancres à deux encablures de *la Félicie.* En même temps, il tirait un salut de deux coups d'un petit canon sur affût et d'une multitude de coups de fusil. Nous étions de plus en plus surpris, lorsqu'un canot quittant le navire se dirigea vers nous et déposa quelques instants après, à notre bord, un homme en costume européen qui s'écria aussitôt dans la langue de notre pays : « Vous êtes donc Français! ah! mon Dieu, quel bonheur! » C'était un compatriote. Il nous raconta aussitôt, que la goëlette qui venait de mouiller et sur laquelle il était passager, appartenait au capitaine Belloc, notre compatriote aussi; que ce dernier avait éprouvé un sentiment de bonheur si grand en voyant le pavillon de la France flottant à la *Paz*, qu'il avait mis tout en œuvre pour lui donner satisfaction; mais que par un accident arrivé en chargeant sa pièce de canon, il venait à l'instant, d'être grièvement blessé à la main gauche.

Nous avions à peine donné au narrateur le temps de finir son récit que déjà nous étions, mon associé et moi, dans un canot,

nous rendant à bord du capitaine Belloc. Nous le trouvâmes se faisant panser; il était pâle et défait et pourtant il nous tendit avec vivacité, la main qui n'était pas blessée et nous accueillit par un sourire de bonheur. Il va sans dire que la pharmacie de *la Félicie* et tous nos services furent aussitôt mis à sa disposition.

Ce sentiment d'inexprimable bonheur qu'excite chez l'homme, depuis longtemps absent de sa patrie, la vue de l'emblème qui la représente, est indescriptible ou du moins demanderait la plume de Chateaubriand pour l'exprimer dignement. Moi qui l'ai mainte fois éprouvé, je ne saurais ni l'expliquer ni le dépeindre. C'est un composé d'émotions tumultueuses qui partent du cœur; qui font pleurer l'homme le plus fort et le plus énergique, mais qui sont inconnues à l'égoïste, à l'homme lâche et sans vertus. Je ne puis, à ce sujet, résister au désir de citer un trait que j'ai entendu raconter à un vieux marin américain et qui fera, mieux que toute description, comprendre la puissance de ce noble sentiment.

« En 1812, me dit-il, je partis d'un port d'Angleterre pour Bombay avec un chargement pour compte anglais. C'était l'époque où la guerre se poursuivait à outrance entre la France et la Grande-Bretagne. Depuis la proclamation du blocus continental par Napoléon, celle-ci abusant de la supériorité de ses forces sur les mers, s'était arrogé le droit de visite sur les navires américains, à l'effet d'y saisir les matelots d'origine anglaise. Au moyen de ce prétexte, elle faisait vérifier par ses croiseurs, l'état de nos chargements et commettait des violences et des exactions qui soulevèrent des cris universels d'indignation aux États-Unis et déterminèrent, de la part de cette puissance, une déclaration de guerre qui, malgré l'infériorité de ses forces navales naissantes, ne fut pas sans gloire pour la République.

« En représailles des procédés de l'Angleterre, le gouvernement français avait, de son côté, autorisé ses croiseurs et ses

corsaires à visiter aussi, les navires américains pour y rechercher et saisir les propriétés anglaises (1).

« C'est dans ces circonstances que je fus un jour abordé, dans le golfe du Bengale, par un de ces redoutables corsaires de Bretagne, émules et compagnons du célèbre Robert Surcouf, que Saint-Malo envoyait dans les mers les plus éloignées. Je croyais mon navire perdu et je me voyais déjà passager à titre gratuit, sur le corsaire, pour être débarqué, avec mon équipage, à la première occasion favorable mais fort incertaine.

« Le capitaine du corsaire ayant examiné mes expéditions, faisait, d'un air farouche, fouiller mon navire, lorsque tout à coup son regard se fixe sur un objet, puis il s'élance, le saisit et le serre dans ses bras avec exaltation en s'écriant : « Voilà des souliers de mon pays ! » C'était une paire de sabots que par le plus grand des hasards, j'avais achetée, comme objet de curiosité, dans un voyage aux côtes de la Bretagne.

« Dès cet instant, le capitaine ne voulut plus rien voir ni rechercher, et je fus sauvé. Cet homme de fer avait été vaincu par les souvenirs de son enfance et de son pays, que rappelait à son cœur un objet grossier et sans valeur. Les yeux pleins de larmes, il me quitta aussitôt, emportant triomphalement les sabots et s'écriant encore : « Oh ! les souliers de bois de mon pays ! »

Antoine Belloc était un homme de quarante-deux ans environ, de petite taille, mais fort et robuste. Né dans les environs de Bordeaux, de parents pauvres, il avait navigué dès son enfance et, protégé par un capitaine, avait pu devenir officier sur un navire du commerce. Venu en Californie, il y avait une dizaine d'années, il avait quitté son emploi pour rester dans le pays, où le travail mieux rétribué lui promettait un avenir de fortune ou tout au moins d'aisance. Il ne fut pas trompé dans son espoir ; car après avoir navigué quelques années à gages, il était devenu

(1) Cette mesure donna lieu à une réclamation du gouvernement américain à celui de la France et fut l'origine du traité du 4 juillet 1831, sanctionné par la loi du 14 juin 1835, accordant aux États-Unis 25 millions à titre d'indemnité.

propriétaire de la goëlette qu'il commandait et qui était aussi sa demeure habituelle. Il faisait le commerce des produits du pays entre tous les ports du golfe et même de la Haute-Californie, commerce d'une médiocre importance, il est vrai, mais telle néanmoins que le comportait son intelligence limitée des affaires commerciales. Sur toutes les côtes, Don Antonio Belloc était connu, aimé, estimé de tous les habitants à qui convenait parfaitement son caractère serviable et plein de bonhomie. Depuis plus d'un an que j'étais dans ces parages, j'avais partout entendu parler de lui, et je fus heureux de faire sa connaissance personnelle. Il nous fut utile par ses renseignements et sa connaissance du pays, et j'aime à lui donner ici une place dans mes meilleurs souvenirs.

Cependant, en même temps que le lest en coquillages venait prendre la place des pierres dans la cale de *la Félicie*, les cuirs arrivaient sans cesse et formaient déjà une masse satisfaisante. Nous avions loué, tout au bord de la plage et en face du navire, une grande case où on les empilait en attendant le moment du chargement. Cette dernière opération n'a lieu que le plus tard possible et au moment le plus rapproché de celui du départ, à cause de la nature de cette marchandise qui se détériore facilement. Cette circonstance, jointe aux six mois de navigation nécessaires pour les apporter en France, exige des soins et des manipulations assez compliquées dont je veux donner un aperçu.

Le danger, pour les cuirs, provient des vers qui se produisent par l'effet de la décomposition de la matière animale, et surtout des lambeaux de chair et de graisse qui y restent attachés lorsqu'on en dépouille les animaux. La chaleur contribue puissamment à multiplier ces insectes, au point qu'à moins d'une préparation très-minutieusement surveillée, les cuirs arrivent en Europe endommagés, quelquefois même entièrement criblés de trous, et conséquemment sans valeur. Dans ce cas, le spéculateur a perdu la valeur entière de son chargement.

C'est donc une chose fort importante que la préparation d'une semblable cargaison. Nous connaissions ces dangers, mais sans avoir la pratique du traitement spécialement nécessaire à les combattre. Cependant en réunissant nos données particulières, à cet égard, nous nous arrêtâmes à la méthode suivante qui réussit parfaitement, et que j'ai, à cause de cela, recommandée depuis, à d'autres commerçants.

A marée basse, deux cents cuirs étaient empilés sur le sable au bord de l'eau, par huit ou dix d'épaisseur et chargés de grosses pierres pour les préserver d'être emportés par le courant. La mer les recouvrait alors pendant douze heures, les rendait souples comme du vieux linge et les imprégnait de sel. Dans cet état, ils étaient étalés au soleil et soigneusement tendus sur le sable au moyen de piquets en bois, afin de les faire sécher bien unis et sans rides. Aussitôt après, les hommes de l'équipage, armés de leurs couteaux et à genoux, recherchaient avec le plus grand soin et enlevaient tous les morceaux de chair et de graisse laissés sur les cuirs par les écorcheurs. Cette opération devait être terminée pendant que les cuirs, encore mouillés, étaient mous et flexibles. Puis, lorsqu'ils étaient bien secs, on les grattait avec des grattoirs en fer pour enlever la graisse que la chaleur du soleil avait fait fondre et ressortir. Cela fait, on les suspendait par les bords à des cordes et on les battait à outrance, après quoi on les empilait dans la case. Enfin, lorsque le moment de charger fut venu, les cuirs furent, de nouveau, suspendus à des cordes, exposés au soleil, parfaitement séchés et battus à l'effet d'en enlever la poussière et détruire tous les germes de corruption. Dans cet état, ils étaient portés à bord et arrimés à plat et par couches dans le navire. Sur chaque couche on semait avec la main et comme on sème le blé, une très-légère couche de chaux en poudre impalpable faite par nous, expressément pour cet usage, avec des coquilles de nacre.

Ce dernier moyen était de notre invention, et je crois aussi

qu'il fut le plus efficace. Mon opinion à cet égard est basée sur le fait suivant :

Dans sa traversée de retour, *la Félicie* ayant relâché à *Montevideo*, dans la rivière de *la Plata*, après quatre mois de mer, y remplit, à fret, son vide avec des cuirs de ce pays. Ces derniers, après un séjour de deux mois seulement dans le navire, se trouvèrent très-endommagés par les vers. Et ce qui est plus remarquable encore, c'est que ces insectes qui se répandaient sur les cuirs venant de Californie, mouraient aussitôt au contact de la chaux.

Quoi qu'il en soit, nos cuirs furent débarqués au Havre, après plus de six mois de séjour dans le navire, sans une seule piqûre de ver, et les acheteurs déclarèrent n'en avoir jamais vu d'aussi parfaitement conservés.

A l'effet de ménager nos provisions de bord pour la longue traversée de retour, l'équipage de *la Félicie* était nourri de vivres frais. Chaque semaine on tuait, à bord, un jeune bœuf dont la chair excellente formait, avec du poisson frais à discrétion, la nourriture commune de tout le personnel du navire. Je faisais de fréquentes excursions en canot dans les *ranchos* des environs de la baie, tant pour acheter les bestiaux nécessaires à la consommation que pour presser la livraison des cuirs. Les bœufs m'étaient livrés de la manière suivante : aussitôt qu'un paysan avait consenti à m'en vendre un, il montait à cheval accompagné de ses fils ou de ses voisins ; tous ensemble s'élançaient ventre à terre dans les environs, et bientôt revenaient chassant devant eux une troupe de ces animaux. Alors, l'un de ceux-ci étant désigné, il était lacé à la course et renversé par terre. On lui traversait, avec un poignard, le cartilage qui sépare les deux naseaux ; on y passait une corde au moyen de laquelle l'animal furieux, vaincu par la souffrance, se laissait conduire jusque devant le navire sur le bord de la mer. Là, nos hommes venaient le prendre et le faisaient nager jusques au long du bord où il était hissé au moyen d'un palan

frappé sur ses cornes. Le prix était fixé à vingt francs par tête et je m'en procurais autant que je voulais. Néanmoins je ne remarquais aucun empressement, de la part des indigènes, à me les livrer contre de l'argent; ils paraissaient le faire plutôt par obligeance que par intérêt. Étonné de leur indifférence pour un métal si recherché d'ordinaire, je leur en demandais la cause. « Que voulez-vous que nous fassions de votre argent? me répondaient-ils; si vous nous offriez du sucre ou du café en échange, ce serait autre chose. » A mon très-grand regret, je n'avais pas ces articles, car j'aurais pu les troquer à raison d'un cuir pour une livre de sucre et d'un bœuf pour deux livres de café.

Pendant que je me livrais à ces occupations, M. Camou, mon associé, s'occupait, de son côté, de la recette et du traitement des cuirs. Mais il s'occupait encore, et non moins sérieusement, de faire une cour assidue aux plus jolies femmes de l'endroit. Jeune et fort bien de sa personne, il était discret, et joignait à des manières douces et affectueuses une ténacité dans ses poursuites, une patience dans ses espérances que rien ne pouvait décourager; aussi ses succès étaient-ils en raison de ces qualités précieuses. Mais il s'acquit de nouveaux titres à mon admiration par le trait suivant qui me parut, à moi profane, le sublime du genre.

A l'extrémité Ouest de la ville, vivait, dans une case isolée mais pourtant très-confortable, une famille qu'il avait précédemment connue à Guaymas et dont le chef était espagnol d'Europe. Une jolie fille de 17 à 18 ans qui en faisait l'ornement et l'orgueil, avait déjà été courtisée par lui. Il ne tarda pas à la découvrir, et dès lors tout son zèle se tourna de ce côté; mais il tenait ses mouvements enveloppés du plus grand secret. Au bout de quelques jours enfin, comme je m'étonnais de son absence pendant presque toutes les nuits, il sourit et m'invita à le suivre. Il me conduisit à la case mystérieuse et me présenta à cette famille. Au premier coup d'œil, je compris

qu'il avait atteint son but. Mais comment avait-il pu en venir là ? C'est ce que je n'ai pu comprendre et ce qu'il ne m'a jamais expliqué. En effet, toute la famille passait la nuit, pêle-mêle, au grand air, sous la galerie de la case, et comme notre jeune fille était l'objet le plus précieux et aussi le plus difficile à garder, elle couchait dans un cadre suspendu au plafond et touchant presque au lit du père et de la mère. De plus, la case était gardée par deux énormes et terribles chiens qui ne dormaient que le jour. Comment faisait-il donc pour venir partager le cadre suspendu, sans être dévoré par eux ou tout au moins poignardé par le père ? Je ne l'ai jamais su ; mais il le faisait. Il m'avoua seulement que la première nuit, les chiens refusant de se rendre à ses raisons, avaient manqué de l'étrangler, mais qu'à la fin ils étaient entrés en composition. Je quittai cette maison en me disant que s'il est un Dieu pour les ivrognes, il en est assurément un autre non moins puissant pour les amoureux persévérants.

J'ai dit l'origine de la colonisation de la Californie, les moyens employés et le but proposé ; il me reste à dire quelques mots sur son développement et sur l'état actuel de ce pays.

Avec *Loreto* et *La Paz*, les jésuites fondèrent encore d'autres établissements dont les principaux furent *San Jòse*, *San Borjas* et *San Antonio* qui n'ont jamais eu d'autre importance apparente, que celle de misérables villages. Les indigènes de ce vaste pays étaient alors peu nombreux, indolents et dociles. Répandus en petites peuplades dans les déserts intérieurs ou sur les bords de la mer, ils vivaient en paix, autant peut-être à cause de leur petit nombre qu'à cause de leur origine commune, car ils parlaient tous la même langue. Séparés par de vastes espaces de sable brûlant, les communications entre eux n'avaient lieu qu'à l'époque où le retour de la saison des dattes les déterminait à se répandre dans le désert pour les cueillir.

La plupart des Indiens se soumirent volontairement aux jésuites. Ceux qui préférèrent leur indépendance, furent, sous

prétexte de les convertir au christianisme, traqués comme des bêtes fauves et à peu près détruits à la longue. Ces derniers furent les plus heureux; car les autres furent réduits à l'esclavage le plus odieux et forcés à cultiver la terre, à travailler aux mines et à élever des troupeaux pour leurs maîtres impitoyables. Ceux-ci, loin de les instruire en éclairant leur intelligence, ne firent qu'ajouter à leur ignorance naturelle une couche épaisse de leurs superstitions les plus grossières et les rendirent aussi stupides qu'il est donné à l'homme de le devenir. C'est alors qu'ils leur donnèrent le nom de vrais chrétiens et de peuple civilisé. C'est alors aussi, que leurs rapports mensongers les faisaient admirer de l'Europe catholique, tandis qu'ils méritaient en réalité, l'horreur de tout ce qui portait un cœur d'homme.

Dans l'antiquité, l'égyptien Cécrops vint coloniser la Grèce; il enseigna aux hommes sauvages encore de cette contrée l'art de l'agriculture et celui de communiquer leurs pensées, d'étendre leur intelligence au moyen de l'écriture et du raisonnement. Dans la suite, d'innombrables colonies sortant de la Grèce, portèrent au loin leur civilisation et leurs arts perfectionnés et semèrent partout l'intelligence et le sentiment élevé de la destination de l'humanité.

Les jésuites au contraire, ici comme partout et toujours, dirigèrent tous les efforts de leur habileté, vers l'asservissement des hommes au moyen de la dégradation morale. Au nom du Dieu des chrétiens, ils enseignaient l'adoration des idoles, et la soumission absolue à leurs volontés était le signe de la perfection de leurs néophytes. On peut juger du degré d'oppression qu'ils firent peser sur ces peuples infortunés, par cette seule mesure qui leur défendait comme un crime, puni des châtiments les plus barbares, de parler leur langue maternelle. Cette langue est aujourd'hui entièrement perdue; elle s'est éteinte avec la race malheureuse qui la parlait.

L'histoire écrite par le vertueux père Las Casas, l'ami de

l'humanité opprimée, et le récit de ses infatigables efforts en faveur des malheureux Indiens, ont moins servi à adoucir leurs maux qu'à répandre en Europe une vénération imméritée pour les prêtres qui comme lui, en apparence, poursuivaient le même but. Las Casas fut un philanthrope, non parce qu'il était prêtre, mais quoiqu'il fût prêtre et parce que Dieu l'avait doué d'un cœur tendre et compatissant; mais il ne représente qu'une individualité isolée et accidentelle; une exception. La sanglante histoire des jésuites, au contraire, est celle d'une corporation puissante dans laquelle les qualités de l'individu disparaissent dans l'asservissement de l'esprit de corps; dans laquelle le cœur n'était pour rien et où le calcul était tout; dans laquelle enfin, il fallait arriver au but quels que pussent être les moyens.

De ce que j'ai vu par moi-même et de ce que m'a démontré l'histoire de ce corps si puissant autrefois, je suis arrivé à cette conclusion que le jésuitisme n'est pas plus d'une croyance religieuse que d'une autre croyance. On le retrouve partout, parmi tous les peuples, parmi toutes les sectes, et partout il est le même; humble, patelin, dévot, charitable en apparence lorsqu'il est faible; mais terrible, implacable, insatiable lorsqu'il est fort. Il est, en un mot, la condensation de l'esprit sacerdotal dans sa plus mauvaise acception, c'est-à-dire du fanatisme à froid, de l'hypocrisie, de la supercherie et du sophisme. Apôtre du despotisme qui avilit l'homme et le dégrade pour l'asservir, son prétexte est Dieu, son moyen la déception, son but la tyrannie.

Après l'expulsion des jésuites, ce pays commença à respirer et se releva lentement de son état d'abjection. Mais depuis que le Mexique a secoué le joug de fer de l'Espagne et pris rang parmi les nations, ses progrès ont été réellement remarquables. La liberté est comme l'or; elle enrichit ceux qui la possèdent; émanant de Dieu, elle élève l'âme et ennoblit le cœur.

La Basse-Californie a des mines d'argent assez riches et

on y trouve, en beaucoup d'endroits, de la poudre d'or du titre le plus élevé. Cependant, soit par manque de moyens ou de connaissances, ses habitants paraissent n'avoir jamais songé à les exploiter sérieusement. Les jésuites qui les découvrirent, firent les plus grands efforts pour en retirer les avantages qu'ils s'en étaient promis et y employèrent, jusqu'à leur expulsion, tous les Indiens qu'ils purent retenir par la crainte ou la persuasion ; mais ceux-ci témoignèrent toujours une telle répugnance pour ce genre de travail, qu'il fut impossible de lui imprimer ce caractère d'activité qui seul le rend lucratif. Pourtant ils ouvrirent et travaillèrent, même jusqu'à une certaine profondeur, quelques mines d'après les règles de l'art ; mais depuis leur expulsion toute exploitation régulière a été abandonnée. Celui qui veut s'en occuper, peut en retirer du minerai sans être soumis à aucune règle, et comme chacun recherche les veines les plus riches, on les creuse dans toutes les directions, sûr moyen de les dégrader et de les ruiner en préparant de grands éboulements. On en retire ainsi, tous les ans, une certaine quantité d'argent de titre élevé mais qui, étant mal purifié, se vend avec peine et à des prix bien inférieurs à ceux de la côte opposée du golfe. L'or en poudre que l'on peut toujours y acheter en petite quantité, s'obtient aussi à bas prix eu égard à sa qualité. Mais ce n'est pas sur ces métaux précieux que l'on pourrait baser une opération commerciale même peu importante.

Le commerce général du pays est peu considérable ; il n'occupe que quelques petits navires de cabotage qui y apportent, de la côte opposée, des légumes secs, de la farine et les produits des manufactures d'Europe que les habitants payent en nature. Il est entendu, d'avance, que les objets achetés par ces derniers seront payés soit en fromage, soit en viande séchée au soleil, soit en cuirs de bœufs. Les prix de tous ces articles sont déterminés à l'avance et presque invariables. De tous ces produits, les cuirs seuls sont expédiés pour les pays étrangers.

Son industrie consiste uniquement dans la pêche des perles et dans la recherche peu productive de l'or et de l'argent. Sa richesse véritable est donc dans ses troupeaux de bœufs. Ces animaux y multiplient d'une manière admirable tant à l'état de domesticité qu'à l'état sauvage. Les premiers sont marqués au moyen d'un fer chaud, et cette marque constitue la preuve de propriété vis-à-vis des tiers. Les derniers sont répandus, par grands troupeaux, dans les déserts les moins fréquentés où chacun a le droit de leur faire la chasse à son profit, mais aussi à ses risques et périls. On élève encore des mules et des chevaux, mais ces derniers sont peu estimés. Il semble que les moutons ne puissent pas y multiplier à cause de la chaleur excessive autant que par le manque d'abris et des pâturages qu'ils aiment. Les chèvres aussi y sont peu nombreuses et chétives.

En considérant les habitants de la Basse-Californie, je n'ai pu m'empêcher de reconnaître dans leur apparence physique, comme dans leurs dispositions morales, une immense différence entre eux et les Mexicains du continent. Ils semblent ne pas appartenir à la même origine, et sur leurs figures, basanées autant par l'excessive chaleur du climat que par le mélange du sang, on remarque une singulière variété de traits et d'expressions. On ne peut s'expliquer la cause de ce fait qu'en considérant le grand nombre de matelots de toutes les nations qui s'y sont successivement établis, après avoir déserté leurs navires pour se soustraire à une vie pénible ou à des châtiments mérités. Ce mélange avec le sang indien, d'aventuriers audacieux accoutumés aux périls et aux dures fatigues de la vie maritime, a produit la race actuelle de métis très-remarquable.

Les hommes, conservant le teint de leur mère, sont généralement d'une stature au-dessus de la moyenne, forts et robustes et enclins à l'embonpoint. Ils vivent par petits *ranchos* ou fermes. Leurs occupations consistent à monter à cheval, dès le matin, pour visiter leurs troupeaux, dompter des chevaux

et des mules, abattre les animaux dont la chair nourrit la famille et sert aux échanges, enfin sécher et préparer la chair, les cuirs et le suif qui doivent être vendus comme superflu. C'est sans doute à ce genre de vie autant qu'à leur origine qu'il faut attribuer leur humeur indépendante et une noble fierté qui frappe au premier abord. Ils sont généralement bons, serviables, énergiques; mais leur imperturbable dignité ne s'abaisserait jamais à rendre un service qui aurait une apparence de domesticité ou de servitude. Leur habillement consiste en une chemise de coton, des culottes et une grande houppelande en peaux de chevreuil tannées et préparées par eux-mêmes, et que les femmes décorent de différentes façons. Celles-ci s'habillent proprement et même avec une certaine coquetterie. Conservant le teint de leur père, elles sont en général beaucoup plus blanches que les hommes; leurs traits sont plus délicats, leurs manières plus douces et plus engageantes. Les soins du ménage, l'éducation des petits enfants, traire les vaches et faire du fromage, sont leurs attributions exclusives. Elles sont d'une fécondité incomparable due, sans doute, à une forte constitution entretenue par des aliments grossiers et simples mais abondants. Il n'est pas rare de trouver parmi elles, des mères de famille, d'une quarantaine d'années, ayant quinze et même vingt enfants bien portants; mais il est rare d'en voir de cet âge qui n'en aient au moins une douzaine. Aussi, partout on est surpris du nombre prodigieux d'enfants qui pullulent dans les chaumières et parmi les broussailles qui les entourent. Ce spectacle frappe l'esprit d'une grande idée d'accroissement de la population, accroissement qui se manifeste, en effet, par l'établissement incessant de nouveaux *ranchos* dans des lieux jusque-là inhabités.

L'agriculture a été, de tout temps, fort négligée en ce pays, soit à cause de la stérilité apparente du sol, soit à cause de l'inclination des habitants pour la vie purement pastorale qui marqua, chez tous les peuples, le premier degré de la civili-

sation. J'explique cette préférence par la différence essentielle qui existe entre les travaux agricoles et les soins à donner aux troupeaux. Les premiers, en effet, demandent un labeur pénible et assidu ; courbé vers la terre qu'il arrose de ses sueurs, le cultivateur devient en quelque sorte son esclave. Il a besoin d'une patience, d'une réflexion soutenue que la paix et la tranquillité peuvent, seules, lui donner. Il aime donc la paix, même aux dépens de sa liberté. Les derniers, au contraire, demandant beaucoup de mouvement et d'activité physiques, ont quelque chose de hardi et de chevaleresque qui séduit l'homme du désert. Toujours à cheval, toujours en lutte avec des animaux puissants par leur force et par leur taille, le pasteur parcourt rapidement les distances et semble plutôt le maître que l'esclave de la terre. C'est une sorte de guerre incessante dans laquelle il se complaît et qui lui rend l'indépendance plus chère.

Cependant, des végétaux qui y furent apportés à l'époque de la colonisation, la vigne et le figuier s'y sont conservés et y produisent d'excellents fruits ; mais leur culture se réduit à quelques pieds anciennement plantés qu'on trouve, dans les jardins peu nombreux, cultivés par quelques hommes industrieux qui en sentent le prix. J'ai vu un cep de vigne, d'une énorme grosseur et formant un vaste ombrage, qui était chargé de plusieurs milliers de livres de magnifique et délicieux raisin mûr. Mais le figuier, qui paraît particulièrement se plaire dans ce terrain de sable, est l'arbre favori des habitants qui font sécher son fruit pour le conserver ou pour le donner en échange. Depuis peu, à mesure que la population augmente et qu'un plus grand nombre d'étrangers viennent s'établir dans le pays, on y a commencé la culture du maïs et de plusieurs autres plantes céréales ou légumineuses qui réussissent à merveille. On remarque donc autour des *ranchos* nouvellement établis, quelques plantations d'arbres fruitiers et de petits essais d'agriculture. Rien ne saurait

être plus agréable à l'esprit, que ces indices de progrès chez des populations si intéressantes. Il ne me paraît pas douteux que la réussite de ces essais ne fasse bientôt prendre à l'agriculture une certaine importance; car la stérilité du sol, au moins sur de vastes étendues dans le voisinage de la mer, n'est qu'apparente puisqu'elle peut être aisément vaincue par l'eau douce qui se trouve partout à une très-petite profondeur. Un puits de 2 à 6 pieds, en donne une grande quantité qui, sans rien perdre de sa qualité, toujours se renouvelle à mesure qu'on la retire. Dans tous les lieux où elle est aussi près de la surface de la terre, le sol quoique tout de sable est si fertile qu'on peut, avec un travail modéré, y faire croître en abondance de très-beaux végétaux. Cependant l'insouciance des habitants à cet égard a été telle jusqu'ici que, les plantes les plus utiles y sont négligées et presque inconnues du plus grand nombre. Il se trouve pourtant quelques individus qui s'en occupent, et j'en ai connu un qui savait apprécier le charme de ce travail et jouir du bonheur qu'il procure. Ce fut à *la Paz* même que je connus cet homme rare et remarquable à la fois, par son intelligente simplicité et la douce philosophie qui dirigeait ses actions: c'était un Indien pur sang. Je ne veux point passer sous silence le hasard qui me le fit connaître et la visite que je lui fis.

J'étais dans le pays depuis quelque temps déjà et bien des fois j'avais entendu louer la beauté d'un jardin où tous les jours j'envoyais acheter des fruits. J'eus le désir de le visiter, et une personne qui en connaissait le propriétaire me proposa de m'accompagner. Nous nous dirigeâmes d'abord vers sa case pour obtenir son agrément. En y arrivant, je vis au milieu d'une pièce assez vaste, une antique *señora* assise par terre et occupée des travaux de son ménage. Sa tête enveloppée de trente-six morceaux de vieux linge de couleurs différentes, ses yeux noirs, vifs et perçants, sa figure sillonnée par des rides profondes et les sons stridents de sa voix, frappèrent mon es-

prit de l'idée d'une fée des anciennes légendes. Je la regardais avec une profonde surprise pendant que mon compagnon lui faisait connaître l'objet de notre visite. Aussitôt qu'elle en fut instruite : « Allez, nous dit-elle d'une voix aigre et sèche, Joseph est au jardin ; vous pouvez y descendre. » Nous la quittâmes aussitôt, et, chemin faisant, mon compagnon m'informa que Joseph était le mari de la vieille que nous venions de quitter et le propriétaire du jardin que nous allions visiter.

Entouré d'une haie vive, ce jardin était situé au pied des dunes de sable fort élevées en cet endroit et s'étendait presque jusqu'au bord de la mer. Nous y arrivâmes bientôt en suivant un sentier en zigzags extrêmement roides. Avant d'y entrer, j'apercus, sous un vaste treillage de vignes, un homme presque nu, couché sur un cadre supporté par quatre poteaux plantés en terre et recouvert de roseaux. Deux cuirs de bœuf servaient, l'un de matelas et l'autre de ciel à ce lit champêtre sur lequel le vieux cultivateur reposait tranquillement à l'ombre des arbres qu'il avait plantés et que ses soins avaient fait croître.

Dès que les sons d'une langue inconnue et notre accent étranger eurent frappé ses oreilles, le vieillard se mit vivement sur son séant et se tournant de notre côté, présenta à mes regards étonnés, la véritable image du temps, telle que la peignaient les anciens. Cent années avaient laissé sur sa figure vénérable de lisibles marques de leur passage, et cependant ses membres, quoique flétris et roidis par l'âge, annonçaient encore une vigueur peu commune. Sa figure avait une expression de douceur et de fierté qui faisait assez connaître la tranquillité de son âme et l'opinion qu'il avait de sa propre dignité. On pouvait y lire les agréables souvenirs d'une longue vie passée dans le travail dépourvu d'ambition, au sein d'une pauvreté exempte de besoins qui n'avait jamais dépendu de la faveur des hommes. Il nous salua d'une inclination de tête, dès que nous fûmes près de lui, et notre désir de voir le jardin

qu'il cultivait, parut lui faire éprouver un sentiment de plaisir et flatter son amour-propre.

Tout auprès d'un cep de vigne qui formait un immense treillage chargé de raisins, était un puits de 3 à 4 pieds de profondeur dont l'eau était claire et limpide comme du cristal. A côté, on voyait un réservoir en maçonnerie qui paraissait être là pour la commodité de l'arrosage. Tout autour, la vue était arrêtée par des arbres touffus et vigoureux qui, en faisant connaître la fertilité de la terre en ce lieu, annonçaient aussi la présence d'une main directrice et habile. Une grande variété de végétaux étaient cultivés ensemble et, bien que tous étrangers à ce pays, ils semblaient avoir oublié qu'on les avait arrachés aux climats pour lesquels ils avaient été formés. Le pêcher, le goyavier, le figuier et le grenadier croissaient côte à côte et étaient, à cette époque, chargés de fruits comme à l'envi les uns des autres.

Pendant que je contemplais avec admiration tous les objets qui m'entouraient, doutant presque de leur réalité, le vieux Joseph gardait le silence, ne sachant encore si je voyais son ouvrage avec plaisir ou avec mépris. Enfin, je lui fis connaître toute l'étendue de la satisfaction que j'éprouvais et je pus alors, à mon tour, lire sur sa figure combien son amour-propre était flatté de mon approbation. Cela me valut sa confiance ; car les vieillards, comme les enfants, veulent être caressés, et la flatterie est le plus sûr moyen de trouver le chemin de leur cœur.

« Comment, m'écriai-je, je n'aurais jamais pu croire que ce terrain sablonneux fût aussi fertile !

« — Ah ! *señor*, répondit le vieillard, c'est toujours à la terre qu'on attribue la fertilité, sans tenir compte des soins du cultivateur. Elle est sans doute le premier élément ; mais ses productions sont toujours sauvages et presque inutiles, dès qu'elles ne sont pas dirigées par une main habile.

« — C'est, lui dis-je, parce que la nature a voulu obliger l'homme à une vie laborieuse, en n'accordant ses faveurs qu'à

ceux qui lui consacrent leurs soins et laissant dans la misère ceux qui s'abandonnent au vice de la paresse et de l'oisiveté. Voyez un homme industrieux; il possède en abondance, les douceurs dont la terre paye son travail; il vit estimé et respecté de tous ses voisins, tandis que le paresseux manquant de tout, traîne une existence précaire et méprisée. Vous pouvez en juger mieux que personne; car vous êtes le seul ici, possédant des richesses de la nature de celles qui nous entourent, et tous vos compatriotes portent envie à votre bonheur.

« — Cela n'est que trop vrai, reprit Joseph; mais je ne saurais les plaindre, parce que leur pauvreté n'est que le résultat de leur paresse et de leurs inclinations vicieuses. Tout ce que j'ai pu leur dire, tous les conseils de mon expérience ont été autant de paroles perdues dont les sons ont été emportés par le vent. Oui, poursuivit-il, ce pays tel que vous le voyez, est fertile et ne demande que des bras industrieux pour produire les fruits les plus variés. Ne croyez pas que ce coin de terre que je cultive le soit davantage que tous ces champs de sable que vous voyez; ne croyez pas, non plus, que ce puits intarissable que vous admirez, soit la seule source d'eau douce; je puis en faire un semblable dans quelque lieu qu'on me désigne, et c'est pourtant à lui seul que je dois toute la verdure que vous voyez. Ce terrain léger veut être arrosé fréquemment; il demande des soins incessants; mais, je dois le reconnaître, il me paye avec usure les peines qu'il me coûte. Vieux comme vous me voyez, je tire, deux fois chaque jour, l'eau nécessaire pour l'arroser en entier. Mes forces diminuent sensiblement, mais une longue habitude m'en tient lieu en partie, et jamais le travail que mon jardin exige ne m'a paru, jusqu'ici, autre chose qu'un agréable passe-temps. Je n'étais plus jeune lorsque je le plantai, et cependant ma mémoire peut à peine compter le nombre de fois que le soleil, dans son cours annuel, a mûri le raisin de ma vigne. J'ai vu toutes les révolutions de ce pays; tout a changé autour de moi; lui seul, comme tout ce qui ap-

partient à la nature, est resté le même et a toujours payé mes soins avec la même générosité. Ah! *señor*, poursuivit-il, bientôt il faudra que je le quitte; mon âge ne me promet pas de longues années; mais mon seul désir est de pouvoir le cultiver jusqu'à ma dernière heure. »

Il me le fit ensuite parcourir dans le plus grand détail, en m'expliquant les particularités de chacune des espèces qui attiraient mon attention.

« Il n'y a pas ici, me disait Joseph, une seule plante, un seul arbre que mes mains n'aient planté; j'ai étudié leurs goûts, leur nature, et toutes leurs inclinations me sont connues. Vous êtes bien jeune, continua-t-il; vous êtes étranger, et ceci peut vous sembler nouveau; voyez-vous cette petite plantation de dattiers? Celui du milieu domine tous les autres; il est le plus vigoureux et semble commander à tous ceux de son espèce qui l'entourent, quoiqu'il soit le plus jeune. Eh bien! c'est le mâle; chaque année, au printemps, il se couvre de fleurs, mais ne produit jamais de fruits. C'est un arbre parasite en apparence, qui jouit de tous les avantages de la société sans en supporter les charges. Il est pourtant nécessaire; sans lui, les femelles que vous voyez chargées de fruits, seraient condamnées à une éternelle stérilité. C'est lui qui les rend fécondes; et ne semble-t-il pas qu'elles reconnaissent en lui leur seigneur et leur maître? »

En effet, l'arbre qu'il me montrait, était le plus grand, le plus vigoureux; il dominait majestueusement tous les autres qui semblaient s'incliner devant lui, comme par un sentiment de respectueuse tendresse. J'avais souvent remarqué parmi les animaux, cette prédominance du mâle, que pour la première fois je voyais ici chez les végétaux. Et je reconnaissais de nouveau que la nature soumet aux mêmes lois, tous les êtres de la création.

Il me fit ensuite remarquer quelques jeunes cocotiers dont il avait fait venir le plant de la côte opposée.

« Je ne vivrai pas assez longtemps, dit-il, pour cueillir les fruits que leur beauté et leur vigueur promettent ; mais je m'en console en pensant que mes enfants en hériteront et qu'un jour, peut-être, mes compatriotes jouiront avec reconnaissance d'un présent que le vieux Joseph fit à son pays avant de mourir. »

Retournant ensuite vers le puits, auprès duquel nous nous assîmes sous le feuillage le plus frais et le plus agréable, nous trouvâmes sa moitié qui venait lui faire sa visite. Cette antique paire d'époux, encore forts et robustes, comptait en fils, petits-fils et arrière-petits-fils, une centaine de descendants presque tous vigoureux paysans pasteurs qui habitaient des *ranchos* dans les environs et avaient quelque chose de l'amour de leur père pour le travail de la terre. Une partie de cette nombreuse lignée venait, chaque dimanche, présenter respectueusement hommage aux deux vieillards. Les jours de ces derniers s'écoulaient au sein d'un bonheur tranquille que la froide main de la nécessité ne venait jamais troubler et ils attendaient sans crainte, le terme d'une longue vie passée dans l'innocence du travail et la pratique de la vertu.

Je quittai enfin mon vieux ami, pénétré d'estime et de vénération pour lui. Il m'engagea à revenir; je le promis; mais je partis bientôt après avec la crainte, si jamais la fortune me ramène sur ces plages éloignées, de ne plus trouver que la tombe solitaire du vénérable patriarche. Puisse-t-elle, du moins, être placée au milieu des bosquets dont il fut le père; il reposera plus doucement au milieu des enfants qui firent le bonheur de sa vie, et son ombre y trouvera le paradis de ses ancêtres.

Nous étions à la fin de juillet; les affaires du navire ne demandaient plus ma présence, et j'éprouvais le besoin de plus en plus pressant de partir pour la France. J'avais vainement attendu une occasion de traverser le golfe; aucune ne s'était présentée et aucune n'était à espérer de longtemps encore.

Dans cette situation, je me décidai à affréter un petit navire alors disponible et à lui payer 300 piastres (environ 1,600 fr.), pour me transporter à Mazatlan.

Je quittai donc pour la seconde fois et par un très-beau temps, la Paz, mon associé et *la Félicie*, le 2 août 1830, vers les trois heures de l'après-midi.

CHAPITRE XXVI.

Arrivée à Mazatlan. — Préparatifs. — Départ pour Durango. — La ville de Cosala. — Ordre de la marche. — Les vallées. — Le torrent. — La cuchilla. — Impressions des forêts. — Sommet des Cordillères. — La salle verte. Le premier village. — Usines abandonnées. — L'ours au bivouac. — Le brigand. — Arrivée à Durango.

J'arrivai au port de *Mazatlan* le 13 août 1830, ayant ainsi passé dix jours entiers à parcourir une distance de moins de 100 lieues.

Après avoir réglé avec le patron de la barque qui m'avait apporté, je me hâtai de me rendre au *presidio de Mazatlan* dont j'ai précédemment parlé. Je descendis directement chez Don Juan Nepomuceno Machado, où je trouvai mon jeune frère qui, m'attendant depuis longtemps, dans un état d'anxiété voisin de la fièvre, manifesta la joie la plus vive de me revoir.

Divers comptes à régler avec notre agent, me retinrent ici plusieurs jours. Les affaires terminées, je m'occupai des préparatifs de mon voyage à travers le Mexique, voyage long et plus fatigant encore qu'un voyage de mer. Malheureusement, M. Machado m'avait remis en lingots d'argent les sommes qu'il devait à ma maison, et je ne pus trouver à les convertir en or; cette circonstance me mettait dans un embarras considérable, par suite des difficultés du transport de ces matières.

Pour me rendre à Mexico, deux routes se présentaient à moi. La plus directe est celle qui, longeant la mer vers l'Est, passe par les villes de *Tepic* et *Guadalaxara*: mais c'était aussi la plus dangereuse attendu que les abords des villes proches

du centre du pays étaient infestés de bandes de voleurs. L'autre est celle qui, se dirigeant vers le Nord à travers les Cordillères désertes, passe par la ville de *Durango* située sur le grand plateau mexicain. Je me décidai pour cette dernière.

Mon frère avait des chevaux ; mais il fallait me procurer des mules de charge pour le transport de mon bagage et de mes lingots, et composer un personnel de domestiques et de guides de confiance. A cet effet, je me rendis à Cosala, petite ville à 4 lieues de *Mazatlan*, où résidait, de longue date, Don Joaquin de Uriaga, natif de la vieille Espagne et beau-père de M. Machado qui m'avait recommandé à lui. A l'aide de Don Joaquin, j'organisai une caravane qui fut composée de six mules de charge conduites par trois muletiers à cheval et armés de sabres et de fusils, et un Indien qui devait nous servir de guide à travers ces déserts peu fréquentés. Deux jours étant nécessaires à mes hommes pour préparer leurs animaux et leurs provisions de bouche, je leur donnai rendez-vous pour le surlendemain soir, leur promettant un jour de plus, à notre retour, à l'effet de terminer leurs préparatifs.

Je quittai *Mazatlan* le 25 août et vins coucher à *Cosala*. Je logeai chez Don Joaquin, excellent homme doué d'une intelligence très-limitée, qui avait passé sa vie entière derrière son comptoir à mesurer des *varas* d'étoffes et à vendre des pelottes de fil. Après avoir perdu la femme qui lui avait donné la très-jolie fille mariée à M. Machado, il l'avait remplacée par sa cuisinière, Indienne qui lui avait donné, à son tour, un grand nombre de petits métis qui encombraient sa maison. Il se montra très-empressé à m'être agréable et me présenta aux principaux habitants de l'endroit. Ensuite il me fit visiter la prison d'où s'était évadé, quelques mois auparavant, un Français nommé Moser, ancien représentant d'une maison manufacturière de l'Alsace. Étant à *Mazatlan*, il avait, un jour, surpris un homme du pays, au moment où celui-ci allait lui voler un

objet de peu de valeur. Ce malheureux se voyant découvert avait aussitôt pris la fuite ; malgré cela, M. Moser, prenant un pistolet de poche, tira sur lui, l'atteignit au dos et le tua ; regrettable exemple du peu de cas que les Européens font de la vie des indigènes. C'était en raison de ce fait qu'il avait été arrêté, condamné à être *garrotado* (étranglé) et mis en chapelle en attendant son exécution. Mais il était parvenu, au moyen d'argent et à l'aide de ses amis, à effectuer une évasion qui lui sauva la vie.

La ville de *Cosala*, qui compte environ trois mille habitants, est située sur une hauteur au milieu d'un pays couvert d'épaisses forêts. Ses environs immédiats, où les bois ont été abattus, sont couverts d'une végétation spontanée tellement rapide et vigoureuse, qu'elle envahit tout, même les rues et les alentours des maisons. Parmi les plantes dont les habitants peuvent à peine arrêter les envahissements, j'ai remarqué, à l'état d'arbres, le *palma christi* et le *datura*, dont les grandes fleurs blanches pendantes répandent une odeur pénétrante et d'une extrême suavité.

Dans ces forêts, il y a beaucoup de tortues de terre, mais plus encore de serpents qu'on voit à chaque instant traverser le sentier qu'on parcourt. Lorsqu'un Indien à pied se trouve sur leur passage, il prend, sans s'émouvoir, la hache suspendue à son côté et, s'approchant, leur coupe la tête. Les indigènes de pur sang sont très-nombreux et d'humeur pacifique. Leur habillement consiste en un caleçon de coton qui se termine aux genoux et une couverture de laine dans laquelle ils se drapent le matin et le soir, pour se garantir de la rosée très-abondante en ces lieux. Ils portent, au lieu du *machete* (coutelas) mexicain, une sorte de hache en fer d'une seule pièce, passée à leur ceinture.

Après un séjour de quarante-huit heures, je commençai enfin, mon long voyage à travers le continent. Mes dispositions étaient ainsi prises : le guide indien marchait en tête ; après lui, et for-

mant l'avant-garde, venait l'un de nous, tantôt mon frère et tantôt moi ; les six mules et les muletiers formaient le centre ; enfin, l'arrière-garde était formée tantôt par moi et tantôt par mon frère, chacun de nous ayant à la main ou suspendu au pommeau de la selle, un excellent fusil à deux coups soigneusement chargé de gros plomb surmonté d'une balle. J'avais peu de foi dans les fusils de mes muletiers qui s'en servaient fort maladroitement; cependant ils faisaient nombre, et leur vue pouvait contribuer à intimider les agresseurs. Il n'y avait, pour quelques jours, d'autre danger que celui de perdre une mule égarée dans les bois, ou roulant dans un précipice ou emportée par un torrent. Cependant j'établis un ordre que je maintins sévèrement et qui était journellement exécuté en manière de répétition.

Les attaques que je redoutais, au moment où nous arriverions à la distance de 15 ou 20 lieues des villes, sont faites par des bandits déterminés, cavaliers intrépides admirablement montés et armés de sabres mais surtout du *lazo* bien plus dangereux encore. Nous ne pouvions songer à lutter avec eux, sur nos chevaux de voyage et avec notre infériorité comme cavaliers. Lorsque les voleurs mexicains n'osent attaquer de front, leur tactique consiste à effrayer les animaux par des cris sauvages, à couper ensuite la colonne et à lacer une ou plusieurs mules chargées, pour les entraîner rapidement dans les fourrés les plus voisins. D'après cette connaissance de leurs procédés, mon ordre de bataille fut ainsi réglé :

A la première alerte, tout le monde mettait pied à terre; la caravane se groupait à l'instant; tous les animaux étaient attachés ensemble de manière à ne laisser aucune solution de continuité à la colonne qui, dans cet état, nous offrait un rempart derrière lequel mon frère et moi nous dirigions notre fusillade. L'exécution de cette manœuvre, une fois bien comprise, ne demandait pas plus d'une minute. Mes hommes, d'ailleurs, y apportaient toute la bonne volonté dont ils étaient susceptibles ;

car ils avaient, des brigands, une frayeur bien autrement grande que celle que nous éprouvions nous-mêmes.

J'avais, en outre, pris une mesure non moins utile. De mes six mules de charge, l'une portait mes effets et ceux de mon frère, consistant en deux petites malles, deux peaux de tigre et les couvertures qui formaient notre literie ; une autre portait nos provisions de bouche; enfin, quatre portaient mes lingots. Ces derniers qui devaient être le point d'attraction des voleurs, se devinent aisément à la petitesse de leur volume et à la marche pesante des bêtes de somme. Pour dissimuler la nature de ce chargement, ils avaient été attachés dans des *huacales*, sorte de grands paniers faits avec de forts bâtons, dans lesquels les gens du pays transportent les fruits. J'eus, dans la suite, lieu de croire que cette disposition, destinée à donner le change aux brigands, n'avait pas été sans utilité.

Le premier jour nous suivîmes un sentier tracé dans des vallées qui se dirigent vers la Cordillère et vont toujours se rétrécissant jusqu'aux pieds de ses premiers contre-forts. La chaleur était accablante, quoique nous fussions abrités contre les rayons du soleil par une végétation magnifique qui parfois nous barrait le passage. De nombreux ruisseaux coulant de toutes parts, donnaient un peu de fraîcheur à cette atmosphère chargée de vapeurs humides qui, provoquant une transpiration incessante, énervent le corps et anéantissent presque les forces physiques. C'était partout cette luxuriante nature tropicale exhalant les parfums les plus suaves, mais si pénétrants qu'ils produisent un assoupissement qu'on maîtrise à grand'peine. Le bananier, l'oranger, le citronnier et toute l'innombrable multitude des plantes de ces régions, couvraient la terre, dominés par de magnifiques tamarins dans lesquels se jouaient des essaims de colibris semblables à des mouches de feu. Nulle part je n'ai vu ces oiseaux aussi nombreux, aussi parfaits dans leur petitesse et aussi brillants par les couleurs nuancées de leur plumage. Vers le soir nous atteignîmes les

premières croupes des montagnes, et notre campement fut établi, pour la nuit, sur une hauteur, en un site des plus admirablement beaux.

Le lendemain nous commençâmes à gravir la grande chaîne des Cordillères, à travers un pays sauvage et très-accidenté. Vers la fin de la troisième journée, après avoir suivi depuis le matin un sentier très-roide, nous arrivâmes à un point où elle est partagée par une rivière torrentueuse qui coule entre les monts à une immense profondeur. Là, nous commençâmes une descente rapide, qui dura plusieurs heures, par des sentiers difficiles, pratiqués sur des pentes d'une extrême déclivité. La nuit approchait lorsque nous parvînmes, au fond du ravin, au bord de la rivière dont les eaux tumultueuses produisaient un bruit assourdissant. Il fallait la traverser, et cette opération n'était pas sans danger. Je donnai quelques instants de repos à nos animaux ; puis, ayant choisi un point de départ un peu en amont du lieu où nous devions aborder sur la rive opposée, le guide s'y jeta le premier et la traversa à la nage. Aussitôt les bêtes de somme le suivirent et nous tous, aussi, les accompagnant du côté d'aval afin de les empêcher de céder à la violence du courant. Elles passèrent bravement à l'exception d'une seule qui, plus fatiguée ou moins courageuse, suivait le torrent d'une manière alarmante. Comme elle passait devant la tête de mon cheval, s'en allant à la dérive, je pus la saisir par la queue tandis qu'un des muletiers qui se trouvait près de moi l'ayant prise aux oreilles, nous la conduisîmes ainsi jusque sur la grève. Il était temps; car une ou deux minutes de plus et elle roulait, avec son trésor, dans les abîmes au-dessous où elle disparaissait pour toujours. Harrassés de fatigue, hommes et chevaux, nous campâmes bientôt après au milieu de la forêt, où nous passâmes la nuit sous une pluie battante et sans pouvoir allumer du feu.

Le lendemain nous commencâmes à monter de nouveau et sans interruption. Mais bientôt la forêt cessa d'être impéné-

trable, comme précédemment, à cause des arbres nains et des lianes qui s'élançant d'un arbre à l'autre comme d'énormes serpents, remplissent tout l'espace. Elle devint graduellement plus éclaircie et d'accès plus facile. Les espèces d'arbres changeaient aussi, à mesure que nous nous élevions, et bientôt la zone des chênes et des cèdres présenta à notre vue des arbres majestueux, séparés les uns des autres par l'espace nécessaire à tout leur développement. Nous gravîmes d'abord, péniblement, une montagne d'accès difficile que les naturels nomment *el serro de la cuchilla* (la montagne du couteau) à cause de sa forme ou de l'aspect qu'elle présente au voyageur. On l'aborde, en effet, au point même de sa crête, et on suit un sentier en marches d'escalier, très-étroit et très-raboteux, ayant à droite et à gauche un précipice dont la profondeur augmente à mesure qu'on s'élève. Quand on arrive au sommet, on éprouverait le vertige, si l'abîme n'était dissimulé par de grands arbres dont le feuillage le cache en partie au regard.

Ensuite nous parvînmes à la zone où le sapin, seul, occupe le sol en maître absolu. Dans ces contrées, on ne rencontre pas des espaces arides et inféconds; partout la terre est couverte de la plus majestueuse végétation. Souvent je prenais plaisir à examiner les gradations de la vie de ces êtres gigantesques. A côté d'arbres immenses, morts de vieillesse et couchés sur le sol, de jeunes individus s'élançaient vigoureux, nourris de la cendre de leurs ancêtres. D'autres atteignaient l'adolescence; d'autres, arrivés à l'apogée de la force et de la beauté, élevaient majestueusement leur tête vers le ciel comme pour le contempler de plus près; d'autres enfin, arrivés au terme de la vie, à la décrépitude, faisaient, au souffle de la moindre brise, entendre des craquements plaintifs et tombaient enfin sous le premier effort des rafales de la nuit. N'est-ce pas là, me disais-je, la loi que subit l'humanité et la nature tout entière?

Il semble que, comme les hommes, c'est pendant la nuit

que meurent les arbres à l'état de nature. Souvent j'ai été réveillé en sursaut, par un bruit soudain et formidable ; il était produit par la chute d'un patriarche de la forêt et celle-ci annonçait au loin cet événement, en faisant répéter par ses échos ce bruit centuplé mille fois.

Pendant le jour aussi, on éprouve parfois de singulières et profondes impressions, au milieu de ces solitudes immenses. Lorsque les forêts sont agitées par le vent, on ne s'étonne pas des sons imposants qui remplissent les airs ; mais souvent, par le calme le plus parfait, alors qu'aucune branche, aucune feuille n'est agitée, il se produit des bruits étranges, inexplicables qui font tressaillir et quelquefois dresser les cheveux sur la tête. On regarde involontairement autour de soi ; on recherche avec inquiétude la cause qui a produit cette terreur secrète qu'on éprouve, mais on ne la trouve pas. « C'est, disent les Indiens, lorsqu'en l'absence du prêtre catholique ils osent exprimer leur foi intime, c'est la voix du Grand-Esprit qui habite ces hautes et splendides régions, entouré des âmes de nos ancêtres qui ont mérité de vivre avec lui. » Cette croyance pleine de poésie et de douces consolations, est générale parmi eux et ce n'est pas moi qui voudrais la combattre, car elle me séduit autant qu'elle leur plaît à eux-mêmes.

Le sixième jour nous atteignîmes le point culminant de notre route. Là, nous contournâmes un piton en forme de pain de sucre, très-élevé et couvert d'arbres qui nous empêchaient de voir sa cime. Je m'arrêtai quelques instants, saisi d'admiration, en voyant un volume considérable d'eau parfaitement limpide qui tombait en cascades de son sommet. C'était un indice certain que d'autres montagnes beaucoup plus élevées existaient à quelque distance pour alimenter cette source. Cependant aucun pic atteignant la région des neiges ne se montrait à nos regards, bien que la vue s'étendît au loin sur des espaces immenses très-accidentés et toujours couverts de forêts.

C'est ici que se divisent les eaux ; celles du versant Sud,

coulent vers le Pacifique et celles du versant Nord, vers le golfe du Mexique. A partir de ce point, on avance vers le grand plateau mexicain par une déclivité continue mais peu sensible.

En quittant les basses terres et en nous élevant graduellement, la température s'était modifiée et avait baissé dans la même progression. Ici elle était très-agréable pendant le jour; l'air était pur et d'une fraîcheur délicieuse; mais les nuits étaient froides. Aussi, dès qu'arrivés au terme de la journée, la tente était dressée, nous allumions un grand feu entretenu toute la nuit au moyen d'arbres entiers que nous roulions en travers les uns sur les autres. Les muletiers préparaient alors notre souper et le leur; puis l'un d'eux conduisait les animaux au pâturage le plus voisin. Ensuite nous passions, assis autour du feu, de longues soirées à fumer et deviser. Chaque soir aussi, nous buvions une bouteille de madère, ce qui était pour mon frère et pour moi, une compensation à notre maigre chère. Notre nourriture consistait, en effet, en pain de maïs ou biscuit bien dur et en viande de bœuf séchée au soleil et cuite sur le brasier de notre foyer. Enfin, l'un de nous deux se couchait sous la tente pendant que l'autre montait la garde le fusil sur les bras, et nous nous relevions de deux heures en deux heures. Les muletiers, eux, se couchaient sur la terre autour du feu et ne faisaient qu'un somme jusqu'au jour suivant.

Nous avions compté sur le produit de notre chasse, sinon pour vivre, du moins pour nous fournir bonne chère; mais nous fûmes trompés dans notre attente, car nous ne rencontrâmes de gibier d'aucune sorte ni en quadrupèdes ni en oiseaux. Ces forêts, à notre grande surprise, paraissaient en être entièrement dépourvues. Il semblerait, en effet, qu'à l'exception des bêtes féroces, la plupart des autres espèces aiment le voisinage des habitations humaines.

Dans quelques endroits, les reptiles étaient très-nombreux. Un jour, notre guide qui marchait en avant, poussa tout à coup un grand cri et revint précipitamment vers le convoi. Réveillé

à son approche, un énorme serpent à sonnettes couché sur la poussière du sentier, s'était élancé sur lui, mais heureusement sans l'atteindre. Ensuite, s'éloignant du chemin, il alla se rouler en cercle à quelques pas de là. Je poussai vers lui mon cheval qui, effrayé à sa vue, refusait d'approcher; cependant je pus le tirer, et il resta roide mort sur la place.

Le surlendemain nous poursuivions notre route à travers les forêts, lorsque tout à coup, vers dix heures du matin, nous arrivâmes à une sorte de salle de verdure de 5 à 600 mètres de circonférence, dépourvue d'arbres mais couverte d'un riche tapis de gazon. A l'avant-garde en ce moment, j'eus à peine jeté un regard dans l'intérieur de cette enceinte que je donnai à haute voix, le signal de la manœuvre qui fut exécutée à l'instant même. A l'une des extrémités, paissaient six vigoureux chevaux qui, contre l'habitude des gens du pays, étaient attachés, ce qui indiquait qu'on les gardait sous la main pour s'en servir au premier signal donné. Leur dos portait l'empreinte toute fraîche de la selle dont on venait de les délivrer; mais aucun cavalier ne se montrait. Nous nous trouvions, à n'en pas douter, au milieu d'une bande de brigands surpris par notre arrivée inattendue. Je sentais que des yeux invisibles suivaient tous nos mouvements; qu'une consultation à voix basse était tenue à notre sujet dans un fourré voisin. C'était donc le moment de montrer de la prudence, mais surtout une contenance pleine de résolution.

Nous traversâmes la salle de verdure en silence, en ordre de bataille et les fusils armés; aucun mouvement ne se manifesta autour de nous. Rentrés dans la forêt, je jetai un regard scrutateur tout autour de nous, et ne voyant rien s'agiter, je donnai l'ordre de remonter à cheval et de presser la marche. Quelques instants après, un cavalier que nous aperçûmes à peine parmi les arbres, traversa rapidement notre sentier et disparut. Il avait, en passant, jeté un coup d'œil sur ma caravane, et l'impression qu'il en éprouva, rapportée à ses compa-

23

gnons de la bande dont il faisait partie, fut sans doute de nature à les décourager, car nous n'en entendîmes plus parler. Il faut dire que les naturels, peu habiles à se servir du fusil, redoutent beaucoup les effets de cette arme dans les mains des Européens.

Malgré le désir pressant que j'éprouvais de m'éloigner de ces lieux, je ne pouvais m'empêcher d'admirer leur beauté extraordinaire. En effet, leur aspect était bien différent de ce que nous avions vu jusqu'alors. Le désordre et l'encombrement de la forêt primitive, semblaient avoir fait place à l'ordre sévère, à la régularité d'un parc anglais. La terre était couverte de cèdres gigantesques régulièrement disposés, bien espacés entre eux et sans aucun encombrement d'herbes et de broussailles à leurs pieds. Le sol était uni comme si la main de l'homme l'eût disposé, et on pouvait librement circuler sous les arbres sans éprouver le moindre obstacle. J'étais saisi d'admiration.

Après deux heures d'une marche rapide dans ce parc enchanté, nous arrivâmes à un point d'où l'on découvre une magnifique et large vallée peu boisée mais couverte de la plus riche verdure. Vers le milieu on apercevait un petit nombre de cases et quelques champs de maïs. Enfin nous revoyions donc des habitations humaines! Cette vue nous fit éprouver une vive sensation de plaisir. C'étaient, en effet, les premières qui s'offraient à nos yeux depuis notre départ; ce seraient aussi, les premières figures humaines, car à l'exception du brigand qui nous avions aperçu, aucun homme ne s'était montré à nos regards.

Arrivés au village, je me dirigeai aussitôt vers la case de plus belle apparence, où je demandai l'hospitalité qui me fut accordée par une *señora* de peau presque blanche, arrivée à la maturité de l'âge, mais encore assez bien conservée. Auprès d'elle était sa fille, jeune et belle personne qui paraissait la reine de la contrée et devait faire battre bien des cœurs. Mais

cette hospitalité qu'on ne refuse jamais au désert, au lieu d'être pleine d'abandon et de simplicité, comme à l'ordinaire, avait quelque chose de contraint qui me frappa tout d'abord.

Cependant tandis que nos hôtesses préparaient notre repas, j'avais fait décharger nos mules pour leur donner du repos et relever leurs forces au moyen d'une ample ration de maïs dont elles étaient privées depuis longtemps. Nous nous laissions aller au sentiment si naturel de plaisir qu'on éprouve à se retrouver parmi les humains, après de longs jours passés dans la solitude des bois au milieu de pays sauvages. Mais bientôt je remarquai que nos hôtesses et d'autres indigènes qui s'étaient attroupés autour de nous, examinaient alternativement mes bagages et nos armes, puis se regardaient pour se communiquer leurs impressions. Mon guide paraissait inquiet et pressait le départ. « Ah! seigneur, me disait-il tout bas, il faut partir, il faut partir, car ce pays n'est pas sûr. » A ces divers signes, je compris que les dangers de la route commençaient réellement ici, aux abords des habitations de l'homme. A cette pensée je ne pus maîtriser un serrement de cœur et un sentiment de tristesse qui n'étaient point l'effet de la peur. Eh! quoi, me disais-je, chevauchant en silence, les bêtes féroces respectent, secourent même celles de leur espèce ; elles vivent d'accord entre elles et se rencontrent avec bonheur dans les déserts ; l'homme leur serait donc inférieur en moralité, en fraternité, puisqu'il doit redouter l'approche de ses semblables! Et en effet, il semble avoir le triste privilége de haïr son espèce, de lui tendre des embûches et de chercher à la détruire. Et par une transition instantanée, ma pensée, se portant de l'état à demi-barbare qui m'entourait à l'état le plus avancé de la civilisation, me montrait l'homme sous un aspect non moins effrayant. Ici, en effet, on n'assassine plus par le poignard, mais par la perfidie, par la trahison, par la calomnie! Mon Dieu! m'écriai-je, quelle affreuse vérité vous faites luire à mes yeux! Auriez-vous donc voulu compenser la supériorité de

l'intelligence humaine, par celle de la moralité dont vous avez doué les bêtes féroces ! Et pour éloigner ces sombres pensées, je pressai mon cheval et me rapprochai de mon frère qui chevauchait à l'avant-garde.

A mesure que nous avancions, l'aspect général du pays changeait sensiblement. Ce n'était plus la forêt non interrompue; mais des alternatives de beaux bois, de magnifiques herbages à l'état de nature et quelquefois des monceaux de rochers à découvert. Vers le soir, une superbe vallée se déploya devant nous. Elle offrait l'aspect d'une vaste prairie parsemée de bouquets de chênes, de gigantesques sapins et de cèdres. Au milieu, apparaissait une masse quadrangulaire, non point de cases indiennes, mais de véritables bâtiments en pierre comme on les construit en Europe. A l'une des extrémités de cette construction, était une tour élevée qui, après un moment d'examen, me parut être une cheminée de haut fourneau ou de grande forge. Ce spectacle était pour moi, si inattendu, si extraordinaire que, croyant rêver, je me frottai les yeux comme pour m'assurer que je ne dormais pas. Dans ma surprise, je courus au guide pour en obtenir des renseignements; mais je ne pus en tirer que de vagues et incohérents.

« Mais enfin, lui dis-je, impatienté par ses réticences, voilà des maisons; il doit y avoir des habitants, des européens sans doute, et nous allons passer la nuit parmi eux!

« — Oh! non, seigneur, répondit-il avec un sentiment de visible terreur; il n'y a personne, et nous ne pouvons pas y coucher.

« — Mais s'il n'y a personne, qui donc pourrait nous empêcher de coucher à l'abri, sous un toit? »

Sa réponse fut encore plus embarrassée, et la seule chose que j'y pus comprendre, ce fut qu'il fallait bien se garder de s'arrêter, pour la nuit, dans cet endroit. Cet homme était-il dominé par la crainte des brigands ou par un sentiment de terreur superstitieuse? Je ne pouvais le dire, mais enfin je cédai mal-

gré moi à son insistance et nous allâmes camper à une demi-lieue plus loin, au milieu de la prairie dont l'herbe était assez haute pour cacher nos chevaux aux regards indiscrets que nous redoutions. Toutefois, en passant près des bâtiments, je m'arrêtai quelques instants pour les examiner. J'entrai, à cheval, dans un grand atelier de belle construction, dont la porte, en bonne menuiserie toute neuve, était ouverte à deux battants. Il contenait une foule d'outils de toute sorte, des meules à repasser, des haches, des herminettes, des pièces de bois équarries et des planches débitées. A l'un des côtés se trouvait un grand fourneau à fondre les métaux, surmonté d'une belle cheminée en briques. Un bâtiment isolé, à quelques pas de distance, laissait voir par une ouverture, qu'il était entièrement rempli jusqu'au toit, de charbon de bois de chêne de la meilleure qualité, destiné sans doute, à alimenter le fourneau. Tout auprès de ce dernier, était, dans une cage en maçonnerie, une roue hydraulique en chêne, de 24 pieds de diamètre, qui devait être mue par une prise d'eau sur la hauteur voisine, au moyen de canaux creusés dans des troncs d'arbres, lesquels étaient posés à leur place. Cette roue avait sans doute pour objet de mettre en mouvement les souffloirs du fourneau. Le tout était neuf, parfaitement exécuté, dans le meilleur état possible, et rien n'annonçait le désordre de l'abandon.

Ne pouvant croire que toutes ces richesses fussent abandonnées, je cherchais instinctivement des habitants ; mais ce fut en vain. Personne ne se montra, et comme toutes les portes du grand bâtiment quadrangulaire étaient fermées, je ne pus y pénétrer et dus m'éloigner de ce lieu, malgré l'indicible regret que j'en éprouvais.

Pendant la nuit suivante je ne pus dormir, tant mon esprit était préoccupé de ce sujet. Je la passai presque tout entière à faire la garde ; car dès lors, la nécessité devenait impérieuse de veiller avec la plus extrême exactitude. Dès que le jour fut

venu, je me levai avec la détermination arrêtée d'aller visiter, en détail, l'usine dont la présence en ce lieu et l'abandon n'étaient pas moins énigmatiques pour moi que le sphinx de Thèbes. Le guide fit encore, mais vainement, des instances pour m'empêcher d'accomplir mon projet. Laissant mon frère à la garde du convoi, avec l'ordre que tout fût prêt pour le mettre en route dès mon retour, je m'éloignai, seul, après avoir soigneusement vérifié l'état de mon fusil.

En retournant vers l'usine abandonnée, mes regards étaient fixés sur ses bâtiments considérables dont je découvrais tout l'ensemble symétriquement disposé. Arrivé à la porte du haut fourneau que j'avais visité la veille, je mets pied à terre, j'attache mon cheval à l'intérieur de la grande pièce qui le précédait, et puis, après avoir revu tous les objets qui avaient attiré mon attention, comme pour m'assurer qu'ils n'étaient pas les fruits d'un rêve, je commençai l'inspection du grand carré principal en forme de forteresse. Les portes étant closes de ce côté, j'en faisais lentement le tour, cherchant une ouverture qui me permît de pénétrer à l'intérieur. Vers le milieu de la façade du côté Sud, je trouvai, non pas une porte, mais une espèce de brèche étroite par laquelle je pénétrai sans hésiter et m'avançai jusqu'au milieu d'une vaste cour carrée de 100 mètres de côté environ, laquelle était entièrement entourée de bâtiments continus, à un seul rez-de-chaussée et couverts en tuiles. Là, je m'arrêtai et parcourant du regard cet ensemble imposant, je vis que trois côtés du carré étaient percés de portes à égales distances les unes des autres qui indiquaient des logements séparés. L'autre côté, disposé pour magasins et ateliers, était fermé par un mur à mi-hauteur. Les magasins étaient remplis de bois débités en planches de tous échantillons, courbes, madriers et autres, presque tous de la plus belle qualité de chêne et empilés avec la plus parfaite symétrie.

Mon étonnement était à son comble, lorsque tout à coup,

un frisson me parcourut le corps de la tête aux pieds. Je venais d'apercevoir, au milieu du côté du bâtiment qui me faisait face, une porte entr'ouverte qui me parut s'agiter légèrement. Quelqu'un se cachait là sans doute, et j'étais venu moi-même me jeter dans un traquenard. Je regardai rapidement autour de moi et, comme par un sentiment de crainte que ma retraite ne fût déjà coupée, mes yeux cherchèrent la brèche par où j'étais entré. Il n'en était rien ; partout régnait le même silence. Par pur instinct de conservation, je fis un mouvement pour m'éloigner de ce lieu ; mais je m'arrêtai aussitôt, retenu par un autre sentiment qui parla plus haut dans mon cœur, celui de la dignité humaine. M'éloigner c'était, en effet, céder à l'impression de la peur que me faisait éprouver, malgré moi, le morne silence qui régnait dans cette espèce de tombeau au milieu duquel je me trouvais. Rien pourtant ne me retenait ; je n'avais que faire en cet endroit ; pourquoi donc m'exposer à un danger possible en restant dans un lieu dont les brigands de la contrée ou les bêtes féroces de ces déserts, faisaient peut-être leur quartier général ? Ces pensées rapides, dictées par la raison, ne purent me déterminer. Je me sentais retenu là, comme malgré moi, par une force irrésistible ; je ne m'en irais qu'après avoir satisfait ma curiosité.

Ma résolution arrêtée, et ayant à la main mon fusil armé de ses deux coups, je m'avance résolûment vers la porte entr'ouverte. Arrivé auprès d'elle, je m'arrêtai un instant ; mon cœur battait avec une extrême violence ; il me semblait que je touchais à un moment critique ; je pouvais encore m'éloigner ; je ne le voulus pas. Après ce moment de lutte intérieure qui n'avait pas duré vingt secondes, je fis un pas vers la porte et la frappant de la crosse de mon fusil, elle s'ouvrit à deux battants comme par l'effet d'un ressort ou comme si elle eût été tirée par des mains invisibles. Mes regards plongeant alors dans l'intérieur, je me trouvai en face d'une table couverte d'un tapis vert sur lequel était une poire à poudre.

Tout autour de la table, étaient des chaises rangées comme pour un conseil. C'est ici, me dis-je, qu'on m'attendait ! mais personne ne se montre ; aucun mouvement ne se manifeste. Après un moment de silence solennel et pénible, j'appelle à haute voix; personne ne répond. Je descends alors avec précaution deux marches et je me trouve dans une salle spacieuse. A l'une de ses extrémités se trouvait une séparation en planches à hauteur d'appui où se trouvait un lit entouré de chaises. A l'extrémité opposée, une porte ouverte donnait dans une chambre que je visitai. J'ouvris les armoires dans lesquelles je ne trouvai qu'une bouteille à rhum vide et recouverte de cuir en place d'osier. Après avoir examiné tout et m'être assuré qu'il n'y avait personne, je sortis emportant la bouteille et la poire à poudre. Les portes des autres habitations étant fermées, je visitai en détail les magasins d'approvisionnements dont l'étendue et la richesse portèrent mon étonnement à son comble. Je ne pouvais me persuader que tout cela fût abandonné en partage aux brigands et aux bêtes sauvages de la forêt.

Cependant, ma curiosité étant satisfaite, je pensai à rejoindre au plus vite, le convoi qui m'attendait pour se mettre en route. Je m'éloignai donc, mais à pas lents, et m'arrêtant sur la brèche, je jetai un dernier regard autour de moi, comme pour me prouver à moi-même que je maîtrisais ce sentiment de vague terreur qu'inspire la solitude et plus encore la présence de ruines toutes neuves dont la cause nous est inconnue. Mais une nouvelle crainte traversa alors mon esprit; si mon cheval avait été enlevé ! Cette pensée me fit hâter le pas et ce ne fut pas sans un sentiment de joie bien vive que je l'entendis hennir à mon approche et en me revoyant, comme si la solitude et l'isolement l'eussent effrayé aussi. Dès que je fus en selle, et par un mouvement mécanique, je le lançai au galop ; mais je le retins aussitôt, pour continuer ma route au petit trot, car je ne voulais pas céder au sentiment de secrète

terreur qui me poursuivait encore. Cependant je regardais de temps en temps derrière moi, comme pour m'assurer que je n'étais pas poursuivi ; mais cette précaution me semblait dictée par la simple prudence.

Chemin faisant, je pensais à la multitude d'hommes que pourraient nourrir dans l'abondance, au moyen d'un travail modéré, les vastes et fertiles contrées désertes que je venais de traverser. Et contemplant par la pensée, l'état précaire de millions d'hommes qui, en Europe, arrachent péniblement une existence misérable à des terres arides, rocailleuses et morcelées par lambeaux, je désirais l'émigration dans l'intérêt général de l'humanité. Mais par une loi singulière du cœur humain, il semble que l'homme s'attache d'autant plus au lieu qui l'a vu naître, qu'il y est plus malheureux. Il faut avoir atteint déjà un certain degré de bien-être pour désirer l'améliorer encore. Mais cette condition même demande aussi un certain développement des facultés de l'esprit, dont nos populations agricoles de France sont privées par des pouvoirs publics qui le redoutent.

Le hameau de la veille et l'usine abandonnée que je venais de quitter, étaient des indices certains que nous approchions d'un grand centre de population. En effet, la ville de *Durango* n'était plus qu'à vingt-cinq lieues de distance et nous devions l'atteindre le lendemain. Nous étions à la neuvième journée de marche. Le pays était toujours beau par sa végétation, mais il devenait de plus en plus coupé, accidenté et d'accès difficile. Il se couvrait, de distance en distance, de dépôts de roches et de pierres isolées, d'origine volcanique, parmi lesquelles s'élançaient des arbres vigoureux. Vers le milieu du jour nous rencontrâmes une troupe de quatre à cinq cents chevaux chassés à travers champs et au grand galop, par deux *rancheros* supérieurement montés. Comme l'un d'eux passait près de moi, je lui demandai si la route, en avant, était sûre et sans danger. Il s'arrêta une minute pour me dire seulement :

« ah ! seigneur, soyez sur vos gardes; la route est infestée de brigands; » puis il reprit sa course rapide.

La plus active vigilance devenait donc nécessaire; aussi, le soir venu, au lieu de camper dans le voisinage du sentier, je m'en écartai à une demi-lieue et, marchant en tête du convoi, je mis le plus grand soin dans le choix de mon bivouac. Je le fixai à l'entrée d'une étroite vallée cachée par un grand amas de laves au sommet duquel était un vieux chêne dans une position inclinée, qui me parut propre à établir une vigie. Au pied de ce rempart naturel, je fis dresser la tente dans laquelle tous les bagages réunis furent soigneusement attachés ensemble afin qu'aucune partie ne pût être enlevée subrepticement. Le feu fut allumé à cinquante pas de la tente, dans un creux et au pied d'une roche isolée de manière à cacher, du côté de la route, des lueurs qui pouvaient nous trahir.

Nous veillâmes une grande partie de la nuit, faisant des rondes fréquentes aux alentours et fixant, de temps à autre, l'oreille contre terre pour nous assurer si quelqu'un se mouvait dans les environs. Vers deux heures du matin, à ce moment où le sommeil devient irrésistible, je m'étais assoupi sous la tente, le fusil dans mes mains, pendant que mon frère veillait au dehors. Le guide et les muletiers étaient couchés autour du feu, ayant aussi leurs armes auprès d'eux. A ce moment je fus tiré de mon assoupissement par un grand bruit et me précipitai hors de la tente. Je crus que mon camp était attaqué; il n'en était rien pourtant. Voici quelle était la cause de cette alerte: le guide, accroupi auprès du feu, s'était réveillé et y jetait machinalement quelques branches pour l'alimenter, lorsqu'il aperçoit de l'autre côté du foyer, en face de lui et le regardant fixement, un ours énorme qui, assis par terre, se chauffait aussi très-tranquillement et avec une apparence visible de satisfaction. A sa vue, le guide effrayé poussa un cri terrible auquel répondirent les muletiers en saisissant leurs armes, et mon frère et moi nous accourûmes les fusils

armés. Tout cela n'avait pas duré dix secondes, tant nous étions bien préparés et sur nos gardes. Cependant l'ours, dans l'honnêteté de sa conscience, ne comprenant pas la cause de ce tumulte, ne bougeait pas; mais enfin voyant qu'il était menacé, il poussa un souffle bruyant, comme signe d'indignation plutôt que de menace et s'éloigna au petit trot. Quelques instants après, il allait passer au milieu de nos chevaux qui paissaient à deux cents pas de là. Effrayés par sa présence, tous ces animaux poussèrent des souffles de terreur et nous les entendîmes fuir dans toutes les directions. L'ours, à l'égard duquel nous n'avions pas respecté les droits de l'hospitalité, allait-il s'en venger en les étranglant? Nous le craignîmes sérieusement. Cependant le jour étant venu, nous eûmes la satisfaction de les retrouver tous intacts et bien portants. Quelques-uns s'étaient rapprochés du camp comme pour y chercher protection, tandis que d'autres, égarés par la terreur, s'étaient éloignés et nous eûmes quelque peine à les réunir.

Enfin, nous en étions à notre dernière journée et le soir même nous coucherions dans une ville, si Dieu nous continuait sa protection. Je marchais en tête du convoi pour éclairer la route, lorsqu'à deux lieues de distance, j'aperçois un homme, enveloppé dans son *sarape*, couché en travers du chemin. Ici, le pays était découvert et la vue s'étendait au loin en avant, sur un espace rocailleux et fortement accidenté. Après avoir, du regard, sondé les environs, je pousse mon cheval vers cet homme qui faisait semblant de dormir. « Retirez-vous du chemin, lui dis-je, afin que mes mules puissent passer. » Il se leva lentement, sans répondre et ses regards s'arrêtèrent aussitôt sur mon fusil tout prêt dans mes mains pour un usage immédiat. A cette vue il éprouva un tressaillement visible et s'éloigna de quelques pas sans proférer une parole. Le convoi arrivant en ce moment, cet homme, qu'à première vue, j'avais jugé être la sentinelle avancée d'une bande, se mit à le suivre en liant

conversation avec mes muletiers. En même temps, il examinait d'un œil exercé, les bêtes de somme, cherchant à pénétrer la nature du chargement. Ne voulant pas lui laisser le temps de satisfaire son indiscrète curiosité, je retourne vers lui et lui ordonne impérieusement de s'éloigner. Il résista un instant, disant qu'il allait aussi à *Durango* et qu'il pouvait bien suivre le chemin que nous suivions nous-mêmes. Mais lorsqu'il vit que je le couchais en joue très-sérieusement, il s'éloigna à quelque distance, puis s'arrêtant, il tira de sa ceinture, un poignard que cachait son *sarape* et le brandissant vers nous il s'écria : « Allez, si vous êtes encore en vie, vous pouvez en rendre grâces à la Vierge qui vous a cachés la nuit dernière! » Puis il disparut dans la direction d'un *rancho* qu'on apercevait au loin et dans les environs duquel nous distinguions des hommes à cheval.

Nous arrivions enfin à *Durango* vers les quatre heures du soir. En passant devant l'octroi de la ville, je fis arrêter mon convoi et mis pied à terre pour présenter à l'officier de la douane, les passavants de mes lingots. Aussitôt qu'il les eut examinés, il s'écria d'un air qui indiquait la plus violente contrariété : « Comment! vous venez de si loin avec des lingots et vous n'avez pas été arrêtés par les voleurs! c'est vraiment incroyable! Eh! continua-t-il avec agitation, pourriez-vous me dire s'il vient encore d'autres convois d'argent par le même chemin? »

Je ne répondis pas à sa question; car tout, dans ses manières et son langage, m'avait fait comprendre aussitôt, qu'il avait un intérêt personnel dans les vols commis par les bandes des environs. A cette époque, en effet, il était notoire que la plupart des officiers et employés supérieurs du Mexique, et particulièrement ceux de Mexico, s'intéressaient à ces opérations de brigandage sur les routes; Santa Anna lui-même, le président de la République, n'échappait pas entièrement au soupçon.

CHAPITRE XXVII.

Amis à Durango. — Maison des Monnaies. — Départ en coche. — Je quitte le coche. — San Luis Potosi. — San Miguel el Grande. — Le caporal et saint Antoine. — Canal de Huehuetoca. — Vue du bassin de Mexico — Arrivée à Mexico.

Il faut l'avoir éprouvé, soi-même, pour comprendre à quel point l'existence dans les forêts donne à l'homme civilisé un aspect sauvage; combien aussi, l'habitude de vivre parmi les arbres dans les déserts, sans autre voisinage que celui des êtres animés mais immobiles de la création, a de charmes secrets. J'ai souvent pensé que c'est à l'influence de cet attrait mystérieux qu'il faut attribuer l'invincible attachement des sauvages à leur état primitif. A notre arrivée à Durango, notre barbe était longue, nos cheveux roides et hérissés, et notre teint basané approchait de celui des naturels. Nous éprouvions comme un vague regret des forêts que nous avions quittées et une certaine contrainte parmi la foule mouvante et affairée de la ville. Mais par compensation, et malgré la fatigue de cette longue route, nous nous sentions une force et une vigueur extraordinaires.

Depuis six ans j'avais quitté cette ville que je revoyais avec plaisir et où quelques jours m'étaient nécessaires pour préparer les moyens de continuer mon voyage. J'y retrouvai plusieurs des amis que j'y avais laissés et le premier, parmi eux, don Manuel Gomez, excellent homme qui m'avait reçu chez lui avec la plus grande bonté, lorsque, bien jeune encore, je n'avais ni expérience du monde ni position acquise. J'y retrouvai aussi M. Martin, compatriote d'humble origine, mais

homme de bonne conduite, de bonne tenue, qui avait su se faire estimer et se créer une position de fortune, dans le commerce de la tannerie. Je dus à ce dernier la connaissance d'un autre français qui occupait alors à Durango, une position importante entourée d'une grande considération. C'était M. Brasdefer, investi de la direction de la maison des monnaies en vertu d'une loi. J'éprouve un plaisir singulier à mentionner, sur mon chemin, le nom de ceux de mes compatriotes, si modestes que soient leurs moyens, qui, à un titre quelconque, honorent à l'étranger le nom de la patrie.

Parmi les États composant la confédération mexicaine, cinq jouissaient alors du droit de battre monnaie. C'étaient ceux de *Mexico*, *Guadalaxara*, *Zacatecas*, *San Luis Potosi* et *Durango*, tous situés au milieu de contrées riches en mines d'argent dont l'exploitation est la principale, presque l'unique industrie. Soit par l'infidélité de ses employés, soit par leur ignorance et leur incapacité, l'État de Durango n'avait pu continuer la fabrication des monnaies et s'était même trouvé en déficit considérable par le fait de ses diverses tentatives. Par suite de cet état de choses, le pays se trouvait en grande souffrance, les mineurs ne pouvant convertir en espèces, les produits de leurs exploitations. Ce fut dans cette conjoncture que M. Brasdefer, ancien employé de la maison des monnaies de Paris, arriva muni de recommandations et certificats qui suffirent à la législature pour lui confier cette importante entreprise. Homme capable et doué d'une grande énergie, il avait, en peu de temps, mis la fabrication des monnaies au courant, à la grande et universelle satisfaction de la contrée. Pour en arriver là, il lui avait fallu beaucoup d'habileté et de capacités réunies ; car dans ce pays peu avancé en industrie, il devait tout faire par lui-même. En l'absence de mécaniciens, de charpentiers, d'ajusteurs, il devait l'être lui-même. Et comme pour ajouter à toutes ces difficultés, il lui manquait un bras. Cependant il avait rapidement pourvu à tout, et, le jour même de ma visite,

il faisait fondre une grosse vis de balancier. Il voulut bien me faire parcourir ses ateliers dans lesquels régnait l'ordre le plus exact et une grande activité. De plus, il me fut personnellement utile dans la circonstance suivante : Embarrassé par mes lingots d'argent dont le poids retardait ma marche et augmentait beaucoup les dangers de mon voyage, je désirais les convertir en une matière plus précieuse et moins pesante. Mais l'or est rare à Durango, attendu que les mines de sa circonscription ne produisent que de l'argent. Cependant on y apporte des quantités assez importantes d'un métal qu'on nomme *orochi* provenant de mines situées dans le Nord-Ouest et dites de *Jésus-Maria*. Ce métal est un composé d'argent et d'or dans la proportion d'environ six cents millièmes de ce dernier. Mais il n'existait aucun moyen d'affinage, de sorte qu'il fallait le prendre dans cet état. M. Brasdefer me fixa sur sa valeur intrinsèque, et je pus ainsi, en toute sécurité, opérer un échange très-utile en ce qu'il réduisait des neuf dixièmes, le poids que j'avais à transporter.

M. Brasdefer m'apprit que l'usine abandonnée que j'avais visitée sur ma route, avait été construite par une société d'Allemands qui se proposaient d'exploiter les riches minerais de fer natif qui abondent dans les environs de Durango. La construction terminée, on avait reconnu qu'elle était trop éloignée et que le prix des transports rendait l'exploitation impossible. Alors cette société était venue fonder un autre établissement auprès de la ville où elle opérait en ce moment. Mais alors encore, elle éprouvait les plus grandes difficultés à mettre en fusion le fer natif, dont la composition chimique résistait à l'action du calorique et des fondants connus. En bon voisin et aussi dans un intérêt scientifique et industriel, il s'était employé à vaincre les obstacles imprévus que présentait cette opération, et l'on touchait, me dit-il, au moment de la réussite.

M. Brasdefer avait épousé une femme de sang indien dont il avait eu plusieurs enfants. Il faisait une fortune rapide,

lorsque, peu de temps après mon passage, il fut assassiné par un Allemand, à la suite de contestations dont l'origine m'est inconnue.

Pour continuer mon voyage, je cherchais des compagnons, dans l'intérêt d'une commune sécurité. Don Manuel Gomez me fit connaître une famille de ses amis qui se disposait à partir pour Mexico avec une voiture et un équipage à la mode du pays. Cette famille se composait d'une dame ayant deux petits enfants et d'un jeune homme de dix-huit ans, son neveu. Heureux de nous avoir, mon frère et moi, pour l'escorter et lui donner protection, elle nous fit les conditions les plus convenables quant à la proportion des frais à ma charge. Nous tombâmes donc aisément d'accord. Je conservais deux domestiques bien montés et deux mules de charge pour transporter nos effets, nos deux selles et mes lingots. Cet équipage, mêlé à celui de nos compagnons, suivrait le coche dont la vitesse ne pouvait être fort grande, par des routes non entretenues et même la plupart du temps non tracées.

Le jour du départ étant venu, nous nous rendîmes à la maison d'où il devait s'effectuer ; c'était le matin de bonne heure. J'arrivai avec mon équipage tout prêt pour le départ immédiat, croyant n'avoir plus qu'à monter en voiture; je me trompais. La cour de la maison était remplie d'une multitude de mules, tant pour l'attelage que pour le rechange en route et pour le transport des domestiques et des bagages. Le coche, antique machine qu'on aurait pu croire sortie de l'arche de Noé, occupait le centre de la cour; il était surchargé de malles, de paquets et de matelas, mais n'était pas encore attelé.

C'était alors, dans ce pays, chose rare et des plus compliquées que la mise en mouvement d'une voiture pour un long voyage. Avec des cochers très-inhabiles, il fallait conduire un véhicule mal organisé, par des chemins souvent à peine frayés et quelquefois à travers champs. En l'absence d'hôtels sur ces routes, il fallait transporter la literie et aussi des provisions

de bouche. L'attelage se composait de six mules qu'on changeait au milieu du parcours de la journée ; il fallait donc, à cet effet, conduire au moins une douzaine d'autres mules que des domestiques, bien montés, chassaient devant eux en avant de la voiture. Ce nombre était en prévision du remplacement nécessaire de celles qui se fatiguant en route, ou s'égarant, ou se cassant les jambes, devaient être abandonnées à leur sort.

Après plusieurs heures d'attente, on commença à atteler. On mit d'abord, d'un côté du timon, une mule assez douce qui paraissait habituée au service ; ensuite, on laça un fort mulet pour le mettre de l'autre côté. Mais celui-ci, en voyant de quoi il s'agissait, se cabra et rua de telle manière qu'on fut obligé de le jeter à terre pour lui mettre la bride et le garnir de son harnais ; c'était une bête indomptée et très-farouche. On fut une grande heure pour parvenir à l'attacher à la voiture, bien qu'on lui eût bandé les yeux. Ce début me parut de mauvais augure, et je commençai à regretter de me trouver empêtré dans une expédition ainsi organisée. Enfin, après deux grandes heures de travail, de tapage et de cris, on se mit en devoir de monter en voiture. La dame et ses petits enfants montèrent d'abord ; mon frère et moi nous montâmes ensuite. Les premiers objets qui frappèrent mes regards, furent deux pots de chambre installés sous la banquette comme sous un lit. Cette vue peu agréable augmenta encore mon regret, par les conséquences qu'elle présentait à mon esprit ; mais il n'y avait plus à reculer. La porte cochère s'ouvre, les mules de rechange sont lancées au dehors ; nos cochers, car ils étaient deux conduisant en selle, font claquer leurs longs fouets et veulent aussi lancer la voiture ; mais alors le mulet sauvage se cabre, se débat avec fureur, et finit par s'empêtrer dans les traits et tomber sur le flanc dans un paroxysme de rage. Il ne voulait plus se relever ; plusieurs hommes qui étaient là pour aider au départ se précipitent sur lui et le rouent de coups.

Ensuite ils le relèvent, à moitié assommé, et toujours les yeux bandés, il se laisse entraîner par la voiture plutôt qu'il ne sert à la tirer.

Le soir nous campâmes à cinq ou six lieues de notre point de départ, harassés de fatigue, car cent fois nous avions dû descendre de voiture, soit pour dégager une mule empêtrée dans ses traits, soit pour en arranger une autre qui perdait sa bride, soit enfin pour pousser à la roue dans les ravins. A la fin de cette première journée, j'étais tout à fait désolé de ma malencontreuse association, tandis que nos compagnons, au contraire, s'en louaient beaucoup ; car ils trouvaient en nous, deux hommes bien armés et déterminés à défendre la société envers et contre tous.

Le troisième jour dans l'après-midi, nous traversions une grande et large vallée dont la partie inférieure, inondée par des pluies récentes, formait un lac dans lequel nos mules avaient de l'eau jusqu'au poitrail. Arrivés au milieu, après mille efforts de nos cochers, les mules refusèrent absolument d'aller plus loin. Celles de rechange et celles qui portaient nos effets avaient traversé l'eau et nous attendaient sur l'autre bord, sous la garde de deux domestiques, tandis que les autres, entourant la voiture, faisaient mais inutilement, les plus grands efforts pour la faire avancer. Pendant ce temps d'immobilité au milieu des eaux, je me livrais à cette méditation profonde et sérieuse qui précède presque toujours une résolution grave et définitive. Repassant dans ma pensée les inconvénients de ma position, je me disais que voyager ainsi était une condition misérable à laquelle tout était préférable, et que vouloir persister à convoyer nos compagnons serait de ma part un acte de dévouement absurde, puisque je n'étais lié à eux par aucun autre sentiment que celui de la convenance qui cessait d'exister pour moi. En ce moment, on apercevait au loin une *hacienda* dont la vue m'inspira la marche que j'avais à suivre et que je mis à exécution sur-le-champ. J'appelle l'un de

mes domestiques dont je prends le cheval, le laissant lui-même pour aider à tirer la voiture du bourbier, et me faisant accompagner par l'autre, je traverse l'eau et me dirige vers cette *hacienda* avec toute la vitesse possible. Là, j'achète deux excellentes montures, et revenant aussitôt vers le convoi, je le trouvai rendu enfin sur le bord du lac. L'attelage était exténué, il fallut le changer afin d'arriver au lieu que nous devions atteindre. Mais alors mon frère et moi, montés sur d'excellents chevaux frais, et libres des entraves qui depuis trois jours nous pesaient si fort, nous marchions en avant, heureux comme un garde national mis à la porte de l'hôtel des haricots après trois jours de détention. Le soir même, j'annonçai à nos compagnons, ma résolution de les quitter pour continuer mon voyage à cheval. Cette détermination parut les chagriner si fort, que je consentis à les convoyer encore pendant deux jours, dans un trajet présentant des dangers qu'ils redoutaient. Après ce temps je les quittai, prenant une direction différente afin de diminuer leurs regrets. Je passai par le *Real de Sombrerete*, par celui plus important de *Zacatecas*, et, dix jours après mon départ de Durango, j'arrivais à San Louis Potosi.

C'est ici que j'avais fait mes principales opérations de commerce pendant quatre ans. Mon intention étant de transporter à Mexico le siége de mes opérations futures, je devais auparavant, clore définitivement pour le passé. De plus, comme je n'avais eu jusqu'alors aucunes relations de commerce avec cette ville, je sentais le besoin de me procurer de bonnes lettres de recommandation. Mes anciens amis Holt et C[ie] (maison allemande), Didier, Dall et C[ie] (maison américaine), et autres qui m'avaient fait l'accueil le plus amical, s'empressèrent de m'en fournir pour quelques-unes des principales maisons. Quatre jours me suffirent pour ces opérations, et je me remis en route pour Mexico, où j'arrivai après huit longues journées de marche.

La seule ville de quelque importance qui se trouve sur cette

route est *San Miguel el Grande*, que je ne connaissais pas encore. A une lieue de distance se trouve une rivière profonde mais peu rapide, encaissée entre des bords très-élevés. Les bacs sont inconnus au Mexique, mais nous trouvâmes des Indiens qui attendent les voyageurs pour les transporter avec leurs effets sur l'autre bord. Nos mules furent déchargées ; les effets et les selles furent mis dans des *canoas* (pirogues), et tous nos animaux, chassés dans la rivière, la traversèrent à la nage et arrivèrent à l'autre bord en même temps que nous.

San Miguel, où je dus séjourner pendant deux jours pour cause d'indisposition, est une jolie ville de cinq mille habitants, située dans une position élevée et fort agréable. Elle est renommée, dans tout le Mexique, pour la fabrication des couvertures de laine, des *jorongos* (couvertures-manteaux) et des *rebozos* (écharpes à l'usage des femmes). L'industrie de la filature et du tissage occupe la totalité de sa population. On n'y fabrique pas les *rebozos* de luxe en pure soie et en soie mêlée de coton, ni les *jorongos* si riches en couleurs éclatantes et en dessins bizarres, à l'usage des classes les plus riches, pour lesquels Mexico et Puebla ont une juste renommée. On y produit tous ces articles, qui sont de première nécessité, mais en qualités moyennes et inférieures, à l'usage des classes aisées et pauvres. Cependant il y a du goût et de l'intelligence dans cette fabrication qui, eu égard à l'absence absolue de moyens mécaniques et d'instruction, demande toute l'aptitude si remarquable du peuple mexicain pour l'imitation. Dans le *meson* (auberge mexicaine) où je passai deux jours, j'admirai un artiste indien occupé, du matin au soir, à tracer sur des couvertures de laine, des dessins qui devaient servir à l'exécution de broderies et autres ornements à l'aiguille. Il tirait des lignes droites, traçait des courbes ou des zigzags sans le secours d'aucun instrument de précision, ce qui me parut demander une grande justesse de coup d'œil et une adresse singulière de la main. Il avait auprès de lui un petit vase contenant un li-

quide rouge un peu épais et à base de cochenille; il y trempait un morceau de bois taillé en biseau avec lequel il traçait ensuite d'une main rapide et assurée le dessin demandé.

Au delà de San Miguel, le pays n'offre rien de remarquable et présente partout l'aspect ordinaire du grand plateau mexicain. Quoique peu peuplé, il l'est néanmoins assez pour que, presque chaque nuit, le voyageur trouve un abri dans quelque pauvre case indienne. Toutes ces cases éparses, qu'on nomme *ranchos*, dépendent des grandes propriété nommées *Haciendas*, établies à la suite de la conquête, sur le pied du servage en Europe au moyen âge, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs. Ces *ranchos* servent à loger les familles commises à la garde des troupeaux de bœufs, de chevaux, de moutons et de chèvres ou aux travaux de l'agriculture. Le chef porte le titre de *caporal*, et c'est à lui que les voyageurs doivent s'adresser pour obtenir l'hospitalité, le maïs nécessaire à leurs montures, pour acheter des chevaux lorsqu'ils en manquent ou pour tout autre service dont ils peuvent avoir besoin.

Tenus dans une ignorance absolue de toutes choses, ces pauvres gens sont naturellement fort superstitieux. Je savais cela de longue date, et pourtant je fus surpris par un fait qui dépassa de beaucoup l'idée que j'en avais conçue. Un matin, le domestique chargé de ramener nos montures du pâturage, arriva beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire et avec un cheval de moins, qu'il n'avait pu retrouver. Je m'adressai aussitôt au caporal du *rancho* pour qu'il mît plusieurs de ses cavaliers à la recherche du cheval égaré. Occupé en ce moment à battre le briquet pour allumer une cigarette en feuille de maïs qu'il serrait toute préparée entre ses lèvres, il répondit d'un air capable qui semblait cacher un mystère: « C'est inutile, je n'enverrai personne, et votre cheval sera bientôt retrouvé; soyez tranquille. » Aussitôt appelant sa fille, jolie Indienne de dix-huit ans: « Maria Josefa, lui dit-il, allume une chandelle à monseigneur saint Antoine pour qu'il ramène le cheval de ce cava-

lier. » A cet ordre qui lui parut très-familier, la jeune fille alluma une petite chandelle de suif et alla la placer dans une sorte de bobèche en fer-blanc, incrustée sur une planchette qui faisait saillie au bas d'une image grossière suspendue au fond de la case.

Peu confiant dans l'efficacité de ce moyen et malgré ma connaissance de la ténacité indienne en matière de crédulité superstitieuse, je ne pus m'empêcher de laisser paraître de l'impatience; ce que voyant, le caporal me répéta d'un air assuré qui me parut empreint d'une certaine pitié pour mon ignorance: « Soyez tranquille, votre cheval ne peut manquer de vous être rendu tout à l'heure. » Je m'exhortai donc à la patience, non sans admirer la naïve confiance de cet homme, sachant d'ailleurs, que tout serait inutile pour changer sa résolution.

Cependant la chandelle avait brûlé tout entière, et le cheval n'était pas de retour. Le moment me parut arrivé de presser sa recherche par les moyens humains que j'avais d'abord réclamés. « Vous le voyez, dis-je au caporal, saint Antoine refuse de s'occuper de mon cheval; il faut absolument que vous envoyiez des *vaqueros* (vachers) à sa recherche, car le temps passe et je suis pressé de continuer ma route. » Mais au lieu d'obtempérer à ma demande, il appela de nouveau sa fille: « Maria Josefa, lui dit-il, puisque le cheval ne vient pas, prends monseigneur saint Antoine et enferme-le dans le coffre, et nous verrons! » ajouta-t-il, d'un air qui avait quelque chose de menaçant. Maria Josefa obéit aussitôt, et saint Antoine fut mis en prison ni plus ni moins qu'un polisson qui désobéit à son maître. Puis venant à moi: « Soyez tranquille, me dit encore le caporal, pour calmer mon impatience croissante, soyez tranquille; vous pourrez bientôt partir. »

Pendant tout ce temps, mes domestiques n'avaient cessé de fouiller les environs, mais encore sans succès, lorsque enfin le cheval égaré, cherchant ses compagnons ou ramené par la soif

vers l'étang auprès du *rancho*, apparut à quelque distance, seul et se dirigeant vers nous. Le caporal l'aperçut le premier et me le montrant de la main : « Eh bien! dit-il d'un air triomphant, vous le voyez! Ah! je le savais bien qu'il reviendrait! Saint Antoine n'a jamais trompé ma confiance; oh! oh! je sais comment il faut le prendre! » Appelant ensuite sa fille : « Maria Josefa, lui cria-t-il, retire monseigneur saint Antoine du coffre et allume-lui une autre chandelle pour le remercier. »

Quelques instants après, je reprenais ma route, confondu par ce qui venait de se passer. La foi superstitieuse si naïve, si profonde de ce brave homme que le hasard venait confirmer encore dans ses illusions, m'inspirait de tristes pensées sur le sort de l'humanité. Est-ce bien là, me demandai-je, une pratique du catholicisme? Et je dus me répondre affirmativement puisque ses prêtres l'encouragent partout; où donc alors, est la différence entre les pratiques de ce culte et celles de l'idolâtrie? Je me rappelai que les nègres de la côte de Guinée, ont dans leurs cases, des images en bois grossièrement sculptées, auxquelles ils attribuent le même pouvoir que celui attribué à saint Antoine par mon brave caporal. Lorsqu'ils veulent obtenir quelque service de ces divinités domestiques, ils brûlent devant elles de l'encens ou des chandelles de cire. Si ce qu'ils désirent ne se réalise pas, ils les battent à outrance, puis les enferment dans un cachot. Si, au contraire, quelque chose se produit qui réalise l'objet de leurs désirs, même d'une manière éloignée, ils les en récompensent par une nouvelle ration d'encens et de cire.

Et pourtant, comment s'étonner de croyances et de pratiques semblables de la part d'hommes plongés dans l'ignorance, à moitié sauvages, à moitié esclaves? Ne voit-on pas, même dans les églises de Paris, des femmes vivant d'un commerce qui consiste à faire brûler, sur des appareils placés en évidence, des cierges de divers prix, pour des personnes qui désirent ob-

tenir quelque faveur du ciel? Il faut bien en convenir, hélas! quoi qu'il en coûte à notre amour-propre ; ici les extrêmes se touchent; le sauvage et l'homme civilisé se livrent également, aux mêmes pratiques de l'idolâtrie. C'est triste, sans doute, mais d'une incontestable vérité.

Le jour qui précéda celui de mon arrivée à Mexico, je traversai le canal de *Huehuetoca*, qui donne issue aux eaux surabondantes du bassin au centre duquel cette ville est construite. Ce canal d'environ 10 mètres de largeur sur 2 de profondeur, conduit les eaux jusqu'au point où, par l'effet de la déclivité du sol, elles se sont creusé un passage parmi les montagnes jusqu'à la rivière de *Panuco* à l'embouchure de laquelle est bâtie la ville de Tampico. Il serait donc parfaitement possible d'établir un canal de navigation entre le golfe du Mexique et Mexico, quoique cette ville soit située à 2,277 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le lendemain nous cheminâmes toute la matinée parmi des collines arides qui forment le bord occidental du vaste bassin, autrefois sans issue, au milieu duquel, nouvelle Venise, fut bâtie jadis *Anahuac*, capitale des Aztèques conquérants, aujourd'hui Mexico. En arrivant sur la dernière arête de cette chaîne, on découvre tout à coup un paysage saisissant par son étrangeté et par les souvenirs qu'il rappelle. « Peut-être est-ce de ce même point où je me trouve, pensai-je, que les Aztèques se fiant à la Providence, donnèrent l'essor à l'aigle qu'ils chargeaient de choisir l'emplacement de leur capitale! » Mexico qui l'a remplacée, se montre majestueux dans l'éloignement au delà de prairies flottantes et impraticables, espace autrefois couvert par des eaux profondes. On ne peut s'y rendre directement ; il faut suivre un chemin circulaire pratiqué sur les flancs et aux pieds des collines, lequel va aboutir à la grande et belle chaussée de *Guadalupe.* Sur la gauche on aperçoit la ville de ce nom, si célèbre dans le pays par sa madone et par les richesses que son temple renferme. Au delà de *Guadalupe*, se dessine

le profil du grand lac de *Tezcuco*, et derrière Mexico on distingue les eaux du lac de *Chalco*, séparé du premier par la grande chaussée qui se dirige à l'Est vers Vera Cruz. Sur la droite, se dessine à l'horizon, la chaîne non interrompue de montagnes qui forment l'enceinte du bassin; et en deçà, isolée au milieu de la plaine, la roche célèbre de *Chapultepetl* et la jolie petite ville de *Tacubaya*, le Saint-Cloud de Mexico. Enfin, on domine le magnifique ensemble d'aqueducs qui conduisent les eaux des montagnes de la circonférence pour l'alimentation de la grande ville et l'œil embrasse tout le système de canaux de dérivation par lesquels les eaux surabondantes du bassin s'écoulent incessamment vers la coupure de *Huehuetoca*.

La route était encombrée d'Indiens conduisant des mules et des ânes chargés de toute sorte de produits pour le marché; mais on n'y voyait aucune espèce de voitures de transport; ces véhicules si utiles étaient encore inconnus alors, et d'ailleurs l'état de la viabilité n'aurait pu permettre de les employer.

Sans m'arrêter à *Guadalupe*, je poussai vers Mexico où j'arrivai aux environs de midi. En approchant de la porte de la ville, j'éprouvais une certaine inquiétude causée par cette circonstance que, pour éviter le payement de certains droits d'octroi, je ne voulais pas produire le passavant pris à Durango pour la circulation de mes valeurs. Mais on allait, sans doute, visiter mes bagages et je pouvais me trouver dans une position embarrassante. Dans les circonstances un peu difficiles, rien ne réussit à l'égal de l'assurance; j'acquis ici une nouvelle preuve de la vérité de cette remarque. Prenant mon parti sur-le-champ, je pousse mon cheval en avant et devançant mon petit convoi, je viens m'arrêter auprès du bureau d'octroi devant lequel se promenait magistralement, un employé ayant à la main une baguette blanche et des galons sur les manches de sa veste militaire. Après avoir salué ce dernier, je liai conversation avec lui; il parut flatté de ma courtoisie et la regarder comme un

honneur que lui faisait un Européen. Bientôt arrivèrent mes mules; alors je tirai de ma poche un passe-port que je présentai à mon homme, sauf à exhiber le passavant si mes effets étaient visités. L'employé prit gracieusement le papier, le retourna sens dessus dessous, parut l'examiner quelques instants, pour me faire croire qu'il savait lire, puis me le rendit en disant : « C'est bien, *Señor, vaya vmd con Dios*, » que Dieu vous accompagne. Et j'entrai à Mexico, le 5 octobre 1830.

CHAPITRE XXVIII.

Séjour à Mexico — Dispositions à l'égard de mon frère. — Départ pour Vera Cruz.—Vue du bassin de Mexico. —Industrie indienne.—Plaine San Martin.—Mont Popocatepetl. — Cholula.— Tlascala. — Puebla. — Pic d'Orizava. — Coffre de Perote. — Jalapa. — Les indigènes. — Puente Nacional. — Considérations générales.

Sept années s'étaient écoulés depuis mon dernier séjour à Mexico. Pendant cet intervalle, de grands changements s'y étaient opérés. Le commerce s'était énormément accru ainsi que le nombre des négociants européens, de sorte que la ville avait l'aspect animé et bruyant des grands centres de commerce de l'Europe ou des États-Unis. Les mœurs aussi avaient subi une altération considérable. Cela me fut démontré au premier abord, par l'absence d'images de Dieu et de saints qu'on voyait autrefois dans les promenades publiques et devant lesquelles venaient, comme à une partie de plaisir, s'agenouiller, un instant le soir, la population élégante.

Mais le changement qui me fit éprouver le plus de satisfaction immédiate, ce fut de trouver, au lieu de l'affreux *meson* d'autrefois, un hôtel à l'européenne où je fus hébergé comme en pays civilisé. Je n'avais pas compté sur cette douceur, aussi me causa-t-elle une sensation de bonheur matériel d'autant plus grande qu'elle était absolument inespérée. Ce sentiment reçut encore une addition, lorsque j'appris qu'une administration s'était récemment formée pour le transport des voyageurs entre Mexico et Vera Cruz, dans de bonnes voitures apportées des États-Unis. Le progrès moral et physique était donc d'une

évidence palpable; les conditions de l'existence sociale s'étaient grandement améliorées; j'en jouissais déjà et j'allais en jouir encore. En effet, je n'aurais plus à chevaucher péniblement et je pouvais dès lors, me défaire de tout mon attirail de voyage. Tout donc, dès mon retour dans cette capitale, se présentait à moi sous d'heureux auspices.

Je passai quinze jours à Mexico pour y étudier les affaires. Les lettres apportées de San Luis Potosi, me furent d'un grand secours à cet égard, en me faisant accueilir avec empressement dans plusieurs des principales maisons de commerce de la place. J'avais encore, pour atteindre mon but, un objet important à remplir. Mon frère que je destinais à diriger la maison dont je méditais l'établissement, n'avait point encore une expérience suffisante des affaires commerciales; je devais le mettre à même de l'acquérir. Le noviciat qu'il venait de faire sous mes yeux, l'avait dégrossi; il parlait bien l'espagnol et connaissait la comptabilité; mais il était bien jeune encore pour diriger, seul, une affaire importante. Le travail actif, était le seul moyen de développer ses capacités naissantes et lui donner l'entente du marché, nécessaire à la réalisation de mes vues ultérieures. Je le plaçai donc, en qualité de commis appointé, dans l'une des bonnes maisons de commission de la ville. Ensuite, je lui donnai mes instructions écrites et bien détaillées sur ce qu'il avait à faire et rédigeai, de concert avec lui, des notes sur une première expédition à opérer dès mon retour à Paris. Enfin, je vendis mon attirail de voyage et un matin je partis pour *Vera Cruz*, dans une bonne diligence enlevée au grand galop de quatre vigoureux et rapides chevaux mexicains.

En sortant de Mexico, on suit la grande chaussée qui sépare le lac de *Chalco* de celui de *Tezcuco*, se dirigeant vers l'Est et dont l'étendue est d'environ quatre lieues. C'est à l'extrémité de cette chaussée que se trouve le premier relais, dans un petit village situé au pied d'un monticule de forme conique qui est

un ancien volcan éteint depuis des siècles. Son cratère, comme tous ceux que j'ai vus, a la forme d'un entonnoir, et ses parois intérieures sont couvertes d'un sable fin et profond dans lequel on enfonce jusqu'aux genoux. J'y descendis et m'arrêtai au centre même d'où jaillirent autrefois des flammes et des matières embrasées. En quittant ce lieu, la route sablonneuse circule parmi des cases assez nombreuses et des jardins en mauvais état, dans lesquels on remarque des oliviers dont l'apparence indique que leur plantation est contemporaine de la conquête du pays par les Espagnols.

On trouve le second relais à un petit village situé au pied d'une chaîne de montagnes élevées qui forment le bord oriental de la vallée de Mexico. Pendant plusieurs heures on s'élève péniblement par des rampes très-roides et une route en mauvais état, avant d'atteindre le point culminant de la chaîne. De là, on découvre au loin, la ville célèbre et tout l'ensemble de son magnifique et vaste bassin. Aucune description ne pourrait rendre l'impression éprouvée par celui qui contemple ce spectacle pour la première fois. L'esprit se peint les sentiments qui durent agiter l'âme de Cortez, à la vue de cette merveilleuse contrée. Alors les eaux des lacs, atteignaient presque de toutes parts, le pied des montagnes dont les croupes étaient chargées de plus de quarante cités et d'un nombre immense de bourgs et de villages. Aujourd'hui, les eaux ont baissé considérablement et laissé à découvert de vastes espaces incultes et abandonnés. Après avoir cédé au sentiment d'admiration qu'inspire la beauté de ce site célèbre, la pensée se reportant sur son état actuel, on ne peut se défendre d'un sentiment de profonde tristesse en voyant ces lieux autrefois animés de multitudes industrieuses et que la plus affreuse tyrannie a changés en déserts silencieux.

Les montagnes richement peuplées de chênes et autres bonnes essences, sont couvertes, à leur sommet, de sapins et de bouleaux de très-belle venue. Là, je vis des Indiens occupés

à abattre des arbres et à faire des planches pour les constructions de la ville. J'avais gravi à pied la côte escarpée, et, me trouvant de beaucoup en avant de la voiture, je m'arrêtai pour examiner leurs travaux. Je ne pus retenir une exclamation de surprise en voyant les moyens si primitifs qu'ils employaient. D'un sapin, ils ne faisaient qu'une seule planche, en le réduisant des deux côtés, avec la hache, à l'épaisseur voulue. Je leur demandai pourquoi ils n'employaient pas la scie; ma question les fit rire, car ils ne connaissaient que celle qui sert à couper en travers; celle qui sert à refendre, la scie de long, si ancienne, si utile, leur était encore inconnue. Il faut avoir vu un pareil fait pour y ajouter foi. Comment croire, en effet, que pendant plus de trois siècles de domination, l'Espagne ait pu laisser ces riches contrées dans l'ignorance de tous les progrès de l'industrie! C'était, dit-on, par politique et afin de tenir ses colonies sous le joug de la dépendance. Mais quelle affreuse politique est celle qui consiste à perpétuer l'ignorance et la misère, surtout de la part d'une nation qui s'enorgueillit du titre de catholique par excellence! Ensuite, ils chargeaient ces planches grossières sur des ânes ou des mules, une de chaque côté du bât de l'animal, l'extrémité de derrière traînant à terre et y laissant deux sillons. Ils employaient aussi, cependant, des voitures traînées par des bœufs, mais elles étaient si grossièrement faites, si primitives, qu'on aurait pu les croire sorties de l'arche de Noé. Leurs roues étaient faites de deux morceaux de bois plein, sans moyeux, comme celles des jouets d'enfants, de sorte que, dans l'action de la rotation, l'essieu agrandissant les trous inégalement, elles perdaient sans cesse la perpendiculaire ce qui rendait leur mouvement des plus laborieux et des plus difficiles. Il est vrai que l'état des chemins, presque impraticables, augmentait énormément les difficultés de la locomotion et le travail de ces pauvres gens.

Sur le versant opposé, après avoir descendu le premier étage de la montagne, on arrive à un lieu nommé *Rio Frio* où se

trouve une seule maison située au milieu d'un magnifique vallon circulaire, entouré de hauteurs considérables et bien boisées qui s'élèvent en amphithéâtre. Ici on relaye de nouveau et puis on repart au galop le plus désordonné de quatre chevaux à moitié sauvages qui entraînent la voiture sur des pentes rapides, de manière à donner le vertige et si raboteuses qu'on craint à chaque instant, de la voir voler en éclats; ce qui n'empêche pas le cocher, dans son imperturbable assurance de *yankee*, de répondre aux cris de terreur de ses voyageurs : *Never mind! all right!* Ne craignez pas; tout va bien!

Il faut dire ici, que ce service établi depuis peu, n'était encore fait que d'une manière imparfaite. Les chevaux mexicains sont de petite taille, mais de race excellente et pleins d'ardeur et d'énergie. Jusqu'alors ils n'avaient servi qu'à l'usage de la selle et n'avaient jamais été attelés aux voitures, privilége exclusivement réservé aux mules. L'administration nouvelle, organisée par des Américains du Nord, ayant naturellement donné la préférence aux chevaux comme plus rapides et plus dociles, avait eu à subir tous les inconvénients inhérents à une éducation à faire; mais elle avait importé d'habiles cochers des États-Unis qui, avec la dextérité et la hardiesse des gens de leur pays, en tiraient tout le parti possible.

C'était une chose à la fois singulière et peu rassurante que de voir les manœuvres employées pour relayer. On amenait des chevaux impatients que la voiture effrayait et faisait se cabrer. Lorsque ceux du timon étaient attelés, ils étaient à grand'peine, tenus en bride par deux hommes. Alors le cocher montait sur le siége, s'y assurait de son mieux et prenait les guides dans ses mains. Puis on attelait ceux de devant, retenus aussi par deux hommes et qu'un autre retenait encore, au moyen d'une corde double passée dans les brides et dont il tenait les deux bouts. Aussitôt que les traits étaient attachés, que les guides étaient bouclées, opération difficile avec des chevaux fougueux et impatients, le cocher criait : « Laisse aller ! » A

ce signal, tous les palefreniers lâchaient les brides: celui de devant retirait vivement sa corde et tous s'enfuyaient à la fois, pendant que les chevaux s'élançaient ventre à terre en bondissant avec fureur, comme saisis de rage et de terreur. Malheur alors à tout ce qui se trouvait sur leur passage; chiens, cochons, chèvres tout était renversé par eux ou écrasé sous les roues de la voiture qui volait en faisant des bonds si effrayants que les indigènes, la voyant passer comme une trombe, se signaient pensant, sans doute, que c'était le diable qui l'emportait. Impuissant à le retenir, le cocher concentrait tous ses efforts à diriger son attelage dans le sentier et à lui faire éviter les obstacles. Ce train durait aussi longtemps que la route suivait un terrain uni ou en pente; mais lorsque se présentait une rampe à monter, ces chevaux mal dressés encore et ne sachant pas aller au pas, se rebutaient, refusaient de tirer et il fallait des peines infinies pour vaincre leur résistance. Tous les voyageurs devaient alors descendre de voiture pour aider à la faire avancer. Plusieurs cochers périrent dans les premiers temps; mais les Américains ne sont pas hommes à se laisser rebuter par les difficultés. Ils savent qu'en toutes choses les commencements sont difficiles. D'ailleurs, ici les éléments étaient excellents; car il n'y a pas au monde, de meilleurs chevaux que ceux du Mexique, sans parler de leur extrême bon marché, et il ne fallait que du temps et de la persévérance pour organiser un bon service, ainsi que cela a eu lieu dans la suite.

Au pied des montagnes, on entre dans la plaine *San Martin*, d'une grande étendue, mais d'aspect assez désolé qui fait un pénible contraste avec les verdoyantes contrées qu'on vient de quitter. La route circule au pied d'un piton toujours couvert de neige, nommé le *Popocatepetl* dont le sommet est le plus élevé du Mexique. De ce côté, cet ancien volcan dont la hauteur est de 5,400 mètres au-dessus du niveau de la mer, cache aux regards du voyageur, un autre pic, aussi couvert de neige, nommé *Iztacihuatl*. Au temps des anciens Mexicains, ces deux

montagnes que l'on distingue parfaitement du milieu de la grande place de Mexico où elles forment un point de vue ravissant, étaient regardées comme deux divinités, frère et sœur ainsi que l'indiquent leurs noms dont Humboldt a donné l'étimologie. C'est de là, que les Indiens apportent journellement de la glace pour la consommation de la ville. On contourne le *Popocatepetl* sur la moitié au moins de sa circonférence, de sorte que l'on jouit pendant un temps assez long, d'un spectacle qui produit l'effet d'optique le plus extraordinaire. C'était vers midi que nous roulions autour de la montagne, par une chaleur tropicale des plus étouffantes. Tout à côté de nous, et si près qu'il nous semblait que nous pourrions l'atteindre en courant pendant un quart d'heure, nous voyions la neige brillant au soleil, d'un éclat que nos yeux pouvaient à peine supporter. Aucun spectacle ne m'a frappé de plus d'admiration que ce contraste de l'extrême chaleur et du froid le plus intense, se produisant au même instant et en quelque sorte dans le même lieu. Par un phénomène inexplicable et qui sans doute avait sa source dans une soif ardente causée par l'extrême chaleur et la poussière, il nous semblait parfois que la neige était si rapprochée, que nous aurions pu l'atteindre en étendant le bras. De distance en distance, la route traverse des ruisseaux alimentés par la fonte des neiges pendant la chaleur du jour. Ces eaux vont au loin fertiliser les vallées qui s'étendent vers le Nord.

A l'extrémité de la plaine *San Martin* on trouve le village de ce nom, et là on arrive sur une terre pleine de grands et terribles souvenirs historiques. Sur la droite de la route et pendant des heures entières, l'œil du voyageur s'arrête sur un monticule isolé au milieu de la plaine et couvert d'herbes et d'arbustes verdoyants. Au sommet on aperçoit un petit bâtiment qui est une chapelle. Ce monticule n'est rien moins qu'une pyramide des anciens Mexicains que le fanatisme des conquérants n'a pu détruire à cause de sa masse. A ce monu-

ment, construit en briques cuites au soleil, Humboldt donne les dimensions suivantes :

Côté de sa base carrée	1,440	pieds.
Hauteur	177	
Superficie à son sommet	45,210	

Jalon des siècles passés, cette masse solitaire indique au passant, le lieu où se trouvait *Cholula*, ville mexicaine qui florissait au temps de la conquête par les Espagnols en 1518. C'est là tout ce qui reste d'une cité dont Cortez a écrit :

« La grande ville de Cholula, située dans une plaine, compte « vingt mille maisons et un nombre pareil dans ses faubourgs. « Il n'y a pas aux alentours, un espace de la grandeur de la « main, qui ne soit cultivé. Le peuple de cette ville est mieux « vêtu que celui de la plupart des autres villes, et ses vête- « ments ressemblent beaucoup à ceux des Maures d'Afrique. « *Cholula* est célèbre dans tout le pays pour son industrie et « surtout pour la fabrication des vases en terre et de la faïence « la plus belle. » Il ajoute, qu'il a, lui-même, compté les tours de plus de quatre cents temples d'idoles. C'est ici que le conquérant fit exécuter un effroyable massacre des indigènes, lequel a imprimé à son nom une idée de barbarie dont les mœurs de son temps n'ont pu le faire absoudre par la postérité.

A une petite distance de *San Martin*, on entre dans une vaste et magnifique vallée bien cultivée et presque partout ensemencée de froment. Cette vallée qu'on traverse dans le sens de sa largeur de l'Est à l'Ouest, arrive presque jusqu'aux portes de *Puebla*. Dans le sens de sa longueur qui est du Sud au Nord, son étendue est si considérable, que la vue ne peut atteindre, dans l'éloignement, aucun indice de ses extrémités. Elle est parcourue par plusieurs petits cours d'eau, au moyen desquels et par un système parfaitement entendu, les Indiens arrosent les blés à une certaine époque de l'année. Cette circonstance me frappa, car c'était la première fois que je voyais

l'irrigation appliquée à la culture de cette céréale dont on m'assura que le produit n'est pas moindre de cent pour un, ce qui paraît incroyable à un Européen.

Vers son extrémité, du côté du Nord, on distingue une colline qui porte le nom de *Malinche*, sur laquelle existait à l'époque de la conquête, *Tlascala*, ville célèbre dans les annales mexicaines parce qu'elle sut résister à la puissance des rois de Mexico et se maintenir en république, au centre même d'une monarchie formidable et entièrement despotique. Elle résista courageusement aux conquérants espagnols; mais vaincue enfin par les armes supérieures de ces derniers et aussi par l'adresse et l'habileté de Cortez, elle fit alliance avec lui contre ses ennemis naturels, les Mexicains, et contribua puissamment à la destruction de leur empire.

Cortez écrivait, de cette ville : « Le territoire de *Tlascala* « contient une population de cinq cent mille chefs de famille « sans y comprendre la province voisine de *Guasincango*. La « ville est si grande et contient des choses si étonnantes, que je « dois en laisser beaucoup sans les mentionner. Le peu que j'en « dirai est presque incroyable, car elle est beaucoup plus grande « et plus forte que la ville de Grenade. Les maisons en sont « aussi belles et la population beaucoup plus considérable que « n'était la sienne à l'époque de sa conquête sur les Maures et « beaucoup mieux approvisionnée en produits du sol. Il y a un « marché où plus de trente mille individus s'assemblent chaque « jour pour vendre et acheter. Il y a des maisons où on lave et « rase la tête comme les barbiers; il y a aussi des bains pu- « blics. Enfin, les Tlascalans jouissent, sous tous les rapports, « d'un ordre parfait, d'une police excellente et sont un peuple « parfaitement civilisé. »

Pendant la vie de Cortez, les Tlascalans furent ménagés à cause de leurs bons services récents; mais après sa mort ils subirent le sort des autres indigènes; ils furent réduits en esclavage et disparurent en peu de temps de la surface du sol.

Comme *Cholula*, *Tlascala* n'est plus qu'un souvenir des siècles passés, qu'une preuve immortelle des maux que fit à l'humanité, la barbare rapacité du XVIe siècle, aidée, excitée par un fanatisme religieux plus féroce encore.

Il paraîtrait que la grande vallée aux deux extrémités de laquelle se trouvaient ces deux grandes cités, était partagée entre elles et fournissait en grande partie, par une culture excellente, aux besoins de leur subsistance.

Vers cinq heures du soir nous entrâmes dans la ville de *Puebla de los Angeles* que par abréviation on nomme *Puebla*, tout court; c'était le terme de notre première journée. Le nom de cette ville qui signifie « habitation des anges » indique qu'elle a été baptisée par des prêtres et que le lieu où elle est bâtie, fut choisi par suite de miracles ou prodiges qu'ils prétendirent y avoir été opérés. Quoi qu'il en soit, *Puebla* est une belle et grande ville dans un site magnifique, au milieu d'une vaste plaine bornée au Sud-Ouest par la chaîne de montagnes qui entoure le bassin de Mexico et au Nord-Est, par une autre chaîne qui est une ramification de la cordillère.

Par un bonheur providentiel et contre notre attente, nous n'avions pas été arrêtés par les bandes de voleurs qui infestaient la contrée. C'était un événement rare dont on nous félicita à notre arrivée. Presque à chaque voyage, en effet, la diligence était dévalisée. Dans cette prévision, il était d'usage que les voyageurs ne portassent que peu d'argent et ne fissent aucune résistance aux agresseurs. Ils évitaient ainsi les mauvais traitements et même la mort.

Puebla possède une magnifique cathédrale qu'on dit remplie de trésors arrachés, par des prêtres habiles, à la superstition des croyants. Elle a aussi, de nombreux et riches couvents remarquables par leurs dimensions et la solidité de leur construction. Ses maisons sont vastes et ses rues, à angle droit, sont larges et propres. Cette ville, la plus manufacturière du Mexique, est surtout renommée pour ses poteries, industrie dont elle pa-

raît avoir hérité de l'antique *Cholula*. Dire qu'elle est infestée d'un grand nombre de couvents et conséquemment de beaucoup de moines, c'est dire aussi que sa population est livrée à la dépravation morale et au fanatisme religieux le plus dangereux. Cette population, en majeure partie composée de métis à tous les degrés, est un instrument de barbarie entre les mains des prêtres qui ont montré, depuis l'affranchissement du Mexique, une grande aversion pour tous les blancs qui ne sont pas de race espagnole. Sous prétexte qu'ils ne sont pas catholiques, ou qu'ils sont juifs, les étrangers y sont signalés à la haine et aux poignards de la populace qui, à diverses reprises, a commis les meurtres les plus atroces sur des familles françaises ou anglaises. Dans ces circonstances, la justice civile s'est montrée impuissante ou du moins fort insoucieuse, dominée qu'elle est par l'ascendant des prêtres qui protégent hautement les assassins. Aussi, les Européens redoutent-ils, justement, d'apporter leur industrie et de s'établir dans un pays qui, pourtant, offre des ressources précieuses et dont le climat est délicieux.

A quelques lieues de *Puebla*, en continuant vers *Vera Cruz*, la route passe dans un étroit défilé où elle est immédiatement surplombé des deux côtés, par des roches composées de bancs superposés. Au delà de ce passage nommé *las barzancas*, elle longe une suite de mornes volcaniques couverts de pins nains que pour ce motif on nomme *el pinal*. Ces parages sont justement redoutés des voyageurs parce qu'ils sont ceux de prédilection des brigands qui laissent rarement passer la diligence sans la dévaliser. Un peu plus loin, le sol s'élève graduellement pendant plusieurs heures de marche et aboutit à une vaste plaine qui s'étend avec de faibles ondulations du sol, jusqu'à l'extrémité Est du grand plateau mexicain. A droite et à gauche, elle est limitée par des ramifications de la cordillère qui la borde dans toute sa longueur. Parmi les montagnes qui sont à droite, vers le Sud, on voit le pic de *Orizava* toujours couvert de neige et dont la hauteur, suivant Humboldt, est de

5,301 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Cette montagne, qu'on aperçoit d'une grande distance en mer, sert de guide aux navigateurs dans le golfe du Mexique. En entrant dans la plaine, on traverse d'abord un espace de 3 à 4 lieues dont le sol est de sable profond et aride. Ensuite on trouve un pays médiocrement cultivé et parsemé, de loin en loin, de quelques fermes et de plusieurs villages assez misérables. A son extrémité orientale, le sol est couvert de petits cristaux qui brillent au soleil; c'est de la soude que l'on exploite, ainsi que l'indiquent un grand nombre de petits tas de terre que des Indiens sont occupés à manipuler. Après avoir dépassé cette exploitation, l'aspect de la contrée change subitement et prend un aspect sinistre. La route s'engage sur un terrain tourmenté, d'accès difficile et va passer au pied d'une montagne célèbre nommée *El cofre de Perote* à cause, je suppose, de sa forme qui rappelle celle d'un cercueil, car, *cofre*, en espagnol, a cette signification. Cette montagne à laquelle Humboldt donne une hauteur de 4,088 mètres, est un ancien volcan, éteint aujourd'hui, dont la plus grande éruption précéda de peu la conquête par les Espagnols et qui grondait encore à cette époque, en lançant dans les airs des torrents de fumée.

Mes yeux n'ont jamais contemplé un spectacle plus extraordinaire que celui que présentent les environs de ce volcan. Le sol est bouleversé et parsemé, à une grande distance, de monceaux de lave affectant les formes les plus bizarres. Ici, ce sont des pyramides de grosses pierres de forme ronde, noires et sonores comme du métal et toutes percées de petits trous; là, des milliers de tas de lave en parcelles spongieuses, dentelées et percées à jour, de telle manière qu'on voit au travers par des milliers de vides. Il semblerait que les matières en fusion, lancées en petites parcelles dans l'espace, ont dû, en retombant, s'imprégner d'air et acquérir ainsi cette apparence qui étonne par son étrangeté. Au milieu de ce chaos, de grandes coulées de lave forment des rivières continues et pétrifiées qui serpentent au

loin et vont se perdre dans les précipices les plus voisins. Ces coulées sont si dures que là où la route les traverse, leur surface est à peine effleurée par le frottement qu'elles subissent depuis plus de trois siècles. Tout cet espace est noir et désolé; le temps n'a pu encore opérer la décomposition de ces matières, et c'est à peine si l'on voit, çà et là, un peu de mousse et quelques arbustes bien chétifs parmi ces amas de décombres.

A une courte distance de la montagne de Pérote, on trouve la petite ville du même nom, qui fut le terme de notre deuxième journée de voyage. Elle est située au point même où commence, pour ne plus cesser, la grande déclivité du sol qui conduit des hauteurs du plateau aux rivages du golfe, de la zone tempérée à la zone torride. Ici se trouve une forteresse qui commande la grande voie de communication de la mer à la capitale et qui sert aussi de prison d'État. En quittant *Perote*, on trouve une ancienne chaussée pavée de gros quartiers de lave en mauvais état d'entretien, laquelle fut, je crois, construite par les Espagnols. La pente est extrêmement roide et continue jusqu'à la ville de *Jalapa* ou *Xalapa* située à mi-côte, où nous arrivâmes à dix heures du matin, le troisième jour. De *Perote* à *Jalapa*, la distance est d'environ 7 lieues en ligne directe. La première de ces villes est à 8,500 pieds au-dessus du niveau de la mer et la seconde à environ 4,000 pieds. La différence d'élévation entre les deux, est donc de 4,500 pieds environ qu'il faut descendre ou gravir dans le court espace de 7 lieues seulement.

Ici s'arrêta la diligence, l'état de la route ne lui permettant pas d'aller plus loin, et nous fûmes transbordés dans des litières portées par des mules qui nous conduisirent jusqu'à Vera Cruz où nous arrivâmes le lendemain vers quatre heures du soir. Nous avions donc mis quatre jours entiers à franchir les 90 lieues qui séparent ce port, de Mexico sa capitale.

Mais je ne puis quitter *Jalapa* sans en dire quelque chose. On compte 25 lieues de cette ville à Vera Cruz, quoique en ligne

directe il y ait peut-être à peine le tiers de cette distance. Située à mi-hauteur de cette grande élévation du sol qui forme le plateau mexicain, sur un point où la pente générale, si abrupte, cesse un instant pour former une petite plate-forme, elle se trouve au point où cesse la zone tempérée et commence la zone torride. Elle participe aux avantages de ces deux climats sans éprouver les inconvénients d'aucun. Il n'y fait jamais froid ni jamais trop chaud. Dans ses jardins croissent tous les fruits de la zone torride à côté de ceux de la zone tempérée. Sa position est si admirable, que l'imagination ne saurait en créer une plus belle. Du côté de l'Est, la vue domine tout l'espace qui la sépare de la mer sur laquelle elle va se perdre à l'horizon lointain. Par un temps bien clair, et avec une lunette marine ordinaire, on distingue parfaitement les mâts des navires à l'ancre dans le port de Vera Cruz. A l'Ouest, elle est dominée par la grande élévation dont il vient d'être parlé; au Sud et au Nord s'étendent, sur les flancs de l'immense coteau, des forêts sans limites. Et comme pour augmenter encore les charmes de ce site merveilleux, le pic d'*Orizaba* se montre vers le Sud dans toute son imposante majesté. Sa distance de 8 lieues environ, en paraît à peine deux, par l'effet de la pureté de l'air et de l'éblouissante blancheur de sa neige brillant aux rayons du soleil.

Moins dense qu'à la côte voisine, moins raréfié que sur la hauteur de Mexico, l'air qu'on respire à Jalapa est pur et délicieux. Aussi, c'est là que viennent tous ceux qui, redoutant la fièvre jaune, quittent *Vera Cruz* au moment où cette maladie épidémique va commencer. Il est bien rare qu'une première impression ne soit pas modifiée par l'expérience; cependant j'ai, depuis lors, revu plusieurs fois cette ville et mon admiration pour son site sans égal, pour son climat élyséen, au lieu de diminuer n'a fait que s'accroître. On y trouve, outre ceux d'origine européenne, une grande variété de fruits indigènes délicieux qui, presque tous, sont des produits spon-

tanés du sol. Ainsi, la *banane*, le *mamey*, le *zapote*, l'*ananas*, l'*avocat*, le *mango* et une multitude d'autres y abondent. Mais parmi tous ces fruits, que Dieu y a prodigués à l'homme, il en est deux dont les qualités m'ont inspiré une admiration particulière et me paraissent mériter une mention spéciale. Ce sont, la grenadille, nommée dans le pays *granadita de China*, et la *chirimoya*.

La grenadille est produite par un arbre qui n'atteint qu'une médiocre dimension telle que celle d'un grand lilas ou d'un sureau. Arrivée à maturité, elle a exactement la forme et le volume d'un œuf de poule. Au gros bout est le pédoncule de 2 pouces de longueur, mince et délicat qui l'attache à l'arbre. La couleur est un jaune clair parsemé de petits points noirs. L'enveloppe est dure et sonore comme la coque d'un œuf et son contenu est une gelée de couleur grise. Pour le manger, on casse avec l'ongle, le petit bout; on y pratique une ouverture, puis au moyen d'une aspiration un peu forte, on le fait passer dans sa bouche exactement ainsi qu'il arrive lorsqu'on veut avaler un œuf frais. Cette gelée a un goût exquis avec la propriété particulière de se conserver très-fraîche, même lorsqu'elle est exposée pendant longtemps à un soleil ardent. On trouve ce fruit sur les versants du grand plateau d'où il est transporté, dans toutes les saisons de l'année, aux marchés des villes de l'intérieur.

La *chirimoya* est un fruit de forme pyramidale qui atteint le poids d'une livre environ. Il est produit par un faible arbuste qui ressemble presque à une liane. Lorsqu'il est mûr, sa couleur est vert pâle. Son enveloppe est marquée de légères rugosités en forme de croissant. Sa chair est une pâte molle, onctueuse et blanche, semblable à du beurre qui vient d'être fait. Elle est parsemée de pepins noirs à peu près comme la pastèque; elle répand un parfum de fraise très-prononcé et son goût est des plus exquis. C'est ici seulement que j'ai vu cet arbuste qui est très-commun et qui pousse même et pro-

duit des fruits, parmi les pierres et les broussailles tout le long de la route.

En descendant le long du vaste coteau, et en approchant de la chaleur tropicale, je remarquai dans les nombreux indigènes, une différence très-sensible dans leur apparence physique avec ceux du plateau supérieur. Leur couleur, au lieu d'être d'un rouge de brique ou de cuivre, comme celle de ces derniers, est beaucoup plus foncée et tire sur le noir. Ils portent longs et sans culture, des cheveux noirs et roides comme du crin de cheval. Leur physionomie est moins intelligente et manque du caractère de douceur qui distingue les autres. De chaque côté de la route, de nombreux sentiers, se dirigeant sur les flancs du coteau, étaient parcourus par ces pauvres gens portant sur leur dos de lourds fardeaux et allant à la ville ou en revenant. A notre aspect et à celui de notre équipage si nouveau pour eux, ils s'arrêtaient, nous regardaient avec un sentiment de curiosité mêlé d'une secrète terreur, sans doute, car ils se signaient et puis, quand ils croyaient n'être plus aperçus, nous tiraient la langue en signe de dédain. Ils regardaient les étrangers comme des sorciers; de là, leur terreur; et leurs prêtres ne cessant de leur dire que nous étions hérétiques, ils croyaient devoir en témoigner leur mépris. Je n'ai pas besoin d'ajouter que tous ces malheureux, soumis au catholicisme venu d'Espagne et conséquemment plongés dans la plus profonde ignorance, étaient tenus encore, malgré les prescriptions de la constitution nouvelle, dans un état voisin de l'esclavage.

En quittant *Jalapa*, on continue à descendre, par des rampes extrêmement roides, jusqu'au village de ***Puente Nacional*** où nous passâmes la nuit. Ici commence la température tropicale et l'on est dévoré par les moustiques. Ce lieu doit son nom à un pont jeté sur un immense ravin qui forme une coupure profonde et difficile à franchir, entre les montagnes et les dernières ondulations du sol aboutissant aux rivages du golfe. Au

fond de ce ravin coule un torrent impétueux et considérable en tout temps. Ce pont est, je crois, le seul ouvrage d'art appliqué à la viabilité, que le gouvernement espagnol ait fait exécuter au Mexique, pendant une domination de plus de trois cents ans. De ce point jusqu'à la distance de 4 lieues de Vera Cruz, le sol est extrêmement coupé, bouleversé et difficile. On travaillait, alors seulement, à rendre la route praticable aux voitures; ce but a été atteint un peu plus tard.

En parcourant la route de Mexico à *Vera Cruz*, deux impressions ont surtout dominé mon esprit. La première est produite par la vue des innombrables obstacles que la nature du sol a opposés à l'invasion d'un ennemi extérieur. Ces obstacles sont tels, qu'il paraît impossible que ce pays soit envahi, si une population fidèle veut le défendre. Cette conviction qui saisit tout d'abord, reporte la pensée sur l'audace de celui qui, avec une poignée de compagnons, osa s'aventurer au centre de ce pays inconnu alors et hostile. Il fallait un immense courage, une détermination héroïque pour oser tenter une entreprise dont la réussite, aujourd'hui encore, semble tenir de la fiction plus que de la réalité. Mais, il faut bien le dire, de l'inspection des lieux résulte cette conviction, que Cortez dut employer encore plus d'adresse, plus d'astuce que de courage pour arriver aux résultats qu'il obtint; car malgré l'infériorité des indigènes en armes et en tactique militaire, malgré peut-être, leur infériorité en force corporelle et en courage, il paraît incroyable qu'il ait réussi. Il semble, en effet, que les naturels n'avaient, pour rendre son succès impossible, qu'à se retirer devant lui, emporter ou détruire les provisions de bouche et brûler leurs villages; se tenir hors de portée des fusils, attaquer les hommes isolés pour les exterminer en détail et, enfin, rouler sur eux des rochers pour les écraser dans les défilés. Ces notions si simples, si primitives de l'art de la défense, qu'elles sont à la portée des peuples les plus barbares, n'ont pas pu échapper à l'esprit des Mexicains dont l'état

de civilisation était fort avancé. Il faut donc qu'un mécontentement politique ou des croyances superstitieuses généralement répandues et habilement exploitées par Cortez, aient puissamment secondé ce dernier pour qu'il ait pu, en si peu de temps, soumettre ce vaste pays. Quoi qu'il en soit, l'esprit n'est pas moins frappé de la grandeur de l'entreprise que d'admiration pour l'héroïque courage de celui qui sut la conduire à bonne fin.

La seconde impression est celle d'une triste surprise à la vue des misères créées par cette conquête, misères que trois cents ans de domination incontestée n'ont fait que développer au lieu de les guérir. On ne pourrait croire, sans l'avoir vu, que le gouvernement espagnol n'ait jamais construit une route carrossable entre Vera Cruz, premier port du Mexique, et Mexico sa capitale. Et pourtant ce pays était le plus riche et le plus productif parmi toutes ses riches colonies. Si ce travail de première nécessité pour un grand peuple n'a jamais été exécuté, on comprend aisément qu'il en a été de même pour tout le reste. La métropole semble n'avoir eu qu'un seul objet en vue, celui de faire rendre à ses colonies autant d'or et d'argent que possible. Elle a été constamment dominée par ce sentiment de barbare rapacité qui signala ses premiers aventuriers, conquérants du nouveau monde. On ne trouve, dans aucun de ses actes, la moindre trace de philanthropie et de désir du bien moral des peuples. La tyrannie, l'oppression la plus féroce a toujours été son invariable moyen. Jamais elle ne s'est occupée un seul instant des intérêts de l'humanité. Par les armes et la violence, elle maintenait les populations qu'elle abrutissait, au moral, au moyen de ses moines et de ses prêtres. Elle a fait verser plus de larmes et de sang que les nations les plus barbares de l'antiquité. Aussi, Dieu irrité par ses longues iniquités, semble-t-il l'avoir marquée du sceau de la réprobation. En effet, depuis la grande révolution qui émancipa l'humanité, elle est graduellement tombée jusqu'à deve-

nir, par son abaissement, la risée des peuples civilisés, en attendant qu'elle meure de la mort des nations réprouvées.

Il suffit d'avoir vu, de ses yeux, les effets du despotisme, d'avoir contemplé d'un esprit philosophique les misères qu'il engendre, les malheurs des peuples qu'il opprime, pour en éprouver une horreur éternelle. Et cette horreur invincible se reporte naturellement sur ces systèmes prétendus religieux qui le préconisent au nom de Dieu, comme si Dieu pouvait approuver l'iniquité et l'injustice !

Si de ces tristes considérations on reporte sa pensée sur les bienfaits d'une sage liberté, on ne peut s'empêcher de bénir celle-ci. En effet, depuis moins de dix ans que le Mexique jouit d'une liberté bien incomplète pourtant et souvent troublée, il a fait plus, en travaux publics et en progrès de tous genres, qu'il n'en fit pendant les trois siècles que pesa sur lui, la terrible domination de l'Espagne.



CHAPITRE XXIX.

Vera Cruz. — San Juan de Ullua. — Los Jarochos. — Un marché mexicain. — Départ pour New-York. — Départ de New-York pour le Havre. — Arrivée en France. — Conclusion.

Pendant tout le temps qu'avait duré la domination de l'Espagne, ses sujets seuls étaient admis à se rendre au Mexique, encore devaient-ils obtenir une permission spéciale dont trafiquaient les favoris de la cour. Car dans les gouvernements despotiques, tout est soumis, non pas à des lois réglant toutes choses avec équité, mais bien au privilége, c'est-à-dire au caprice du tyran et aux influences de son entourage.

Les étrangers étaient absolument exclus de ce pays, sous peine de mort ou de la prison perpétuelle. Si de très-rares exceptions se sont produites, elles furent le résultat de circonstances tout à fait particulières ou secrètes. Lorsque, dans un intérêt purement scientifique, le célèbre Humboldt lui-même voulut, en 1805, le visiter, il ne fallut rien moins que de longues négociations diplomatiques pour obtenir le consentement de la cour d'Espagne.

C'était seulement depuis 1822, époque où le Mexique avait enfin conquis son indépendance à la suite d'une lutte meurtrière et prolongée, c'est-à-dire depuis huit ans seulement, que les étrangers étaient admis dans ce pays jusque-là inconnu autrement que de nom. Dès lors ils furent accueillis par les Mexcicains avec le plus grand empressement et une véritable joie.

Nouveau-né parmi les peuples, dernier venu parmi les na-

tions, le Mexique se montrait pressé de faire preuve de son existence, acte de souveraineté, de sortir de son long isolement, de se régénérer au contact de la civilisation et de secouer les tristes souvenirs d'un horrible passé.

Le progrès déjà accompli dans ce court espace de temps était tel que, sur la route de Mexico à Vera Cruz, nous avions, à chaque couchée, trouvé une sorte d'hôtel ou une case préparée à l'intention des voyageurs, un repas et un lit. En arrivant à Vera Cruz, je trouvai un hôtel confortable et, ce qui me parut plus extraordinaire encore, une maison de bains très-propre, où l'on avait improvisé des baignoires en bois, creusées dans des troncs d'arbre ainsi que le sont les pirogues des Indiens. C'était à n'y pas croire! Moi qui avais vu le pays aux premiers jours de son indépendance et dans toute l'horreur de son dénûment absolu de toutes les commodités de la vie, je ne pouvais revenir de mon étonnement ; je n'en pouvais croire mes yeux ni cesser de répéter en moi-même : Oh! sainte liberté, voilà l'effet de ta puissance! Ainsi que le soleil, tu éclaires, tu vivifies tout ce que tu embellis de ton auguste présence!

Et pourtant, telle est la puissance de l'éducation routinière, telle la force des habitudes de la misère créées par un despotisme séculaire, que ceux des Espagnols que la révolution n'avait pas fait fuir, voyaient d'un mauvais œil tous ces progrès de l'état social, aux jouissances desquels ils participaient, et les traitaient avec un farouche dédain : « Ah! disaient-ils dans le « secret de leur intimité, qu'est-ce que tout cela? Ce n'est « plus comme de notre temps; alors on ne connaissait que ces « quatre choses : — un Dieu, — un roi, — un *alcade* majeur « et le port de Vera Cruz! »

Si l'on voulait démontrer à ces hommes du passé les avantages du présent, et ceux plus grands encore que promettait l'avenir, ils répondaient par ce proverbe de leur pays si riche en proverbes : *Mas vale malo conocido que bueno por conocer :*

Mieux vaut une mauvaise position connue qu'une bonne qu'il faut chercher.

Ces regrets si naïfs d'un triste passé, cette opinion qui, à cette époque, était encore celle de la majorité du peuple espagnol, ne sont-ils pas la négation la plus absolue de toute idée de progrès ? Ne sont-ils pas la plus désolante expression de cet état d'anéantissement des facultés de l'âme où peut conduire l'humanité, le pouvoir monarchique prétendu divin, uni à l'ascendant sacerdotal et barbare de l'inquisition dite sainte?

Phénomène non moins singulier qu'affligeant ! les peuples avilis par le despotisme, dégradés par les superstitions sacerdotales, semblent redouter toute amélioration de leur sort dans l'avenir. Si misérable que soit leur état présent, ils craignent de le voir empirer encore. La génération au déclin voit, d'un œil jaloux, même la seule possibilité d'un progrès en faveur de celle qui la suit.

La cause de ce sentiment funeste, ne serait-elle pas la même qui retient dans une erreur volontaire l'homme qui consentit une fois à fléchir le genou devant les idoles ou à soumettre sa conscience aux sollicitations de son intérêt ? Ne serait-elle pas dans ce sentiment d'intime vanité qui porte l'homme à se dissimuler ses faiblesses morales et des misères qui sont la conséquence de sa lâche condescendance ? Reconnaître que l'état dans lequel on a passé sa vie entière n'était pas le meilleur possible ! que la croyance professée depuis la naissance était une erreur ! Non ; la vanité lui souffle à l'oreille qu'il doit résister à cet aveu ; le mal était le mieux, l'erreur était la vérité. Sentiment fatal qui perpétue les misères des peuples en les retenant rivés aux caprices de la tyrannie !

A voir l'humanité consentir ainsi à sa déchéance et descendre jusqu'au point de l'aimer, on se demande avec tristesse si l'homme est bien réellement perfectible, ainsi qu'il a la prétention de l'être. On se demande encore si, dans cet état d'abaissement moral, volontaire puisqu'il le subit alors qu'il

pourrait le détruire, il n'est pas inférieur aux animaux sauvages qui savent, du moins, conserver leur indépendance au sein des forêts et dans les déserts.

Pour compléter les dispositions que j'avais prises à Mexico, en vue de mes opérations futures, je devais étudier les affaires de Vera Cruz et y connaître les diverses maisons commerciales dont l'intermédiaire m'était nécessaire. Ce fut à cet objet important que j'employai tout le temps que je passai en ce port, c'est-à-dire une dizaine de jours. Ensuite, aucun navire ne devant prochainement partir pour la France, en droiture, je me décidai à prendre la voie des États-Unis et arrêtai mon passage sur le brick *Wanderer*, qui fit voile pour New-York, le 18 novembre 1830.

De Mazatlan, sur la côte de l'Océan pacifique, à Vera Cruz, sur le rivage du golfe du Mexique, la distance que je venais de parcourir, en traversant à cheval le continent américain, est de 500 lieues. Je ne me suis pas arrêté à décrire les diverses villes importantes qui se trouvent dans ce long parcours, l'ayant déjà fait aux époques antérieures où j'ai séjourné dans chacune d'elles. Je donnerai seulement quelques détails sur Vera Cruz, que je visitais pour la première fois.

Situé par 19° 12′ latitude Nord et 98° 27′ longitude Ouest, le port de *Vera Cruz* est le premier et le plus important du Mexique sur l'Atlantique; il fait, à lui seul, les trois quarts des affaires du pays tout entier avec les pays étrangers. Sa distance de Mexico est de 90 lieues. Et pourtant ce n'est pas un port à proprement parler, mais bien une rade abritée contre les vents de la partie du Nord, les seuls à craindre, par des rochers à fleur d'eau nommés *la Anegada*. Sur ces rochers, que recouvre la marée, est bâtie la célèbre forteresse de *San Juan de Ulua*, qui, dernier refuge de la puissance espagnole, fut occupée par elle jusqu'en 1828 et prise plus tard, en 1839, par une escadre française sous le commandement de l'amiral Baudin. Je ne sais pourquoi, en Europe, on donne à ce fort le

26

nom de *Ulloa*, tandis qu'au Mexique on l'écrit et le prononce *Ulua*.

La ville de Vera Cruz est bâtie immédiatement auprès du rivage de la mer, sur lequel elle a une porte ouvrant devant un môle en maçonnerie, d'une cinquantaine de mètres de longueur. La distance de l'extrémité de ce môle à la forteresse est d'environ 500 mètres, et c'est sous la muraille même de celle-ci, du côté du Sud, qu'une quarantaine de navires peuvent mouiller abrités par elle, mais non toutefois en parfaite sécurité. Il arrive en effet quelquefois que, dans les violents coups de vent du Nord, quelques-uns sont jetés à la côte et que le môle lui-même est gravement endommagé par les vagues de la mer qui viennent s'y briser avec fureur. Malgré ce désavantage, sa proximité de la capitale assure à *Vera Cruz* une supériorité garantie d'ailleurs par le manque absolu de bons ports sur toute la côte mexicaine du golfe.

Les navires d'Europe et des États-Unis y apportent la plupart des produits de leur sol et tous ceux de leurs manufactures. Ils prennent en retour, des piastres et des lingots pour environ 18 millions de piastres fortes ou 95 millions de francs chaque année et quelques produits du sol. Ces derniers consistent en cochenille, vanille, cuirs de bœufs, salsepareille, jalap et bois de teinture. La salsepareille, mais surtout les bois, forment, par leur encombrement, la base des chargements de retour. Mais pour se les procurer, les navires doivent relever pour la baie de *Campêche*, située à une petite distance dans le Sud, aux environs de laquelle croissent ces bois qui portent son nom. Ensuite, ils reviennent à *Vera Cruz* pour y prendre les articles de plus grande valeur.

A une lieue dans le Sud, se trouve l'île de *Sacrificios*, sous laquelle est un bon mouillage affecté aux vaisseaux de guerre étrangers qui ne sont pas autorisés à venir mouiller sous le fort de *San Juan de Ulua*. C'est ici qu'aborda pour la première fois, Hernan Cortez, en 1518. La ville qu'il fonda alors et qu'il

nomma *Villa rica de la Vera Cruz*, n'est pas la même qui existe aujourd'hui. La première était située à environ deux lieues dans le sud de la ville actuelle. Celle-ci, la *Vera Cruz* nouvelle, est une jolie ville de 7 à 8,000 habitants, aux rues larges et assez propres; aux maisons en pierres, élevées d'un étage avec toitures en terrasse. Elle est entourée d'un mur percé de meurtrières, mais sans fossé. Placée sur le rivage et entourée de dunes de sable, l'aspect de ses environs immédiats, a quelque chose de triste et de désolé; mais la vue s'arrête agréablement à quelque distance, sur une verdure abondante qui borde les relais de la mer. Les constructions de la ville, de même que celles de la forteresse, sont en roches madréporiques qui abondent sur cette côte. Toutes les îles et tous les rochers à fleur d'eau, dans cette partie du golfe, sont de cette formation due au travail incessant d'un insecte marin microscopique qui les construit et les élève du fond de la mer. Ce travail ayant pour objet son habitation, les roches s'élèvent par couches imperceptibles et par générations, de même que les bancs d'huîtres, jusqu'à la surface de la mer. Il est bien connu aujourd'hui qu'un grand nombre d'îles n'ont pas d'autre origine. Cette pierre est construite d'une manière invariable, par couches infiniment minces superposées et rayonnant vers un centre commun. Elle est poreuse et légère, et possède le grand avantage de n'être pas cassante et de se laisser tailler facilement. Un boulet de canon lancé contre le fort, marque sa place, peut même s'y loger, mais ne produit pas d'éclats, ce qui me paraît être une propriété précieuse.

La chaleur est excessive à Vera Cruz, et le climat très-malsain, à cause, sans doute, des grands marécages qui l'avoisinent. Le *vomito*, cette fièvre terrible qui tue en quelques heures, y règne pendant neuf mois de l'année, et ne disparaît pendant les autres trois mois, que sous l'action puissante des vents du Nord qui règnent de décembre à février. Les Européens et les habitants du Nord de l'Amérique ne sont pas les seuls atteints

par cette maladie; les Mexicains qui habitent les hauteurs du plateau central, en sont atteints comme eux, et la redoutent encore davantage. On prétend que les personnes nées à Vera Cruz n'en sont jamais atteintes alors même que l'ayant quittée dans leur enfance, elles y reviennent dans l'âge mûr.

Vera Cruz possède quelques monuments remarquables parmi lesquels on distingue la cathédrale, le palais du gouvernement et plusieurs couvents de moines. Elle a un marché bien approvisionné par les Indiens des environs en légumes, fruits, volailles et gibiers, en poisson et en viande de boucherie.

Sa population normale est composée de blancs et de métis. On y voit aussi un assez grand nombre de nègres et d'individus de race africaine, plus peut-être qu'il n'en existe dans tout le reste du Mexique.

Les habitants des plaines environnantes et jusqu'au pied des montagnes, sont remarquables par un type particulier. Ils sont presque noirs, mais leurs cheveux lisses indiquent l'absence de tout mélange avec la race africaine pour laquelle ils manifestent la plus invincible antipathie. Cette population, occupée aux soins des bestiaux des grandes fermes ou *haciendas* des terres chaudes, est forte, bien constituée, et a quelque chose de dur et d'acerbe qui n'appartient pas au caractère général du peuple mexicain. On rencontre partout, sur les chemins et dans les bois, ces hommes toujours à cheval et armés de la lance et du terrible *lazo*. Ils sont désignés par le nom général de *Jarochos*. Leur aspect, lorsqu'on n'y est pas habitué, a quelque chose de peu rassurant; cependant ils ne sont pas méchants. Hardis, courageux, excellents cavaliers, ils ont une disposition chevaleresque qui les porte à se réunir, au premier signal, autour d'un chef de parti qui veut les conduire aux combats; aussi ont-ils joué un grand rôle dans les nombreuses commotions politiques de leur pays. Santa Anna, surtout, s'en est souvent servi avec habileté, et il exerçait une grande in-

fluence sur leur esprit à cause des immenses propriétés qu'il possède dans les environs de *Vera Cruz.* La *hacienda* de *Manga de Clavo* qui lui appartient, a été le théâtre où se sont élaborés, depuis dix ans, les projets de la plupart des révolutions qui ont désolé le Mexique. Mais si les *Jarochos* sont toujours prêts pour la guerre dans leur pays brûlant, ils refusent toujours, aussi, de le quitter pour aller guerroyer sur les hauteurs qu'ils appellent *le pays froid.*

Le jour de notre mise en mer, mes effets étaient déjà à bord du *Wanderer*, lorsque je me rappelai la recommandation qui m'avait été faite par une dame de Paris, de lui rapporter un beau perroquet. Depuis mon voyage à travers les forêts de la *Huasteca*, lors de ma première arrivée au Mexique, j'éprouvais la plus profonde horreur pour ces animaux criards et destructeurs. Cependant je me rendis au marché où je trouvai une multitude de ces oiseaux que des Indiens y apportent de leurs forêts avec des singes, des serpents et une foule d'autres animaux dont ils peuvent trouver la vente.

Comme je tenais à remplir ma mission de manière à satisfaire la fantaisie de la Parisienne, je fus longtemps à faire un choix. Enfin, mon attention fut attirée par des chants religieux exécutés très-distinctement par un gros et magnifique perroquet au plumage vert, orné de jaune et de rouge, qui se promenait magistralement sur son perchoir, et qui paraissait faire l'admiration de ses confrères. J'écoutai attentivement ses accents et j'y gagnai d'apprendre ce cantique espagnol qu'il prononçait de la voix tremblotante d'une vieille femme :

Santo Dios,
Santo fuerte,
Santo Immortal,
Libra nos, Señor,
De todo mal.

Il répéta plusieurs fois sa chanson qu'il accompagnait toujours, comme d'un refrain, de son nom, *Lorito*, lancé d'un cri

perçant à traverser des murailles. Je supposais donc que *Lorito* avait été élevé dans un couvent de femmes ou parmi des béates, lorsque changeant subitement de ton et prenant une voix rude et impérieuse, il se mit à exécuter les commandements qui se font sur les vaisseaux de guerre, avec un aplomb et une précision qui me prouvèrent qu'il connaissait la vie maritime ; c'était donc un sujet rare. Je m'approchai de lui et lui présentai mon doigt sur lequel il se percha avec beaucoup de démonstrations de reconnaissance et en disant une foule de choses que je ne pouvais comprendre. Je m'adressai ensuite à l'Indien, son maître, à qui je demandai le prix qu'il en voulait. Au lieu de 2 ou 3 fr. que valent ces oiseaux, il m'en demanda 50 que je fus obligé d'accorder pour devenir le maître de *Lorito*, dont les talents variés, me faisaient espérer une reconnaissance proportionnée à mon dévouement.

Rien n'est plus curieux à visiter qu'un marché mexicain. On y trouve, réunies, les choses les plus diverses et les plus étranges. La petite industrie s'y donne rendez-vous, et il n'est sorte de commerce infime qui n'y soit représenté.

En ce brûlant climat, les vêtements ne sont pas seulement inutiles; ils sont encore un superflu incommode. Aussi la population indigène en porte le moins possible, et conserve, autant que le permettent les exigences d'une décence peu difficile, le costume de nos premiers parents. On n'est donc pas surpris de trouver, dans un état de nudité presque complète, tous les hommes qui tiennent le marché.

En dehors des viandes de boucherie, des légumes frais et secs, du maïs sous toutes les formes et d'autres grains, des fruits les plus variés, du pain, de la pâtisserie, de la graisse, du poisson, des coquillages; on y trouve des chaussures, des chapeaux de paille et toute sorte d'articles de vêtement de l'ordre le plus primitif, attendu que ceux qui doivent les porter sont presque nus de même que ceux qui les vendent. On y trouve même des objets de curiosité et de fantaisie; d'histoire

naturelle et de sainteté ; l'agréable et l'utile ; le joli et l'horrible.

Vêtu d'un chapeau de paille de forme indéterminée et d'un morceau de coton autour des reins, un Indien vend des perroquets qui, rangés sur leur perchoir, font un vacarme à réveiller un mort. A côté de lui, un autre vend des singes qui font des grimaces affreuses et répondent aux cris de leurs voisins par des grincements furieux.

Auprès d'un marchand de hideux serpents à sonnettes, est un marchand de colibris. Vêtus d'or et d'émeraude, ces jolis petits êtres, ravis à la liberté le matin même, sont enfermés dans des cages parmi des fleurs qui dissimulent la captivité. Suspendus en l'air, dans un vol qui ne cesse jamais, ils vont de fleur en fleur, entrant jusqu'au fond de leur calice où ils puisent le miel qui les nourrit. Mais si dorée que soit la chaîne, si parée la prison, leur délicate nature ne saurait l'endurer. Nés pour vivre dans un rayon de soleil, ils meurent au bout d'un jour de captivité, en même temps que se fanent les fleurs qui entretenaient en leur cœur l'illusion de la liberté.

A côté d'un marchand de fleurs, un autre vend des œufs de moustiques pour la nourriture des petits oiseaux. Près de ce dernier, un fabricant de guitares attire l'attention des passants en râclant impitoyablement, sur son instrument monotone et criard, toute sorte de *fandangos* et de *cachuchas*.

Un homme qui passe, agitant une grosse sonnette, annonce qu'une messe va être dite, à l'église voisine, à l'intention de ceux qui voudront payer pour participer aux avantages qu'elle doit produire. En même temps, il promène à la ronde, un plat d'argent surmonté d'une croix et reçoit les espèces sonnantes à titre de parts d'intérêt dans cette messe en commandite.

Ici, l'un vend de petits crocodiles, un autre de jeunes requins, un autre des tortues. Là, un Indien vend de petites panthères ravies de la veille à la tendresse d'une mère qui les allaitait encore ; d'autres vendent des armadilles, des lézards bleus,

d'horribles tarentules noires qui montrent leurs rangées de dents acérées ou des scorpions qui portent leur venin au bout de la queue. Enfin, il n'est sorte de vilaines bêtes dans la création, dont on ne trouve ici des exemplaires.

Parmi toutes ces choses et une multitude d'autres encore, circulent des Indiens qui vendent des médailles bénies, des figurines de saints, des scapulaires, des chapelets ; d'autres portant, enfermée dans une cage de verre, une image de la Vierge ou de saint Antoine, l'offrent à l'adoration de chacun, moyennant une faible rétribution.

Plus loin, un grand nombre de femmes assises par terre, en une longue file, attirent votre attention. Que font-elles dans cette posture, le regard fixé sur le dos de la plus proche voisine? Chacune d'elles peigne les cheveux de celle qui la précède, de telle manière que la dernière seule reste inoccupée ; elles cherchent activement et d'une main expérimentée, les insectes qui se cachent dans ces crinières noires, touffues et luisantes d'une graisse qu'on ne leur épargne pas.

Plus loin encore, tout à l'extrémité du bazar, deux aveugles presque nus, entourés d'un nombreux auditoire d'Indiens attentifs et la tête découverte, font, à la manière emphatique des prédicateurs espagnols, une conférence théologique. Avocat du diable, l'un pose des questions insidieuses auxquelles l'autre, avocat de Dieu, répond de la manière la plus péremptoire ; celui-là fait des objections empruntées à la philosophie, fille du mal ; celui-ci les réfute victorieusement. Prenant les choses de haut, ils racontent la chute du premier ange et la création du monde. Ensuite, ils montrent Satan, sous la forme d'un serpent, séduisant la première femme et disent comme quoi une autre femme ayant écrasé la tête dudit serpent, Satan fut replongé dans l'enfer d'où il s'était échappé par la puissance de sa ruse diabolique. Après avoir expliqué le mystère de l'Incarnation et celui de la Trinité, ils terminent leur sermon par un examen consciencieux de celui de la messe dont ils donnent les détails les

plus précis et l'explication la plus complète. Pendant qu'ils pérorent ainsi, les Indiens charmés des jolies choses qu'ils entendent, se préparent à témoigner leur reconnaissance. Un marchand de *chinguirito* (alcool indigène), vient leur donner à boire gratuitement et les réconforter par sa bienfaisante liqueur, tandis que d'autres auditeurs, non moins édifiés, viennent respectueusement déposer un *tlaco* (sept centimes) dans leur sébile de bois.

Après avoir donné quelques instants d'attention à ces orateurs sacrés et admiré leur abondante éloquence sinon la force de leurs arguments, on revient sur ses pas; on traverse de nouveau le quartier bruyant des singes et des perroquets, et on quitte enfin ce pandémonium, étonné, ahuri et amusé.

A l'exception des officiers, tous les hommes du *Wanderer* étaient noirs; c'était la première fois que je voyais un équipage ainsi composé. Dans le cours d'une traversée qui dura dix-neuf jours, j'eus souvent occasion de remarquer que ces hommes, quoique bons marins et fort dociles, manquaient en général, de cette rude énergie qui est le caractère distinctif des matelots de race blanche.

En entrant dans la baie de New-York, je vis, avec étonnement, le pavillon tricolore de la France flottant sur les nombreux navires et bateaux à vapeur qui la sillonnaient. Je me hâtai d'en demander la cause au premier agent des journaux qui accosta le *Wanderer* pour recueillir des nouvelles. Celui-ci m'apprit alors le grand événement de la révolution de juillet, qui avait causé aux État-Unis une joie universelle dont l'effet durait encore.

Après un court séjour à New-York, je m'embarquai pour la France sur l'un des paquebots à voiles de la ligne du Havre. Les vapeurs avaient déjà, mais à titre d'essai seulement, osé tenter la traversée de l'Océan. On commençait à parler d'établir une ligne régulière; l'esprit public était préoccupé de projets à cet égard; mais peu de persônnes encore croyaient à la pos-

sibilité de la réussite. Les marins les plus connus par leur intrépidité, regardaient, eux-mêmes, cette idée comme à peu près chimérique. Et pourtant, dix ans plus tard cette idée avait passé de l'état problématique à celui de la pratique journalière; le prodige était devenu la chose la plus simple du monde; si rapide a été la marche des progrès industriels depuis le commencement de ce siècle!

Partis de New-York au cœur de l'hiver, nous eûmes une traversée des plus rudes. Les vents d'Ouest et Nord-Ouest qui, à cette saison et sous ces latitudes, s'emparent de l'atmosphère, ne cessèrent de souffler avec rage; mais comme ils nous étaient favorables et que notre navire, de premier ordre, était habilement commandé, nous arrivâmes en vue des feux de la Hève, le dix-septième jour au matin. Ce fut une des plus rapides traversées connues jusqu'alors.

Le froid était très-intense et dès le point du jour la côte se montra au loin, couverte d'une épaisse couche de neige. Bientôt après, un pilote du Havre nous aborda et nous annonça l'entrée dans le port à la marée suivante, à deux heures du soir. En effet, le navire cinglait vers lui avec un vent favorable et il était déjà dans le chenal formé par la falaise très-élevée en cet endroit et le banc de l'Hécla, lorsqu'une grosse nuée rougeâtre couvrit tout à coup le ciel et déchargea de la neige en si grande quantité que non-seulement elle nous cachait la vue de la terre, mais encore les objets les plus rapprochés de nous et sur le pont même. Dans l'impossibilité de gouverner au milieu de cette obscurité, le navire vint du lof à l'instant même et mouilla une ancre; mais à peine, cédant au courant, pesa-t-il sur sa chaîne que celle-ci se rompit ainsi qu'un morceau de verre. La position était des plus dangereuses, car le courant nous entraînait et nous n'étions pas à trois encablures des rochers de la côte. La deuxième ancre fut mouillée aussitôt et fort heureusement le navire étala le courant. La neige continua à tomber jusqu'à ce qu'elle couvrît

le pont à plus d'un pied d'épaisseur. Lorsqu'elle cessa, il était presque nuit; la mer avait baissé et il était impossible d'entrer dans le port. Il fallut donc se résigner à attendre le retour de la marée et à passer la nuit dans une position si périlleuse que si le Nord-Ouest, qui régnait depuis longtemps, eût soufflé avec sa violence accoutumée, il n'y avait aucun espoir de salut; hommes et navire tout était infailliblement perdu.

La pensée de périr en vue du sol de la patrie, à l'entrée même du port où l'on revenait, à la suite de longs voyages, jouir du fruit de ses travaux, présente à l'esprit une situation dont l'horreur ne saurait être dépassée par tous les efforts de l'imagination. On comprend donc aisément ce qu'il y a de cruel dans une position semblable à la nôtre, où, courage, habileté, rien ne peut soustraire l'homme à un sort fatal et où il doit attendre son salut des caprices du hasard. Les heures de la nuit sont longues alors, car le sommeil a perdu son pouvoir sur nos sens.

Tous les passagers passèrent la nuit sans se coucher; on parlait peu et à voix basse. A chaque instant on consultait le ciel et puis on portait ses regards sur la côte de Sainte-Adresse où l'on voyait, çà et là, briller quelques lumières. Comme pour assombrir encore cette scène lugubre, le navire tirait, de quart d'heure en quart d'heure, le canon de détresse auquel refusait de répondre l'écho de la côte, endormi sous la couverture d'une neige profonde.

Enfin, à deux heures du matin, un steamer, sorti dès qu'il avait été à flot, vint mettre un terme à nos angoisses en nous remorquant dans le port. C'était le 30 décembre 1830.

Ainsi se terminait ce grand voyage qui, commencé en mai 1828, avait duré deux ans et huit mois, et dans lequel j'avais parcouru une distance égale à 12,000 lieues marines environ.

Le lendemain matin je partis pour Paris où j'arrivai le 1[er] janvier 1831. Ici je trouvai mon associé, M. D., qui, après avoir

terminé ses affaires à *San Luis Potosi*, était venu y attendre mon retour.

La Félicie arriva heureusement au Havre au mois d'avril suivant. Ce navire et sa cargaison furent vendus. Notre liquidation terminée en peu de temps, la société avait atteint son terme. Alors nous nous séparâmes en bonne amitié, chacun de nous reprenant son indépendance pour se livrer à des entreprises nouvelles.

FIN DU VOYAGE AU GOLFE DE CALIFORNIE.

RÉVÉLATIONS

DES

NUITS DE LA ZONE TORRIDE.

AVIS.

Le lecteur est invité à relire la fin de la Préface et la dernière page du Chapitre XI, où se trouve exposée la cause qui inspira les pensées qui vont être développées ici.

INTRODUCTION.

La contemplation des magnificences que le ciel étale à nos yeux pendant les nuits de la zone torride, produit sur les sens une impression de plaisir douce et tranquille d'abord, mais qui, devenant bientôt celle de la surprise et de l'étonnement, arrive enfin à l'enthousiasme de l'admiration la plus passionnée.

Les innombrables flambeaux célestes qui, les uns après les autres, s'allument dans l'espace infini, apparaissent ainsi que les préparatifs d'une fête immense comme le temple qui l'abrite dans sa nef azurée. C'est une fête, en effet, fête éternelle que donnent à Dieu, leur créateur et leur maître, les corps célestes sans nombre qui se meuvent dans son sein et en sa présence.

Fixés sur ce spectacle devant lequel la parole humaine est impuissante, les yeux transmettent à l'âme une sensation de ravissement qui ressemble au sentiment physique d'une satisfaction de curiosité avide. Mais ce spectacle merveilleux finit par lasser la faiblesse des organes ; alors l'esprit poursuit en silence une contemplation qui, bientôt, porte au cœur des sensations plus profondes et plus douces, parce qu'elles s'adressent à l'âme qui pense, à l'intelligence qui nous anime.

Puis, le sentiment religieux se développe par degrés;

bientôt il domine les premières sensations qui nous ont agité et s'empare enfin de notre cœur pour ne plus le quitter. Il s'abandonne alors aux douces émotions, aux pensées bienfaisantes que lui inspire la présence visible de Dieu, et il oublie, dans les délices d'ineffables jouissances intellectuelles, les vaines agitations, les tristes nécessités de la vie physique.

La prolongation de cet état conduit invariablement celui qui l'éprouve au recueillement de profondes pensées qu'il ne peut définir. Il cherche à établir des comparaisons entre ce qu'il sent et ce qu'il a appris; entre ce qui lui apparait comme une réalité visible et ce que lui ont enseigné les hommes; entre les émotions qui agitent son cœur et les préjugés dont il a été nourri. Mais alors, descendant de la hauteur des cieux pour se reporter vers les choses de la terre, il éprouve un sentiment de profonde tristesse en se retraçant les misères de notre nature rendues plus sensibles encore par l'orgueil insensé qui domine l'humanité. Il repasse, une à une, les opinions formulées par l'intérêt de quelques-uns, adoptées par l'ignorance des multitudes et plus souvent encore imposées par la violence. Bientôt, se trouvant au milieu du chaos créé par la folie des hommes, l'esprit se décourage jusqu'au désespoir; puis, se reportant de nouveau sur la majestueuse sérénité de l'Univers qui l'environne, il retrouve le calme qu'il avait perdu, le chemin qu'il avait quitté.

C'est à travers ces alternatives d'admiration enthousiaste, excitée en moi par la vue des œuvres de Dieu, et de pensées décourageantes produites par celles des hommes, que mon esprit flotta longtemps incertain. Cependant, entraîné malgré moi vers la méditation que favorisait la solitude de la mer, je finis par comprendre que pour étu-

dier la vérité, je devais, remontant au principe éternel de l'Univers, secouer l'influence des considérations humaines qui me dominaient. Je compris enfin que, ce qui, dans l'ordre des choses humaines, paraît si grand aux yeux de notre faiblesse, n'est en réalité qu'infime misère auprès des grandeurs infinies de Dieu.

Mais, alors encore, je m'arrêtai épouvanté par le sentiment profond de mon ignorance; par celui de la distance infinie entre les moyens et le but. Oserais-je, moi, chétive créature, porter mes regards vers celui qui dirige les mouvements de tous ces astres que jadmire? Oserais-je essayer de découvrir la cause éternelle de toutes les grandeurs qui m'environnent? Mon audace ne serait-elle pas un outrage à la Divinité?

Mon cœur répondit à ces doutes: « Dieu qui nous permet d'admirer ses merveilles, de sentir sa bonté infinie, n'a point voulu nous interdire l'investigation à leur égard. Mais un juste sentiment de notre faiblesse, nous fait une loi de l'humilité; c'est avec un cœur simple qu'il faut chercher la vérité dans la raison unie au sentiment de notre âme. »

Dégagé, dès lors, des entraves qui enchaînaient mon esprit, je m'appliquai à passer en revue les grands problèmes qui, dans tous les siècles, ont occupé et divisé les hommes et dont la solution sera toujours au-dessus de la faible portée de leur entendement.

La plupart des hommes font profession de scepticisme et traitent avec légèreté les questions les plus élevées de l'ordre moral. Je ne suis pas de ce nombre. Mon esprit ne veut point se contenter des incertitudes du doute, du vague des hypothèses; il éprouve, au contraire, le besoin de se reposer sur la certitude d'une croyance bien arrê-

tée. Repoussant les formules sacerdotales grossières à l'usage de toutes les superstitions qui asservissent les multitudes, il cherche la base de sa foi dans les lois de l'Univers, convaincu que c'est là, seulement, que peut résider la vérité.

Élevé dans le catholicisme, ma raison simple et honnête fut, de bonne heure, choquée de la rigueur de ses préceptes en matière de foi et de la défense absolue d'examen qu'il impose. Ce fut pour moi une raison de douter; car il me sembla que la vérité n'a rien à craindre de l'investigation, fatale seulement à l'illusion et au mensonge.

Plus tard je reconnus que tous les cultes dominants ont les mêmes exigences, professent la même intolérance, alors qu'ils sont tous en contradiction; que chaque croyant tient pour vérité incontestable ce que son voisin regarde comme une fable digne de pitié.

Pourtant, la vérité ne saurait être complexe; elle doit évidemment être *une*, comme Dieu de qui elle émane. Donc, les systèmes divers qui se combattent, devaient être mus par d'autres intérêts que ceux de la vérité. Je compris dès lors que, répudiant les dogmes absolus si opposés et si divers, il faut la chercher uniquement dans le grand livre des Cieux, toujours ouvert aux cœurs simples et de bonne foi qui veulent y lire. Après avoir procédé ainsi durant de longs voyages dans les déserts et sur les mers, je vais exposer ici, le résultat de cette étude.

NUITS
DE
LA ZONE TORRIDE.

PREMIÈRE NUIT.

De Dieu (1).

Trop bornés pour comprendre l'infini et dominés par le sentiment de leur faiblesse et de sa puissance, les hommes, depuis la naissance de leur espèce, ont voulu se rapprocher de Dieu et cherché à se le rendre favorable. Ils l'ont d'abord adoré sous la forme de ses œuvres les plus éclatantes telles que le soleil, la lune, les étoiles. Puis, à mesure que l'état social s'est développé, que les mœurs primitives se sont altérées, trouvant ces grands ouvrages trop éloignés, ils ont éprouvé le besoin de se rendre la Divinité plus accessible. Alors ils ont successivement inventé des formes destinées à la représenter. Ici c'était une pierre d'une certaine forme ou d'une couleur particulière; là, des animaux vivants, des végétaux, des fleuves, des montagnes; enfin, ils ont imaginé de la représenter sous la forme humaine. Il semble que ne pouvant se rapprocher d'elle, ils ont voulu la rapprocher d'eux-mêmes. En effet, dans cet état de figure humaine réduite à de petites proportions, chacun put avoir près de soi, à son foyer domestique, son dieu avec qui il vivait familièrement, à qui il demandait aide et secours à toute heure et en toute occasion.

De cette idée de donner à Dieu la figure humaine, est née

(1) Dans le cours de cette étude, le mot *sacerdoce* et celui de *prêtre* sont toujours pris dans le sens collectif de *corporation sacerdotale*, en dehors de toute intention d'offense à un culte quelconque.

sans doute, cette autre idée que Dieu avait fait l'homme à son image.

Ensuite ils ont composé des systèmes sur l'incompréhensible, et, passant bientôt de l'idée spéculative à l'affirmation positive, chacun a prétendu expliquer la Divinité. Comme l'esprit humain varie dans chaque individu suivant la portée de son intelligence, chacun conçut Dieu d'une manière différente. Bientôt la vanité, blessée par la controverse, enfanta des milliers de systèmes qui tous, eurent des adhérents. Ce fut l'origine des sectes. Chacune d'elles, adoptant un dogme particulier, se créa un ou plusieurs dieux que l'avidité des prêtres se hâta d'exploiter. Chaque peuple adopta une théogonie particulière déclarant toutes les autres mensongères. Il attribua à ses dieux, tous les caractères distinctifs de ses propres penchants. Ainsi la ruse, la violence, la bonté, la concupiscence; en un mot toutes ses propres vertus, tous ses défauts et ses vices furent ceux des dieux qu'il adorait.

Mais tous les peuples se sont accordés à attribuer à leur Dieu suprême :

1° La création de l'Univers à la seule fin de se donner l'homme pour compagnon, la production de ce dernier étant le suprême effort de sa puissance.

2° Une occupation exclusive, incessante, de l'espèce humaine et une participation incessante aussi dans ses querelles et ses divisions.

3° La protection, la direction de leurs intérêts et de leurs passions. A cet effet, ils lui ont donné le titre de « Dieu des « armées, Dieu vengeur, Dieu jaloux, Dieu terrible. » Tous leurs actes de violence et d'injustice les plus criminels ont été accomplis en son nom et sous sa protection immédiate.

4° Enfin, presque tous aussi, ont imaginé que leurs dieux s'étaient reproduits par un commerce amoureux avec la femelle de l'homme.

De là résulte que, connaissant les attributions des divinités

d'un peuple antique, on peut supposer, avec certitude, les dispositions morales de ce peuple et son état politique.

Parmi tous les dieux inventés par la folie humaine, aucun ne m'apparaît plus terrible, plus bizarre, plus féroce que celui des Hébreux. Incessamment, uniquement occupé de la peuplade qui l'adore, il promet, se repent d'avoir promis, rétracte ses promesses pour les refaire encore. Semblable à Moïse son farouche créateur, il ne se complaît qu'au spectacle de misérables esclaves prosternés le front dans la poussière et tremblants, dont les cris et les larmes peuvent seuls arrêter son bras toujours prêt à frapper. Lorsqu'il parle, par la voix de ses prêtres, ce n'est que pour ordonner des massacres sur son peuple lui-même ou lui commander de porter chez ses voisins, la dévastation, le pillage et la mort. « Voilà Madian, dit-il, allez « l'assiéger et quand vous l'aurez prise, vous tuerez les hommes, « les femmes, les enfants, les vieillards; ensuite vous tuerez « aussi les bêtes de somme et tous les animaux domestiques. « Qu'aucun être vivant n'échappe au glaive de la destruction. « Allez! telle est ma volonté! »

Et si, échappé au massacre général des siens, un seul homme a conservé la vie pour prix de sa trahison envers sa patrie, au prochain revers des armes des Juifs, leur sanguinaire Dieu déclarera qu'il est le châtiment de leur désobéissance à sa volonté. On lui a ravi le sang d'une victime!

Chez d'autres peuples, Dieu se reproduit à certaines époques à l'effet d'être persécuté et livré à la mort par les hommes méchants (1).

Chez d'autres encore, il se reproduit sans cesse et vit sous la forme humaine pour gouverner son peuple préféré (2).

Enfin et comme dernier terme de leur puissance créatrice en fait de folies religieuses, les hommes ont fini par imaginer un Dieu qu'au moyen de certaines paroles mystérieuses, accompa-

(1) Brahma dans l'Hindoustan.

(2) Le Grand-Lama au Tibet.

gnées de signes cabalistiques, ils prétendent enfermer dans une substance matérielle et qu'ils mangent ensuite.

Et pourtant, tous ces dieux imaginaires créés par les prêtres, ont une puissance réelle; car dans leurs mains, ils sont des instruments terribles au moyen desquels ils dégradent l'humanité pour la soumettre au service de leurs intérêts.

En présence des mille dogmes compliqués du passé, représentant les croyances des peuples sur la Divinité, dogmes d'arbitraire, de violence et de puérilité qui choquent ma raison et ma conscience, je me suis appliqué à dégager l'idée divine des rêves de l'imagination, des calculs de l'intérêt et à la chercher dans les grandeurs de l'Univers et dans la simplicité de la réalité. Je me suis demandé : qu'est-ce que Dieu?

Posée dans un but de discussion philosophique, cette question n'a rien qui alarme le sentiment de modestie qui doit dominer l'esprit d'un homme assez sage pour comprendre toute l'étendue de sa faiblesse; car s'il est permis au ver de terre de contempler les étoiles du ciel, il ne saurait être interdit à l'homme d'aspirer à se rapprocher, par l'intelligence, de l'intelligence universelle. Mais lorsqu'elle est faite dans l'attente d'une réponse précise, positive et formulée par avance, elle me paraît un blasphème.

Qu'est-ce que Dieu?

Je l'ignore. Et comment ma raison impuissante à comprendre les phénomènes divers qui concourent à la formation d'un grain de blé, d'un simple brin d'herbe, pourrait-elle comprendre celui qui a créé les millions de millions de soleils qui éclairent l'immensité de leur lumière éternelle!

Mais si j'interroge mon cœur, si j'écoute ce sentiment inexplicable qui le porte vers ce Dieu inconnu, il me fait cette réponse qui me satisfait :

« Dieu, c'est la vie infinie et immatérielle qui anime tout ce « qui est, depuis la plante et l'insecte les plus infimes jusqu'au « soleil qui nous éclaire; c'est le majestueux ensemble des lois

« qui régissent éternellement l'Univers; c'est la sagesse, la « bonté, la grandeur, la puissance, l'impassibilité infinies; « Dieu, enfin, c'est la raison portée à la suprême puissance. »

Et si, du vague de cette définition, j'ose descendre à un résumé plus sensible, je dis : Dieu, c'est l'Univers, esprit et matière. C'est la vie suprême, la suprême intelligence qui remplit l'espace infini, et la matière qui compose l'unité de l'Univers phénoménal est le corps qu'il anime, qu'il fait mouvoir, qu'il combine à l'infini et au moyen duquel il se manifeste à nos sens. Dieu est donc une dualité infinie, être collectif impersonnel renfermant en lui-même tout ce qui compose l'Univers; et tous les êtres sont formés à son image sur cette simple donnée; car tout est simple dans cet Univers où les phénomènes de vie sont le produit de la même loi souveraine, qu'ils s'appliquent aux soleils et aux mondes ou aux parasites qui s'agitent à leur surface. Pour rendre ma pensée plus sensible encore, j'ajoute que l'homme ou la fourmi ou tout autre parasite de notre globe est un résumé, en infiniment petit, de l'Univers infiniment grand. C'est une forme empruntée à la matière de l'Univers et habitée par une étincelle de vie et d'intelligence empruntée à Dieu. De même donc que l'âme de Dieu anime le corps de l'Univers tout entier, de même l'âme du parasite anime l'atome de matière qui forme son corps.

En comparant cette conception si simple de la Divinité aux bizarres combinaisons dogmatiques inventées par le sacerdoce, aux puériles croyances adoptées par les peuples, on est douloureusement affecté par cette pensée que l'homme semble avoir, dans tous les temps, employé sa raison à détruire ce don précieux que Dieu lui a fait; ou bien encore, on éprouve un profond sentiment d'humilité et de tristesse en reconnaissant combien est dévoyée par la superstition, cette raison humaine dont nous faisons un si grand sujet d'admiration pour notre espèce. Mais ce qui, surtout, inspire les plus tristes réflexions, c'est de voir des esprits d'élite parmi les hommes subir l'influence

de toutes ces folies, s'y attacher et y croire avec une abnégation absolue; admirer comme merveilleux tous ces rêves de l'imagination dévoyée, toutes ces divagations de prêtres insensés ou pervers. Car pour les multitudes nourries dans l'ignorance, on sait, après les avoir observées que, courbées sous les abrutissantes bénédictions de leurs prêtres, elles ne croient qu'à des puérilités impossibles, ne connaissent d'autre Dieu que les idoles des temples; qu'elles se passionnent seulement pour le mensonge et restent froides devant la simple vérité quand elles ne se prêtent pas à lui faire violence.

Quand de ce tourbillon de folies qui attriste mon cœur, j'élève mes regards vers l'immensité rayonnante d'une éternelle sérénité où Dieu m'apparaît dans toute sa magnificence, je doute si je veille; il me semble que je suis sous l'empire d'un rêve pénible. Mon esprit ne peut suivre l'enchaînement des circonstances qui ont pu amener cette dégradation progressive de l'idée divine dans les croyances de l'humanité; je gémis de son ignorance puérile, de ses fureurs hideuses, de ses préjugés honteux, et ma faiblesse se réfugie dans ce qui lui apparaît comme la vérité simple et éternelle, dans ce Dieu unique qu'elle sent mais qu'elle ne peut comprendre. Je me dis : Dieu est là; je le vois distinctement dans l'éclatante splendeur des cieux; l'Univers est enveloppé de sa présence; il se révèle à mon âme par la voie de mes yeux qui contemplent ses merveilles. Il est seul et unique; cela m'est démontré par l'unité de l'Univers et par l'ordre inaltérable dans lequel il se meut. Il est essentiellement bon parce que sa puissance est infinie; il ne pourrait être méchant parce que la méchanceté est le propre de la faiblesse. Il inspire à tous les êtres le désir de se rapprocher de lui dans la mesure de leurs forces; car je sens au fond de mon cœur ce besoin incessant. Il leur indique le moyen d'atteindre ce but, dans la ressemblance avec lui-même, par la bonté et la justice à l'égard de ses autres créatures, par la droiture des sentiments et par l'horreur de ce qui est mal.

Le mal et le bien, le juste et l'injuste sont clairement définis au fond du cœur de l'homme; les passions de notre nature peuvent dominer ce sentiment mais non le détruire. Si je fais le bien, je le reconnais à la satisfaction intime que j'éprouve, car cette satisfaction élève ma dignité et me rapproche de Dieu. Si je fais le mal, un sentiment contraire me le prouve encore; car, instinctivement, je sens que je m'éloigne de lui.

C'est donc pour satisfaire aux besoins de mon cœur que je cherche à me rapprocher de Dieu et que je fuis le mal par la crainte de m'éloigner de lui.

Mais craindre Dieu et trembler devant lui comme un vil esclave devant un maître cruel, me paraît le sentiment du crime ou de la folie. Je l'admire dans ses œuvres; mais du néant de ma petitesse je porte sans crainte mes regards vers l'immensité des cieux qu'il remplit de sa présence éternelle.

Telle est l'idée que je me suis faite de la Divinité; tels sont les sentiments qu'elle m'inspire.

L'idée de Dieu parmi les peuples fut toujours, me paraît-il, en rapport avec l'étendue de leurs connaissances astronomiques. Ceux de l'antiquité n'eurent pas le sentiment de l'infini; cela est démontré par leurs dogmes religieux qui sont l'expression de leurs opinions sur la Divinité. Aussi, tous les dieux divers, ceux d'Homère comme celui de Moïse, ne font autre chose que gouverner la terre; ils parlent et agissent de la même manière, aux mœurs près des peuples qui les avaient imaginés; ils prennent parti dans les querelles des humains; ils se passionnent pour ou contre et font toujours intervenir leurs agents en faveur du parti qu'ils ont embrassé.

Gouvernée par ces dieux, la terre, créée depuis peu par un caprice et pour une courte durée, la terre, disque immobile au milieu de l'espace, est la maîtresse pièce de l'Univers. Le soleil qui l'éclaire, grand comme la moitié du Péloponèse, et les étoiles, points lumineux sans aucune importance, sont attachés à la voûte bleue qui tourne autour de la terre. Rien de plus, rien au delà.

Le christianisme prit naissance et se développa sous l'influence des mêmes opinions. Ses combinaisons dogmatiques faites au IVe siècle et développées dans les siècles suivants, témoins de sa toute-puissance, ne soulevèrent le doute parmi les peuples, que lorsque Galilée, ouvrant les portes de l'infini et y plongeant ses regards, eut démontré le mouvement de la terre et l'immobilité des cieux. Ces doutes qui, tout d'abord, excitèrent jusqu'à la fureur les persécutions du corps sacerdotal, passèrent graduellement à l'état de certitude, à mesure que des découvertes nouvelles vinrent démontrer, de plus en plus, la grandeur infinie des cieux et l'infimité comparative de notre terre.

Dès lors, les dieux ayant tous les caractères du fini et conçus pour l'Univers si petit et si jeune des anciens, ne pouvaient plus être ceux d'un Univers éternel dans le passé, éternel dans l'avenir; infini en espace, infini quant au nombre des soleils et des mondes qu'il renferme. Dès lors aussi, la foi aux dogmes du christianisme baissa dans la proportion de la diffusion des connaissances nouvelles. Ce fut vainement que les pouvoirs publics donnèrent à la corporation sacerdotale, l'appui de la force pour combattre les progrès de l'idée, la décadence de la foi; car on ne peut soumettre par la force, l'idée qui cherche encore une nouvelle définition de la Divinité et l'établissement d'un culte public en rapport avec les besoins nouveaux de l'esprit humain agrandi. Ce culte, ce dogme nouveau attendus par l'humanité, sont un besoin social de premier ordre, et la défaillance qu'on remarque aujourd'hui dans l'esprit public, n'a pas d'autre cause que son absence. Car l'humanité a un pressant besoin de remplacer les diverses croyances éteintes qui la divisaient, par une foi commune, conforme aux lois de l'Univers et de la raison, qui réunisse tous ses membres autour d'un centre commun de morale, de justice, de vérité qui sont les attributs de la Divinité, et conséquemment la religion elle-même dans son expression la plus élevée.

DEUXIÈME NUIT.

De l'Univers.

Qu'est-ce que l'Univers?

Il me paraît que ce mot, *l'Univers*, est employé dans trois acceptions différentes.

Il signifie le globe terrestre que nous habitons, quand on dit : *Cette nouvelle se répandit dans tout l'Univers.*

Il signifie l'espace occupé par le système solaire auquel appartient notre monde, quand on dit : *Notre Univers.*

Enfin, il signifie et comprend tout ce qui existe dans l'espace infini. C'est dans cette dernière acception que je veux l'employer ici.

L'Univers est ce champ lumineux qui se montre à nous dans une belle nuit d'été ; cet espace qui, semé de soleils et de mondes, commence partout et ne finit nulle part.

Lorsque notre esprit s'arrête à contempler les merveilles de l'Univers, nous éprouvons des sentiments différents, suivant que la contemplation a lieu pendant le jour, à la lumière du soleil, ou pendant la nuit à la lueur des étoiles.

Dans le premier cas, l'Univers nous apparaît très-circonscrit ; il est composé uniquement du soleil et de notre terre qu'il réchauffe de ses rayons, et borné aux limites du cercle bleu qui renferme ces deux astres uniques. Dans cet état, le merveilleux ensemble des phénomènes et des harmonies qu'il nous est donné d'observer autour de nous, captive notre attention, mais il ne porte à notre cœur qu'une douce émotion d'admiration, de reconnaissance et d'amour envers sa cause première.

Dans le second cas : alors que par une nuit d'incomparable limpidité de la zone torride, le firmament étale à nos yeux ses millions d'étoiles de grandeurs diverses, suivant qu'elles sont plus ou moins éloignées de nous, depuis celles qui brillent d'un vif éclat jusqu'à celles dont la lueur nous parvient à peine ; alors que notre raison éblouie par ce spectacle sublime a pu se dire : « Tous ces corps qui brillent dans l'espace sont des « soleils entourés de mondes ; l'espace qui les renferme n'a « pas de limites, ne finit jamais, et partout et toujours il est « rempli de soleils et de mondes ; » à cette pensée de l'infini, notre esprit est transporté d'un saint enthousiasme ; il s'élance parmi ces corps célestes qui l'attirent, et dans l'ensemble merveilleux de l'ordre qui les régit, il reconnaît la présence du grand Esprit, du Dieu unique de l'Univers.

Trop faible pour comprendre l'infini, mon esprit a néanmoins tenté mille efforts pour atteindre ce but. A cet effet, il se transporte d'abord instantanément au soleil d'où il s'élance dans l'espace à une incommensurable distance au delà. Mais bientôt arrêté faute de point de repère, il regarde et voit de toutes parts le même sublime spectacle d'innombrables soleils éblouissants de lumière, et des mondes opaques circulant autour d'eux. Ébloui par l'éclat des merveilles qui l'entourent, fatigué de sa course immense, découragé en reconnaissant qu'il n'est encore qu'au commencement de l'espace, il revient à son enveloppe terrestre que ses efforts ont épuisée.

Poursuivant le même objet, il se livre encore à cette spéculation ; il se transporte au soleil dans un temps si court qu'il est inappréciable ; c'est-à-dire qu'en moins d'une seconde, il parcourt une distance de 38 millions de lieues. Admettant ensuite la possibilité de suivre, avec la même rapidité, une ligne droite pendant cent ans ; eh bien ! à cette distance qu'il n'est pas donné à notre intelligence de comprendre, à cette distance presque infinie, commencerait seulement encore, l'espace éternel et sans bornes, toujours peuplé de soleils et de mondes.

L'Univers, c'est donc l'infini, l'éternité, non moins incompréhensibles que Dieu lui-même.

Il m'apparaît composé d'un principe unique qui est la vie, le mouvement qui le remplit, qui est Dieu ; et d'un instrument qui est la matière, inerte par elle-même, destinée à recevoir la forme et la vie.

En d'autres termes : l'Univers est l'unité absolue renfermant en elle-même tout ce qui existe dans l'espace infini. Cette unité est composée de deux éléments ou plutôt d'un principe qui est la vie, le mouvement, la loi, l'intelligence universelle, qui est Dieu ; et d'un élément qui est la matière.

Le principe imprègne la matière sous une infinie variété de formes, et tout est animé dans l'Univers. Et tous les êtres, qu'ils soient immenses et parcourant l'espace ou infiniment petits et vivant en parasites ; qu'ils se meuvent ou qu'ils soient fixés au sol par leurs racines, sont également formés de la même matière et animés de la même vie.

Lorsque par suite des lois qui la régissent, la matière a acquis une certaine forme, cette forme pénétrée du principe de vie, acquiert le sentiment, c'est-à-dire la faculté de penser, de se mouvoir et d'agir. Elle parcourt alors une certaine carrière pendant la durée de laquelle, soumise à des modifications incessantes, elle remplit le rôle qui lui est attribué dans l'ensemble, se reproduit et meurt. Sa mort est l'acte de séparation du principe de vie, de la forme vieillie et usée. Par cet acte, la vie retourne à sa source qui est Dieu, et la matière se décomposant va, dans une perpétuité éternelle, servir à de nouvelles combinaisons d'où naissent de nouvelles formes destinées à parcourir une carrière nouvelle.

La nature, et par ce mot je comprends l'ensemble des lois établies par Dieu pour le gouvernement de l'Univers, me paraît ne procéder que par des lois générales aussi simples qu'elles sont grandes, et jamais par voie d'exception. Ses moyens sont toujours les mêmes, qu'ils s'appliquent à la production des

êtres les plus gigantesques, tels que le soleil, ou à celle des plus petits, tels qu'un papillon ou un infusoire.

L'Univers tout entier est régi, dans son majesteux ensemble, par trois lois coéternelles et de puissance infinie.

Produire, conserver, détruire, telle est cette trinité de lois dont l'action, dont la lutte incessantes, maintiennent l'Univers éternel dans son état d'éternelle jeunesse.

Produire par l'amour, par cet irrésistible attrait qui porte, l'un vers l'autre, les deux sexes différents;

Conserver par l'amour des parents pour leur progéniture, par l'horreur de la mort, par l'intérêt si vif pour l'enfance ignorante, que la nature inspire à la vieillesse expérimentée, et par des lois particulières dont l'action incessante dévoile la plus ardente sollicitude;

Détruire par l'effet du temps sur la matière qu'il use ou par l'action violente que les espèces diverses exercent les unes sur les autres dans l'intérêt de leur conservation et de leur développement;

Tel est l'ensemble des lois dont le produit est l'unité apparente et réelle de l'Univers tout entier et qui le régit dans toutes ses parties, depuis l'être le plus infime jusqu'au corps le plus vaste et le plus puissant.

Ne serait-ce pas de l'observation de ces lois qu'est née, parmi les hommes, l'idée trinitaire appliquée à la Divinité par la plupart des combinaisons dogmatiques qui ont exercé une si grande influence sur le sort de l'humanité? Telle, du moins, fut l'origine de la trinité chrétienne. Conçue par Platon, cette pensée reçut son application de ses disciples qui, sept cents ans après la mort de cet homme célèbre, en dotèrent le dogme nouveau qui s'élevait sur les ruines du polythéisme.

En effet, chacune de ces lois qui nous apparaît, indépendante, isolée, aurait personnifié un dieu, et leur liaison indissoluble, leur produit inévitable, qui est l'unité, aurait personnifié l'unité des trois dieux.

L'Univers est, dans l'ensemble des lois qui le régissent, la source fondamentale de la vérité d'où découlent toutes les autres vérités secondaires qui intéressent l'esprit humain. En effet, la première vérité d'ordre physique qui frappe nos regards, lorsque la raison commence à luire dans notre esprit, est celle de l'existence de l'Univers. Mais notre raison, dévoyée de bonne heure par des rêveries, par des inventions sacerdotales, s'éloigne des conséquences que devait produire la notion de cette vérité première.

N'est-il pas étonnant que, parmi les hommes, n'ait jamais été proclamée, comme base de toute vérité, celle de l'existence de l'Univers? qu'il n'ait pas été démontré que c'est dans l'ensemble des lois qui le régissent, et là seulement, que réside la source du vrai?

Ce n'est qu'à un âge déjà mûr, et après avoir secoué les erreurs de mon éducation première, que j'ai conçu cette pensée. Dès lors, j'en ai poursuivi l'application avec succès, parce que j'ai trouvé là, une base inébranlable, un principe certain, dont les conséquences sont faciles à déduire et à comprendre. Je me suis dit :

L'Univers existe; c'est un fait que personne ne songe à nier; il est régi par des lois dont la sagesse frappe notre esprit d'autant plus profondément que nous les étudions davantage. De cette étude naît le sentiment religieux de l'infini.

Ces lois n'ont pas d'exceptions, parce qu'elles sont infinies comme l'Univers, comme Dieu lui-même, car l'infini ne saurait avoir d'exceptions. Et comme conséquence forcée de cette proposition, on est obligé de conclure que tout fait avancé est vrai ou peut l'être s'il est conforme aux lois de l'Univers; qu'il est nécessairement faux ou mensonger s'il viole ces lois.

Partant de ce principe, qu'il est impossible de contester, je trouve une solution satisfaisante à tous les problèmes spéculatifs soumis aux méditations des hommes et une base certaine pour juger sainement les croyances qu'on prétend imposer à leur foi.

Ainsi, quand on dit :

« Une femme a conçu sans avoir eu des rapports d'amour « avec un homme ; elle a donné le jour à un enfant sans cesser « d'être vierge ; »

Je réponds sans hésiter : cela est impossible, parce que ces faits seraient contraires aux lois de l'Univers, qui n'ont pas d'exceptions.

Si l'on dit encore :

« L'homme peut se rendre agréable à la Divinité en se con- « damnant aux rigueurs de l'isolement, aux tristesses du céli- « bat, aux tortures de la souffrance volontaire ; »

Je réponds que cette assertion est une aberration de l'esprit, conduisant à la violation évidente de la loi, car Dieu, en mettant au cœur de tous les êtres les tendresses de l'amour, l'horreur de la souffrance, leur a évidemment ordonné d'aimer pour se perpétuer, et les a conviés à jouir des bienfaits de la vie, dans la société de leurs semblables.

Et si l'on vient affirmer qu'une caste a reçu directement un pouvoir d'ordre divin sur l'humanité, qu'elle a été établie par Dieu comme intermédiaire obligé entre lui et le reste des hommes, je réponds que, dans l'ordre de l'Univers, tout est contraire à cette prétention d'invention sacerdotale au bénéfice de la tyrannie ; car Dieu n'a point divisé l'humanité en castes : il a, au contraire, donné à tous les hommes les mêmes facultés, dans des mesures diverses qui se compensent, et il ne doit exister entre lui et eux que le seul intermédiaire d'ordre naturel qui est la conscience.

Enfin, à cette objection trop fréquente des âmes candides :

« Dieu est tout puissant ; or, il a pu produire tous les faits « contraires à la raison qui lui sont attribués par les dogmes ; »

Je réponds encore que c'est impossible, car Dieu ne saurait avoir ni la volonté ni la puissance de se violer lui-même dans la violation des lois de l'Univers.

Toutes ces puériles erreurs ont leur source dans cette triste

circonstance, résultat d'une mauvaise éducation publique, que le commun des hommes ne peut élever sa pensée vers Dieu, sans chercher l'idée de sa puissance dans celle des tyrans de la terre. Ces derniers, en effet, accordant ou refusant leurs faveurs suivant la qualité de ceux qui les sollicitent, suivant le plus ou moins d'instance, de flatterie ou de bassesse, n'obéissent qu'au caprice du moment, qu'aux dispositions accidentelles de leur esprit, suivant leur intérêt personnel rarement honnête. N'ayant pas de loi supérieure qui les oblige, ils font alternativement le pour et le contre, et détruisent un jour ce qu'ils ont fait la veille. Pourquoi Dieu tout-puissant n'aurait-il pas la même faculté?

Ainsi raisonne l'infiniment petit sur l'infiniment grand.

On ne méconnaît pas moins les lois de l'Univers, lorsqu'on prétend produire certains phénomènes au moyen de prières, d'adjurations et de pratiques du culte. — La sécheresse trop prolongée afflige-t-elle une contrée? on demande à Dieu de faire pleuvoir. — Les récoltes sont-elles menacées par des pluies trop abondantes? on demande à Dieu le retour de la sécheresse. C'est partout et toujours la substitution du caprice et de l'accident aux immuables lois de l'Univers, et l'erreur radicale de l'homme se croyant frappé par Dieu si les éléments n'obéissent pas à ses désirs.

On est étonné que des hommes éminents par l'intelligence, le savoir et la droiture du cœur, tombent dans une foule d'erreurs semblables et d'autres plus puériles encore. Il faut en chercher la cause dans l'influence de leur éducation première. Ainsi, on les entend soutenir que la parole a été enseignée à l'homme par des agents directs, accidentellement chargés de cette mission par la divinité ; que c'est au moyen de ces agents que se sont produites les diverses phases de l'humanité et une foule d'autres propositions qui sont des exceptions aux lois de l'Univers.

Il n'en est rien ; la nature crée des organes qui fonction-

nent d'eux-mêmes, qui se développent dans la mesure des besoins de l'être, et c'est de leur développement, dans l'ordre de la loi naturelle, que naît celui de l'intelligence nécessaire à sa conservation.

Telle est la méthode simple au moyen de laquelle on peut connaître la vérité, qui, simple elle-même, ne réside jamais dans des combinaisons arbitraires et compliquées.

Il n'est pas une seule question, soit d'ordre physique, soit d'ordre moral, qui ne trouve sa solution dans l'observation des lois de l'Univers.

Si du spectacle de l'Univers infini on reporte sa pensée sur notre planète, suivant le point de vue d'où l'on observe les phénomènes qui se déroulent sous nos regards et autour de nous, notre petit Univers nous apparaît sous deux aspects différents. Sommes-nous jeunes, il nous apparaît comme une vallée embaumée du parfum des fleurs, où l'amour seul est connu, où l'on ne soupire que de bonheur.

Mais quand a fini l'âge heureux des illusions, alors que la vie penche vers le déclin, notre terre nous apparaît comme un champ de carnage et de destruction où toutes les espèces se font une guerre acharnée et sans trêve, s'entre-dévorent pour vivre et s'entre-tuent pour le plaisir de détruire. Partout la lutte, partout le carnage sans pitié et sans merci !

Ces deux tableaux sont également vrais, car la perpétuité de l'Univers repose sur la base de la lutte éternelle ; mais la nature ne nous les révèle que tour à tour, suivant que nous devons contribuer à la reproduction directe de notre espèce ou nous préparer à subir la loi de destruction d'où surgit l'harmonie dans la rénovation éternelle.

Partant de ces données générales et remontant du connu à l'inconnu, je me persuade que les mêmes phénomènes qu'il est donné à ma faible intelligence d'observer dans les petites choses qui se passent autour de moi, se reproduisent également dans l'Univers entier, et je crois que tous les astres qui

habitent les espaces infinis sont des êtres animés et pensants. Ainsi, le soleil qui nous éclaire est le chef ou le mâle de la famille immense d'astres qui obéissent à ses lois et sont ses femelles. Tous les autres soleils innombrables sont également des chefs de famille. Soumis à la loi universelle de naître, se reproduire et mourir, les membres de ces familles se renouvellent ainsi éternellement, et l'Univers qu'ils remplissent est éternellement jeune, ainsi qu'il nous apparaît aujourd'hui.

Comment naissent et meurent, dans l'infini, les soleils et les mondes? quel est leur mode de génération? nul ne le sait. La vie de l'homme est trop courte, la portée de son esprit trop bornée, ses moyens d'observation sont trop imparfaits et trop faibles pour atteindre des objets si grands et si éloignés; mais l'unité de la loi, l'analogie et la raison ne laissent aucun doute à cet égard. Obéissant, ainsi que l'être le plus infime, à la loi qui régit l'Univers, les familles d'astres se perpétuent, dans l'éternité, par la voie de la génération; le mode seul nous est inconnu.

On se demande si tous les astres sont habités. Le doute à cet égard ne peut être que le résultat d'un enseignement puisé dans la Genèse et dans cette croyance absurde que l'Univers n'a été créé que pour produire l'espèce humaine sur notre seule planète. Quant à moi, je n'hésite pas un seul instant à le croire, car la loi de vie est universelle et non restreinte. Il me plaît de penser que chacun des astres qui peuplent l'espace infini a des habitants dont les dimensions physiques, l'intelligence, la grandeur morale, sont en raison immédiate et directe de son importance dans l'ensemble de l'Univers.

Cette conviction est née dans mon esprit, du sentiment instinctif intime que tout ce qui est grand doit être simple, que tout ce qui est simple doit être vrai; car si rien n'est grand que par la vérité, rien ne saurait être vrai que ce qui est simple. En second lieu, de l'observation de l'importance prodigieuse de notre soleil sur notre Univers et des rapports que

son influence et ses mouvements, au milieu des astres qu'il gouverne, me paraissent avoir avec ceux des diverses familles de notre terre.

Quant à sa puissance, le soleil, centre de notre Univers, en est aussi le moteur. Beaucoup plus grand qu'aucun des mille astres qu'il gouverne et dont quelques-uns seulement nous sont connus, il est seul lumineux et semble être leur père et leur maître. S'il venait à s'éteindre tout à coup, notre Univers périrait aussitôt. Dans ce cas, en effet, notre terre, qui me sert de terme de comparaison, serait, en quelques heures, transformée en un bloc de glace, et toute vie disparaîtrait de sa surface.

Il est la source de tous les phénomènes qui se produisent. Ainsi, toute la végétation qui couvre la terre, tous les mouvements de l'atmosphère et des mers sont les résultats de son action. Parmi ces phénomènes, il en est un qui me paraît plus étonnant que tous les autres : c'est celui du mouvement des eaux. Les mille fleuves qui portent incessamment à la mer leurs masses liquides incalculables, sont, chaque jour, alimentés d'une quantité égale, vaporisée au sein des mers par ses rayons et transportée à leurs sources par les vents obéissants à sa loi.

C'est prodigieux sans doute, et pourtant ces mêmes prodiges se produisent à la fois sur mille autres mondes semblables au nôtre, sans que jamais il s'arrête ou se lasse. A cette pensée, mon esprit demeure comme anéanti devant tant d'intelligence, de sollicitude, de puissance et de force.

Quant aux rapports que présente sa famille d'astres avec les familles de la terre, j'y vois les suivantes que j'ai pu observer de près :

De même que les femelles du soleil le suivent humblement et avec un amour inaltérable dans sa course et dans ses mouvements, de même j'ai vu les femelles du datier du désert se grouper humbles et soumises autour du mâle majestueux qui les domine et les féconde; de même j'ai vu, au sein des

mers, les femelles du dauphin, rayonnant dans leur modeste parure, autour du mâle brillant qui les protége et les rend mères. Et le même phénomène peut être observé chez la plupart des autres espèces animales et végétales vivant à l'état de nature.

Le soleil, enfin, est la manifestation physique la plus éclatante de la divinité, et si l'on considère que l'humanité semble avoir besoin d'un symbole matériel pour s'adresser à Dieu, on s'étonne qu'elle n'ait pas, dès l'origine et toujours, adopté celui par l'entremise duquel elle reçoit immédiatement ses bienfaits de tous les instants.

Entre l'Univers ainsi conçu et celui qu'ont défini les théogonies diverses, n'existe-t-il pas toute la distance qui sépare l'infini du fini ? le créateur de la créature ?



TROISIÈME NUIT.

De la Création du Monde.

Les hommes de tous les temps ont pensé que l'Univers avait été créé à une époque plus ou moins éloignée. Considérant ensuite la supériorité intellectuelle de leur espèce et l'exagérant par un sentiment de vanité, ils ont conclu qu'il avait été créé uniquement dans le but de l'existence de cette espèce.

Adoptant la cosmogonie des Hébreux, qui la tenaient des Chaldéens, les chrétiens ont fixé l'événement de la création à une époque récente. Ils en ont même donné tous les détails, comme si un témoin oculaire en avait rédigé procès-verbal ainsi qu'on le fait des petites choses qui nous occupent sur la terre. Aux termes du récit de la Genèse, l'unique but de la création de l'Univers aurait été l'existence de l'homme. En étudiant ce récit, il me paraît que ses auteurs regardaient l'Univers comme circonscrit dans les limites de la voûte bleue où s'arrêtent nos regards. Immobile, au milieu de ce vaste cercle solide et tournant autour d'elle, la terre, centre et maîtresse pièce de l'Univers, recevait, en reine, pendant le jour, le tribut de lumière d'un petit soleil attaché à la voûte, et pendant la nuit, celui des étoiles, sorte de lampions destinés à amuser la curiosité des hommes.

A cet égard, il me paraît que l'esprit humain ne pouvant comprendre l'infini, a toujours créé des systèmes à la mesure de son intelligence. Ces systèmes créés par des sacerdoces intéressés, adoptés par les multitudes ignorantes et livrées à la superstition, sont devenus des articles de foi qu'on ne pouvait

rejeter ou même mettre en doute sans encourir la réprobation universelle, sans s'exposer aux persécutions des prêtres et des rois, associés ensemble pour l'exploitation du genre humain. C'est toujours au sein de la tyrannie que ces systèmes ont pris naissance; aussi ont-ils pour modèle invariable la formation d'une puissance de la terre et son administration par la ruse et la terreur. De là sont venues ces opinions, si fatales aux peuples, sur le pouvoir attribué aux prêtres auprès de la divinité, sur la puissance d'origine divine attribuée aux tyrans.

Mais le philosophe instruit par l'étude, et même l'ignorant qui, comme moi, étudie avec son cœur et sa raison, rejettent également ces vains systèmes créés par la folie ou la méchanceté. Ils considèrent avec un dédain rempli de tristesse ces amas d'absurdités puériles ou atroces qui ont subjugué le genre humain et asservi son intelligence. Sans s'arrêter aux mille assertions formulées par les docteurs intéressés à égarer, à leur profit, la raison des hommes, ils cherchent, dans la nature seule, le chemin de la vérité.

Pourquoi, en effet, la création aurait-elle eu lieu à une époque quelconque? Les dogmes répondent à cette question que, Dieu s'ennuyant dans le chaos, chercha le moyen de se distraire et voulut se donner un compagnon qui lui aidât à soutenir l'ennui de l'éternité; qu'à cet effet il créa l'Univers et, comme suprême effort de sa puissance, l'homme qui devait former sa société.

En comparant les moyens employés, la création de l'Univers infini, avec le but de cette création, la naissance de l'homme, être chétif et misérable, je ne puis comprendre que la folle vanité des hommes ait jamais pu aller aussi loin.

Dieu et chaos me paraissent deux termes incompatibles qui ne peuvent coexister ensemble. Dieu, en effet, porte à mon esprit l'idée d'ordre, de grandeur infinis; chaos, au contraire, lui représente le désordre universel. Or, si Dieu a toujours existé, le chaos fut toujours impossible.

La supposition seule de la création porte encore à mon esprit une idée d'impuissance antérieure ou de caprice d'un moment. Or Dieu n'a jamais été impuissant, et il n'a jamais pu avoir de caprices; car le caprice est le propre de la faiblesse.

De ces considérations si naturelles et si simples, résulte pour moi une conviction absolue dans la vérité des propositions suivantes :

1° L'Univers n'a jamais été créé; il est coéternel avec Dieu lui-même dont il est le corps et la manifestation physique.

2° L'Univers ne finira jamais ; il sera éternellement jeune et resplendissant comme il nous apparaît aujourd'hui.

3° Les astres qui le peuplent sont des êtres animés qui naissent, se reproduisent et meurent dans un ordre de génération éternelle.

4° Tous les êtres qui vivent sur ces astres innombrables, sont, sans aucune exception, soumis aux mêmes lois.

Si l'Univers n'a pas été créé, les êtres qui habitent les astres qui le composent, ne l'ont pas été davantage. Il me paraît que la puissance créatrice est inhérente aux éléments qui sont les agents des lois éternelles de Dieu. Ces éléments se modifiant sans cesse, dans la même progression que la vie des grands corps auxquels ils sont attachés, modifient également les espèces qui, dans le cours de cette succession, apparaissent et disparaissent sans laisser, après elles, d'autres traces que quelques débris conservés un peu de temps dans le sein de la terre. Car les espèces sont soumises à la loi qui régit le sort des individus. C'est au moyen de ces traces que la science a découvert une foule d'espèces animales qui n'existant plus aujourd'hui, ont été remplacées par des espèces nouvelles qui le seront à leur tour par d'autres, jusqu'à la mort du globe qui les nourrit.

La science n'a pas découvert de restes humains antiques. De cette absence, il faut induire que l'homme a paru sur la

terre à une époque relativement récente ; que comme les autres espèces, il disparaîtra un jour pour être remplacé par une espèce nouvelle. Il semblerait même que sa fin ne doive pas être fort éloignée. Je tire cette conséquence de la rapidité même de son accroissement, rapidité due au développement de l'état social, par le bien-être et l'adoucissement des mœurs. En effet, tel qu'il se développe depuis plusieurs siècles, mais surtout depuis le commencement de celui-ci, l'état social a pour effet de conserver à la vie, les êtres les plus chétifs qui, se reproduisant sans cesse, accélèrent la dégradation physique de l'espèce. Car telle est la loi éternelle qui veut que le développement excessif d'une faculté tende à l'affaiblissement des autres.

A quelle époque l'homme a-t-il paru sur la terre? A-t-il été le résultat d'une longue série de modifications successives? Fut-il, au contraire, créé dans tout l'éclat de sa perfection physique? Nul ne le sait. Mais la raison, guidée par l'observation de l'ordre de l'Univers, nous apprend que la même loi qui a produit le brin d'herbe qui se balance au bord du ruisseau, le chêne qui brave l'ouragan sur les hauteurs de la montagne; la même loi qui a produit la fourmi et l'éléphant, a aussi produit l'homme; qu'elle l'a produit par les mêmes procédés et de la même manière.

Toutes les espèces ont paru successivement sur la terre, à mesure que les éléments incessamment modifiés de notre planète, parvenus à un certain état, ont rendu leur présence possible et nécessaire, ce qui, dans l'ordre de la nature, est la même chose. Elles ont disparu lorsque ces éléments, parvenus à un état nouveau, n'ont plus comporté la possibilité ou la nécessité de leur existence.

Celui-là donc qui découvrirait comment fut créé le premier brin d'herbe, découvrirait, du même coup, comment furent créés la première fourmi et le premier éléphant, le premier homme et le soleil qui nous éclaire; car la loi de création est universelle et n'a point d'exception.

Cette conception de l'Univers incréé et créant éternellement, me paraît aussi éloignée des cosmogonies imaginées par les sacerdoces de l'antiquité et admises par les peuples modernes, que le sont leurs dieux imaginaires et finis, du Dieu unique qui personnifie l'ordre éternel de cet Univers, infini comme lui-même.



QUATRIÈME NUIT.

De la Nature.

Que faut-il entendre par ce nom « la nature? »

Fréquemment employé avec des intentions diverses, il laisse en notre esprit une impression vague qui ne le satisfait pas. Nous voulons fixer ici le sens que, dans le cours de cet écrit, nous attacherons à ce mot répété si souvent et si peu défini.

La nature est cette puissance mystérieuse qui veille à la conservation de toutes les parties de l'Univers; cette puissance étonnante qui embrasse, dans tous leurs détails, les choses les plus grandes en même temps que les infiniment petites; cette puissance invisible, mais dont la présence s'impose à notre cœur, à nos sens, à notre esprit par les phénomènes qui, de toutes parts, frappent nos regards émerveillés.

C'est elle qui veille, avec une extrême sévérité, à l'accomplissement exact et ponctuel des devoirs qui incombent aux divers éléments de notre planète. Elle veut impérieusement que chacun d'eux exécute sa partie dans le grand concert de l'Univers et conserve ses attributions sans empiéter sur celles des autres. Elle ordonne à la terre de contenir dans leur lit les eaux de la mer qui, incessamment, menacent de l'envahir; à la mer, de repousser de son sein les débris dont la terre voudrait l'encombrer; au soleil, de vaporiser les eaux de l'Océan et de les élever dans l'espace; au froid qui règne dans les hauteurs de l'atmosphère, de condenser ces vapeurs en nuages; aux vents, d'emporter ces nuages, de les promener sur tous les points de la terre, de les changer graduellement en rosée et en pluie

bienfaisantes qui activent partout à la fois la fécondation et la vie.

Et de cette volonté inflexible que rien ne lasse, que rien ne saurait altérer, naît l'accomplissement rigoureux, infaillible, des innombrables phénomènes dont le produit est l'harmonie de l'Univers.

Mais en même temps qu'elle s'occupe de ces grandes choses, elle montre la plus extrême sollicitude pour tous les êtres, pour ceux-là même qui nous paraissent les plus infimes. Elle s'occupe surtout des générations qui arrivent à la vie. A voir la tendresse de mère dont elle entoure leur berceau et leur enfance jusqu'au moment de la puberté, la sollicitude qu'elle déploie, la multiplicité des moyens qu'elle trouve pour les conserver à la vie, notre esprit demeure anéanti devant cette activité éternelle de puissance infinie.

Le grain tombé de la plante sur la terre, l'œuf de poisson enfoui dans les vases de l'Océan, celui qu'un insecte a déposé aux branches de la forêt, la larve qui dort au sein de la terre, le nid du petit oiseau caché dans le feuillage, l'enfant de l'homme encore aux flancs de sa mère, l'embryon de soleil, gaz flamboyant qui parcourt follement les espaces célestes, lui sont également chers. De tous ces fruits de l'amour, de tous ces êtres en germe, aucun ne périra. La nature les a comptés, et son œil vigilant les couve d'un regard ardent de tendresse. Tous arriveront à la vie; car, tous, ils sont également nécessaires à l'harmonie, à la perpétuité de son Univers.

La nature est aussi grande que l'Univers, et son amour est aussi infini qu'elle-même. Sa sollicitude est si active et si vaste que, dans le moment même où elle entoure de soins maternels le berceau d'un soleil nouveau-né dans l'espace, elle ne laissera point périr, faute d'une goutte de rosée, l'imperceptible brin d'herbe qui commence de naître. Entre ces deux êtres si dissemblables, sa tendresse ne connaît pas de différence.

L'action collective de la nature présente, dans ses opérations

multipliées à l'infini, un caractère de personnalité si étonnant, qu'on se prend involontairement à la considérer, en chacune d'elles, comme une entité particulière et réelle. Ce phénomène qui frappe notre esprit d'une manière si saisissante, et le spectacle non moins merveilleux de la diversité infinie des soins qu'elle donne à tous les êtres, nous ont révélé ce qu'il y eut d'ingénieux et de profond dans les combinaisons dogmatiques du polythéisme de l'antiquité. Mais, hâtons-nous de le constater, ces combinaisons ne furent point l'œuvre du sacerdoce; elles furent le produit spontané de la poésie, du chantre immortel de toutes les grandeurs.

Frappés d'admiration à la vue de l'ordre sublime de l'Univers, au spectacle de la sollicitude si active et si tendre dont sont entourés tous les êtres, à la période de leur enfance, les hommes, qui n'avaient point encore conçu la pensée de l'unité infinie, attribuèrent à des génies personnels la protection particulière et directe dont chacun d'eux est l'objet. C'est sous l'empire de ce sentiment qu'ils divinisèrent les agents de la nature et qu'ils composèrent cette riante théogonie si élevée, si poétique et si facile qui charme encore aujourd'hui notre esprit et à laquelle les poëtes, les artistes de tous les temps, empruntèrent leurs plus belles inspirations, leurs plus nobles pensées.

De cette adhésion constante des intelligences élevées aux personnifications diverses du dogme polythéiste, ne doit-on pas conclure que s'il n'était pas la vérité, il était au moins son émanation? En effet, le propre de la vérité, alors même qu'elle est réputée erreur, est de s'imposer au cœur qu'elle remplit de sérénité, à la conscience qui se reconnaît en elle.

Parmi tous les dogmes sombres et farouches qui ont remplacé celui-là, en est-il un seul qui obtint jamais un succès aussi éclatant?

Non; car le propre de l'erreur, alors même qu'elle est tenue pour vérité, est de remplir de doutes et de trouble le cœur le

plus soumis à sa loi; de lui imposer un voile de sombre tristesse que rien ne saurait dissiper.

La nature semble concentrer sa toute-puissance sur deux objets principaux : produire, conserver. Nulle différence entre les espèces; toutes ont des droits égaux devant son amour et son équité. Elle entoure de soins infinis l'être encore en germe, assiste à sa naissance, le suit dans tous ses développements, veille sur lui aux grandes épreuves des diverses périodes de sa vie et le conduit, comme par la main, jusqu'à la puberté. Là, elle lui inspire un violent désir de se reproduire. Cet acte important accompli, l'être, lui-même, devient un agent de conservation. La nature met en son cœur, un amour passionné de sa progéniture. Au plus faible elle donne une force prodigieuse; au plus timide, un courage héroïque; à tous, un dévouement qui ne connaît pas de bornes. Elle les soutient dans les épreuves de la paternité, leur inspire mille moyens de conservation de la famille et un courage surnaturel pour la défendre. Puis enfin, lorsque la génération nouvelle, arrivée à son tour à la puberté, peut se suffire à elle-même; alors, elle détourne ses regards d'un passé de dépendance dans l'affection paternelle, vers un avenir de liberté inconnue, mais entourée de tous les prestiges de l'illusion.

La carrière de la génération précédente est terminée. Elle se détourne d'un avenir sans perspective, vers un passé de tendres souvenirs, de douces illusions évanouies. Inutile désormais, la sollicitude de la nature se retire d'elle pour se reporter tout entière vers les générations nouvelles; mais en la livrant aux tristesses du déclin, à l'action d'une décomposition rapide, elle veut encore, par un retour de tendresse, dissimuler son abandon, adoucir les douleurs de la décadence, en faisant luire à son cœur, l'espoir de l'immortalité.

Quelle est donc cette puissance étonnante que nous nommons « la nature? »

C'est le Grand-Esprit des peuples encore à l'état sauvage.

C'est le Grand-Pan de la période homérique.

C'est la Providence des mystiques de la période chrétienne aujourd'hui au déclin.

Enfin, pour la période rationaliste-unitaire de l'avenir qui commence, c'est LA RÉSULTANTE DE L'ACTION COMBINÉE, DES LOIS QUI RÉGISSENT L'UNIVERS. En d'autres termes, c'est la manifestation éclatante de Dieu lui-même, ainsi que l'a conçu notre faible raison, ainsi qu'il s'impose au cœur et à la conscience.

CINQUIÈME NUIT.

De l'Homme.

L'homme est une des innombrables espèces d'êtres qui habitent notre terre. Il est une des formes animées d'une parcelle de la vie infinie, servant à la perpétuité de l'Univers. Il doit à son heureuse conformation une intelligence plus élevée, plus étendue que celle d'aucune autre espèce et aussi une souplesse, une dextérité, une facilité de se mouvoir et d'agir qui lui permettent d'opposer, avec succès, une organisation comparativement débile, aux forces supérieures de la plupart des autres animaux. C'est dans l'ensemble de ces heureuses facultés qu'il a trouvé une sorte de raison pour se donner le titre orgueilleux de roi de l'Univers.

L'homme naît toujours à l'état sauvage; car il n'est pas donné à son espèce de transmettre, par la voie naturelle de la génération, son expérience et son instruction à ses descendants.

Dans le même individu il y a deux êtres bien distincts; celui tel que l'a produit la nature, avec ses instincts bons et mauvais, avec des tendances diverses soit vers le mal, soit vers le bien; et celui que le milieu dans lequel il vit a façonné à son image en inculquant dans son esprit ses préjugés, ses passions, ses erreurs et sa foi.

De cette dualité, naissent des luttes incessantes entre les instincts donnés par la nature et les devoirs imposés par l'éducation. Ces luttes commençent dès que les premières lueurs de l'intelligence viennent éclairer l'esprit de l'individu et ne

finissent qu'au moment où la main de la mort arrête les pulsations de son cœur. La vie de l'homme, de même et plus encore que celle des autres espèces, est donc un état de lutte perpétuelle ; image, réduite à l'infiniment petit, de l'Univers lui-même.

Prise dans son ensemble, l'espèce humaine me paraît se diviser en trois classes bien distinctes.

La première est composée des hommes d'élite dont l'intelligence est aussi supérieure à celle du reste de l'espèce, que la lumière du soleil est supérieure aux ténèbres de la nuit ; de ces hommes sublimes par leurs vertus éclatantes ou par leur génie, qui ont rempli le monde d'admiration et donné, à nos yeux, un si grand éclat à l'humanité.

A cette classe supérieure, on doit joindre, en seconde ligne, tous les hommes qui, doués d'une intelligence moyenne, honorent l'espèce par la droiture du cœur et l'amour du bien.

La seconde et la plus nombreuse, comprend cette multitude infime par l'intelligence, vile par ses instincts matériels, méprisable par son abjecte servilité, qui est comme le trait d'union entre l'espèce humaine et les espèces inférieures.

La troisième, enfin, comprend tous les hommes que poursuit un incessant besoin de dominer et d'opprimer leurs semblables; c'est celle des tyrans. Elle se divise en deux parties inégales en nombre, mais également dangereuses.

L'une est composée de ces hommes hardis, avides, violents et féroces qui ne reconnaissent d'autre droit que celui de la force. Pour dominer, ils s'entourent d'autres hommes semblables à eux-mêmes par les sentiments, mais leurs inférieurs par l'intelligence, et surexcitant leurs passions brutales, en font les instruments d'une domination qui n'a pour moyens que la violence et la cruauté. C'est le tyran du corps, le tyran armé du glaive qui donne la mort.

L'autre comprend ces hommes non moins avides de domination et de richesses, mais qui, manquant du courage ou de

la force physique, emploient la ruse, l'hypocrisie et l'artifice pour atteindre le même but. C'est le tyran de l'âme et de la pensée; c'est le prêtre qui a su s'imposer comme l'intermédiaire indispensable entre les hommes et leurs Dieux. Elle parle au nom de Dieu qu'elle prétend gouverner, et tantôt menaçant de sa colère, tantôt promettant sa pitié, asservit ainsi la volonté de la multitude séduite par l'attrait et la crainte de l'inconnu.

Dès l'origine des sociétés humaines, la violence comprit que si elle pouvait opprimer le corps, l'âme qu'elle ne pouvait atteindre, lui restait rebelle et obéissait à l'ascendant de la ruse; elle reconnut une rivale. Ennemies d'abord, ces deux puissances se menacèrent du regard; mais reconnaissant bientôt qu'elles ne pouvaient régner isolément, elles s'unirent dans un intérêt commun et marchèrent ensemble au partage des dépouilles du genre humain.

La violence se réserva l'usage du glaive, à la condition d'imposer le respect et l'obéissance envers la ruse et de paraître s'incliner devant elle.

La ruse, de son côté, abandonnant avec joie, à la violence, l'odieux de la forme, se réserva à elle-même le bénéfice de sa nature, à la condition d'y faire participer sa complice.

Elle dit aux hommes : « Je suis le prêtre de Dieu qui n'a « rien de caché pour moi. Il m'a envoyé du ciel une fiole « remplie d'huile céleste et m'a ordonné d'imprimer au front « de la violence le caractère divin du commandement. Obéis- « sez; car la violence est le bras de Dieu sur la terre ! »

La violence leur dit : « Dieu m'a choisie pour commander; « je suis son bras et son image sur la terre; par son ordre, « son prêtre m'a imprimé au front le caractère divin. Obéis- « sez; car le prêtre est le confident intime de Dieu sur la terre ! »

A cette injonction du trône et de l'autel, du glaive et de la croix, le genre humain a obéi; il a repoussé, pour se livrer aux imposteurs, la raison qu'il tenait de Dieu; il s'est laissé

opprimer, et de son obéissance est résulté, pour les tyrans unis, la puissance et la possession des richesses.

Telle est la triste histoire de l'espèce humaine. En la parcourant, je me demande vainement où peut se trouver la justification de l'orgueil insensé que nous inspire notre qualité d'homme.

De son histoire générale, il me paraît ressortir qu'à toutes les époques de son existence, l'homme s'est fait une idée exagérée de son importance dans l'ordre de la nature. Le sentiment de sa supériorité intellectuelle sur les autres espèces, l'a égaré jusqu'au point de lui inspirer la conviction qu'il est le maître de la terre; que l'Univers a été créé uniquement à son intention; qu'il est fait à l'image de Dieu; que son âme est destinée à vivre éternellement dans son individualité, tandis que celle des autres êtres meurt avec eux. Dans la naïveté de cette foi orgueilleuse, on le voit souvent s'étonner que Dieu ait créé d'autres espèces qui lui nuisent et qu'il ne peut détruire.

Assurément, si notre esprit s'arrête à la pensée d'une société composée uniquement de ces hommes qu'ont immortalisés leurs vertus et le génie du bien; si par un effort de sa volonté, il assiste à un conseil tenu par Homère, Hésiode, Confucius, Pythagore, Thalès, Lycurgue, Solon, Socrate et autres semblables à eux, il concevra, avec raison, une opinion immense de l'humanité. Mais ces hommes divins ne sont qu'une exception imperceptible et ne doivent être considérés que comme exception. Cependant c'est le contraire qui a lieu, et les mérites exceptionnels de ces hommes trop rares sont appliqués, sans raison, à l'exaltation de l'humanité tout entière qui s'en fait un titre d'orgueil au lieu de s'en faire des modèles à imiter. Non, ce n'est point dans l'exception qu'il faut chercher la vérité; on n'y trouve que l'illusion. La vérité est dans l'ensemble des faits qui se sont produits dans l'ordre de la nature. Or, des centaines de milliards d'hommes ont paru sur la terre depuis le commencement des temps, et de ce déluge

humain, à peine deux ou trois cents noms ont surnagé à l'océan de l'oubli.

Cette croyance orgueilleuse me paraît donc une aberration de notre esprit, une preuve de la faiblesse de notre entendement, et le plus puissant de tous les obstacles aux progrès de l'humanité. Ne voyant rien dans l'ordre de la nature qui puisse la justifier, il me semble qu'elle a dû prendre naissance au milieu des machinations des tyrans. En effet, pour se grandir aux yeux de ceux qu'ils opprimaient, et se faire accepter par eux comme les représentants de Dieu, ils ont voulu se donner une origine divine qui domptât la rébellion de l'intelligence, et ils ont proclamé que l'homme était fait à son image. C'était un moyen de l'asservir par le sentiment d'orgueil et de dompter ses aspirations instinctives vers le progrès. Car, dans leur système, la perfection était présente et ne laissait rien à espérer dans l'avenir.

Il me paraît que le résultat unique de cette croyance a été le développement, chez la race humaine, du sentiment d'orgueil aux dépens de la précieuse faculté de la raison; la substitution de la foi aveugle qui abrutit, au doute modeste et philosophique qui appelle la réflexion et le raisonnement. Il est vrai que le raisonnement est antipathique à la tyrannie, qui ne peut exister que par l'abjecte servilité des âmes; aussi, est-ce un nouveau motif pour attribuer aux tyrans la pensée première qui a conduit à ce résultat. En effet, le doute modeste conduit au progrès, tandis que la foi aveugle immobilise l'humanité dans son avilissement.

Partant de ce principe que Dieu procède toujours par des moyens simples et uniformes, je me suis arrêté à l'opinion que j'émets ici dans toute l'humilité de mon cœur.

La terre ainsi que toutes les espèces animales et végétales qui vivent sur elle, sont également animées de parcelles de la vie infinie. Les différences que nous observons dans l'intelligence des divers êtres, sont uniquement la conséquence de

leur conformation, et cette intelligence est toujours en proportion exacte avec leurs besoins. Suivant cette loi, l'être le moins intelligent est celui qui a le moins de besoins, tandis que celui dont l'intelligence est la plus étendue, est aussi celui dont les besoins sont les plus nombreux. Ainsi, l'intelligence et le besoin sont, dans une juste proportion, balancés l'un par l'autre. Il résulte de là cette conséquence absolue, que tous les êtres, depuis celui qui nous paraît le plus infime jusqu'à celui qui nous paraît le plus puissant, sont également chers à Dieu et ont, à ses yeux, une importance égale. En effet, puisqu'ils participent tous à ses bienfaits, ils doivent y avoir des titres égaux; s'ils sont tous soumis à la même loi de naître, se reproduire et mourir, ils ont aussi la même origine, et leur fin ne saurait être différente. En poursuivant cette donnée rationnelle, on arrive à cette conclusion que, tous les avantages de forme et d'intelligence étant exactement balancés par des besoins proportionnels, toutes les espèces jouissent d'une même somme de bonheur ou physique ou intellectuel. Conséquemment, et quoi qu'il en coûte à notre vanité, il n'y aurait pas plus d'avantages à être homme qu'à être fourmi, éléphant que ciron, chêne que champignon.

Tous les hommes ensemble seraient impuissants à produire une rose; et pourtant cette fleur incomparable de beauté et de parfum est produite par une ronce épineuse. Tous les hommes réunis ne sauraient produire un rayon de miel; et pourtant cette liqueur si suave et si pure est le produit industriel d'un insecte. Ils ne pourraient, davantage, ravir à aucune autre espèce le secret de ses productions.

Suit-il de là que l'homme soit inférieur à la ronce qui produit la rose, à l'insecte qui fabrique le miel? Assurément il leur est inférieur au point de vue de ces produits spéciaux; mais il leur est supérieur au point de vue de la capacité et de l'intelligence générales. Compensation.

De ces simples rapprochements il faut conclure que la na-

ture a attribué à chacun des êtres qu'elle a créés, une spécialité propre, à l'effet de les faire concourir tous ensemble à un but unique qui est l'harmonie de l'Univers; que chacun de ces êtres est également nécessaire puisqu'il produit ce qu'aucun autre ne saurait produire, et que Dieu veille avec une égale sollicitude à la conservation de chacun d'eux; et, comme conséquence que l'homme cède à un sentiment d'orgueil que rien ne justifie lorsqu'il se proclame roi et maître de l'Univers.

Singulière royauté, en effet, que la sienne! Exposé aux intempéries, tourmenté par les insectes pendant les chaleurs de l'été, dévoré par les bêtes fauves s'il s'aventure dans les forêts ou par les monstres des eaux s'il tombe dans la mer, il est impuissant à détruire, ou même à soumettre à sa volonté, la plus petite des espèces qui troublent la sérénité de son existence. Il est réduit à la nécessité de lutter contre la nature entière qui semble lui être ennemie née. S'il trouve, dans la supériorité réelle de son intelligence et de sa conformation, les moyens de se conserver, cette supériorité n'est point un don gratuit de la nature, mais bien seulement la compensation nécessaire à sa faiblesse, compensation sans laquelle son espèce aurait péri dès sa naissance.

Il n'existe donc pour l'homme aucune royauté, aucune suprématie dérivant des intentions de la nature. Sa supériorité intellectuelle et physique n'est que la compensation de sa faiblesse, qu'une nécessité de son existence. Son importance, dans l'ordre de l'Univers, est égale à celle de chacune des autres espèces; mais elle n'est, absolument parlant, supérieure ni à celle de la ronce qui produit la rose, ni à celle de la mouche qui fabrique le miel, ni à celle de tout autre espèce, même la plus infime en apparence.

Cependant l'homme me paraît tirer une vanité énorme de sa puissance, de ses œvres et de ce qu'il nomme sa grandeur. Pour apprécier la valeur de ses prétentions, je procède par voie de comparaison et je dis :

Sa puissance, il la fait consister dans des armées qu'il dit innombrables, invincibles.

Ses œuvres, il les montre dans des monuments, dans des villes qui lui paraissent immenses;

Je m'élève un peu au-dessus de la terre et regardant sous mes pieds, ses armées m'apparaissent comme des lignes de fourmis s'agitant dans la poussière. Je m'élève encore, et ses villes, ses monuments qui lui paraissent si gigantesques, sont devenus imperceptibles. Ils sont en réalité si petits qu'ils ne se détachent plus du sol, pas plus que les ruches des abeilles et les dômes des fourmilères.

Sa grandeur, il la prend dans l'ordre de la nature. Je l'apprécie ainsi:

Comparativement à une montagne, un homme est un atome; comparativement à la terre, une montagne est un atome; comparativement au soleil qui nous éclaire, la terre est un atome; enfin, comparativement à l'espace infini, le soleil n'est qu'un atome brillant parmi des millions d'autres atomes semblables qui se meuvent sous le souffle de Dieu.

L'homme n'est donc, en réalité, que le parasite d'un grain de poussière; qu'un atome d'atome; qu'une infiniment petite portion d'un infiniment petit.

Tel est le néant de ses prétentions exagérées.

Il semblerait que du sentiment de son infimité, l'homme dut conclure à la nécessité d'une modeste opinion de lui-même; et de celui de son intelligence, au désir de s'élever en grandeur réelle. Mais la grandeur, il l'apprécie tout aussi faussement qu'il le fait de sa puissance; au lieu de la chercher dans les sentiments élevés de la justice et de la moralité qui nous rapprochent de Dieu, il la fait consister dans le bruit, dans les artifices méprisables dont s'entourent les tyrans; dans le succès de leurs entreprises, même les plus criminelles, qu'il en soit le bénéficiaire ou la victime. Loin de se proposer pour modèle le plus sublime exemple de la grandeur morale, il ignore même

le nom de Socrate, tandis que les noms de ceux qui ont ravagé la terre et semé sur leurs pas la désolation et la mort, sont gravés dans sa mémoire et excitent son admiration au lieu de l'horreur qu'ils méritent.

Si, pour écarter ces tristes réflexions, je veux chercher, dans des considérations tirées de l'ordre moral, une compensation aux travers de l'humanité, je n'y trouve pas encore la justification de son orgueil. En effet, sans parler des vices infâmes, inconnus aux espèces inférieures et qui déshonorent la sienne, je vois la faiblesse de sa moralité dans la difficulté qu'elle a toujours éprouvé à se créer un état social stable, basé sur la justice qui est l'égalité, et sur la paix qui est le bien-être. Son histoire nous la montre passant sans cesse du despotisme qui avilit à l'anarchie qui détruit sans reconstruire. Toujours en état de guerre avec ses semblables, on dirait que l'homme a reçu la mission d'anéantir son espèce.

Au contraire, je vois les autres espèces vivre d'accord et respecter leurs semblables. Un grand nombre, même, forment des société nombreuses, travaillent et vivent en commun, dans un état d'ordre et de justice que l'homme n'a jamais su égaler.

Où donc est la supériorité de l'homme si ce n'est dans sa conformation? Où est l'avantage qu'il retire de l'exagération de son importance dans l'ordre de la nature? Je ne le trouve pas; je n'y vois, au contraire, qu'un mal immense, celui de détruire en lui la modestie et le doute d'où découleraient la bienveillance, la moralité et son bonheur public.

Je résume ainsi ces réflexions:

Qu'est-ce que l'homme?

Un individu appartenant à l'une des nombreuses espèces qui peuplent notre terre.

Quelle est son origine et quelle est son importance?

Les mêmes que celles des autres êtres.

Pourquoi est-il venu au monde?

Pour le même objet en vue duquel a été produit tout ce qui existe, depuis le plus petit insecte jusqu'au soleil qui nous éclaire.

Où va-t-il?

D'où est-il venu; à l'existence universelle qui est le secret de Dieu.

De ces considérations sur l'homme et de l'histoire de l'humanité, dans le passé, que peut-on espérer pour l'avenir? Le genre humain continuera-t-il à tourner, jusqu'à sa fin, dans le cercle de misères, de violence, d'oppression, de guerre et de barbarie dont il a, jusqu'ici, présenté le triste spectacle?

Au contraire, comprenant que la cause de ses malheurs est dans l'influence sacerdotale, soutien de toutes les tyrannies, saura-t-il dominer cette cause fatale? Et s'élevant en moralité, au sentiment de la religion qui est l'idée de Dieu, par le développement de l'instruction; en dignité, par l'établissement d'un état social où le bien-être sera le partage de tous; saura-t-il constituer son état politique sur les bases d'une liberté assurée et tranquille?

Les progrès qu'il a réalisés depuis l'affranchissement de l'esprit humain par la révolution française, permettent de l'espérer. Il faut donc écarter les doutes que feraient naître des considérations d'un ordre différent. Aussi bien serait-il par trop cruel de désespérer et, dût-il n'être qu'une illusion, on aime à nourrir précieusement cet espoir au plus profond de son cœur.



SIXIÈME NUIT.

De la Religion.

Aux États-Unis de l'Amérique du Nord, seul pays du monde où un sage gouvernement et une constitution politique plus sage encore, ne donnent à aucun culte la sanction d'une existence corporative au sein de la société civile; dans ce pays essentiellement religieux où des centaines de cultes divers se partagent librement les consciences; où chaque jour naissent des cultes nouveaux tandis que d'autres s'éteignent dans l'abandon, chacun donne à sa foi particulière le nom modeste de *croyance* et dit : « *that is my creed;* » c'est ma croyance. »

Au contraire, dans tous les pays où règne un culte d'État ou plusieurs cultes admis à l'exclusion de tous autres, le vulgaire, c'est-à-dire le grand nombre, donne le nom de « religion » à l'ensemble des croyances sur la divinité, des pratiques et des formules de prière auquel il fut soumis dès sa naissance. Puis, confondant dans sa pensée les auteurs de ces dogmes avec les dogmes mêmes, il se produit dans son esprit un mélange de mysticisme spiritualiste, de foi matérialiste qui, unis à l'idée des prêtres, de leurs temples, de leurs cérémonies somptueuses, des rois qu'ils sacrent et encensent, de leurs idoles et de leurs dieux, forment l'ensemble qui est à leurs yeux « la religion. » Aussi, lorsque la loi frappe un prêtre pour ses méfaits, on entend ces fidèles dire, de la meilleure foi du monde : « C'est malheureux pour la religion! Cela fait du tort à la religion! » rendant ainsi leur religion solidaire des crimes de ses prêtres.

C'est bien, en effet, la religion enseignée par les sacerdoces

de tous les temps; c'est la religion de la matière et de la tyrannie qui se résume en ces mots : croire, obéir! C'est celle-là qui a gouverné le monde dans le passé et qui, encore aujourd'hui, exerce une influence si fatale sur ses destinées.

Elle se divise en une foule de dogmes divers, tous ennemis acharnés, dont chacun s'approprie le nom de *religion véritable*, à l'exclusion de tous les autres. Mais s'ils diffèrent à l'infini dans leurs préceptes et dans leurs croyances, tous ces dogmes ennemis visant au même but, — la domination, — emploient sur les peuples, les mêmes moyens d'action qui consistent à soumettre l'intelligence à l'influence de la matière. Les résultats obtenus furent aussi toujours semblables. Il ne pouvait en être autrement; car la pratique de la religion sacerdotale a pour résultat inévitable la dégradation de l'humanité dans l'abjection d'une foi passive. Tous les peuples qui lui sont soumis, sont placés d'autant plus bas sur l'échelle morale, sociale, intellectuelle, qu'ils lui sont plus asservis. En recherchant autour de nous et dans le monde entier, dans le passé comme dans le présent, on les trouve toujours et partout les derniers en moralité, en industrie et en bien-être. Il n'y a pas une seule exception à cette règle. A Rome comme à Bénarès, à Moscou comme à la Mecque, comme dans toutes les capitales de la théocratie, toujours le même spectacle de peuples descendus au fond de l'abîme de dégradation morale par la superstition; au dernier terme de l'abjection politique et sociale par l'asservissement à la tyrannie. Ces grands centres du pouvoir sacerdotal sont des foyers de pestilence morale où s'éteignent toutes les vertus, ainsi que s'éteint la lumière d'un flambeau au contact d'un gaz méphitique.

Tel est pourtant l'état d'effrayante abjection présenté par le sacerdoce, comme le dernier terme de la perfection humaine!

Étrange phénomène! tous les dogmes puissants ont proclamé l'humanité une espèce déchue à l'état de bête féroce qui ne peut être domptée et gouvernée que par la tromperie, la ter-

reur de supplices cruels en ce monde et la terreur plus grande encore de châtiments éternels dans une vie future. Tous aussi, prétendent démontrer l'indignité naturelle de l'homme, par le spectacle navrant qu'il donne de sa dégradation dont ils sont la cause première!

Cette appréciation sévère n'a rien d'exagéré. Pour s'en convaincre il ne faut que consulter les monuments inutiles de l'orgueil sacerdotal que l'antiquité nous a légués comme témoins éternels de la misère de peuples esclaves dégradés par sa puissance; l'histoire effroyable de l'Europe et des autres contrées asservies au joug sacerdotal du christianisme depuis Constantin jusqu'à la révolution française; et enfin, la statistique moderne qui, de nos jours encore, le prouve par des chiffres inattaquables, dans son échelle de la criminalité chez les peuples divers.

Les enseignements de cette religion du despotisme se condensent en peu de mots : exalter la tyrannie comme œuvre de Dieu; ravaler la dignité humaine dans les multitudes; éteindre la raison par la superstition, au moyen de l'ignorance proclamée sainte.

Elle dit au puissant : « Sire, la terre vous appartient; les hommes qui l'habitent et l'arrosent de leurs sueurs, les choses qu'ils possèdent sont également votre propriété. Dieu vous les a donnés pour que vous en disposiez au gré de votre caprice. »

Elle dit à l'infortuné : « Dieu t'a fait esclave; obéis à ton maître. Soumets-toi aux tortures de la souffrance, à toutes les hontes qu'il lui plaira de t'infliger. Travaille sans cesse pour alimenter ses plaisirs. Sa volonté seule est ta loi. Livre à son caprice, ta femme, s'il la veut, ta sœur, ta fille! car tu n'as rien de sacré. Fais taire les rugissements de ton cœur brisé; souffre en silence et remercie ton Dieu; car devant ton maître tu n'es qu'un être vil et abject. »

Elle dit aux peuples :

« La raison est une lumière trompeuse; repoussez-la. Ne

croyez qu'à mes seuls préceptes; car Dieu les a révélés. S'ils vous paraissent absurdes, c'est qu'il a voulu cacher ses volontés derrière un mystère. Humiliez votre esprit et adorez ses décrets. »

Blasphème! mensonge! infamie!

Toutes ces prétendues religions si diverses, aboutissant à un résultat identique, ne sont pas la religion. Elles sont des combinaisons en vue de la tyrannie et de l'exploitation de l'humanité par le petit nombre. Elles arrivent au cœur des peuples parce que, présentant leurs préceptes d'un ton paterne, avec le semblant de la tendresse et du dévouement, elles affectent l'apparence trompeuse de l'idée religieuse de Dieu; elles le séduisent par l'appareil des cérémonies pompeuses du culte et l'exhibition fastueuse de leurs idoles.

La religion est *une* comme Dieu. Elle est ce sentiment instinctif inné de la divinité gravé par la nature au fond de notre cœur; sentiment toujours le même chez tous les hommes; sentiment indéfinissable qui nous porte vers cette puissance au-dessus de notre conception, que nous admirons dans les grandes œuvres de l'Univers et que nous bénissons pour ses bienfaits de tous les instants. C'est ce sentiment mystérieux qui, à certains moments, plonge notre cœur dans d'ineffables rêveries pendant la durée desquelles nous exprimons involontairement notre admiration par des élans de notre âme, par des soupirs dont nous ne saurions expliquer la cause.

La religion, c'est le sentiment du juste, du bien, de la bienfaisance, inspiré par l'idée de Dieu et développé par l'observation des lois de la nature accessible à la plus humble intelligence. Elle ne saurait avoir de forme puisqu'elle est une idée, mais elle se traduit en faits toujours empreints de justice et de dignité. L'homme qui en est pénétré porte sans crainte ses regards vers le ciel comme pour le prendre à témoin de la droiture de son cœur; comme pour y chercher le grand inconnu qui occupe ses pensées. Obéissant à la seule direction de sa conscience, il n'admet aucun intermédiaire entre Dieu et

lui-même; ne transige pas avec sa dignité et jouit d'une sécurité dépouillée de toute secrète terreur de l'avenir.

Au contraire, l'homme asservi aux lois sacerdotales tient ses regards fixés vers la terre; il tremble à la pensée de ses dieux; il rampe devant leurs prêtres qu'il implore et dont il fait les arbitres de ses actions aux dépens de sa dignité.

Basés sur la loi de l'Univers qui est celle du cœur humain et de la raison, les enseignements divins de la religion se résument en un petit nombre de préceptes nettement inscrits au cœur de tous les hommes.

Elle dit à l'opprimé :

« Esclave, relève ton front courbé sur la terre et porte tes regards vers le ciel où réside Dieu. Brise les fers qui te rivent à la servitude. Regarde en face ton maître cruel; car tu es son égal. Dieu n'a pas créé des esclaves; il n'a fait que des hommes libres, égaux en droit devant lui. L'esclavage n'est que l'abus de la force; la violence du puissant exercée sur le faible. Pour reconquérir sa liberté, l'homme réduit à l'esclavage a le droit naturel, imprescriptible, de vie et de mort sur le maître qui le retient captif. »

Elle dit à tous les hommes :

« Aimez-vous les uns les autres; car c'est dans l'amour que se résume la pensée de Dieu.

« Secourez-vous les uns les autres; car c'est dans le secours réciproque que se trouve la garantie de votre dignité, de votre droit, de votre liberté.

« Aimez la patrie; brisez les tyrans; car la patrie est la mère commune qui vous nourrit, et les tyrans sont les oppresseurs qui la foulent à leurs pieds.

« Soyez justes; car c'est dans la justice que se trouve le bonheur.

« Soyez bons, indulgents; car c'est dans la bonté et l'indulgence réciproques que se trouvent le respect des droits et de la dignité de tous.

« Soyez libres, dans les pratiques de ces maximes ; car la liberté est le premier des biens et la mort est préférable à l'esclavage. »

Telles sont les deux religions qui se partagent inégalement le monde ; celle du Dieu de l'Univers, inscrite au cœur de tout être arrivant à la vie ; celle des prêtres et des tyrans, vivant de l'oppression du genre humain par sa dégradation qui est leur œuvre. La première, toute de sentiment et de justice ; la seconde, toute de matière et d'indignité.

Tous les sacerdoces puissants ont confondu, avec préméditation, deux choses essentiellement distinctes : la religion, sentiment divin, avec le culte qui n'est qu'une forme matérielle pour l'exprimer. C'est dans ce système habilement combiné de confusion, qu'ils ont puisé leur ascendant sur les âmes timides. Effrayées à la seule pensée de compromettre leur salut par un simple doute sur le dogme, ces âmes honnêtes mais timorées, refoulant en elles-mêmes les cris de la conscience, les protestations de la raison, se soumettent humblement aux prescriptions arbitraires de la forme et de la formule.

Sous l'influence de l'éducation donnée par le sacerdoce, l'idée de la religion de Dieu, idée abstraite et élevée qui se traduit en faits simples et heureux, la pratique du bien et de la justice a peu d'empire sur l'esprit des multitudes. Pour elles, la religion consiste dans la foi aux combinaisons dogmatiques imaginées par leurs prêtres ; dans la répétition de formules composées par eux et dans certaines pratiques plus ou moins bizarres auxquelles ils président en maîtres tout-puissants.

Capricieux, méchants et cupides, les dieux imposés par les prêtres aux multitudes, sont avides de sollicitations, de prières et d'offrandes. Toujours prêts à frapper, ils ne laissent fléchir leur courroux que par la répétition de certaines formules de flatterie, par l'accomplissement de certains actes puérils ou absurdes, par des dons et par la soumission aux volontés de leurs prêtres devenus les maîtres de l'humanité.

Les phénomènes produits par les lois de la nature, deviennent des manifestations de la satisfaction ou de la colère de ces dieux. Tous les actes importants de la vie de l'homme sont autant d'occasions de les adjurer. A sa naissance, le prêtre s'empare de lui; il invoque ses dieux en sa faveur; il prononce sur lui des formules et le marque de son sceau comme pour lui dire : *tu m'appartiens.* A sa mort, il s'empare de son cadavre; il prononce des formules sur cette matière inerte; il exécute autour d'elle des pratiques mystérieuses, des signes cabalistiques; puis il le conduit à sa tombe qu'il recouvre de terre et le quitte enfin, après s'être assuré qu'il ne peut ni lui échapper ni être plus longtemps matière à son exploitation.

C'est ainsi que les dieux créés par les prêtres les ont rendus arbitres et maîtres de l'humanité; c'est ainsi que l'idée religieuse a dégénéré en pratiques de superstition; ainsi que la morale religieuse a perdu son empire, lorsque les hommes ont cru pouvoir racheter leurs iniquités au moyen de certaines formules ou de l'abandon de leurs richesses, partageant ainsi, avec leurs dieux, les fruits de leurs méfaits.

La religion de Dieu, au contraire, sentiment naturel inné, élève l'âme délivrée des entraves sacerdotales; dilate le cœur et se traduit en faits toujours dignes, bons et justes, parce qu'ils sont conformes aux prescriptions des lois du cœur humain qui sont celles de Dieu.

Une haute intelligence serait-elle nécessaire à la compréhension de cette religion naturelle du devoir et du droit? Il semble que la plus médiocre y suffirait si elle était aidée par un enseignement public bienveillant et sagement dirigé. Car il ne saurait être plus difficile de faire pénétrer dans les esprits, les notions du simple bon sens et de la raison, que de leur inculquer des croyances absurdes ou odieuses.

Comme aux jours où naquit le christianisme, les sociétés modernes sont tourmentées d'un sentiment de malaise profond. Elles ont perdu la foi dans le passé, et leur croyance éteinte est

à la recherche de la foi nouvelle de l'avenir ; car l'humanité ne saurait vivre sans une croyance religieuse. La durée de cette transition est un temps de crise qu'il est urgent de faire cesser. Entre la vérité et l'erreur, entre la religion de Dieu et celle de la puissance sacerdotale, l'humanité est engagée dans une lutte suprême. Là, fut la cause de la philosophique révolution française. Un moment victorieuse, elle rétablit le principe divin de la liberté religieuse et renversa la puissance du sacerdoce. Mais bientôt la tyrannie renaissante, cherchant un appui naturel dans sa complicité, releva ses autels et lui rendit une puissance qui lui permet de prolonger encore les angoisses de l'humanité, dans une existence éphémère et contre raison.

De cette lutte doit surgir un état nouveau. Ou bien, les sociétés modernes brisant à jamais la puissance fatale du sacerdoce, marcheront d'un pas assuré vers un avenir meilleur, sous l'égide de la religion, de la raison et de Dieu ; ou bien, subissant de nouveau l'ascendant sacerdotal, elles retourneront à la barbarie du passé.

Telle est la gravité de la question posée ; civilisation ascendante ou retour à la barbarie. Il n'y a pas d'autre alternative.

De ce besoin senti par tous les esprits, sont nés de notre temps, les travaux de philosophes éminents dont les recherches profondes ont eu pour objet la constitution d'un état social nouveau. Les uns ont cherché cet état en dehors des instincts du cœur humain ; d'autres ont prétendu définir le sort réservé à notre âme au delà du tombeau ; enfin, par une aberration inexplicable, d'autres encore, oubliant les enseignements du passé, ont cherché la régénération de l'humanité dans la constitution d'une théocratie nouvelle absolue, et voulu remplacer le mysticisme du passé, par un autre non moins ennemi de la raison et de la dignité de l'homme. Ils ont méconnu cette vérité enseignée par l'histoire, que dans le passé, le sacerdoce fut toujours l'ennemi le plus acharné des libertés publiques, l'obstacle insurmontable aux progrès de l'humanité, et que la suppression

radicale de sa puissance est la condition logique, nécessaire du progrès pour l'avenir.

Entraînés par la puissance même de leur génie, ils se sont égarés dans des complications profondes au lieu de s'arrêter à la simplicité des lois de la nature. Aucun n'a résolu la question; car il n'appartient pas à un seul homme de résoudre l'immense problème. Mais leurs travaux ne seront pas sans utilité dans l'avenir; au jour marqué ils concourront à la synthèse des idées diverses qui viendra composer le dogme de la raison à l'usage de l'humanité.

Ce dogme devra être simple comme la vérité. A cet effet, il devra être basé uniquement sur l'observation des lois de la nature et de l'Univers où réside la source de toute morale et du vrai absolu. Sans aller au delà du tombeau, rechercher un état dont Dieu nous a caché le secret, il se bornera à enseigner aux hommes, les principes immortels d'où dépend leur vrai bonheur en ce monde. Ces principes sont en petit nombre; ils sont simples et faciles à comprendre; car ils sont inscrits par la nature, elle-même, au fond du cœur de l'homme. Il suffira de les développer par l'enseignement.

Le sentiment de la Divinité n'est point un privilége de l'espèce humaine. Tous les êtres doués de vie l'éprouvent également, dans la mesure de leur intelligence et dans un juste rapport avec leurs besoins. J'ai pu le constater lorsque je voyageais dans les déserts d'Amérique. Souvent, après une journée de fatigues, je surprenais mes bêtes de somme se livrant au repos à la suite de leur repas du soir, les regards attachés au firmament éclairé d'innombrables étoiles, faire entendre de longs soupirs à peine articulés. Cet état qui se prolongeait quelquefois assez longtemps, me paraissait une sorte d'extase pendant laquelle la créature communiquait avec son auteur et manifestait son admiration pour Dieu; c'était la simple formule de son humble prière.

Ne serait-ce pas à l'influence de ce sentiment religieux qu'il

faudrait attribuer la supériorité manifeste, sur plusieurs points de morale, des autres espèces sur l'humanité? Parmi elles, en effet, chacune respecte les droits de ses semblables; pas de tyrans, pas d'opprimés. Leurs querelles sont individuelles et n'ont d'autre cause que l'amour ou la faim; jamais de guerres générales. Suivant la religion de la nature, il n'y a parmi elles, ni prêtres ni superstitions; elles n'admettent d'autre dieu que Dieu, ni d'autre temple que celui de l'Univers. En ajoutant à ces avantages, celui d'ignorer les vices infames qui déshonorent l'espèce humaine, on y trouve une compensation équitable à leur infériorité intellectuelle, et pour elles-mêmes, une cause suffisante de ne point la regretter alors qu'elles pourraient la sentir. Elles trouveraient même un motif de s'en réjouir, si elles pouvaient comparer l'uniforme et naturelle simplicité de leur croyance à l'extravagante variété des superstitions qui sont la preuve de la faiblesse de l'esprit humain.

Si l'avenir réserve à l'humanité des destinées meilleures; si la société humaine doit, un jour, jouir d'un état supérieur à celui d'aujourd'hui, ce progrès désiré par la philosophie, redouté par les sacerdoces, ne s'accomplira que par la diffusion de l'esprit religieux dérivant de l'observation des lois de la nature et des grandeurs de l'Univers. Ces notions saines et bienfaisantes, en grandissant l'intelligence, en élevant la moralité des hommes, feront disparaître les superstitions sacerdotales ainsi que la lumière du soleil chasse les ténèbres de la nuit.

Mais ce progrès ne saurait s'accomplir sans être précédé de la destruction de la puissance des sacerdoces, puissance autrefois si redoutable, mais qui n'est plus aujourd'hui, qu'un fantôme caressé encore par la tyrannie politique qui s'en fait un appui.

C'est la loi du despotisme qui a créé la puissance des corporations sacerdotales; c'est à la loi de la démocratie qu'il appartient de la détruire. Que tous les hommes soient citoyens

également soumis à son empire et pas autre chose. Supprimant d'une manière absolue tous les priviléges, que l'État cesse d'avoir, à sa solde, des prêtres en qualité de fonctionnaires publics ; que la liberté de conscience soit entière et que le prêtre lui-même, indépendant de tout lien corporatif, jouisse pleinement de la liberté d'action, commune à tous les citoyens, dans les limites rigoureuses tracées par la loi.

En restant étranger aux choses de la conscience, l'État devra favoriser la multiplicité des cultes ; car c'est de leur division que naîtra leur faiblessse et de leur faiblesse même que peut surgir une utilité réelle, par l'effet de la compétition.

La réalisation de cette espérance ne serait pas seulement la destruction du pouvoir sacerdotal ; elle serait encore celle de la tyrannie politique ; car ces deux puissances vivent l'une par l'autre. C'est dire quelles luttes terribles sont encore réservées à l'humanité, avant le triomple définitif de la religion qui renferme en elle-même la raison universelle, les droits de tous les hommes et la justice de Dieu.

SEPTIÈME NUIT.

Des Cultes et du Sacerdoce (1).

Le mot *religion*, habituellement employé pour désigner les diverses croyances religieuses, ne porte pas à notre esprit, une signification satisfaisante. Au lieu de dire « la religion catholi- « que, la religion protestante, la religion de Mahomet, de « Brahma, » il semble que c'est le mot *culte* qu'il faudrait exclusivement employer. Les cultes divers ne sont, en effet, que des formes variées suivant les inclinations des peuples, pour rendre hommage au même Dieu sous mille noms divers. Ces formes ont toujours quelque chose de plus ou moins matériel dont le but est d'influencer l'esprit par le moyen des sens. Elles sont à la religion ce que la matière est à l'idée, ce que le corps est à l'âme. Elles sont variées à l'infini, tandis que la religion est *une* comme Dieu lui-même de qui elle émane.

Mais si la religion ou l'idée de Dieu est *une*, comme lui-même, et conséquemment la vérité absolue, le caractère distinctif des cultes est de varier à l'infini dans leurs formes, dans leurs formules, dans leurs croyances. Si donc la première émane de Dieu, les cultes sont incontestablement d'origine humaine montrant partout la passion, l'erreur ou le mensonge. Chacun des mille cultes qui, sous prétexte de la rendre heureuse, pèsent sur l'humanité, a la prétention d'être le seul

(1) Nous reproduisons ici la note qui se trouve au chapitre premier; les mots *sacerdoce* et *prêtre* sont toujours pris dans le sens collectif de *corporation sacerdotale*, en dehors de toute intention d'offense à une croyance ou à un culte quelconque.

vrai et conséquemment le seul agréable à Dieu qui l'aurait révélé aux prêtres du peuple qui le professe. Selon lui, les mille autres cultes sont faux, déplaisent à Dieu et conduisent aux peines éternelles. Telle est la bienveillance et la charité réciproques des hommes livrés à l'influence des passions dites religieuses.

Nous avons, pendant de longues années, résidé en des pays soumis au pouvoir absolu du sacerdoce. Nous avons connu personnellement un grand nombre de ses membres, et pu constater les résultats généraux de la domination sacerdotale sur l'état politique et moral des peuples. A cet égard, nous n'hésitons pas à le dire, les enseignements de l'histoire, les révélations des libres penseurs, sont restés de beaucoup au-dessous de la triste réalité. Longtemps avant notre glorieuse révolution de 89, des auteurs catholiques honnêtes, mais soumis à l'empire absolu d'une foi religieuse qu'ils n'osaient discuter, ont signalé les vices, la cupidité, la barbarie du sacerdoce puissant et sans contrôle; ils ont, de bonne foi, mais vainement, appelé la réforme sur ce qu'ils qualifient d'abus abominables. Ils n'ont pas compris ou ils n'ont pas osé le dire, que les horreurs par eux signalées, n'étaient que les effets logiques d'une cause radicalement mauvaise, effets qui ne sauraient être détruits aussi longtemps que leur cause subsiste.

C'est donc le résumé de notre propre expérience de faits longtemps médités, expérience corroborée par tous les enseignements du passé, que nous allons exposer ici.

Si nous avons le droit incontestable de rechercher, dans l'étude des lois de la nature, les intentions de Dieu, nous avons bien plus encore, celui de rechercher dans les institutions humaines, les intentions secrètes que dissimulent des apparences sacrées. Les cultes appartiennent à cet ordre. Nous pouvons donc porter un jugement indépendant sur l'influence qu'ils ont exercée sur le sort de l'humanité; rechercher leurs auteurs et apprécier les motifs qui les ont dirigés. Nous le ferons,

guidé par les enseignements de l'histoire et de la raison, dans la pleine connaissance de la redoutable puissance, objet de nos investigations, mais sans aucune crainte sur les conséquences de notre curiosité.

Les auteurs de tous les cultes furent des prêtres.

Qu'est-ce que le prêtre ? Essayons de le définir.

Quand la descendance du premier couple humain se fut accrue jusqu'au nombre de mille individus, il se trouva parmi ceux-ci, un homme dépourvu du courage physique, mais subtil et rusé, aux instincts cauteleux, aux allures tortueuses, à l'expression féline dans le regard, au langage doucereux et persuasif, ennemi du travail et néanmoins avide de jouissances et de domination. Cet homme fut le premier prêtre tel qu'on le retrouve encore aujourd'hui parmi les peuplades sauvages où il pratique la divination et les sortiléges, exerce la médecine, invoque, en faveur des malades, le Grand Esprit dont il se dit l'agent et combat l'influence funeste des esprits malfaisants.

Le prêtre donc représente l'une des variétés de l'esprit humain ; il est aussi ancien que l'humanité et son ennemi le plus dangereux ; car l'homme ignorant est irrésistiblement enclin à la superstition et se soumet, en esclave, à la volonté de celui qui la pratique avec adresse.

Lorsqu'à la suite des siècles, les hommes agglomérés furent assez avancés en civilisation pour constituer le gouvernement d'un grand peuple, les chefs de ce gouvernement, devenant bientôt les tyrans de leurs concitoyens, voulurent les soumettre à leur bon plaisir et les exploiter à leur profit exclusif. Mais alors, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, ils se trouvèrent en présence d'un ennemi insaisissable, invisible, agissant dans l'ombre sur l'esprit des peuples et visant aussi aux bénéfices de la puissance, sans être soumis aux rigueurs du travail et aux dangers des luttes ouvertes. C'était encore le prêtre, l'homme de la ruse et de la superstition.

L'homme du courage et de la force physiques reconnut bientôt en lui un rival; mais préférant aux dangers de la lutte les avantages qui devaient résulter de l'association, il consentit à partager avec lui les profits de l'exploitation des peuples.

Dès lors, le prêtre cessa d'être isolé; car dès lors aussi, le sacerdoce fut constitué. Si le premier, dans son isolement, était déjà un danger, le dernier devint, tout à coup, une puissance mille fois plus redoutable.

Le sacerdoce est l'ensemble des prêtres réunis en corporation reconnue par les pouvoirs publics qui lui prêtent la sanction de la force et consacrent ses priviléges. Si le prêtre, isolé jusqu'alors, avait exercé une influence puissante sur l'esprit ignorant des multitudes, il était pourtant faible en ce point, que ses pratiques de superstition étant celles que lui suggérait sa disposition personnelle, il se trouvait en opposition avec un confrère qui en pratiquait d'autres différant des siennes. De là, lutte et concurrence qui tendait à leur commun affaiblissement.

Il n'en fut plus ainsi après la constitution du sacerdoce; car alors ce corps, puissant dès sa naissance, combina à loisir, avec toute la sagacité de la ruse et du savoir, les moyens d'établir son influence sur des bases solides et permanentes. Il composa une théogonie uniforme; la famille des dieux fut créée et disciplinée; ses membres reçurent des attributs divers; leur filiation fut établie et leur pouvoir défini. Ce fut le dogme religieux dès lors rigoureusement imposé aux membres du sacerdoce, comme règle invariable et sacrée de l'exploitation des peuples, et à ceux-ci, comme règle de foi et d'obéissance. Si le prêtre y perdit son indépendance, il y gagna en sécurité et en puissance collective; car la foi en lui, cessa d'être précaire et facultative pour devenir obligatoire pour tous.

Le dogme étant établi, le sacerdoce procéda à la constitution du culte, forme matérielle de l'idée religieuse. Il y déploya toutes les ressources de l'habileté la plus consommée.

Par l'artifice de cérémonies pompeuses et bizarres; par l'appareil de la puissance et des richesses; par des sacrifices entourés de mystère, il s'attacha à frapper l'imagination des multitudes et n'oublia rien de ce qui peut enchaîner la volonté de l'intelligence à l'influence de la matière. Dès lors, maître de ses dieux, dispensateur de leurs bienfaits et de leurs châtiments; maître, par eux, des peuples asservis à leur foi, disposant de la force publique, la puissance du sacerdoce fut presque sans limites et assise sur des bases inébranlables.

Dans ce partage de la puissance publique entre les deux complices de l'asservissement des peuples, il exista toujours, il est vrai, un état de lutte latente; mais le sentiment de l'intérêt commun sut toujours le dominer, en le renfermant dans un cercle où ne pénétrait pas le regard du vulgaire.

Pour balancer l'autorité de son rival, le sacerdoce prôna l'ignorance comme un bienfait qu'il mit tous ses soins à répandre, en même temps que, renfermé dans le secret de ses temples et de ses palais, il se livrait avec ardeur à l'étude des arts et des sciences. C'est dans ce système d'ignorance pour tous et de savoir pour lui seul, qu'il trouva la perpétuité de son pouvoir.

Cependant, à côté du sacerdoce ainsi constitué et représentant l'ordre dans l'immobilisation de l'asservissement universel des âmes, surgirent des éléments de discorde qu'il sut encore faire tourner à son profit. Ces éléments n'étaient autres que des variétés de l'esprit sacerdotal lui-même.

D'une part, ce furent des hommes doués par la nature de capacités considérables, d'une extrême subtilité d'esprit, d'une ambition sans bornes et d'un penchant au mysticisme et aux pratiques mystérieuses qui les rendait propres à tous les genres de fanatismes. Ces hommes, quintessence de l'esprit sacerdotal, appartenaient à cette classe qui, dans les temps modernes, a pris le nom de *jésuite* dont un écrivain de génie nous a laissé un portrait immortel. Visant à la domination univer-

selle, ils voulurent y arriver d'un seul effort, en asservissant le sacerdoce lui-même.

En second lieu, ce furent d'autres hommes aux instincts vulgaires, aux appétits grossiers, démagogues du sacerdoce, qui visèrent à le supplanter dans l'esprit des peuples parmi lesquels ils vivaient familièrement et qu'ils saturaient des plus ignobles superstitions, en nourrissant leur oisiveté du fruit de leurs labeurs. Sous les noms de bonze, de fakir, de derviche, de moine, suivant les époques et les contrées, ces hommes étaient alors ce qu'ils sont encore aujourd'hui, les symboles vivants et divers de la même barbarie.

Le sacerdoce comprenant qu'il ne pouvait détruire ces éléments d'opposition ou de concurrence, parce qu'ils sont des variétés impérissables de l'esprit humain, appartenant à son ordre lui-même, accepta leur concours, leur prêta son appui et consentit à leur donner une part dans le grand festin de l'exploitation générale du genre humain. Dans cette transaction, il trouva même un avantage qui fut de dominer les classes élevées par le moyen du jésuite et d'entretenir, par le moyen du moine, des rapports intimes jusqu'aux derniers bas-fonds de la société.

L'instinct des corporations, en général, est d'absorber l'individu et d'anéantir l'esprit d'individualisme, en maintenant leurs membres sous la pression de règlements rigoureux et les faisant marcher, avec ensemble, vers un but d'intérêt commun. Le sacerdoce non-seulement subit cette loi, mais encore il la developpa jusqu'à sa limite la plus extrême. Par la création d'une hiérarchie savamment combinée, il réunit tous ses membres en un seul corps qui n'eût qu'une seule âme, une seule volonté, celles de l'intérêt commun. Chacun d'eux fut déclaré sacré pour le vulgaire ; sa cause, ses griefs particuliers furent ceux du corps tout entier qui le protégea et le fit respecter comme lui-même. Mais en même temps, chacun ne fut qu'un instrument de l'ambition collective, instrument qu'on brisait

dès qu'il cessait d'être utile ou devenait gênant, et ne fut qu'un atome d'un grand tout, que l'atome supérieur écrasait, sans que, même le plus élevé, pût éviter le sort réservé au plus faible, lorsqu'il trahissait la pensée collective.

La connaissance des effets historiques de la puissance du sacerdoce sur les destinées de l'humanité, depuis quarante siècles, nous permet de porter sur cette institution, un jugement calme et réfléchi. Il ne faut point y chercher un but philanthropique et humanitaire; il ne faut point y chercher une tendance honnête et désintéressée. Parmi ses membres, il en est sans doute, un grand nombre aux intentions droites et honnêtes. Des hommes au cœur tendre et compatissant, aux inclinations pieuses, peuvent s'égarer parmi eux; d'autres, cherchant une existence assurée, au prix de l'esclavage, peuvent céder aux bons instincts du cœur humain; mais ce sont là des exceptions impuissantes: car ces bons instincts individuels sont impérieusement dominés par l'intérêt collectif d'une caste inflexible dans ses tendances.

Nous admettons même, au début dans la carrière, l'honnêteté et la bonne foi personnelles du plus grand nombre des membres du sacerdoce; mais nous soutenons que cette honnêteté cesse, qu'elle doit cesser d'être, alors que surgit la question d'intérêt de la corporation dont ils sont, à la fois, les associés et les esclaves. La preuve est dans ce fait que, parmi des millions de prêtres que compte le catholicisme romain, il n'a produit qu'un nombre imperceptible d'esprits indépendants qui, toujours furent en butte aux persécutions de l'Église.

Mais si le prêtre isolé peut être réellement honnête et céder aux bons instincts du cœur humain, il ne peut en être de même de la corporation sacerdotale. Celle-ci subit une loi inexorable, fatale, inhérente à son origine et à la nécessité de son existence. Elle ne peut répudier aucun moyen, et jamais elle ne fut arrêtée par un motif de moralité. L'histoire, éclairée aujour-

d'hui des lumières de la philosophie, nous a dévoilé ses secrets les plus cachés, ses manœuvres les plus habiles et ses crimes sans nombre. Elle montre le sacerdoce, toujours obligé de donner le change, affectant la pauvreté, vantant ses bienfaits aux masses pauvres qu'il veut séduire par une apparente assimilation avec elles, alors qu'il vit dans la splendeur des palais et accumule de clandestines richesses; prêchant l'humilité, et vivant dans l'orgueil de la puissance; l'abstinence, et vivant aux tables somptueuses; la chasteté, et portant la séduction dans les familles; la vérité, et pratiquant le mensonge de toutes les superstitions. En un mot, pour le sacerdoce, tout consiste dans le semblant du vrai, dans les apparences de la vertu, parce que la vérité et la vertu sont les seules choses qui, d'elles-mêmes, commandent le respect et la confiance.

L'histoire nous montre le sacerdoce, ennemi-né de tout progrès que toujours il étouffa dans son germe; de toute vérité que toujours il combattit avec acharnement. Elle nous prouve que depuis Constantin, il n'est pas un des crimes innombrables commis contre l'humanité, dont il n'ait été le promoteur ou le complice et toujours le bénéficiaire; pas un système de tyrannie qu'il n'ait soutenu de son influence; pas une persécution qu'il n'ait provoquée; pas une superstition qu'il n'ait inventée et entretenue dans l'intérêt de l'abrutissement des peuples, cause première de son pouvoir et de sa propre conservation. Si de nos jours, il a cessé d'immoler des victimes humaines sur les autels de ses dieux, ce n'est point, de sa part, l'aveu d'erreurs passées ni un progrès vers la raison et la justice. Dans sa prétention d'être le dépositaire des secrets divins, il ne peut point revenir sur ses pas; il ne peut point reconnaître qu'il s'est trompé. Si donc il a cessé de donner en spectacle les victimes qu'il livrait aux tortures sauvages, au bûcher, à la potence, c'est uniquement parce que la trois fois sainte révolution française, manifestation éclatante de la raison humaine prenant son essor, arracha de ses mains, le glaive de la puissance publique

qui jusqu'alors avait exécuté ses sanguinaires arrêts. Mais il regrette amèrement sa puissance perdue et proteste encore au fond de son cœur, contre tous les progrès accomplis malgré lui, par l'humanité soustraite à sa loi.

Le sacerdoce n'eut qu'un seul but, celui de la domination du genre humain pour l'exploiter à son profit. Ses moyens furent puisés dans l'instinct naturel qui porte les hommes vers le sentiment religieux de la Divinité ; ses instruments furent les dieux par lui créés au gré de sa fantaisie et de ses vues, qu'il gouvernait arbitrairement. Connaissant la propension de l'humanité ignorante vers l'idolâtrie, il basa son action sur ce penchant et glorifia toujours l'ignorance qui fut toujours, aussi, la base de sa puissance.

Par ce mot *sacerdoce*, il faut entendre toutes les corporations cléricales qui ont existé depuis l'origine des sociétés humaines ; car, nous le répétons encore, le prêtre représentant une variété de l'esprit humain, il est immuable dans son essence et dans ses moyens. C'est pour ce motif que, prêtre de Bramah ou d'Osiris, de Jéhova ou de Bélial, de Jupiter ou de Teutatès, c'est toujours et invariablement le même homme, le prêtre.

Tous les sacerdoces eurent une tendance égale à amoindrir l'idée de Dieu ; car ils ne peuvent vouloir, sous prétexte de dieux, que des êtres imaginaires qu'ils dirigent au gré de leur intérêt. Ainsi le sacerdoce romain, par exemple, commence toutes ses invocations salariées, par cette formule : ***Dieu d'Abraham*, *Dieu d'Isaac*, *Dieu de Jacob* !** Il n'invoque pas le Dieu de tous les hommes, celui de toute la terre ; encore moins invoque-t-il le Dieu infini de l'Univers infini ; c'est à la divinité particulière et restreinte de trois pâtres arabes de l'antiquité barbare qu'il adresse ses vœux. Enfermant leurs dieux dans des temples, ainsi que des malades dans un hôpital, ils les traitent comme des êtres idiots, en prétendant influencer leurs décisions au moyen d'adjurations et des pratiques de l'idolâtrie.

Les sacerdoces de tous les temps ont présenté leurs dieux

sous un aspect uniforme. Exclusivement occupés de l'humanité, ces dieux sont également avides de sacrifices, de supplications et d'encens. Toujours menaçant de leur colère, ils ne consentent à ne pas anéantir l'Univers, qu'à la condition d'être incessamment adjurés et suppliés. Idée étrange et bizarre de la Divinité!

C'est cette idée première du despotisme céleste qui a déterminé la constitution de communautés d'hommes et de femmes voués à la prière perpétuelle, dans le but de suspendre les effets de cette colère sans trêve et sans répit. Or, ces prières sont des formules le plus souvent absurdes, incessamment répétées par des êtres que la crédulité a conduits à un état voisin de l'idiotisme ou de la folie. Accompagnées de pratiques et de cérémonies idolâtriques, ces formules ont encore la prétention de modifier les décisions des dieux, de les faire revenir sur leurs décrets et de les forcer à faire le contraire de ce qu'ils avaient résolu. Dès lors, elles sont devenues une marchandise dont la vente réservée fut toujours une source de richesses pour le sacerdoce. Chose étrange! plus les peuples sont misérables, plus ils sont attachés aux superstitions qui les retiennent dans l'abjection. Ainsi sont expliqués les efforts désespérés du sacerdoce pour combattre les progrès de la civilisation et maintenir le règne de l'ignorance.

Le sacerdoce et la force publique aux mains d'un tyran, sont les deux éléments sur lesquels repose le despotisme. Le premier ayant trouvé dans l'influence insaisissable qu'il exerce sur les âmes, le moyen de se faire admettre au partage des dépouilles de l'humanité, se montra dès lors et toujours le plus ardent fauteur de la tyrannie; toujours il fut l'adversaire le plus passionné des enseignements de la raison et du droit, de la diffusion des lumières de l'intelligence qui élèvent le cœur et des libertés publiques qui élèvent la dignité de l'homme; toujours il exhorta les peuples à la soumission dans l'oppression et l'esclavage. Si quelquefois on le vit en lutte contre son complice de tyrannie, ce ne fut jamais pour une question de

justice et de droit; ce fut toujours et uniquement pour des motifs d'intérêt personnel.

Tel est le prêtre, tel le sacerdoce; telle est leur origine, telles sont leurs tendances fatales, invariablement immuables; telle est l'origine des dogmes, des cultes et des dieux.

La prétention de tous les cultes dominants fut toujours de rendre l'homme plus heureux et meilleur; cette prétention est-elle mieux fondée que la prétendue vérité de leurs dogmes et de leurs dieux? Si elle l'était, en effet, il est évident que les peuples soumis au pouvoir du sacerdoce seraient les plus élevés en moralité, en dignité humaine, et conséquemment citoyens dévoués à la patrie; qu'ils seraient les plus instruits, les plus libres, les plus industrieux parmi les hommes, et conséquemment les plus vertueux; car telles sont les conditions du bonheur qui ne peut avoir d'autre base que la morale.

Recherchons, dans les enseignements de l'histoire, la valeur de cette prétention.

Dans l'antiquité la plus reculée, le sacerdoce fonda sa puissance sur cette vaste partie de l'Asie regardée comme le berceau du genre humain. Il y classa l'humanité par catégories et sut tellement l'asservir à sa volonté, tellement la dégrader que, même la catégorie la plus malheureuse, n'osa jamais s'élever contre la condition d'opprobre et d'infamie qui lui était imposée.

Se disant sorti du cerveau de Bramah et se plaçant au-dessus de l'humanité qu'il foulait à ses pieds, le sacerdoce, après avoir combiné le dogme le plus savant, le plus profond, le plus métaphysique qui fut jamais, l'étaya des pratiques de superstition les plus grossières et les plus barbares qui asservirent, pour jamais, les peuples aux caprices de sa volonté.

Quel fut le résultat de cette organisation si puissante?

Il fut qu'un pays immense comptant plus de 100 millions d'habitants, a été depuis trois mille ans, la proie de tous les conquérants qui ont voulu le ravager ou l'asservir, et qu'il est

tombé enfin, dans un tel état de dégradation politique et sociale, qu'une compagnie de marchands étrangers, après l'avoir conquis, le tient sous un joug de fer, avec une poignée de soldats européens, et le gouverne du fond d'un comptoir de Londres.

A une époque moins reculée, mais antique aussi, l'Égypte suivit la même voie et subit le même sort. Que reste-t-il de cette nation renommée pour sa sagesse et sa crédulité? des ruines de palais et de temples qui attestent la puissance sacerdotale; des monuments immenses autant qu'inutiles, qui attestent son orgueil et l'esclavage des peuples.

A une époque moins éloignée encore, un sacerdoce nouveau fut fondé, avec le concours d'un prince puissant, dans ce qui était alors l'Empire romain. Il soumit tout à ses lois et voulut anéantir jusqu'au souvenir de ses devanciers. Les plus beaux monuments de l'esprit humain et des arts, produits des siècles de liberté, furent détruits et renversés, et l'humanité retomba dans un état de barbarie profonde qui dura quatorze siècles. Le même sort qui avait été celui de l'Inde et de l'Égypte, fut aussi celui de l'Empire romain. Conquis, ravagé par des barbares, ses peuples, dégradés par le sacerdoce, ne surent ou ne voulurent pas le défendre. Ils s'en remettaient à leurs prêtres et à leurs dieux impuissants, du soin de les sauver. Les mêmes causes produisent invariablement les mêmes conséquences. Qu'importe, en effet, à des esclaves un changement de maîtres? Les peuples privés de liberté et dégradés par l'esclavage n'ont pas de patrie et conséquemment aucun intérêt à défendre une terre où ils ne naquirent que pour souffrir. Et cette cause fut invariablement la même, la puissance sacerdotale; les moyens invariables aussi, la dégradation des âmes par la superstition. A Bénarès comme à Memphis, à Constantinople comme à Rome, c'est toujours le même spectacle : puissance illimité du sacerdoce, fondée sur les pratiques de l'idolâtrie, son orgueil et ses scandales, tolérés par des peuples dégradés par la superstition et l'ignorance.

Bien plus récemment encore, un homme de génie découvre une partie jusqu'alors inconnue de notre planète. Ce monde nouveau s'étend, entre deux mers, depuis le pôle Nord jusque fort avant vers le pôle austral. Le vaste espace de ce continent, compris entre les trentièmes parallèles au Nord et au Sud de l'équateur, était divisé entre deux monarchies de droit divin et de pouvoir absolu (1).

Droit divin et tyrannie politique sont deux termes inséparables. Ces conditions du monde antique retrouvées entièrement semblables chez des peuples ignorés jusqu'alors, démontrent d'une manière saisissante l'unité de l'esprit humain, l'unité de ses tendances et de ses moyens.

A ces monarchies obéissaient des peuples innombrables. Dans l'une, le pouvoir politique était soumis au pouvoir supérieur d'une caste sacerdotale ; dans l'autre, le chef était, à la fois, souverain politique et sacerdotal. Dans la première, le sacerdoce faisait incessamment couler le sang d'hécatombes humaines sur les autels de ses dieux ; dans la seconde, le sang humain était réservé à la tombe du pontife souverain et ne coulait qu'à sa mort.

Le pouvoir de ces monarchies sacerdotales était sans bornes, sans résistances de la part des peuples. Quels furent les résultats de cette puissance illimitée ? Les voici : ces contrées si belles, si riches, si peuplées, furent conquises par une poignée d'aventuriers audacieux. Manquant de courage, les peuples, dégradés par l'esclavage sacerdotal, refusèrent de défendre leurs maîtres odieux et cruels ou se joignirent aux envahisseurs contre leurs tyrans. L'esclave n'a pas de patrie.

Au contraire, et comme contraste saisissant, les peuples répandus au Sud et au Nord, au delà des limites de ces monarchies ; ces peuples qui, tolérant parmi eux le prêtre à l'état individuel, avaient toujours repoussé la constitution des corpo-

(1) Le Pérou et le Mexique.

rations sacerdotales, avaient su maintenir leur indépendance et leur dignité d'hommes libres. Ils luttèrent courageusement contre le flot montant de l'invasion, et, jusqu'à nos jours encore, ils ont su défendre leur patrie et leur liberté contre les entreprises de leurs ennemis, malgré l'inégalité des armes et de la science.

Enfin, aujourd'hui encore, quels sont, autour de nous, les peuples les plus malheureux dans l'ignorance, dans la privation de liberté et de respect des personnes, de dignité et de bien-être? Toujours ceux qui sont le plus soumis à l'empire du sacerdoce et au droit divin. Ce sont, dans l'ordre de leur infortune, ceux de la Russie à l'état barbare, de Rome à l'état de civilisation avilie; viennent ensuite ceux de l'empire Ottoman, des contrées danubiennes, de l'Irlande, de l'Espagne, de l'Autriche, etc.

On le voit, partout et toujours, la tyrannie politique s'appuya sur la puissance sacerdotale, et réciproquement. L'objet de cette association fut toujours aussi la domination sans conteste, et son résultat inévitable la dégradation des peuples. Nous n'inventons point cette conclusion; c'est l'histoire elle-même qui la formule; c'est la puissance de faits indéniables qui démontre son horrible réalité.

Si la Grèce antique conserva sa liberté pendant tant de siècles glorieux et put transmettre à la postérité, les flambeaux par elle allumés des lettres, des sciences et de la philosophie, ce ne fut que par la division sacerdotale et son exclusion des pouvoirs publics. Elle tomba dans l'abîme des misères de la barbarie, lorsqu'elle dut subir le joug sacerdotal construit sous les auspices de Constantin.

Si un peuple né d'hier, étonne aujourd'hui le monde par la rapidité de ses progrès, fruits d'une liberté d'ordre nouveau, inconnu jusqu'ici, c'est aussi grâce à l'absence d'un sacerdoce. Le jour où celui-ci viendrait à s'établir, serait aussi celui où commencerait sa décadence.

Répétons-le donc, car l'histoire le démontre à l'encontre de

mensongères affirmations ; le sacerdoce constitué sous la sanction des États, fut toujours un instrument d'oppression et de barbarie, l'ennemi irréconciliable de la raison humaine et du droit, de la liberté des peuples et de la civilisation. Dans tous les temps, dans tous les lieux, l'histoire nous offre le même phénomène : à mesure que la puissance sacerdotale grandit, la moralité, la dignité et le bien-être des peuples s'abaissent ; lorsque cette puissance décline, leur moralité et leur bonheur s'élèvent dans une proportion égale. Là où le sacerdoce tout-puissant domine sans conteste, les peuples sont arrivés au fond de l'abîme de misères, à cet état de dégradation morale où ils ne peuvent descendre plus bas encore. Et de l'incontestable vérité de ces faits il faut conclure, avec la démonstration de l'expérience, que les peuples sont d'autant plus élevés dans l'ordre moral et en bien-être, que le sacerdoce et le culte extérieur ont moins d'influence sur eux ; car alors ils se rapprochent d'autant plus de Dieu, qu'ils s'éloignent davantage de la superstition.

On trouve la preuve incontestable de cette affirmation, si l'on compare à l'état actuel de la société, l'état d'abjection politique et morale, d'oppression sacerdotale, d'engourdissement intellectuel forcé des peuples jusqu'au moment où éclata la révolution française. L'application, même contestée et restreinte, des glorieux et divins principes de cette révolution, a produit, en quelques années seulement, des progrès qui tiennent du prodige, dans l'état moral, politique, scientifique et industriel, c'est-à-dire dans ce qui constitue le bien-être des peuples et la dignité humaine.

On la trouve encore dans ce fait que plusieurs sectes religieuses qui, de nos jours, ont exclu de leur sein l'élément clérical, les quakers, les unitaires et autres encore, offrent le spectacle consolant d'une moralité supérieure qui leur a valu la considération et la confiance publiques et d'honorables exceptions légales.

Disons-le donc sans hésitation : lorsqu'un gouvernement favorise le développement de l'élément sacerdotal, on peut affirmer hardiment qu'il médite l'asservissement des ses citoyens et l'établissement d'un despotisme permanent.

Lorsque Washington fonda sa république, l'élément sacerdotal fut absolument écarté de sa constitution. La vertu de ce grand homme sut faire violence à ses sentiments de puritanisme anglican et donna ainsi une preuve éclatante de la loyauté de ses intentions. La postérité reconnaissante rend justice aux prévisions de sa sagesse, car, en l'absence d'un sacerdoce, la liberté américaine ne fut jamais menacée dans son existence ni même contestée.

Après avoir recherché l'origine du prêtre, du sacerdoce et de sa puissance, et démontré la funeste influence qu'ils ont exercée, au moyen des cultes de dieux imaginaires, sur le sort de l'humanité, examinons le développement graduel de cette puissance. Au point de vue philosophique de l'intérêt public, le sujet est si grave qu'on ne saurait assez l'étudier.

Nous l'avons démontré : la religion, c'est-à-dire la pensée de Dieu, n'est, pour le sacerdoce et les cultes, qu'un prétexte spécieux. Leur objet réel est la domination par l'asservissement des intelligences. Leur moyen invariable de procéder est de détourner les hommes de la pensée religieuse divine, de l'adoration simple et directe du Dieu de l'Univers, pour les porter, par la persuasion quand le prêtre est faible, par la violence quand il est puissant, à l'adoration de la matière.

Aux dieux de leur invention, les prêtres attribuèrent toutes les vertus, toutes les passions, tous les vices des hommes ; ils leur composèrent des origines, des filiations, des histoires, et il est à remarquer que plus ces histoires étaient absurdes, plus elles inspiraient de foi et d'enthousiasme. Ils entourèrent leur culte d'une multitude de pratiques puériles ou bizarres, auxquelles ils présidèrent en souverains. Pour ajouter à l'effet de ces pratiques sur l'esprit des peuples, ils se couvrirent eux-mêmes

d'habits et d'ornements dont la richesse et la bizarrerie excitèrent l'admiration de la cupidité ou la terreur de la superstition.

Cachés d'abord au fond des antres et des cavernes, puis établis dans des temples magnifiques, ces dieux avides et cruels demandaient sans cesse des offrandes et des victimes destinées à nourrir, à enrichir leurs prêtres. Si ces dieux étaient terribles aux yeux des hommes, les prêtres qui rendaient leurs oracles n'étaient pas moins redoutables. Il importait donc, avant tout, de se les rendre favorables par des offrandes et par la soumission. De là, l'origine du pouvoir mystérieux qu'ils ont exercé sur les âmes, et des richesses qu'ils ont accumulées; de là, leur effroyable influence sur les destinées de l'humanité, influence qui fut la source de presque tous ses malheurs et de toutes ses misères.

Le nombre des dieux s'étant accru en raison de la décadence des mœurs publiques, il en existait des milliers dont les prêtres innombrables se partageaient les dépouilles du monde connu, lorsque apparut une idée nouvelle qui détermina la décadence des systèmes religieux antérieurs et promit une ère nouvelle. C'est de cette idée juste et vraie, mais dénaturée bientôt par les prêtres qui s'en emparèrent pour l'exploiter, que naquit le christianisme, dont l'influence a été si grande jusqu'à nos jours.

L'apparition de cette idée est le point du temps historique où commence la décadence de l'ancien monde et où prend naissance un monde nouveau. En effet, dans le monde au déclin, le type de la perfection humaine, c'est Hercule, symbole de la puissance physique; dans le monde qui commence, c'est Jésus, symbolisant la raison, la douceur, la mansuétude, qui appelle tous les hommes à l'égalité des droits et des devoirs. Ce simple rapprochement suffit pour faire comprendre que l'origine de cette révolution sociale, fut dans les peuples lassés de l'oppression des grands de la terre. Il prouve également que la naissance de l'idée nouvelle ne fut d'abord que la protestation

des multitudes opprimées contre leurs oppresseurs. Le christianisme, en effet, n'eut pas son point de départ dans l'existence d'un homme, mais bien dans l'état malheureux des peuples soumis au despotisme de l'Empire romain. Puisée dans les divagations mystiques des prophètes d'Israël, nourrie en germe comme une espérance parmi les classes déshéritées, la légende chrétienne ne reçut un corps que longtemps après, du concile de Nicée. Enrichie ensuite, de génération en génération, elle est parvenue jusqu'à nous à travers des siècles de superstition et de barbarie dont elle a gardé les empreintes profondes.

Rongé par la corruption, fruit d'une longue prospérité et de l'accumulation des richesses, l'Empire romain commençait alors cette longue décadence qui, cinq siècles plus tard, le conduisit à sa mort. Les peuples opprimés reconnaissant enfin, que les dieux des prêtres ne protégeaient que leurs puissants oppresseurs; qu'ils n'avaient rien à attendre d'eux parce qu'ils ne pouvaient payer leurs interprètes, retournèrent à la vérité primitive. Abandonnant le culte de ces divinités sans pitié, ils proclamèrent l'unité de Dieu et l'adorèrent directement dans le grand temple de l'Univers, sans admettre l'intermédiaire du prêtre entre eux et lui. Ils proclamèrent encore que tous les hommes étant égaux devant lui puisqu'il leur accorde à tous les mêmes facultés, ils devaient aussi l'être devant la loi; que l'esclavage des uns au profit des autres n'est que l'abus de la force que ce Dieu réprouve; que tous les hommes étant égaux et enfants du même Dieu, ils étaient tous frères et devaient s'aimer les uns les autres et participer ensemble aux bienfaits que chacun en recevait. Ils choisirent parmi eux des hommes de bien pour porter des consolations à ceux qui souffraient, et aux plus pauvres, ce que pouvaient offrir ceux qui l'étaient moins. A certains jours, réunis dans la solitude, ils adoraient ensemble le grand Dieu unique, communiaient par le partage du peu qu'ils possédaient et pratiquaient la fraternité en admettant parmi eux les malheureux qui accouraient en foule. Ainsi fut con-

stitué le vrai culte du Dieu unique et le véritable socialisme.

Méprisés d'abord, à cause de leur faiblesse et de leur pauvreté, ils attirèrent bientôt, par leur nombre, l'attention des puissants. A l'instigation des prêtres dont ils avaient abandonné les autels, ils furent maltraités par le pouvoir et honnis par les riches; mais à la violence et à l'injustice ils n'opposèrent, d'un commun accord, que la force d'inertie et la patience, seules armes qu'ils possédaient.

Mais lorsque leur nombre devint si considérable qu'il fit présager une puissance dans l'avenir, alors le prêtre se glissa parmi eux et fit dévier, à son profit, l'idée nouvelle de sa vérité, de sa simplicité primitives. Alors aussi, commença une guerre de rivalité entre les prêtres du Dieu nouveau et ceux des dieux anciens, dans laquelle ces derniers, plus puissants encore, faisaient intervenir en leur faveur les pouvoirs publics. Cet état de lutte se perpétua jusqu'à Constantin. Ce dernier, seul maître alors de l'Empire romain, comprenant ce qu'il y a de puissance dans une idée nouvelle qui passionne les masses populaires et de faiblesse dans une idée qui se meurt de vieillesse, embrassa le culte nouveau qui avait pris le nom de christianisme. Son instinct despotique lui avait révélé le parti qu'il pouvait tirer d'un culte unique soumettant à la même discipline tous les peuples de son empire et dont les prêtres seraient ses instruments et les complices de sa tyrannie.

Enthousiasmés par cette victoire éclatante, les prêtres chrétiens se livrèrent, à leur tour, à la persécution et dépassèrent en barbarie tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. On reconnaît clairement que l'idée fraternelle des premiers déistes-socialistes n'existait déjà plus; elle avait été anéantie par l'esprit intolérant, avide et passionné du prêtre. Cela devint plus évident encore par les querelles sanglantes et les agitations que le sacerdoce chrétien, devenu dominateur, ne cessa d'entretenir pendant plusieurs siècles. En parcourant l'histoire des événe-

ments de cette époque éloignée, on demeure frappé de stupeur au spectacle du débordement des intrigues incessantes, de la cruauté, de l'avidité des prêtres; mais on est plus profondément encore affligé par la folie des peuples qu'ils passionnaient au gré de leurs vues ambitieuses, se livrant au fanatisme le plus effrayant, pour des choses inintelligibles ou pour des mots vides de sens.

Ce fut au milieu de ces agitations violentes, excitées par l'orgueil des uns, l'ambition, la cupidité ou le fanatisme des autres, que les prêtres composèrent la théogonie chrétienne. L'idée primitive était alors tellement oubliée que, la répudiant ouvertement et abandonnant le culte du Dieu unique, incompréhensible, ils donnèrent au leur une origine, et lui fabriquèrent une histoire. Ils imaginèrent que le farouche dieu des Hébreux s'étant uni à une mortelle, en avait eu un fils qui avait été l'auteur du culte nouveau. En admettant ainsi la théogonie des Hébreux, ils donnaient à leur culte une cause antique qui le faisait respecter, et en admettant la filiation divine, ils restauraient en réalité, l'histoire des dieux qu'ils avaient détrônés.

Bientôt cependant, le culte nouveau fut divisé en une multitude de sectes qui se persécutèrent réciproquement et remplirent le monde de leurs intrigues et de leurs querelles sanglantes; mais toutes ces sectes, partant du même point, aboutissaient également à la doctrine de l'absolu en matière de foi, établissant ainsi, le pouvoir illimité du prêtre dépositaire direct des secrets de Dieu. Tous les bienfaits de l'idée première avaient disparu; la liberté de conscience était remplacée par la dépendance absolue, l'égalité par la hiérarchie et la fraternité par la haine des sectaires. L'humanité avait donc reculé au delà du point de départ. En effet, le polythéisme tolérant et facile, aux croyances variées et riantes; le polythéisme qui, laissant à la pensée humaine sa liberté, avait produit ces chefs-d'œuvre immortels qui sont encore aujourd'hui

et seront toujours la gloire de l'esprit humain, était remplacé par un culte unique qui, soumettant les consciences à une discipline rigoureuse, interdisait l'investigation et conséquemment tout progrès.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, ce qui dévoile l'artifice profond du sacerdoce, c'est que, admettant le type symbolique de la perfection humaine créé par les premiers déistes, sous le nom de Jésus-Christ, modèle sublime de bonté, de douceur, d'indulgence, de dignité, ils en firent la base d'un système de violence, d'abaissement, de servilisme et de corruption. Ils voulurent dissimuler, sous une idée bienfaisante et divine, le monstrueux édifice de superstition et d'idolâtrie qu'ils élevaient à leur profit, en faveur du despotisme et de la barbarie.

C'est ainsi que le faux monnayeur sait donner à une vile matière, l'apparence du métal le plus précieux.

Cependant pour maintenir les peuples dans un tel état d'abaissement, la volonté sacerdotale était insuffisante; l'esprit humain fatigué bientôt de son esclavage, n'aurait pas tardé à rompre les chaînes qui l'avilissaient et à reprendre son indépendance. Il fallait que le bras du pouvoir donnât la sanction de la force aux décrets du sacerdoce. Comprenant cette conséquence nécessaire, les prêtres et les empereurs se liguèrent et enfantèrent cet épouvantable monstre du despotisme religieux-politique, ce paganisme catholique qui, pendant quatorze siècles, a couvert le monde comme d'un suaire et fait régner la misère, la barbarie et l'opprobre sur toute l'étendue de l'ancien Empire romain.

Et pourtant, depuis quinze siècles on n'a cessé de célébrer les bienfaits du christianisme et de vanter aux peuples, les avantages qu'il a produits en leur faveur. Ces louanges des exploiteurs, que par habitude ou sottise répètent les exploités eux-mêmes, sont-ils bien mérités? Examinons-le.

Lorsque l'Empire romain, démembré par les barbares, cessa d'avoir un maître unique, la grande unité chrétienne périt avec

lui. Divisés, en apparence, par une puérile dissidence sur l'origine de leurs dieux, mais en réalité par un puissant intérêt de domination, les corps sacerdotaux de Constantinople et de Rome prétendaient également à la toute-puissance exclusive. Dans l'impossibilité de se mettre d'accord, ils se partagèrent l'empire du monde chrétien; Rome régna sur l'Occident; Constantinople s'empara de l'Orient. Mais ce dernier transmit à la barbare Russie sa puissance funeste, lorsque s'évanouit, dans la honte et l'opprobre, le dernier vestige de l'Empire romain.

Ces deux systèmes de christianisme, dès lors ennemis acharnés, marchèrent-ils dans des voies différentes et leur rivalité engendra-t-elle un bien pour l'humanité?

Non; ils obéirent à la même loi, nécessité fatale de leur origine. Ils constituèrent le hideux communisme dans la séparation apparente des sexes. Ils isolèrent le prêtre de la société, afin d'élever au-dessus d'elle et la dominer le sacerdoce dégagé de tous les liens de la vie ordinaire. Ils inventèrent, presque simultanément, un moyen terrible de domination; la confession auriculaire obligatoire. Renouvelée des mystères d'Isis, la confession fut l'arme la plus redoutable qui jamais soit sortie des arsenaux du sacerdoce. Elle mit à ses pieds l'humanité tout entière, forcée de fléchir les genoux non plus devant Dieu, mais devant le prêtre. Les saints mystères de la famille; les secrets du foyer domestique entre le père et la mère, entre la mère et sa fille, tout lui dut être livré. Le cœur lui-même, cessa d'être un refuge sacré pour les débris de la dignité humaine.

En soumettant l'homme à l'indignité de cette dégradation, ils anéantissaient sa volonté propre; ils domptaient la résistance des instincts généreux inscrits en son cœur par la main de Dieu et le réduisaient à l'état absolu d'esclavage.

Aucun moyen n'existait d'échapper à cet état de violente abjection; car la tyrannie politique donnait aux lois impitoyables de la tyrannie sacerdotale, la sanction de la force

publique. La torture, les bûchers, le glaive ou la potence avaient raison de ceux qui osaient protester, et les flammes de l'enfer sacerdotal menaçaient encore, dans une autre vie, ceux qui renfermaient au fond de leur cœur une protestation silencieuse et insaisissable.

Le pouvoir des deux corporations rivales fut donc également absolu et sans contrôle. Elles dominaient le monde; leur pouvoir était sans bornes. Cette omnipotence, au lieu d'être mise au service des intentions évidentes de Dieu vers le progrès; d'être appliquée à civiliser les hommes par l'instruction; à les rendre meilleurs par la fraternité et les exemples de la vertu; à grandir l'âme humaine par le développement de ses facultés; à élever sa dignité par la liberté, ne tendit qu'à immobiliser l'humanité tout entière dans l'asservissement, par l'ignorance et la division.

Quels furent donc, sur les destinées humaines, les résultats de cette toute-puissance d'ordre prétendu divin?

En Occident: quinze siècles d'esclavage des peuples et de barbarie que brisa la révolution française avec le christianisme lui-même.

En Orient: quinze siècles commençant dans la dégradation dont fait foi l'histoire du Bas-Empire; se continuant dans l'esclavage des peuples qui existe encore aujourd'hui dans toute l'étendue de la Russie, nommée *la Sainte*, parce qu'elle est barbare, et de tous ceux qui sont soumis au joug de la même foi.

Tels sont les résultats historiques produits par le christianisme livré à l'exploitation du sacerdoce.

Si c'est aux effets qu'elle produit qu'on doit juger une cause, le christianisme ou plutôt le sacerdoce qui l'a exploité, a-t-il bien le droit de se glorifier des prétendus bienfaits par lui répandus?

Nous n'hésitons pas à le nier, et nous disons hautement, car cette vérité ressort incontestable de l'enseignement des faits,

que la puissance sacerdotale fut, dans tous les temps, la source de la tyrannie et la cause première des malheurs et de l'abjection du genre humain ! c'est elle qui fit mourir Jésus sur la croix !

Au XVIe siècle, la réforme, née du soulèvement de la conscience publique contre les débauches et les infamies du sacerdoce romain, porta le premier coup à cet édifice et détermina le commencement de sa décadence.

L'avénement de la réforme fut un fait immense dans les annales de l'humanité. Il agita le suaire de mort qui depuis de longs siècles enveloppait l'esprit humain ; il affranchit la conscience et brisa les entraves sacerdotales qui la rivaient, avilie, à l'esclavage des abrutissantes superstitions de l'idolâtrie romaine.

Sans doute les réformateurs, en conservant le récit de la Genèse comme base de la foi nouvelle, en professant une admiration passionnée à toutes les divagations bibliques, consacraient encore, dans son principe, la cause première de tous les maux du passé ; mais dans l'application, le progrès social fut considérable et réalisa un grand pas en avant dans la voie de l'indépendance et de la moralité publiques.

Peut-être l'esprit humain ne pouvait, franchissant d'un seul élan la distance qui sépare l'erreur séculaire de la vérité éternelle, arriver tout à coup à proclamer, dégagée de tout rêve, la foi simple et naturelle au Dieu de l'Univers dont les lois étaient encore ignorées. Peut-être les réformateurs, eux-mêmes, ne comprirent pas la nécessité de rompre radicalement avec la cause première d'un horrible passé. Quoi qu'il en soit, la postérité leur doit une éternelle reconnaissance de l'incomparable bienfait qui résulta pour elle de leur courageux dévouement. Grâce à eux, en effet, la raison osa enfin revendiquer ses droits et l'esprit humain recommença une nouvelle ère de progrès.

Enfin, après trois siècles de luttes héroïques, la révolution française vint déchirer le suaire, et dans ses lambeaux san-

glants enveloppa le monstre blessé à mort. Mais telle était pourtant sa force; telle est la puissance des habitudes, des croyances séculaires et des superstitions héréditaires, qu'il survit encore à ses blessures mortelles. Il est vrai que sa vie est artificielle, car il la doit seulement à l'appui des pouvoirs publics, aux tendances despotiques, qui comptent encore sur son appui défaillant. Il ne saurait vivre longtemps, car il est condamné par la moralité publique, et l'idée, qui a enfin repris ses droits, ramènera l'humanité au chemin de la vérité, dont la détourna jadis la puissance artificieuse du sacerdoce.

Le christianisme repose uniquement sur le récit de la Genèse et n'a pas d'autre base. Si donc une seule des assertions de ce récit n'est pas exacte, l'édifice tout entier tombe en poussière, est réduit à néant. Or, la science moderne, en démontrant par des formules inattaquables, que le récit de la Genèse, tout entier, n'est qu'une fable absurde, a donné la sanction d'une preuve mathématique aux démonstrations de la raison et de la philosophie. Le premier coup porté par la science à la cause de tant de maux, fut la découverte de Galilée. Les alarmes, l'indignation des prêtres à la déclaration que la terre tournait, prouvent combien ils comprirent la portée de la théorie nouvelle. Ils condamnèrent l'infortuné savant; ils déclarèrent sa découverte impie et sacrilége; ils menacèrent, persécutèrent avec fureur; mais la terre continua à tourner et la science continua aussi, mais en silence, à détruire pièce à pièce, les bases de l'édifice jusqu'à ce qu'il n'en soit rien resté.

Le christianisme n'a donc plus de raison d'être; il finira comme finissent toutes les choses de création humaine; son nom même disparaîtra; mais l'idée sociale et divine qu'il exploita si longtemps lui survivra et deviendra la base solide des croyances de l'avenir. Déjà on peut reconnaître, aux tendances des socialistes modernes, une grande analogie avec celles des socialistes qui précédèrent l'avénement du christianisme. Comme eux, ils sont en butte aux mépris et à la persécution des puissants;

comme eux aussi, ils auront leur jour de triomphe. Puissent-ils alors se maintenir, mieux que leurs devanciers, dans la voie de la sagesse et de la modération, en se préservant de la funeste influence sacerdotale. Ils devront surtout repousser d'une manière absolue, toute constitution d'un culte privilégié; car au point de vue des libertés humaines, tous les cultes ayant un sacerdoce reconnu par les lois de l'État présentent les mêmes dangers, parce qu'ils tendent tous à l'asservissement de la pensée au profit du despotisme. L'histoire ne présente pas une seule exception à cette règle.

Résumant notre pensée, nous disons que le seul culte qui nous paraît vraiment digne de Dieu et de l'humanité sur la voie du progrès, serait dans la réunion fraternelle des citoyens à certains jours, pour s'entretenir de Dieu, c'est-à-dire du principe de tout bien, de toute morale, de tout bonheur; pour s'exciter mutuellement à pratiquer la vertu, la justice, la fraternité; à l'amour de la patrie; au culte de la liberté et de tous les nobles sentiments du cœur humain. Dans ces assemblées où chacun pourrait prendre la parole, on ferait un cours de simple bon sens; un cours de raisonnement appliqué aux choses de la vie pratique. On y enseignerait que tous les hommes, égaux en droits, sont solidaires; que la vie se compose de devoirs à remplir, de droits à exercer et que c'est de leur accomplissement que dépend la dignité de chacun et la sécurité de la société tout entière. Et reprenant le thème du vieux Socrate, on y démontrerait aux générations nouvelles, que c'est seulement dans la pratique du bien et du juste qu'il faut chercher le vrai bonheur qui n'est autre chose que le repos de la conscience dans la sérénité de la vertu.

Loin des temples somptueux, loin des idoles qu'on y adore avec une pompe théâtrale qui a pour but de dompter l'intelligence par le moyen des sens, ces assemblées auraient lieu en plein air, sous la voûte des cieux, en présence des grandes œuvres de la création ou sous de simples abris contre les in-

tempéries des saisons. Elles seraient dépouillées de tout symbole matériel, de tout mysticisme, et l'élément sacerdotal en serait absolument exclu. Elle ne tireraient leur solennité que du nombre des hommes réunis et de la grandeur de leur objet. Ce culte reposerait uniquement sur cette simple formule aussi ancienne que l'humanité et qui est l'expression du sentiment de faiblesse dans l'individu isolé :

« Aimez-vous les uns les autres. Faites aux autres ainsi que « vous voudriez qu'il fût fait pour vous-même. »

C'est là, nous paraît-il, la vraie formule du socialisme moderne, pensée encore mal définie vers laquelle, de nos jours, semble tendre l'humanité. Cette tendance donne à notre époque une ressemblance singulière avec celle où naquit le christianisme. Sa cause et son but sont les mêmes ; malaise social et perte de la foi aux dieux anciens ; espoir d'un sort meilleur par l'enfantement d'un Dieu nouveau. Puisse-t-il être celui de la raison qui, seule, peut conduire l'humanité à des destinées meilleures.

HUITIÈME NUIT.

De la Révélation.

Lorsque dans le cours de leurs combinaisons tendant à l'asservissement de l'âme humaine, les sacerdoces sont conduits à une proposition dont l'absurdité révolte l'esprit le plus simple, la raison la plus obtuse, alors, imitant les premiers tragiques de la Grèce antique, ils font intervenir la divinité et affirment audacieusement que ce qui nous paraît absurde, est néanmoins une vérité révélée par Dieu, qui a jugé à propos de la cacher derrière l'ombre d'un mystère. Puis, et comme complément de leur système, ils défendent de la manière la plus expresse de porter le flambeau de l'investigation dans cette mystérieuse et prétendue révélation.

On est frappé de cette circonstance que tous les fabricants de révélations ont traité leurs dieux révélateurs comme des êtres idiots ou trompeurs. En effet, s'ils ont voulu révéler un fait quelconque, ne devaient-ils pas rendre leurs paroles accessibles à la simple raison des hommes? Et s'ils ont fait autrement, n'ont-ils pas fait preuve d'imbécillité? Ou bien ils n'ont voulu faire qu'une révélation captieuse à l'effet d'induire les hommes en erreur, et, dans ce cas, le moyen qu'ils ont employé ne peut avoir d'autre nom que celui de supercherie.

En vérité, quand on réfléchit à l'impassibilité de Dieu en présence des outrages sans nombre dont il est l'objet perpétuel de la part des sacerdoces, quand on voit rester impunis toutes les sottises, toutes les bassesses, toutes les turpitudes, tous les crimes qu'ils lui attribuent, l'homme diminue encore dans

notre estime; car il nous paraît si petit, si infime, qu'il ne peut pas plus offenser Dieu que ne le pourrait une fourmi ou un infusoire.

Tous les cultes ont admis la révélation divine, tantôt par le moyen des hommes, tantôt par celui des animaux, tantôt enfin par le moyen des végétaux et même de la manière inerte. De là résulte la preuve que leur origine est la même. Si la cause a toujours été la même, le but n'a jamais varié non plus : il a toujours éte d'émouvoir la superstition humaine au profit du prêtre artificieux, en lui présentant les ordres directs d'une divinité impérieuse et jalouse.

Les mille histoires diverses de révélations imaginées par les prêtres sont toutes en contradiction entre elles. Elles sont toutes conçues en termes ambigus, équivoques, énigmatiques, comme si Dieu pouvait, à la manière des humains, vouloir entourer ses volontés des artifices qui accompagnent la mauvaise foi. Chacun peut les interpréter d'une manière différente; aussi les croyants à la même révélation se divisent-ils bientôt sur des points nombreux de la doctrine révélée et finissent-ils toujours par se haïr avec fureur et se persécuter sans pitié.

Si je demande laquelle, parmi toutes ces révélations diverses, est la vraie, chaque croyant me répond : « C'est la mienne ! » A laquelle donc faut-il croire? Évidemment à aucune; car elles sont également opposées aux lois de la nature, à l'enseignement de la raison et conséquemment aux lois de la vérité qui émane de Dieu.

Mais si je demande aux croyants de toutes les révélations : « D'où vient la lumière qui nous éclaire ? » Tous répondent sans hésitation, avec une entière unanimité : « Elle vient du soleil. » Telle est la différence absolue qui existe entre les œuvres de Dieu et celles des hommes; les premières ne laissent aucun doute, elles ne prêtent pas à la contestation; on y croit malgré soi ; on y croit de la même manière.

Toutes les histoires de révélation apparaissent à mon esprit

comme autant d'accusations envers Dieu, d'impuissance, de partialité et d'injustice. En effet, chacune d'elles attribue la révélation à une faveur spéciale, exclusive, que Dieu aurait accordée à un peuple particulier, au détriment de tous les autres peuples. La raison, la philosophie, le simple bon sens, ne repoussent-ils pas également cette idée d'injuste partialité attribuée à Dieu? Cette croyance n'est-elle pas un outrage à sa bonté infinie, à sa justice, que rien ne saurait altérer?

Si je m'arrête un moment à la révélation imaginée par les prêtres hébreux et adoptée par les chrétiens, j'y trouve le caractère le plus marqué de l'impuissance unie à l'artifice.

Échappée à l'esclavage de l'Égypte pour retomber dans celui de ses prêtres, une peuplade arabe, livrée à tous les vices qui accompagnent l'abjection de l'esclavage séculaire, se prétend l'objet unique de la sollicitude de Dieu. L'histoire de cette peuplade sans gloire et sans renom dans l'antiquité, nous présente l'image du despotisme le plus atroce, de l'ignorance la plus grossière, de la corruption la plus profonde, de l'immoralité poussée jusqu'aux bornes du possible. Et toute cette dégradation est conduite, jour par jour, heure par heure, par la voix de Dieu, qui fait alliance, menace, ordonne des massacres et des trahisons, promet la domination universelle et une gloire qui ne saurait être que le prix des vertus publiques les plus élevées. Malgré les promesses de son Dieu, cette peuplade est dispersée et cesse de former un corps de nation; voilà l'impuissance!

Bientôt paraît la secte socialiste-déiste qui, répudiant les anciens dieux et leurs révélations, proclame l'égalité des hommes devant le Dieu Unique de l'Univers, à qui elle adresse directement ses prières. Mais la foule des opprimés attirés vers cette foi nouvelle, faisant pressentir une puissance naissante, le prêtre, écarté jusqu'alors, se glisse parmi eux et fait dévier l'idée; alors apparaît le christianisme.

Adoptant l'histoire religieuse des Hébreux en ce qui favorise

ses projets, le christianisme adopte aussi leur Dieu, auquel il adjoint des dieux secondaires émanant de lui et néanmoins ses égaux. Ainsi que tous leurs prédécesseurs, les dieux des chrétiens promettent à leurs fidèles la domination universelle. Pour aider à la réalisation de cette promesse, tous les moyens sont mis en œuvre : la persuasion d'abord, puis la violence et la persécution sous toutes ses formes. Cependant les prêtres du christianisme ont vainement immolé, sur les autels de leurs dieux, des millions de victimes humaines; vainement ont-ils déployé toutes les ressources de la persuasion, tout ce que la ruse a de plus artificieux, tout ce que la violence a de plus atroce; la promesse de leurs dieux ne s'est point réalisée. Un quart de l'humanité, à peine, a embrassé ou subi leurs préceptes, et déjà ce culte, tombé en discrédit, a commencé depuis longtemps sa période de décadence.

Encore l'impuissance !

Depuis la révélation chrétienne, une autre révélation a paru dont l'influence sur les destinées humaines n'a pas été moindre : c'est celle de Mahomet. Elle aussi promettait la conquête de l'Univers; elle aussi, un moment, parut devoir réaliser sa promesse, et pourtant la période de sa décadence est arrivée sans qu'elle l'ait tenue.

Toujours l'impuissance !

Des considérations qui précèdent, résulte cette alternative : que toutes les révélations sont également des inventions mensongères, ou que tous les dieux qui les ont faites sont également impuissants.

Et pourtant, Dieu, mais celui qui est unique, celui-là seul qui est infini, incompréhensible, celui dont la puissance n'a pas de limites, se révèle bien réellement à ses créatures; mais c'est seulement par la voie du cœur où il a écrit ses préceptes, et par celle des sens qui perçoivent les grandeurs de son Univers. Il se révèle à l'homme comme il se révèle à la fourmi, à l'humble violette comme au cèdre du Liban, et chacune de

ses créatures perçoit sa révélation dans la mesure de l'intelligence que lui a départie la nature; chacune accomplit, même à son insu, les volontés bienfaisantes de Dieu. Lorsque ces volontés prennent la forme matérielle, elles ne laissent place ni au doute ni à l'interprétation ; car s'il veut éclairer un espace resté dans les ténèbres, il y jette un soleil que voient même ceux-là qui sont privés de la vue. Il en est de même dans l'ordre moral. Si Dieu voulait inspirer à tous les hommes une croyance uniforme, aurait-il besoin de recourir aux misérables comédies des révélations que lui prêtent les hommes ? Assurément non. Un seul acte de sa volonté souveraine suffirait pour leur inspirer à tous la même foi, qu'on ne pourrait pas plus contester qu'on ne conteste la lumière du soleil.

Il y a dans le monde des centaines de dogmes dits religieux. Tous ces dogmes ont la prétention d'avoir été révélés par les dieux qu'ils enseignent. Chacun d'eux se déclare seul véritable et proclame tous les autres des inventions mensongères. De là résulte que, aux yeux des hommes, tous sont alternativement faux ou vrais, suivant le hasard de la naissance de ceux qui les admettent avec enthousiasme ou les repoussent avec horreur.

Si, pour les apprécier avec impartialité, on s'élève au-dessus de l'intérêt qui a créé ces dogmes si divers, au-dessus des passions de ceux qu'ils exploitent et qui néanmoins les soutiennent avec l'exaltation propre au fanatisme, on reconnaît qu'ils ont tous la même origine, les mêmes moyens et le même but. Leur origine est dans le sacerdoce; leur moyen, l'asservissement des intelligences; leur but, la domination du genre humain.

Reposant sur les mêmes bases, tous les dogmes divisent leurs doctrines en deux parties bien distinctes. La première, d'ordre purement moral, a pour objet de séduire le cœur; pratiquer la charité, faire le bien, aimer et craindre les dieux. La seconde, d'ordre à la fois social et politique, a pour but de soumettre la volonté : prééminence du corps sacerdotal, agent

direct de la Divinité ; obéissance passive à ses ordres, qui sont ceux du ciel ; constitution des castes ; soumission absolue des faibles aux puissants, qui sont le bras de Dieu comme le prêtre en est la pensée. Elle se résume en cette formule : « Rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Ce qui, en langage vulgaire, signifie : « Obéir servilement aux tyrans et aux prêtres qui sont les agents des dieux. »

Suivant les savantes prévisions des dogmes, les peuples, séduits par la saine morale de la première partie, ont accepté ou subi les rigueurs de la seconde. Cependant, telle est la puissance de la vérité, même méconnue, et des droits naturels imprescriptibles de l'homme, que la soumission fut toujours précaire et ne put être maintenue que par les plus effroyables violences dont l'histoire nous a transmis les souvenirs horribles, quoiqu'ils soient amoindris par sa complicité avec la tyrannie.

On éprouve un sentiment de tristesse profonde à constater que, seul, le dogme si simple de la raison et du sens commun, de la justice et du droit, de la liberté et de la dignité humaines, n'inspire l'enthousiasme qu'au petit nombre, tandis que les multitudes se passionnent pour toutes ces combinaisons mensongères, cause de leur abjection.

En recherchant la cause de cette aberration, on la trouve dans l'éducation séculairement donnée aux peuples par la complicité des deux tyrannies associées à leur exploitation, et on éprouve le besoin de puiser une consolation dans cet espoir, que le progrès de la raison humaine parviendra à changer cette condition et à les conduire enfin par la voie de la simple vérité.



NEUVIÈME NUIT.

Des Miracles.

Qu'est-ce qu'un miracle?

Si par ce mot, on entend la production d'un phénomène qui frappe nos regards et que notre raison ne peut comprendre, tout serait miraculeux dans la nature; car tous les hommes ensemble ne sauraient expliquer les phénomènes divers qui concourent à la production de l'être le plus infime, d'un simple brin d'herbe.

Mais en prenant ce mot avec l'acception que lui attribuent tous les cultes, *ce serait un fait surnaturel, c'est-à-dire contraire au cours ordinaire de la nature, produit par la volonté immédiate de la divinité, cédant à l'obsession de certaines personnes qui lui seraient particulièrement agréables.* Ces personnes sont toujours et naturellement les prêtres et leurs affidés qui se réservent à eux-mêmes les bénéfices de l'influence qu'ils prétendent exercer sur le Dieu qu'ils exploitent. Ce serait donc *une violation des lois de l'Univers*, produite dans un intérêt particulier.

Tous les cultes passés et présents ont proclamé une multitude de faits de cette nature, comme ils ont proclamé des révélations diverses, et basé sur eux les preuves de leur origine divine. Pour tous, la révélation et les miracles, qui apparaissent comme sa conséquence, sont donc deux nécessités de leur existence. Cette circonstance seule serait, à mes yeux, la preuve la plus évidente de la misère de leur prétention, alors même que la loi supérieure me serait inconnue.

Pour tous les cultes, il est un cercle miraculaire qui a été,

qui est encore et sera toujours le même. Guérir une plaie par l'attouchement ou certaines paroles cabalistiques; faire marcher un paralytique, parler un muet, entendre un sourd; rendre la vue à un aveugle; ressusciter un mort; faire parler les idoles des temples, tourner les yeux à des images, rendre liquide du sang figé dans un vase, etc., etc.; tels sont les faits dont ils produisent les apparences.

Mais qu'on dise à ces thaumaturges : « On ne vous demande « pas des choses aussi difficiles. Si vous voulez prouver votre « puissance; si vous voulez nous convaincre de sa réalité, « produisez un seul de ces faits bien minimes; voyez ce filet « d'eau qui coule parmi les fleurs de la prairie, pour aller se « perdre dans le fleuve voisin; eh bien! suspendez son cours et « faites-le rebrousser vers sa source; — ce simple caillou lancé « vers le ciel; retenez-le suspendu dans l'espace et l'empêchez « de tomber sur le sol; — ce nuage qui, emporté sur les ailes « du vent, passe au-dessus de votre tête; arrêtez-le dans sa « course et faites-le marcher contre le courant qui l'entraîne. — « Vous prétendez, par des paroles magiques et des signes ca- « balistiques, convertir une parcelle de matière, un simple « pain à cacheter, en la substance même du corps et de l'es- « prit de votre Dieu? Qui peut le plus peut le moins; eh bien! « au lieu d'une si grande chose, convertissez seulement ce pain « à cacheter en un pain de quatre livres!

« Si vous produisez simplement et avec une évidence indis- « cutable, ces faits si infimes, comparés à vos affirmations, je « croirai, tout le monde croira à vos dieux, à leur puissance et « à la vôtre. »

Il repousseront la proposition comme attentatoire à la dignité de leurs dieux. Les prêtres cachent toujours leur impuissance derrière ce scrupule. Ils savent trop bien que leur prétendue puissance ne repose sur d'autre base que celle de la crédulité, fille de l'ignorance des peuples.

Un miracle donc, dans le sens attaché à ce mot par les cultes,

est un fait *absolument impossible, parce qu'il est impossible que les lois de l'Univers soient violées*; car leur violation ne serait rien de moins que celle de la divinité par elle-même. Il ne peut donc être autre chose qu'un acte de supercherie plus ou moins habilement pratiqué par les prêtres et leurs compères, sur une multitude ignorante et avide du spectacle d'un surnaturel impossible.

Et, chose incroyable! l'esprit humain dans l'état inculte, dans la barbarie de l'ignorance, montre une extrême avidité pour ce genre de merveilleux. Il se précipite, de lui-même, au-devant des artifices de la supercherie cléricale; il veut absolument être trompé et se fait ainsi l'esclave volontaire du sacerdoce qui l'exploite, le domine et le foule à ses pieds avec mépris.

C'est dans cette disposition instinctive de l'esprit humain, soigneusement entretenue et développée parmi les masses ignorantes, que les sacerdoces trouvent la source de leur puissance. Elle est là tout entière. Voilà la cause de l'opposition acharnée que les clergés des cultes dominants de toutes les époques, ont fait à la diffusion des lumières et à tous les progrès de l'esprit humain. Leur intérêt est dans l'ignorance publique qui est l'état de barbarie et ils la préconisent sans cesse : « Heureux les pauvres d'esprit, » disent-ils, en leur promettant les douceurs de leur paradis, dans une vie future. Et telle est la folie, telle l'infatuation des multitudes, que si, au moment même où on pratique sur elles un acte de supercherie miraculaire, un philosophe, ami de la vérité, se présentait et démontrait le mensonge, d'une manière tellement palpable que l'ignorance elle-même ne pût élever un doute; eh bien! cet homme honnête courrait le risque d'être lapidé par la foule déçue dans son espoir!

Il semble que s'il existait, parmi les hommes, une classe ayant un intérêt puissant à éclairer l'humanité, à l'élever sans cesse dans l'ordre moral pour la rendre meilleure, elle pourrait

la conduire à un très-haut degré de perfection. Malheureusement cette classe n'existe qu'à l'état d'individus désintéressés, dont les efforts isolés ne sauraient vaincre la puissance des corporations sacerdotales enrichies par la ruse et l'artifice; car le simple amour de la vérité ne saurait balancer l'âpreté d'énergie que produit la convoitise du pouvoir et des richesses.

D'ailleurs, les sacerdoces trompeurs, toujours alliés aux tyrans politiques, trouvent en eux un puissant appui contre la divulgation de la vérité et la propagation des lumières; car ils voient un commun danger dans tout ce qui tend au développement des facultés et de la moralité humaines.

Cette triste pensée porte souvent le trouble et le découragement dans mon âme et me fait désespérer de l'avenir de l'espèce humaine. Puis, la pensée de Dieu me ramenant au calme et à la sérénité, mon esprit repousse, loin de lui, la pensée du désespoir; mais en demeurant fidèle à la foi dans le progrès qui me paraît, avec évidence, dans les intentions divines, je comprends qu'il ne dépend point de la créature d'altérer la cause des événements qui est dans la loi de l'Univers. Alors, ce qui me semblait un mal si grand, m'apparaît comme une simple compensation à la supériorité intellectuelle de l'homme dont Dieu ne s'occupe pas autrement qu'il ne s'occupe de la dernière de ses créatures.



DIXIÈME NUIT.

De la Vérité.

La Grèce antique nous a transmis le symbole de la vérité, sous la forme d'une femme nue, aux formes les plus parfaites, se regardant dans un miroir qu'elle tient au-dessus de sa tête. Elle a voulu, ainsi, nous apprendre que la vérité est un fait émanant de la nature et dépouillé de tout artifice ; que la beauté et la vérité sont sœurs inséparables et filles éternelles du vrai, du beau absolu qui est Dieu.

La vérité est donc une proposition dont l'évidence est telle que personne ne peut la nier. Ainsi, quand on dit : « C'est la lumière du soleil qui éclaire notre globe ; — deux et deux font quatre ; — un bâton ne peut avoir moins de deux bouts ; » on ne saurait trouver un seul contradicteur doué de la plus infime dose de raison. Mais ce sont là des vérités d'ordre physique qui se démontrent et se contrôlent par des moyens qui ont leur origine dans l'Univers matériel, source de toute vérité de cet ordre.

Il en est autrement de la vérité d'ordre métaphysique. Ici, en effet, c'est la spéculation seule qui agit ; c'est le travail de l'esprit, le sentiment du cœur qui déterminent la conviction. Mais la conviction n'est point une preuve de la vérité ; elle est seulement celle de la bonne foi.

Depuis que l'humanité a été assez avancée en civilisation pour se livrer aux recherches spéculatives, deux éléments ennemis ont incessamment travaillé à la diriger vers un but que chacun appelait *la vérité*.

Le plus ancien des deux, fut l'élément sacerdotal qui put,

même dans l'état de barbarie, asseoir son influence sur les hommes encore sauvages.

Le plus récent, fut l'élément philosophique qui, existant en germe dans l'humanité la plus primitive, ne put néanmoins se faire jour que lorsque, à la suite des siècles, l'homme fut arrivé, de progrès en progrès, à donner par l'écriture, une forme matérielle à sa pensée, et put ainsi répandre les lumières qui jaillissent de la discussion.

Depuis ce moment, c'est-à-dire depuis plus de trois mille ans, la lutte entre les deux éléments ennemis n'a pas cessé, et elle est encore aujourd'hui aussi active, aussi opiniâtre qu'elle le fut jamais.

Le sacerdoce ne discutait pas publiquement les questions d'ordre moral ; il combinait, dans le silence d'une retraite entourée de mystère, une solution arbitraire des propositions les plus nécessaires à l'existence des sociétés humaines ; puis il les produisait comme l'inspiration de la volonté divine. « Voilà la vérité, disait-il ; c'est Brahma, Jéhova, Teutatès ou tout autre, suivant les temps et les lieux, qui l'a dictée à ses prêtres en leur donnant le pouvoir de la faire respecter. »

La philosophie, au contraire, a toujours opéré au grand jour, et soumis à la discussion universelle, les propositions arbitrairement résolues par le sacerdoce. « Les dieux, disait-elle, ne révèlent rien aux hommes par la parole et la voie directe. Ils se bornent à leur inspirer des sentiments bienfaisants qui les invitent à la recherche de la vérité dont la découverte est le but le plus élevé, car elle rapproche l'homme de la divinité. »

Le sacerdoce affirmait audacieusement et soutenait ses affirmations par des prodiges, produit grossier d'une subtile supercherie.

La philosophie ne présentait que des doutes dont elle cherchait la solution dans les spéculations les plus élevées, les plus profondes de l'esprit humain.

Le sacerdoce dut déterminer, et détermina en effet, l'adhésion

des masses ignorantes qui, soumises aux influences de la matière, préfèrent toujours croire sans travail d'esprit, à discuter avec des efforts de l'imagination. Les combinaisons sacerdotales, présentant des solutions absolues, ne laissent rien à la recherche, et les peuples se consolent volontiers de leur abjection dans l'ignorance, en adoptant une foi toute faite qui les soustrait à la nécessité de penser.

Mais si on interroge les mille dogmes inventés par le sacerdoce et imposés par lui à la foi des peuples comme la vérité absolue, que répondent-ils?

Le brahme, qui se vante d'être le plus antique : — « La vérité se trouve seulement dans un livre écrit par Brahma lui-même, il y a cent mille ans. Ce livre est composé en une langue et en caractères dont les brahmes seuls possèdent le secret. »

Le juif : — « La vérité tout entière est dans la Genèse et les lois que Moïse écrivit, il y a trois mille cinq cents ans, sur le mont Sinaï, sous la dictée de Jéhova. »

Le chrétien : — « La Bible, en effet, contient la vérité ; mais cette vérité est incomplète, car elle a été modifiée par l'évangile écrit sous la dictée du Logos. »

Le mahométan : — « La vérité est tout entière dans le Coran, écrit par Mahomet sous la dictée d'Allah. Elle n'est que là ; tout le reste est mensonge. »

Ainsi des mille autres.

Si, comme nous l'avons dit, la vérité est une proposition dont l'évidence ne peut être contestée, il demeure démontré que toutes les combinaisons dogmatiques, dissemblables et ennemies, n'ont rien de commun avec elle et que le sacerdoce n'eut jamais, que dans les apparences, la recherche de la vérité pour but. Il ne voulut jamais, en réalité, que constituer et maintenir, dans l'intérêt le plus matériel, la suprématie de sa caste. On reconnaît encore que tous les progrès accomplis par l'humanité, l'ont été, non par son assistance, mais malgré lui,

malgré ses efforts désespérés pour la maintenir courbée sous son joug de barbarie.

La philosophie recherchait, avec un parfait désintéressement, la vérité pour elle-même et comme moyen d'élever l'humanité dans l'ordre moral, en la soustrayant aux influences abrutissantes de la superstition.

Le sacerdoce fut soutenu par deux auxiliaires puissants : 1° La superstition aveugle des masses ignorantes toujours entraînées et séduites par les pratiques matérielles d'un culte pompeux ; 2° les tyrans politiques qui, toujours partagèrent avec lui, les profits de l'exploitation de l'humanité.

La philosophie non-seulement n'eut d'autre auxiliaire que le sentiment élevé de la morale chez un nombre d'hommes relativement restreint ; mais encore elle eut toujours pour adversaires passionnés et redoutables, le sacerdoce, les tyrans politiques et les masses livrées à la barbarie de l'ignorance.

En présence d'intérêts si puissants ligués contre les progrès de la civilisation, qui est la voie conduisant à la vérité, l'esprit peut à peine comprendre que l'humanité ait pu sortir de la plus abjecte barbarie. C'est seulement en considérant les résultats obtenus, qu'on éprouve le sentiment consolant de la puissance de la vérité. Après plus de trois mille ans de luttes, plusieurs fois violemment interrompues, pendant de longues périodes, par la tyrannie politique et sacerdotale au profit de la barbarie, la vérité a résisté à ses puissants adversaires, et l'esprit humain a conquis une position encore contestée, mais dont nulle puissance ne saurait désormais le faire déchoir.

Gloire donc à la philosophie qui, seule, a obtenu cette consolante victoire ! Cependant, il faut le reconnaître, les formules philosophiques sont encore entourées de trop de nuages qui les obscurcissent, de trop de subtilités qui, les rendant inaccessibles au commun des hommes, tendent à les en détourner. L'esprit humain doit rechercher leur simplification, dans un exposé plus net des doctrines, et surtout trouver à la vérité

une base sûre et unique qui frappe à la fois l'esprit et les sens.

Cette base nous paraît être dans la nature ; c'est donc là qu'il faut la chercher. L'Univers, en effet, est tout, et tout est en lui. Dans son unité infinie, tout est simple et part du même principe pour arriver au même but. Si donc, dans les lois physiques ui le régissent, on trouve la preuve des vérités d'ordre physique, de même on doit trouver celle des vérités de l'ordre moral dans les lois non moins évidentes de la vie intellectuelle ui l'anime et de la justice qui préside à ses destinées ; car la vérité émane de la justice absolue ; elle est une manifestation de l'être parfait et infini. En effet, dans l'Univers, tout entier, il ne se produit pas un seul fait qui ne soit la conséquence d'une loi éternelle. A toute loi régissant les faits d'ordre matériel, correspond une autre loi qui régit ce qu'il y a de métaphysique intéressant ces mêmes faits. La première est accessible à nos sens ; la seconde, accessible seulement à notre esprit, doit se déduire par analogie, en consultant à la fois le cœur, la conscience et la raison. Et de la décision de ce tribunal suprême, doit résulter une solution non moins certaine que la première.

L'esprit est frappé de ce phénomène aussi triste que permanent ; en toute question d'ordre spéculatif qui surgit à nouveau, l'humanité tout entière se divise en deux camps opposés. Dans l'un, elle est soutenue avec véhémence ; dans l'autre, elle est combattue avec acharnement. Évidemment cependant, si l'un est dans le vrai, l'autre est dans l'erreur.

La division est encore bien plus grande lorsqu'il s'agit d'une question sociale ou politique. Alors la diversité des opinions est presque sans limites.

La cause de cet état anarchique des esprits est multiple.

Elle est d'abord, et en première ligne, dans l'éducation dite religieuse, donnée à l'humanité sous la sanction de l'État, par mille cultes divers qui, sous prétexte de la moraliser, lui in-

culquent leurs passions et leurs préjugés, au moyen d'un enseignement souvent contraire aux lois de la raison.

Elle est dans l'habitude séculaire des peuples, de subir l'autorité plus ou moins despotique des monarchies héréditaires. Là, en effet, les principes ne sont rien ou ils sont sans cesse violés ; le caprice, le hasard ou l'intrigue sont la loi commune. Cette habitude est si puissante au cœur des peuples vieillis, que lorsque le principe, c'est-à-dire la cause d'ordre naturel, produit avec évidence l'opinion qui doit être adoptée par la raison, on répond encore : « c'est vrai en théorie ; mais c'est « impossible dans la pratique ; » comme si le mensonge seul et la déraison, étaient possibles pour le gouvernement des hommes !

Elle est dans l'égoïsme et l'indifférence d'une classe nombreuse qui, livrée tout entière aux calculs de l'intérêt matériel, méprise les enseignements du passé, concentre toutes ses facultés aux jouissances du présent et repousse la pensée de l'avenir.

Elle est dans cette classe d'esprits timorés qui, craignant sans cesse de voir leur tranquillité compromise, et trouvant une sorte de bonheur dans un état de terreur permanente et imaginaire, se livrent, au mépris de tous les principes, au premier accident qui leur promet un jour de sécurité.

Elle est encore dans cette circonstance que, ne sachant se former une opinion propre, appuyée sur la base solide de principes certains, la plupart des hommes honnêtes mais ennemis de l'application de la pensée adoptent, sans les discuter, les opinions qui leur sont inspirées par d'autres ou par es hasards de circonstances accidentelles. Cédant à l'entraînement d'une inclination irréfléchie, ils sacrifient les principes qui sont éternels, à l'engouement pour un système ou pour un homme essentiellement passager. Habitués, dès l'enfance, à certaines croyances, leur vanité se croit intéressée à soutenir, comme vérité, même les propositions qui blessent leur raison

et font régner le doute et le trouble dans le secret de leur cœur.

Mais laissant de côté cette foule livrée au culte de la matière ou aux terreurs d'une lâche imbécillité et prenant seulement la partie la plus noble de l'humanité, cette partie dans laquelle réside l'intelligence et la vie morale des sociétés, recherchons la cause radicale de ses divisions.

Cette cause est dans l'absence d'une base invariable et unique, d'un point de départ certain et hors de conteste, commun à tous les hommes; d'un point de départ admis par tous parce qu'il ne blesse aucune conscience, n'impose aucune concession aux opinions d'autrui, ne froisse aucune vanité.

Au premier abord, il semble impossible, en présence de la mobilité de l'esprit humain et de la variété de ses tendances, de trouver ce centre commun, ce point de départ certain où tous les hommes puissent prendre la base de leurs opinions et de leurs croyances.

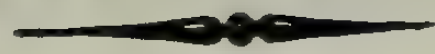
Il n'en est rien cependant; car cette base certaine est dans l'Univers lui-même et dans les lois qui le régissent, c'est-à-dire en Dieu se manifestant à nos sens et à notre intelligence. C'est là, évidemment et uniquement là, que se trouve le principe éternel d'où découle toute vérité que l'esprit peut dégager facilement au moyen d'un examen attentif et d'une étude consciencieuse. Nous formulons ainsi cette base :

« La vérité réside dans l'ordre de l'Univers; — toute pro-
« position est nécessairement vraie si elle est conforme aux
« lois qui le régissent; — elle est nécessairement erronée ou
« mensongère si elle viole ces lois. »

Dès lors, à toute question, qu'elle soit d'ordre moral, social ou politique; qu'elle soit d'ordre matériel ou métaphysique, rechercher dans les instincts secrets du cœur, dans la spontanéité des décisions de la conscience, et, en dehors de nous-mêmes, la loi de l'Univers qui la régit; telle est la méthode

simple et universelle qui conduit directement, infailliblement à une solution satisfaisante et certaine.

Si l'humanité est appelée à des destinées meilleures ; si de l'état permanent de lutte de la civilisation présente, elle doit s'élever à un état supérieur de sécurité et de bien-être général, qu'une école moderne a nommé « état d'harmonie, » ce ne pourra être qu'en adoptant ce principe invariable et certain, puisqu'il repose sur la divinité elle-même.



ONZIÈME NUIT.

La Raison et la Foi.

Entre la raison et la foi, il existe une lutte aussi ancienne que le sacerdoce. Mon intelligence s'éveilla au bruit de leurs discussions passionnées.

La cause de la raison est défendue par les disciples de la philosophie, esprits d'élite par le savoir, cœurs éminents par la vertu et l'impartialité désintéressée.

La cause de la foi est soutenue par le sacerdoce de tous les temps et de tous les lieux, quelquefois avec talent, toujours avec la passion d'un puissant intérêt.

Je veux soumettre l'objet de leurs débats à l'appréciation de mon humble intelligence; je veux rechercher, dans l'ordre de la nature, la loi qui régit ces facultés de notre âme; car toute vérité a sa source dans une loi, et c'est là, seulement, qu'on peut la trouver.

Élevée à son expression la plus absolue, la raison est la loi souveraine de l'Univers; elle est Dieu lui-même.

La raison humaine, qui a pour siége notre cerveau, est une étincelle de la divinité dont l'analyse échappe absolument aux efforts de notre intelligence. Elle a pour attributs particuliers, le jugement des faits extérieurs, l'appréciation des choses; que ces faits ou ces choses concernent notre être spécialement ou qu'ils s'appliquent à des objets qui nous sont étrangers, particuliers ou généraux.

A côté de cette faculté, et coexistant avec elle, en est une autre qui réside en notre cœur, plus intime, plus personnelle

et dont l'attribut est exclusivement un objet moral de justice divine spécial à notre être. On la désigne par le nom de « con-« science. »

Ces deux facultés, d'ordre divin, sont sœurs inséparables et forment, en nous-mêmes, comme un seul être moral que nous nommerons « raison-conscience. »

« Toujours elles agissent ensemble; mais dans les faits étrangers à notre être et dans lesquels n'existe aucune question de justice et de morale, la première prédomine. La seconde ne fait entendre sa voix qu'à l'instant même où surgit cette question. L'une est comme l'orateur discutant les faits, comme le géomètre proposant des solutions; l'autre est le juge souverain de leur valeur au point de vue de la justice absolue.

La raison-conscience est un juge infaillible, vigilant, incorruptible qui réside en nous et qui toujours assis au tribunal de notre cœur, résout, à l'instant même où elles se présentent, toutes les questions d'ordre moral qui intéressent notre être; qui les résout même sans y être invité, même contre notre propre volonté.

La raison-conscience est un don divin, une faculté donnée par Dieu à tous les êtres, dans le but d'établir leurs rapports avec lui-même; de guider souverainement leur foi envers lui, les diriger dans l'accomplissement des devoirs naturels réciproques et dans les actions matérielles de la vie. Elle est encore destinée à établir des rapports de possibilité, d'entretenir l'harmonie entre la partie matérielle et la partie immatérielle dont ils sont composés.

En effet, entre ces deux parties, il existe une lutte perpétuelle; le corps tend incessamment vers la terre d'où il est sorti, tandis que l'âme tend toujours vers l'infini, à la recherche de la source primitive où elle puisa son existence. Le corps recherche les satisfactions purement matérielles, tandis que sa compagne inséparable s'élève sans cesse vers l'inconnu qui la captive.

De ces tendances opposées naît une lutte de laquelle résulterait une incompatibilité destructive, si la raison-conscience n'intervenait à chaque instant, pour rétablir l'harmonie nécessaire à la conservation de l'être.

Tout homme habitué à la réflexion n'a-t-il pas, mille fois, assisté à des combats terribles livrés au dedans de lui-même, par ces deux éléments? Séduit par l'attrait des jouissances d'ordre matériel comme lui-même, le corps se plaît dans l'oisiveté, dans les plaisirs de la table et de l'amour. L'âme, au contraire, tourmentée du besoin de connaître, se plaît à vaguer dans les nuages de l'inconnu; le merveilleux la séduit; elle a besoin de mouvement et d'action et voudrait entraîner avec elle son enveloppe qui se refuse à la suivre. Là, commence la lutte, le mécontentement et l'aigreur dans les rapports; mais alors intervient la raison-conscience qui, démontrant aux parties leurs torts réciproques, la nécessité de se faire des concessions mutuelles, finit par rétablir l'harmonie. Ces luttes sont plus ou moins fréquentes, plus ou moins longues, en raison des rapports plus ou moins heureux qui unissent les deux éléments de l'être.

La preuve que la raison-conscience est d'origine divine se trouve dans ce fait sans conteste, que dans tous les temps, dans tous les pays elle a opéré et opère encore de la même manière sur l'humanité tout entière. Elle est donc en vertu d'une loi de la nature; elle émane de Dieu; elle est douée de la vérité absolue.

Mais il en est autrement du raisonnement qui émane de la raison seule alors et isolée de sa compagne.

Le raisonnement est la faculté de comparer, par la discussion, plusieurs propositions contraires. Cette faculté précieuse tend au développement de l'intelligence; mais lorsqu'elle est appelée à contrôler les décisions infaillibles de la raison-conscience, c'est, le plus souvent, pour les éluder ou les fausser au profit de la passion ou de l'intérêt. C'est la conséquence de

la lutte incessante entre les deux éléments qui composent notre être.

Chacun peut faire, chacun a fait mille fois, le plus souvent sans s'en douter, cette expérience sur lui-même. Dans toutes les circonstances où la raison-conscience est appelée à décider sur une question en litige, elle prononce à l'instant même, spontanément, sans hésitation aucune. Mais si son jugement est contraire à l'intérêt matériel qui la consulte ; s'il froisse cet intérêt ; alors intervient le raisonnement. Celui-ci, par toutes sortes de subtilités et d'arguties, s'efforce d'atténuer la décision de la raison-conscience et de donner, contre elle, satisfaction aux intérêts de la matière, tout en cherchant à apaiser sa révolte et sa colère. Alors, si l'intérêt de la matière triomphe, la raison-conscience a succombé, non toutefois sans murmurer, et il s'opère une transaction dans laquelle la vérité et la justice sont sacrifiées.

Ainsi, la raison-conscience ne se trompe jamais : ses jugements spontanés sont toujours conformes à la justice absolue des lois de la nature, tandis que le raisonnement appliqué à ses décisions est toujours une tentative de transaction entre les intérêts ennemis de l'ordre moral et de l'ordre physique.

Si donc on veut sincèrement connaître la vérité, il faut consulter la raison-conscience. Si la décision de celle-ci est contraire au désir, il faut sacrifier ce désir sans hésiter et repousser les suggestions captieuses du raisonnement ; car il y a certitude absolue que la proposition est contraire à la justice et à la vérité. Si, au contraire, elle l'approuve, il faut l'admettre ; car elle est indubitablement conforme aux lois de la justice éternelle.

C'est à tort que l'homme s'est attribué le monopole de la raison. Cette erreur est la conséquence de l'importance exagérée que sa vanité l'a conduit à s'attribuer dans l'ordre de l'Univers. Tous les êtres en sont également doués dans la mesure de leur intelligence et de leurs besoins. On en demeure con-

vaincu après une observation attentive et prolongée des actions des animaux ; mais on ne s'arrête plus au doute sur ce point, quand on a reconnu cette vérité fondamentale ; que la nature ne procède jamais par voie d'exception mais seulement par des lois universelles ; que ces lois régissent également et de la même manière, tous les êtres doués de vie, tous formés des mêmes éléments ; qu'elle montre autant de sollicitude pour la conservation de l'espèce la plus infime qu'elle en montre en faveur de l'espèce la plus élevée ; autant pour la fourmi qui a sa demeure sous une motte de terre que pour le soleil qui éclaire notre univers et lui donne la vie.

La foi est un sentiment instinctif de la divinité. Ce sentiment naît et se développe chez l'homme aussitôt que les premières lueurs de son intelligence naissante ont pu se fixer sur les merveilles de l'Univers. C'est la foi naturelle, toujours d'accord avec la raison-conscience, que la nature lui a donnée pour guide ; toujours et partout la même chez tous les hommes.

Mais il ne s'agit ici que de la signification de ce mot au point de vue des croyances purement humaines, enseignées à l'humanité par le sacerdoce.

La foi, c'est la croyance absolue et dépouillée de tout contrôle de la raison, dans un certain nombre de propositions et de faits supposés ou altérés, qui constituent le dogme d'un culte. Dire que le contrôle de la raison est repoussé, c'est énoncer qu'on s'éloigne du sentier des lois de la nature où réside la vérité, pour entrer dans le domaine de l'arbitraire où se trouve l'erreur.

Il y a des milliers de cultes divers et autant de dogmes qui exigent tous la même abnégation de la raison, la même soumission passive aux volontés de ceux qui les ont combinés et qui ont intérêt à les maintenir. Il y a donc autant de sortes de *foi*.

De là résulte que si la foi d'ordre naturel ne demande pas

de démonstration, car elle est un sentiment spontané et universel, les dogmes, au contraire, exigent les plus grands efforts du raisonnement et de la dialectique pour maintenir leur empire.

Au contraire de la foi naturelle, toujours et partout la même, la foi artificielle créée par le sacerdoce varie dans tous les temps, dans tous les pays; elle se modifie et s'éteint pour être remplacée par une foi nouvelle adaptée à un dogme nouveau. C'est que les dogmes qui imposent la foi, sont le produit, non d'une loi de la nature, mais bien celui de combinaisons arbitraires dont la cause et l'objet sont toujours l'intérêt du sacercerdoce et l'asservissement de l'humanité.

En dehors de la foi naturelle qui est l'instinct de la divinité régi par la raison-conscience, toutes les combinaisons dogmatiques manquent des caractères qui constituent la vérité absolue. Aussi, la foi professée par leurs adeptes est-elle uniquement le résultat du hasard du lieu où ils sont nés. En effet, tel qui, pour avoir reçu le jour en Europe, professe une croyance passionnée au dogme romain, serait non moins fanatique de la loi de Brahma ou de celle de Mahomet, s'il était né à Bénarès ou à Constantinople.

Des considérations qui précèdent on arrive à cette conclusion nécessaire :

Que la foi naturelle régie par la raison-conscience est simple, spontanée, universelle parce qu'elle est le produit d'une loi de la nature et conséquemment la vérité émanant de Dieu ;

Que la foi accidentelle aux dogmes si divers, toujours en opposition avec la raison-conscience, parce qu'ils sont l'œuvre de l'intérêt et de l'artifice, est nécessairement l'erreur.

La raison-conscience est donc le seul guide qui doit diriger notre foi. Celui qui possède son approbation, jouit d'une tranquillité de cœur complète, d'une sécurité absolue, et sa confiance aux destinées d'un avenir inconnu n'est troublée par aucune crainte.

Au contraire de la foi naturelle guidée par la raison-conscience, la foi accidentelle aux dogmes du sacerdoce ne donne au cœur de ses adeptes qu'une sécurité incomplète et précaire. Mêlée d'alternatives de terreur et d'espoir, cette sécurité orageuse n'est entretenue que par la répétition incessante de formules, de pratiques, d'invocations et par un recours incessant aussi à l'intervention du prêtre.

Des doutes cruels obsèdent l'esprit du plus honnête croyant, torturent son cœur rempli de trouble et de crainte. Ces doutes ne sont autre chose que les protestations de la raison-conscience, ce juge qui siége en lui-même, contre l'absurdité des croyances auxquelles il s'est laissé asservir ; contre l'abandon de sa dignité au profit du sacerdoce qui le domine et l'exploite.

DOUZIÈME NUIT.

De la Mort.

Adoptant le récit de la Genèse, le dogme chrétien, à l'imitation du dogme hébraïque, a présenté la mort comme le résultat d'un accident, car elle serait le châtiment d'un acte de désobéissance du premier couple humain aux ordres de Dieu, un acte de vengeance du créateur sur sa créature.

Cette affirmation sacerdotale n'est qu'un rêve dépourvu de toute raison. La mort n'est point un châtiment; encore moins est-elle un acte de vengeance. Elle est une nécessité de la vie, dont elle est, à la fois, le complément et la source, de même que la mer est le récipient et la source de toutes les eaux qui circulent sur la terre avec la mission d'y entretenir le mouvement de la vie. Nous savons, en effet, que la mort est l'une des trois grandes lois qui régissent l'Univers ; qu'elle est éternelle dans son action; qu'elle est nécessaire, et, comme conséquence forcée, qu'elle est un bienfait universel au lieu d'être une punition particulière à une espèce d'êtres.

La mort est le dernier terme du cercle que parcourent toutes les choses créées ; elle est le récipient où vont se confondre tous les éléments physiques usés et mis hors de service par l'action de la vie. C'est dans son sein même que, soumis à une épuration, tous les éléments qui composent l'Univers phénoménal sont successivement préparés pour produire éternellement de nouvelles combinaisons à l'action d'une vie nouvelle.

Quelques peuples primitifs, considérant la mort comme un bienfait, entouraient de fleurs les cercueils et les tombes et célébraient par des réjouissances le départ d'un membre de la famille. Ce n'est pas qu'ils estimassent la vie un malheur, mais bien parce qu'ils croyaient à l'immortalité de l'âme, à

une vie meilleure au delà du tombeau et à la réunion éternelle à des ancêtres vénérés. Ils croyaient, en un mot, retourner à la source de vie d'où ils étaient sortis, à la famille immortelle au sein de laquelle sont oubliées, pour jamais, les infirmités de la terre.

Ces pratiques si touchantes, cet espoir si consolant, cette foi si naïve et si conforme aux lois de l'Univers, d'un avenir inconnu, cessèrent d'exister parmi eux, lorsque la puissance fatale du sacerdoce les eut asservies à sa loi. Preuve éternelle des dangers que court la vérité, parmi les hommes, lorsque, du sentiment instinctif du cœur et de la conscience, elle tombe aux mains intéressées d'une caste qui la réduit à l'état matériel d'axiomes arbitrairement combinés.

Simple croyance de l'innocence primitive, pratiques touchantes de confiance en la bonté divine, espoir enchanteur du retour aux ancêtres, tout cela fut changé par le sacerdoce. Il fit de la mort un objet de terreur et d'effroi, l'entoura de l'appareil le plus lugubre et le plus sinistre, et frappa d'épouvante les peuples qu'il voulait asservir à sa loi.

A la pensée bienfaisante d'un Dieu simple et débonnaire recueillant en son sein paternel les générations qui s'éteignent, le sacerdoce substitua celle d'un Dieu terrible et jaloux, toujours irrité, toujours demandant des victimes, — c'est du sang et de l'or qu'il lui faut, — toujours menaçant d'éternels supplices les hommes qui osent résister aux ordres de ses prêtres. Enfer ou paradis, suivant qu'on résiste ou qu'on obéit ! De cette alternative effrayante, naquit, au cœur des peuples dégradés, une soumission passive, et dès lors fut assurée, dans la terreur de la mort, la domination implacable du sacerdoce.

Par ses affirmations contraires aux lois de l'Univers et de la raison sur Dieu, sur la création du monde, sur la mort, sur l'homme et sur toutes les autres grandes questions d'intérêt capital pour l'humanité, la Genèse est la source de toutes les erreurs fondamentales qui ont entravé l'essor de l'esprit humain en le rivant à l'immobilité du passé.

La pensée de la mort a quelque chose de sinistre et d'effrayant qui domine tous les êtres animés. C'est qu'elle est le résultat d'une lutte douloureuse entre elle et la vie; c'est qu'elle n'offre à l'esprit que l'inconnu sombre et mystérieux.

Il me semble que cet instinct de répulsion pour l'idée de la mort est un des moyens que Dieu emploie pour la conservation des créatures; mais je crois aussi que cet instinct est d'autant plus développé que la créature est plus élevée sur l'échelle de l'intelligence. L'homme l'éprouve à un degré supérieur, et il l'éprouve d'autant plus vivement qu'il est plus avancé en civilisation. En effet, j'ai vu le sauvage, alors même qu'il n'était point excité par l'orgueil ou le sentiment d'honneur à faire parade de stoïcisme; j'ai vu aussi l'Indien soumis au joug, mourir sans manifester aucune crainte et avec une apparence de parfaite indifférence. L'homme civilisé, au contraire, laisse voir, aux approches de la mort, un effroi qui souvent glace d'épouvante ceux qui en sont les témoins.

D'où vient cette différence si saisissante? Il me semble que c'est d'abord, et en premier lieu, de l'influence de l'éducation dite religieuse. Livré au prêtre, dès sa naissance, l'homme de la civilisation est nourri des préjugés, des erreurs, des superstitions qui doivent soumettre sa volonté à ce maître inévitable. Ces erreurs, ces préjugés se gravent si profondément dans son esprit, par l'effet d'une répétition perpétuelle, qu'ils deviennent comme une partie de lui-même, et font, en quelque sorte, corps avec son être. Elle vient ensuite, de la multitude de devoirs qu'impose l'état social avancé et des transactions trop fréquentes entre le sentiment du juste et l'intérêt personnel, que cet état provoque. Arrivé au terme fatal, l'homme de la civilisation tremble au souvenir des actions douteuses de sa vie passée et devant la perspective du châtiment éternel dont l'a menacé le prêtre et que lui réserve peut-être son terrible Dieu.

Et cependant, en voyant que l'Univers entier est soumis à son inflexible loi, alors même que mon esprit n'en comprend pas la cause, mon cœur sent que la mort est un bien nécessaire

puisque Dieu l'a établie. Sa pensée est salutaire; car en montrant à l'homme son néant, elle le rend plus modeste et meilleur. Celui qui la cultive y trouve la force de résister à l'entraînement des passions, aux suggestions si puissantes de l'intérêt personnel.

Les angoisses cruelles qui assiégent le méchant à sa dernière heure, sont le châtiment de ses méfaits; elles sont comme une compensation des avantages matériels qu'il a tirés de ses crimes; car la nature a des lois aussi inflexibles qu'elles sont justes. Ainsi Alexandre, ainsi Louis XIV, que la bassesse ou la folie a décorés du nom de *Grands;* ainsi la plupart des tyrans, après une vie de conquêtes, de crimes et de débauches, meurent entourés de prêtres et de devins, en proie aux effrayantes tortures de la terreur et du désespoir.

Mais la mort est un bienfait pour l'homme juste; car il reçoit avec elle, la récompense des privations qu'il s'est imposées et des sacrifices nombreux qu'il a dû faire de ses intérêts matériels à ceux de la justice. Cette récompense se manifeste dans la conservation de sa dignité au moment suprême, par l'absence de toute crainte et une confiance sans bornes dans un avenir dont il n'a rien à redouter. Elle est la juste rémunération d'une existence écoulée dans la pratique de la loi que Dieu a écrite au cœur de tous les hommes: « Fais aux autres ce que « tu voudrais qu'il fût fait pour toi-même. »

C'est ainsi qne Socrate, après une vie passée dans la pratique de toutes les vertus, dans l'enseignement de la morale, seul fondement du bonheur, la quitte avec une merveilleuse sérénité, en se félicitant d'échapper, par la mort, aux infirmités de la vieillesse; ainsi que le vertueux Julien, que d'implacables ennemis ont voulu flétrir du nom d'apostat, expire sans regrets des grandeurs, en exprimant la joie qu'il éprouve au moment où son âme va rentrer au sein de Dieu.

Pour bien mourir, il faut avoir bien vécu, c'est-à-dire en parfait accord avec sa conscience. Telle est la loi de la nature avec laquelle il n'y a point de transaction possible.

TREIZIÈME NUIT.

De la Vie future.

Dans tous les temps, en tous les lieux, l'homme s'est préoccupé du sort qui l'attend après sa mort. Enveloppé d'un impénétrable mystère, cet avenir a été la source d'une multitude de conjectures.

Le sage se plaît à croire à la continuation d'une existence immatérielle, dégagée de toutes les sujétions auxquelles la matière nous soumet ici-bas ; d'une existence au sein de la Divinité qu'il pourra éternellement contempler, en récompense de l'accomplissement des devoirs qu'elle lui avait imposés pendant sa vie sur la terre. Cet espoir lui fait envisager la mort, à la suite d'une vie bien remplie, comme un bienfait, et quand elle se présente à son chevet, il la reçoit sans crainte, et se jette dans ses bras, ainsi que Socrate, sans crainte et sans regrets. Juste récompense d'une existence écoulée dans l'accomplissement des devoirs imposés par la nature et la pratique de la justice.

Le méchant, au contraire, voudrait se persuader que la mort est le terme de toute existence et qu'il n'y a plus rien au delà. Le sentiment intime de son indignité le condamne à une terreur profonde, à la seule pensée qu'il comparaîtra un jour devant l'éternelle justice à qui aucun méfait ne peut être caché. A mesure que la jeunesse s'éloigne de lui, ce qu'il regardait d'abord comme certain, se change en un doute pénible qui l'obsède sans cesse ; bientôt le doute se transforme en appréhensions sinistres qui l'épouvantent. La solitude lui devient insupportable ; il ne peut rester face à face avec lui-même, et quand il sent l'ap-

proche de la mort, sa terreur est portée jusqu'au paroxysme. Se rappelant alors les prescriptions longtemps oubliées du culte, mais n'osant plus s'adresser directement à Dieu, il appelle le prêtre à son secours, s'humilie devant lui, implore sa protection et meurt enfin, au milieu des tortures du désespoir, laissant une impression ineffaçable d'effroi au cœur de ceux qui ont assisté à ses derniers moments.

Tel est le châtiment terrible que Dieu fait subir à ceux qui, méprisant les préceptes gravés par lui-même au fond de leur cœur, ont passé leur vie dans l'injustice.

De l'observation de ces faits, me paraît être née, parmi les hommes, l'idée du paradis et de l'enfer.

Habilement exploitée par le sacerdoce de tous les temps, la nécessité de la mort inévitable, combinée avec les craintes qu'inspire un mystérieux avenir, a été la source la plus abondante de ses richesses et de son influence. En effet, tout-puissant auprès de son Dieu, il peut accorder ou refuser ses bons offices auprès de lui et, à son gré, élever les âmes dans son paradis ou les plonger dans son enfer. Aussi, les faibles croyants entourent-ils le prêtre d'obséquiosités et cèdent trop souvent aux obsessions insidieuses de ses vues cupides.

Telle a été l'origine des effroyables captations, *in extremis*, qui ont amoncelé, dans les mains du sacerdoce, des richesses si immenses et si scandaleuses. Aussi peut-on dire de lui, que c'est l'exploitation de la mort qui le fait vivre et fleurir.

Le paradis et l'enfer, me paraît-il, existent bien réellement, et sont la récompense du juste ou la punition du méchant ; mais c'est seulement durant cette vie terrestre qu'ils existent et produisent leurs effets inévitables, de satisfaction pour l'un, de crainte et de terreur pour l'autre. Mais croire que le Dieu tout-puissant, infini de l'Univers, veuille condamner à des supplices éternels des êtres infiniment petits auxquels il a donné la vie, me paraît un outrage à sa bonté et à sa grandeur ; car l'homme est si infime devant lui, qu'il n'a pas même le pouvoir de l'ou-

trager, et s'il viole ses lois, il en subit ici-bas le juste châtiment.

L'instinct de la vie, l'horreur du néant ont un si grand empire sur l'esprit des hommes, qu'on les voit, à toutes les époques, préoccupés de ces questions, et cherchant à se rassurer sur les éventualités d'un avenir que Dieu a soigneusement caché à leurs investigations.

Les peuples les plus primitifs, les plus sauvages, de même que les plus avancés en civilisation, ont cru et croient encore à la continuation de l'existence, à l'état individuel, après que la mort a brisé le lien qui unit l'âme à la matière de notre corps. Et chaque peuple, suivant l'état de sa civilisation et celui de ses mœurs, s'est formé une idée particulière de la vie qui nous attend au delà du tombeau. Le sauvage, vivant de la chasse, croit que l'âme de l'homme juste qui a suivi fidèlement les lois du Grand-Esprit et rempli tous ses devoirs dans le cours de sa vie, ira habiter des vallées aux merveilleux ombrages où le gibier est toujours abondant, tandis que celle du méchant errera dans des solitudes affreuses où un rare et maigre gibier échappera toujours à son incessante poursuite.

Les cultes anciens et modernes ont composé des états de la vie future qui, tous, correspondent à la pensée primitive, celle du sauvage, mais avec des combinaisons variées qui dévoilent l'intérêt ou la passion du sacerdoce. Le catholicisme, le plus puissant et le plus absolu des cultes modernes, est allé, dans cette voie, plus loin que tous les autres. Admettant, ainsi que le sauvage, l'enfer et le paradis, il a mis, dans le premier, tous ceux qui, adorant le dieu de la raison ou d'autres dieux que les siens, refusent de se soumettre à son empire. Il a divisé le dernier en compartiments ornés de gradins, espèce de théâtre où, se plaçant lui-même sur la scène et distribuant aux grands de la terre qui furent ses complices, des siéges plus ou moins élevés, suivant les divers degrés de leur soumission et de leurs services, il relègue au parterre la foule des croyants vulgaires.

C'est ainsi qu'il prétend perpétuer, même au delà du tombeau, sa puissance sur ceux qui furent ici-bas ses esclaves. Puis il les occupe à des exercices ineptes, tels que processions, chants, prosternations, etc., c'est-à-dire à la répétition puérile des cérémonies ridicules qu'ils pratiquèrent sur la terre.

Si cette idée de la vie future, dans ce paradis du despotisme sacerdotal, paraît aussi absurde qu'elle est dépourvue d'attraits; si celle du sauvage paraît la plus primitive et la plus simple; c'est assurément la pensée homérique qui a le plus de charmes pour un esprit nourri dans une pensée élevée de la grandeur de Dieu. Rien, en effet, dans les rêveries des cultes plus modernes, n'est comparable au bonheur réservé aux hommes justes dans les Champs-Élysées, comme rien n'égale le charme de la description que nous en a laissée l'un des plus illustres écrivains du XVII[e] siècle.

Les philosophes de l'école de Pythagore, les disciples de Zénon comme ceux de Platon, pensaient que l'âme, sortie du sein de Dieu, était une substance immatérielle de la même nature que la lumière des étoiles dans laquelle elle retournait se confondre. Cette croyance consolante et philosophique est exprimée avec éloquence dans le discours de l'empereur Julien, à son lit de mort : « La philosophie, dit-il, m'a convaincu que « l'âme n'est vraiment heureuse que lorsqu'elle est affranchie « des liens du corps, et j'arrive avec bonheur au moment « suprême où la mienne va se trouver réunie au ciel et aux « étoiles. »

Les athées, seuls, ont dit : « l'homme, sorti du néant, re- « tourne au néant. » Pensée désolante mais sans réalité. En effet, éternels dans le passé, éternels dans l'avenir, partie intégrante de l'Univers, les éléments qui composent un être ne peuvent sortir du néant puisqu'ils ont toujours existé. Et cet être négatif, lui-même, dont le nom seul fait frissonner d'horreur l'homme au cœur timoré qui désire la vie, le néant, est-il une réalité ? Pas davantage ; car si l'Univers contient tout, rien

ne peut être que ce qui est, et tout existe qui peut exister; donc, le néant est un mot vide de réalité. Et les athées, exception imperceptible, s'il en existe encore parmi les hommes, méritent qu'on les plaigne; car ils sont privés de la faculté divine de sentir la vie infinie, et d'admirer les phénomènes merveilleux de la nature d'où résulte l'harmonie de l'Univers, image de Dieu.

Ce penchant irrésistible de l'homme à repousser l'idée de la mort éternelle pour s'attacher avec désespoir à celle de la vie, est indubitablement un instinct résultant d'une loi de la nature, expression des intentions de Dieu. Faut-il en conclure au but unique d'obliger l'homme à se conserver dans l'intérêt de la perpétuation de son espèce? Faut-il en conclure à une intuition de l'âme sur une destinée certaine qu'elle pressent mais qu'elle ne peut voir qu'à travers l'enveloppe grossière qui la retient captive? Ces deux objets à atteindre ont une part égale dans la cause commune; car tout sentiment instinctif commun à tous les hommes, est un indice certain des volontés souveraines de Dieu et le pressentiment d'une vérité certaine aussi, alors même qu'il est au-dessus du pouvoir humain de la démontrer.

Assurément aucune pensée n'est plus consolante, aucun espoir n'est plus doux que celui de retrouver, au delà du tombeau, sous la forme humaine mais immatérielle et au sein d'un bonheur inaltérable, ceux qui nous furent chers ici-bas, ceux qui nous aimèrent et dont la tendre affection est restée gravée en caractères ineffaçables au fond de notre cœur. Est-il possible, en effet, de supposer une scène plus touchante que la reconnaissance, par son fils arrivant au pays de l'immortalité, d'un père aimé qui l'attend pour le présenter à ses ancêtres qui l'entourent et se réjouissent de sa venue parmi eux? Y a-t-il rien de plus délicieux au cœur, que la joie d'Arcésius, père de Laërte, recevant, au sein du bonheur des Champs-Élysées, son petit-fils, et lui faisant les honneurs de ce lieu

enchanté ? Non ; car rien ne fut jamais imaginé de plus noble, de plus simple et de plus séduisant.

Et pourtant, quand j'arrête ma pensée sur ce sujet si grave, je ne trouve pas, au fond de mon cœur, cet amour désespéré de la vie qui domine la généralité des hommes. Au contraire, mon esprit éprouve une sorte de lassitude à l'idée d'une existence qui ne doit jamais finir. Mais mon âme n'est point affectée de cette inquiétude cruelle qui tourmente l'humanité ; confiante en la sagesse divine, elle se laisse, sans aucune crainte, emporter vers des destinées inconnues, avec la certitude absolue que tout ce qui adviendra sera pour le mieux et conforme aux lois universelles de Dieu.

Cependant, il faut bien l'avouer, rien, dans les lois de l'Univers, ne permet à la raison de croire à cette destinée, rêve charmant mais chimérique des cœurs tendres et des âmes aimantes. Où trouver, en effet, une cause à la nécessité de la conservation de l'individualité sous une forme métaphysique alors que la forme matérielle est détruite ? Elle n'est indiquée par aucune loi. Comment supposer une forme à un être absolument métaphysique, à une pensée ? C'est un effort au-dessus de la puissance humaine. Et encore, si la conservation de la forme individuelle pouvait être admise à l'égard de l'homme, ne faudrait-il pas l'admettre également à l'égard de tous les êtres animés ? Il le faudrait assurément ; car la vie de l'Univers est *une*, et ses effets sont nécessairement les mêmes à l'égard de tous les êtres. Il n'y a pas d'exceptions à cette loi ; la prétention contraire n'est que l'expression de l'orgueil humain.

Nous l'avons déjà dit, l'Univers est une unité collective composée d'éléments dont les combinaisons, variées à l'infini, forment les êtres à tous les degrés. Nés de la matière, tous les êtres sont imprégnés de la vie, qui, s'emparant d'eux au moment même de leur procréation, en fait des individus. Au moment de la mort, les éléments se séparent pour retourner à leur

source respective. L'être ne périt pas, mais il cesse d'exister à l'état individuel et les éléments qui le composaient retournent à l'unité collective, à la vie, à la matière. En un mot, tout, dans l'Univers, démontre l'unité et le retour incessant au point de départ commun, des parties momentanément détachées.

Les éléments qui, par leur ensemble, forment la substance de l'Univers, se fractionnent incessamment; mais ce fractionnement qui se renouvelle toujours, n'est que momentané. Tous les êtres sont invariablement formés des mêmes éléments; matière solide, liquide, air et vie. Pour fournir à la combinaison de tous les êtres et de chacun d'eux, la terre se fractionne pour fournir la matière solide ; les eaux des mers, pour fournir les fluides ; l'atmosphère, pour fournir l'air ; et la vie, enfin, pour fournir, en pluie immortelle, le moteur, la pensée, l'intelligence. Mais dispersés bientôt par la mort, ces éléments divers retournent à leur source; la matière solide à la terre, les fluides à l'océan, l'air à l'atmosphère, et la vie, à la masse universelle de vie qui est Dieu.

Tous ces phénomènes divers se produisent sous nos regards; ils sont d'ordre physique, et nous pouvons les suivre dans toutes leurs phases, à l'exception de celui de la vie qui échappe à nos sens à sa dernière période. Mais les lois de la nature étant simples et uniformes, il faut conclure nécessairement à la similitude, à l'unité des moyens. Car, entre les phénomènes d'ordre physique et ceux de la vie, qui sont d'ordre moral intellectuel, il existe des rapports nécessaires, intimes, immédiats, incessants que la philosophie n'a pas suffisamment étudiés.

Résumant ma pensée, voici la croyance profonde, née en mon cœur, de l'observation des lois générales de l'Univers :

La nature procède par des lois simples, uniformes, invariables, et dans son ordre général rien ne se perd, rien ne s'égare, rien ne s'anéantit. Tout concourt à la reproduction éternelle d'êtres nouveaux, par la modification de ceux qui cessent d'exister.

Un homme meurt; son corps, déposé dans la terre, se combine avec elle et disparaît. Est-il anéanti? Non; il est simplement modifié. Il a perdu son individualité en retournant à la masse générale qui l'avait produit, mais il n'a pas péri. La vie qui l'animait doit obéir à la même loi; car la vie, chez l'homme comme chez toutes les autres espèces animales, comme chez les végétaux, n'est autre chose qu'une parcelle de la vie éternelle qui est Dieu. De même que le corps s'est confondu dans la masse de la terre, de même aussi, la parcelle de vie qui l'animait retourne se confondre dans l'immensité de Dieu. L'âme ne cesse donc pas d'exister; mais de même que le corps a perdu son individualité au sein de la terre, de même elle va perdre la sienne au sein de Dieu.

Pour rendre ma pensée sensible au moyen d'un exemple matériel, je dis :

L'être, la forme matérielle dont la vie s'est retirée, disparaît au sein de la terre qui l'avait produit, se confond avec elle et ne laisse aucune trace de lui-même.

Sortie du sein des mers sous forme de vapeur, la goutte d'eau qui tombe du ciel, retourne à l'Océan et se confond de nouveau avec la masse de ses eaux.

Isolée de la masse aérienne, une parcelle d'air renfermée sous la fragile enveloppe d'un globe formé d'eau et de savon est lancée dans l'espace. Le globe éclate et la bulle d'air se confond de nouveau dans la masse atmosphérique.

Ces individualités se sont éteintes au sein de l'être collectif, mais elles n'ont pas péri. Combinées de nouveau avec la masse générale des éléments, elles contribueront à former, à l'infini, des individualités nouvelles; mais jamais les parties qui les composaient ne pourront être réunies pour reproduire celles qui ont cessé d'exister.

De même donc que notre corps, sorti du sein de la terre, retourne à la terre; ainsi notre âme, sortie du sein de Dieu, retourne à Dieu.

Tel est le résumé de la révélation qui éclaira mon esprit, aux splendides lueurs célestes des nuits de la zone torride. Telles sont les croyances inspirées à ma faible intelligence, par l'observation des lois de la nature. Je les chéris parce qu'elles me paraissent être la vérité ; mais si je me trompe, mon erreur est sincère, et Dieu me la pardonnera, certainement, en faveur de mon désir de lui plaire et en considération de l'insuffisance d'entendement dont il lui a plu de me douer.



CONCLUSION.

Les questions qui précèdent et que nous avons seulement effleurées en indiquant les causes qui ont déterminé nos croyances, sont les plus graves et les plus importantes qui puissent occuper l'esprit humain. Chacune d'elles a donné lieu à des milliers de volumes. Elles sont inépuisables. Après les avoir traitées en un petit nombre de pages, nous allons les résumer en quelques lignes et en manière de profession de foi.

I

Il n'y a de Dieu que Dieu! C'est le grand être qui est, parce qu'il est; qui n'a ni ascendants ni descendants ni collatéraux; c'est celui pour qui n'existe ni hier ni demain, ni passé ni futur, mais seulement un présent éternel.

Ame infinie de l'Univers infini, cause des causes, loi des lois, l'entité divine demeure absolument au delà de la portée de l'intelligence humaine, et les spéculations les plus profondes du génie de l'homme s'arrêtent au seuil du mystère impénétrable qui la couvre.

Mais si nous ne pouvons comprendre Dieu, il nous est permis d'exprimer, dans la mesure de notre faible intelligence, notre pensée sur lui. Nos recherches ne sauraient l'offenser; car elles sont la preuve de notre désir de le connaître.

Réduits au désespoir par le sentiment de cette impuissance absolue, des esprits parmi les plus grands ont été portés à sa

négation. Oubliant la faiblesse de notre nature, ils ont refusé d'admettre une existence qui dépasse les limites bornées de leur entendement. Impuissants à comprendre l'être insaisissable qui pense en eux-mêmes, goutte d'intelligence animant un atome, ils avaient osé aspirer à comprendre l'âme infinie qui pense dans l'Univers tout entier et le dirige ainsi que notre âme dirige notre corps.

Prétention, désespoir d'un orgueil insensé!

Dieu et l'Univers sont contemporains; ils forment ensemble un seul et même être, de même que la forme humaine et l'être intellectuel qui réside en elle, ne sont qu'un seul et même individu.

C'est au spectacle sublime du firmament, mais surtout durant les nuits si splendides de la zone torride, que la présence de Dieu apparaît visible et saisissante. C'est là, que l'infinie petitesse de l'homme frappe notre esprit sans l'humilier puisqu'il jouit, en même temps, de la faculté de voir et de sentir l'ordre merveilleux de l'Univers. C'est là, que le cœur éprouve des élans d'un enthousiasme indicible et que l'âme s'élance dans les espaces, vers ce Dieu au sein duquel elle a puisé son existence, au sein duquel elle aspire à rentrer.

Arrêtons-nous ici; reconnaissons notre impuissance; laissons notre cœur sentir Dieu, notre esprit l'admirer dans ses œuvres et notre âme s'unir à lui. Ne cherchons pas d'autres preuves; car on sent Dieu, mais on ne l'explique pas.

Les mille dieux que, sous autant de noms divers, les peuples ont adorés et adorent encore aujourd'hui, ne sont autre chose que les expressions diverses de leurs idées restreintes et imparfaites touchant la Divinité.

Inventés par les sacerdoces de tous les temps, ces dieux imaginaires ont été, de tout temps aussi, les instruments au moyen desquels ils ont asservi le genre humain à leurs volontés; qu'ils l'ont exploité et livré ensuite, ainsi dégradé, aux horreurs de toutes les tyrannies.

L'antiquité n'eut pas le sentiment de l'infini. Ses pensées sur la Divinité furent bornées comme ses opinions sur l'Univers et l'espace. Aussi, les dieux qu'elle nous a transmis ont-ils tous les caractères du fini et leur origine dans l'anthropomorphisme. Le sentiment de l'infini est un progrès moderne fait par l'esprit humain vers l'inconnu. Cet inconnu, c'est le Dieu unique de l'Univers qui résume en lui-même tous les progrès, toute justice, toute grandeur, toute bonté, c'est-à-dire la perfection portée à la suprême puissance. C'est vers lui que sont tournées les aspirations de l'humanité moderne; elle semble comprendre que c'est en lui seul qu'elle trouvera son salut. Il est consolant de croire que cet espoir se réalisera; mais on sent que ce ne pourra être que lorsqu'elle aura abandonné les pratiques idolâtriques inventées, exploitées par le sacerdoce, et le culte défaillant des dieux imaginaires et méchants que l'antiquité nous a légués.

Il n'y a de Dieu que Dieu seul; âme, loi infinies de l'Univers éternel dans le temps, éternel en étendue!

II

L'Univers est une unité renfermant en elle-même tout ce qui existe dans l'espace infini. Il est incréé, éternel dans le passé, éternel dans l'avenir, éternel en étendue. Les grands corps, en nombre infini, qui se meuvent dans son sein, sont doués de vie et de sentiment; ils se reproduisent dans un ordre de génération éternelle et forment cet ensemble merveilleux éternellement jeune qui frappe nos regards.

La vie, l'intelligence qui animent l'Univers; c'est Dieu.

Dieu et l'Univers forment donc cette grande unité composée d'intelligence insaisissable, inexplicable et d'une substance matérielle, qui est l'organe de la pensée.

Dieu et l'Univers sont donc contemporains; ils ne forment qu'un seul être complet, de même que l'âme et le corps de

l'homme ne forment, réunis ensemble, qu'un seul et même individu.

III

Les opinions que l'antiquité nous a transmises sur la création du monde, sont la conséquence immédiate de son ignorance relativement à l'infini. Un petit Univers gouverné par de petits dieux à forme humaine, devait avoir été créé par un caprice du moment; il l'avait été récemment puisque la tradition humaine n'atteignait qu'une époque peu éloignée; il l'avait été dans le seul but de produire l'homme !

Ainsi, absence du sentiment de l'infini; exagération insensée de l'importance de l'homme dans l'Univers; telles furent les causes de toutes les créations imaginées par les sacerdoces de l'antiquité.

Ces combinaisons arbitraires forment encore le fond de la croyance des sociétés modernes; mais elles perdent chaque jour de leur crédit, à mesure que se répand la notion de l'infini et de Dieu. De leur complète disparition, de l'anéantissement de l'influence sacerdotale, qui en sera la conséquence, doit surgir une rénovation de l'humanité dans son état intellectuel et moral que verront les générations futures.

La création est éternelle dans le passé, éternelle dans l'avenir. Elle est incessante; car chaque jour naissent et meurent, dans l'espace, des soleils et des mondes dont la génération éternelle maintient et perpétue, dans l'éternité, la jeunesse de l'Univers.

IV

La puissance partout présente, agissant dans une activité éternelle et dans l'espace infini tout entier; cette puissance étonnante qu'on nomme *la Nature*, est *la résultante de l'action combinée des lois qui régissent l'Univers.* Elle est, dans ses effets merveilleux, la manifestation éclatante de la Divinité elle-même.

V

A toutes les époques de son histoire, l'homme s'est immensément exagéré son importance dans l'ordre de l'Univers. Ayant imaginé des dieux à figure humaine, il en a conclu à sa propre création sur leur modèle physique et à celle de l'Univers lui-même, à la seule intention de le produire pour former leur société.

Il semblerait que de cette opinion exagérée de lui-même, eût dû résulter pour l'homme une haute moralité et une volonté inébranlable de conserver sa dignité dans l'exercice de son indépendance et de sa liberté. C'est pourtant le contraire qui est arrivé; car il n'est sorti de la barbarie du sauvage que pour tomber dans celle des superstitions qui l'ont fait esclave des prêtres et des tyrans.

L'espèce humaine est divisée en variétés, ainsi que le sont les autres espèces; elle est soumise aux mêmes conditions d'existence qui les régissent et n'a pas, dans l'ordre de l'Univers, plus d'importance que tout autre, même la plus infime. La preuve de cette proposition est dans ce fait certain, que la nature ne montre pas plus de sollicitude pour sa conservation qu'elle n'en montre pour celle des autres.

La supériorité d'intelligence dont la nature a doué l'homme, n'est que la compensation nécessaire de sa faiblesse physique et des besoins sans nombre qui l'obsèdent.

L'homme a la prétention d'être seul doué de raison; c'est une erreur qui est la conséquence de son infatuation. Tous les êtres en sont également doués; mais dans un rapport exact avec leur destination et dans la mesure de leurs besoins. Rien donc ne justifie son orgueil à se dire roi de l'Univers.

Du sentiment de sa faiblesse, l'homme doit conclure à l'humilité, et de celui de son intelligence, à la reconnaissance envers Dieu qui lui permet d'admirer ses merveilles.

L'origine de l'homme et sa destination finale, sont les mêmes

que celles de toutes les autres espèces, et il ne lui est pas donné de lever le voile du mystère impénétrable qui les couvre.

VI

La religion est le sentiment intime de Dieu, inséparable de celui du juste et du bien.

La pratique de la religion consiste uniquement dans l'accomplissement des devoirs prescrits par la conscience à l'égard des autres, et la soumission aux lois de la nature vis-à-vis de soi-même. Ainsi, celui qui, adulte, travaille pour nourrir les auteurs de ses jours ou consoler leur vieillesse; qui prend une compagne et reproduit avec elle son espèce; qui dirige sa femme et ses enfants dans la voie du bien et du juste; qui soulage autour de lui les misères de ses semblables, qu'il console par son exemple et ses discours; qui sait conserver sa dignité d'homme et respecter celle des autres; celui-là est vraiment religieux et dans la voie de Dieu.

Être religieux, c'est donc suivre les lois de la nature et les prescriptions de la conscience.

Le sacerdoce a perverti ces données si simples et si vraies sur la religion et la Divinité. Il a donné le nom de *religion* à des pratiques extérieures, à la répétition de certaines formules, à l'adoration des idoles, aux croyances les plus absurdes et à la violation de la première des lois de la nature, celle d'aimer et reproduire son espèce.

On ne peut être vraiment religieux qu'à la condition de se conformer aux lois de l'Univers. Violer ces lois, qui sont celles de Dieu, est folie ou perversité.

VII

Le culte vrai de la Divinité est uniquement dans la pratique du bien et du juste et dans l'accomplissement des devoirs qui

nous sont imposés par les lois de la nature. Le moyen de propagation doit consister dans des réunions, à certains jours, afin de s'entrenir de Dieu, de la morale, des devoirs réciproques des hommes les uns envers les autres, de l'amour dû à la patrie, de la haine aux tyrans. Ces réunions doivent avoir le caractère de la plus grande simplicité; être dépouillées de toute pompe, de tout artifice et de tout mysticisme sacerdotal.

A cette notion si simple et si vraie des devoirs de l'homme envers Dieu, le sacerdoce a substitué les pratiques des plus odieuses superstitions. Il s'est appliqué à fausser, dans l'esprit des hommes, toutes les idées de la Divinité, en les portant à l'adoration de dieux imaginaires, créés par lui-même, comme instruments de ses volontés.

Propagateur infatigable des mensonges de toutes les superstitions, allié et complice de tous les tyrans, le sacerdoce est l'ennemi le plus dangereux de l'humanité. Il trouve son intérêt le plus direct dans l'avilissement et la dégradation des peuples; car c'est là qu'est la source de sa puissance. Dans tous les temps, dans tous les lieux où il fut puissant, les peuples furent misérables et dégradés. L'histoire ne présente pas une seule exception à cette règle.

VIII

Dieu se révèle au cœur de tous les êtres, car tous lui sont également chers. Cette révélation est incessante, éternelle comme Dieu lui-même et l'Univers.

Mais les combinaisons des sacerdoces relativement à leurs dieux imaginaires, auxquelles on a donné le nom de *revèlations*, ne sont autre chose que des inventions absurdes dont l'objet fut toujours la perpétuation de la puissance sacerdotale sur les peuples asservis à son joug.

La révélation divine est ce sentiment instinctif du juste, du bien, du vrai, qu'on nomme la conscience qui dirige l'être et le

porte incessamment à l'accomplissement des devoirs qui lui sont imposés par la nature.

IX

Ce que, dans les cultes divers, on nomme *miracle*, n'est autre chose qu'un fait supposé ou apparent, mais dépourvu de toute réalité ; qu'un acte de supercherie produit au moyen des artifices du sacerdoce qui prétend prouver ainsi son pouvoir surnaturel auprès de ses dieux. Son objet est de séduire l'imagination des multitudes ignorantes par l'attrait et la crainte du merveilleux et de les soumettre aux volontés sacerdotales.

Un miracle, suivant l'acception donnée à ce mot, serait un fait produit en violation des lois de l'Univers ; or cette violation est une impossibilité absolue.

X

La vérité est, dans l'ordre physique, un fait dépouillé de tout artifice, un fait qui se démontre par les lois de l'Univers matériel. Dans l'ordre moral, elle est une émanation des lois divines de vie, d'intelligence, de justice qui le régissent et se déduit directement de l'observation des lois immuables de l'Univers phénoménal.

Soumise aux appréciations variables de l'esprit humain, cette dernière est un sujet de controverse éternelle entre les hommes qui la recherchent pour elle-même, comme émanation bienfaisante de la Divinité, moyen de s'élever dans l'ordre moral, intellectuel, et ceux qui en font un objet de spéculation d'intérêt matériel et d'exploitation de l'humanité tout entière.

Toute vérité réside dans l'ordre de l'Univers ; c'est là seulement qu'il faut la chercher par l'étude des rapports qui lient la matière aux lois de vie, d'intelligence et de justice dont la manifestation frappe nos sens et notre cœur.

Toute proposition est vraie ou peut l'être si elle est conforme aux lois de l'Univers ; elle est nécessairement fausse ou mensongère si elle viole ces lois.

XI

La raison est une faculté divine dont sont doués tous les êtres, en proportion de leurs besoins, dans l'intérêt de leur conservation et dans celui de leurs rapports intellectuels avec la Divinité.

De la raison unie à la conscience, naît une foi générale dans les bontés infinies de Dieu, manifestées par l'ordre merveilleux de l'Univers et aussi un sentiment précis des devoirs que la nature nous impose et des droits qu'elle nous donne.

Mais ce que, dans l'ordre des cultes, on nomme *la foi*, est un sentiment factice imposé par l'éducation à l'individu, pour le soumettre à telle ou telle croyance dogmatique, suivant le hasard du lieu où il est né. Ce sentiment factice est l'œuvre du sacerdoce et son moyen le plus puissant pour soumettre l'humanité à ses lois.

XII

La mort est l'une des trois grandes lois qui régissent l'Univers. Elle est le point où les éléments divers qui formaient un être, se séparent pour retourner à leur origine et y contribuer à la formation éternelle d'êtres nouveaux.

La mort est un bienfait lorsqu'elle arrive dans l'ordre naturel, c'est-à-dire, au moment où l'être a dignement accompli sa mission ici-bas.

L'horreur instinctive de la mort que la nature a mise au cœur de tous les êtres, est l'un des moyens qu'elle emploie pour les attacher à la vie dans l'intérêt de l'œuvre éternelle. Elle est aussi, dans la balance de sa justice, un moyen puis-

sant de récompense pour l'homme honnête et bon qui a suivi les préceptes inscrits par elle-même au fond de son cœur; de châtiment pour celui qui les méprisa. Ce sentiment a été, dans tous les temps, exploité par le sacerdoce qui a trouvé, dans son exagération même, la source la plus féconde de sa puissance et de ses richesses.

A l'approche de la mort, l'homme pervers éprouve un sentiment d'épouvante qui glace d'horreur ceux qui en sont les témoins; c'est le châtiment infligé par la nature. L'homme de bien, au contraire, confiant dans la loi de Dieu, se livre, le cœur joyeux, au courant qui l'emporte vers l'inconnu. C'est là, sa récompense. Dans l'un et l'autre cas, c'est la réalisation de la pensée du paradis et de l'enfer.

Animé de sentiments élevés, l'homme de bien, durant sa vie entière, se prépare à mourir avec dignité.

Pour bien mourir, il faut avoir vécu d'accord avec sa conscience. Tout le secret est là.

XIII

Le sort qui attend tous les êtres au delà du tombeau est couvert d'un mystère impénétrable. Il a donné lieu aux conjectures les plus diverses; mais ici encore, le sacerdoce a imposé aux peuples le joug de sa loi arbitraire.

Le juste se plaît à croire à la continuation de l'existence individuelle, immatérielle dans un état de parfaite félicité en présence de Dieu.

Le pervers voudrait vainement croire que tout finit au bord de la tombe qui doit recueillir ses restes mortels; il est tourmenté de doutes cruels qui l'obsèdent.

Mais de l'observation attentive de la loi générale de l'Univers, simple comme la vérité, toujours uniforme dans ses moyens et son but, l'esprit est conduit à cette conclusion conforme aux lois de la raison: au moment de la dissolution par

la mort, chacun des éléments qui composaient un être, retourne à son origine et se confond avec la masse qui l'avait produit.

Rien ne périt, car tout ce qui existe est éternel; mais l'individualité disparaît, et de même que la goutte d'eau qui tombe du ciel dans l'Océan y termine son existence éphémère, en se confondant avec la masse des eaux qui l'avait produite, de même les parties diverses qui composaient un être, se confondent de nouveau dans l'unité collective.

Ainsi notre corps retourne à la terre, ainsi notre âme retourne à Dieu.

FIN DES NUITS DE LA ZONE TORRIDE.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cie, rue Racine, 26.


CARTE
de la
SONORA
avec l'indication de ses mines
d'après la Carte de
A. GARCIA Y CUBAS
et les Cartes Américaines
par
V.A. MALTE-BRUN
Légende.
Villas, Villes.
Pueblos, Villages.
Haciendas, Métairies.
Presidios, Villages gardés.
Minerales, Mines.
Campements d'Indiens.
Echelle de 1: 3.600.000e
Lieues
MER DE CALIFORNIE
SERIS
PAPAGOS
PIMAS
YAQUIS
MAYOS
SINALOA
CHIHUAHUA
HERMOSILLO
GUAYMAS
URES
OPOZURA
SAHUARIPA
ALAMOS
Ile de Tiburon
I. del Angel
I. Sal si puedis
I. S. Pedro Martyr
I. de Tortuga
I. de Pajaros
I. de Lobos
R. Yaqui ou Buenavista
R. S. Miguel de Horcasitas
R. Mulatos
Rio Mayo
Rio del Fuerte
Cotes Rocheuses
Cotes basses
Salines et Medanos
Lagunes de S. Miguel
Sierra Prieta
El Alamo
Tepoca
Carrizal
Pozo
Noria
Cieneguita
Alamito
Seris
Realito
Subiate
S. José de Pimas
S. Marcial
Palma
Posito
Sta Rosa
S. Pedro
Noche Buena
Buenavista
Belen
Huirivis
Potam
Torin
Rahum
Bicam
Guadalupe
Onava
Tanque
Chipoca
Navajoa
Cuirimpo
Yupataco
Etchojoa
Sta Cruz
Venadito
Sta Rosa
Carrizal
Valle
Fuerte
Tecia
Macoyagui
Conicari
Cedros
Nuri
Cocori
Baroyeca
Movas
Rio Chico
Onavas
Cumuripa
San Francisco
S. José
Cieneguita
S. Antonio
Tonichi
Mazatan
Tecoripa
Suaqui
Nacori
Matape
Soyopa
Bamuco
Sta Rosalia
Molino
Alamos
Guadalupe
Raja
S. Pedro
Labor
Topahui
Horcasitas
Rayon
Concepcion
Baviacora
Iconchi
Jecori
Tepachi
Batuco
Suaqui
Bacadehuachi
Nacori
Guazavas
Ponida
Arivechi
Bamori
Bacanora
Masocahue
Mulato
Sta Antunes


Longitude Occ.le du Méridien de Paris.
117
116
115
114
113
112
111
33
32
31
NOUVEAU MEXIQUE
APACHES
ÉTATS
HTE CALIFORNIE
Rio Colorado
F. Yuma
Limites entre le Mexique et les Etats-Unis d'après le traité de Guadalupe
Rio Gila
Coyoteros
Sierra del Mogeyon
Mt. Turnbull
Cocomaricopas
Pimas
Los Pozos (Puits)
Tinajo Alto
GADSDEN
ou ARIZONA
APACHES
Sierra del Pinal
R. Sn. Domingo
signé le 2 Février 1848
Mts. Pyramide
Mt. Graham
Arizona (pueblo ruiné)
Sta. Catarina
Rio San Pedro
R. Santa Cruz
Tucson
Ft. Buchanan
S. Javier
S. Pedro
Babacomeri
Nouvelle Frontière d'après le traité de Mesilla signé le 30 Décembre 1853
Grane Point
Sierra de Sa. Clara
Point Invincible
Farallon del Norte
Minas et Placers d'or
Sierra del Nazareno
Dunes et Plages
R. Sa. Clara
C. del Pinacate
Soneyta
PAPAGOS
Quitovac
S. Perfecto
Zoni
Bamori
Sopori
Sta. Ana
Rnes. de Tubac
Sta. Cruz
S. Lazaro
S. Bernardino
Cañada de Guadelupe
JANOS
Caborquenas
Agua Zarca
Cananea
Tubutama
SONORA
Carizal
Cocospera
Sta. Teresa
Babasaque
Fronteras
Rio San Juan
Batepito
Cuquiarachi
Bacuachi
Chinapa
Rio el Altar
ALTAR
Oquitoa
Pitiquito
Caborca
Calera
Ojo de Agua
Imuris
S. Ign.
Terrenate
Sta. Marta
MAGDALENA
Sta. Ana
El Claro
Alameda
Corral
R. S. Ignacio
Dolores
Pintor
Palomas
Alamo Muerto
Cieneguilla
Pte. de Lobos
Bavispe
GOLFE